MÉMOIRES D'UN RÉVOLUTIONNAIRE 1905-1945

VICTOR SERGE

Édition préparée par Jean Rière

LUX

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Préface

Note sur l'établissement du texte

1. Monde sans évasion possible… (1906-1912)

2. Cette raison de vivre: vaincre (1912-1919)

3. La détresse et l'enthousiasme (1919-1920)

4. Le péril est en nous (1920-1921)

5. L'Europe au tournant obscur (1922-1926)

6. La révolution dans l'impasse (1926-1928)

7. Les années de résistance (1928-1933)

8. Les années de captivité (1933-1936)

9. La défaite de l'Occident (1936-1941)

10. Pleine attente

Appendice. Ma rupture avec Trotski

Repères biographiques

Bibliographie commentée de Victor Serge

Indications bibliographiques

Remerciements

Notes

Table des matières

Quatrième de couverture

VICTOR SERGE

MÉMOIRES D'UN RÉVOLUTIONNAIRE

1905-1945

Deuxième version, revue et corrigée par l'auteur
Édition préparée par Jean Rière

© Lux Éditeur, 2017 pour la présente édition
© Lux Éditeur, 2010, avec l'accord de la Fondation Victor Serge
© Lux Éditeur et Jean Rière, 2010, pour les notes et la bibliographie www.luxediteur.com

Dépôt légal: 4e trimestre 2017
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-89596-266-3
ISBN (pdf) 978-2-89596-921-1
ISBN (epub) 978-2-89596-721-7

PRÉFACE

VICTOR SERGE:
UNE VOIX POUR LE TEMPS PRÉSENT

L'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais c'est ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous.
Jean-Paul SARTRE, *Saint Genet, comédien et martyr*

Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort.
NIETZSCHE, *Crépuscule des idoles*

La recherche de la vérité est un combat pour la vie; la vérité qui n'est jamais faite, étant toujours en train de se faire, est une conquête sans cesse recommencée par une approximation plus utile, plus stimulante, plus vivante d'une vérité idéale peut-être inaccessible.
Victor SERGE, *Carnets*

Non, le destin de Serge ne s'est pas achevé en ce soir funeste et solitaire du 17 novembre 1947, évoqué par son vieil ami et camarade Julián Gorkin, qui, après l'avoir quitté vers 22 heures au centre de Mexico, devait le retrouver peu après minuit, mort, déposé dans un poste de police par un chauffeur de taxi: «Dans une pièce nue et misérable aux murs gris, il était étendu sur une vieille table d'opération, montrant des semelles percées, un complet élimé, une chemise d'ouvrier… Une bande de toile fermait sa bouche, cette bouche que toutes les tyrannies du siècle n'avaient pu fermer. On eût dit un vagabond recueilli par charité. N'avait-il pas été, en effet, un éternel vagabond de la vie et de l'idéal? Son visage portait encore l'empreinte d'une ironie amère, une expression de protestation, la dernière protestation de Victor Serge, d'un homme qui, toute sa vie, s'était élevé contre les injustices.»

Son *destin* (avec ou sans majuscule), loin de s'être «achevé» en ces années lointaines, ne faisait peut-être que commencer… Et ce n'est pas le moindre des paradoxes et des mérites des *Mémoires d'un révolutionnaire* que de susciter chez ses lecteurs cette impression spontanée, vite métamorphosée en certitude évidente, d'être devant un grand vivant dont la présence intense et dense s'impose d'emblée. Ou, comme le disait Malraux de «l'Oncle Gide», d'être devant un «contemporain capital».

Ses *Mémoires d'un révolutionnaire* ne posent et n'exposent pas seulement – après bien d'autres certes, ce genre littéraire ayant plusieurs siècles d'existence – les problèmes existentiels et philosophiques communs à tout homme: que faire d'une vie? de *sa* vie? quel sens lui donner? Ils obligent aussi à réfléchir sur tout projet autobiographique: pourquoi un récit de vie, de sa vie? Que faire d'un tel récit: un simple témoignage? un «message»? une «œuvre d'art»? Là encore, l'entreprise sergienne, on le verra, impose sa différence, son originalité. Tandis que bien des auteurs et des acteurs du XXe siècle ont irréversiblement disparu dans les sables de l'histoire et de la mémoire, Serge, lui, est de plus en plus présent et sa réelle valeur en tant qu'homme, que militant révolutionnaire et, surtout et avant tout (pour nous du moins), *en tant qu'écrivain majeur* s'impose tout aussi irrévocablement.

C'est entendu: chaque vie est singulière dans toutes les acceptions du terme. Mais il en est qui le sont plus que d'autres. C'est indéniablement le cas de cette vie qui, de surcroît, objectivement, en contient plusieurs! Que faut-il en retenir?

Qu'elle se construit dès l'enfance, *de cette enfance-là*. Qu'elle se caractérise par des choix de valeurs et d'attitudes décidés donc très tôt: ne jamais se laisser aller, «se tenir»: debout, droit. Serge, dès l'âge de douze ans, n'a pas voulu d'une vie subie et écrasée. Il a voulu une vie accomplie, maîtrisée de part en part: pas seulement pour lui, mais aussi pour ses contemporains.

On ne sait ce qu'il faut admirer ou estimer le plus chez lui, de la précocité dans la prise de conscience, l'observation, l'analyse suivies d'engagements entièrement revendiqués, c'est-à-dire avec l'acceptation du prix à payer – ou de la continuité sans failles ni reniements dans les luttes tôt entreprises. Il y a dans cette vie une cohérence et une rigueur jusqu'au bout recherchées, qui la rendent absolument unique.

Il est vrai: choisir – dans les années 1908-1919 – «Le Rétif» (étymologiquement: celui qui résiste) comme premier et principal pseudonyme, c'est clairement annoncer la couleur! Pas question de lavis ni de pastels: seuls le rouge et le noir sont de mise. Et notre fougueux et jeune militant de manier alors une plume acérée, ironique, véhémente, prompte parfois à l'excès dans la polémique et sans merci. C'est la loi du genre! Il n'y déroge point. Il raille et ferraille avec un accent *déjà* personnel. Jamais Le Rétif puis Victor Serge ne «s'économiseront»: pas du genre à accepter des pauses, des «arrangements», des compromis-compromissions. Pas l'homme du consensus mou. Au confort assuré par tous les conformismes, il préférera toujours l'hérésie permanente, cet art périlleux de n'être pas dupe et encore moins dupeur.

Le Rétif dissèque les mécanismes d'oppression et de domination, les condamne et les combat sans trêve, mais il entend faire de même pour tous les mécanismes de soumission ou de servitude, volontaire ou proposée. Il n'assène donc pas ses volées de bois vert (qui tombent fort dru) sur les seuls exploiteurs et tenants d'un ordre inique, ceux qui soumettent, mais, tout autant, sur les exploités qui, soit sont passifs ou conformistes, soit se soumettent ou, bien plus, se laissent avoir par des «leurres» les incitant à s'accommoder de leur état, par des «mirages» différant toujours le passage à l'acte révolutionnaire.

On est fondé à voir dans cette attitude n'épargnant personne (individus, institutions, groupes, partis) les prémices de ce qu'il qualifiera plus tard, dans sa période «bolchevik», de règle du double devoir (explicite dans *Soviets 1929* et *Littérature et révolution*, mais implicite dans des écrits antérieurs), à savoir l'impérieuse nécessité d'exercer, aussi au sein du parti, du groupe, du mouvement, un indispensable esprit critique. Pour éviter les scléroses, les enlisements stériles dans les clichés et les formules vides de contenu, la stagnation, voire la régression et la corruption des meilleurs, il faut impérativement faire ce travail critique sur soi et, parfois, contre soi. Pour Serge, chaque homme est responsable: de soi et d'autrui. Aucun fatalisme chez lui.

Certes, comme toute vie, la sienne a sa part d'erreurs, d'échecs, du moins a-t-il placé haut la barre de ses exigences et de sa radicalité. Pour ma part, je n'y vois rien de médiocre, de mesquin.

LES *MÉMOIRES* COMME ŒUVRE DE VIE, DE VÉRITÉ, DE COMBAT ET D'ART

D'un homme qui a toujours considéré qu'il y avait une « responsabilité des écrivains et des intellectuels » et qui l'a toujours exigée d'eux, qui s'est toujours efforcé de mettre en cohérence sa vie et ses actes, on ne peut s'attendre à un livre de divertissement ou de travestissement, de dénis de la réalité et de la vérité, en d'autres termes à un livre truqué: soit celui d'un prestidigitateur, soit celui d'un faussaire. On ne peut s'attendre à un livre de complaisance à soi ou sacrifiant, par démagogie ou intérêt, aux modes et aux puissances du moment. Encore moins à un livre de clichés convenus, d'images et d'idées conventionnelles, «à mettre entre toutes les mains», car il ne remet surtout pas l'ordre du monde en question.

Écrire ses souvenirs ou ses mémoires est tout à la fois un acte politique et littéraire. Serge aurait souscrit à cette conviction exprimée par Henry James dans ses *Carnets*: l'écrivain est celui qui *ne laisse rien perdre*. Il aurait ajouté que pour le militant aussi, il y a toujours *quelque chose à sauver*, y compris et surtout au plus profond des défaites, des désastres et des séismes historiques. Écrire et décrire les luttes menées, ce n'est pas tant désirer les revivre que, bien plutôt, vouloir les prolonger, les poursuivre d'une autre manière. Serge n'est pas l'homme du renoncement. *Résistance* est son mot souverain, son mot d'ordre permanent. De plus, comme toujours chez lui, le récit, l'analyse, s'accompagnent d'une mise à distance, d'un perpétuel «dedans-dehors» destinés à assurer une vision large et lucide, critique. L'intrication complexe des événements ne lui échappe point. En cela, on peut dire qu'il agit «en historien». Sans prétendre toutefois en avoir le statut officiel et dûment estampillé, conscient que temps et documentation lui manquent encore pour effectuer certaines vérifications indispensables, d'où quelques erreurs. Mais, s'il lui arrive effectivement d'en commettre, de «se tromper», nulle intention délibérée de «tromper». Engagé certes, mais pas enrégimenté ni manichéen.

Les *Mémoires* de Serge, plus que le récit minutieux et détaillé de sa vie – qu'il ne fait d'ailleurs pas –, sont l'exposé critique des événements historiques et sociaux auxquels les hommes de ce temps ont dû s'affronter, et dont il convient de tirer des leçons pour que, plus avertie et donc plus assurée, la marche des hommes se poursuive vers un objectif ou un idéal sans doute jamais assuré. Il s'agit de *rendre compte* et, ce faisant, aussi de *se rendre compte*. Une intelligence aiguë s'y déploie et s'y montre, par la compréhension dont elle fait preuve, toujours à la hauteur des événements évoqués, les dominant même avec aisance (celle d'une réflexion sans cesse approfondie et remise en question).

De même que pour Kierkegaard, l'important n'est pas d'être «chrétien» – pour d'autres, ce sera «athée», «communiste», «laïc», etc. – et de s'installer définitivement dans un état ou une condition, mais avant tout de s'efforcer de *devenir* tel ou tel, sans jamais être sûr d'y parvenir de son vivant, de même, il me semble que l'un des enseignements majeurs des *Mémoires* est: cheminer, progresser sans trêve, est plus important que d'arriver et de *conclure*. Rien n'est jamais acquis définitivement, tout est toujours à conquérir.

Comme son ami Lichtenstadt-Mazine, auquel il a rendu un sincère hommage, Serge se veut un passeur, un transmetteur, simple élément d'une chaîne ne devant pas être rompue, car le message passe avant ceux qui en assurent la diffusion. Cette modestie et cet effacement ne sont pas sans grandeur.

Rendant compte du livre, Pierre Pascal écrit: «Si l'on y réfléchit, c'est un livre désolant que les *Mémoires* de Victor Serge. C'est le récit d'une suite d'échecs.» Il ajoute toutefois: «Mais, fort heureusement, dans l'ouvrage lui-même, nulle tristesse.»

Et s'il se trompait? Si, tout au contraire, il se dégageait de ce livre (et de cette vie) une extraordinaire énergie, une intensité de vie et de pensée, une force exaltée et exaltante? Ni désolé ni désolant: un livre tonique, car l'auteur n'est pas l'homme du ressentiment, du ressassement narcissique et grincheux, de l'amertume et de l'aigreur. Termes et conduites qu'ignore Serge. Pierre Pascal précise malgré tout que c'est «de l'histoire, une histoire très vivante et très variée dans l'ensemble» et que «Victor Serge n'était pas un militant confiné dans la politique, il fréquentait tous les milieux, il voyageait, il eut même des missions à l'étranger. Grâce à cette large curiosité, nous avons des médaillons excellemment frappés d'écrivains: Gorki, Essenine, Goumilev, Alexis Tolstoï, Barbusse; des politiciens: Lénine, Trotski, et les comparses, et des films colorés des milieux interlopes de Berlin et de Vienne; et des aperçus éloquents des nuits et des jours de Moscou et de Petrograd, et des prisons et des lieux de déportation. Tout cela est vu par un homme réfléchi, qui se prête à l'action sans abdiquer sa personnalité, qui observe et qui juge.» Et de louer Serge d'être «surtout un humaniste» et d'avoir évolué «dans le sens d'un plus large humanisme». Même s'il fait silence sur les engagements de 1936 à 1947, c'est implicitement reconnaître que par sa qualité d'écriture, son accent, son ironie si particulière, l'intelligence de l'analyse et de la vision (souvent prophétique), ses phrases jamais repliées sur elles-mêmes, mais ancrées dans le vaste monde et l'histoire en cours, les *Mémoires*, dépassant le simple récit d'une expérience («d'expériences» serait plus exact), accèdent à la pérennité de l'œuvre d'art. Ils sont l'expression d'un monde personnel, d'une sensibilité, et d'une passion: celle de «comprendre les hommes» (Sartre), leurs marches et démarches, souvent erratiques. Serge, malgré son énergie constante, n'a pu «changer le monde» et la vie. Soit.

Mais, en définitive, l'énergie intrinsèque des *Mémoires* (et aussi de ses romans, de ses essais!) inverse tout, transfigure tout, emporte tout, assurant l'ultime victoire, celle du «Serge de l'œuvre» qui n'est pas (ou plus) le «Serge de la vie». De même que le Serge «narrateur» diffère du Serge «personnage» des *Mémoires*. Au premier, le souci de réalisme et de vérité dans le récit d'une expérience hors du commun. Au second, le charme, l'emprise souveraine d'un personnage de roman épique et poétique, qui fait rêver durablement parce qu'il est libre, libéré à jamais de toute entrave.

Le véritable destin de Victor Napoléon Lvovitch Kibaltchitch alias Victor Serge, c'est de nous enrichir de cette polyphonie maîtrisée de bout en bout, faite de compassion et de compréhension profondes, de lucidité sereine, de fermeté morale, d'intransigeance combative, d'intelligence claire.

«Ce qui mesure la présence d'un homme et son poids, c'est le choix qu'il aura fait lui-même de la cause temporelle qui le dépasse[a].»

Jean RIÈRE

[a] Jean-Paul Sartre, «Écrire pour son époque», *Les Temps Modernes*, n° 33, juin 1948.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Deux versions des *Mémoires d'un révolutionnaire* ont été successivement proposées en français:

— La «première», datée «Mexico, 1942-février 1943», correspond à celle publiée en 1951 par les Éditions du Seuil (rééditée en 1965) et en 1957 par le Club des Éditeurs.

— La «deuxième», non datée, mais par déduction de 1945-1946, est celle publiée par les Éditions du Seuil en 1978, en 2001 par Robert Laffont et reprise ici même. Nous en avons découvert le manuscrit (resté ignoré) en faisant, durant l'été 1975, l'inventaire et le classement des archives de Serge alors à Mexico, chez son fils, le peintre Vlady (1920-2005). Figuraient aussi quatre épais dossiers: *Souvenirs, matériaux I, II, III, IV*, qui montreraient, si besoin était, le sérieux de l'élaboration et de la rédaction – qui n'exclut pas, toutefois, des erreurs de dates ou de faits, Serge ne pouvant alors pas faire toutes les vérifications souhaitables et nécessaires.

Le présent texte diffère sensiblement de celui de la première édition (1951, 1957, 1965). Il s'agit d'une version dactylographiée de 348 pages, revue et corrigée par Serge lui-même. C'est le plus élaboré: Serge s'étant attaché à le rendre plus précis par des coupures ou des ajouts. Toutefois, comme l'attestent des lettres, il envisageait de réécrire certains chapitres et d'en ajouter. Les suppressions et additifs concernent surtout le style et les parties rendues caduques par suite de nouvelles informations ou de l'évolution des événements. Sauf cas exceptionnel, nous ne les signalons pas à l'attention du lecteur.

Les ratures, le plus souvent faites à l'encre noire, le sont parfois au crayon (bleu, rouge, noir). Dans ce dernier cas, s'il y a le moindre doute quant à la «légitimité» de la suppression, nous n'hésitons pas à conserver le passage concerné mis alors entre crochets droits, signes jamais utilisés par Serge.

Les ajouts figurant en marge du manuscrit sans indications précises sont insérés à l'endroit le plus logique et le lecteur en est averti. Il n'était toutefois pas possible, dans le cadre de cette édition, de donner toutes les variantes, à notre grand regret.

Le titre *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941* n'est pas de Serge, mais du premier éditeur. Il nous paraît plus logique et plus conforme à la réalité de proposer désormais «*1905-1945*».

À la fin du chapitre 9, des notes précisent les intentions de Serge, qui envisageait une «troisième» version. Ce livre est donc à la fois *achevé* et *inachevé*. Seule la mort prématurée de l'auteur métamorphose la présente version en «version définitive» de référence.

J.R.

CHAPITRE 1

MONDE SANS ÉVASION POSSIBLE…
(1906-1912)

Dès avant même de sortir de l'enfance, il me semble que j'eus, très net, ce sentiment qui devait me dominer pendant toute la première partie de ma vie: celui de vivre dans un monde sans évasion possible où il ne restait qu'à se battre pour une évasion impossible. J'éprouvais une aversion, mêlée de colère et d'indignation, pour les hommes que je voyais s'y installer confortablement. Comment pouvaient-ils ignorer leur captivité, comment pouvaient-ils ignorer leur iniquité? Cela tenait, je le vois aujourd'hui, à ma formation de fils d'émigrés révolutionnaires jetés dans les grandes villes d'Occident par les premiers ouragans des Russies.

Le 1er mars 1881, neuf ans avant ma naissance, par un jour de neige claire, à Saint-Pétersbourg, une jeune femme blonde au visage volontaire, qui attendait au bord d'un canal le passage d'un traîneau escorté de cosaques, agitait tout à coup un mouchoir. De sourdes petites explosions retentirent, le traîneau se cabra, il y eut, sur la neige, couché contre le parapet du canal, un homme à favoris grisonnants dont les jambes et le bas-ventre avaient été déchiquetés… Le parti de la Volonté du Peuple (Narodnaïa Volia) venait d'abattre le tsar Alexandre II[1]. Mon père, Léon Ivanovitch Kibaltchitch[2], sous-officier dans la cavalerie de la garde impériale, servait à ce moment dans la capitale et il sympathisait avec ce parti clandestin, qui exigeait pour le peuple russe «la terre et la liberté», et ne comptait pas plus d'une soixantaine de membres et de deux à trois cents sympathisants. On arrêta, parmi les auteurs de l'attentat, le chimiste Nikolaï Kibaltchitch[3] lointain parent de mon père (j'ignore à quel degré) et qui fut pendu, avec Jeliabov, Ryssakov, Mikhaïlov et la fille d'un ancien gouverneur de Saint-Pétersbourg, Sophie Perovskaïa[4]. Devant les juges, tous, sauf Ryssakov, défendirent fermement leur revendication de liberté; sur l'échafaud, ils s'embrassèrent et moururent avec calme… Mon père s'engageait dans le combat avec une organisation militaire du sud de la Russie qui fut détruite tout entière en peu de temps; il se cacha dans les jardins de la Sainte-Lavra de Kiev, le plus vieux des monastères de Russie; il franchit la frontière autrichienne à la nage sous les balles des gendarmes; et il alla recommencer sa vie à Genève, en terre d'asile.

Il voulait être médecin, mais la géologie, la chimie, la sociologie le passionnaient aussi. Je ne l'ai connu que possédé d'une inextinguible soif de connaître et de comprendre qui devait le handicaper sans cesse dans l'activité pratique. Avec sa génération révolutionnaire, dont les maîtres étaient Alexandre Herzen, Biélinski, Tchernychevski[5] – alors forçat en Yakoutie – , et par réaction contre son éducation religieuse, il devint agnostique, comme Herbert Spencer[6], qu'il écouta à Londres.

Mon grand-père paternel, d'origine monténégrine, était prêtre dans une petite ville du gouvernement de Tchernigov; je n'ai connu de lui qu'un daguerréotype jauni montrant un pope maigre et barbu, au grand front, au visage bienveillant, entouré dans un jardin de beaux enfants nu-pieds. Ma mère[7], de petite noblesse polonaise, avait fui la vie bourgeoise de

Pétersbourg pour venir, elle aussi, étudier à Genève. Je naquis par hasard à Bruxelles[8], sur les routes du monde, car mes parents, à la recherche du pain quotidien et des bonnes bibliothèques, voyageaient entre Londres, Paris, la Suisse et la Belgique. Il y avait toujours sur les murs, dans nos petits logements de fortune, des portraits de pendus. Les conversations des grandes personnes se rapportaient à des procès, à des exécutions, à des évasions, aux chemins de la Sibérie, à de grandes idées sans cesse remises en question, aux derniers livres sur ces idées… J'accumulais dans ma mémoire enfantine les images du monde, cathédrale de Canterbury, esplanade de la vieille citadelle de Douvres, mornes rues tout en briques rouges de Whitechapel, collines de Liège… J'appris à lire dans des éditions bon marché de Shakespeare et de Tchekhov, et l'enfant que j'étais rêvait longuement au roi Lear, aveugle, soutenu sur la lande inhumaine par la tendresse de Cordelia. J'acquérais aussi une dure connaissance de cette loi non écrite: tu auras faim. Il me semble que si, dans ma douzième année, on m'avait demandé: qu'est-ce que la vie? (et je me le demandais souvent), j'aurais répondu: je ne sais pas, mais je vois que cela veut dire: *tu penseras, tu lutteras, tu auras faim.*

[C'est sans doute entre six et huit ans que je devins le Malfaiteur – et cela devait m'inculquer une autre loi: *tu résisteras*. J'étais un enfant très aimé, le premier-né, je devins inexplicablement un enfant-scélérat, pour des années. Avec une adresse diabolique, l'enfant-scélérat faisait le mal, comme s'il eût voulu se venger de l'univers, et d'abord, le plus cruellement, de ceux qu'il aimait. On trouvait déchirées les précieuses pages de notes scientifiques de mon père. Le lait, mis au frais sur le rebord de la fenêtre, pour le souper, on le trouvait salé. Les vêtements de maman étaient mystérieusement brûlés avec des allumettes ou tailladés à coups de ciseaux. L'encre était sournoisement renversée sur le linge fraîchement repassé. Des objets disparaissaient, détruits. Nul ne pouvait surprendre les mains de l'enfant-scélérat, mes mains! On me parlait longuement, on m'admonestait, je vis souvent ma mère des larmes plein les yeux, on me battait aussi, on me punissait de cent façons, car ces menus crimes étaient fous, exaspérants, incompréhensibles. Je buvais le lait salé, je niais – naturellement –, je fondais en promesses lamentables et puis je me couchais, dans une désolation sans fin, en pensant au roi Lear soutenu par Cordelia. Je devenais taciturne et renfermé. Par moments, les crimes cessaient, la vie s'éclairait, jusqu'à quelque sombre jour que j'avais appris à attendre avec une vigilante certitude intérieure. Un temps vint à la longue où j'acquis une sûre prescience du mal; je savais, je sentais que la blouse de maman serait maculée ou fendue à coups de ciseaux, j'attendais le châtiment, je vivais dans la réprobation – et je jouais pourtant, je grimpais aux arbres comme si le mal n'eût pas existé. J'avais compris l'incompréhensible, j'étais devenu sagace, je portais en moi-même un problème et je mûrissais une résolution. La fin de cet épisode, qui, je crois, marqua de fermeté mon caractère, m'a laissé mon plus exaltant souvenir de tendresse. J'allais apprendre que deux êtres peuvent, d'un profond regard et d'une étreinte, se comprendre à fond et abolir le pire mal. Nous habitions dans les environs de Verviers, en Belgique, une maison de campagne avec un grand jardin. Un gros méfait, je ne sais plus lequel, avait l'avant-veille assombri la maisonnée. Cette journée-là pourtant, je l'avais passée avec mon frère cadet, Raoul[9] dans le jardin. Au crépuscule, ma mère nous fit rentrer dans la grande cuisine où flottait une délicieuse odeur de pain chaud. Elle s'occupa d'abord de mon frère, le lava, le nourrit, le coucha. Puis elle fit asseoir l'enfant pervers sur une chaise, se mit à genoux devant lui et lui lava les pieds… Nous étions seuls, il y avait autour de nous une douceur inoubliable.

Ma mère leva les yeux sur moi et demanda tout à coup d'un ton plein de reproches: «Mais pourquoi fais-tu tout cela, mon pauvre petit homme?» Alors la vérité éclata entre nous parce qu'une sorte de force explosait en moi: «Mais ce n'est pas moi, dis-je, c'est Sylvie! Je sais tout, tout!»

Sylvie était une grande cousine adolescente, adoptée par mes parents, qui vivait avec nous, blonde gracieuse aux yeux froids. J'avais accumulé tant d'observations, tant de preuves, avec une telle capacité d'analyse que ma démonstration implacable et sanglotante fut irréfutable, et que tout fut dit, fini irrévocablement dans la pleine confiance retrouvée. J'avais tenacement résisté au mal et je m'en étais délivré[a].]

Je me souvenais qu'un jour, en Angleterre, nous nous étions nourris de grains de blé tirés des épis mêmes ramassés par mon père au bord d'un champ… Nous passâmes un hiver difficile à Liège, dans une banlieue de mineurs. Au-dessous de notre logement travaillait un petit restaurateur, *Moules et frites*! odeurs réchauffantes… Le patron faisait un peu de crédit, pas assez, car nous n'étions jamais rassasiés, mon frère Raoul et moi. Le gosse du restaurateur chapardait pour des échanges avec nous du sucre que nous lui payions en ficelles, timbres-poste de Russie, brimborions divers. Je m'accoutumai à trouver exquis le pain trempé dans du café noir bien sucré grâce à ce commerce, et cela me permit évidemment de tenir. Mon frère, de deux ans mon cadet, répugnait à cette alimentation, et il maigrissait, pâlissait, devenait morne, je le voyais s'éteindre. «Si tu ne manges pas, lui disais-je, tu vas mourir»; mais je ne savais pas ce que c'était que mourir, lui non plus, cela ne nous effrayait pas. Les affaires de mon père, nommé à l'Institut d'anatomie de l'université de Bruxelles, s'améliorèrent enfin, il nous appela près de lui, nous eûmes des nourritures somptueuses. Trop tard pour Raoul qui s'alita, défaillit, lutta quelques semaines. Je lui mettais de la glace sur le front, je lui racontais des histoires, j'essayais de le persuader qu'il allait guérir, j'essayais de me le persuader à moi-même, et je voyais quelque chose d'incroyable s'accomplir en lui, son visage redevenait d'un petit enfant, ses yeux brillaient et s'éteignaient à la fois, tandis que les médecins et mon père entraient à pas feutrés dans la chambre obscure. Nous le conduisîmes seuls, mon père et moi, au cimetière d'Uccle[10], par un jour d'été. Je découvris combien nous étions seuls dans cette ville qui paraissait heureuse – et combien j'étais seul, moi. Mon père, ne croyant qu'à la science, ne m'avait donné aucun enseignement religieux. Par les livres, je connaissais le mot âme; il me devint une révélation. Ce corps inerte que l'on avait emporté dans un cercueil ne pouvait pas être tout. Des vers de Sully Prudhomme[11] que j'appris par cœur me furent une sorte de certitude que je n'osai confier à personne:

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Il y avait en face de notre logement de la chaussée de Charleroi une maison surmontée d'un pignon ouvragé qui me semblait magnifique et sur lequel des nuages dorés se posaient tous les soirs. Je l'appelais «la maison de Raoul» et m'attardais souvent à contempler cette maison dans le ciel. Je détestais la faim lente des enfants pauvres. Dans les yeux de ceux que je rencontrais, je croyais reconnaître les expressions de Raoul. Ils m'étaient ainsi plus proches

que nul autre, et je les sentais condamnés. Ce sont des sentiments profonds qui m'ont marqué. Après quarante années, je suis revenu à Bruxelles, je suis allé revoir le pignon dans le ciel; et tout au long de la vie, il m'est arrivé de retrouver à des gosses sous-alimentés des squares de Paris, de Berlin et de Moscou, les mêmes visages condamnés.

Que le chagrin puisse passer et que l'on continue à vivre ensuite me fut un grand étonnement. Survivre est la chose déconcertante entre toutes, je le pense encore – pour bien d'autres raisons. Pourquoi survivre si ce n'est pour ceux qui ne survivent pas? Cette idée confuse justifia ma chance et ma ténacité en leur donnant un sens – et pour bien d'autres raisons, aujourd'hui encore, je me sens rattaché à beaucoup d'hommes auxquels je survis, et justifié par eux. Les morts sont pour moi très proches des vivants, je ne discerne pas bien la frontière qui les sépare. Je devais repenser à ces choses plus tard, beaucoup plus tard, dans des prisons, pendant des guerres, vivant entouré des ombres de fusillés, sans qu'au fond les obscures certitudes intérieures de l'enfant, à peu près inexprimables en langage clair, se fussent sensiblement modifiées en moi.

Ma première amitié date de l'année suivante. Vêtu d'une blouse russe à carreaux blancs et mauves, je remontais une rue d'Ixelles en portant un chou rouge. Content de ma blouse et me sentant un peu ridicule de porter ce chou. Un gosse de mon âge, courtaud à lunettes, me guignait ironiquement de l'œil sur l'autre trottoir. Je déposai le chou sous une porte et marchai sur ce garçon pour lui chercher querelle en le traitant de myope, «Brille[12]», face à lunettes! Veux-tu que je t'abîme la figure? Nous nous mesurâmes comme de petits coqs que nous étions, nous bousculant un peu de l'épaule – ose un peu! commence! sans nous battre toutefois, mais en nouant en réalité une amitié qui devait, à travers des enthousiasmes et des tragédies, se doubler toujours d'un conflit. Et nous étions encore, quand il est mort sur l'échafaud à vingt ans, amis et adversaires. C'est lui qui vint après l'altercation me demander: «Tu veux jouer avec moi?», et ainsi s'établit de lui à moi une subordination contre laquelle, malgré notre affection, il se révolta souvent. Raymond Callemin[13] grandissait le plus possible dans la rue, pour fuir l'arrière-chambre étouffante où l'on entrait par l'échoppe de cordonnier où son père, du matin à la nuit tombée, rafistolait les chaussures du quartier. Son père était un brave ivrogne résigné, vieux socialiste déçu du socialisme. Dès treize ans, je vécus seul dans des chambres meublées, par suite des voyages et des mésententes de mes parents; Raymond vint souvent se réfugier chez moi. Ensemble, nous apprîmes à préférer aux romans de Fenimore Cooper[14] la grande *Histoire de la Révolution française* de Louis Blanc[15] dont les illustrations nous montraient des rues tout à fait pareilles à celles que nous fréquentions, parcourues par les sans-culottes armés de piques… Notre bonheur était de nous partager deux sous de chocolat en lisant ces récits bouleversants. Ils m'émouvaient surtout parce qu'ils réalisaient dans la légende du passé l'attente des hommes que j'avais connus depuis les premiers éveils de mon intelligence. Ensemble, nous devions plus tard découvrir l'écrasant *Paris* de Zola et, voulant revivre le désespoir et la colère de Salvat[16], traqué au bois de Boulogne, nous errâmes longtemps dans la pluie d'automne à travers le bois de la Cambre.

Les toits du palais de justice de Bruxelles devinrent notre lieu de prédilection. Nous nous faufilions par de sombres escaliers, nous laissions derrière nous, pleins d'un joyeux mépris, les salles des tribunaux, les poussiéreux dédales vides des étages et nous arrivions au grand air, à la lumière, dans un pays de fer, de zinc et de pierres, géométriquement accidenté, aux pentes dangereuses, d'où l'on apercevait toute la ville et tout le ciel. En bas, sur la place

marquetée de minuscules pavés carrés, quelque fiacre de Lilliput amenait un minuscule avocat pénétré de son importance, porteur d'une minuscule serviette bourrée de papiers qui signifiaient des lois et des crimes. Nous éclations d'un grand rire: «Ah! quelle misère, quelle misère, cette existence! Tu te rends compte! Il viendra ici tous les jours de sa vie et jamais, jamais l'idée de grimper sur les toits pour y respirer largement ne lui viendra! Toutes les "défenses de passer", il les connaît par cœur, il s'en délecte, elles lui font gagner de l'argent!» Mais ce qui nous émouvait le plus, ce qui nous était un irréfutable enseignement, c'était l'architecture même de la ville. L'énorme palais de justice, que nous comparions aux constructions assyriennes, est bâti juste au-dessus des quartiers indigents du centre qu'il domine de toute son orgueilleuse masse de pierres taillées. Ville en deux parties, la ville supérieure, sur le même plan que le palais, cossue, aérée, avec les beaux hôtels de l'avenue Louise, et dessous, la Marolle, ce fouillis de ruelles puantes, pavoisées de linges, pleines de marmailles morveuses jouant, avec les coups de gueule des estaminets et les deux fleuves humains de la rue Blaes et de la rue Haute. Depuis le Moyen Âge, la même populace stagnait là, sous la même injustice, dans les mêmes maçonneries, sans évasion possible. Pour compléter le symbole, la prison des femmes, une monastique prison du temps jadis, s'intercalait sur la pente, entre la ville basse et le palais. Les sabots des détenues tournant en rond sur le pavé des cours nous envoyaient un léger bruit de crécelle; à cette hauteur, le bruit de la torture se réduisait vraiment à peu de chose.

Mon père, universitaire pauvre, menait une vie difficile d'émigré. Je le savais aux prises avec les usuriers. Sa seconde femme, usée par les maternités et la gêne, traversait de mauvaises crises d'hystérie. On mangeait assez bien à la maison – que je fréquentais peu – du 1er au 10 de chaque mois, plus mal du 10 au 20, très mal du 20 au 30. Des souvenirs déjà anciens me restaient fichés dans l'âme comme des clous dans la chair. Ainsi, quand nous habitions quelque part dans les nouveaux quartiers derrière le parc du Cinquantenaire, mon père, s'en allant un matin avec un petit cercueil pas cher, en bois jaune, sous le bras. Son visage durci: «Tu tâcheras de prendre le pain à crédit…» Rentré, il s'enfermait avec ses atlas d'anatomie et de géologie. Je n'avais pas été à l'école primaire, mon père méprisant ce «stupide enseignement bourgeois pour les pauvres» et ne pouvant pas payer le collège. Il travaillait lui-même avec moi, peu et mal[17]; mais la passion de savoir et le rayonnement d'une intelligence qui ne consentait jamais à s'assoupir, qui ne reculait jamais devant une recherche ou une conclusion, émanaient de lui à un tel degré que j'en étais magnétisé et que je courais les musées, les bibliothèques, les églises, remplissant des cahiers de notes, fouillant les encyclopédies[18]. J'appris à écrire sans connaître la grammaire; je devais par la suite apprendre la grammaire française en l'enseignant à des étudiants russes. La connaissance, pour moi, ne se séparait pas de la vie, elle était la vie même. Les rapports mystérieux de la vie et de la mort s'éclairaient par l'importance nullement mystérieuse des nourritures terrestres. Les mots pain, faim, argent, pas d'argent, travail, crédit, loyer, propriétaire avaient à mes yeux un sens rudement concret qui devait, je pense, me prédisposer au matérialisme historique… Mon père eût pourtant voulu me faire faire des études supérieures, en dépit du mépris qu'il professait pour les diplômes. Il m'en parlait souvent, cherchant à m'orienter. Une brochure de Piotr Kropotkine[19], sur ces entrefaites, me tint un langage d'une clarté inouïe. Je ne l'ai pas rouverte depuis, et il y a de cela trente-cinq ans au moins, mais la thèse m'en demeure présente à l'esprit. «Que voulez-vous devenir? demande le libertaire aux jeunes gens qui font des études. Avocats, pour invoquer la loi des riches qui est inique par

définition? Médecins, pour soigner les riches et conseiller la bonne alimentation, le bon air, le repos aux tuberculeux des quartiers pauvres? Architectes, pour loger confortablement les propriétaires? Regardez donc autour de vous et interrogez ensuite votre conscience. Ne comprenez-vous pas que votre devoir est tout autre, qu'il est de vous mettre du côté des exploités et de travailler à la destruction d'un régime inacceptable?» Si j'avais été le fils d'un universitaire bourgeois, ces raisonnements m'eussent paru un peu courts et trop sévères envers un régime qui tout de même… La théorie du progrès s'accomplissant tout doucement de siècle en siècle m'eût probablement séduit… Je trouvai, moi, ces raisonnements si lumineux que ceux qui ne les faisaient pas me paraissaient coupables. Je fis part à mon père de ma résolution de ne pas faire d'études. Je tombais bien; c'était une fichue fin de mois.

— Que veux-tu donc faire?

— Travailler. J'étudierai sans faire des études.

À la vérité, je n'osai pas, crainte de l'emphase et du grand débat idéologique, lui répondre: «Je veux me battre comme tu t'es battu, toi, comme il faut se battre toute sa vie. Tu es vaincu, je le vois bien. Je tâcherai d'avoir plus de force ou plus de chance. Il n'y a rien d'autre à faire.» C'est à peu près ce que je pensais.

J'avais un peu plus de quinze ans. Je devins apprenti photographe (puis garçon de bureau, dessinateur, presque technicien du chauffage central…). La journée de travail était alors de dix heures. Tenant compte de l'heure et demie accordée pour le déjeuner et d'une heure d'aller et retour, cela faisait une journée de douze heures trente. Et le travail des jeunes était ridiculement payé, s'il l'était. Beaucoup de patrons proposaient deux ans d'apprentissage sans salaire pour enseigner un métier. Mon plus bel emploi du début fut à quarante francs – huit dollars – par mois, chez un vieil homme d'affaires qui possédait des mines en Norvège et en Algérie… S'il n'y avait l'amitié à ces moments de l'adolescence, qu'y aurait-il?

Nous fûmes quelques adolescents plus unis que des frères. Raymond Callemin, petit costaud myope et d'esprit caustique, retrouvait tous les soirs son vieux père alcoolique dont le cou et le visage n'étaient que tendons furieusement noués. Sa sœur, belle jeune liseuse, vivait timidement devant une fenêtre à géraniums. Jean De Boë[20], orphelin, demi-ouvrier typo, vivait à Anderlecht, passé les eaux fétides de la Senne, avec une grand-mère qui lessivait sans arrêt depuis un demi-siècle. Le troisième de nous quatre, Luce[21], grand garçon pâle et timide, pourvu d'un «bon emploi» aux magasins de *L'Innovation*, en était écrasé. Discipline, fricotage et bêtise, bêtise, bêtise, bêtise. Il lui semblait que tout le monde était idiot autour de lui dans le vaste bazar admirablement organisé, et peut-être avait-il raison sous un certain angle. Au bout de dix ans d'application, il pourrait être premier vendeur et finir sa vie chef de rayon, ayant totalisé cent mille petites turpitudes comme l'histoire de la jolie vendeuse mise à la porte pour indélicatesse parce qu'elle n'avait pas voulu coucher avec un inspecteur. En somme, l'existence s'offrait à nous sous les aspects d'une assez vilaine captivité. Les dimanches étaient des évasions bienfaisantes, mais il n'y en a qu'un par semaine: et pas le sou. Nous errions parfois à travers les rues animées du centre, joyeux, sarcastiques, têtes pleines d'idées et toutes les tentations retournées en mépris. Cela faisait trop de mépris. De jeunes loups efflanqués, qui auraient de la fierté, de la pensée. Nous avions un peu peur de devenir des arrivistes quand nous considérions plusieurs de nos aînés qui avaient fait figure de révolutionnaires et maintenant… «Que serons-nous devenus dans vingt ans?», nous demandions-nous un soir. Trente ans sont passés. Raymond a été guillotiné: «bandit anarchiste» (journaux). C'est lui qui a marché vers la sale machine du bon Dr Guillotin en

jetant aux reporters un dernier sarcasme: «C'est beau, hein, de voir mourir un homme!» J'ai revu Jean à Bruxelles, ouvrier, organisateur syndical, fidèlement libertaire après dix ans de bagne. Luce est mort de tuberculose, naturellement. J'ai subi pour ma part un peu plus de dix ans de captivités diverses, milité dans sept pays, écrit vingt livres. Je ne possède rien. [J'ai été plusieurs fois couvert de boue par une presse à grand tirage parce que je dis la vérité[b].] Derrière nous: une révolution victorieuse qui a mal tourné, plusieurs révolutions manquées, un si grand nombre de massacres que ça donne un peu le vertige. Et dire que ce n'est pas fini… Fermons cette parenthèse. Tels sont les seuls chemins qui nous aient été donnés. J'ai plus de confiance en l'homme et en l'avenir que je n'en avais alors.

Nous étions socialistes: Jeunes Gardes[23]. Sauvés par l'idée. Point n'était besoin de nous démontrer, textes à l'appui, l'existence des luttes sociales. Le socialisme donnait un sens à la vie: militer. Les manifestations étaient grisantes, sous les lourds drapeaux rouges, malaisés à porter quand on a mal dormi, mal déjeuné. Ensuite montaient au balcon de la Maison du peuple le toupet légèrement satanique, le front bombé, la bouche tordue de Camille Huysmans[24]. Il y avait les manchettes batailleuses de *La Guerre sociale*[25]. Gustave Hervé, leader de la tendance insurrectionnelle du PS français, organisait un plébiscite parmi ses lecteurs: «Doit-on le tuer?» (on était sous un ministère Clemenceau, le sang ouvrier venait de couler). Des déserteurs français nous apportaient, au lendemain des grands procès d'antimilitaristes, le souffle du syndicalisme offensif de Pataud, Pouget, Broutchoux, Yvetot, Griffuelhes, Lagardelle[26]. (De ces hommes, la plupart sont morts; Lagardelle devint le conseiller de Mussolini et de Pétain…) Des rescapés de Russie nous racontaient la mutinerie de Sveaborg[27], une prison dynamitée à Odessa[28], des exécutions, la grève générale d'octobre 1905[29], les jours de liberté. Je fis sur ces sujets ma première conférence à la Jeune Garde socialiste d'Ixelles[30].

Les jeunes gens de notre âge parlaient vélos ou femmes en termes odieux. Nous étions chastes, attendant mieux de nous-mêmes et du sort. Sans théorie, l'adolescence nous révélait un nouvel aspect du problème… Dans une louche ruelle, au fond d'un corridor moite où pendaient des linges de couleur, vivait une famille que nous connaissions. La mère, énorme et suspecte, gardait des traces de beauté, une grande fille dévergondée, aux dents mauvaises, une étonnante cadette, pure beauté espagnole, grâce, blancheur et velouté des yeux, fleur des lèvres. À peine si elle pouvait en passant, chaperonnée par sa matrone, nous jeter un souriant bonjour. «Évident, ça, disait Raymond, on lui fait apprendre la danse et on la garde pour quelque riche vieux salaud…» Nous discutâmes ces problèmes. Il fallut lire Bebel[31], *La femme et le socialisme*.

Peu à peu nous entrions en conflit non pas avec le socialisme, mais avec tout ce qui grouille d'intérêts nullement socialistes autour du mouvement ouvrier. Grouille alentour et le pénètre et le conquiert et l'encrasse. On arrêtait les itinéraires des cortèges locaux de façon à contenter tels patrons d'estaminets affiliés aux ligues ouvrières. Et pas moyen de les contenter tous! La politique électorale nous révolta le plus. Nous étions à la fois, ce me semble, très justes et très injustes par ignorance de la vie, qui est toujours complications, compromissions. La ristourne commerciale de 2 % versée par les coopératives aux coopérateurs nous faisait rire amèrement parce qu'il nous était impossible d'apprécier ce qu'elle représentait de conquêtes. Jeunesse présomptueuse, dit-on. Plutôt affamée d'absolu. La combine est toujours et partout, car on ne s'évade pas d'une société, et nous sommes au temps de l'argent. Je l'ai retrouvée florissante, parfois salvatrice, à l'âge du troc, dans les

révolutions. Nous eussions voulu un socialisme ardent et pur. Nous nous fussions contentés d'un socialisme combatif. Et c'était la grande époque du réformisme. Dans un congrès extraordinaire du Parti ouvrier belge, Vandervelde[32], jeune encore, maigre, noir, plein de fougue, préconisait l'annexion du Congo. Nous nous levions en protestant, nous quittions la salle avec des gestes véhéments. Où aller, que devenir avec ce besoin d'absolu, ce désir de combattre, cette sourde volonté de s'évader malgré tout de la ville et de la vie sans évasion possible?

Il nous fallait une règle. Accomplir et se donner: être. Je comprends, à la lumière de cette introspection, le facile succès des charlatans qui offrent aux jeunes leurs règles de pacotille: «Marcher au pas en rangs par quatre et croire en Moi.» Faute de mieux… C'est la carence des autres qui fait la force des führers. Faute d'une bannière digne, on se met en marche derrière les bannières indignes. Faute de pur métal, on vit sur de la fausse monnaie. Les gérants des coopératives nous rudoyaient. L'un nous traita, dans son ire, de «vagabonds», parce que nous distribuions des tracts sur le seuil de son établissement. Je me souviens encore de notre fou rire (amer, amer). Socialiste, celui-là, pour qui «vagabond» était une insulte! Il eût chassé Maxime Gorki[33]! Je ne sais trop pourquoi un M.B., conseiller communal, m'avait paru «quelqu'un». Je m'arrangeai pour le voir d'un peu près. Je trouvai un monsieur très gros qui se faisait bâtir sur un terrain avantageux une maison charmante dont il me montra aimablement les lavis. J'essayai vainement de l'amener sur le terrain des idées: impossibilité totale. Et dire qu'il eût fallu passer de là sur le terrain de l'action! Cela faisait trop de terrains, et ce monsieur avait le sien, dûment enregistré aux livres de la propriété. Il s'enrichissait tout doucement. Peut-être l'ai-je méconnu néanmoins. S'il a contribué à assainir un quartier ouvrier, son chemin dans la vie n'aura pas été tout à fait vain. Mais cela, il ne pouvait pas me l'expliquer, je ne pouvais pas encore le comprendre.

Le socialisme était réformisme, parlementarisme, doctrinarisme rébarbatif. Son intransigeance s'incarnait en Jules Guesde[34] qui faisait penser à une cité future où toutes les demeures se ressembleraient, avec un État tout-puissant, dur aux hérétiques. Le correctif de cette sécheresse doctrinale, c'était que l'on n'y croyait pas. Il nous fallait un absolu, mais de liberté (sans métaphysique superflue); une règle de vie, mais désintéressée, brûlante; une règle d'action, non pour s'installer dans ce monde étouffant, ce qui est encore un bon truc, mais pour tenter, fût-ce désespérément, d'en sortir puisque l'on ne pouvait pas le détruire. La lutte des classes nous eût empoignés si on nous l'avait fait comprendre, si elle avait été, un peu plus, une vraie lutte. Au vrai, la révolution n'apparaissait possible à personne, dans ce grand calme pléthorique d'avant la Première Guerre mondiale. Ceux qui en parlaient en parlaient si pauvrement que tout se réduisait à un commerce de brochures. M. Bergeret dissertait sur la pierre blanche[35].

La règle, l'anarchiste nous l'offrit. Celui auquel je pense est mort il y a quelques années. Son ombre est là, plus grande que lui-même. Mineur borain, récemment sorti de prison, Émile Chapelier venait de fonder une colonie communiste[36] – mieux vaudrait dire communautaire – dans la forêt de Soignes, à Stockel. À Aiglemont, dans les Ardennes, Fortuné Henry[37], le frère du guillotiné Émile Henry, dirigeait une autre Arcadie… Vivre en liberté, travailler en communauté! Nous arrivâmes par des sentiers ensoleillés devant une haie, puis à un portillon… Bourdonnement des abeilles, chaleur dorée, dix-huitième année, seuil de l'anarchie! Une table était là en plein air, chargée de tracts et de brochures. *Le manuel du soldat* de la CGT, *L'immoralité du mariage*, *La société nouvelle*, *Procréation consciente*, *Le*

crime d'obéir, *Discours du citoyen Aristide Briand sur la grève générale*[38]. Ces voix vivaient… Une soucoupe, de la menue monnaie dedans, un papier: «Prenez ce que vous voulez, mettez ce que vous pouvez.» Bouleversante trouvaille! Toute la ville comptait ses sous, on s'offrait des tirelires dans les grandes occasions, crédit est mort, méfiez-vous, fermez bien la porte, ce qui est à moi est à moi, hein! M. Th., mon patron, propriétaire de mines, délivrait lui-même des timbres-poste, pas moyen de le rouler de dix centimes, ce millionnaire! Les sous abandonnés par l'anarchie à la face du ciel nous émerveillèrent. On suivait un bout de chemin et l'on arrivait à une maisonnette blanche, sous les feuillages. «Fais ce que veux», au-dessus de la porte, ouverte à tout venant. Dans la cour de ferme, un grand diable noir au profil de corsaire haranguait un auditoire attentif. De l'allure, vraiment, le ton persifleur, la repartie cassante. Thème: l'amour libre. Mais l'amour peut-il ne pas être libre?

Des typos, des jardiniers, un cordonnier, un peintre travaillaient ici en camaraderie, avec leurs compagnes… C'eût été une idylle si… Ils avaient commencé avec rien, entre frères, ils se serraient encore la ceinture. Ces colonies périclitaient d'ordinaire assez vite, faute de ressources. Bien que la jalousie en fût formellement bannie, les histoires de femmes, même terminées par des assauts de générosité, leur faisaient le plus grand tort. La colonie libertaire de Stockel, transférée à Boisfort, végéta plusieurs années. Nous y apprîmes à rédiger, à composer, à corriger, à imprimer nous-mêmes notre *Communiste*[39] sur quatre petites pages. Des trimardeurs, un petit plâtrier romand prodigieusement intelligent, un officier russe, anarchiste tolstoïen, au noble visage blond, réchappé d'une insurrection vaincue et qui devait, l'année suivante, mourir de faim dans la forêt de Fontainebleau – Lev Guerassimov[40] –, puis un redoutable chimiste venu d'Odessa via Buenos Aires[41], nous aidèrent à rechercher la solution des grands problèmes. Le typo individualiste: «Mon vieux, y a que toi au monde, tâche de ne pas être un salaud ni une nouille.» Le tolstoïen: «Soyons des hommes nouveaux, le salut est en nous.» Le plâtrier romand, disciple de Luigi Bertoni[42]: «D'accord, sans négliger toutefois la chaussette à clous, dans les chantiers…» Le chimiste, après avoir longuement écouté, disait avec son accent russo-espagnol: «Tout ça, c'est des boniments, camarades; dans la guerre sociale, il faut de bons laboratoires.» Sokolov était un homme de volonté froide, formé en Russie par des luttes inhumaines hors desquelles il ne pouvait plus vivre. Il sortait de l'orage, l'orage était en lui. Il s'est battu, il a tué, il est mort en prison.

L'idée de bons laboratoires était une idée russe. De Russie essaimaient par le monde des hommes et des femmes façonnés par les combats sans merci, qui n'avaient plus qu'un but dans la vie, qui respiraient le danger; et le confort, la paix, la bonhomie de l'Occident leur paraissaient fades, les indignaient… Tatiana Leontieva[43] abattait en Suisse un monsieur qu'elle prenait pour un ministre du tsar; Rips[44] tirait sur les gardes républicains du haut d'une impériale d'omnibus, place de la République; un révolutionnaire, confident de la police, exécutait dans une chambre d'hôtel de Belleville le chef du service secret de l'Okhrana de Pétersbourg[45]. Dans un quartier borgne de Londres, appelé Houndsditch[46], la Fosse-aux-chiens – quel nom approprié à des drames sordides –, des anarchistes russes soutenaient un siège dans la cave d'une bijouterie et les photographes faisaient un cliché de M. Winston Churchill, jeune ministre, dirigeant le siège. À Paris, au bois de Boulogne, Swoboda[47], essayant ses bombes, était déchiqueté par elles. «Alexandre Sokolov», en réalité Vladimir Hartenstein, appartenait au même groupe que Swoboda. Dans sa chambrette, au-dessus d'une boutique de la rue du Musée, à Bruxelles, il avait installé un laboratoire parfait, à deux

pas de la Bibliothèque royale où il passait une partie de ses journées à écrire pour ses amis de Russie et d'Argentine, en caractères grecs, mais en espagnol. C'était un temps de paix heureuse, bizarrement électrisé, à la veille de l'orage 1914… Le premier ministère Clemenceau venait de verser le sang ouvrier à Draveil, où des gendarmes étaient entrés dans une réunion de grévistes pour décharger leurs revolvers et tuer plusieurs innocents, puis à la manifestation des obsèques de ces victimes, à Vigneux, où la troupe ouvrit le feu[48]… (Cette manifestation avait été organisée par le secrétaire de la Fédération de l'alimentation, Métivier[49], militant d'extrême gauche et agent provocateur qui la veille prenait ses instructions personnelles du ministre de l'Intérieur, Georges Clemenceau[50].) Je me souviens de notre exaspération quand nous apprîmes ces fusillades. Le soir même, à une centaine de jeunes gens, nous déployâmes un drapeau rouge dans la zone des édifices gouvernementaux, contents de nous battre avec la police. Nous nous sentions proches de toutes les victimes, de tous les révoltés du monde, nous nous serions battus avec joie pour les suppliciés des prisons de Montjuich et d'Alcala del Valle[51], dont nous rappelions chaque jour la souffrance. Nous sentions grandir en nous une magnifique et redoutable sensibilité collective. Sokolov se moqua de notre manifestation, ce jeu d'enfants. Il préparait, lui, en silence, la véritable réponse aux fusilleurs d'ouvriers. Son laboratoire découvert, à la suite d'incidents piteux, il se vit traqué, sans issue. Son visage aux yeux intenses, reconnaissable entre tous parce qu'il avait eu la partie supérieure du nez écrasée comme d'un coup de barre de fer, lui rendait la fuite impossible. Il s'enferma dans une chambre garnie, à Gand, arma ses revolvers et attendit; et quand la police vint, il tira comme il eût tiré sur les agents du tsar. Les pacifiques sergents de ville gantois payaient pour les cosaques, fauteurs de pogromes – et Sokolov donnait sa vie, «ici ou là, peu importe pourvu qu'on la donne au grand jour, pour réveiller les opprimés!» Que personne, dans cette Belgique florissante où la classe ouvrière devenait une puissance, avec ses coopératives, ses syndicats riches, ses mandataires éloquents, ne pût comprendre le langage et les actes des idéalistes exaspérés formés par le despotisme russe, comment un Sokolov s'en fût-il rendu compte? Notre groupe s'en rendait compte un peu mieux que lui, pas à fond toutefois. Nous décidâmes de prendre sa défense devant l'opinion, devant le jury, et je le fis au procès de Gand en qualité de témoin à décharge[52]. Ce combat et beaucoup d'autres incidents, car notre groupe[c] était, dans sa propagande, extrêmement agressif, car il y avait en nous une volonté de défi presque mortelle, nous rendirent la place intenable. Il me devint impossible de trouver du travail, même comme demi-ouvrier typographe; je n'étais pas le seul dans ce cas; nous nous sentions dans le vide. Nous ne savions à qui parler. Nous refusions de comprendre cette ville, où nous n'eussions rien pu changer, même en nous faisant tous tuer sur les places…

Chez un petit libraire épicier de la rue de Ruysbroek, soupçonné d'être un indicateur, j'avais rencontré Édouard Carouy[53], un tourneur en métaux, trapu, bâti en hercule forain, à la face épaisse, fortement musclée, éclairée par de petits yeux timides et rusés. Il sortait des usines de Liège, il lisait Haeckel[54], *Les énigmes de l'univers*, il disait de lui-même: «J'étais parti pour faire une belle brute! Quelle veine j'ai eue de comprendre!» Et il racontait comment, sur les chalands de la Meuse, il avait vécu en brute, «comme les autres, mais plus fort, bien sûr», terrorisant un peu les femmes, travaillant dur, chapardant un peu dans les chantiers, «sans savoir ce que c'est qu'un homme et que la vie». Une jeune femme fanée aux cheveux pleins de lentes, tenant un nourrisson dans ses bras, et le vieil indicateur à barbe grise écoutaient

Édouard me faire sa confession d'inconscient «devenu conscient». Il demandait à être admis dans notre groupe. Et:

— Qu'est-ce que je dois lire, crois-tu?

— Élisée Reclus[55], répondis-je.

— Ce n'est pas trop difficile?

— Non, répondais-je, mais déjà je commençais à entrevoir que c'était immensément difficile…

Nous l'admîmes, il fut bon camarade. Aucune prescience n'assombrit nos rencontres. Il devait plus tard, bientôt, mourir – de mort volontaire? tout près de moi…

Paris nous appelait, le Paris de Zola, de la Commune, de la CGT, des petits journaux imprimés avec de la braise ardente, le Paris de nos auteurs préférés, Anatole France et Jehan Rictus[56], le Paris où Lénine, par moments[57], rédigeait l'*Iskra* et parlait dans les réunions d'émigrés, de quartier, le Paris où siégeait le Comité central[58] du Parti socialiste-révolutionnaire russe[59], où vivait Bourtsev[60], qui venait de démasquer, dans l'organisation terroriste de ce parti, l'ingénieur Evno Azev[61]. Je pris congé de Raymond avec une ironie amère. Sans travail, je l'aperçus à un coin de rue, qui distribuait des prospectus pour un marchand d'habits.

— Salut, homme libre! Pourquoi pas homme-sandwich?

— Ça viendra peut-être, dit-il, en riant, mais, fini les villes, pour moi. Ce sont des écrasoirs. Je veux crever ou trimer sur les routes, j'aurai au moins de l'air et du paysage. J'en ai marre de toutes ces gueules. Je n'attends que de pouvoir m'acheter une paire de souliers…

Il partit par les routes des Ardennes, avec un copain, vers la Suisse, vers l'espace, faisant la moisson, tournant la chaux avec des maçons, coupant du bois avec des bûcherons, un vieux feutre mou sur les yeux, un tome de Verhaeren dans sa poche:

Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes, des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers[62]…

J'ai souvent pensé depuis que la poésie remplaçait pour nous la prière, tant elle nous exaltait, tant elle répondait en nous à un constant besoin d'élévation. Verhaeren jetait pour nous sur la ville moderne, ses gares et ses remous de foules, une lueur de pensée douloureuse et généreuse; et il avait des cris de violence qui étaient bien les nôtres: «Ouvrir ou se casser les poings contre la porte!» On se cassera les poings, pourquoi pas? Ça vaut mieux que de croupir… Jehan Rictus[63] lamentait la misère de l'intellectuel sans le sou traînant ses nuits sur les bancs des boulevards extérieurs et nulle rime n'était plus riche que les siennes: songe-mensonge, espoir-désespoir. Au printemps, «ça sent la merde et les lilas[64]…»

Je partis un jour, à l'aventure, emportant dix francs, une chemise de rechange, quelques cahiers, quelques photos. Devant la gare, par hasard, je rencontrai mon père et nous parlâmes des récentes découvertes sur la structure de la matière, vulgarisées par Gustave Le Bon[65].

— Tu t'en vas?

— À Lille, pour une quinzaine de jours…

Je le croyais, je ne devais plus revenir, je ne devais plus revoir mon père, mais ses dernières lettres que je reçus du Brésil en Russie, trente ans plus tard, me parlaient encore de la structure du continent américain et de l'histoire des civilisations… L'Europe ignorait les

passeports, la frontière n'existait guère. Je louai dans un coron de mineurs, à Fives-Lille, une mansarde propre, pour deux francs cinquante la semaine, payée d'avance. Je souhaitais descendre dans la mine. De vieux mineurs cordiaux me rirent au nez: «Vous seriez crevé en deux heures, mon ami…» Le troisième jour, il me resta quatre francs, je cherchai du travail en me rationnant: une livre de pain, un kilo de poires vertes, un verre de lait (le lait, pris à crédit chez la bonne logeuse), vingt-cinq cents comptants à dépenser par jour. Le fâcheux fut que mes semelles commencèrent à me trahir et que le huitième jour de ce régime des vertiges m'obligeaient à m'échouer sur des bancs dans les jardins publics, obsédé par le rêve d'une soupe au lard. Mes forces s'en allaient, je ne serais bon à rien, pas même au pire; une passerelle en fer tendue au-dessus des rails de la gare commençait à m'attirer stupidement, quand la rencontre providentielle d'un camarade, qui surveillait dans la rue des travaux de canalisations, me sauva. Presque aussitôt, je trouvai du travail chez un photographe d'Armentières, à quatre francs par jour – une fortune. Je ne voulus pas quitter le coron et je partais à l'aube avec les prolétaires casqués de cuir, dans le triste brouillard matinal, je voyageais au milieu des terrils puis m'enfermais pour la journée dans un étroit laboratoire où nous travaillions alternativement à la lumière verte et rouge. Le soir, avant que la fatigue ne me tuât, je lisais un moment *L'Humanité*[66] de Jaurès – avec admiration, avec irritation. Derrière la cloison vivait un couple: ils s'adoraient et l'homme battait lourdement la femme avant de la prendre. Je l'entendais murmurer au travers de ses pleurs: «Bats-moi encore, encore.» Je trouvais insuffisantes les études que j'avais lues sur la femme prolétarienne. Faudrait-il donc des siècles pour transformer ce monde, ces êtres? Chacun de nous n'a pourtant qu'une vie devant lui. Que faire?

*
* *

L'anarchisme nous prenait tout entiers parce qu'il nous demandait tout, nous offrait tout. Pas un recoin de la vie qu'il n'éclairât, du moins nous semblait-il. On pouvait être catholique, protestant, libéral, radical, socialiste, syndicaliste même sans rien changer à sa vie, à la vie par conséquent. Il y suffisait après tout de lire le journal correspondant; à la rigueur, de fréquenter le café des uns ou des autres. Tissé de contradictions, déchiré en tendances et sous-tendances, l'anarchisme exigeait avant tout l'accord des actes et des paroles (ce qu'exigent à la vérité tous les idéalismes, mais ce que tous – et même l'anarchisme! – ils oublient en s'assoupissant). C'est pourquoi nous allâmes à la tendance extrême (à ce moment), celle qui par une dialectique rigoureuse en arrivait, à force de révolutionnarisme, à n'avoir plus besoin de révolution. Nous y étions un peu poussés par le dégoût d'une certaine doctrine académique très assagie dont Jean Grave[67] était le pontife aux *Temps nouveaux*. L'individualisme venait d'être affirmé par Albert Libertad[68], que nous admirions. On ne sait pas son vrai nom. On ne sait rien de lui avant la prédication. Infirme des deux jambes, marchant sur des béquilles dont il se servait vigoureusement dans les bagarres, grand bagarreur du reste, il portait sur un torse puissant une tête barbue au front harmonieux. Miséreux, venu en clochard du Midi, il commença sa prédication à Montmartre, dans les queues de pauvres bougres auxquels on distribuait la soupe pas loin des chantiers du Sacré-Cœur. Violent et magnétique, il devint l'âme d'un mouvement d'un dynamisme extraordinaire. Lui-même aimait la rue, la foule, les chahuts, les idées, les femmes. Il vécut

deux fois en ménage avec deux sœurs, les sœurs Mahé, les sœurs Morand. Il eut des enfants qu'il refusa d'inscrire à l'état civil. «L'état civil? Connais pas. Le nom? Je m'en fous, ils se donneront celui qui leur plaira. La loi? Qu'elle aille au diable.» Il mourut en 1908, des suites d'une bagarre, à l'hôpital, non sans léguer son corps – «ma charogne», disait-il – aux prospecteurs pour la science. Sa doctrine, qui devint presque la nôtre, était celle-ci: «Ne pas attendre la révolution. Les prometteurs de révolution sont des farceurs comme les autres. Fais ta révolution toi-même. Être des hommes libres, vivre en camaraderie.» Je simplifie évidemment, mais c'était aussi d'une belle simplicité. Commandement absolu, règle, «et que crève le vieux monde!» De là partirent naturellement bien des déviations. «Vivre selon la raison et la science», conclurent certains, et leur pauvre scientisme, qui invoquait souvent la biologie mécaniste de Félix Le Dantec[d], les conduisit à toutes sortes de ridicules comme l'alimentation végétarienne sans sel et le fruitarisme intégral, et aussi à des fins tragiques. Nous allions voir de jeunes végétariens engager des luttes sans issue contre la société entière. D'autres conclurent: «Soyons des en-dehors, il n'y a de place pour nous qu'en marge de la société», sans se douter que la société n'a pas de marge, qu'on y est toujours, y fût-on au fond des geôles, et que leur «égoïsme conscient» rejoignait par le bas, parmi les vaincus, l'individualisme bourgeois le plus féroce. D'autres enfin, dont j'étais, tentèrent de mener de pair la transformation individuelle et l'action révolutionnaire, selon le mot d'Élisée Reclus: «Tant que durera l'iniquité sociale, nous resterons en état de révolution permanente…» L'individualisme libertaire nous donnait prise sur la plus poignante réalité, sur nous-mêmes. Sois toi-même. Seulement, il se développait dans une autre ville-sans-évasion-possible, Paris, immense jungle où un individualisme primordial, autrement dangereux que le nôtre, celui de la lutte pour la vie la plus darwinienne, réglait tous les rapports. Partis des servitudes de la pauvreté, nous nous retrouvions devant elles. Être soi-même eût été un précieux commandement et peut-être un haut accomplissement, si seulement c'eût été possible; cela ne commence à devenir possible que lorsque les besoins les plus impérieux de l'homme, ceux qui le confondent avec les bêtes plus qu'avec ses semblables, sont satisfaits. La nourriture, le gîte, le vêtement nous étaient à conquérir de haute lutte; et l'heure pour lire et méditer ensuite. Le problème des jeunes qu'une irrésistible aspiration déracinait, «arrachait au carcan», comme nous disions, se posait en termes à peu près insolubles. De nombreux camarades devaient glisser bientôt à ce qu'on appela l'illégalisme, la vie non plus en marge de la société, mais en marge du code. «Nous ne voulons être ni exploiteurs ni exploités», affirmaient-ils sans s'apercevoir qu'ils devenaient, tout en restant l'un et l'autre, des hommes traqués. Quand ils se sentirent perdus, ils décidèrent de se faire tuer, n'acceptant pas la prison. «La vie ne vaut pas ça!», me disait l'un, qui ne sortait plus sans son browning. «Six balles pour les chiens de garde, la septième pour moi. Tu sais, j'ai le cœur léger…» C'est lourd, un cœur léger. La doctrine du salut qui est en nous aboutissait, dans la jungle sociale, à la bataille de l'Un contre tous. Une véritable explosion de désespoir mûrissait parmi nous sans que nous le sachions.

Il y a les idées; et derrière les idées, dans ces replis de la conscience où elles s'élaborent par les obscures chimies du refoulement, de la censure, de la sublimation, de l'intuition et de bien des phénomènes qui n'ont point de nom, il y a, informe, vaste, pesant, souvent accablant, notre sentiment profond de l'être. Les racines de notre pensée plongeaient dans le désespoir. Rien à faire. Ce monde est inacceptable en soi; inacceptable le sort qu'il nous fait. L'homme est vaincu, perdu. Nous sommes écrasés d'avance, quoi que nous fassions. Une jeune

accoucheuse anarchiste renonça à son métier «parce que c'est un crime que d'infliger la vie à un être humain». Des années plus tard, au moment où, déjà réveillé à l'espoir par la Révolution russe[69], j'acceptai, pour gagner Petrograd embrasé, de passer par quelque secteur du front de Champagne, au risque d'y rester dans une fosse commune, au risque de tuer dans la tranchée d'en face des hommes meilleurs que moi, j'écrivis: «La vie n'est pas un si grand bien que ce soit un mal de la perdre, un crime de l'ôter[70]...» Anatole France a exprimé dans son œuvre quelques-unes des intuitions les plus caractéristiques de ce temps et il terminait sa grande satire de l'histoire de France, *L'île des pingouins*[71], en estimant que l'on ne saurait mieux faire, si c'était possible, que de construire une formidable machine infernale pour faire sauter la planète «afin de satisfaire la conscience universelle qui d'ailleurs n'existe pas». Le littérateur sceptique fermait ainsi, définitivement, le cercle dans lequel nous tournions, et il le faisait par générosité! René Valet[72], mon ami, était une belle force errante. Nous nous étions connus au Quartier latin, nous avions tout discuté ensemble, le plus souvent la nuit, aux alentours de la montagne Sainte-Geneviève, dans les petits bars voisins du boulevard Saint-Michel. Barrès, France, Apollinaire, Louis Nazzi[73]... Nous murmurions ensemble des bribes de *L'oiseau blanc* de Vildrac, de l'*Ode à la foule* de Jules Romains, du *Revenant* de Jehan Rictus[74]. René était de petite bourgeoisie, il avait même, non loin de Denfert-Rochereau, son petit atelier de serrurerie. Je l'y revois, se redressant, jeune Siegfried, pour commenter la fin de la boule terrestre selon France. Puis, René retombait lentement sur l'asphalte des boulevards, avec un sourire en biais. «Le certain c'est qu'on est des billes... Eh! bille.» Sa belle tête carrée de rouquin, son menton d'énergie, ses yeux verts, ses mains de vigueur, sa démarche d'athlète, d'athlète affranchi, bien entendu. (Il portait volontiers le large pantalon de velours des terrassiers, la ceinture de flanelle bleue.) Nous errâmes ensemble autour de la guillotine, par un soir d'émeute, ravagés de tristesse, écœurés de faiblesse, enragés en somme.

— On est devant un mur, nous disions-nous, et quel mur!

— Ah! les salauds!, murmurait sourdement le rouquin, et il m'avoua le lendemain que sa main, pendant toute cette nuit, s'était serrée sur la fraîcheur noire d'un browning.

Se battre, se battre, que faire d'autre? Et périr, peu importe. René se jeta dans une mortelle aventure par esprit de solidarité, pour aider les copains perdus, par besoin de combat, au fond, par désespoir. Ces «égoïstes conscients» allaient se faire massacrer par amitié.

Le Paris opulent des Champs-Élysées, de Passy, et même des grands boulevards commerçants nous était comme une cité étrangère ou ennemie. Notre Paris à nous avait trois foyers: la vaste ville ouvrière qui commençait quelque part dans une morne zone de canaux, de cimetières, de terrains vagues et d'usines, vers Charonne, Pantin, le pont de Flandre, gravissait les hauteurs de Belleville et de Ménilmontant, y devenait une capitale plébéienne ardente, besogneuse et nivelée comme une fourmilière, puis, sur ses frontières avec la ville des gares et des plaisirs, s'entourait, sous les ponts de fer du métro, de quartiers borgnes. Petits hôtels, «marchands de sommeil» chez lesquels pour vingt sous l'on pouvait reprendre haleine dans une soupente sans aération, bistrots hantés par les souteneurs, essaims de filles à chignons et tabliers à pois sur les trottoirs... Les rames grondantes du métro s'enfonçaient tout à coup dans leur tunnel, sous la ville, et je m'arrêtai dans un cercle de passants pour entendre et voir l'Hercule et le Désossé, bonimenteurs étonnants, pitres avec une dignité gouailleuse, auxquels il manquait toujours quinze sous avant qu'ils ne fissent leurs tours les plus beaux, sur une antique descente de lit tendue sur le pavé. Au milieu d'un autre cercle, le

soir tombant, à l'heure de la sortie des ateliers, l'aveugle, la grosse commère et l'orpheline sentimentale chantaient les rengaines du moment: «les chevaliers de la Lu-une[75]…» et il était aussi question dans la romance de nuit brune et d'amour éperdu…

Notre Montmartre voisinait sans s'y mêler avec celui des cabarets d'artistes et des bars fréquentés par les femmes en chapeaux à plumes, qui portaient des robes entravées sur les talons, *Moulin rouge*, etc. Nous n'admettions que *Le Lapin agile* du vieux Frédé[76], où l'on chantait de vieilles chansons, quelques-unes remontant peut-être au temps de François Villon, qui fut truand, triste et joyeux garçon, poète, rebelle comme nous – et pendu. L'ancienne rue des Rosiers, où l'on fusilla sous la Commune les généraux Lecomte et Clément Thomas[77], devenue la rue du Chevalier-de-La Barre[78], n'avait depuis le temps des barricades changé de visage que sur une partie de son parcours. À cet endroit, au sommet de la butte, l'on achevait de construire la basilique du Sacré-Cœur de Jésus, en une sorte de faux style hindou, monumentalement bourgeois. Au pied de ces chantiers, les libres-penseurs radicaux avaient fait dresser le monument du jeune chevalier de La Barre brûlé par l'Inquisition. La basilique et le chevalier en marbre blanc regardent les toits de Paris, un océan de toits gris, au-dessus desquels ne s'élevaient la nuit que peu de lumières sans force et de vastes halos rougeoyants de places en délire. Nous nous accoudions là pour dégainer les idées. À l'autre bout de la rue, les maisons du siècle passé étaient toutes debout, un carrefour irrégulier étalait son pavé au sommet d'un croisement de rues dont l'une était en pente raide et l'autre en escaliers gris. Face à une vieille et haute maison à volets verts, les causeries populaires et la rédaction de *l'anarchie*, fondées par Libertad, occupaient une maison basse, pleine du bruit des presses, de chansons et de discussions passionnées[79]. J'y rencontrai Rirette[80], petite militante agressive et mince, au profil gothique, Ernest Armand[81], idéologue malingre, à barbiche et lorgnons fichés de travers, ex-officier de l'Armée du Salut, réclusionnaire de la veille[82], dialecticien entêté, parfois subtil, qui ne parlait qu'au nom du Moi: «Je propose, je n'impose point», il bafouillait presque, mais de son bafouillement se dégageait, en même temps qu'une audacieuse conception de la défense de l'individu contre la société, la théorie la plus néfaste, celle de l'illégalisme, qui transformait les idéalistes de la vie en camaraderie en spécialistes d'obscurs métiers hors la loi. Le plus grand sujet de discussions dont quelques-unes prirent fin à coups de revolver, dans le sang des camarades, était la «valeur de la science». Fallait-il que la loi scientifique régît la vie des «hommes nouveaux», à l'exclusion du sentiment irrationnel, à l'exclusion de tout idéalisme «hérité des croyances ancestrales»? Le scientisme obstiné de Taine et de Le Dantec[e] réduit ici, par des vulgarisateurs fanatiques, à des formules semblables à celle d'une algèbre, devenait le catéchisme de la révolte individualiste: Moi seul contre tous et «je n'ai mis ma cause en rien», comme le proclamait autrefois l'hégélien Max Stirner[83]. La doctrine de la «vie en camaraderie» atténuait un peu l'isolement sans pardon des révoltés, mais c'était en formant un milieu étroit, pourvu d'un langage psychologique exigeant une longue initiation. Ce milieu me fut à la fois attirant et violemment antipathique. J'étais assez loin de ces vues élémentaires, d'autres influences s'exerçaient sur moi, il y avait d'autres valeurs auxquelles je ne pouvais ni ne voulais renoncer, et c'était essentiellement l'idéalisme révolutionnaire des Russes.

J'avais par chance facilement trouvé du travail à Belleville, comme dessinateur dans une fabrique de machines. Le soir, funiculaire et métro m'emportaient vers la rive gauche, le Quartier latin, notre troisième Paris, celui qu'à vrai dire je préférais. Il me restait une heure

et demie pour lire à la bibliothèque Sainte-Geneviève avec un cerveau fatigué qui ne fonctionnait plus qu'à demi. Je pris de l'alcool pour lire, mais j'avais tout oublié le lendemain. Je quittai la «bonne place» abrutissante, l'enchantement blême des Buttes-Chaumont le matin, l'enchantement du soir quand la rue s'emplissait de lumières et d'yeux de jeunes femmes. J'allai m'installer dans une mansarde d'hôtel, place du Panthéon, et tenter de vivre en enseignant le français à des étudiants russes et en faisant de menus travaux intellectuels[84]. Mieux valait crever un peu de faim en lisant dans le jardin du Luxembourg que manger à ma faim et dessiner des bielles jusqu'à ne plus pouvoir penser à rien. De ma fenêtre, j'apercevais la grille du Panthéon, *Le penseur* de Rodin; j'aurais voulu savoir l'endroit exact où l'on avait, en 1871, fusillé ici le Dr Tony Moilin[85], pour avoir soigné les blessés de la Commune. Le Penseur de bronze me semblait méditer sur ce crime en attendant qu'on le fusillât lui-même. Quelle insolence, en effet, ne faire que penser, et quel danger s'il allait conclure!

Un socialiste-révolutionnaire russe m'avait introduit dans les milieux de son parti. C'était un gentleman grand et glabre, américanisé de manières, lettré, studieux, souvent chargé par le parti de missions aux États-Unis. Le Parti socialiste-révolutionnaire traversait une dure crise morale, plusieurs agents provocateurs ayant été démasqués dans ses organisations de combat. Le militant qui m'avait accueilli à mon arrivée à Paris, avec lequel j'avais parlé tout un soir de Maeterlinck et du sens de la vie[86], s'appelait Patrick, menait une existence exemplaire, tenait bon dans la démoralisation générale, gardait un optimisme sain. Quand en 1917 les archives du service secret de l'Okhrana[87] à Paris s'ouvrirent, nous apprîmes que Patrick était lui aussi un agent provocateur, mais cela n'avait vraiment plus aucune importance. J'eus une vie multiple: attiré par les irréguliers de Paris, ce sous-prolétariat de déclassés et d'«affranchis» qui rêvait de liberté et de dignité en côtoyant sans cesse la prison; et respirant parmi les Russes un air beaucoup plus pur, décanté par le sacrifice, la force, la culture. J'enseignai le français à une éblouissante jeune femme en robes rouges, maximaliste, une des rares survivantes de l'attentat de l'île Aptekarski à Pétersbourg[88]. Trois maximalistes en uniformes s'étaient présentés là pendant une réception à la villa du président du Conseil Stolypine[89] et s'étaient fait sauter eux-mêmes dans le vestibule pour que la villa fût presque entièrement détruite. On parlait autour de moi, comme s'ils venaient de sortir de la chambre, de Salomon Ryss[90], «Medvied», l'Ours, qui était entré dans l'Okhrana pour la fourvoyer, échouait et venait d'être pendu; de Petrov[91], qui avait fait la même chose à Pétersbourg et venait de tuer le chef de la police secrète; de Guerchouni[92] qui refusait sa grâce, par mépris du tsar, que l'on n'osait pas pendre néanmoins, qui s'évadait et mourait ici, à Paris, tuberculeux; de ce Egor Sazonov[93] qui donnait deux fois sa vie, la première fois en jetant une bombe sous le carrosse de von Plehve, la seconde en se suicidant au bagne, quelques mois avant d'être libéré, pour protester contre les sévices dont ses camarades étaient victimes. La nouvelle théorie de l'énergétique, de Mach et d'Avenarius[94], renouvelant la notion de la matière, nous était un événement capital…

Sortant de ces entretiens, je rencontrais le vieil Édouard Ferral[95] qui vendait au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot ses numéros de *L'Intransigeant*[96]. Il annonçait la gazette d'une douce voix chevrotante. Il portait d'invraisemblables godasses épuisées, un complet de clochard authentique; un lamentable canotier jaune lui auréolait le front. Barbu comme Socrate, une flamme spirituelle dans ses petits yeux couleur d'eau de Seine, il vivait sans besoins tout au fond des bas-fonds de Paris. Je n'ai jamais su quels chocs l'avaient cassé

à ce point, car il était certainement une des plus belles intelligences du mouvement libertaire, hérétique naturellement, aimé et admiré des jeunes. Solidement instruit, récitant et traduisant Virgile avec lyrisme dans les misérables caboulots de la place Maubert, disciple de Georges Sorel[97], théoricien lui-même du syndicalisme, il y ajoutait les idées de Mécislas Golberg[98], qui mourut à peu près de faim au Quartier latin en affirmant que la plus haute mission révolutionnaire incombe à la pègre.

Ferral m'introduisait dans un monde effrayant, celui de la dernière indigence, de la déchéance acceptée, de la fin de l'homme sous les pierrailles de la grande ville. Une tradition d'écrasement total des vaincus s'y maintenait – se maintient encore – depuis dix siècles au moins. Ces misérables descendaient en droite ligne des premiers truands de Paris, peut-être de la plus basse plèbe de Lutèce. Ils étaient plus vieux que Notre-Dame et jamais ni sainte Geneviève ni la bonne Vierge n'avaient rien pu faire pour eux! Preuve que personne ne pouvait les sauver… Je les voyais, chez les bistrots de la Maub[99], buvant leur piccolo, mangeant des rognures de charcuterie, refaisant les pansements (quelques-uns spectaculaires et faux) de leurs ulcères; je les entendais discuter les affaires de la corporation, l'attribution d'un lieu rémunérateur de mendicité, laissé vacant par la fin de celui qu'on venait de trouver mort sous un pont. D'autres remettaient de l'ordre dans leurs éventaires portatifs d'allumettes et de lacets de chaussures, des troisièmes s'épouillaient discrètement. On n'entrait chez eux qu'introduit et ils avaient alors pour vous des regards intrigués, larmoyants et ricaneurs. Une puanteur de cage à fauves stagnait dans ces locaux, où parfois les clochards dormaient accoudés sur une corde tendue, quand le froid et la pluie rendent inhospitaliers les terrains vagues et les arches des ponts. On ne «jactait» bien entendu que «l'armuche», un argot particulier qui n'était pas tout à fait celui des jeunes mâles à casquette jouant aux cartes derrière les vitrines des bistrots voisins en surveillant du coin de l'œil leurs femmes planquées dans l'ombre des portes cochères. Ces hommes jeunes et ces femmes à quarante sous, vus d'ici, formaient une aristocratie. Ce que la ville peut faire de l'homme, à quelle animalité de chien galeux, pesteux, traqué elle le réduit, je le voyais avec épouvante et cela m'aidait à comprendre les *Lettres historiques* de Pierre Lavrov[100] sur le devoir social… Le clochard est un être fini, ressorts intérieurs brisés, qui a appris à jouir débilement, tenacement aussi, du peu d'existence végétative qui lui reste. Les chiffonniers formaient un monde à part, voisin mais différent, dont les centres étaient à la barrière d'Italie, à Saint-Ouen; moins déchus, certains amassaient des magots, puisqu'ils exploitaient une matière première abondante: les déchets de la ville. Les vrais déchets humains n'avaient pas même cela et pas assez de forces, et trop de flemme, pour l'effort systématique des fouilleurs de poubelles. Il m'advint, dans un mauvais moment, de vivre quelques jours dans un autre monde connexe, celui des marchands d'éditions spéciales des grands journaux. De pauvres hères achetaient dans la queue des privilégiés, sous une entrée latérale du *Matin*, dix journaux qu'ils allaient crier boulevard Saint-Denis, au risque de se faire abîmer la figure par le crieur habituel, et cela leur rapportait vingt centimes. Flics et vendeurs attitrés, pour un murmure, les empoignaient au collet et les jetaient sur la chaussée comme des loques humaines qu'ils étaient bien. Va donc, eh, morpion!

Je traduisais des romans russes et des poèmes – Artzybachev, Balmont, Merejkovski[101]… – pour un aimable publiciste russe qui signait ces travaux: grâce à quoi, minuit sonnant, je pouvais, près d'un brasero des Halles, sous la massive silhouette trapue de Saint-Eustache, offrir à Ferral la soupe à l'oignon. Un des traits particuliers du Paris ouvrier de ce temps, c'est

qu'il touchait par de larges zones à la pègre, c'est-à-dire au vaste monde des irréguliers, des déchus, des miséreux, des interlopes. Peu de différences essentielles entre le jeune ouvrier ou artisan des vieux quartiers du centre et le souteneur des ruelles avoisinant les Halles. Le chauffeur, le mécanicien débrouillard resquillaient de règle tout ce qu'ils pouvaient chez le patron, par esprit de classe («ça de pris sur le singe») et parce qu'«affranchis» des préjugés… Ils avaient une mentalité batailleuse et anarchisante, canalisée en sens inverses par deux mouvements opposés, celui du syndicalisme révolutionnaire de la CGT[102], qui entraînait le prolétariat vers la lutte pour des revendications positives avec un grand idéalisme nouveau, et celui, amorphe, des groupes anarchistes. Entre les deux et au-dessous flottaient des masses instables et malades. Deux manifestations extraordinaires firent date pour moi, comme pour Paris tout entier, à cette époque, et je crois que l'historien n'en pourra pas ignorer la signification.

La première fut celle du 13 octobre 1909. Ce jour-là, nous apprîmes cette chose incroyable: l'exécution de Francisco Ferrer[103], ordonnée par Maura, permise par Alphonse XIII[104]. Le fondateur de l'École moderne de Barcelone, rendu absurdement responsable d'un soulèvement populaire de quelques jours, tombait dans les fossés de Montjuich en criant aux soldats du peloton: «Je vous pardonne, mes enfants! Visez bien!» (Il fut par la suite «réhabilité» par la justice espagnole.) J'avais écrit, avant même qu'on ne l'arrêtât, le premier article de la vaste campagne de presse faite en sa faveur. Son innocence éclatante, son rôle de pédagogue, son courage de libre-penseur et jusqu'à son physique d'homme moyen le rendaient infiniment cher à toute une Europe généreuse, en pleine fermentation. Une véritable sensibilité internationale naissait d'année en année, répondant aux progrès de la civilisation capitaliste; on passait les frontières sans formalités, certains syndicats facilitaient les voyages de leurs membres, le commerce et les relations intellectuelles semblaient en train d'unifier le monde. Déjà en 1905 les pogromes antisémites de Russie[105] avaient soulevé partout une vague de réprobation. D'un bout à l'autre du continent – sauf en Russie, sauf en Turquie –, l'assassinat juridique de Ferrer dressa en vingt-quatre heures pour des protestations furieuses des populations entières. À Paris, le mouvement fut spontané. De tous les faubourgs affluèrent vers le centre, par centaines de milliers, ouvriers et petites gens mus par une terrible indignation. Les groupes révolutionnaires suivaient plus qu'ils ne guidaient ces masses. Les rédacteurs de journaux révolutionnaires, surpris de leur soudaine influence, lancèrent le mot d'ordre: «À l'ambassade d'Espagne!» On eût mis l'ambassade à sac, mais le préfet Lépine[106] barra les accès du boulevard Malesherbes et des bagarres se nouèrent dans ces artères bordées de banques et de résidences aristocratiques. Les remous de foules me portèrent entre des kiosques à journaux flambant sur le trottoir et des omnibus renversés que les chevaux, soigneusement dételés, regardaient stupidement. Les agents cyclistes se battaient, faisant tournoyer à toute volée leurs machines dressées. Lépine essuya à dix mètres une décharge de revolver partie du groupe de journalistes de *La Guerre sociale*, du *Libertaire* et de *l'anarchie*. La fatigue et la nuit calmèrent l'émeute, qui laissa au peuple de Paris une exaltante sensation de force. Le gouvernement autorisa pour le surlendemain une manifestation légale, conduite par Jaurès, où nous défilâmes, cinq cent mille, encadrés par les gardes républicains à cheval, apaisés, mesurant cette montée d'une puissance nouvelle…

De cette manifestation à la seconde, la chute fut verticale. Miguel Almereyda[107] avait pris part à l'organisation de la première et fut l'animateur de la seconde. Je l'avais aidé à se cacher

à Bruxelles, où il s'était rudement moqué de mes velléités tolstoïennes d'un moment. Nous étions amis en somme. Je lui disais: «Tu ne seras qu'un arriviste, vous êtes mal partis.» Il me répondait: «Tu ne comprends rien à Paris, mon vieux. Décrasse-toi des romans russes. Ici la révolution a besoin d'argent.» Il représentait une réussite humaine comme j'en ai connu peu. D'une beauté physique de Catalan bien racé, le front grand, les yeux brûlants, très élégant, journaliste brillant, orateur charmeur, bon politique libertaire, habile en affaires, sachant manier une foule, monter un procès, affronter les matraques des flics, les revolvers de certains copains, la malveillance des ministres, et nouer une grande intrigue; ayant des attaches dans les ministères et des amis dévoués dans les taudis… Il faisait dérober dans le tiroir de Clemenceau un reçu de cinq cents francs signé d'un agent provocateur syndicaliste, se présentait en cour d'assises, obtenait un acquittement avec félicitations du jury, poussait le tirage de *La Guerre sociale*, dont il était l'âme avec Gustave Hervé, «le Général», et Eugène Merle[108] qui devait devenir le plus dynamique et le plus balzacien des journalistes parisiens. Almereyda avait eu une enfance navrante, passée en partie dans une maison de correction pour un menu vol. C'est lui qui, après Ferrer, s'empara du cas Liabeuf[109]. Ce fut une bataille sociale étrange et sauvage. Elle préluda à quelques autres drames.

Bataille des bas-fonds. Liabeuf, vingt ans, ouvrier, grandi sur le Sébasto, épris d'une petite femme du trottoir; les agents des mœurs, rançonneurs de filles, les voyant ensemble, le firent condamner comme souteneur. Il ne l'était pas, il rêvait au contraire de tirer cette fille du bizness. L'avocat commis d'office ne vint pas à l'audience, les protestations de l'accusé ne servirent naturellement à rien, un juge de correctionnelle expédiait ces affaires-là, en cinq sec, et les agents sont assermentés, n'est-ce pas? Liabeuf se sentit marqué d'infamie. Sorti de prison, il s'arma d'un revolver, se mit des brassards cloutés, sous une pèlerine, et alla se venger. On l'arrêta, cloué au mur d'un coup de sabre. Il avait blessé quatre agents. Condamnation à mort. La presse de gauche faisait le procès de la police des mœurs, réclamait la grâce. Le préfet de police Lépine, petit monsieur froidement hystérique dont la barbiche présidait chaque 1er Mai aux assommades de manifestants, exigeait l'exécution. Almereyda[110] écrivit que si l'on osait dresser la guillotine, il y aurait plus de sang autour que dessous, et il appela le peuple de Paris à empêcher par la force l'exécution. Le Parti socialiste soutenait le mouvement.

La nuit de l'exécution, des foules disparates venues de tous les faubourgs, de toutes les barrières hantées par le crime et la misère, convergèrent vers ce site unique de Paris, toujours livide le jour, sinistre la nuit: boulevard Arago, des maisons bourgeoises d'un côté, qui ne se rendent compte de rien, avec leurs rideaux bien tirés sur le chacun pour soi – et Dieu pour tous, si vous voulez! –, deux rangs d'épais marronniers de l'autre, sous le Mur, un mur de grosses pierres cimentées, d'un gris-brun inerte, le plus muet, le plus inexorable des murs de prison; six mètres de haut. Comment les amoureux, venant se promener là dans l'ombre, par les soirs d'été, ne sentent-ils pas la basse inhumanité qui émane de ce mur? me suis-je maintes fois demandé en passant sur ce boulevard banalement tragique – ou enfermé moi-même de l'autre côté du mur. Des couples excités, sortis des bals musettes, la fille et son «petit homme», un peu sinistres aussi, la fille trop gaie, les yeux agrandis par le fard, l'homme à casquette faisant en plaisantant le geste de se couper le cou du tranchant de la main, affluaient; il en arriva en taxi qui venaient des boîtes de nuit, habits de soirée, aigrettes de plume dans les cheveux des poules de luxe: autour de ces habitués d'exécutions montèrent des huées et des menaces. J'étais venu avec Rirette, avec René[111], l'exaspéré, avec le vieux

Ferral tout illuminé de désolation et qui paraissait flotter, incroyablement débile, dans son complet presque loqueteux. Les militants de tous les groupes étaient là, refoulés par des barrages de policiers noirs accomplissant de bizarres mouvements. Les clameurs et les bagarres éclatèrent à l'arrivée du fourgon de la guillotine, escorté d'un peloton de cavalerie. Pendant des heures, ce fut une bataille sur place, les charges de la police nous refoulant mal, dans l'obscurité, vers des rues latérales, d'où les flots de foule dégorgeaient de nouveau l'instant suivant. Jaurès, reconnu à la tête d'une colonne, fut à demi assommé. Almereyda manœuvrait en vain pour forcer les barrages. Il y eut beaucoup de coups et un peu de sang – un agent tué. Au petit jour, la fatigue tassa la foule; au moment où le couperet tomba sur une tête furieuse qui criait encore son innocence, un délire impuissant s'empara des vingt ou trente mille manifestants et s'exhala en un long cri: «Assassins!» Les barrages d'agents ne se mouvaient plus qu'avec lassitude. «Tu le vois, le mur?», me criait René. Quand je revins le matin à cet endroit du boulevard, un gros sergent de ville, debout sur le carré de sable frais jeté sur le sang, y piétinait avec attention une rose. Un peu plus loin, adossé au mur, Ferral se frottait doucement les mains. «Quelle crapulerie la société!»

De ce jour datent la répulsion et le mépris que m'inspire la peine de mort, qui ne répond au crime du primitif, de l'arriéré, de l'égaré, du demi-fou, du désespéré que par un crime collectif, commis à froid, par des hommes investis d'autorité et qui se croient pour cela innocents du sang misérable qu'ils versent. Je ne vois de plus absurdement inhumain que la torture sans but des peines perpétuelles et des très longues peines.

Après la bataille pour l'idéologue Ferrer, le combat nocturne pour le desperado Liabeuf montrait – mais nous ne le voyions pas – dans quelle impasse se trouvait à Paris le mouvement révolutionnaire, toutes tendances comprises… Ardente et puissante en 1906-1907, la Confédération générale du travail commençait à décliner, assagie en peu d'années par le développement des catégories ouvrières bien rétribuées. L'«insurrectionnalisme» de Gustave Hervé et de Miguel Almereyda tournait dans le vide, n'exprimant en somme que le besoin de violence verbale et physique d'une petite minorité. L'Europe pléthorique, dont la richesse et le bien-être s'étaient accrus dans les trente dernières années, depuis 1880, dans des proportions sans précédent, fondait son régime social sur de vieilles iniquités, formant ainsi dans ses grandes villes une couche sociale limitée, mais assez nombreuse à laquelle le progrès industriel n'apportait aucune espérance réelle et ne procurait qu'un minimum de conscience tout juste suffisant pour l'éclairer sur son infortune. Par son excès même de vigueur, autant que par sa structure historique incompatible avec les nouveaux besoins de la société, cette Europe tout entière était entraînée vers les solutions de violence. Nous respirions l'air oppressant de l'avant-guerre. Les événements annonçaient clairement la catastrophe. Incident d'Agadir, partage du Maroc, massacre de Casablanca[112]; l'Italie, par l'agression contre la Tripolitaine, commençait le dépècement de l'Empire ottoman[113], et le poète «futuriste» Marinetti[114] décrivait la splendeur des entrailles fumant au soleil sur un champ de bataille… L'Empire d'Autriche annexait la Bosnie-Herzégovine[115]. Le tsar continuait, en empruntant de l'argent à la République française, à faire pendre et déporter les meilleurs hommes de la Russie. Aux deux bouts du monde lointain s'allumaient pour notre enthousiasme les révolutions mexicaine et chinoise[116].

*
* *

J'avais fondé sur la rive gauche, en bordure du Quartier latin, un cercle d'études, la Libre Recherche[117], qui se réunissait rue Grégoire-de-Tours, à l'étage d'une coopérative socialiste, au fond de corridors noirs encombrés de tonneaux. Les maisons voisines étaient des maisons closes, lanternes rouges, gros numéros, portes enluminées, enseignes XVIIe siècle: *Le panier fleuri*. Le carrefour populeux de la rue de Buci, rempli d'éventaires débordant sur les trottoirs, de petits bars louches, et de marchandes de quatre-saisons, me donnait, croyais-je, la sensation du Paris de Louis XVI. J'en connaissais toutes les vieilles portes et je lisais sur les façades écaillées, au-dessus des réclames des loueurs d'habits de soirée, la marque, invisible pour d'autres, de la Terreur. Je polémiquais dans les réunions publiques avec les démocrates-chrétiens du *Sillon*[118], qui étaient de rudes bagarreurs, et les royalistes chauffés à blanc par Léon Daudet[119]. Quand apparaissait à la tribune le gros Léon, avec son profil charnu de Bourbon de la décadence ou de financier israélite – c'est exactement le même profil –, nous formions dans un coin de salle choisi à l'avance un carré combatif, et lorsqu'il annonçait de sa voix tonitruante «la monarchie traditionnelle, fédéraliste, antiparlementaire», etc., nos interruptions railleuses fusaient: «Un siècle en retard! Coblence! La guillotine!», et je demandais la parole, protégé par un rempart de copains solides. Les camelots du roi[120] attendaient cet instant pour se ruer sur notre carré, mais nous n'avions pas toujours le dessous. Georges Valois[121], ex-anarchiste lui-même, récemment converti au royalisme, acceptait par contre volontiers de discuter avec nous sa doctrine syndicaliste-royaliste, et il invoquait Nietzsche, Georges Sorel, le «mythe social», les corporations des communes du Moyen Âge, le sentiment national… Des camarades m'offrirent sur ces entrefaites de reprendre la direction[122] de *l'anarchie*, transférée de Montmartre dans les jardins de Romainville et menacée par des scissions de tendances. Je posai comme condition que l'équipe précédente de rédacteurs et de typos, formée d'«individualistes scientifiques» et dont Raymond Callemin était l'âme, s'en irait et que l'on me laisserait recruter mes propres collaborateurs de travail.

Pendant un mois toutefois, deux équipes cohabitèrent, l'ancienne et la mienne. Je retrouvai là, pour un moment, Raymond et Édouard[123], tout à fait grisés de leur algèbre «scientiste», astreints à des disciplines alimentaires (végétarianisme absolu, ni vin, ni café, ni thé, ni menthe, et nous qui mangions autrement étions des «inévolués»), exposant sans cesse les méfaits du «sentiment», n'invoquant que la «raison scientifique» et l'«égoïsme conscient». Qu'il y eût dans cette griserie un grand enfantillage, infiniment plus d'ignorance que de savoir et aussi un désir tendu de *vivre autrement* à tout prix, m'apparaissait avec netteté. Un plus grave conflit nous opposait, celui de l'illégalisme. Ils étaient déjà ou ils devenaient des hors-la-loi, surtout sous l'influence d'Octave Garnier[124], beau garçon basané, silencieux, aux yeux noirs étonnamment durs et ardents. Petit prolo, copieusement passé à tabac sur un chantier du bâtiment pendant une grève, Octave repoussait la discussion avec «les intellectuels». «Des phrases, des phrases!», disait-il doucement et il s'en allait, au bras d'une Flamande[125], blonde de Rubens, préparer quelque dangereux travail nocturne. Nul des hommes que j'ai rencontrés le long de la vie ne m'a mieux fait comprendre l'impuissance, l'inutilité même de la pensée vis-à-vis de certaines natures fortes et primordiales

brutalement éveillées à une intelligence purement technique de la lutte pour la vie. Il eût fait un admirable marin pour des expéditions polaires, un bon soldat conquérant dans les brousses coloniales; en d'autres temps un vaillant insurgé, un chef de Stosstruppe[126] nazi, un sous-officier de von Rommel… Rien de cela n'était en question, il ne faisait qu'un outlaw. Force errante, lâchée, en quête d'il ne savait lui-même quelle impossible dignité nouvelle. Les petits conflits se multiplièrent, Raymond, Édouard, Octave s'en allèrent assez vite, avec leurs amis, et je transférai notre imprimerie, où nous vivions en camaraderie, au sommet de Belleville, derrière les Buttes-Chaumont, dans une vieille maison d'artisans de la rue Fessart[127]. Je m'efforçais de donner au journal une impulsion nouvelle, dans le sens d'un retour de l'individualisme à l'action sociale. J'ouvrais une polémique contre Élie Faure[128], l'historien de l'art, qui venait de proclamer, Nietzsche à l'appui, le rôle civilisateur de la guerre. Je commentais avec une sorte d'enthousiasme la mort volontaire de Paul et de Laura Lafargue, le gendre et la fille de Karl Marx: Lafargue, arrivé à la soixantaine, estimant qu'à cet âge la vie active et féconde est finie, s'empoisonnait avec sa compagne[129]. Je cherchais à affirmer une «doctrine de solidarité et de révolte dans le présent» en invoquant Élisée Reclus: «L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même[130].» De Marx, je ne savais presque rien. Dans le syndicalisme nous dénoncions un étatisme futur aussi redoutable que tout autre. L'«ouvriérisme», en réaction contre les politiciens, qui étaient surtout des avocats préoccupés de carrières parlementaires, nous paraissait borné, portant en lui les germes d'un autre arrivisme[131]…

Fin 1911, les drames éclatèrent. Joseph l'Italien[132], petit militant blond aux cheveux crépus qui rêvait de vie libre quelque part en Argentine, le plus loin possible des villes, dans la pampa, fut trouvé tué sur la route de Melun. De bouche à oreille, on raconta qu'un individualiste lyonnais, Bonnot[133] (que je ne connaissais pas), voyageant en auto avec lui, l'avait achevé, l'Italien s'étant d'abord blessé lui-même en maniant un revolver. Quoi qu'il en fût, un camarade en avait tué ou «achevé» un autre. Une sorte d'enquête n'éclaircit rien, mais exaspéra les illégalistes «scientifiques», et comme j'avais formulé sur eux des jugements durs, je reçus la visite inattendue de Raymond: «Si tu ne veux pas disparaître, garde-toi de nous juger.» Il ajouta en riant:

— Qu'est-ce que tu veux! Tu me gênes, je te supprime!

— Vous êtes complètement cinglés, répondis-je, et complètement perdus.

Nous nous affrontions exactement comme des enfants autour d'un chou rouge. Lui, resté courtaud, râblé, la mine poupine, rieur. «Ça c'est peut-être vrai, dit-il, mais c'est la loi naturelle.» Une véritable vague de fureur et de désespoir montait. Des hors-la-loi anarchistes tiraient sur la police et se brûlaient la cervelle. D'autres, maîtrisés avant de s'être envoyé dans la tête la dernière balle, allaient à la guillotine en ricanant. «Un contre tous!» «Tant pis pour les maîtres, pour les esclaves, tant pis pour moi!» Je reconnaissais dans les faits divers des journaux des visages entrevus ou connus, je voyais tout le mouvement fondé par Libertad entraîné, par une sorte de vertige, et nul n'y pouvait rien, je n'y pouvais rien. Les théoriciens apeurés se défilaient. Cela tenait d'un suicide collectif. Une édition spéciale des journaux annonça un attentat extrêmement audacieux, commis rue Ordener[134] contre un encaisseur de banque qui transportait cinq cent mille francs, par des bandits en automobile. Lisant les signalements, je reconnaissais Raymond Callemin et Octave Garnier, le gars aux intenses prunelles noires qui méprisait les intellectuels… Je devinais la logique de leur bataille: pour sauver Bonnot, recherché, traqué, il fallait de l'argent, de l'argent pour en finir,

ou se faire promptement tuer en se battant contre la société entière! Par solidarité, ils se jetaient avec leurs infimes revolvers et leurs petits raisonnements à détente dans cette bataille sans issue. Et maintenant, ils étaient cinq, perdus, et de nouveau sans argent, même pour tenter la fuite, et l'argent se levait contre eux, cent mille francs de prime au délateur. Ils erraient dans la ville sans évasion possible, prêts à se faire tuer n'importe où, dans un tram, dans un café, contents de se sentir tout à fait au pied du mur, disponibles, affrontant seuls un monde abominable. Par solidarité, pour partager cette amère joie de se faire tuer, sans illusion aucune (plusieurs, rencontrés en prison, me l'ont dit plus tard), d'autres se joignaient aux premiers, le rouquin René[135], force errante, lui aussi, et le pauvre petit André Soudy[136]. Soudy, je l'avais souvent rencontré dans les réunions du Quartier latin. Il incarnait à la perfection l'enfance piétinée des impasses. Grandi sur le pavé, tuberculeux à treize ans, vérolé à dix-huit, condamné à vingt (vol de bicyclette), je lui avais porté des livres et des oranges à l'hôpital Tenon. Blême, le profil aigu, l'accent faubourien, l'œil gris et doux, il disait: «J'suis un pas d'chance, rien à faire», et gagnait sa vie dans les épiceries de la rue Mouffetard, où les commis, levés à six heures du matin, faisaient l'étalage à sept et montaient se coucher dans une mansarde après neuf heures du soir, crevés de fatigue, ayant vu dans la journée le patron voler les ménagères sur le poids des haricots, le mouillage du lait, du vin, du pétrole, le truquage des étiquettes… Sentimental, les complaintes des chanteurs de rues l'émouvaient jusqu'au bord des larmes, il ne savait comment aborder une femme pour n'être pas ridicule, une demi-journée au vert, dans les prés, l'enivrait pour longtemps. Il s'était senti renaître en s'entendant appeler «camarade», en s'entendant expliquer qu'on peut, qu'on doit «devenir un homme nouveau». Et il s'était mis à doubler, dans son épicerie, la portion de haricots des ménagères, qui le croyaient un peu fou. Les plus amères plaisanteries l'aidaient à vivre, convaincu qu'il était de ne pas vivre longtemps, «vu le prix des médicaments».

Revolver au poing, des inspecteurs massifs firent un matin irruption chez nous, au journal. Une enfant de sept ans[137], les pieds nus, avait ouvert au coup de sonnette, effrayée par cette ruée de colosses armés. Le sous-chef de la Sûreté, Jouin[138], un monsieur maigre au long visage triste, courtois, presque sympathique, vint ensuite, perquisitionna, me parla aimablement des idées de Sébastien Faure[139], qu'il admirait, du déplorable discrédit jeté par les hors-la-loi sur un idéal. «Le monde ne changera pas de sitôt, croyez-moi», soupirait-il. Ni malveillant ni hypocrite, me semblait-il, profondément triste, faisant consciencieusement son métier. Il me convoqua dans l'après-midi, me fit entrer dans son cabinet, s'accouda sous l'abat-jour vert, me tint à peu près ce langage:

«Je vous connais assez bien, je serais désolé de vous causer des ennuis… qui peuvent être très sérieux… Vous connaissez ces milieux, ces hommes, qui sont loin de vous, qui vous tirent dans le dos, en somme… qui sont tout à fait perdus, je vous assure… Restez ici une heure, nous parlerons d'eux, personne n'en saura jamais rien et je vous garantis que vous n'aurez aucun ennui…»

J'avais honte, incroyablement honte, pour lui, pour moi, pour tous, tellement honte que je n'eus ni sursaut d'indignation ni crainte…

— Je suis sûr, dis-je, que vous êtes vous-même gêné de me parler ainsi.

— Mais pas du tout!

Il accomplissait pourtant sa corvée avec une sorte d'accablement. «Eh bien! dis-je, faites-moi arrêter, si vous croyez en avoir le droit. Je ne vous demande qu'une chose: de me faire apporter à souper, car j'ai grand-faim.» Le sous-chef de la Sûreté parut soulagé, se réveilla:

«À souper? C'est un peu tard, mais je vais voir, comment donc! Avez-vous des cigarettes?» C'est ainsi que j'entrai en prison – pour longtemps. Les lois de 1893, votées au lendemain de l'attentat inoffensif de Vaillant[140] contre la Chambre des députés, et appelées par Clemenceau les «lois scélérates», permettaient d'inculper n'importe qui; une décision ministérielle venait d'en ordonner l'application. Dans une cellule de la Santé[141], derrière le Mur, au quartier de haute surveillance réservé aux condamnés à mort, je commençai des études sérieuses. Le pire était d'avoir toujours faim. Légalement, je pouvais me mettre hors de cause, la gérance et la rédaction du journal étant au nom de Rirette Maîtrejean; mais je tenais à en prendre la responsabilité.

Les attentats, le suicide collectif continuaient. Je n'en recevais que de lointains échos. Dans la forêt de Sénart, cinq jeunes hommes[142] traqués, transis par la brume, s'emparaient au prix du sang d'une automobile. Le jour même, ils assaillaient à Chantilly[143] la succursale de la Société générale. Encore le sang. En plein Paris, place du Havre, en plein jour, l'agent de police Garnier, sur le point de dresser une contravention aux voyageurs d'une auto grise, tombait, une balle au cœur, tirée par un autre Garnier, Octave[144]. La prime de cent mille francs faisait cependant son chemin dans des consciences d'«égoïstes conscients» et les arrestations commençaient. Bonnot, surpris chez un petit commerçant[145], à Ivry, engageait, dans une chambre obscure, un corps à corps avec le sous-chef de la Sûreté, Jouin, l'abattait de plusieurs balles de browning lâchées à bout portant, faisait un instant le mort sur le même plancher, puis enjambait une fenêtre et disparaissait. Rejoint à Choisy-le-Roi, il soutint un siège d'une journée entière en se défendant à coups de pistolet, écrivit, dans les intervalles de la fusillade, une lettre innocentant ses camarades, se coucha entre deux matelas pour se défendre encore contre l'assaut final, fut tué ou se tua, on ne sait pas au juste[146]. Rejoints à Nogent-sur-Marne, dans une villa où ils vivotaient avec leurs compagnes, Octave Garnier et René Valet soutinrent un siège plus long encore contre la police, la gendarmerie, les zouaves, tirèrent des centaines de balles en traitant leurs assaillants d'assassins – puisqu'ils se sentaient des victimes – et, dans la maison dynamitée, se firent sauter la cervelle[147]. La révolte aussi est une impasse, rien à faire. Alors, rechargeons vite les chargeurs… Pareils dans leurs âmes à ces dynamiteros d'Espagne qui surgissaient devant les chars d'assaut en criant «*¡Viva la FAI*[148]*!*» Défi au monde. Raymond[149], vendu au prix fort par une femme, fut arrêté par surprise dans une rue, près de la place de Clichy: il croyait aimer, être aimé pour la première fois… André Soudy[150], vendu aussi, probablement par un journaliste libertaire, fut arrêté à Berck-Plage où il soignait sa tuberculose. Édouard (Carouy), étranger à ces drames, vendu par la famille qui le cachait, fut arrêté, armé, sans vouloir se défendre: cet athlète, par exception, était tout à fait incapable de tuer, mais bien décidé à se tuer[151]. D'autres encore, tous vendus. Des anarchistes tiraient sur les vendeurs; l'un fut tué[152]. [Le plus malin toutefois continuait à rédiger une petite revue individualiste sur la couverture bleue de laquelle on voyait l'homme nouveau se dégageant des ténèbres[f]…]

L'instruction, contre moi, fut courte et futile, puisqu'en réalité je n'étais accusé de rien. Le premier magistrat qui m'interrogea pour la forme, un homme vieillissant et fin, s'emporta presque en pensant à mon avenir:

— Révolutionnaire à vingt ans! Oui! et vous serez ploutocrate à quarante!

— Je ne le pense pas, dis-je sérieusement, et je lui suis resté reconnaissant de ce mouvement de colère révélateur.

Je fis la longue expérience enrichissante de la cellule, sans visite, sans journal, avec l'infâme pitance réglementaire écrémée par tous les voleurs de l'administration, avec de bons livres. Je compris, j'ai toujours regretté, depuis, l'ancienne coutume chrétienne des retraites que l'on faisait dans les monastères pour y méditer en tête à tête avec soi-même et Dieu, c'est-à-dire la vaste solitude vivante de l'univers. Il faudra bien que l'on y revienne quand l'homme pourra enfin penser à lui-même. Ma solitude était pénible, plus que pénible souventes fois, étouffante, entourée de souffrances lamentables, et je n'échappais, je ne cherchais à échapper à aucun des maux qu'elle pouvait me causer (sauf à la tuberculose que je craignais un peu), je voulais plutôt les épuiser, j'exigeais de moi-même le maximum d'efforts. Je crois encore que l'on doit, si amères que soient les circonstances, aller jusqu'au fond des choses pour les autres et pour soi, afin d'en épuiser la connaissance et d'en tirer un accroissement. Je crois encore que certaines règles très simples y suffisent, de discipline physique et intellectuelle, gymnastique, absolument nécessaire à l'encellulé, promenade en méditant – je faisais mes dix kilomètres chaque jour, dans la cellule –, travail intellectuel, recours à cette élévation ou à ce léger enivrement spirituel que procurent les grandes œuvres lyriques. Je passai au total, dans diverses conditions dont certaines furent très dures, une quinzaine de mois en cellule.

Le procès de 1913[153] réunit sur les bancs de la cour d'assises une vingtaine d'accusés[154] dont une demi-douzaine à peu près d'innocents. Trois cents témoins contradictoires défilèrent à la barre pendant un mois. L'insignifiance du témoignage humain est d'ordinaire une chose stupéfiante. Un homme sur dix tout au plus sait voir à peu près exactement, observer ce qu'il voit, le retenir – et il faut ensuite qu'il sache le dire, qu'il résiste aux suggestions de la presse, aux tendances de son imagination propre. On voit ce que l'on voudrait avoir vu, ce que la presse ou l'enquête suggère. Contre la demi-douzaine de grands coupables il n'y avait de preuves valables d'aucune sorte et ils niaient tout. Les plus accablés, six témoins sur quarante, les reconnaissaient en se contredisant, mais il advenait que dans ce fatras d'observations vacillantes, un mot fît balle, emportant la conviction. Quelqu'un avait retenu un mot prononcé avec un certain accent, un cri de Soudy, «l'homme à la carabine», pendant un bref combat de rue: «Allez, caltez!», et le doute n'était plus possible à cause du ton, de l'accent, de l'argot. Ce n'était pas du tout la preuve véritable, mais c'était une preuve humaine. Certains jours, le procès devint celui de la police qui cuisinait un témoin capital, vieille paysanne demi-sourde, demi-aveugle, pour lui faire reconnaître des photos. Le chef de la Sûreté, Xavier Guichard, qui se faisait la tête de Musset, avouait avoir frappé une femme en lui criant: «T'es jeune, tu pourras faire la putain! Tes gosses, on les foutra à l'Assistance publique!», ou des choses tout à fait approchantes… Le Dr Paul[155], médecin légiste, pommadé, élégant, un embonpoint modéré, dissertait sur les cadavres en y prenant visiblement plaisir. Il a fait pendant trente ans l'autopsie de tous les assassinés de Paris – après quoi, il allait déjeuner, choisir sa cravate de cinq heures et raconter dans les salons, accoudé à la cheminée, ses dix mille anecdotes criminelles. Un homme heureux. M. Bertillon[156], créateur de l'anthropométrie, se reconnut modestement capable d'erreur en matière d'empreintes digitales: une chance d'erreur sur deux milliards environ. L'avocat qui, croyant l'embarrasser, obtint de lui cet effet d'audience en demeura confondu. Les principaux accusés, Raymond Callemin, André Soudy, le jardinier Monier, le menuisier Eugène Dieudonné[157] niaient tout et ils avaient, dans le pur abstrait, la partie belle. Dans la réalité, les présomptions irréfutables les tuaient, sauf Dieudonné qui était réellement

innocent, pas de tout, mais de ce dont on l'accusait sur une ressemblance de ses yeux noirs avec d'autres yeux plus noirs qui étaient dans la tombe[158]. Lui seul criait son innocence sans lassitude, avec frénésie, et cela faisait un contraste saisissant avec les coupables insolents et railleurs qui disaient calmement, par tout leur comportement: «Nous vous défions bien de faire la preuve!» Comme tout le monde savait la vérité, la preuve devenait superflue, ils le sentaient, ils continuaient à faire leur métier de desperados. Souriant, agressif, prenant des notes, Raymond «niait le droit de juger», mais s'inclinait devant la force et envoyait au président des boutades d'écolier irrité; Soudy, interrogé sur la propriété d'une carabine, répondait: «Pas à moi, mais vous savez, Proudhon a dit que la propriété c'est le vol.»

L'accusation, voulant déchiffrer pour l'opinion publique un bon roman-complot, m'y avait attribué le rôle de l'idéologue, mais dut abandonner ce dessein dès la deuxième audience. J'avais cru aller à un acquittement[159], je compris que dans cette ambiance l'acquittement n'était pas possible en dépit d'une situation tout à fait claire, aucune responsabilité ni directe ni indirecte ne m'incombant dans ces drames. Je n'étais là qu'à cause de mon refus catégorique de parler, c'est-à-dire de me faire délateur. Je détruisais l'accusation sur des points de détail et c'était facile; je défendais la doctrine – libre examen, solidarité, révolte – et c'était ici beaucoup plus difficile et je mécontentais les coupables «innocents» en démontrant que la société fabrique le crime et les criminels, les idées désespérées, les suicides et l'argent-poison… Il y eut deux témoignages intenses: le forçat Huc[160], tête rasée, vêtu de droguet brun, menottes aux poignets, vint dire à la barre: «J'ai consenti à charger des copains, parce que l'on me promettait une grâce; je viens me rétracter, monsieur le président, parce que j'ai été lâche, je ne veux pas devenir un salaud.» Et il redescendit dans son enfer. Une jolie petite ouvrière[161] au chapeau fleuri vint défendre son fiancé voué à la guillotine, Monier, qui ne l'avait embrassée que deux fois, disait-elle avec une confusion enfantine: «Je vous jure qu'il est innocent!» Il l'était en effet, pour elle seule, ici-bas.

De véritables sympathies se nouaient entre les accusés et leurs avocats – sauf avec Paul Reynaud[162], qui défendait habilement je ne sais quel comparse, mais demeurait distant. Moro-Giafferi[163], léonin, un profil de Bonaparte planté dans la cravate, tonna pour Dieudonné. Sa grande éloquence aux manches agitées, invoquant le Crucifié, la Révolution française, la douleur des mères, le doute enfanteur de cauchemar, me hérissa d'abord. Au bout de vingt minutes, j'étais hypnotisé, comme le jury, comme la foule, je subissais le pouvoir de sa dialectique extraordinaire. Je me liai presque d'amitié avec Me Adad[164] (qui s'est suicidé il y a quelques années à Paris – et que pouvait faire de mieux un avocat vieillissant et sans fortune?) et Me César Campinchi[165], debater froid, étincelant, qui ne faisait appel qu'à la raison, ironiquement. Je devais revoir plus tard Campinchi, grand blessé pendant la Première Guerre, ministre de la Marine pendant la Deuxième. (Il fut du parti de la résistance à outrance; il est mort en résidence forcée à Marseille pendant que je m'embarquais en 1941 pour l'Amérique.) J'ai pensé que si les desperados avaient pu rencontrer avant leur combat de tels hommes, compréhensifs, cultivés, généreux par vocation et profession, peut-être plus en apparence qu'en réalité (mais cela peut suffire), ils n'eussent pas suivi leurs noirs chemins. La cause la plus immédiate de leur lutte et de leur chute m'apparut dans leur manque de contacts humains. Ils ne vivaient qu'entre eux. Séparés du monde, dans un monde du reste où l'on est presque toujours captif d'un milieu moyennement médiocre et restreint. Ce qui m'avait préservé de leur pensée linéaire, de leur

froide colère, de leur vision impitoyable de la société, ç'avait été, depuis l'enfance, le contact d'un monde pénétré d'une tenace espérance et riche en valeurs humaines, celui des Russes.

Nous étions, pendant le procès[g], enfermés dans les minuscules cellules de la Conciergerie, obscurs alvéoles aménagés dans une antique maçonnerie, dans les mêmes bâtiments où l'on fait encore visiter la prison des girondins et la cellule de Marie-Antoinette. Pour nous rendre à l'audience, nous nous rassemblions avec des gardes républicains sous de vieilles voûtes qui donnaient une sensation de souterrain. Nous montions un escalier en colimaçon, situé dans l'une des tours pointues qui donnent sur la Seine et, par une petite porte latérale, entrions dans la grande salle des assises bourdonnante de la présence d'une foule. Des dames y venaient comme au spectacle. Un huissier gras, porcin autant qu'un être humain peut le devenir par extraordinaire, circulait gravement entre le jury, la cour et le public. Le jury avait douze visages attentifs d'hommes de la rue qui cherchaient à comprendre, la cour était formée de vieillards petits ou gras, somnolents et myopes, habillés de rouge. Deux procureurs requirent[166], le procureur général et son substitut. Le premier fut sobre, d'assez grande allure; le second d'une plate médiocrité, souvent malhonnête dans l'argumentation. Séverine, Sébastien Faure, Pierre Martin[167] (le compagnon de Kropotkine au procès de Lyon en 1883[168]) vinrent me défendre et défendre au nom du droit d'asile un commerçant qui avait hébergé Bonnot. La dernière audience dura une vingtaine d'heures et le verdict fut rendu à l'aube. Nous l'attendîmes ensemble dans deux antichambres, dans une étrange atmosphère de réunion à Montmartre, autrefois. Les discussions coutumières reprenaient. Les avocats, livides, nous accueillirent. Salle surchauffée, silencieuse, les vingt accusés tendus, droits, durs. Quatre condamnations à mort, plusieurs aux travaux forcés à perpétuité. Seules acquittées, les femmes, à peu près innocentes du reste, mais en général le jury parisien n'aimait pas condamner des femmes. Dieudonné, condamné à mort bien que personne ne doutât de son innocence, compromise par de mauvais alibis, cria une fois de plus cette innocence, et seul il parut sur le point de défaillir. Raymond, qui avait demandé l'acquittement, se leva cramoisi, et jeta violemment: «Dieudonné est innocent, c'est moi, moi qui ai tiré…» Le président le pria de se rasseoir, car les débats étaient clos, l'aveu ne comptait plus juridiquement. J'étais, moi, réclusionnaire pour cinq ans, mais j'avais obtenu l'acquittement de Rirette[169]; deux revolvers trouvés dans les locaux du journal servirent à justifier ma condamnation[170]. Mon agressivité tranquille pendant les débats l'avait sans doute provoquée. Cette justice m'était odieuse; plus coupable au sens le plus vaste que les pires coupables. Cela se voyait sans doute. J'étais un ennemi différent des coupables, voilà tout. Comme je le pensais, l'énormité de la condamnation ne me surprit pas, je me demandai seulement si je réussirais à y survivre, car j'étais très débilité. Je pris la résolution de survivre et j'eus honte de penser ainsi à moi-même à côté des autres qui… Nous prîmes congé les uns des autres sous les hautes voûtes de la Terreur. Par une effroyable inadvertance, j'eus en parlant avec Raymond un mot que je ne me suis jamais pardonné: «Qui vivra verra», dis-je, je ne sais plus à quel propos, probablement parce que je venais de prendre la décision de vivre. Il éclata de rire en sursautant:

— C'est justement de cela qu'il s'agit!

— Excuse-moi…

Il haussait les épaules: «Parbleu! Je suis fixé.»

Une heure plus tard, au matin blême, je marchais encore dans ma cellule étouffante. Quelqu'un sanglotait sans arrêt dans la cellule voisine[171], cela me donnait sur les nerfs. Un

petit vieux gardien sympathique entra, le visage retourné: «Carouy (Édouard) est en train de mourir. Vous entendez? (J'entendis en effet un drôle de souffle haletant, au-delà des sanglots voisins.) C'est lui qui râle… Il a pris du poison qu'il cachait dans ses semelles… Ah! là là, quelle vie!» Édouard n'était pas condamné à mort; charpenté pour toutes les évasions, mais dégoûté de lui-même et de tout, iniquement frappé par suite de circonstances sur lesquelles il préférait se taire: payant pour un autre[172].

Dieudonné, l'innocent reconnu innocent, fut gracié, c'est-à-dire envoyé au bagne à perpétuité. Bizarre justice. Lui que j'avais vu terrifié à l'idée de la mort, vieilli en quelques mois de vingt ans, soutint pendant dix-huit ans une lutte incroyable pour vaincre le bagne, s'évada plusieurs fois, fut repris dans la selva, enfermé dans les quartiers cellulaires pendant des années, s'évada enfin sur une échelle à travers la mer tropicale, délira de soif et de fièvre, tint tête aux requins, aborda dans un lieu désert, gagna le Brésil. Albert Londres[173] le fit rentrer en France. Ce n'était pas un désespéré, mais au contraire un acharné à vivre, qui ne se posait pas de problèmes. Raymond fit preuve, dans sa cellule de condamné à mort, de tant de fermeté qu'on ne lui cacha pas la date de l'exécution. Il l'attendit en lisant. Devant la guillotine, il aperçut le groupe des reporters et leur cria: «C'est beau, hein?» Soudy réclama à la dernière heure un café crème et des croissants, dernier plaisir de la terre, celui du matin encore gris où l'on déjeune allègrement dans un petit bar. Il était trop tôt évidemment, on ne lui trouva qu'un peu de café noir. «Pas de chance, dit-il, jusqu'au bout.» Il défaillait de peur nerveuse, on dut le soutenir dans les escaliers, mais il se maîtrisait et chantonna, en voyant la blancheur du ciel au-dessus des marronniers, un air de romance des rues: «Salut, ô mon dernier matin…» Le taciturne Monier, fou d'angoisse, se domina et fut calme. Je n'appris ces détails que longtemps après[174].

Je n'ai pas mentionné quelques autres que je n'ai fait qu'entrevoir vaguement, dans une foule, comme le mineur Lacombe qui avait «exécuté», dans le passage Clichy, un libraire[175], indicateur de police, se laissa arrêter sans résister à la foire aux pains d'épice et réussit à se suicider à la prison de la Santé en escaladant pendant la promenade une toiture. Il se tua à midi juste, après avoir parlé à son avocat et au directeur. Si décidé à mourir qu'il plongea, la tête la première, sur le pavé et se fit réduire en bouillie le crâne et les vertèbres du cou… Ainsi finissait en France la deuxième explosion de l'anarchisme, la première, non moins désespérée, ayant été celle des années 1891-1894, marquée par les attentats de Ravachol, d'Émile Henry, de Vaillant, de Caserio[176]. Les mêmes traits psychologiques et les mêmes éléments sociaux se retrouvent dans les deux épisodes; le même idéalisme exigeant, chez des hommes élémentaires dont l'énergie ne peut pas trouver d'issue dans la conquête d'une dignité et d'une conscience plus haute, parce que, en vérité il n'y a pas d'issue à leur portée, et qui se sentent dans l'impasse, se battent, succombent… Le monde de ces époques avait une structure achevée, si durable en apparence qu'on ne lui voyait pas la possibilité d'un changement réel. En pleine ascension, en plein progrès, il broyait cependant des masses sur son chemin. La dure condition ouvrière ne s'améliorait que très lentement, elle était sans issue pour l'immense majorité des prolétaires. En marge de la classe ouvrière, les déclassés trouvaient toutes les portes fermées, sauf celles des avilissements banals. D'insolentes richesses s'accumulaient avec orgueil au-dessus de ces foules. De cette situation naissaient inexorablement les luttes de classes, avec leur cortège de grèves sanglantes, la criminalité, les batailles insensées de l'Un contre tous… Celles-ci témoignaient aussi de la faillite d'une idéologie. Entre les vastes synthèses de Piotr Kropotkine et d'Élisée Reclus, et l'exaspération

d'Albert Libertad, la déchéance de l'anarchisme dans la jungle capitaliste devenait évidente. Kropotkine s'était formé dans une tout autre Europe, moins stable, où l'idéal de liberté paraissait avoir un avenir, où l'on croyait à l'évolution inévitable et à la révolution. Reclus s'était battu pour la Commune; tant de généreuse force vaincue l'avait pénétré de confiance pour le reste de sa vie; il croyait au pouvoir rénovateur de la science. À la veille de la première guerre européenne, la science ne travaille plus qu'à accroître les possibilités de développement d'un ordre traditionnellement barbare. On sent l'approche d'une ère de violence: nul n'y échappera.

Dans d'autres pays, en Pologne, en Russie, le mouvement révolutionnaire, affrontant des systèmes hybrides mi-absolutistes, mi-capitalistes, canalisait ces énergies errantes, en les entraînant, par les chemins du sacrifice, vers de grandes victoires possibles, souhaitées par les peuples. Les hommes, les faits, les luttes étaient presque les mêmes, sous un autre éclairage historique qu'en France, au sein de l'«État rentier» selon la définition d'Yves Guyot[177]. En Pologne, le Parti socialiste de Joseph Pilsudski[178] assaillait les fourgons du Trésor, les recettes du fisc, abattait les gouverneurs et les policiers. En Russie, le Parti socialiste-révolutionnaire[179] en faisait autant, et les organisations de combat des sociaux-démocrates bolcheviks, avec l'extraordinaire terroriste Kamo, l'intellectuel Krassine, créateur de laboratoires, l'homme d'action Tsintsadze, le courrier Litvinov, l'habile et obscur Koba (qui allait bientôt s'appeler Staline), soutenaient sur les grandes routes, sur les places publiques de Tiflis, sur les bateaux de Bakou, bombe et browning au poing, la lutte pour l'argent du parti[180]… En Italie, dans *Pagine libere* (1er janvier 1911), un jeune agitateur socialiste, Benito Mussolini[181], faisait l'éloge des desperados anarchistes.

[De cette enfance difficile, de cette adolescence inquiète, de ces années terribles, je ne regrette rien pour moi[182]. Je plains ceux qui grandissaient dans ce monde sans en connaître l'envers inhumain, sans prendre conscience de l'impasse et du devoir de combattre – même aveuglément – pour les hommes. Je n'ai que le regret des forces perdues dans des luttes qui ne pouvaient être que stériles. Elles m'ont enseigné que le meilleur et le pire se côtoient en l'homme, se confondent parfois – et que la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire[h].]

---

[a] Tout ce passage […], barré au crayon noir sur le manuscrit avec, en marge, la mention «*Réserver*», est ici maintenu étant donné son importance psychologique.

[b] Phrase supprimée par Serge, mais maintenue, car exacte. Allusion aux calomnies de la presse stalinienne[22].

[c] Le Groupe révolutionnaire de Bruxelles (GRB). D'abord dactylographié «notre Groupe Révolutionnaire», puis Serge a barré l'adjectif et mis une minuscule au substantif.

[d] Le manuscrit indique Yves[-Gérard] Le Dantec (1898-1960), critique littéraire, éditeur de Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, etc. Il s'agit en fait de Félix Le Dantec (1869-1917), biologiste français, transformiste convaincu.

[e] Dans la première version, il était imprimé: Taine et Renan.

[f] Phrase supprimée par Serge mais conservée comme information. Serge désigne André Lorulot.

[g] Faute d'indication précise de Serge, nous plaçons ici un ajout figurant dans le manuscrit à hauteur du paragraphe commençant par: «L'accusation, voulant déchiffrer…»: «Pendant le procès, un gentleman, au visage de la cinquantaine fortement sculpté, vint plusieurs fois me voir dans ma cellule et en cour d'assises. Il me souhaitait l'acquittement, je crois qu'il tenta d'en accroître les chances. Lors de sa première visite une question de protocole devint pour moi un petit cas de conscience… Le vieil artiste qui l'accompagnait l'appelait: "Monseigneur", car c'était don Jaime de Bourbon, prétendant au trône d'Espagne. Pouvais-je, moi, donner du "Monseigneur" à qui que ce fût? Je ne l'appelai ni "monsieur" ni "Monseigneur". Nous parlions des idées et de la Russie qu'il connaissait.»

[h] Paragraphe rayé au crayon rouge, sans indication. Maintenu pour son intérêt psychologique.

CHAPITRE 2

CETTE RAISON DE VIVRE: VAINCRE (1912-1919)

[Les en-dehors[1] étaient bien au fin fond le plus sombre, le plus amer de la défaite. Peut-être étais-je seul à le savoir dans ma prison, car je n'ai rencontré personne qui l'ait nettement senti. C'était vrai quand même, et celui qui, seul, prend conscience d'une telle vérité en prend conscience pour les autres aussi. Le «je» me répugne comme une vaine affirmation de soi-même, contenant une grande part d'illusion et une autre de vanité ou d'injuste orgueil. Toutes les fois qu'il est possible, c'est-à-dire que je puis ne pas me sentir isolé, que mon expérience éclaire par quelque côté celle d'hommes avec lesquels je me sens lié, je préfère employer le «nous», plus général et plus vrai. On ne vit jamais que de soi, on ne vit jamais que pour soi, il faut savoir que notre pensée la plus intime, la plus nôtre, se rattache par mille liens à celle du monde. Et celui qui parle, celui qui écrit est essentiellement un homme qui parle pour tous ceux qui sont sans voix. Seulement, chacun de nous doit régler son propre problème. Je voyais assez clair dans la défaite de l'anarchisme, clair à fond dans les aberrations individualistes, je n'en voyais pas l'issue[a].]

La prison me chargea d'une si lourde expérience, et si intolérable à porter, que longtemps après, quand je me remis à écrire, mon premier livre – un roman – fut un effort pour me libérer de ce cauchemar intérieur, et aussi l'accomplissement d'un devoir envers tous ceux qui ne s'en libéreront jamais (*Les hommes dans la prison*[2]). Il est assez connu en France et dans les pays de langue espagnole. Nous étions, dans la geôle où je vécus le plus longtemps[3], trois à quatre cents torturés, la plupart accomplissant de longues peines, de huit ans à la perpétuité. Parmi ces hommes, j'ai rencontré autant de faibles, de basses canailles, d'hommes moyens et d'hommes remarquables portant en eux une divine étincelle, que partout ailleurs. En général (à quelques exceptions près), les geôliers, gradés ou non, étaient d'un niveau plus bas, nettement criminels à leur façon, avec l'impunité assurée et la retraite au bout d'une vie innommable. Il y en avait de sadiques, d'hypocritement cruels, de stupides, de combinards, de chapardeurs, de voleurs; il y en avait même quelques-uns qui étaient bons et même intelligents, chose incroyable! En elle-même, la prison française, régie par d'antiques règlements, n'est qu'une absurde machine à broyer les hommes. On y vit dans une sorte de folie mécanisée; tout semble y être conçu par un esprit sordidement calculateur de façon à abêtir, à aveulir, à empoisonner d'une rancune sans nom le condamné – auquel la machine tend visiblement à rendre impossible le retour à une vie normale. Ce résultat est atteint par un appareil pénétré des traditions pénales de l'Ancien Régime, de l'idée religieuse du châtiment (une idée qui, sans le soubassement de la foi, n'est plus que la justification psychologique du sadisme social) et de la minutie des grandes administrations modernes. Promiscuité des malfaiteurs, des demi-fous et des victimes de toutes sortes; sous-alimentation; règle du silence imposée dans la vie commune de tous les instants; arbitraire des punitions humiliantes, torturantes et débilitantes, interdiction de savoir quoi que ce soit sur la vie de l'extérieur, même si c'est la guerre, l'invasion du pays, le péril national; privation

aussi complète que possible d'exercice intellectuel, interdiction de lire autre chose qu'un livre par semaine, pris parmi les romans idiots de la bibliothèque pénitentiaire (par bonheur elle contenait aussi Balzac). À la longue, cette meule fabrique des invertis, des détraqués, des êtres chétifs et viciés, incapables d'aucune réadaptation, voués en somme à devenir des clochards de la Maub'; et aussi des «durs» irréguliers, trempés par la souffrance. Cyniques et loyaux, ceux-là gardent leur dignité d'«affranchis» sans se faire d'illusions ni sur la société ni sur eux-mêmes. Parmi eux se recrutent les criminels professionnels. Que personne en un siècle n'ait songé au problème de la criminalité et des prisons; que, depuis Victor Hugo[4], personne ne l'ait vraiment posé révèle la force d'inertie d'une société. Cette machine à fabriquer les malfaiteurs et les déchets coûte cher, sans remplir la moindre fonction utile. Mais en son genre, jusque dans son architecture, elle atteint à une sorte de perfection.

Admirable, vraiment, la lutte que quelques hommes y soutiennent victorieusement pour garder leur capacité de vivre. Il y faut beaucoup de volonté d'une certaine qualité, passive en apparence, dissimulée, opiniâtre. Nous savions en voyant arriver les «nouveaux» lesquels, jeunes ou vieux, ne vivraient pas: le ressort intérieur cassé. Nous ne nous trompions jamais dans ces pronostics, mais sur mon compte l'on s'était trompé: je paraissais destiné à ne pas durer longtemps. Un ancien avocat stagiaire du barreau de Paris, victime d'un épouvantable drame de famille, enfermé à vie, avait réussi, la corruption aidant, à constituer une bibliothèque clandestine bien maquillée, de bons ouvrages scientifiques et philosophiques. Grâce à son amitié, grâce à cette précieuse nourriture spirituelle, je me sentis sauvé. Je n'oublierai jamais ni l'éblouissement que j'eus en apercevant, pendant un transfèrement, le firmament nocturne, ni la joie inexprimable que me procurèrent les livres et entre toutes certaines pages de Taine et de Bergson[5]. Dans l'étroite cellule individuelle où nous dormions et dont la fenêtre donnait sur le ciel, je pouvais lire quelques instants le matin, quelques instants le soir. À l'imprimerie, pendant le travail forcé, je composais des galées de notes et de commentaires pour quelques camarades. Du moment que nous pouvions apprendre et penser, nous pouvions vivre, et cela valait la peine de vivre! La lente torture s'émoussait contre nous, contre moi. Je fus sûr de vaincre la Meule.

La guerre éclata tout à coup[6], comme un brusque orage par temps de ciel clair. Nous n'en avions pas connu les prodromes, nous la sûmes par l'étrange panique qui s'empara des gardiens (parce que beaucoup d'entre eux étaient mobilisables). Et cet orage expliquait le monde. Pour moi, il annonçait une autre tempête purificatrice, désormais certaine: la Révolution russe. Que l'Empire autocratique, avec ses pendeurs, ses pogromes, ses chamarrures, ses famines, ses bagnes sibériens, sa vieille iniquité, ne pût en aucun cas survivre à la guerre, les révolutionnaires le savaient bien. Une lueur apparaissait donc: ce serait le commencement de tout, une prodigieuse première journée de la création. Plus d'impasse! Cette porte immense s'ouvrirait sur l'avenir.

En attendant, la soudaine conversion des sociaux-démocrates allemands, des syndicalistes, socialistes et anarchistes français au patriotisme dans le fratricide, nous parut incompréhensible. Ils ne croyaient donc rien de ce qu'ils disaient la veille? Nous avions eu à ce point raison de ne leur faire aucune confiance? Chantées par des foules qui conduisaient les mobilisés au train, des *Marseillaises* véhémentes parvenaient jusqu'à la prison. Nous entendions aussi: «À Berlin! À Berlin!» Ce délire, pour nous inexplicable, consommait l'apogée d'une catastrophe sociale permanente. Au risque de prendre soixante à quatre-vingt-dix jours de cachot, c'est-à-dire presque à coup sûr une mortelle tuberculose, la demi-

douzaine de camarades dispersés que nous étions à la maison de force de Melun poursuivait fiévreusement des échanges de thèses. Gustave Hervé, qui annonçait auparavant l'insurrection contre la guerre, demandait à s'engager dans l'armée; sa *Guerre sociale* changeait de titre et devenait *La Victoire*. Des pitres, rien que des pitres, et «ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent». [En réalité, une énorme inconscience de ce que serait la guerre moderne, la guerre oubliée depuis 1870, entraînait les foules. Les fantassins allaient au feu en pantalons garance et les saint-cyriens en gants blancs, plumet au képi, comme à la parade. Dans l'Europe entière, les masses débordaient d'énergies comprimées. La France en oublia la disproportion des forces qui lui faisait, avec ses trente-huit millions d'habitants et sa basse natalité, engager le combat mortel contre une Allemagne prolifique de soixante millions[b].] Nous fûmes contre la guerre essentiellement par sentiment humain. Dans les deux coalitions, le même régime social à peu de chose près: des républiques financières, plus ou moins couronnées, gouvernées par des parlements bourgeois, la seule Russie autocratique faisant exception. Ici et là, les mêmes libertés étranglées de même par l'exploitation, le même progrès lent, broyeur d'hommes. Le militarisme allemand constituait un péril monstrueux, mais nous prévoyions que la victoire des Alliés établirait sur le continent un militarisme français dont l'affaire Dreyfus avait révélé le potentiel de stupide réaction (pour ne point reparler du général marquis de Galliffet[7], de sanglante mémoire). L'invasion de la Belgique[8] était une chose abominable, mais le souvenir de l'écrasement, par la puissance britannique, des deux petites républiques sud-africaines[9] restait frais dans les mémoires (1902). Les récents conflits de Tripolitaine et du Maroc laissaient voir que l'on déchaînait les tueries sur l'Europe pour un partage de colonies. Les victoires des uns ou des autres nous atterraient. Comment se faisait-il qu'il ne se trouvât pas, parmi toutes ces victimes, d'hommes assez courageux pour se jeter, «ennemis», les uns vers les autres en s'appelant frères? Nous nous interrogeâmes là-dessus avec un nouveau désespoir.

Sans que nous en sûmes rien, l'invasion roulait vers Paris. Dehors, je pense que nous eussions suivi le courant et compris instantanément qu'en dépit de toutes les considérations théoriques un pays assailli, s'il n'est pas en pleine crise sociale, ne peut que se défendre; des réflexes primordiaux jouent, infiniment supérieurs aux convictions; le sentiment de la nation menacée prévaut. La prison est située sur une île de la Seine, à une quarantaine de kilomètres de la Marne. Pendant la bataille de la Marne, la population de Melun commença de fuir. Personne ne prévoyait plus la victoire, Paris sembla perdu. Nous apprîmes que la prison ne serait pas évacuée et que l'on se battrait probablement sur les rives de la Seine. Nous nous trouverions, enfermés dans cette cage, sur un champ de bataille. Gardiens et prisonniers furent malades de peur. Je ne l'étais pas. J'éprouvais au contraire un contentement exalté à penser que les canons détruiraient l'absurde Meule, fût-ce en nous ensevelissant sous ses décombres. La bataille s'éloigna: rien ne changeait en rien.

On mourait beaucoup à la prison. Je vis des hommes jeunes, pris d'une sorte de fièvre, trois mois avant la libération, perdre leur équilibre végétatif d'enfermés, se réveiller en quelque sorte à la vie, les yeux brillants, et tout à coup mourir en trois jours comme d'une crise intérieure. Moi-même, je m'épuisais de sous-alimentation en six ou huit mois, je ne tenais plus debout, j'étais admis à l'infirmerie, où le bouillon et le lait me remettaient d'aplomb en quinze jours, je recommençais. La première fois, je craignis de partir pour le petit cimetière réservé, tout proche, en procurant au détenu-fossoyeur le petit tour au grand air et le quart de vin d'usage (on enviait sa bonne place). Puis je m'habituai, convaincu de survivre. Au-delà

de la volonté consciente, une autre volonté, plus profonde et plus puissante, s'était prononcée en moi, je le sentais. Je dois nommer ici un grand médecin conservateur, dont la sympathie me fit obtenir plusieurs périodes de repos: le Dr Maurice de Fleury[10]. Vint une aube d'hiver[11] sur les hauts peupliers bordant la Seine triste et qui m'étaient si chers, sur la petite ville endormie où ne passaient encore que d'humbles et dures figures casquées; je m'en allai, seul, étonnamment léger sur la terre, n'emportant rien, sans joie véritable, obsédé par l'idée que la Meule continuerait sans fin à tourner après moi, broyant des hommes. Je pris, au matin gris, un café à la buvette de la gare. Le patron s'approcha de moi avec cordialité:

— Libéré?

— Oui.

Il hochait la tête. S'intéresserait-il à «mon crime», à mon destin? Il se pencha: «Vous êtes pressé? Y a un bordel épatant par ici…» Le premier homme que je venais de rencontrer avait été, sur un pont noir, dans la brume, un soldat au visage ravagé; cet entremetteur gras était le deuxième. Toujours le monde sans évasion possible? À quoi servait la guerre? La danse macabre n'apprenait donc rien à personne?

Paris vivait une vie double. Je m'arrêtais, marchant à travers un enchantement, devant les pauvres vitrines des boutiques de Belleville: les couleurs des fils à repriser étaient d'une richesse! Les canifs nacrés m'émerveillaient, les cartes postales montrant des soldats et leurs fiancées s'envoyant des baisers qu'une colombe transportait en tenant une enveloppe dans son bec, je les contemplais de longues minutes. Les passants, les passantes, quelle surprenante réalité! Un chat confortablement assis contre une fenêtre de boulangerie, je lui souriais avec enivrement. Belleville n'était que plus triste, plus pauvre que jadis ou naguère. «Deuils en vingt-quatre heures, prix modérés, paiement à tempérament…» Un marbrier exposait des médaillons en émail: et tous représentaient de jeunes soldats. Des ménagères en châles rapportaient de la mairie le sac de pommes de terre, le seau de charbon. Les façades grises de la rue Julien-Lacroix où je revis Rirette suaient dans le froid leur vieille misère. On m'expliquait la vie: «Tu comprends, c'est presque la bonne vie. Plusieurs deuils par maison, mais les hommes sont partis depuis si longtemps que toutes les femmes sont en ménage avec des autres. Pas de chômage, on s'arrache les travailleurs étrangers, les salaires sont élevés […]. Y a des tas de soldats de tous les pays du monde, y en a qui ont de l'argent, les Anglais, les Canadiens, on n'a jamais tant fait l'amour dans tous les coins. Pigalle, Clichy, le faubourg Montmartre, les grands boulevards, tout ça grouille de monde, s'amuse, après nous le déluge! La guerre est une affaire, mon vieux, tu verras ça, on s'y est installé, on n'en souhaite plus la fin. Les poilus, bien sûr, sont amers, les permissionnaires font une tête! "Y a rien à faire, faut pas chercher à comprendre", qu'ils disent.» Almereyda dirige un quotidien[12] sur les grands boulevards, il a deux autos, une villa… «Je tutoie des ministres […]. Jules Guesde et Marcel Sembat[13] sont ministres; un socialiste défend l'assassin de Jaurès, Me Zévaès[14] tu le connais […]. Chose, l'Illégal, a la médaille militaire […]. Kropotkine a signé avec Jean Grave un appel[15] pour la guerre […]. Machin fait des affaires dans les munitions […]. Qu'est-ce que tu dis? La Révolution russe? Mais tu n'es pas à la page, mon pauvre vieux. Les Russes sont solides, dans les Carpates, et tu peux me croire, tout ça n'est pas près de changer. Y a qu'une chose à faire: se débrouiller. C'est devenu beaucoup plus facile qu'auparavant.» J'écoutais de tels propos, je regardais de maigres Kabyles balayer lentement les ordures dans les rues et il en restait toujours, l'ordure montait. Des Annamites grelottant sous le casque et la peau de mouton gardaient la préfecture et la Santé; le métro charriait ses foules denses, couples sur couples,

des convalescents s'ennuyaient aux fenêtres des lazarets, un soldat défiguré enlaçait la taille d'une midinette sous les arbres défeuillés du Luxembourg, les cafés étaient bondés. Les faubourgs sombraient dans une obscurité intense, mais le centre, sous des éclairages discrets, trépidait longtemps dans la nuit. «Il n'y a plus que deux tropiques, vois-tu, l'amour et l'argent, et l'argent d'abord, hein!»

Je m'enquis des Russes. Le terroriste Savinkov[16] recrutait pour la Légion étrangère. Plusieurs des bolcheviks s'étaient fait tuer au front, volontaires. Plekhanov[17] préconisait la défense de l'Empire. Trotski, conduit à la frontière espagnole[18] par deux inspecteurs de police, devait être interné quelque part en Amérique. Almereyda, dans son cabinet de rédaction genre bonbonnière empire des grands boulevards, plus élégant, plus Rastignac que jamais, me disait qu'il avait renoncé à traquer la provocation policière dans le mouvement ouvrier pour ne pas faire plus de mal que de bien: «Ils sont trop!» La guerre ne menait nulle part, il travaillait pour la paix, le parti de la paix grandissait, à lui l'avenir. «Poincaré et Joffre sont des hommes finis […]. Tout va changer d'ici peu.» Certains étaient sévères sur son compte: «Il s'est vendu à une clique de financiers, il a le préfet de police dans sa poche.» Me César Campinchi m'expliquait que la France était saignée à blanc, mais qu'elle vaincrait, dans un an ou deux, avec les Américains. Le Dr Maurice de Fleury me demandait si mes convictions s'étaient modifiées; et mes réponses lui faisaient hocher la tête, sa belle tête méditative de vieil officier. J'allai voir jouer *L'oiseau bleu*[19] dans un théâtre, couples et couples, uniformes… Tout cela me donnait la folle sensation d'une chute dans l'abîme.

«Péguy est tué. Ricciotto Canudo (un jeune écrivain que nous avions aimé) est tué. Gabriel-Tristan Franconi (poète, ami) a eu la tête arrachée par un obus. Jean-Marc Bernard est tué. Les frères Bonneff, qui avaient écrit *La vie tragique des travailleurs* sont tués[20]…»

Adieu, Paris! Je pris l'express de Barcelone[21]. Les trains, les gares révélaient un autre visage de la guerre, celui des soldats. Ils étaient la dureté même. Sculptés dans l'épreuve, tendus, simples comme la roche. Dévastés. De l'autre côté des Pyrénées s'ouvraient des pays de calme et d'abondance, sans blessé convalescent, sans permissionnaire comptant les heures, sans deuil, sans hâte de vivre à la veille de mourir. Les plazas aux grands arbres des petites villes de Catalogne, bordées, sous les arcades, de petits cafés, respiraient l'insouciance. Barcelone[22] était en fête, les boulevards illuminés, somptueusement ensoleillés le jour, pleins d'oiseaux et de femmes. Ici aussi coulait le pactole de la guerre. Pour les Alliés, pour les Empires centraux, les usines travaillaient à plein rendement, les firmes brassaient de l'or. Joie de vivre sur tous les visages, dans toutes les vitrines, dans les banques, dans les reins! C'était à devenir fou.

Je traversai une vilaine crise. La Meule à broyer les hommes continuait à tourner en moi. Je n'avais aucune joie à revivre, libre, privilégié dans ma génération mobilisée, dans cette ville heureuse. J'en éprouvais un remords confus. Pourquoi étais-je là, dans ces cafés, sur ces plages dorées, tandis que tant d'autres saignaient dans les tranchées d'un continent entier? Que valais-je de plus qu'eux? Pourquoi étais-je exclu du sort commun? Je rencontrais des déserteurs, contents d'avoir franchi la frontière, sauvés. Je leur reconnaissais ce droit, j'étais intérieurement hérissé à l'idée que l'on puisse, avec cet acharnement, disputer sa propre vie quand il s'agit de celle de tous, d'une souffrance sans bornes à porter ensemble, à partager, à boire jusqu'à la lie. Ce sentiment était nettement en désaccord avec ma pensée rationnelle, mais plus fort qu'elle. Ce besoin de participation au sort commun, je vois aujourd'hui que je l'ai toujours ressenti et qu'il fut un de mes mobiles les plus profonds. Je travaillais dans des

imprimeries, j'allais aux corridas, je me remettais à lire, je grimpais la montagne, je m'attardais dans les cafés à regarder danser les Castillanes, les Sévillanes, les Andalouses, les Catalanes, et je sentais qu'il me serait impossible de vivre ainsi, je ne pensais qu'aux hommes en guerre, ils m'appelaient. Sans doute aurais-je fini par m'engager dans quelque armée si les événements attendus ne s'étaient enfin déclenchés tous à la fois. J'écrivis dans *Tierra y Libertad*[23] mon premier article signé «Victor Serge», pour défendre Friedrich Adler[24] que l'on allait condamner à mort à Vienne: il avait abattu quelques mois auparavant, en 1916, le comte Stürgkh, un des responsables de la guerre. Mon article suivant[25] commenta la chute de l'autocratie russe. Tellement attendue que l'on finissait par douter d'y croire encore, la Révolution russe paraissait, l'invraisemblable se réalisait. Nous lisions les dépêches de Russie et nous en étions transfigurés, les images qu'elles apportaient devenaient simples et concrètes. Une juste clarté se faisait sur les choses, le monde n'était plus entraîné par une démence irrémédiable. Des individualistes se moquaient de moi en accumulant leurs clichés dérisoires:

— Les révolutions ne servent à rien. Elles ne changeront pas la nature humaine. Après, viennent les réactions, tout est à recommencer. Je n'ai que ma peau, je ne marche ni pour les guerres ni pour les révolutions, merci.

— Vous n'êtes en effet plus bons à rien, leur répondais-je, vous êtes au bout du rouleau, vous ne marcherez plus pour rien, car pour vous-mêmes, ce ne serait vraiment pas la peine [...]. Vous êtes les produits de la dégénérescence de tout: de la bourgeoisie, des idées bourgeoises, du mouvement ouvrier, de l'anarchisme...

Ma rupture avec ces «camarades» qui n'étaient plus que l'ombre de camarades se consommait: inutile de discuter, difficile de se supporter. Les Espagnols, jusqu'aux ouvriers de mon atelier, qui n'étaient pas des militants, comprenaient d'instinct les journées de Petrograd parce que leur esprit les transposait à Madrid et à Barcelone. La monarchie d'Alphonse XIII n'était ni plus populaire ni beaucoup plus solide que celle de Nicolas II[26]; la tradition révolutionnaire de l'Espagne remontait, comme celle de la Russie, au temps de Bakounine[27]; des causes sociales semblables étaient à l'œuvre ici et là, problème agraire, industrialisation retardataire, régime politique arriéré d'un bon siècle sur l'Occident européen. Le boom industriel et commercial du temps de guerre fortifiait la bourgeoisie, surtout catalane, hostile à la vieille aristocratie terrienne et à l'administration royale complètement sclérosée; le boom accroissait les forces et les exigences d'un prolétariat jeune qui n'avait pas eu le temps de former une aristocratie ouvrière, c'est-à-dire de s'embourgeoiser; le spectacle de la guerre réveillait l'esprit de violence; les bas salaires (je gagnais quatre pesetas par jour, environ quatre-vingts cents américains) incitaient à des revendications immédiates.

L'horizon s'éclaircissait réellement de semaine en semaine. En trois mois l'humeur de la classe ouvrière barcelonaise changea. La combativité montait. La CNT[28] percevait un afflux de forces. J'appartenais à un minuscule syndicat de l'imprimerie: sans accroissement d'effectifs – nous devions être une trentaine –, son influence s'accrut au point que la corporation entière parut réveillée. Trois mois après l'annonce de la Révolution russe le comité Obrero commençait la préparation d'une grève générale insurrectionnelle, négociait avec la bourgeoisie libérale catalane une alliance politique, envisageait de sang-froid le renversement de la monarchie. Le programme de revendications du comité Obrero, établi en juin 1917 et publié par *Solidaridad obrera*[29], anticipait sur les réalisations des Soviets russes.

J'allais apprendre bientôt qu'en France aussi le même courant d'électricité à haute tension passait des tranchées aux usines, la même espérance violente naissait.

Je rencontrais au café Espagnol, sur le Paralelo, ce boulevard populeux aux lumières flambantes des nuits, tout proche du terrible *barrio chino* dont les ruelles moisies étaient pleines de filles demi-nues tapies dans les embrasures de portes béant sur des coins d'enfer – je rencontrais de magnifiques militants qui s'armaient pour la prochaine bataille. Ils parlaient avec exaltation de ceux qui y tomberaient, ils se partageaient les brownings, ils narguaient, nous narguions, à la table voisine, les mouchards inquiets. Dans une rouge ruelle, bordée d'un côté par une caserne de la *Guardia civil*, de l'autre d'habitations pauvres, je trouvai l'homme extraordinaire de ce temps de Barcelone, l'animateur, le chef sans titre, le politique intrépide qui méprisait les politiciens, Salvador Seguí[30], que l'on surnommait affectueusement «Noy del Sucre». Nous soupions à la lueur tremblante d'une lampe à pétrole. Sur la table en bois raboté, le repas était fait de tomates, d'oignons, de gros vin rouge, d'une soupe paysanne. Les linges de l'enfant pendaient sur une ficelle, Teresita berçait l'enfant; le balcon s'ouvrait sur la nuit menaçante, la caserne pleine de fusilleurs prêts, le halo rouge, étoilé, de la rambla. Nous scrutions là les problèmes de la Révolution russe, de la prochaine grève générale, de l'alliance avec les libéraux catalans, du syndicalisme, de la mentalité anarchiste opposée au renouvellement des formes d'organisation. Sur la Révolution russe, je n'étais sûr que d'une chose: qu'elle ne s'arrêterait pas à moitié chemin. L'avalanche roulerait jusqu'au bout. Quel bout? «Les paysans prendront la terre, les ouvriers les usines. Ensuite, je ne sais pas.» «Ensuite – je l'écrivis – des luttes sans grandeur recommenceront, mais ce sera sur une terre rajeunie. L'humanité aura fait un grand bond en avant.»

Le comité Obrero ne se posait pas les questions à fond. Il engageait la bataille sans savoir jusqu'où il irait, sans en mesurer les conséquences – et sans doute ne pouvait-il pas faire autrement. Il exprimait une force montante, qui ne pouvait pas demeurer inactive et ne pouvait pas non plus, même en se battant mal, être tout à fait vaincue. L'idée de prendre Barcelone était précise, on l'étudiait dans les détails. Mais Madrid? Les autres contrées? La liaison était faible avec le reste de l'Espagne. Serait-ce le renversement de la monarchie? Quelques républicains, avec Lerroux[31] encore populaire quoique déjà discrédité à gauche, l'espéraient et ils trouvaient bon de lancer Barcelone libertaire en avant, quitte à se replier eux-mêmes, si Barcelone échouait. Les républicains catalans, inspirés par Marcelino Domingo[32], comptaient sur la force ouvrière pour arracher à la monarchie une certaine autonomie, et ils suspendaient sur le régime une menace de troubles. Avec Seguí, je suivais les négociations entre la bourgeoisie catalane radicale et le comité Obrero. Alliance véreuse, où les alliés avaient peur les uns des autres, se méfiaient avec raison, jouaient au plus fin. Seguí disait en substance:

— Ils voudraient se servir de nous et nous rouler. Nous servons pour l'instant à leur chantage politique. Sans nous, ils ne peuvent rien; c'est nous la rue, la troupe de choc, le lion populaire. Nous le savons, mais nous avons besoin d'eux. C'est eux l'argent, le commerce, la légalité possible – au commencement, n'est-ce pas? – la presse, l'opinion moyenne, etc.

— Mais, répondais-je, sauf en cas de victoire éblouissante, à quoi je ne crois pas, ils sont prêts à nous lâcher à la première difficulté. Nous sommes trahis d'avance.

Seguí voyait les périls: optimiste pourtant. «Si nous sommes battus, ils seront battus avec nous; trop tard pour nous trahir. Si nous sommes vainqueurs, nous serons les maîtres de la situation, pas eux.» Salvador Seguí m'a inspiré dans un roman trop autobiographique, dans

Naissance de notre force[33], le personnage de Dario. Ouvrier, le plus souvent vêtu en ouvrier sortant du travail, la casquette moulant le crâne, le col de chemise déboutonné sous la cravate bon marché; grand, bien découplé, la tête ronde, les traits irréguliers, de gros yeux ronds malins et malicieux sous d'épaisses paupières, une sorte de laideur moyenne, pleine de charme à l'approche, et dans tout l'être une énergie souple, constante, pratique, intelligente sans affectation aucune. Il apportait au mouvement ouvrier espagnol un nouveau caractère de grand organisateur. Pas anarchiste, bien que libertaire, se moquant volontiers des propos sur «la vie harmonieuse au soleil de la liberté», «l'épanouissement du moi», «la société future», posant les problèmes immédiats des salaires, de l'organisation, des loyers, du pouvoir révolutionnaire. Et c'était là son drame: ce problème capital, celui du pouvoir, il ne pouvait pas se permettre de le poser à haute voix; je crois même que nous fûmes seuls à y toucher, lui et moi, dans le tête-à-tête. Puisqu'il affirmait que «nous pouvons prendre la ville», je demandais: «Comment la gouverner?» Nous n'avions encore d'autre exemple devant les yeux que celui de la Commune de Paris, et, connu de près, il n'était pas encourageant: irrésolution, division, parlotes, compétition d'hommes sans envergure… La Commune, comme plus tard la Révolution espagnole, a fourni des héros par milliers, des martyrs admirables par centaines, elle n'a pas eu de tête. J'y pensais beaucoup, car il me semblait bien que nous allions vers une Commune barcelonaise. Des masses débordantes d'énergie, entraînées par un grand idéalisme confus, beaucoup de bons militants moyens – et pas de tête, «sauf la tienne, Salvador, et c'est très fragile une seule tête», qui d'ailleurs n'était pas très sûre d'elle-même ni d'être suivie. Les anarchistes ne voulaient pas entendre parler de prise du pouvoir; ils refusaient de voir que le comité Obrero, victorieux, serait en Catalogne le gouvernement de demain. Seguí le voyait, mais, pour ne pas ouvrir un conflit d'idées qui l'eût isolé, n'osait pas le dire. Nous allions ainsi à la bataille dans une sorte d'obscurité.

L'enthousiasme et la force montaient, les préparatifs se faisaient presque au grand jour. Vers la mi-juillet, des équipes de militants patrouillaient dans la ville, en cottes bleues, la main sur le browning. Je faisais ces patrouilles, nous croisions la *Guardia civil* montée, ses tricornes noirs, ses têtes barbues, ils savaient que nous étions des insurgés de demain, mais ils avaient l'ordre de ne pas engager le combat. Les autorités perdaient la tête ou escomptaient ce qui allait arriver: la défaillance des parlementaires catalans. La maison de la calle de las Egipciacas, où je me trouvais un jour avec Seguí, fut cernée par les tricornes noirs. Nous aidâmes Seguí à fuir par les terrasses des toits. Je fus arrêté, je passai trois heures détestables dans une minuscule cellule de police peinte en ocre rouge. J'entendais l'émeute gronder sur la rambla voisine, et elle grondait si fort qu'un vieil officier aimable me relâcha avec des excuses. Les agents «en bourgeois», si piètrement civils, qui nous filaient, nous assuraient de leur sympathie en s'excusant de faire, pour le pain de leurs enfants, un si mauvais métier.

Je doutais de la victoire, mais j'eusse été content de me battre pour l'avenir. J'écrivis plus tard, dans une «Méditation sur la conquête[34]»:

«Il est bien possible, Dario, que nous soyons fusillés à la fin de toute cette histoire. Je doute d'aujourd'hui et de nous. Toi, tu portais hier des charges dans le port. Courbé sous ton faix, tu suivais d'un pas élastique les planches rebondissantes entre le quai et l'entrepont d'un cargo. Moi, je portais des chaînes. Expression littéraire, Dario, car on ne porte plus qu'un matricule, mais c'est tout aussi lourd. Notre vieux Ribas du comité vendait des faux cols à

Valence. Portez employait ses jours à broyer des cailloux dans des meules mécaniques ou à forer des trous dans des roues dentelées en acier. Que faisait Miro avec sa souplesse et sa musculature félines? Il graissait des machines dans une cave de Gracia. Au vrai, nous sommes esclaves. Prendrons-nous cette ville, mais regarde-la, cette ville splendide, regarde ces lumières, ces feux, écoute ces bruits magnifiques – autos, tramways, musiques, voix, chants d'oiseaux, et des pas, des pas et l'indiscernable murmure des étoffes, des soieries – prendre cette ville avec ces mains-ci, nos mains, est-ce possible? Tu rirais bien, Dario, si je te parlais ainsi à haute voix […]. Tu dirais, ouvrant tes grosses mains velues, fraternelles et solides: "Je me sens capable, moi, de tout prendre. Tout." Ainsi nous nous sentons immortels jusqu'au moment où nous ne sentons plus rien. Et la vie continue quand notre gouttelette est retournée à l'océan. Ma confiance rejoint ici la tienne. Demain est grand. Nous n'aurons pas mûri en vain cette conquête. Cette ville sera prise, sinon par nos mains, du moins par des mains pareilles aux nôtres, mais plus fortes. Plus fortes peut-être de s'être mieux durcies grâce à notre faiblesse même. Si nous sommes vaincus, d'autres hommes, infiniment différents de nous, infiniment pareils à nous, descendront par un pareil soir, dans dix ans, dans vingt ans, cela n'a vraiment aucune importance, cette rambla en méditant la même conquête; ils penseront peut-être à notre sang. Déjà je crois les voir et je pense à leur sang qui coulera aussi. Mais ils prendront la ville.»

J'avais raison. Ces autres ont pris la ville le 19 juillet 1936. Ils s'appelaient Ascaso, Durruti, Germinal Vidal, la CNT, la FAI, le POUM[35]… Mais le 19 juillet 1917, nous fûmes vaincus presque sans combat, les parlementaires catalans ayant pris peur à la dernière minute. La journée fut de soleil, de clameurs, de mouvements de foules, de courses par les rues, tandis que les tricornes noirs chargeaient lentement et nous poursuivaient sans ardeur. Ils avaient peur. Le comité Obrero sonnait la retraite. Dans l'étroite salle Conde del Asalto, je me trouvai vers midi au milieu du flot des prolétaires. Nous attendions des instructions. La *Guardia civil*, fusils croisés, déboucha tout à coup du boulevard et commença à nous refouler lentement. Un petit officier tout jaune criait qu'il allait ordonner le feu si nous ne nous dispersions pas. Nous disperser, nous n'en avions nulle envie et du reste il y avait une autre foule derrière nous. Un vide se fit entre nous et ce mur d'hommes noirs ajustant leurs carabines. Dans ce vide se jeta tout à coup un jeune homme en complet gris qui balançait dans sa main, enveloppée d'un journal, une bombe. Il criait: «Je suis un homme libre, moi! Fils de putains!» Je m'élançai vers lui, je lui saisis le poignet: «Es-tu fou? Tu vas déchaîner une tuerie inutile.» Nous luttâmes un bref moment. La troupe s'était immobilisée, hésitante, des camarades nous entourèrent, nous entraînèrent… Des coups de feu isolés claquèrent. Dans l'encoignure d'une porte, le jeune homme, encore tremblant d'exaspération, s'essuyait le front avec sa manche. «C'est toi le Russe, n'est-ce pas? Heureusement que je t'ai reconnu à temps…» Seguí rentra le soir recru de fatigue. «Quels lâches, quels lâches!», murmurait-il. Je ne devais plus le revoir, car il se cacha pour organiser l'insurrection d'août. En 1921, étant à Petrograd, je reçus de lui une lettre m'annonçant qu'il allait venir en Russie. Devenu le véritable tribun de Barcelone, il rentrait de Minorque, où il avait été déporté. Au début de 1923, il fut tué dans la rue[36], par les pistoleros du «syndicat libre» patronal.

L'insurrection barcelonaise d'août (1917) fit de part et d'autre une centaine de cadavres et s'éteignit sans interrompre la marche en avant de la classe ouvrière… J'étais en route pour la Russie. L'échec du 19 juillet m'avait décidé, je n'espérais plus de victoire ici, j'étais las des discussions avec des militants qui me semblaient souvent de grands enfants. Le consul

général de Russie à Barcelone[37], un prince K., à l'annonce de mon nom, me reçut tout de suite: «En quoi puis-je vous être agréable?» Ce monsieur venait de donner son allégeance au gouvernement provisoire de Petrograd. Je l'avais un peu craint auparavant, car il faisait arrêter par le gouverneur les exilés russes dont il apprenait la présence dans la ville. Tout miel, maintenant. Je ne lui demandai qu'une feuille de mobilisation pour aller accomplir mon service militaire en Russie libre. «Mais bien volontiers! Tout de suite. Avez-vous besoin d'argent?» J'en avais rudement besoin, mais en recevoir de ces mains-là! «Non.» Nous nous comprenions à demi-mot.

*
* *

Paris. L'état-major russe de l'avenue Rapp[38] était plein d'officiers chics: devenus républicains dès la chute de l'Empire. Avec une politesse extrême, ils accumulèrent les difficultés devant les quelques mobilisés que nous étions. Les communications avec la Russie étaient difficiles. Pourquoi ne servirions-nous pas la patrie retrouvée dans les troupes russes qui se battaient en France? Ce serait facile à arranger… Je répondais à un capitaine: «Mais ne pensez-vous pas plutôt, monsieur, que les troupes russes de France, formées sous le despotisme, devraient être rapatriées afin de respirer un peu l'air de la Russie nouvelle?» Il m'assura que nos soldats du camp de Mailly et du front de Champagne avaient été parfaitement informés par leurs supérieurs des grands changements survenus en Russie. Nous étions en pleine mystification, pas la peine d'insister; rien à tirer de tous ces beaux militaires. Je continuai pourtant mes démarches pour finalement apprendre que – paraît-il – l'Amirauté britannique refusait un laissez-passer au groupe de rapatriés révolutionnaires dont je faisais partie. Nous télégraphiions au Soviet de Petrograd, à Kerenski[39], ce qui faisait un effet déplorable, et l'on ne nous dissimulait pas que, vu les diverses censures, il n'était pas certain du tout que nos télégrammes arrivassent à bon port. Dans l'entre-temps, une division russe, exigeant son rapatriement, se mutinait au camp de La Courtine; on la réduisit à coups de canon. Des camarades venus du front à Paris me conseillèrent de m'engager dans une autre division, dont on envisageait le rapatriement, et je signai la demande formelle; mais, en la recevant, le général déclara clos l'enrôlement des volontaires et l'on me fit part de ses regrets. Je songeai à passer par la Légion étrangère, qui promettait aux volontaires russes de les faire incorporer dans les troupes russes, quand j'appris que la plupart des camarades qui avaient suivi ce chemin étaient morts au feu, en héros, tandis que leurs porte-parole avaient été fusillés à l'arrière.

Je fis, dans les antichambres de l'état-major, la rencontre d'un soldat d'une trentaine d'années, récemment arrivé de Transjordanie, où il s'était battu sous l'uniforme britannique. Comme moi, il cherchait à rentrer, pour des raisons différentes, et il y parvint avant moi. Dès notre premier entretien, il se définit: «Je suis traditionaliste, monarchiste, impérialiste, panslaviste. Je suis dans la vraie nature russe, telle que l'a faite le christianisme orthodoxe. Vous aussi, vous êtes dans la vraie nature russe, mais à son extrémité opposée, du côté de l'anarchie spontanée, des déchaînements élémentaires, des croyances désordonnées […]. J'aime tout de la Russie, même ce que je veux y combattre, ce que vous représentez…» Nous eûmes sur ces sujets, en arpentant l'esplanade des Invalides, de belles discussions. Au moins, il était net, courageux dans sa pensée, immensément épris d'aventure et de combat – et par

moments récitait des vers magiques. Plutôt maigre, d'une laideur singulière, le visage trop long, lèvres et nez forts, front conique, des yeux bizarres, bleu-vert, trop gros, d'idole orientale; et précisément, il affectionnait les figures hiératiques d'Assyrie, avec lesquelles on finissait par lui trouver une ressemblance. C'était l'un des plus grands poètes russes de notre génération, déjà célèbre, Nikolaï Stepanovitch Goumilev[40]. Nous devions nous retrouver plusieurs fois en Russie, opposés mais amis. Je devais, en 1921, lutter plusieurs jours, en vain, pour empêcher la Tchéka de le fusiller[41]. Mais, de cet avenir proche, nous n'avions aucune prescience.

La plupart des officiers russes se disaient «socialistes-révolutionnaires» et le fait est que le Parti socialiste-révolutionnaire s'enflait à vue d'œil, comme la grenouille de la fable, nul ne doutant qu'il aurait la majorité à la prochaine Assemblée constituante. Je ne savais que fort peu de chose sur le bolchevisme, dont le seul nom irritait les personnages à épaulettes. Les émeutes de juillet, à Petrograd, montraient sa force. La question-test que l'on vous posait – que l'on me posait – en toutes circonstances était celle-ci: pour ou contre le bolchevisme? Pour ou contre la Constituante? J'y répondais selon mon habitude avec une imprudente netteté: la Révolution russe ne peut pas se limiter à un changement de régime politique; elle est, doit être sociale. Cela veut dire que les paysans doivent prendre la terre et la prendront aux propriétaires fonciers, avec ou sans jacqueries, avec ou sans permission d'une Constituante; que les ouvriers imposeront la nationalisation ou tout au moins le contrôle des grandes industries et des banques. Ils n'ont pas jeté bas les Romanov pour rentrer à l'atelier aussi impuissants que la veille et assister à l'enrichissement des fabricants de canons… C'était pour moi une simple évidence, mais je vis très vite qu'en me bornant à l'exprimer dans quelques entretiens je risquais beaucoup d'ennuis même avec les autorités françaises. Ces ennuis venaient d'un pas sûr. J'étais sans le savoir «dans la ligne» de Lénine. Le plus étrange en tout ceci était l'indignation des «socialistes-révolutionnaires» de fraîche date quand on leur rappelait que l'article principal du programme de leur parti réclamait la nationalisation du sol, l'expropriation immédiate et sans indemnité des grands domaines, la liquidation de l'aristocratie terrienne. «Mais il y a la guerre! Vaincre d'abord!», s'écriaient-ils. Il était facile de leur répondre que l'autocratie avait conduit l'Empire à la défaite et à l'invasion; que dès lors une république conservatrice, méconnaissant les besoins du peuple, ne ferait qu'accumuler d'autres désastres, jusqu'à quelque terrible crise sociale où elle sombrerait dans l'imprévisible.

Je travaillais dans une imprimerie du boulevard de Port-Royal[42], j'avais beaucoup de contacts avec des ouvriers parisiens. Ils se montraient, eux aussi, exaspérés par la tournure inattendue que prenait la Révolution russe. D'abord, ils l'avaient saluée avec joie; puis, l'idée que les troubles et les revendications «maximalistes», comme on disait, affaiblissaient l'armée russe s'était imposée à eux. J'entendais dire couramment, puisqu'on le disait pour moi, que: «Les bolcheviks sont des salauds, vendus à l'Allemagne» et «les Russes tous des lâches». Je faillis me faire assommer dans un bistrot, ayant déplié un journal russe. Je me disais qu'à ce peuple déjà saigné à blanc on ne pouvait pas demander de penser calmement et surtout de comprendre fraternellement les aspirations d'un autre peuple lointain tout aussi saigné et surmené. Cette atmosphère ne fut pas étrangère à l'avènement au pouvoir du vieux Clemenceau[43], qui du reste ne faisait nullement figure de réactionnaire. La légende de sa jeunesse, de son rôle dans l'affaire Dreyfus[44], de ses boutades de tombeur de ministères, de ses campagnes contre les guerres coloniales, de la sympathie qu'il avait témoignée aux

anarchistes à l'époque des attentats de Ravachol et d'Émile Henry, l'auréolait si bien qu'elle effaçait le souvenir du sang ouvrier versé sous son premier ministère. Il faisait figure de jacobin plutôt que de bourgeois. Et ce fut en effet la grande chance de la bourgeoisie française de trouver à l'heure de la crise ce vieil homme énergique et têtu. Nous le détestions autant que nous l'admirions.

J'appris que, par un synchronisme d'événements tout à fait net, la France venait de traverser une crise révolutionnaire étouffée. Mars 1917, effondrement de l'autocratie russe. Avril 1917, les mutineries de Champagne[45]. Je crois que ces mutineries furent en réalité plus graves qu'on ne l'a jamais publié. Toute une armée faillit se désagréger, on y parlait de marcher sur Paris. Le généralissime Nivelle, successeur de Joffre, avait tenté la percée du front allemand (avril) à Craonne-Reims et payé une légère avance à un tel prix qu'il dut arrêter lui-même l'offensive. Les mutineries éclatèrent à ce moment. Elles furent matées sans répression excessive, ce qui fut d'une grande habileté. Un autre facteur psychologique d'une importance capitale survenait à cet instant précis pour refaire le moral de l'armée: l'entrée en guerre des États-Unis[46] (6 avril; l'offensive Nivelle commença le 9 avril). La confiance revint; désormais on pouvait vaincre; la Révolution russe, qui compliquait la situation, devint impopulaire.

Clemenceau arrivait au pouvoir au moment le plus critique en apparence; en réalité, le pire moment de la crise était passé sous tous les rapports. Le revirement psychologique s'était produit, les troupes américaines débarquaient, la bataille de l'Atlantique tournait en faveur des Alliés. Il commença par liquider à l'intérieur le parti de la paix blanche[47], dont Joseph Caillaux[48], député de la Sarthe, ancien président du Conseil, financier habile et réactionnaire, était le chef presque officiel. Ce parti misait sur la lassitude des masses, sur la crainte d'une révolution européenne, sur les inquiétudes des Habsbourg, sur la crise sociale qui germait en Allemagne, et il était diversement encouragé par des agents allemands. Miguel Almereyda, directeur du *Bonnet rouge*[49], en était devenu le condottiere; en cas de succès, il eût fait un ministre populaire, capable d'exploiter sincèrement et perfidement les sentiments des masses. Comme presque tous les militants, j'avais cessé de le voir depuis qu'il faisait ce que nous appelions par ironie «de la haute politique» dans les basses coulisses des cercles gouvernementaux. Il brûlait sa vie, devenu morphinomane, entouré de gens de théâtre, de maîtres chanteurs, de jolies femmes et d'entremetteurs politiques de toutes variétés. Vertige de l'argent et du risque! La courbe de son destin, partie des bas-fonds de Paris, montée au zénith de la combativité révolutionnaire, finissait dans la pourriture, sous les coffres-forts. Quand Clemenceau[50] le fit arrêter en même temps que ses collaborateurs, je pensai tout de suite que son procès serait impossible: il eût été trop facile à Miguel Almereyda d'engager à fond ceux qui étaient derrière lui. On l'eût probablement fusillé, mais en trop bonne compagnie. Peu de jours après, on le trouva sur son lit de prison, étranglé avec un lacet de soulier[51]. L'affaire ne fut jamais éclaircie.

Paris, cet été-là, vécut allègrement, avec autant de confiance résolue que d'inconscience. Les soldats d'Amérique apportaient beaucoup d'argent. Les Allemands étaient à Noyon – à une centaine de kilomètres? depuis si longtemps qu'on en avait pris l'habitude, sans inquiétude particulière. La nuit, l'approche des Gothas[52] faisait retentir les sirènes d'alarme, les gens descendaient dans les caves, quelques bombes tombaient. D'une chambrette sur les toits, près du Pont-Neuf, j'observais ces combats aériens – dont on ne voyait, au vrai, que les feux croisés des projecteurs. Nous nous mettions à la fenêtre, deux copains, et nous parlions

à voix basse de la mort stupide qui était possible. «Si mes livres étaient détruits, disait mon ami, je ne voudrais pas leur survivre […]. Toi, tu as l'espoir de la révolution, moi je n'ai même pas ça.» C'était un ouvrier instruit, mobilisé pour des corvées idiotes. La suspicion, la délation, la crainte s'installaient partout; on arrêtait de pauvres diables pour un mot dit dans la rue. Je jouissais d'une liberté précaire en lisant une histoire de l'art[53] – et que faire de mieux pendant cette trêve? Je fus enfin arrêté[54] dans la rue par deux inspecteurs terrifiés, qui s'attendaient, je ne sais pourquoi, à une résistance mortelle de ma part et se montrèrent enchantés quand je leur dis que je n'avais pas d'armes et nulle intention de combat. Comme il n'y avait rigoureusement rien à me reprocher, sinon peut-être des «idées dangereuses», selon l'admirable expression du législateur japonais, je fus envoyé, par mesure administrative, dans un camp de concentration, à Précigné, dans la Sarthe.

J'y trouvai tout un groupe de révolutionnaires, Russes et Juifs russes en majorité, qualifiés de «bolcheviks» ainsi que moi-même, sans l'être, naturellement. La répression, sitôt que tombent les garanties de liberté individuelle de la civilisation moderne, ne procède plus que par à-peu-près, à l'aveuglette, et patauge dans la confusion. Le système, à de pareilles époques, consiste à coffrer tout le monde dans certaines zones: Dieu reconnaîtra toujours les siens! Je ne m'indignai pas outre mesure, me sentant tellement étranger à ce monde, tellement décidé à vivre pour d'autres raisons que les siennes, que mon existence même en devenait une infraction à la loi non écrite du conformisme. Je formai vite à Précigné un groupe russe, d'une quinzaine de militants et d'une vingtaine de sympathisants. Il ne comprit qu'un bolchevik, l'ingénieur-chimiste Krauterkraft[55], dont je fus toujours le contradicteur, car il préconisait une dictature sans merci, la suppression de la liberté de la presse, la révolution autoritaire, l'enseignement marxiste. Nous voulions une révolution libertaire, démocratique – moins l'hypocrisie et la veulerie des démocraties bourgeoises – égalitaire, tolérante pour les idées et les hommes, qui userait de la terreur s'il le fallait, mais abolirait la peine de mort. Du point de vue théorique, nous posions très mal ces problèmes, le bolchevik les posait certainement mieux que nous; du point de vue humain, nous étions dans la vérité infiniment plus que lui. Notre entente se fondait donc sur un profond malentendu et sur une nécessité générale. Gardés par des territoriaux fatigués, qui ne pensaient à rien, si ce n'est à nous revendre avec bénéfice quelques bouteilles de vin, nous faisions, dans la vaste cour de ce couvent désaffecté, des meetings soviétiques. Paul Fouchs[56], vieux libertaire passionné, naïvement fier de ressembler à Lafargue, y prenait la parole avec moi. Des Belges, des Macédoniens, des Alsaciens, des «suspects» divers, quelques-uns terriblement, odieusement suspects en effet, nous écoutaient en silence, avec respect, mais en nous désapprouvant, car nous serions «mal vus» des autorités, nous perdrions notre espoir de libération et puis: «Ce qui a été sera, y a toujours eu des riches et des pauvres, la guerre est dans le sang de l'homme, vous n'y changerez rien, vous feriez mieux de chercher à vous débrouiller…» Les Belges et les Alsaciens étaient vaguement germanophiles, les Macédoniens, dignes, misérables, silencieux, n'étaient que Macédoniens, disposés à se battre contre l'univers pour leur liberté primitive de montagnards. Ils vivaient en communauté, tous dans la même misère, tous pouilleux, tous affamés, tous fraternels; Belges et Alsaciens se divisaient en riches, pauvres et commerçants véreux. Les riches se payaient de petites chambres confortables, ornées d'images représentant des femmes souriantes en déshabillé, et ils y passaient leur temps à se confectionner des plats fins et à jouer aux cartes. Les pauvres lavaient le linge des riches. Les plus pauvres vendaient leur ration de pain aux riches afin de s'acheter des mégots chez

le Trafiquant, ramassaient leur nourriture dans les poubelles et crevaient, dévorés par la vermine. Nous organisâmes pour eux une distribution de soupe, mais nous n'avions presque pas d'argent, cela ne pouvait pas les sauver tous. Ils crevaient malgré notre soupe. Les trafiquants tenaient de petits cafés dans des coins de chambrée, prêtaient sur gages, ouvraient la nuit, aux bougies, des tripots de jeu où l'on se battait parfois avec frénésie. Ils avaient même des invertis à la disposition des clients et des combines secrètes pour procurer aux riches, avec la complicité rétribuée du service de garde, le bonheur inouï d'un quart d'heure à passer dans un coin noir avec une servante de ferme. Une société en miniature, complète, complètement ennemie. Nous la méprisions, elle nous craignait un peu.

Le régime du camp était assez bon, assez libre. Seulement, on avait faim. La grippe espagnole entra, nous eûmes la mort pour compagne à toute heure. Un lazaret improvisé dans une chambre du rez-de-chaussée recevait les mourants, veillés à la porte par nos infirmiers volontaires. On les laissait râler, bleuir, se couvrir de taches en peau de panthère, se refroidir… Que faire? Mon tour venu, je passai la nuit aux étoiles, près de la porte de cette morgue puante, me dérangeant parfois pour donner à boire à un agonisant. Notre groupe n'eut pas un seul mort, bien que presque tous nous ayons été atteints; mais notre solidarité nous permettait de manger mieux que les autres pauvres. Le quart de la population du camp fut emporté en quelques semaines; pas un riche, toutefois, ne mourut. Nous nous soignions les uns les autres, nous refusions de laisser descendre nos malades à la morgue; et ceux-là, qui avaient paru s'en aller tout à fait, guérirent. J'acquérais sur la médecine des notions pressenties. Thérapeutique essentielle dans les cas les plus graves: nourrir et réconforter. Donner confiance: nous ne te lâcherons jamais, mon vieux, tiens bon! Pendant l'épidémie, nos réunions continuèrent. Au cours d'une conférence que je faisais, intentionnellement, ce soir-là, afin de distraire l'attention du service de garde, un des nôtres[57] tenta de s'évader, à la faveur d'un orage. Il tomba dans le chemin de ronde, sous la lueur blafarde des projecteurs: «Six balles pour un corps de vingt ans…» Le lendemain, nous appelâmes le camp à la révolte. L'Ancien des Macédoniens vint nous dire qu'ils nous soutiendraient. Les Belges et les Alsaciens nous répondirent que cette histoire ne les regardait pas, que ça finirait mal, qu'ils ne «marchaient» pas. Le préfet de la Sarthe vint nous promettre une enquête. Le chef de camp me demanda un entretien confidentiel pour me révéler qu'il connaissait le projet d'évasion par un trafiquant; que plusieurs internés devaient partir – c'était vrai; que les gendarmes avaient décidé d'en tuer un autre, un salaud, un Roumain soupçonné d'espionnage, indicateur au surplus; que «ma parole d'honneur, votre camarade, nous avions l'intention de le laisser courir et ça me crève le cœur, ce qui est arrivé, cette erreur, je vous assure…» Tout était vrai, la révolte s'éteignit. Nous éprouvions pour les espions une répulsion physique. Le Roumain continua de se promener dans la cour en fumant des cigarettes blondes…

La guerre civile éclatait en Russie[58]. À la suite du soulèvement contre-révolutionnaire de Iaroslavl[59] et de l'attentat de Dora Kaplan[60] contre Lénine, la Tchéka[61] mettait en état d'arrestation le consul de Grande-Bretagne à Moscou, M. Lockhart, et la mission militaire française du général Lavergne[62]. Des négociations, conduites par la Croix-Rouge danoise, commencèrent en vue d'un échange d'otages. Tchitcherine[63], sorti lui-même d'un camp de concentration d'Angleterre, réclama la libération de Litvinov[64], emprisonné à Londres, et celle des «bolcheviks» internés en France: nous. Les négociations n'aboutirent qu'après l'explosion de joie de l'armistice. Les autorités nous offraient le choix entre une libération prochaine et ce départ pour la Russie, en qualité d'otages répondant sur leurs têtes du salut

des officiers français. Sur une quinzaine, cinq membres de notre groupe insistèrent avec moi pour partir. De ce nombre, un marin syndicaliste, tuberculeux, Dimitri Barakov, qui voulait avant de mourir voir la Russie rouge; nous le soutînmes à l'aide de piqûres pendant le voyage et il mourut sitôt arrivé; un autre marin, un Letton, qui se fit tuer très promptement en défendant le port de Riga, André Brode; un jeune socialiste juif qui allait mourir du typhus sur le front de Pologne, Max Feinberg[65]; une sorte de traître; un fantoche. Nous partîmes sac au dos, dans la nuit froide, entourés des joyeuses clameurs du camp tout entier. Quelques-uns des pires compagnons d'internement étaient venus nous donner l'accolade au départ, sans que nous eussions le cœur de les repousser. Le sol gelé résonnait durement sous nos pieds, les étoiles reculaient devant nous. Vaste nuit, nuit légère.

Nous traversâmes des villes bombardées, nous voyageâmes par des campagnes semées de croix de bois, nous entrâmes au pays des Tommies. Une nuit, dans un port aux maisons déchiquetées par les bombes, j'entrai avec notre malade et des inspecteurs de police dans un cabaret plein de soldats britanniques. Ils remarquèrent nos têtes inaccoutumées.

— Qui êtes-vous? Où allez-vous?

— Des révolutionnaires, nous allons en Russie.

Trente visages tannés nous entourèrent avidement, nous dûmes serrer toutes les mains. Depuis l'armistice, le sentiment populaire changeait de nouveau, la Révolution russe redevenait un lointain flambeau. À Dunkerque, dans la prison désaffectée, un autre groupe d'otages nous attendait, amené d'un autre camp par le Dr Nikolaenko[66]. L'échange se faisait tête pour tête et les Russes étaient roulés. Sur quarante otages, à peine s'il y avait dix militants authentiques; et presque une vingtaine d'enfants. Devions-nous protester contre cette duperie? Le Dr Nikolaenko, très grand, les cheveux blancs, les yeux bridés, soutint qu'«un enfant à la mamelle vaut bien un général». Lié au Syndicat des marins russes, il avait, à Marseille, organisé une grève sur des vaisseaux chargés de munitions destinées aux Blancs. Nous fûmes, lui et moi, les délégués du groupe des otages. «Otages aussi, les moutards de moins de dix ans? demandais-je à des officiers, ça vous paraît compatible avec l'honneur militaire?» Ils écartaient les bras, gênés: «Nous n'y pouvons rien.» Plutôt sympathiques, d'ailleurs, ils lisaient dans leurs cabines Romain Rolland[67]: *Au-dessus de la mêlée.* Ce dialogue eut lieu en mer – au large des côtes plates du Danemark, sur une mer laiteuse d'où l'on voyait parfois émerger la pointe des mâts des bateaux coulés. La rumeur ayant couru que des officiers français avaient péri en Russie, on venait nous informer que nous étions exposés à des représailles. Beau voyage, à part ça, en première classe. Un destroyer accompagnait le steamer et parfois canonnait longuement des mines flottantes. Un geyser noir montait des vagues, les enfants-otages applaudissaient. De la brume et de la mer nous vîmes surgir, lignes massives, pierres grises, toits d'émeraude mate, le château d'Elseneur. Faible prince Hamlet, tu vacillais dans un brouillard de crimes, mais tu posais bien la question. L'être ou le non-être, pour les hommes de notre temps, c'est la volonté ou la servitude, il n'est que de choisir! Nous sortons du néant, nous entrons dans le domaine de la volonté. C'est peut-être ici l'idéale frontière. Un pays nous attend où la vie recommence à neuf, à coups de volonté, de lucidité, d'implacable amour des hommes. Derrière nous, l'Europe entière s'embrase peu à peu après avoir failli s'asphyxier dans son brouillard de massacres. Nous sommes nés à la force; pas toi et moi, qui sommes bien secondaires, tous ceux auxquels nous appartenons sans qu'ils le sachent, jusqu'à ce Sénégalais casqué, transi sous sa fourrure, qui veille mornement au bas de la passerelle des officiers. De telles effusions enthousiastes se mêlaient à nos discussions

sur des points de doctrine. Puis une étonnante enfant de vingt ans[68], aux grands yeux pleins de sourire et d'une sorte de frayeur apaisée, venait nous chercher sur le pont, nous disant que le thé était prêt dans la cabine, bondée de gosses, d'un vieil ouvrier anarchiste plus exalté que nous. J'appelais cette jeune fille l'Oiseau bleu – et c'est elle qui m'apporta en balbutiant la nouvelle de l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg[69].

À partir des îles d'Aland, la Baltique était de glace, constellée d'îles blanches. Un destroyer fendait la banquise, à cent mètres devant nous, et le paquebot s'avançait lentement, par un étroit chenal noir tout bouillonnant. D'énormes blocs de glace tournoyaient sous l'avant. Nous les contemplions jusqu'au vertige; ce spectacle, par moments, me paraissait plein de signification. Plus beau que la féerie des paysages.

La Finlande[70] nous accueillit en ennemis, car la terreur blanche venait de s'y installer. Le port désert de Hangö, sous la neige. Des fonctionnaires rébarbatifs me répondaient en russe qu'ils ne parlaient pas le russe! «Alors, parlez-vous l'espagnol, le turc, le chinois? Nous sommes internationaux. La seule langue que nous ne parlons pas, c'est la vôtre!» Les officiers français intervinrent et l'on nous boucla dans des wagons gardés aux issues par des géants blonds, aux yeux de pierre, encapuchonnés de blanc, fusil chargé, qui avaient ordre de tirer, l'on nous en avertit, à la première tentative de descendre. J'insistai:

— Veuillez demander à M. l'officier finlandais si cet ordre vise aussi les enfants-otages?

M. l'officier s'emporta:

— Tout le monde!

— Veuillez remercier M. l'officier.

L'air glacé se chargeait de glaciale violence. Sans quitter les wagons, nous traversâmes ce vaste pays de bois dormants, de lacs enneigés, d'étendues blanches, de jolis chalets peints perdus dans les solitudes. Nous traversâmes des villes si proprettes, si silencieuses qu'elles faisaient penser à des jouets d'enfant. Nous eûmes un moment de panique quand, au soir tombant, dans une clairière, le train s'arrêta, des fantassins se déployèrent le long des voies et l'on nous invita à descendre. Les femmes murmuraient: «Ils vont nous fusiller.» Ce n'était que pour prendre l'air, pendant que l'on balayait les wagons et réapprovisionnait en bois la locomotive. Les sentinelles, malgré la consigne, s'adoucissaient envers les enfants.

Nous franchîmes la frontière soviétique en pleine nuit, dans la forêt. Nous marchions péniblement, enfonçant dans la neige. Un froid aigu transperçait nos minces vêtements. Nous claquions des dents. Roulés dans des couvertures, les enfants pleuraient. Sur un petit pont blanc, par un clair de lune brumeux, des hommes avec des lanternes nous comptaient au passage. Le factionnaire rouge auquel nous criions, étranglés de joie: «Salut, camarade!», nous demanda si nous avions du pain. Nous en avions. Tiens, prends. La révolution a faim. Rassemblés autour d'un feu de bûches qui nous éclairait fantastiquement, dans le poste de commandement de ce secteur mort de premières lignes, une baraque en rondins, sans meubles, pourvue de téléphones, nous mesurions l'étrangeté de ce premier contact avec notre pays, notre révolution. Deux ou trois soldats rouges en capotes usées s'affairaient aux téléphones sans paraître s'intéresser à nous. Visages décharnés. Ils faisaient ce qu'ils avaient à faire en surmontant une immense fatigue. Ils s'animèrent quand nous leur offrîmes des conserves. «Alors, on n'a pas faim en France? Ils ont encore du pain blanc là-bas?» Nous leur demandâmes des journaux, ils n'en recevaient pas. Nous ne songeâmes pas à dormir dans le wagon de marchandises, bien chauffé par un poêle en fonte, et traîné par une locomotive poussive qui nous emporta à travers l'aube blanche, idéalement pure, vers Petrograd.

Paysage boréal. Pas de trace de l'homme. Splendeur de la neige, confins du néant. Dans un second petit poste perdu, un autre soldat, indifférent à tout ce qui n'était pas la faim et la nourriture, nous trouva un numéro de la *Severnaïa Kommouna* [la commune du Nord], organe du Soviet de Petrograd. Cette grande feuille grise imprimée avec une encre pâle nous troubla. Nous n'avions jamais dissocié l'idée de révolution de celle de liberté. Tout ce que nous savions de la Révolution française, de la Commune de Paris, du 1905 russe, nous montrait l'effervescence populaire, le bouillonnement des idées, la compétition des clubs, des partis, des journaux – sauf pendant la Terreur, sous le règne de l'Être suprême; mais la Terreur de 1793 était à la fois un apogée et le commencement de la fin, l'acheminement vers Thermidor. Nous nous attendions à respirer à Petrograd l'air d'une liberté, sans doute dure et même cruelle à ses ennemis, mais large et tonique. Et nous trouvions dans ce premier journal un terne article signé G. Zinoviev[71] sur «le monopole du pouvoir». «Notre parti gouverne seul […] il ne permettra à personne […]. Nous sommes la dictature du prolétariat […] les fallacieuses libertés démocratiques réclamées par la contre-révolution…» Je cite de mémoire, mais tel était bien le sens de cette prose. Nous essayâmes de nous la justifier par l'état de siège, le péril mortel, mais l'un et l'autre pouvaient justifier les faits, les faits faisant violence aux hommes et aux idées, non une théorie de l'étouffement de toute liberté. Je note la date de cet article: janvier 1919. Le splendide désert continuait à se dérouler sous nos yeux. Nous approchions de Petrograd.

---

[a] Passage corrigé à l'encre, puis rayé au crayon bleu.
[b] Passage corrigé à l'encre, puis rayé au crayon bleu.

CHAPITRE 3

LA DÉTRESSE ET L'ENTHOUSIASME (1919-1920)

Nous entrions dans un monde mortellement glacé. La gare de Finlande, étincelante de neige, était déserte. La place où Lénine avait parlé à une foule, du haut d'une auto blindée, n'était plus qu'un désert blanc bordé de maisons mortes. Les larges artères droites, les ponts lancés sur la Neva, fleuve de glace couvert de neige, semblaient d'une ville abandonnée; de loin en loin un maigre soldat en capote grise, une femme transie sous des châles passaient comme des fantômes dans un silence d'oubli. Vers le centre commençait une animation douce et spectrale. Des traîneaux découverts, traînés par des chevaux faméliques, s'en allaient sans hâte sur la blancheur. Presque pas d'automobiles. De rares passants, transpercés par le froid et la faim, avaient le visage livide. Des soldats haillonneux, le fusil accroché à l'épaule par une corde, cheminaient sous des fanions rouges. Les palais somnolaient le long de larges perspectives ou devant les canaux gelés; d'autres, plus vastes, régnaient sur les places des parades d'autrefois. Les élégantes façades baroques des résidences de la famille impériale étaient peintes en rouge sang-de-bœuf; les théâtres, les états-majors, les ex-ministères, en style Empire, faisaient un fond de nobles colonnades blanches à de vastes solitudes. La haute coupole dorée de Saint-Isaac, supportée par de puissantes colonnes de granit rouge, flottait sur cette ville en perdition comme un symbole des splendeurs passées. Nous allâmes contempler, du quai de la Neva, les basses casemates de la forteresse Pierre-et-Paul et la flèche dorée, en pensant à tant de révolutionnaires qui, depuis Bakounine et Netchaïev[1], avaient lutté, étaient morts sous ces pierres pour nous donner le monde. C'était la capitale du Froid, de la Faim, de la Haine et de la Ténacité. De trois millions d'habitants environ, la population de Petrograd venait de tomber en un an à quelque sept cent mille âmes en peine.

Nous reçûmes dans un centre d'accueil de minimes rations de pain noir et de poisson sec. Jamais encore nul d'entre nous n'avait connu de si misérable nourriture. Des jeunes femmes en bandeaux rouges et des jeunes agitateurs à lunettes nous résumaient l'état des choses: «Famine, typhus, contre-révolution partout. Mais la révolution mondiale va nous sauver.» Ils le savaient mieux que nous, nos doutes les rendaient par instants soupçonneux. Ils nous demandaient seulement si l'Europe allait bientôt s'embraser. «Qu'attend le prolétariat français pour prendre le pouvoir?»

Les dirigeants bolcheviks que je vis tout de suite me tinrent à peu près le même langage. La femme de Zinoviev, Lilina, commissaire du peuple à la Prévoyance sociale de la Commune du Nord, vêtue d'une vareuse d'uniforme, petite, les cheveux coupés ras, l'œil gris, vif et dur[a], me dit: «Vous amenez des familles? Je peux les loger dans des palais, je sais que ça fait parfois plaisir, mais les boudoirs sont inchauffables. Envoyez plutôt les ménages à Moscou. Ici, nous sommes dans une ville assiégée[2]. Des émeutes de la faim peuvent commencer, les Finnois peuvent foncer, les Anglais peuvent attaquer. Le typhus fait tant de morts qu'on ne réussit pas à les enterrer. Heureusement, ils sont gelés. Si vous voulez du travail, il y en a!» Et elle me parla avec passion de l'œuvre soviétique: création d'écoles, maisons d'enfants, secours

aux invalides, assistance médicale gratuite, le théâtre pour tous… «Nous travaillons quand même et nous travaillerons jusqu'à la dernière heure!» Je devais plus tard la connaître: l'usure n'eut pas de prise sur elle. Chklovski[3], commissaire du peuple aux Affaires étrangères (du gouvernement de la Commune du Nord), un intellectuel à barbiche noire, au teint jaune, me reçut dans un salon du grand état-major de naguère:

— Que dit-on de nous à l'étranger?

— On dit que le bolchevisme n'est que banditisme…

— Il y a de ça, me répondit-il tranquillement. Vous verrez, nous sommes débordés. Les révolutionnaires ne forment dans la révolution qu'un pourcentage tout à fait infime.

Il me dépeignit la situation en termes implacables. Une révolution moribonde, étranglée par le blocus, prête à se muer à l'intérieur en une contre-révolution chaotique. C'était un homme d'une lucidité amère. (Il s'est suicidé vers 1930.)

Zinoviev[4], par contre, président du Soviet, affectait une assurance extraordinaire. Bien rasé, le teint pâle, le visage un peu bouffi, la chevelure abondante et bouclée, le regard gris-bleu, il se sentait simplement à sa place au sommet du pouvoir, étant le plus ancien des collaborateurs de Lénine au Comité central; mais de toute sa personne émanait aussi une sensation de mollesse et comme d'inconsistance cachée. Une effroyable réputation de terreur l'environnait à l'étranger et je le lui dis. «Bien sûr, me répondit-il en souriant, nos manières plébéiennes de nous battre ne plaisent pas.» Et il fit une allusion aux derniers représentants du corps consulaire, qui faisaient auprès de lui des démarches en faveur des otages et qu'il envoyait promener: «Si c'était nous les fusillés, ces messieurs seraient bien contents, n'est-ce pas?» L'entretien roula surtout sur l'état d'esprit des masses dans les pays d'Occident. Je disais que d'immenses événements mûrissaient, mais avec lenteur, dans l'incapacité et l'inconscience, et qu'en France, plus précisément, il ne fallait pas s'attendre à une montée révolutionnaire avant longtemps. Zinoviev sourit d'un air de supériorité bienveillante. «On voit bien que vous n'êtes pas marxiste. L'Histoire ne peut plus s'arrêter en chemin.»

Maxime Gorki[5] me reçut affectueusement. Au temps de sa jeunesse de crève-la-faim, il s'était lié à Nijni Novgorod avec ma famille maternelle. Son appartement du Kronverski prospect, plein de livres et d'objets d'art chinois, me parut tiède comme une serre. Lui-même, frileux dans son épais chandail gris, toussait beaucoup, luttant depuis une trentaine d'années contre la tuberculose. Grand, maigre, osseux, les épaules larges et la poitrine creuse, il se voûtait un peu en marchant. Son corps vigoureusement charpenté, mais anémié, paraissait essentiellement porter la tête, une tête ordinaire d'homme du peuple, osseuse et creusée, presque laide en somme, avec ses pommettes saillantes et sa grande bouche mince, et son nez de flaireur, large et pointu. Le teint terreux, il mâchonnait, sous sa courte moustache en brosse, de la tristesse et plus encore une souffrance mêlée de colère. Ses sourcils drus se fronçaient facilement, ses yeux grands et gris avaient une extraordinaire intensité d'expression. Il n'était qu'avidité de connaître et comprendre humainement, avec la volonté d'aller jusqu'au fond des choses inhumaines, de ne jamais s'arrêter aux apparences, de ne point tolérer qu'on lui mente, de ne jamais mentir lui-même. Je vis tout de suite en lui le témoin par excellence, le juste témoin, l'implacable témoin de la révolution, et c'est en témoin qu'il me parla. Très dur pour les bolcheviks, «ivres d'autorité», qui «canalisaient la violente anarchie spontanée du peuple russe», «recommençaient un despotisme sanglant», mais qui étaient «seuls dans le chaos» avec quelques hommes incorruptibles à leur tête. Ses propos

partaient toujours de faits, d'anecdotes saisissantes sur lesquels s'étayaient des généralisations fermement pensées. Les prostituées lui envoyaient une délégation: elles demandaient à constituer un syndicat. L'œuvre entière d'un savant qui avait consacré sa vie à l'étude de sectes religieuses, stupidement saisie par la Tchéka, stupidement transportée d'un point de la ville à un autre, à travers les neiges, toute une charrette de documents et de manuscrits, se perdait sur un quai désert, car le cheval affamé crevait en route; des étudiants rapportaient par hasard à Alexis Maximovitch des liasses de manuscrits précieux. Ce qui se passait avec les otages, dans les prisons, était monstrueux; la faim débilitait les masses, la faim atteignait la vie cérébrale du pays entier. Cette révolution socialiste montait du plus profond de la plus vieille Russie barbare. La campagne pillait systématiquement la ville, en exigeant un objet – même inutile – pour chaque poignée de farine apportée clandestinement à la ville par les moujiks. «Ils emmènent au fond des villages des chaises dorées, des candélabres, et jusqu'à des pianos! Je les ai vus emporter des réverbères…» Il fallait maintenant tenir avec le régime révolutionnaire, par crainte d'une contre-révolution rurale qui ne serait plus qu'un déchaînement de sauvagerie. Maxime Gorki, que dans le contact personnel on appelait Alexis Maximovitch, me conta d'étranges supplices réinventés pour les «commissaires» dans de lointaines campagnes, comme celui qui consiste à faire sortir, par une incision faite dans l'abdomen, l'intestin grêle pour l'enrouler lentement autour d'un arbre. Il pensait que la tradition des supplices se maintenait par la lecture de *La légende dorée*[6].

Les intellectuels antibolcheviks, qui étaient de beaucoup les plus nombreux, me donnaient à peu près la même vision d'ensemble. Ils considéraient le bolchevisme comme fini, épuisé par la famine et la terreur, ayant tout le pays paysan contre lui, toute l'intelligentsia contre lui, la grande majorité de la classe ouvrière contre lui. Les gens qui me tenaient ce langage avaient fait avec ardeur la révolution de mars 1917. Parmi eux, les juifs vivaient dans l'angoisse des prochains pogromes. Tous s'attendaient à un chaos plein de massacres. «Les folies doctrinales de Lénine et de Trotski se paieront cher. Le bolchevisme, me disait un ingénieur formé à l'université de Liège, n'est plus qu'un cadavre. Le problème est de savoir quels en seront les fossoyeurs.» La dissolution de l'Assemblée constituante et certains crimes du début de la révolution, comme l'exécution-assassinat des frères Hingleize[7] et l'assassinat, dans un hôpital, des députés libéraux Chingarev et Kokochkine[8], laissaient des ressentiments exaspérés. Les violences des meneurs de foules, tels que les marins de Cronstadt, lésaient le sentiment humain des hommes de bonne volonté, au point de leur faire perdre toute faculté critique. À combien de pendaisons, d'humiliations, de répressions sans merci, de menaces répondaient ces excès? Si l'antibolchevisme l'emportait, serait-il plus clément? Que faisaient donc les Blancs (monarchistes, quand ils remportaient des victoires)? J'avais affaire à des gens qui pleuraient le rêve d'une démocratie éclairée, gouvernée par un parlement sage, inspirée par une presse idéaliste (la leur)… Je les voyais désarmés, pris entre deux feux, c'est-à-dire entre deux complots, à la fin de l'été 1917, et il me semblait évident que si à ce moment l'insurrection bolchevik n'avait pas pris le pouvoir, la conspiration des vieux généraux, appuyée sur les organisations d'officiers, l'aurait sûrement pris. La Russie n'aurait évité la Terreur rouge qu'en subissant la Terreur blanche; elle n'aurait évité la «dictature du prolétariat» qu'en subissant une dictature de la réaction. De sorte que les propos les plus indignés des intellectuels antibolcheviks disposés à suivre malgré eux, en rechignant, la contre-révolution me révélaient la nécessité du bolchevisme.

Moscou, ses vieilles architectures italiennes et byzantines, ses églises sans nombre, ses neiges, sa fourmilière humaine, ses grandes administrations, ses marchés semi-clandestins occupant de vastes places, Moscou semblait vivre un peu mieux que Petrograd, en échafaudant comités sur conseils et directions sur commissions. De cet appareil qui me sembla fonctionner en grande partie à vide en perdant les trois quarts de son temps en délibérations sur des projets irréalisables, j'eus tout de suite la pire impression. Il nourrissait déjà, dans la misère générale, une multitude de fonctionnaires plus affairés qu'occupés. On trouvait dans les bureaux des commissariats des messieurs élégants, de jolies dactylos parfaitement poudrées, des uniformes seyants surchargés d'insignes, et tout ce beau monde, contrastant avec la plèbe affamée de la rue, vous renvoyait pour la moindre chose de bureau en bureau sans le moindre résultat. Je vis des hommes appartenant aux milieux dirigeants réduits à téléphoner à Lénine pour obtenir un billet de chemin de fer ou une chambre à l'hôtel, c'est-à-dire à la Maison des soviets. Le secrétariat du Comité central me donna des billets de logement, mais je n'obtins pas de logement, car il y fallait en plus l'initiation à la combine. Je rencontrais les leaders mencheviks et quelques anarchistes. Les uns et les autres dénonçaient avec raison l'intolérance du régime, bien décidés à refuser aux dissidents de la révolution le droit à l'existence, et les excès de la terreur. Ni les uns ni les autres n'avaient cependant rien de décisif à proposer. Les mencheviks éditaient un quotidien[9], très lu; ils avaient récemment donné leur adhésion au régime et recouvré la légalité[10]. Ils réclamaient l'abolition de la Tchéka[11], ils préconisaient le retour à la démocratie soviétique. Un groupement anarchiste[12] préconisait la Fédération des communes libres; d'autres ne voyaient d'issue que dans de nouvelles insurrections, tout en reconnaissant que la famine rendait impossibles les progrès de la révolution. J'appris que, vers l'automne 1918, les Gardes noires anarchistes s'étaient senties si fortes que leurs chefs pensèrent à s'emparer de Moscou. Novomirski et Borovoï[13] s'étaient élevés contre cette aventure. «Nous ne saurions remédier à la famine, disaient-ils, qu'elle conduise au tombeau la dictature des commissaires! Notre heure viendra ensuite!» Les mencheviks me parurent admirablement intelligents, probes, dévoués au socialisme, mais complètement dépassés par les événements. Ils représentaient un principe juste, celui de la démocratie ouvrière, mais dans une situation si pleine de périls mortels que l'état de siège ne permettait pas le fonctionnement d'institutions démocratiques. Et leur amertume de parti brutalement vaincu déformait quelquefois leur pensée. S'attendant à une catastrophe, quelques-uns ne se ralliaient que du bout des lèvres. Ils étaient en outre compromis par le soutien qu'ils avaient prêté en 1917 aux gouvernements qui n'avaient su ni réaliser la réforme agraire ni paralyser la contre-révolution militaire.

Des dirigeants bolcheviks, je ne vis cette fois à Moscou qu'Avelii Enoukidze[14], secrétaire du Comité exécutif des Soviets de l'Union. C'était un Géorgien blond-roux, au visage carré, éclairé d'yeux bleus; corpulent et noble de maintien comme les montagnards racés. Il fut affable, rieur, réaliste dans la même note que les bolcheviks de Petrograd. «Fameuse, notre bureaucratie, en effet! Je crois Petrograd plus sain. Je vous conseille même de vous y établir, si les dangers de Petrograd ne vous effraient pas trop […]. Ici, nous mêlons tous les défauts de la vieille Russie à tous ceux de la nouvelle. Petrograd est un avant-poste, c'est le front…» Tout en parlant de conserves et de pain, je lui demandai: «Pensez-vous que nous tiendrons? Je suis comme un homme tombé d'une autre planète et j'ai par moments la sensation d'une

révolution à l'agonie.» Il éclata de rire. «C'est que vous ne nous connaissez pas. Nous sommes infiniment plus forts que nous ne le paraissons.»

À Petrograd, Gorki m'offrait de travailler avec lui aux éditions de la «Littérature universelle[15]», mais je ne rencontrai là que des gens de lettres vieillis ou aigris qui cherchaient à s'évader du présent en retraduisant Boccace[16], Knut Hamsun[17] et Balzac. Mon parti était pris, je ne serais ni contre les bolcheviks ni neutre, je serais avec eux, mais librement, sans abdication de pensée ni de sens critique. Les carrières gouvernementales m'étaient d'un accès facile, je décidai de les éviter et même d'éviter, autant que ce serait possible, les fonctions impliquant l'exercice de l'autorité: d'autres s'y complaisaient tellement que je me crus permise cette attitude, évidemment erronée. Je serais avec les bolcheviks parce qu'ils accomplissaient tenacement, sans découragement, avec une ardeur magnifique, avec une passion réfléchie, la nécessité même; parce qu'ils étaient seuls à l'accomplir, prenant sur eux toutes les responsabilités et toutes les initiatives et faisant preuve d'une étonnante force d'âme. Ils se trompaient certainement sur plusieurs points essentiels: dans leur intolérance, dans leur foi en l'étatisation, dans leur penchant pour la centralisation et les mesures administratives. Mais s'il fallait combattre leurs fautes avec liberté d'esprit et avec esprit de liberté, c'était parmi eux. Il se pouvait au demeurant que ces maux fussent imposés par la guerre civile, le blocus, la famine et que, si nous réussissions à survivre, la guérison survînt d'elle-même. Je me souviens d'avoir écrit dans une de mes premières lettres de Russie[18] que j'étais «bien décidé à ne point faire de carrière dans la révolution et, le danger mortel passé, à me retrouver avec ceux qui combattront les maux intérieurs du nouveau régime…».

Je fus collaborateur de la *Severnaïa Kommouna*, organe du Soviet de Petrograd, instructeur des clubs de l'Instruction publique, inspecteur-organisateur des écoles du IIe rayon, chargé de cours à la milice de Petrograd, etc. Les hommes manquaient, on m'accabla de travail. Tout cela permettait tout juste de vivoter d'un jour à l'autre dans un chaos bizarrement organisé; je n'en demandais pas plus. Les miliciens, auxquels j'enseignais, le soir, l'histoire et les premiers éléments des «sciences politiques» – on disait «la grammaire politique» –, m'offraient, quand la leçon avait été vivante, un morceau de pain noir et un hareng. Contents de me poser des questions sans fin, ils m'accompagnaient ensuite jusqu'à mon logement par la ville enténébrée, pour qu'on ne volât pas mon précieux petit paquet; et nous trébuchions ensemble, devant l'Opéra, sur une carcasse de cheval mort dans la neige. La IIIe Internationale venait de se fonder à Moscou (mars 1919) et de désigner Zinoviev pour la présidence de l'Exécutif (sur proposition de Lénine)[19]. Le nouvel Exécutif n'avait encore ni personnel ni bureaux. Zinoviev m'offrit, bien que je ne fusse pas du parti, d'organiser ses services. Trop peu au fait de la vie russe, je ne voulus pas assumer seul pareille tâche. Zinoviev me dit au bout de quelques jours: «J'ai trouvé un homme admirable avec lequel vous vous entendrez à fond…»; et c'était vrai. Je connus ainsi Vladimir Ossipovitch Mazine[20], qui venait, mû par les mêmes mobiles que moi, de donner son adhésion au parti.

Avec sa centralisation strictement utilitaire du pouvoir, son dédain de l'individualisme et de la renommée, la Révolution russe a laissé dans l'obscurité autant d'hommes de premier plan – au moins – qu'elle en a fait connaître. Mazine m'apparaît, parmi ces grandes figures demeurées quasi inconnues, comme l'une des plus remarquables. Nous nous trouvâmes un jour dans une vaste salle de l'Institut Smolny, meublée uniquement d'une table et de deux chaises, face à face, plutôt comiquement attifés. (Je continuais à porter un gros bonnet en poil

de mouton blanc, cadeau d'un cosaque, et un petit pardessus miteux de chômeur d'Occident…) Mazine, vêtu d'un vieil uniforme bleu râpé aux coudes, rasé de trois jours, les yeux cerclés d'antiques lunettes en métal, le visage allongé, le front haut, le teint terreux des affamés… «En somme, me dit-il, c'est nous l'Exécutif de la nouvelle Internationale! C'est drôle, vraiment!» Et sur cette table nue, nous nous mîmes à dessiner des projets de sceau – car il fallait tout de suite à la présidence un grand sceau –, le grand sceau de la révolution mondiale, ni plus ni moins! Nous y voulions pour symbole la planète. Nous fûmes amis dans l'inquiétude, le doute et la confiance, passant ensemble tous les moments qu'un travail harcelant nous laissait à scruter les problèmes de l'autorité, de la terreur, de la centralisation, du marxisme et de l'hérésie. Nous avions tous deux de forts penchants pour l'hérésie; je commençais à m'initier au marxisme; Mazine y était venu par des chemins personnels, dans les bagnes. Il y joignait un vieux fond libertaire et un tempérament ascétique. Adolescent en 1905, pendant la journée rouge du 22 janvier, il avait vu les rues de Saint-Pétersbourg inondées du sang des pétitionnaires ouvriers, et décidé tout de suite, pendant que les fouets courts des cosaques achevaient de disperser la foule, d'apprendre la chimie des explosifs. Devenu très vite l'un des chimistes du groupe maximaliste, qui voulait une révolution socialiste «totale», Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt, fils d'une bonne famille de bourgeoisie libérale, confectionna les bombes avec lesquelles trois de ses camarades, costumés en officiers, se présentèrent, le 12 août 1906, à une réception de gala du président du Conseil Stolypine, et se firent sauter eux-mêmes en faisant sauter la résidence. Quelque temps après, les maximalistes assaillaient en plein Pétersbourg un fourgon du Trésor. Lichtenstadt, condamné à mort puis gracié, fit dix ans au bagne de Schlüsselbourg, souvent en cellule avec le bolchevik géorgien Sergo Ordjonikidze[21], qui devait devenir un des organisateurs de l'industrialisation soviétique. En cellule, Lichtenstadt écrivit un ouvrage de méditation scientifique publié par la suite: *Goethe et la philosophie de la nature* – et étudia Marx. Un matin de mars 1917, les forçats de Schlüsselbourg, rassemblés dans la cour du bagne par des gardiens en armes, crurent qu'on allait les livrer au massacre, car des clameurs de foule furieuse battaient sans relâche l'enceinte de la prison; mais cette foule, en réalité délirante de joie, enfonça les portes, et des forgerons couraient à sa tête, apportant leurs outils pour briser les chaînes. Les forçats durent protéger leurs gardiens. Lichtenstadt sortit de prison pour prendre en main, le jour même, avec l'anarchiste Justin Jouk[22], l'administration de la ville de Schlüsselbourg. Quand un autre forçat, son ami, qu'il admirait, se fit tuer en combattant, Lichtenstadt reprit le nom du mort et se fit appeler Mazine pour rester fidèle à un exemple. Marxiste, il fut d'abord menchevik, par attachement à la démocratie, puis s'affilia au Parti bolchevik pour être avec les plus actifs, les plus créateurs et les plus menacés. Il avait de grands livres en tête, une âme de savant, une candeur enfantine devant le mal, peu de besoins. Depuis onze ans, il attendait de retrouver sa compagne, maintenant séparée de lui par le front sud. «Les tares de la révolution, me répétait-il, il faut les combattre dans l'action.» Nous vécûmes entre les téléphones, trimbalés dans la vaste ville morte par des autos essoufflées, réquisitionnant des imprimeries, sélectionnant du personnel, corrigeant des épreuves jusque dans les trams, négociant avec le Conseil de l'économie pour de la ficelle, avec l'imprimerie de la Banque d'État pour du papier, courant à la Tchéka ou à de lointaines prisons de banlieue dès qu'on nous signalait quelque abomination – et c'était tous les jours –, conférant le soir avec Zinoviev. Hauts fonctionnaires, nous fûmes logés à l'hôtel Astoria, première Maison des soviets, où résidaient les militants les plus responsables du parti, à

l'abri des mitrailleuses du rez-de-chaussée. Je fis au marché noir l'acquisition d'une vareuse fourrée de cavalier; nettoyée des poux, elle me donna bonne allure. À l'ancienne ambassade d'Autriche-Hongrie, nous trouvâmes de bons vêtements d'officiers habsbourgeois, en drap fin, pour quelques camarades de notre nouveau personnel. Nous étions de grands privilégiés, quoique la bourgeoisie, dépossédée et maintenant adonnée à toutes les spéculations imaginables, vécût beaucoup mieux que nous. À la table de l'Exécutif de la Commune du Nord, nous trouvions chaque jour une soupe grasse et souvent une ration de cheval légèrement avariée mais succulente. Les habitués en étaient Zinoviev, Evdokimov, du CC, Zorine, du Comité de Petrograd, Bakaev, président de la Tchéka, parfois Hélène Stassova[23], secrétaire du Comité central, parfois Staline, presque inconnu à cette époque. Zinoviev occupait un appartement du premier étage de l'Astoria; privilège inouï, cet hôtel des dictateurs était à peu près chauffé, bien éclairé la nuit tombée, parce que le travail n'y cessait jamais, mais il faisait ainsi un énorme vaisseau de lumière au-dessus des places noires. Des rumeurs nous prêtaient un incroyable bien-être et commentaient même nos prétendues orgies avec les actrices du corps de ballet, naturellement. Bakaev, de la Tchéka, portait cependant des bottes trouées; malgré mes rations extraordinaires de fonctionnaire gouvernemental, je serais mort de faim sans les combinaisons difficiles d'un marché noir, où nous échangions de menus objets rapportés de France. Le premier-né de mon ami Ionov[24], beau-frère de Zinoviev, membre de l'exécutif du Soviet, directeur-fondateur de la librairie de l'État, mourut de faim sous nos yeux. Nous gardions cependant des stocks et même des richesses considérables, mais pour l'État, avec des contrôles rigoureux dont notre personnel subalterne se jouait souvent. Nos traitements étaient limités au «maximum communiste» correspondant au salaire moyen d'un ouvrier qualifié. C'était le temps où le vieux bolchevik letton Pierre Stoutchka[25], grande figure oubliée, soviétisant la Lettonie, instituait un régime strictement égalitaire dans lequel le Comité du parti était aussi le gouvernement, et ses membres ne devaient jouir d'aucun privilège matériel. La vodka était prohibée, les camarades s'en procuraient clandestinement chez des paysans qui distillaient eux-mêmes un terrifiant alcool de grain à 80°. La seule orgie dont je me souvienne, je la surpris par une nuit de danger dans une chambre de l'Astoria où des amis, qui étaient tous des chefs, buvaient en silence ce feu liquide. Il y avait sur la table une grande boîte de thon, prise aux Anglais, quelque part dans les forêts de Shenkoursk et rapportée par un combattant. Ce poisson doux et gras nous parut une victuaille paradisiaque. Nous étions tristes à cause du sang.

Le téléphone devint mon ennemi intime, et peut-être est-ce pour cette raison que j'éprouve encore pour lui une aversion constante. Il m'apportait à toute heure des voix de femmes bouleversées qui parlaient d'arrestations, d'exécutions imminentes, d'injustices, suppliaient d'intervenir tout de suite, pour l'amour de Dieu! Depuis les premiers massacres des Rouges prisonniers par les Blancs, les assassinats de Volodarski et d'Ouritski[26] et l'attentat contre Lénine (été 1918), la coutume de l'arrestation et souvent de l'exécution des otages s'était généralisée et légalisée. Déjà la Tchéka – Commission extraordinaire de répression de la contre-révolution, de la spéculation et de la désertion –, arrêtant en masse les suspects, avait tendance à régler elle-même leur sort[27], sous le contrôle formel du parti, en réalité à l'insu de quiconque. Elle devenait un État dans l'État, à l'abri du secret de guerre et des procédures mystérieuses. Le parti s'efforçait de mettre à sa tête des hommes incorruptibles, comme l'ancien forçat Dzerjinski idéaliste probe, implacable et chevaleresque, au profil émacié d'inquisiteur[28]. Mais le parti avait peu d'hommes de cette

trempe et beaucoup de Tchékas; celles-ci sélectionnaient peu à peu leur personnel en vertu de l'inclination psychologique. Ne se consacraient volontiers et obstinément à ce travail de la «défense intérieure» que des caractères soupçonneux, rancuneux, durs, sadiques. De vieux complexes d'infériorité sociale, des souvenirs d'humiliation et de souffrances dans les prisons du tsar, les rendaient intraitables et, la déformation professionnelle agissant vite, les Tchékas formaient inévitablement des dépravés enclins à voir la conspiration en toutes choses et à vivre eux-mêmes au sein d'une conspiration permanente[29]. Je considère la création des Tchékas comme l'une des fautes les plus lourdes, les plus inconcevables que commirent en 1918 les gouvernants bolcheviks quand les complots, le blocus et les interventions étrangères leur firent perdre la tête. De toute évidence, des tribunaux révolutionnaires, fonctionnant au grand jour, sans exclure le huis clos dans certains cas, avec admission de la défense, eussent eu la même efficacité pour beaucoup moins d'abus et de dépravation. S'imposait-il de revenir à des procédures d'Inquisition? Au début de 1919, les Tchékas se défendaient mal contre la perversion psychologique et la corruption. Dzerjinski – je le sais – les considérait comme «à demi pourries» et ne voyait d'autre solution au mal que de fusiller les pires tchékistes et de supprimer dès que possible la peine de mort… La terreur continuait cependant parce que le parti tout entier vivait sur la juste certitude intérieure d'être massacré en cas de défaite; et la défaite était possible, sinon probable, d'une semaine à l'autre.

Il y avait dans toutes les prisons des quartiers réservés aux tchékistes, juges, agents divers, informateurs, exécuteurs… Les exécuteurs finissaient le plus souvent par être exécutés eux-mêmes. Ils se mettaient à boire, divaguaient, tiraient tout à coup sur quelqu'un. Je connus plusieurs affaires de ce genre. Je connus aussi de près la navrante affaire Tchoudine. Encore jeune, révolutionnaire de 1905, Tchoudine, grand garçon à la chevelure frisée et au regard espiègle tamisé par des lorgnons, s'était épris d'une jeune femme qu'il avait rencontrée pendant une instruction. Elle devint sa maîtresse. Des aigrefins, exploitant sa bonne foi, la firent intercéder pour d'authentiques spéculateurs plus que suspects dont ils obtinrent ainsi la libération. Dzerjinski fit fusiller Tchoudine et la jeune femme et les aigrefins. Personne ne doutait que Tchoudine fût probe. Ce fut une consternation noire. Des années plus tard, des camarades me disaient encore: «Nous avons fusillé ce jour-là le meilleur d'entre nous.» Ils ne se le pardonnaient pas.

Heureusement, les mœurs démocratiques du parti étaient encore telles que les militants pouvaient sans grande difficulté intercéder auprès de la Tchéka pour éviter quelques erreurs, remédier à quelques abus. Quant à moi, cela m'était d'autant plus facile que les dirigeants de la Tchéka habitaient l'Astoria et qu'Ivan Bakaev, président de la Commission extraordinaire, beau gars d'une trentaine d'années, d'apparence insouciante comme un joueur d'accordéon de village russe (et il aimait à en porter la blouse brodée au col, ceinturée d'un cordon de couleur), apportait à l'accomplissement de sa terrible tâche une résolution indifférente et une attention scrupuleuse. Je sauvai plusieurs personnes, j'échouai une fois dans des circonstances atrocement idiotes. Il s'agissait d'un officier nommé, je crois, Nesterenko, marié à une Française, arrêté à Cronstadt lors du complot Lindquist. Bakaev me promit d'examiner lui-même le dossier. Je le revis souriant: «Ce n'est pas grave, je le ferai libérer sous peu.» Je communiquai avec joie cette bonne nouvelle à la femme et à la fille du suspect. À quelques jours de là, je rencontrai Bakaev à Smolny, entre deux portes, rieur à sa coutume. À ma vue son visage se décolora: «Trop tard, Victor Lvovitch! En mon absence, on

a fusillé ce malheureux.» Allant à ses affaires, il passa avec un grand geste d'impuissance. La terreur nous débordait. J'obtins la libération d'un lointain parent, officier subalterne, enfermé en qualité d'otage à la forteresse Pierre-et-Paul. Il vint me dire qu'on avait omis en le libérant de lui rendre ses papiers. «Allez donc les chercher», lui dis-je. Il y alla et revint épouvanté. «Un fonctionnaire m'a répondu à mi-voix: n'insistez pas, vous êtes porté fusillé depuis dix jours.» Il ne fut plus inquiété. Je rencontrais souvent à la Tchéka celui qu'en mon for intérieur je finis par surnommer le Grand Intercesseur, Maxime Gorki. Ses démarches harcelaient Zinoviev et Lénine, mais presque toujours il obtenait gain de cause. Dans les cas difficiles, je m'adressais à lui; jamais il ne se refusa à intervenir. Mais bien qu'il collaborât à *L'Internationale communiste*[30], non sans d'âpres discussions avec Zinoviev pour quelque phrase de chaque article, il m'accueillit une fois avec une sorte de fureur grondante. Je venais ce jour-là de la part de Zinoviev. «Ne me parlez plus de ce salaud-là, s'écria Gorki, et dites-lui que ses tortionnaires déshonorent la face humaine!» Leur brouille dura jusqu'au prochain péril mortel que courut Petrograd.

Le printemps 1919 s'ouvrit par des événements aussi attendus que surprenants. Au début d'avril, Munich se donnait un régime soviétique[31]. Le 22 mars, la Hongrie devenait paisiblement une République soviétique[32], par l'abdication du gouvernement du comte Karolyi. Béla Kun, envoyé à Budapest par Lénine et Zinoviev, sortait de prison pour prendre le pouvoir. Les mauvaises nouvelles des fronts de guerre civile perdaient de leur importance. La chute même de Munich, prise le 1er mai par le général Hoffmann[33], parut de peu d'importance en comparaison avec les victoires révolutionnaires que l'on attendait en Europe centrale, en Bohême, en Italie, en Bulgarie. (Mais les tueries de Munich fortifièrent l'état d'esprit terroriste; les atrocités commises à Oufa[34] par les troupes de l'amiral Koltchak, qui avaient brûlé vifs des prisonniers rouges, venaient de donner l'avantage aux tchékistes sur tous ceux qui dans le parti aspiraient à plus d'humanité.)

L'Exécutif de l'Internationale siégeait à Moscou, Angelica Balabanova[35] dirigeant le secrétariat; mais sa politique était en réalité dirigée de Petrograd par Zinoviev, avec qui Karl Radek[36] et Boukharine[37] venaient conférer. L'Exécutif se réunit même à Petrograd, avec des Finlandais (Sirola), des Bulgares, l'ambassadeur des soviets de Hongrie, Roudnianski, l'Allemand Klinger (de la Volga). J'assistais à ces réunions, bien que n'étant pas encore affilié au parti[38]. Je me rappelle que l'anarchiste William Chatov[39] un moment gouverneur militaire de l'ancienne capitale, puis le vrai chef de la Xe Armée, y fut aussi invité. La supériorité des Russes sur les révolutionnaires étrangers m'étonnait; elle sautait aux yeux. Par contre, l'optimisme de Zinoviev m'effarait. Il paraissait ne douter de rien. La révolution européenne était en marche, rien ne l'arrêterait! Je le revois, en fin de séance, jouant du bout des doigts avec les petits glands des cordons de soie qui lui tenaient lieu de cravate, tout sourire, et disant à propos de quelques décisions: «Pourvu que de nouvelles révolutions ne viennent pas chambarder tous nos projets pour les semaines prochaines!» Il donnait le ton[40]. Et nous fûmes tout à coup à deux doigts de la catastrophe.

Un régiment trahit au front d'Estonie[41]: en d'autres termes, ses officiers le firent passer à l'ennemi, se remirent des épaulettes, pendirent les communistes. D'autres officiers, passant de même à l'ennemi, s'emparèrent tout à coup de l'un des forts qui commandent à l'ouest la défense de Petrograd, la Krasnaïa Gorka[42]. Un message nous annonça la chute de Cronstadt (c'était faux). À Smolny, à l'Astoria, dans les comités, nous eûmes le sentiment instantané du désastre: et pas de retraite possible, sinon à pied, par les routes, car le chemin de fer n'avait

pas de combustible du tout. Un moment de panique et Petrograd s'effondrait – et il y eut bien de la panique, mais pas comme on l'entend d'ordinaire: avec une résolution de tenir à tout prix ou de vendre chèrement notre peau. Nous manquions littéralement de tout, l'état d'esprit de la ville était lamentable. Un Comité du parti m'envoya un jour haranguer les marins au dépôt de la flotte.

— Pourquoi, demandais-je, me chargez-vous de cette mission que n'importe qui d'entre vous remplirait mieux que moi?

— Parce que tu es un gringalet; dans ces conditions, ils ne t'assommeront pas; et puis ton accent français les intéressera…

Les marins et les ouvriers huaient souvent les orateurs du parti pour lesquels ils avaient inventé un rituel comique: on mettait l'orateur dans une brouette et on lui faisait faire ainsi le tour de la cour, sous les ululements et les sifflets. Rien ne m'arriva, en effet, puisque j'étais trop maigre pour être brouetté; les marins m'entendirent assez bien. Sur les murs intérieurs du dépôt, des graffiti tournaient en dérision Lénine et Trotski, «Poisson sec et Pain merdeux». Comme s'il fallait plus de terreur, le Comité central nous envoya Peters[43], qui fut un moment commandant de la place, et Staline, qui fit une inspection au front. Une réputation sinistre environnait Peters, jeune Letton à tête de bouledogue blond, fusilleur sans merci, grandi dans l'ambiance de la répression des pays baltes. Il se faisait un peu la mine de son métier, silencieux, boudeur, d'un abord difficile, mais je ne l'entendis raconter qu'une histoire, qui cadrait mal avec sa légitime réputation. Pendant l'une des mauvaises nuits après lesquelles les pires réveils semblaient probables, il avait téléphoné à la forteresse Pierre-et-Paul; et l'officier de garde était venu à l'appareil complètement soûl. Peters s'indignait: «Ce Gricha me mit hors de moi, je devais le faire fusiller sur l'heure. Soûl à son poste, à un tel moment! J'ai gueulé et j'ai mis du temps à m'en remettre!» À la table de l'Exécutif, je voyais Staline, mince sous-officier de cavalerie, aux yeux roux un peu bridés, la moustache coupée au ras des lèvres, faire sa cour à Zinoviev. Inquiétant et banal comme un poignard du Caucase.

Les nuits étaient blanches, le temps merveilleux. Vers une heure du matin, un léger crépuscule bleuissant flottait sur les canaux, la Neva, les flèches dorées des palais, les places désertes avec leurs statues équestres d'empereurs morts. Je couchais dans des corps de garde, je prenais mon tour de faction dans des gares de banlieue en lisant Alexandre Herzen. Nous étions pas mal de factionnaires avec des livres. Je fis des visites domiciliaires; maison par maison, nous fouillions les appartements, cherchant les armes et les émissaires des Blancs. Il m'eût été facile de m'épargner cette triste corvée, mais j'y allais de bon cœur, certain que là où j'irais il ne se passerait ni brutalité, ni vols, ni détentions stupides. Je me souviens d'un bizarre échange de coups de feu sur les toits de hauts immeubles dominant un canal bleu de ciel. Des hommes fuyaient devant nous en déchargeant vers nous leurs revolvers, de derrière les cheminées. Je glissais sur les tôles des toitures et mon lourd fusil me gênait horriblement. Les hommes que nous poursuivions s'échappèrent, mais je gardai de la ville vue dans la blancheur magique de trois heures du matin une vision inoubliable. La ville fut sauvée principalement par Grigori Evdokimov, un ancien marin, énergique et grisonnant, aux traits heurtés de moujik. Buveur, la voix haute, il ne semblait pas reconnaître de situations désespérées. Comme la ligne Moscou-Petrograd paraissait ne plus pouvoir fonctionner, car il ne restait pas même du bois sec pour plus de deux jours, je l'entendis s'exclamer: «Eh bien, on coupera du bois en chemin! Le voyage se fera en vingt heures, c'est

tout!» Ce fut lui l'organisateur des secondes lignes de feu où des jeunes militantes du parti allaient vérifier l'emplacement des batteries d'artillerie. Les opérations mêmes qui amenèrent la prise du fort de la Krasnaïa Gorka[44] par les marins furent conduites par l'anarchiste Bill Chatov. J'assistai, dans sa chambre de l'Astoria, à un conciliabule sur la façon d'utiliser les équipages de la flotte. Chatov expliquait que tous ces joyeux garçons, les mieux nourris de la garnison, les mieux logés, les plus appréciés des jolies filles, à qui ils pouvaient passer de temps à autre une boîte de conserve, ne consentiraient à se battre que pendant quelques heures, afin de pouvoir coucher à bord confortablement. Quelqu'un proposa de les faire débarquer et d'éloigner ensuite les vaisseaux sous un bon prétexte. Il faudrait bien qu'ils tinssent le front vingt-quatre heures, n'ayant plus de retraite!

Comment faisait Bill Chatov pour garder sa rondeur et sa bonne humeur? Il était le seul gros d'entre nous, avec une bonne tête rasée et charnue de businessman américain. Ouvrier, formé par l'émigration au Canada, organisateur plein d'entrain et de décision, il était le vrai chef de la Xe Armée rouge. À chaque retour du front, il nous accablait d'anecdotes, telles que l'histoire de ce maire de petite ville qui, prenant les Rouges pour les Blancs, et Chatov lui-même pour un colonel, vint lui adresser en pleine fusillade un compliment de circonstance; Bill l'abattit sur place. «Cet imbécile s'était accroché au cou, figurez-vous, sa grande médaille de l'ancien régime!» (Chatov fut plus tard, vers 1929, un des constructeurs du chemin de fer Turkestan-Sibérie.)

Deux épisodes de ces moments me reviennent à la mémoire. Les vastes salles désertées de Smolny. Les services de l'Internationale y continuaient tant bien que mal leur travail. J'étais dans mon cabinet quand Zinoviev y entra, fourrageant de la main dans ses cheveux: son geste de préoccupation.

— Qu'y a-t-il, Grigorii Evseïevitch?

— Il y a que les Anglais auraient débarqué pas loin de la frontière d'Estonie. Nous n'avons rien à leur opposer. Rédigez-moi tout de suite des tracts aux soldats de l'intervention – émouvants, directs, brefs, hein! C'est notre arme la meilleure…

Je rédigeai ces tracts, je les fis imprimer le jour même en trois langues, notre arme la meilleure fut prête! Par bonheur, la nouvelle était fausse. Mais il faut bien dire qu'en général la propagande se montrait efficace. Nous parlions un langage simple et véridique à des hommes qui, sur les fronts de l'intervention, ne comprenaient pas bien pourquoi on les obligeait encore à se battre, n'aspiraient qu'à rentrer chez eux, et auxquels personne, jamais, n'avait dit de si élémentaires vérités. La Grande Guerre s'était faite avec une propagande idiote que la réalité démentait chaque jour. Nous apprîmes un désastre: trois destroyers rouges venaient d'être coulés dans le golfe de Finlande, soit par les Anglais, soit par un champ de mines. Les équipages de la flotte commémorèrent le sacrifice de leurs camarades perdus en mer, morts pour la révolution. Puis, nous sûmes, confidentiellement, qu'ils avaient péri en cours de trahison; les trois destroyers se rendaient à l'ennemi quand une erreur de direction les avait fait entrer dans un champ de mines. Il fut décidé de n'en rien dire.

Nous eûmes une accalmie de plusieurs mois. L'été apportait un soulagement inexprimable. La famine même s'atténuait quelque peu. Je faisais de fréquents voyages à Moscou. Les boulevards circulaires, avec leurs feuillages, y étaient le soir pleins d'une foule murmurante, amoureuse, vêtue de couleurs claires; et comme il y avait, la nuit tombée, fort peu d'éclairage, cette foule bruissait longuement dans la pénombre puis dans l'obscurité. Les soldats de la guerre civile, les jeunes femmes de la ci-devant bourgeoisie qui remplissaient

pendant la journée les administrations soviétiques, les rescapés des tueries d'Ukraine, où les bandes nationalistes massacraient systématiquement la population juive, des hommes traqués par la Tchéka, qui conspiraient en plein jour, à deux pas des caves du supplice, des poètes imaginistes et des peintres futuristes se hâtaient de vivre. Il y avait plusieurs cafés de poètes dans la rue Tverskaïa; c'était le temps où Serge Essenine[45] se révélait en écrivant parfois à la craie des vers magnifiques sur les murs du monastère désaffecté de la Passion. Je le rencontrai dans un morne café. Des femmes trop poudrées, trop peintes, accoudées sur le marbre, la cigarette entre les doigts, buvaient du café d'avoine grillée; et des hommes vêtus de cuir noir, le lourd revolver à la ceinture, sourcils froncés, lèvres serrées, leur prenaient la taille. Ils savaient, ceux-là, le prix de la dure vie, le goût du sang, l'étrange effet d'angoisse d'une balle dans la chair, et cela leur faisait apprécier l'incantation des vers presque chantés dans lesquels les images ardentes se bousculaient comme dans un combat. Essenine, quand je le vis la première fois, me déplut. Il avait vingt-quatre ans, il fréquentait les filles, les bandits, les voyous des mauvais coins de Moscou; il buvait, il avait la voix éraillée, les paupières battues, un jeune visage bouffi et maquillé, des cheveux d'un blond doré ondulant sur les tempes. Une vraie gloire l'environnait, les vieux poètes symbolistes reconnaissaient en lui un égal, l'intelligentsia s'arrachait ses plaquettes, la rue chantait ses poèmes! Il méritait tout cela. En blouse de soie blanche, il montait sur l'estrade et commençait à déclamer. La pose, l'élégance voulue, la voix alcoolique, la bouffissure du visage me prédisposaient contre lui; et l'ambiance d'une bohème en décomposition, mêlant ses pédérastes et ses raffinées à nos combattants, m'écœurait presque. Mais, comme les autres, je cédais au bout d'un moment à l'enchantement réel de cette voix abîmée et d'une poésie qui venait du fond de l'être et du fond de l'époque. Sorti de là, je m'arrêtais devant les vitrines, quelques-unes fendues de longues cassures par les balles de l'an dernier, où Maïakovski[46] affichait ses placards d'agitation contre l'Entente, le Pou, les généraux blancs, Lloyd George, Clemenceau, le capitalisme incarné par un être ventru, coiffé d'un cylindre et fumant un énorme cigare. Une plaquette d'Ehrenbourg[47] (en fuite) circulait: c'était une *Prière pour la Russie* violée et crucifiée par la révolution… Lounatcharski[48], commissaire du peuple à l'Instruction publique, avait donné aux peintres futuristes licence de décorer Moscou, et ils transformaient les échoppes d'un marché en des fleurs géantes. Le grand lyrisme, jusqu'alors confiné dans les cercles littéraires, se cherchait des voies nouvelles sur les places publiques. Les poètes apprenaient à déclamer ou à psalmodier leurs vers devant de grands auditoires venus de la rue; leur accent en était renouvelé, les mièvreries faisaient place à la puissance et à la fougue.

À l'approche de l'automne[49], nous sentîmes à Petrograd, ville du front, que le danger renaissait, peut-être mortel, cette fois. Nous en avions, il est vrai, l'habitude. Un général britannique[50] formait à Tallin (Reval), Estonie, un gouvernement provisoire pour la Russie, à la tête duquel il mettait un M. Lianosov, gros capitaliste pétrolier. Ce n'était certes pas grave. À Helsinki, les émigrés tenaient une Bourse blanche où l'on cotait les billets de banque à l'effigie des tsars (et c'était fort bien, car nous en imprimions spécialement pour ces imbéciles), où l'on vendait les immeubles des villes soviétiques et les actions des entreprises socialisées; un capitalisme fantôme s'évertuait à vivre là. Pas grave non plus. Le grave, c'était le typhus et la faim. Les divisions rouges du front d'Estonie, livrées aux poux et à la faim, se démoralisaient. Je vis, dans des tranchées éboulées, des combattants hâves et tristes qui n'en pouvaient vraiment plus. Vinrent les pluies froides de l'automne, et la guerre continuait

mornement pour ces pauvres gens, sans espoir, sans victoire, sans bottes, sans ravitaillement, et pour nombre d'entre eux c'était la sixième année de guerre, et ils avaient fait la révolution pour faire la paix! Ils se sentaient dans un cercle infernal. *L'ABC du communisme*[51] leur expliquait en vain qu'ils auraient la terre, la justice, la paix, l'égalité quand, bientôt, la révolution mondiale serait faite. Doucement, nos divisions fondaient au blême soleil de la misère. Un mouvement extrêmement pernicieux était né au sein des armées de guerre civile, blanches, rouges et autres: celui des Verts. Ils empruntaient leur appellation aux forêts dans lesquelles se réfugiaient et se réunissaient les déserteurs de toutes les armées qui ne voulaient plus se battre pour personne, ni pour les généraux, ni pour les commissaires, ne voulaient plus se battre que pour eux-mêmes, pour ne plus faire aucune guerre! Il y en avait dans la Russie entière. Nous savions que dans les forêts de la région de Pskov les effectifs des Verts grossissaient (ils atteignirent plusieurs dizaines de milliers d'hommes). Bien organisés, pourvus d'un état-major, soutenus par les paysans, ils dévoraient l'Armée rouge. Les cas de désertion à l'ennemi se multipliaient aussi dès que l'on apprenait que les généraux distribuaient du pain blanc à leurs troupes. L'esprit de caste des officiers d'ancien régime neutralisait par bonheur le mal; ils persistaient à porter des épaulettes, à exiger le salut militaire, à se faire appeler «Votre Honneur», répandant ainsi autour d'eux une telle puanteur de passé que nos déserteurs, une fois nourris, redésertaient, revenaient se faire pardonner, ou joignaient les Verts. Des deux côtés du front, les effectifs étaient fluides.

Le 11 octobre 1919, l'Armée blanche du général Youdenitch[52] prit Yambourg, à la frontière d'Estonie. À vrai dire, elle ne rencontra presque pas de résistance. Nos troupes squelettiques – ce qui en restait, plus exactement – se débandèrent et fuirent. Sale moment. L'armée nationale du général Denikine[53] occupait toute l'Ukraine et prenait Orel. L'amiral Koltchak, «chef suprême» de la contre-révolution, tenait toute la Sibérie et menaçait l'Oural. Les Britanniques occupaient Arkhangelsk, où l'un des plus vieux révolutionnaires russes, Tchaïkovski[54], ancien ami de mon père, présidait un gouvernement «démocratique» qui fusillait les Rouges. Les Franco-Roumains venaient d'être chassés d'Odessa par une armée noire (anarchiste), mais une flotte française était dans la mer Noire. La Hongrie soviétique s'était écroulée. Somme toute, quand nous dressions le bilan, le plus probable était que la révolution entrait en agonie, qu'une dictature militaire «blanche» s'imposerait bientôt et que nous serions tous pendus ou fusillés. Cette conviction nette, au lieu de répandre le découragement, galvanisa l'esprit de résistance.

Mon ami Mazine (Lichtenstadt) partit pour le front, après un entretien que nous eûmes tous les deux avec Zinoviev. «Le front est partout», lui disions-nous. «Dans la brousse et les marais, vous périrez vite et sans fruit. Il y faut des hommes mieux adaptés que vous à la guerre et ils ne manquent pas.» Il insista. Il me dit ensuite que nous étions en pleine catastrophe, vraisemblablement perdus, qu'il ne voyait aucun intérêt à gagner un sursis d'existence personnel de quelques mois tout au plus en poursuivant des travaux d'organisation, d'édition, etc., désormais vains; qu'au moment où tant d'hommes mouraient inutilement dans le bled, il avait horreur des bureaux de Smolny, des comités, du papier imprimé, de l'hôtel Astoria. Je soutenais contre lui que nous devions nous acharner à tenir, à vivre; ne pas nous exposer sans absolue nécessité; qu'il serait toujours temps de nous faire tuer en brûlant les toutes dernières cartouches. (Je rentrais moi-même d'une mission à peu près sûrement mortelle, interrompue par Boukharine. Je n'éprouvais ni crainte ni peur de

paraître avoir peur; je voyais désormais tant de raisons de vivre pour continuer le combat que le plus sain donquichottisme me paraissait absurde; et cet intellectuel myope, distrait pour les moindres choses, me paraissait destiné à ne pas faire campagne plus de quinze jours.) Mazine-Lichtenstadt partit et fit campagne un peu plus longtemps. Désirant sans doute le sauver, Zinoviev le fit nommer commissaire politique près la 6e division qui barrait la route à Youdenitch. La 6e division fondit au feu, s'effondra; ses débris s'enfuirent en désordre par les routes trempées. Bill Chatov, indigné, me montra une lettre de Mazine, disant ceci: «Il n'y a plus de 6e division, il n'y a plus qu'une cohue en déroute sur laquelle je ne peux rien. Il n'y a plus de commandement. Je demande à être relevé de mes fonctions politiques et à prendre un fusil de fantassin.» «Il est fou! s'écriait Chatov. Si tous nos commissaires avaient ce romantisme, nous serions jolis! Je lui envoie un télégramme d'engueulade et d'un certain style, je vous assure!» Mais ce que je vis de la déroute me fit comprendre les réactions de Mazine. Il n'y a probablement rien à comparer au spectacle d'une armée vaincue, prise de panique, qui sent la trahison autour d'elle, n'obéit plus, se transforme en un troupeau d'hommes affolés, prêts à lyncher quiconque essaie de se mettre sur leur chemin, et fuit en jetant ses fusils dans les fossés… Une telle sensation d'irrémédiable s'en dégage, la panique nerveuse a de si subtiles et violentes contagions, que les courageux n'ont plus à leur disposition qu'une attitude exaspérée de suicide. Vladimir Ossipovitch Mazine fit comme il l'avait écrit, renonça au commandement, ramassa un fusil, forma un petit groupe de communistes et tenta d'arrêter à la fois la déroute et l'ennemi. À l'orée d'un bois, ils furent quatre enragés, l'un des quatre étant son ordonnance qui s'était refusé à le quitter. Ces quatre livrèrent seuls combat à la cavalerie blanche et furent tués. Des paysans nous indiquèrent plus tard l'endroit où le commissaire avait tiré ses dernières cartouches et était tombé. Ils l'avaient enterré. On ramena à Petrograd quatre cadavres calcinés par la terre, dont l'un, celui d'un petit soldat assommé à coups de crosse (le crâne défoncé), faisait encore de son bras raidi le geste de se protéger le visage. Je reconnus Mazine à ses ongles fins; un ancien forçat de Schlüsselbourg le reconnut à ses dents. Nous le portâmes en terre au Champ-de-Mars. (Ce fut après la victoire, la victoire à laquelle il me semble que nul d'entre nous ne croyait plus.)

Je remplissais naturellement, comme tous les camarades, une foule de fonctions. Je dirigeais le service des langues latines de l'Internationale et ses éditions, je recevais les délégués étrangers qui arrivaient par des chemins aventureux à travers les réseaux de fils barbelés du blocus, je remplissais les fonctions de commissaire aux archives de l'ex-ministère de l'Intérieur, c'est-à-dire de l'ex-Okhrana[55]; j'étais à la fois soldat du bataillon communiste du IIe rayon et attaché à l'état-major de la défense; là, je m'occupais de contrebande avec la Finlande. Nous achetions à d'honnêtes commerçants de Helsinki des armes excellentes, pistolets Mauser à gaines de bois, qui nous étaient livrés dans un «secteur tranquille» du front, rendu tranquille par ce petit commerce, à une cinquantaine de kilomètres de Leningrad. Afin de payer ces achats utiles, nous imprimions par caisses entières de beaux billets de cinq cents roubles, tout moirés, à l'effigie de la Grande Catherine et signés d'un directeur de banque aussi mort que sa banque, son régime et l'impératrice Catherine… Caisses contre caisses, l'échange se faisait dans un bois de sapins sombres, en silence – et c'était bien au fond l'opération commerciale la plus folle qu'on pût imaginer. Évidemment, les acquéreurs des billets impériaux prenaient une hypothèque sur notre mort, tout en nous fournissant les moyens de nous défendre.

Les archives de l'Okhrana, ci-devant police politique de l'autocratie, posaient un problème sérieux. En aucun cas, elles ne devaient retomber entre les mains de la réaction. Elles contenaient des biographies détaillées, des photographies, et jusqu'à de bons traités d'histoire des partis révolutionnaires; le tout, si nous subissions une défaite suivie de terreur blanche et de résistance dans l'illégalité – à quoi l'on se préparait –, fournirait aux pendeurs et aux fusilleurs de demain des armes précieuses. Que des archivistes savants et sympathiques, qui escomptaient aussi notre fin prochaine, missent sournoisement ces paperasses émouvantes au pillage, tout en se dévouant admirablement à leur conservation, ce n'était qu'un mal fort secondaire. Les wagons manquaient pour les envoyer à Moscou, le temps manquait aussi, la ville pouvant tomber d'une semaine à l'autre. Pendant que l'on dressait des barricades aux coins des rues, je fis emballer les caisses jugées les plus intéressantes, pour tenter de les faire partir au dernier moment; et je pris, par ordre, des dispositions pour que tout fût, dans l'édifice du Sénat ou à la gare même, brûlé et dynamité par une équipe de camarades sûrs, au moment où il n'y aurait plus rien d'autre à faire. Les archivistes – auxquels je cachais ce dessein – se doutaient de quelque chose et ils en étaient malades de crainte et de chagrin. Leonid Borissovitch Krassine[56] vint, de la part du Comité central, s'enquérir des mesures prises pour sauver ou détruire les archives de police, dans lesquelles il tenait une place appréciable. Ce parfait gentleman, bourgeoisement vêtu avec un vrai souci de correction et d'élégance, passait dans nos états-majors remplis d'ouvriers en casquette et pardessus ceinturés de cartouchières. Bel homme, la barbe bien taillée en pointe large, très intellectuel, de grande allure, il était si fatigué, lors de l'entretien que nous eûmes dans la pagaille, qu'il me parut par instants dormir debout.

Youdenitch prit Gatchina, à quarante-cinq kilomètres environ de Petrograd, le 17 octobre. Deux jours plus tard, son avant-garde entrait à Ligovo, en grande banlieue, à une quinzaine de kilomètres. Bill Chatov pestait: «Les règles de l'art militaire, que mes techniciens me rappellent sans cesse, veulent que l'état-major de la division soit à tant et tant de kilomètres de la ligne de feu […]. Nous nous sommes trouvés à douze cents mètres! Je leur ai dit: "Je me fous des règles de l'art!…"» C'était évidemment l'agonie. Pas de trains ni de combustible pour l'évacuation, à peine quelques dizaines d'autos. Nous avions envoyé les enfants des militants connus vers l'Oural, ils y voyageaient, dans les premières neiges, d'un patelin affamé à l'autre, sans savoir où s'arrêter. Nous nous préparions des identités nouvelles en songeant à «changer de tête». C'était relativement facile pour les barbus, qui n'avaient qu'à se faire raser. Mais les autres? Une diligente camarade, enjouée et gracieuse comme une enfant, établissait des dépôts d'armes secrets. Je ne couchais plus à l'Astoria, dont le rez-de-chaussée s'était garni de sacs de sable et de mitrailleuses pour soutenir un siège; je passais les nuits aux avant-postes de la défense, avec les bataillons communistes. Ma femme, enceinte[57], venait dormir à l'arrière, dans une ambulance, avec une serviette contenant un peu de linge et nos objets les plus chers, afin que nous puissions nous rejoindre pendant la bataille et battre en retraite ensemble, le long de la Neva. Le plan de la défense intérieure prévoyait la lutte le long des canaux qui découpent la ville, la défense tenace des ponts, une bien impraticable retraite finale. Les sites vastes et solennels de Petrograd, sous la tristesse blafarde de l'automne, convenaient à cette ambiance de défaite sans issue. Si déserte, la ville, que des cavaliers se lançaient à toute allure dans les artères centrales. L'Institut Smolny – ci-devant maison d'éducation des demoiselles de la noblesse –, siège de l'exécutif du Soviet et du Comité du parti, garni de canons à l'entrée, offrait des paysages sévères. Il est formé de deux

ensembles d'édifices, entourés de jardins, entre de larges rues et la Neva, houleuse, très large aussi, enjambée à peu de distance de là par un pont en fer. Un ancien couvent en style baroque, d'une architecture douce et ornée, avec une assez haute église à clochetons ouvragés, le tout peint en bleu clair; à côté, le quadrilatère à fronton et colonnes de l'Institut proprement dit, caserne à deux étages, construite par des architectes qui ne connaissaient que la ligne droite, rectangles sur rectangles et péristyle empire par-devant. Le couvent logeait des gardes-ouvrières. Les grands bureaux carrés, dont les fenêtres donnaient sur des solitudes de ville morte, étaient presque déserts. Un Zinoviev, aux épaules rondes, à la voix étouffée, y vivait entre les téléphones, en communication constante avec Lénine. Il plaidait pour la résistance sans conviction – et pour l'évacuation. Les experts les plus compétents, ingénieurs, et anciens élèves de l'École de guerre, s'il vous plaît, estimaient la résistance impossible et faisaient des allusions au massacre qu'elle entraînerait, comme si la capitulation ou l'abandon de la ville n'eût pas dû entraîner un massacre plus démoralisant! Les nouvelles des autres fronts étaient si mauvaises que Lénine hésitait à sacrifier de dernières forces à la défense d'une ville perdue. Trotski fut d'un autre avis et le Bureau politique lui confia la suprême tentative. La présence de Trotski, président du Conseil révolutionnaire de la guerre, changea instantanément l'ambiance à Smolny, comme à la forteresse Pierre-et-Paul, où se démenait Avrov[58], commandant de la place. Avrov devait être un sous-officier de guerre, ancien ouvrier; je le voyais tous les jours, le col de la tunique déboutonné, son visage carré tout sillonné de rides, les paupières lourdes; il écoutait stupidement ce qu'on lui disait, puis une petite lueur apparaissait dans ses yeux de cendre, il répondait énergiquement: «Je donne des ordres», et il ajoutait l'instant d'après, d'un ton rageur: «Mais je ne sais pas s'ils sont exécutables!» Trotski arrivait avec son train, ce fameux train qui parcourait les fronts[59]. Depuis le début de la guerre civile, apportant de belles autos, des services de liaison, un tribunal, une imprimerie de propagande, des équipes sanitaires, des spécialistes – du génie, du ravitaillement, de la bataille des rues, de l'artillerie –, tous sélectionnés dans le combat, tous ayant foi en eux-mêmes, tous liés les uns aux autres d'amitié et de confiance, tous vêtus de cuir noir, l'étoile rouge sur le képi, respirant la vigueur. Ce noyau d'organisateurs résolus et bien outillés se jetait où le péril l'exigeait.

Ils prirent tout en main. Ce fut magique. Trotski fit placarder que la ville «se défendrait à l'intérieur», que c'était désormais la meilleure solution stratégique, que la petite Armée blanche se perdrait dans le dédale des rues fortifiées et y trouverait son tombeau… En contraste avec cette résolution de vaincre, un communiste français (René Marchand[60]), qui venait de voir Lénine, me rapporta le mot de Vladimir Ilitch, positif et malicieux à sa coutume: «Eh bien, nous reprendrons l'action clandestine!» Mais était-ce bien en contraste? Je ne fis qu'entrevoir Trotski dans la rue, puis à une grande réunion du Soviet, où il annonça l'arrivée d'une division de cavalerie bachkire que nous lancerions impitoyablement sur la Finlande si la Finlande bronchait! (Il dépendait en effet de la Finlande de nous donner le coup de grâce.) Menace d'une extrême habileté qui fit passer sur Helsinki un souffle de terreur. La séance du Soviet se tenait sous les hautes colonnes blanches du palais de Tauride, dans l'hémicycle de l'ancienne Douma d'Empire. Trotski n'était que force tendue; orateur unique, du reste, avec une voix métallique qui portait loin et lançait des phrases brèves, souvent sardoniques, toujours pénétrées d'une passion essentiellement volontaire[61]. La décision de se battre à outrance fut prise d'enthousiasme, et de l'hémicycle entier monta un chant de force. Je pensai

que les psaumes des Têtes rondes de Cromwell, chantés avant les combats, ne devaient pas avoir un autre accent.

De bons régiments d'infanterie appelés du front polonais traversaient la ville pour aller prendre position en banlieue. La cavalerie bachkire, montée sur de petits chevaux des steppes au poil long, défilait par les rues; ces cavaliers sortis d'un lointain autrefois, basanés et coiffés de bonnets en peau de mouton noir, chantaient eux aussi, d'une voix gutturale, en s'accompagnant de stridents coups de sifflet. Parfois chevauchait à leur tête un jeune intellectuel maigre, à lunettes, qui allait devenir l'écrivain Konstantin Fedine[62]. Ils se battirent peu et déplorablement; mais cela n'eut pas d'importance. Des convois de ravitaillement, arrachés, Dieu sait d'où, Dieu sait comme, arrivaient aussi. Ça, c'était le plus efficace! Le bruit se répandit que les Blancs avaient des tanks. Trotski publia que l'infanterie pouvait et savait vaincre les tanks. Je ne sais quels ingénieux agitateurs lancèrent la rumeur, peut-être vraie après tout, que les tanks de Youdenitch étaient en bois peint. La ville se couvrit de véritables redoutes: les canons prirent les rues en enfilade. On employa à la construction de ces fortifications les matériaux des canalisations souterraines, de larges tuyaux d'égouts notamment.

Les anarchistes s'étaient mobilisés pour la défense. Le parti leur donna des armes. Leur «état-major noir» siégeait dans l'appartement dévasté d'un dentiste en fuite. Là régnaient le désordre et la camaraderie. Là régnait aussi le sourire d'une blonde jeune femme, infiniment gracieuse en dépit de ses cheveux coupés court et de sa tunique en cuir, qui rentrait d'Ukraine, racontait des massacres abominables, donnait des nouvelles de Makhno. Maroussia Tsvetkova mettait vraiment du soleil parmi des hommes amèrement exaltés. Et ce furent eux qui dans la nuit du pire danger occupèrent l'imprimerie de la *Pravda*, feuille bolchevik qu'ils détestaient, pour la défendre et s'y faire tuer! Ils repérèrent un soir parmi eux deux Blancs armés de grenades. Que faire? Ils les enfermèrent dans une chambre et se regardèrent consternés: nous voici geôliers, comme les tchékistes! Ils méprisaient les tchékistes de toute leur âme. La proposition de fusiller ces ennemis, ces espions, fut repoussée avec horreur. Nous, fusilleurs? Finalement, mon ami Kolabouchkine, de Schlüsselbourg, l'ancien forçat, l'un des organisateurs du ravitaillement de la République en combustibles, se chargea de les conduire[63] à la forteresse Pierre-et-Paul, ce qui n'était qu'un mauvais compromis, car la Tchéka les eût promptement dépêchés. Dans l'auto de la Garde noire, Kolabouchkine, qui avait fait lui-même ce trajet autrefois, entre des gendarmes du tsar, se vit devant deux têtes d'hommes traqués et se souvint de sa jeunesse. Il arrêta la voiture et tout à coup leur dit: «Filez, salauds!» Puis il vint, soulagé et désolé, me conter ces instants intolérables.

— N'ai-je pas été idiot? me demanda-t-il.

— Plutôt… Tu sais, je suis tout de même content.

— Je comprends ça, bien que…

Petrograd fut sauvé le 21 octobre [1919] à la bataille des hauteurs de Poulkovo, à une quinzaine de kilomètres au sud de la ville à demi encerclée. La défaite se retourna en telle victoire que les troupes de Youdenitch refluèrent en déroute vers la frontière estonienne. Quelque trois cents ouvriers accourus de Schlüsselbourg l'avaient arrêté aussi, à une heure critique, et s'étaient fait tuer par un corps d'officiers qui marchaient au combat comme à la parade. Le dernier message de Mazine-Lichtenstadt me parvint après la bataille. C'était une

lettre qu'il me priait de transmettre à sa femme. «Quand on envoie les hommes à la mort, écrivait-il, on doit se faire tuer soi-même.»

Chose extraordinaire et qui montre combien profondes étaient les causes sociales et psychologiques – c'est tout un – de la vigueur de la révolution, le même miracle apparent s'accomplit en même temps sur tous les fronts de la guerre civile, bien que partout en fin octobre-début novembre la situation parût également désespérée. Pendant que l'on se battait aux environs de Poulkovo, l'armée du général Denikine fut vaincue non loin de Voronej par la cavalerie rouge. Le 14 novembre [1919], l'amiral Koltchak, «chef suprême», perdait sa capitale, Omsk, en Sibérie occidentale. C'était le salut. Les Blancs payaient d'un désastre l'erreur capitale d'avoir partout ramené au pouvoir la vieille trinité des généraux, du haut clergé et des propriétaires fonciers. Une immense confiance revint. Je me souvenais des propos de Mazine, en nos jours de pire famine, quand nous voyions des vieilles gens s'effondrer dans la rue, en tenant entre des doigts amincis une petite casserole métallique. «Nous sommes quand même, me disait-il, la plus grande puissance du monde. Seuls, nous apportons au monde un principe nouveau de justice et d'organisation rationnelle du travail. Seuls, dans cette Europe soûlée de guerre où personne ne veut plus se battre, nous pouvons former des armées nouvelles, nous pourrons demain faire des guerres vraiment justes. Leur château de cartes doit s'écrouler; plus il durera et plus il coûtera de misère et de sang.» Nous appelions «leur château de cartes» le traité de Versailles qui venait d'être signé en juin 1919.

Nous fondâmes avec Maxime Gorki, l'historien P.E. Chtchegolev, le vétéran de la Volonté du Peuple Novorouski, le premier Musée de la Révolution[64]. Zinoviev nous fit attribuer une grande partie du palais d'Hiver. Il entendait, comme la plupart des dirigeants du parti, en faire à vrai dire un Musée de la Propagande du bolchevisme, mais, soucieux de se rallier les intellectuels révolutionnaires et de ne pas manquer en apparence à l'esprit scientifique, il nous laissa faire un départ honnête. Je continuai à étudier les archives de l'Okhrana[65]. L'effroyable documentation que j'y trouvais présentait un intérêt psychologique unique; mais l'intérêt pratique de cette étude était peut-être plus grand encore. Pour la première fois, tout le mécanisme de la répression policière d'un Empire autoritaire était tombé entre les mains des révolutionnaires. Le connaître pouvait fournir aux militants des autres pays d'utiles indications; malgré notre enthousiasme et notre sentiment d'avoir raison, nous n'étions pas sûrs de n'être pas refoulés quelque jour par la réaction. Nous étions même à peu près convaincus du contraire: c'était une thèse généralement admise, que Lénine répéta plusieurs fois, que la Russie agricole et arriérée (au sens industriel) ne pouvait pas se donner par ses propres moyens un régime socialiste durable; et que nous serions par conséquent vaincus tôt ou tard si la révolution européenne, c'est-à-dire tout au moins la révolution socialiste dans l'Europe centrale, n'assurait au socialisme une base infiniment plus large et plus viable. Enfin, nous savions que d'anciens agents provocateurs travaillaient parmi nous, prêts pour la plupart à reprendre du service, et dangereusement pour nous, auprès de la contre-révolution.

Dans les premières journées de la révolution de mars 1917, le palais de justice de Petrograd avait flambé. Nous savions que la destruction de ses archives, des fiches de l'anthropométrie et du cabinet secret avait été l'œuvre à la fois de la pègre, intéressée à supprimer ces documents, et d'agents provocateurs. À Cronstadt, un «révolutionnaire» qui était aussi un agent provocateur s'était emparé des archives de la Sûreté et les avait brûlées. Le cabinet secret de l'Okhrana contenait entre trente et quarante mille dossiers d'agents

provocateurs actifs pendant les vingt dernières années. En se livrant à un simple calcul de probabilités sur les décès, les éliminations diverses, et en tenant compte des trois mille environ qui avaient été démasqués, grâce au patient travail des archivistes, nous estimions que plusieurs milliers d'ex-agents secrets demeuraient actifs dans la révolution: au moins cinq mille, affirmait l'historien Chtchegolev, qui me raconta cet incident, survenu dans une ville de la Volga. Une commission formée de membres connus des divers partis d'extrême gauche et de gauche interrogeait les hauts fonctionnaires de la police impériale, précisément sur la provocation. Le chef de la police politique s'excusa de ne pas pouvoir nommer deux de ses ex-agents parce qu'ils faisaient partie de la commission même. Il préférait que ces messieurs, obéissant à la voix de leur conscience, se nommassent eux-mêmes! Et deux des «révolutionnaires» se levèrent, confondus. Les anciens agents secrets, tous initiés à la vie politique, faisant figure de révolutionnaires éprouvés, nullement embarrassés par les scrupules, avaient intérêt à se rallier au parti gouvernant, et il leur était facile d'obtenir de bons emplois. Ils jouaient donc un certain rôle dans le régime; on devinait que certains avaient dû y faire la politique du pire, pousser aux excès, semer le discrédit. Les démasquer était d'une extrême difficulté. De règle, les dossiers se rapportaient à un sobriquet et il fallait des recoupements attentifs pour réussir une identification. En 1912, par exemple, il y avait dans les organisations révolutionnaires de Moscou, qui n'étaient nullement des organisations de masses, cinquante-cinq agents provocateurs, dont dix-sept socialistes-révolutionnaires, vingt sociaux-démocrates mencheviks et bolcheviks, trois anarchistes, onze étudiants, plusieurs libéraux. À la même époque, le leader de la fraction bolchevik à la Douma, porte-parole de Lénine, était un agent provocateur, Malinovski[66]; le chef de l'organisation terroriste du Parti socialiste-révolutionnaire, membre du Comité central de ce parti, avait été un agent de l'Okhrana, Evno Azev (de 1903 à 1908), au temps des attentats les plus retentissants. Vers 1930 – pour tout dire d'un mot –, plusieurs ex-agents provocateurs furent encore démasqués parmi les dirigeants de Leningrad! Je trouvai un extraordinaire dossier tout déchiffré, le dossier 378, Julie Orestovna Serova[67], la femme d'un député bolchevik de la IIe Douma d'Empire, grand militant fusillé en 1918 à Tchita. Les états de service de Serova, énumérés dans un rapport au ministre, révélaient qu'elle avait livré des dépôts d'armes et de littérature, fait arrêter Rykov, Kamenev et beaucoup d'autres[68], espionné longuement les comités du parti. Soupçonnée à la fin et mise à l'écart, elle écrivait au chef de la police secrète, en février 1917, quelques semaines avant la chute de l'autocratie, que «devant les grands événements qui se rapprochaient» elle redemandait du service; remariée à un ouvrier bolchevik, elle était de nouveau à même de travailler! Les lettres montraient une femme pratiquement intelligente, zélée, avide d'argent, peut-être hystérique. Nous parlâmes un soir, entre amis prenant le thé, de ce cas psychologique. Une vieille militante se leva, bouleversée: «Serova? Mais je viens de la rencontrer en ville! Elle est en effet remariée à un camarade du rayon de Vyborg!» Serova fut arrêtée et fusillée.

La psychologie du provocateur était plus fréquemment double. Gorki me montra une lettre que lui avait écrite l'un d'entre eux, non démasqué, disant en substance: «Je me méprisais, mais je savais que mes misérables petites trahisons n'empêcheraient pas la révolution de faire son chemin.» Les instructions de l'Okhrana recommandaient de s'adresser à des révolutionnaires de caractère faible, aigris et déçus; d'exploiter les rivalités d'amour-propre; de faciliter l'avancement politique des bons agents en éliminant les militants plus qualifiés. Le vieil avocat Kozlovski, qui avait été le premier commissaire du

peuple à la Justice, me fit part de ses impressions sur Malinovski. L'ancien leader bolchevik de la Douma, bien que démasqué, revint d'Allemagne en Russie, en 1918, se présenta à Smolny, demanda à être arrêté. «Malinovski? Connais pas, lui répondit le commandant du service de garde. Allez vous expliquer au Comité du parti!» Kozlovski interrogea Malinovski. Celui-ci disait ne pas pouvoir vivre hors de la révolution. «J'ai été double malgré moi, je consens à être fusillé!» Il maintint cette attitude devant le Tribunal révolutionnaire. Krylenko[69] requit impitoyablement contre lui – «l'aventurier joue sa dernière carte!» – et Malinovski fut fusillé dans les jardins du Kremlin. Bien des raisons me portent à croire qu'il était simplement sincère et que, si on l'avait laissé vivre, il eût servi comme les autres. Mais quelle confiance les autres pouvaient-ils placer en lui?

Gorki défendait la vie des agents provocateurs, dépositaires à ses yeux d'une expérience sociale et psychologique unique. «Ces hommes sont des sortes de monstres à conserver pour l'étude.» Il défendait avec les mêmes arguments la vie des hauts fonctionnaires de la police politique du tsar. (Je me souviens d'un entretien sur ces sujets, qui dévia sur la nécessité d'appliquer la peine de mort à des enfants. La criminalité infantile préoccupait les dirigeants du Soviet. Des enfants abandonnés formaient de véritables bandes; on les plaçait dans les maisons d'enfants, où ils continuaient à crever de faim, ils s'en évadaient et recommençaient. Une jolie petite Olga de quatorze ans avait plusieurs assassinats d'enfants et plusieurs évasions à son passif; elle organisait le cambriolage des appartements où les parents avaient laissé un enfant seul. Elle lui parlait à travers la porte, lui donnait confiance, se faisait ouvrir… Que faire d'elle? Gorki préconisa la création de colonies d'enfants criminels dans le Nord, où la vie est rude et l'aventure toujours présente. Je ne sais pas ce que l'on fit.)

Nous avions aussi une documentation assez riche sur les services secrets de l'Okhrana à l'étranger. Elle avait des agents dans toutes les émigrations et dans les milieux journalistiques et politiques des divers pays. Ils s'occupaient de la corruption de la presse. On sait le mot du haut fonctionnaire Ratchkovski[70], en mission à Paris lors de l'alliance franco-russe, sur «l'abominable vénalité de la presse française». Nous trouvâmes enfin dans les archives de consciencieux ouvrages d'histoire des partis révolutionnaires, écrits par les chefs de la police. Ils ont été publiés depuis[71]. Ce sont les seuls qu'il y ait! Exposées dans la salle des malachites du palais d'Hiver, dont les fenêtres donnent sur la forteresse Pierre-et-Paul, notre Bastille, ces pièces de la formidable machinerie policière prêtaient à de sereines méditations. Elles donnaient le sentiment de l'impuissance finale de la répression, quand celle-ci tend à empêcher un développement historique devenu nécessaire et à défendre un régime contraire aux besoins de la société. Si puissamment outillée qu'elle soit dans ce cas, la répression ne peut plus alors que multiplier les souffrances et gagner du temps.

La guerre civile semblait près de finir. L'armée nationale du général Denikine fuyait à travers l'Ukraine. Celle de l'amiral Koltchak, traquée par les partisans rouges, se repliait en Sibérie. L'idée d'une normalisation se fit jour, de plus en plus, dans le parti. Riazanov[72] réclamait sans se lasser l'abolition de la peine de mort. Les Tchékas étaient impopulaires. À la mi-janvier 1920, Dzerjinski, d'accord avec Lénine et Trotski, proposa l'abolition de la peine de mort dans le pays, à l'exclusion des zones d'opérations militaires. Le décret fut adopté par le gouvernement et signé par Lénine, président du Conseil des commissaires du peuple, le 17 janvier. Depuis quelques jours, les prisons, bondées de suspects, vivaient dans une attente tendue. Elles surent immédiatement l'énorme bonne nouvelle, la fin de la terreur! Le décret n'avait pas encore paru dans les journaux. Le 18 ou le 19, à Smolny, des camarades

m'apprirent à mi-voix la tragédie de la nuit – dont jamais on ne parla à voix haute. Pendant que les journaux imprimaient le décret, les Tchékas de Petrograd et de Moscou «liquidaient leur stock». Les suspects, emmenés la nuit, par charretées, hors de la ville, étaient fusillés en tas. Combien? À Petrograd, entre cent cinquante et deux cents, à Moscou, dit-on, entre deux et trois cents. Les jours suivants, à l'aube, les familles des massacrés allèrent parcourir un champ sinistre, fraîchement remué, pour y ramasser des reliques, boutons, lambeaux de chaussettes. Les tchékistes avaient mis le gouvernement devant le fait accompli. Beaucoup plus tard, je connus personnellement l'un des auteurs du massacre de Petrograd, que j'appellerai Leonidov. «Nous pensions, me disait-il, que si les commissaires du peuple se mettaient à faire de l'humanitarisme, c'était leur affaire. La nôtre était d'abattre à jamais la contre-révolution et qu'on nous fusille ensuite, si l'on veut!» Ce fut en réalité une hideuse tragédie de la psychose professionnelle. Leonidov, d'ailleurs, quand je le connus, était nettement un demi-fou. Parmi les victimes, les contre-révolutionnaires irréductibles ne formaient très probablement qu'un minime pourcentage. Quelques mois plus tard, pendant que ma femme accouchait dans une maternité, je liai conversation avec une malade qui venait de donner le jour à un enfant mort-né. Son mari, l'ingénieur Trotski ou Troytski, avait été fusillé pendant l'abominable nuit. C'était un ex-socialiste-révolutionnaire de la révolution de 1905, emprisonné pour spéculation, c'est-à-dire pour un achat de sucre au marché noir! Je pus vérifier ces données. Même à Smolny, le drame s'entoura d'un mystère total. Mais il jeta sur le régime un profond discrédit. Il devenait évident – pour moi et pour d'autres – que la suppression des Tchékas, le rétablissement de tribunaux réguliers et des droits de la défense étaient désormais une condition du salut intérieur de la révolution. Mais nous ne pouvions absolument rien. Le Bureau politique, alors formé de Lénine, Trotski, Zinoviev, Kamenev, Rykov et Boukharine, se posait la question sans oser la résoudre, en proie lui-même, je n'en doute pas, à une certaine psychose de peur et d'implacable autorité. Les anarchistes avaient raison contre lui quand ils écrivaient sur leurs drapeaux noirs qu'«il n'y a pas de pire poison que le pouvoir» – le pouvoir absolu, bien entendu. Dès ce moment, la psychose du pouvoir absolu dominait la grande majorité des dirigeants, surtout à la base. J'en pourrais donner des exemples sans nombre. Elle résultait du complexe d'infériorité des exploités, des asservis, des humiliés de la veille; de la tradition de l'autocratie, involontairement reprise à chaque pas; des rancunes subconscientes d'anciens forçats et de rescapés de la potence et des prisons impériales; de la destruction du sentiment humain par la guerre et la guerre civile; de la peur et de la décision du combat à outrance. Ces sentiments étaient fouettés à vif par les atrocités de la Terreur blanche. À Perm, l'amiral Koltchak avait fait tuer quelque quatre mille ouvriers sur cinquante-cinq mille habitants. En Finlande, la réaction avait massacré entre quinze et dix-sept mille Rouges. Dans la seule petite ville de Proskourov, plusieurs milliers de juifs avaient été égorgés. On vivait de ces nouvelles, de ces récits, de ces statistiques incroyables. Otto Korvin[73] venait d'être pendu à Budapest, avec ses amis, sous les yeux d'une foule mondaine exaltée. Je reste convaincu que la révolution socialiste eût été néanmoins beaucoup plus forte et plus claire si les hommes qui y détenaient le pouvoir suprême s'étaient acharnés à défendre et à imposer, avec autant d'énergie qu'ils en mirent à vaincre, un principe d'humanité envers l'ennemi vaincu. Je sais qu'ils en eurent la velléité; ils n'en eurent pas la volonté. Ces hommes, je sais leur grandeur; mais sur ce point, eux qui appartenaient à l'avenir, ils étaient prisonniers du passé.

Le printemps de 1920 s'ouvrit par une victoire (la prise d'Arkhangelsk[74], évacuée par les Britanniques) et tout à coup changea de visage. Ce fut de nouveau le péril mortel immédiat: l'agression polonaise[75]. J'avais dans les dossiers de l'Okhrana les portraits de Pilsudski condamné autrefois pour un complot contre la vie du tsar. Je rencontrai un médecin qui avait soigné Pilsudski dans une maison de santé de Pétersbourg, où, pour s'en évader, il simula la folie – avec une perfection rare[76]. Révolutionnaire et terroriste lui-même, il jetait maintenant ses légions contre nous. Un mouvement d'exaspération et d'enthousiasme lui répondit. De vieux généraux du tsar, échappés par hasard au massacre, Broussilov et Polivanov[77], s'offrirent à combattre, en réponse à un appel de Trotski. Je voyais Gorki éclater en sanglots en haranguant, du haut d'un balcon du Nevski, un bataillon partant pour le front. «Quand aurons-nous fini de tuer et de saigner?», mâchonnait-il sous sa moustache hérissée. La peine de mort fut rétablie, les Tchékas reçurent, sous le vent de la défaite, des pouvoirs accrus. Les Polonais entraient à Kiev. Zinoviev disait: «Notre salut est dans l'Internationale.» C'était aussi l'avis de Lénine. En pleine guerre, hâtivement, le IIe Congrès[78] de l'Internationale communiste se réunissait. [Je travaillai littéralement jour et nuit à sa préparation, étant à peu près seul, grâce à ma connaissance des langues et de l'Occident, à pouvoir m'acquitter d'une foule de tâches[b].] Je reçus Lansbury[79] le pacifiste anglais et John Reed[80], à leur arrivée; je cachai un délégué des communistes de gauche hongrois, adversaires de Béla Kun[81], quelque peu liés à Racovski[82]. Nous publiions la revue de l'Internationale en quatre langues[83]. Nous envoyions messages sur messages clandestins à l'étranger, par diverses voies aventureuses. Je traduisais les messages de Lénine[84]. Je traduisais aussi le livre que Trotski venait d'écrire dans son train des fronts, *Terrorisme et communisme*[85], et qui soutenait la nécessité d'une longue dictature, pendant la «période de transition au socialisme»: plusieurs dizaines d'années sans doute. Cette pensée inflexible m'effrayait un peu par son schématisme et son volontarisme. Tout manquait: les collaborateurs, le papier, l'encre, le pain même, les moyens de communication.

Nous prenions le thé dans une petite salle des fêtes de Smolny; j'étais avec Grigori Evdokimov et le délégué de la CNT d'Espagne, Angel Pestaña[86], quand Lénine entra. Il rayonnait, serrant les mains tendues, passant d'accolade en accolade. Evdokimov et lui s'embrassèrent joyeusement, les yeux dans les yeux, heureux comme de grands enfants. Vladimir Ilitch portait un de ces vieux vestons d'émigré, rapportés de Zurich peut-être, que je lui vis pendant toute saison. Presque chauve, le crâne haut et bombé, le front solide, il avait des traits banals d'homme russe, un visage rosé étonnamment frais, un grain de barbe roussâtre, les pommettes légèrement saillantes, les yeux horizontaux que le plissement du rire faisait paraître obliques, le regard gris-vert, un grand air de bonhomie et de joyeuse malice. La simplicité même. Il habitait encore, au Kremlin, un petit appartement de domestiques du palais. L'hiver dernier, il avait, lui aussi, manqué de chauffage. En allant chez le coiffeur, il prenait son tour, trouvant indécent qu'on s'effaçât devant lui. Une vieille bonne tenait son ménage et réparait ses vêtements. Il se savait le premier cerveau du parti, et récemment, dans de grandes circonstances, n'avait pas trouvé de plus grande menace que celle de démissionner du Comité central pour en appeler aux militants! Il se voulait une popularité de tribun, ratifiée par les masses, sans apparat ni cérémonial. Dans ses manières et son comportement, pas le moindre indice du goût de l'autorité; des exigences de technicien sérieux qui veut que le travail se fasse, se fasse bien, à l'heure; la volonté déclarée de faire respecter les nouvelles institutions, fussent-elles faibles au point de n'être que

symboliques. Le jour même ou le lendemain, il parla pendant plusieurs heures à la première séance solennelle du congrès, au palais de Tauride, sous la colonnade blanche. Son rapport traitait de la situation historique créée par le traité de Versailles[87]. Citant abondamment Maynard Keynes[88], Lénine démontrait l'inviabilité de cette Europe arbitrairement découpée par les impérialismes victorieux, l'impossibilité pour l'Allemagne de supporter longtemps les charges qui lui étaient imposées, et il en concluait à l'inévitabilité d'une prochaine révolution européenne, destinée à embraser aussi les peuples coloniaux de l'Asie. Ce n'était ni un grand orateur ni un excellent conférencier. Il n'usait d'aucune rhétorique, ne recherchait aucun effet de tribune. Son vocabulaire était celui de la conversation, sa manière impliquait la répétition variée pour bien enfoncer l'idée comme on enfonce un clou. Jamais ennuyeux pourtant à cause de sa mimique persuasive et de la conviction raisonnée qui le portait. Ses gestes familiers consistaient à lever la main pour souligner l'importance de la chose dite, puis à se pencher vers l'auditoire, tout souriant et sérieux, les paumes ouvertes en un mouvement démonstratif: n'est-ce pas évident? Un homme essentiellement simple vous parlait honnêtement, et il ne faisait appel qu'à votre raison, aux faits, à la nécessité. «Les faits ont la tête dure[89]», aimait-il à répéter. Il était le bon sens même, au point de décevoir les délégués français, accoutumés aux grandes joutes parlementaires. «Lénine perd beaucoup de son prestige, quand on l'approche», me disait l'un d'eux.

(Zinoviev avait commandé au peintre Isaac Brodski[90] un grand tableau représentant cette séance historique. Brodski prenait des croquis. Des années plus tard, le peintre remaniait encore sa toile, substituant à tels assistants tels autres – et d'aucuns problématiques – au fur et à mesure que les crises et les oppositions modifiaient la composition de l'Exécutif du moment…)

Le IIe Congrès de l'Internationale communiste continua ses travaux à Moscou. Collaborateurs et délégués étrangers habitaient un hôtel du centre, le Dielovoï Dvor, situé au bas d'un large boulevard bordé d'un côté par la blanche muraille crénelée de Kitaï-Gorod. Des portails moyenâgeux, sous une ancienne tourelle, conduisaient non loin de là vers la Varvarka, où se trouve la maison légendaire du premier des Romanov[91]. Nous allions de là au Kremlin, cité dans la cité, dont toutes les entrées étaient gardées par des factionnaires qui vérifiaient les laissez-passer. Le double pouvoir de la révolution, le gouvernement soviétique et l'Internationale, y siégeaient dans les palais de l'autocratie, au milieu des vieilles églises byzantines. La seule ville que les délégués étrangers ne connussent pas – et leur manque de curiosité à son égard me déconcertait –, c'était Moscou vivante, avec ses rations de famine, ses arrestations, ses sales histoires de prisons, ses coulisses de spéculation. Luxueusement nourris dans la misère générale (bien qu'on leur servît vraiment trop d'œufs avariés…), promenés de musées en crèches modèles, les délégués du socialisme mondial avaient l'air de se sentir en vacances ou de faire du tourisme dans notre république assiégée, saignée, la chair à vif. Je découvris une forme de plus de l'inconscience, l'inconscience marxiste. Un chef de parti allemand, Paul Levi[92], sportif et plein d'assurance, me disait simplement que, «pour un marxiste, les contradictions internes de la Révolution russe n'avaient rien de surprenant», et c'était sans doute vrai, mais de cette vérité générale il se servait comme d'un écran pour écarter la vision de la réalité immédiate, qui a tout de même son importance. La plupart des marxistes de gauche, bolchevisés, adoptaient cette attitude suffisante. Les mots «dictature du prolétariat» leur expliquaient tout, magiquement, sans que leur vînt l'idée de se demander où était, ce que pensait, sentait, faisait le prolétariat dictateur. Les sociaux-démocrates, par

contre, étaient pleins d'esprit critique et d'incompréhension. Chez les meilleurs – je pense aux Allemands, Däumig, Crispien, Dittmann[93] –, un humanisme socialiste paisiblement embourgeoisé souffrait de la rudesse du climat de la révolution au point de s'opposer à toute rigueur de pensée. Les délégués anarchistes, avec lesquels je discutais beaucoup, avaient une saine horreur des «vérités officielles», des pompes du pouvoir, et un intérêt passionné pour la vie réelle; mais porteurs d'une doctrine surtout affective, ignorants en économie politique et ne s'étant jamais posé le problème du pouvoir, il leur était à peu près impossible d'arriver à l'intelligence théorique de ce qui se passait. C'étaient d'admirables bons garçons demeurés en somme sur les positions romantiques de la «révolution universelle», comme les artisans libertaires pouvaient se la représenter entre 1848 et 1860, avant la formation de la grande industrie moderne et du prolétariat: Angel Pestaña, le Barcelonais, ouvrier horloger, tribun de la CNT, méfiant et mince, l'œil et la petite moustache d'un beau noir; Armando Borghi[94], de l'Unione Sindacale italienne, jeune mazzinien barbu; Augustin Souchy[95], sa tête de reître roux, délégué par les syndicalistes allemands et suédois; Lepetit[96], un robuste terrassier de la CGT française et du *Libertaire*[97], qui jura tout de suite qu'en France «la révolution se ferait tout autrement!» Lénine tenait beaucoup à se rallier «les meilleurs des anarchistes».

En dehors de la Russie et peut-être de la Bulgarie, il n'y avait pas encore de communistes dans le monde. Les vieilles écoles révolutionnaires, et aussi la jeune génération sortie de la guerre, étaient infiniment loin de la mentalité bolchevik. L'ensemble de ces hommes révélait des mouvements dépassés par les événements, beaucoup de bonne volonté et peu de capacités. Le Parti socialiste français était représenté par Marcel Cachin et L.-O. Frossard[98]. Cachin flairait le vent à son habitude et, fidèle à sa propre popularité, évoluait à gauche, après avoir secondé pour le gouvernement français les campagnes bellicistes de Mussolini en Italie (1916). Chemin faisant, Cachin et Frossard s'étaient arrêtés à Varsovie pour s'entretenir avec des socialistes polonais qui approuvaient l'agression de Pilsudski contre la révolution. Dès que la chose fut connue, Trotski insista pour qu'ils fussent priés de repartir sans délai – et nous ne les vîmes plus. L'expulsion de «ces politiciens» causa une satisfaction quasi générale[99]. Le Comité de la IIIe Internationale de Paris avait envoyé un vieil ami de Trotski, le syndicaliste Alfred Rosmer[100], internationaliste fervent. Rosmer incarnait l'éveil, la discrétion, le dévouement, sous un sourire fermé. Son collègue du même comité, Raymond Lefebvre[101], grand garçon au profil aigu, brancardier de Verdun, poète et romancier, venait d'écrire en un style somptueusement lyrique une profession de foi d'homme revenu des tranchées, intitulée: *La révolution ou la mort*! Il clamait pour les survivants d'une génération enterrée dans les fosses communes. Nous fûmes vite amis.

D'entre les Italiens, je me souviens du vétéran Lazzari, vieillard droit à la voix fébrile, de la tête d'universitaire barbu et myope de Serrati; de Terracini, jeune théoricien d'aspect sévère et sec; de l'exubérant Bordiga[102], trépidant sous sa charge d'idées, de connaissances et de prévisions graves. Menue, son fin visage déjà maternel entouré d'un double bandeau de cheveux noirs, répandant autour d'elle une extrême gentillesse, Angelica Balabanova espérait encore une Internationale aérée, généreuse et quelque peu romantique. [L'avocat de Rosa Luxemburg, Paul Levi, représentait les communistes allemands; Däumig, Crispien, Dittmann et un quatrième, quatre demi-gros sympathiques et quelque peu désemparés, certainement bons buveurs de bière et consciencieux fonctionnaires d'organisations ouvrières bourgeoisement installées, représentaient la social-démocratie indépendante d'Allemagne et il semblait évident du premier coup d'œil qu'ils n'avaient pas des âmes

d'insurgés[c].] Des Anglais, je n'entrevis que Gallacher[103], qui avait une allure de boxeur trapu; des États-Unis venaient Fraina[104], sur lequel allait peser une lourde suspicion, et John Reed [témoin de l'insurrection bolchevik en 1917, dont le livre sur la révolution[105] faisait déjà autorité. Reed, je l'avais reçu à Petrograd, d'où nous avions organisé son départ clandestin par la Finlande; les Finlandais, tentés de lui faire un mauvais parti, l'avaient gardé un temps dans une dangereuse prison. Il venait de visiter de petites villes des environs de Moscou et il en rapportait la vision d'un pays fantôme où seule la famine était réelle, stupéfait que l'œuvre soviétique continuât néanmoins. Il était grand, vigoureux, positif, enthousiaste à froid, avec une vive intelligence teintée d'humour[d]]. Je revois Racovski, chef du gouvernement soviétique d'une Ukraine en proie à des centaines de bandes blanches, nationalistes, noires (anarchistes), vertes, rouges; barbu, habillé d'un uniforme fripé de soldat, il parla tout à coup à la tribune un français parfait. Kolarov[106] arrivait de Bulgarie, massif, légèrement bedonnant, important; et tout de suite, il promit au congrès de prendre le pouvoir dans son pays dès que l'Internationale le désirerait! De Hollande venait, entre autres, Wijnkoop[107], noir et prognathe, agressif en apparence, destiné en réalité à une servilité sans issue. Des Indes, en passant par le Mexique, Manabendra Nath Roy[108], grêle, très grand, très noir, la chevelure très bouclée, accompagné d'une Anglo-saxonne sculpturale qui paraissait nue sous des robes légères. Nous ignorions que de fâcheuses suspicions avaient pesé sur lui au Mexique; il allait devenir l'animateur du petit parti communiste indien, passer des années en prison, couvrir les oppositions d'outrages insanes, être exclu lui-même, rentrer en grâce; mais cela, c'était le lointain avenir.

Les Russes menèrent le jeu et ils étaient d'une si évidente supériorité que c'était légitime; la seule tête du socialisme occidental capable de se mettre à leur hauteur et peut-être de les dépasser par la connaissance et l'esprit de liberté, celle de Rosa Luxemburg, avait été en janvier 1919 fracassée à coups de revolver par des officiers allemands. Les Russes, ce furent, outre Lénine, Zinoviev, Boukharine, Racovski (Roumain aussi russifié que francisé), Karl Radek, récemment sorti d'une prison berlinoise où il avait frôlé l'assassinat, où l'on avait tué à ses côtés Léo Ioguichès[109]. Trotski ne fit au congrès que de rares apparitions, car les fronts l'occupaient davantage, et le front de Pologne flambait.

Les travaux gravitèrent autour de trois questions et d'une quatrième, plus grave encore, qui ne fut pas effleurée en séance. Lénine s'efforçait de convaincre les «communistes de gauche» hollandais, allemands et italiens (Bordiga) de la nécessité des compromis, de la participation à l'action électorale et parlementaire, du danger de former des sectes révolutionnaires. Lénine posait la «question nationale et coloniale» en soutenant la possibilité et la nécessité de provoquer des révolutions soviétiques dans les pays coloniaux de l'Asie. L'expérience du Turkestan russe semblait lui donner raison. Il visait surtout l'Inde et la Chine, pensant qu'il fallait frapper là pour affaiblir l'impérialisme britannique qui semblait être l'ennemi irréductible de la république des Soviets. N'espérant plus rien des partis socialistes européens traditionnels, les Russes estimaient qu'il n'y avait plus qu'à y provoquer des scissions afin de rompre avec les vieux dirigeants réformistes et de former de nouveaux partis, disciplinés et dirigés par l'Exécutif de Moscou, capables de marcher vers la prise du pouvoir.

Serrati fit des objections sérieuses à la tactique du soutien des mouvements nationalistes coloniaux, en montrant ce que ces mouvements avaient de réactionnaire et d'inquiétant pour l'avenir. Bordiga posa contre Lénine les questions d'organisation et d'orientation générale;

il redoutait l'influence de l'État soviétique sur les partis communistes, la tendance aux compromis, la démagogie, la corruption – et surtout, il ne pensait pas que la Russie paysanne fût à même de diriger le mouvement ouvrier international; Amadeo Bordiga fut certainement l'une des intelligences les plus perspicaces du congrès.

Le congrès prépara la scission des partis français (Tours) et italien (Livourne[110]) en imposant aux affiliés de l'Internationale vingt et une conditions[111] strictes, et même vingt-deux: la vingt-deuxième, peu connue, excluait les francs-maçons. De la quatrième question, nul n'en retrouvera trace dans les comptes rendus; mais je la vis discutée avec chaleur par Lénine, entouré d'étrangers, dans une petite salle voisine de la grande salle lambrissée d'or du palais impérial; on avait relégué là un trône et tendu sur le mur, à côté de ce meuble inutile, une carte du front de Pologne. Des machines à écrire crépitaient. Lénine, sa serviette sous le bras, commentait la marche de l'armée Toukhatchevski sur Varsovie. Karl Radek, simiesque, sarcastique et plaisant, ajoutait en rajustant le pantalon trop grand qui lui glissait toujours sur les hanches: «Nous aurons déchiré le traité de Versailles à coups de baïonnettes!» (Nous sûmes un peu plus tard que Toukhatchevski se plaignait de l'épuisement de ses forces et de l'allongement de ses voies de communication; que Trotski estimait cette offensive trop risquée; que Lénine l'avait en quelque sorte imposée en envoyant Racovski et Smilga à titre de commissaires politiques auprès de Toukhatchevski; qu'elle eût vraisemblablement réussi malgré tout, si Vorochilov, Staline et Boudienny, au lieu de la soutenir, n'avaient tenu à s'assurer une victoire à eux en marchant sur Lvov[112].) Soudainement, sous Varsovie dont on annonçait déjà la chute, ce fut l'échec. À l'exception de quelques étudiants et de quelques ouvriers, les paysans et les prolétaires de Pologne n'avaient pas secondé l'Armée rouge. Je demeurai convaincu que les Russes avaient commis une erreur psychologique littéralement énorme en nommant pour gouverner la Pologne un Comité révolutionnaire polonais dont faisait partie l'homme de la Terreur rouge, Dzerjinski. Je soutenais qu'au lieu de soulever l'enthousiasme de la population ce nom la glacerait. C'est ce qui arriva. Une fois encore, après la défaite des spartakistes allemands en 1918-1919, l'expansion de la révolution vers l'Occident industriel échouait. Il ne restait plus au bolchevisme qu'à se retourner vers l'Orient.

Le Congrès des nationalités opprimées de l'Orient[113] s'organisait hâtivement. Aussitôt clos le Congrès de l'Internationale, Zinoviev, Karl Radek, Rosmer, John Reed, Béla Kun, partirent pour Bakou dans un train spécial dont la défense – car ils allaient traverser des régions peu sûres – et le commandement furent confiés à leur ami Iakov Blumkine[114]. À Bakou, Enver Pacha[115] fit une apparition sensationnelle. Une salle bondée d'Orientaux éclata en clameurs, yatagans et poignards brandis: «Mort à l'impérialisme!» La véritable entente avec le monde musulman, travaillé par ses propres aspirations nationales et religieuses, restait cependant difficile. Enver Pacha, personnage de salon et de guet-apens, envisageait la constitution d'un État musulman de l'Asie centrale; il allait se faire tuer deux ans plus tard, dans un combat contre la cavalerie rouge. En revenant de ce merveilleux voyage, John Reed mordit à pleines dents une pastèque achetée sur un petit marché pittoresque du Daghestan; il en mourut: typhoïde[116].

Le Congrès de Moscou s'entoura pour moi de deuils. Mais avant d'en parler, je voudrais revenir sur l'ambiance du moment. Je vivais ce temps avec liberté d'esprit, dans le contact quotidien et des milieux dirigeants et de la rue et des dissidents persécutés de la révolution. Pendant les festivités de Petrograd, le sort de Voline me préoccupait. Voline (Vsevolod

Eichenbaum[117]), ouvrier intellectuel, un des fondateurs du Soviet de Pétersbourg en 1905, revenu d'Amérique en 1917 pour devenir l'animateur du mouvement anarchiste russe; il avait, avec «l'armée des paysans insurgés d'Ukraine», formée par Makhno, combattu les Blancs, résisté aux Rouges, cherché à fonder autour de Gouliay-Polié une confédération de paysans libres. Atteint du typhus, fait prisonnier par l'Armée rouge pendant une retraite des Noirs, nous avions craint qu'il ne fût immédiatement fusillé. Nous réussîmes à lui éviter cette fin en envoyant sur place un camarade de Petrograd qui obtint le transfèrement du prisonnier à Moscou. J'étais sans nouvelles de lui pendant que, dans le splendide décor d'un soir d'été sur la Neva, j'assistais avec les congressistes de l'Internationale à la représentation d'un véritable mystère soviétique, sur le péristyle de la Bourse: on voyait la Commune de Paris élever ses drapeaux rouges, puis mourir; on voyait Jaurès assassiné et la foule clamait son désespoir; on voyait finalement la révolution heureuse et victorieuse triompher sur le monde. La présence invisible des persécutés troublait pour moi ces apothéoses. À Moscou, j'appris que Lénine et Kamenev avaient promis la vie sauve à Voline. Nous discutions dans les salles somptueuses du Kremlin et cet insurgé attendait dans une cellule un avenir obscur. Je sortais du Kremlin et j'allais voir un autre opposant du régime, probe et clairvoyant entre tous, Iouri Ossipovitch Martov[118], un des fondateurs avec Plekhanov et Lénine de la social-démocratie russe, leader du menchevisme internationaliste. Il dénonçait les abus de la Tchéka, la «manie de l'autorité» de Lénine et de Trotski, «comme si l'on pouvait, répétait-il, instituer le socialisme à coups de décrets, en fusillant les gens dans des caves!» Lénine le protégeait contre la Tchéka, écoutait sa critique acérée, redoutait son influence. Je voyais Martov dans une petite chambrette frisant le dénuement; du premier coup d'œil, il me semblait comprendre son incompatibilité absolue avec les bolcheviks, bien qu'il fût comme eux un marxiste de haute culture, intransigeant et du plus grand courage. Maladif, boitant un peu, il avait le visage légèrement asymétrique, un grand front, un regard fin sous les lunettes, la bouche fine, la barbe grêle, une expression d'intelligence et de douceur. Ce devait être l'homme du scrupule et du savoir, ce n'était pas l'homme de la volonté révolutionnaire, de la dure volonté qui emporte les obstacles. Sa critique était juste, ses propositions touchaient à l'utopie. «Sans retour à la démocratie, la révolution est perdue», mais comment revenir à la démocratie? Je tenais toutefois pour impardonnable qu'un homme de cette valeur fût mis dans l'impossibilité de donner à la révolution tout ce dont sa pensée pouvait l'enrichir. «Vous verrez, vous verrez, me disait-il; avec les bolcheviks, la collaboration libre est toujours impossible.»

Comme je venais de rentrer à Petrograd avec Raymond Lefebvre, Lepetit, Vergeat[119] (syndicaliste français) et Sacha Toubine[120], un drame effroyable s'y passa dans les ténèbres, confirmant les pires appréhensions de Martov. Le Parti communiste finlandais, de fondation récente, sortait divisé de la sanglante défaite de 1918. D'entre ses chefs, je connaissais Sirola et Kuusinen[121] qui ne paraissaient pas très capables et reconnaissaient avoir multiplié les fautes. Je venais de publier sur ce sujet un petit livre de Kuusinen, petit homme pâle, timide et laborieux. Une opposition s'était formée dans le parti et elle détestait les vieux leaders de la défaite, maintenant ralliés à l'Internationale communiste. Une conférence du parti, réunie à Petrograd, ayant donné la majorité à l'opposition, contre le Comité central soutenu par Zinoviev, fit suspendre les délibérations. À peu de temps de là, des élèves finlandais d'une école militaire se rendirent un soir à une réunion du Comité central et fusillèrent sur place Ivan Rakhia[122] et sept autres dirigeants de leur propre parti. Notre presse mentit sans

vergogne en imputant cet attentat aux Blancs! Les coupables justifiaient hautement leur acte. Ils accusaient le Comité central de trahison. Une commission de Trois fut nommée par l'Internationale pour étudier ce drame; elle comprenait Rosmer et le Bulgare Chabline[123], je doute si elle se réunit jamais. L'affaire, jugée plus tard par le Tribunal révolutionnaire de Moscou (à huis clos), Krylenko requérant, reçut une solution en partie raisonnable, en partie monstrueuse. Les coupables, condamnés pour la forme, furent autorisés à partir pour le front (je ne sais pas ce qu'ils devinrent en réalité), mais le leader de l'opposition, Voyto Eloranta, considéré comme «responsable politique» et d'abord condamné à un temps de prison, fut fusillé. On creusa donc huit fosses au Champ-de-Mars et, du palais d'Hiver où les huit cercueils rouges couverts de branches de sapin étaient exposés, nous les conduisîmes à ces tombes de héros de la révolution. Raymond Lefebvre devait prendre la parole. Que dire? Il ne cessait pas de jurer: «Nom de Dieu!»… À la tribune, il dénonça l'impérialisme et la contre-révolution, bien entendu. Des soldats et des prolétaires aux sourcils froncés l'écoutèrent en silence.

Avec Raymond Lefebvre, Lepetit, Vergeat, voyageait un mien ami de naguère, Sacha Toubine qui, pendant mon emprisonnement en France, m'avait aidé à maintenir une correspondance avec l'extérieur. Je le voyais, tandis que nous parcourions Petrograd, cafardeux, hanté de sombres pressentiments. Ces Quatre partirent par Mourmansk, route difficile, pour franchir les lignes du blocus, par l'océan Arctique. On s'embarquait dans un bateau de pêche, on passait au large d'un bout de côte finlandaise, on débarquait à Vardoe, Norvège, terre libre. Pressés de prendre part à un congrès de la CGT, les Quatre s'embarquèrent par un jour de gros temps. Ils disparurent en mer. Il se peut que l'orage les ait engloutis. Il se peut qu'un canot automobile finlandais les ait rejoints et mitraillés. Je sus que des espions nous avaient suivis pas à pas dans Petrograd. Pendant deux semaines, Zinoviev, de plus en plus soucieux, me demanda tous les jours: «Avez-vous des nouvelles des Français?» De cette catastrophe devaient naître d'odieuses légendes[124].

Tandis que périssaient ainsi les Quatre, un médiocre aventurier traversait les lignes du blocus et rentrait à Paris en rapportant des brillants acquis à vil prix au marché noir d'Odessa. L'épisode mérite d'être rapporté parce qu'il atteste, en un temps inhumain, les scrupules de la Tchéka même. Je déjeunais à la table des militants de l'Internationale, avec un petit homme extrêmement maigre et mal vêtu qui portait sur un cou décharné une tête aux traits d'oiseau de proie malade: Skrypnik, vieux bolchevik, membre du gouvernement de l'Ukraine – celui qui devait se suicider en 1934, sous l'accusation naturellement fausse de nationalisme (en réalité parce qu'il protégeait quelques intellectuels ukrainiens). Nous vîmes s'approcher un personnage à lorgnons et grosse moustache d'un roux déteint sur une face rougeaude que je reconnus avec stupeur: Mauricius[125], ex-propagandiste individualiste à Paris, ex-propagandiste pacifiste pendant la guerre, ex-quoi encore? En Haute Cour, pendant le procès de MM. Caillaux et Malvy, un des chefs de la police parisienne avait tout à coup parlé de cet agitateur comme d'«un de nos meilleurs agents».

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? lui demandai-je.

— Je suis délégué par mon groupe, je vais voir Lénine…

— Et ce qu'on a dit en Haute Cour, qu'en fais-tu?

— Une basse tentative de la police pour me discréditer!

Il fut naturellement arrêté. J'eus à le défendre contre la Tchéka qui tenait à lui faire connaître, pendant quelque temps, le travail agricole en Sibérie, afin qu'il ne pût pas

rapporter d'informations utiles sur les services de liaison de l'Internationale. On le laissa partir à ses risques et périls et il s'en tira fort bien.

Je clos ce chapitre au lendemain du IIe Congrès de l'Internationale, en septembre-octobre 1920, ayant le sentiment que nous atteignons à ce moment une certaine frontière. De nouveaux périls grandissent à l'intérieur, nous sommes acheminés vers des désastres que nous pressentons à peine (nous, je veux dire les plus clairvoyants; la majorité du parti commence à vivre aveuglément sur une pensée officielle très schématique). Dès octobre, des événements significatifs que le pays ignorera vont s'accumuler doucement, comme une avalanche. Ce sentiment du péril intérieur, du péril qui était en nous-mêmes, dans le caractère et l'esprit du bolchevisme victorieux, je dois dire que je l'avais à un degré aigu. J'étais sans cesse déchiré par le contraste entre la théorie admise et la réalité, par l'intolérance croissante, par la servilité croissante de beaucoup de fonctionnaires, par leur poussée vers le privilège. Je me souviens d'une entrevue que j'eus avec le commissaire du peuple au Ravitaillement, Tsiourioupa[126], admirable barbe blanche et regard candide. Je lui avais amené des camarades espagnols et français afin qu'il nous expliquât le système soviétique du rationnement et de l'approvisionnement. Il nous montra des diagrammes fort bien dessinés dans lesquels l'affreuse famine et l'immense marché noir s'évanouissaient sans laisser de traces. «Et le marché noir?», lui demandai-je. «Il n'a aucune importance», me répondit tranquillement ce vieil homme, certainement honnête, mais captif de son système et des bureaux où sans doute tout le monde lui mentait déjà. Je fus atterré. Zinoviev croyait ainsi à l'imminence d'une révolution prolétarienne en Europe occidentale. Lénine ne croyait-il pas ainsi à la possibilité de soulever les peuples de l'Orient? À l'étonnante lucidité de ces grands marxistes, une griserie théorique, qui confinait à l'aveuglement, commençait à se mêler. Et la servilité commençait à les entourer de bêtise et de bassesse. J'avais vu, dans des meetings du front de Petrograd, de jeunes arrivistes militaires aux cuirs neufs bien astiqués faire rougir Zinoviev, qui baissait la tête avec gêne, en lui assenant en plein visage les plus stupides flagorneries: «Nous vaincrons, criait l'un, parce que notre glorieux chef, le camarade Zinoviev, nous le commande!» Un camarade ancien forçat fit faire pour une brochure de Zinoviev une luxueuse couverture en couleurs, dessinée par un des plus grands artistes russes. L'artiste et l'ancien forçat firent ensemble un chef-d'œuvre de bassesse. Le profil romain de Zinoviev, proconsulaire, apparaissait dans un camée entouré d'emblèmes. Ils apportèrent ça au président de l'Internationale qui les remercia cordialement et m'appela dès qu'ils furent sortis. «C'est du dernier mauvais goût, me dit Zinoviev avec gêne, mais je n'ai pas voulu les blesser. N'en laissez imprimer qu'un tout petit nombre et faites une couverture toute simple…» Il me montra un autre jour une lettre de Lénine qui, parlant de la nouvelle bureaucratie, disait: «toute cette canaille soviétique…» À cette atmosphère, la permanence de la terreur ajoutait souvent un élément d'intolérable inhumanité.

Si les militants bolcheviks n'avaient pas été si admirablement simples, impersonnels, désintéressés, résolus à surmonter tout obstacle pour accomplir leur œuvre, il eût fallu désespérer. Mais leur grandeur morale et leur valeur intellectuelle inspiraient par contre une confiance sans bornes. La notion du double devoir[127] m'apparut alors comme essentielle et je ne devais plus jamais l'oublier. Le socialisme n'est pas seulement à défendre contre ses ennemis, contre le vieux monde auquel il s'oppose, il est aussi à défendre en son propre sein, contre ses propres ferments de réaction. Une révolution ne peut être considérée comme un bloc que de loin; vécue, elle peut se comparer à un torrent qui charrie à la fois, violemment,

le meilleur et le pire et emporte forcément de véritables courants de contre-révolution. Elle est amenée à ramasser les vieilles armes de l'ancien régime, et ces armes sont à double tranchant. Pour être honnêtement servie, elle doit sans cesse être mise en garde contre ses propres abus, ses propres excès, ses propres crimes, ses propres éléments de réaction. Elle a donc un besoin vital de la critique, de l'opposition, du courage civique de ses accomplisseurs. Et, sous ce rapport, nous étions déjà, en 1920, loin de compte.

La fameuse phrase de Lénine: «C'est une bien grande infortune que l'honneur de commencer la première révolution socialiste soit échu au peuple le plus arriéré de l'Europe[128]» (je cite de mémoire; Lénine le répéta plusieurs fois) me revenait sans cesse à la mémoire. Dans l'Europe ensanglantée, dévastée et profondément abêtie de ce temps, il était néanmoins évident à mes yeux que le bolchevisme avait prodigieusement raison. Il marquait un nouveau point de départ dans l'histoire. Que le monde capitaliste, après une première guerre de suicide, fût incapable d'organiser une paix véritable, c'était évident; qu'il fût incapable de tirer de ses merveilleux progrès techniques de quoi donner aux hommes plus de bien-être, plus de liberté, plus de sécurité, plus de dignité, n'était pas moins évident. La révolution avait donc raison contre lui; et nous voyions le spectre des guerres futures mettre en question la civilisation, si le régime social ne changeait pas bientôt en Europe. Quant au jacobinisme redoutable de la Révolution russe, il me paraissait inéluctable. Je voyais dans la formation, également inéluctable, du nouvel État révolutionnaire, qui commençait à renier toutes ses promesses du début, un immense danger. L'État m'apparaissait comme un instrument de guerre et non d'organisation de la production. Tout s'accomplissait sous peine de mort, car la défaite eût été pour nous, pour nos aspirations, pour la nouvelle justice annoncée, pour la nouvelle économie collective naissante, la mort sans phrases – et quoi ensuite? Je concevais la révolution comme un vaste sacrifice nécessaire à l'avenir; et rien ne me semblait plus essentiel que d'y maintenir ou d'y retrouver l'esprit de liberté.

Je ne fais que résumer, en écrivant ainsi, mes écrits de l'époque.

---

[a] Par inadvertance, Serge a laissé sur le manuscrit: «l'œil vif» (p. 66), «gris, vif et dur» (p. 67). Nous ne suivons pas la première version et adoptons: «l'œil gris, vif et dur».

[b] Passage barré au crayon noir, sans indication.

[c] Passage barré au crayon noir, sans indication.

[d] Passage barré au crayon noir, sans indication.

CHAPITRE 4

LE PÉRIL EST EN NOUS[1] (1920-1921)

Le régime de ce temps a depuis été appelé le «communisme de guerre». On l'appelait alors le «communisme» tout court, et celui qui, comme moi, se permettait de le considérer comme provisoire s'attirait des regards réprobateurs. Boukharine, dans son traité de *L'économie de la période de transition*[2] dont le schématisme marxiste indigna Lénine, procédait de l'idée d'un régime définitivement établi. Et cependant il devenait simplement impossible d'y vivre. Impossible, cela va de soi, non pour les gouvernants, mais pour le gros de la population.

Le magnifique système de ravitaillement créé par Tsiourioupa à Moscou et par Badaev à Petrograd fonctionnait à vide[3]. Le gros Badaev lui-même s'exclamait en séance du Soviet: «L'appareil est excellent, mais la soupe est mauvaise!» Devant les beaux schémas illustrés de cercles verts et de triangles bleus et rouges, Angel Pestaña tordait un sourire railleur en murmurant: «J'ai bien l'impression que l'on se fout de moi…» En réalité, pour manger, il fallait spéculer chaque jour, et les communistes le faisaient comme les autres. Les billets de banque ne valant plus rien, des théoriciens ingénieux parlaient de la prochaine suppression de l'argent. Couleurs et papier manquant pour imprimer les timbres-poste, un décret rendit la correspondance gratuite: nouvelle réalisation socialiste. La gratuité des tramways fut désastreuse, le matériel épuisé se détériorant de jour en jour.

Les rations délivrées par les coopératives étatisées étaient infimes: pain noir (quelquefois remplacé par des verres d'avoine), quelques harengs par mois, un tout petit peu de sucre pour la première catégorie (travailleurs manuels et soldats), presque rien pour la troisième (non-travailleurs). La parole de saint Paul partout affichée: «Qui ne travaille pas ne mange pas!», devenait ironique, car précisément, pour se nourrir, il fallait se débrouiller grâce au marché noir au lieu de travailler. Les ouvriers passaient leur temps dans les usines mortes à transformer en canifs des pièces de machines et en semelles les courroies de transmission afin de troquer ces objets sur le marché clandestin. La production industrielle était tombée à moins de 30 % de celle de 1913. Pour se procurer un peu de farine, de beurre ou de viande, il fallait pouvoir donner au paysan, qui les apportait illicitement, des tissus ou des objets. Heureusement, les appartements de la ci-devant bourgeoisie, dans les villes, contenaient pas mal de tapis, de tentures, de linge et de vaisselle. Avec le cuir des divans, on faisait de passables chaussures; avec les tentures, des vêtements. Comme la spéculation désorganisait des chemins de fer à bout de souffle, les autorités interdirent le transport des vivres par les particuliers, placèrent dans les stations des détachements spéciaux qui confisquaient sans merci le sac de farine de la ménagère, firent cerner les marchés par la milice qui, tirant des coups de fusil en l'air, se livrait à des confiscations au milieu des cris et des pleurs. Détachements spéciaux et milice se firent haïr. Le mot de «commissariocratie» circula. Les Vieux-Croyants[4] annonçaient la fin du monde et le règne de l'Antéchrist.

L'hiver infligeait à la population des villes un véritable supplice. Ni chauffage ni éclairage, et cette famine harcelante! Enfants, vieillards faibles mouraient par milliers. Le typhus,

véhiculé par les poux, faisait des coupes sombres. Tout cela, je l'ai longuement vu et vécu. Dans les grands appartements désertés de Petrograd, les gens se réunissaient tous dans une seule pièce, vivant les uns sur les autres autour d'un petit poêle en fonte ou en brique, établi sur le parquet et dont la cheminée enfumait un coin de fenêtre. On l'alimentait avec le parquet des pièces voisines, avec le dernier mobilier, avec des livres. Des bibliothèques entières disparurent ainsi. Moi-même, pour chauffer une famille qui m'était chère, je fis brûler les recueils des *Lois de l'Empire* avec une réelle satisfaction. On se nourrissait d'un peu d'avoine et de cheval à demi pourri, on se partageait, dans le cercle de famille, un morceau de sucre en fragments infimes et chaque bouchée prise hors tour provoquait des drames. La Commune faisait beaucoup pour nourrir les enfants; ce beaucoup restait dérisoire.

Pour entretenir le ravitaillement coopératif, desservant en premier lieu un prolétariat aigri et désolé, l'armée, la flotte, les cadres du parti, on envoyait dans les campagnes lointaines des détachements de réquisition que les moujiks chassaient souvent à coups de fourche. Des paysans ouvraient le ventre au commissaire, le remplissaient de blé et le laissaient sur le bord de la route pour que l'on comprît bien. Telle fut la fin d'un mien camarade, ouvrier imprimeur, aux environs de Dno, où j'allais ensuite expliquer à un village désespéré que c'était la faute au blocus impérialiste. C'était vrai, mais les paysans exigeaient néanmoins avec raison la fin des réquisitions, la légalisation des échanges.

Le «communisme de guerre[5]» pouvait se définir ainsi: 1° réquisitions dans les campagnes; 2° rationnement implacable de la population des villes, divisée par catégories; 3° «socialisation» complète de la production et du travail; 4° répartition paperassière extrêmement compliquée des derniers stocks d'articles; 5° monopole du pouvoir avec tendance au parti unique et à l'étouffement de toute dissidence; 6° état de siège et Tchéka. Ce système, le IXe Congrès du Parti communiste[6] l'avait sanctionné en mars-avril 1920. Personne ne se hasardait à le reconnaître inviable; le parti ignorait que Trotski avait proposé la suppression des réquisitions au Comité central en février passé (1920)[7]. L'historien marxiste Rojkov écrivit à Lénine que l'on s'acheminait vers une catastrophe et qu'il fallait un changement immédiat dans les rapports économiques avec les campagnes. Le Comité central lui fit assigner Pskov comme lieu de résidence obligatoire, et Lénine lui répondit qu'il n'avait nulle intention d'entrer dans la voie des capitulations devant la contre-révolution rurale.

L'hiver 1920-1921 fut effroyable. Cherchant des maisons habitables pour nos collaborateurs, je visitai au cœur de Petrograd divers immeubles. Dans un ancien hôtel de l'élégante Morskaïa, non loin du grand état-major et de la porte triomphale qui s'ouvre sur la place du palais d'Hiver, je trouvai des pièces entières remplies d'immondices gelées. Les tout-à-l'égout ne fonctionnaient pas, et les soldats logés là avaient installé des feuillées sur les parquets. C'était le cas dans beaucoup de maisons; le printemps venu, quand les immondices se mettraient à couler le long des étages, que deviendrait la ville? On organisa d'urgence des corvées de déblaiement. À la recherche d'un malade, je poussai un matin la porte d'un lazaret de typhiques à Vassili-Ostrov. Petite maison basse aux volets clos donnant sur une paisible rue ensoleillée et blanche de neige. L'intérieur était étrangement obscur et glacé. Je finis par y discerner des formes humaines allongées comme des bûches sur le plancher… Le lazaret, abandonnant ses morts qu'il ne pouvait pas enterrer faute de chevaux, avait simplement déménagé.

Je me rappelle que, cheminant un jour par la neige, avec un des chefs militaires de la région, Mikhaïl Lachevitch[8] vieux révolutionnaire à trente-cinq ans, un des artisans de la

prise du pouvoir, je lui parlai des changements nécessaires. Lachevitch était trapu et carré, avec un visage charnu creusé de rides; il ne voyait aux problèmes que des solutions de force. La spéculation, nous la materions! «Je vais faire détruire les marchés couverts et disperser les rassemblements! Voilà.» Il le fit. Ce fut pire.

La vie politique suivait la même courbe de développement – et il ne pouvait pas en être autrement. La tendance à forcer les difficultés économiques par la contrainte et la violence accroissait le mécontentement général, rendant toute opinion libre, c'est-à-dire critique, dangereuse et obligeant dès lors à la traiter en ennemie. J'étais exceptionnellement à même de suivre les progrès du mal; j'appartenais aux milieux dirigeants de Petrograd et j'étais en relations confiantes avec divers éléments d'opposition, anarchistes, mencheviks, socialistes-révolutionnaires de gauche, communistes même de l'«Opposition ouvrière[9]» qui dénonçait déjà la bureaucratisation du régime et la condition du travailleur: misérable non seulement en fait, mais – ce qui était plus grave – en droit, puisque les bureaux lui refusaient la parole. Sauf l'Opposition ouvrière du parti, ces dissidents, très désunis entre eux, avaient fait diverses faillites. Les mencheviks les plus influents, Dan et Tseretelli, s'étaient simplement opposés à la prise du pouvoir par les soviets[10], c'est-à-dire prononcés pour la continuation d'une démocratie bourgeoise inviable (et certains de leurs leaders pour la répression énergique du bolchevisme); les socialistes-révolutionnaires de gauche, dirigés par Maria Spiridonova et Kamkov[11] avaient participé au pouvoir, puis fomenté une insurrection, à Moscou, en proclamant leur volonté de gouverner seuls (juillet 1918); les anarchistes s'étaient chaotiquement subdivisés en tendances prosoviétiques, intermédiaires et antisoviétiques. En 1919, ces derniers avaient, en pleine séance du comité communiste de Moscou, jeté une bombe qui fit une quinzaine de victimes[12]. Mais, vaincus et persécutés, ces dissidents passionnés de la révolution n'en avaient pas moins raison en bien des circonstances, et raison à fond quand ils réclamaient pour eux-mêmes et pour le peuple russe la liberté d'opinion et le retour à la liberté soviétique. Les soviets, en effet, si vivants en 1918, n'étaient plus que des appareils secondaires du parti, dépourvus d'initiative, n'exerçant aucun contrôle, ne représentant en fait que le comité local du parti. Tant que le régime économique demeurerait intenable pour les neuf dixièmes environ de la population, il ne pouvait être question de reconnaître la liberté de parole à qui que ce fût, au sein des soviets ou ailleurs. L'état de siège s'instituait même dans le parti, gouverné de plus en plus, de haut en bas, par les secrétaires; et nous étions bien embarrassés pour y remédier, sachant le parti envahi par les arrivistes, qui viennent en foule se ranger du côté du pouvoir. Dans le parti, le seul remède, ce devait être, c'était la dictature non proclamée des vieux, des sincères, des probes, de la vieille garde en un mot.

Je suivais de près le drame de l'anarchisme qui allait atteindre, avec le soulèvement de Cronstadt, une importance historique. Pendant le IIe Congrès de l'Internationale[13], j'avais suivi les négociations poursuivies avec Lénine par Benjamin Markovitch Aleynnikov, ancien émigré, mathématicien, businessman soviétique en Hollande et anarchiste intelligent, sur la collaboration avec les libertaires. Lénine s'y montrait favorable; il avait amicalement reçu naguère Nestor Makhno[14]; Trotski devait relater plus tard, beaucoup trop tard (en 1938, je crois…), que Lénine et lui-même pensèrent reconnaître aux paysans anarchistes d'Ukraine, dont Makhno était le chef de guerre, un territoire autonome. C'eût été équitable, habile, et peut-être cette largeur de vues eût-elle épargné à la révolution la tragédie vers laquelle nous nous acheminions. Deux anarchistes prosoviétiques, actifs et capables, travaillaient avec

Tchitcherine, au commissariat des Affaires étrangères: Herman Sandomirski, ancien condamné à mort de Varsovie, ancien forçat, jeune érudit, et Alexandre Chapiro[15], esprit critique et modéré. Kamenev[16], président du Soviet de Moscou, leur offrait la légalisation complète du mouvement avec sa presse, ses clubs, ses librairies, à la condition que les anarchistes se contrôlassent eux-mêmes, fissent une épuration de leurs milieux où grouillaient les exaspérés, les incontrôlables, les demi-fous et quelques contre-révolutionnaires authentiques mal camouflés. La majorité des anarchistes repoussaient avec horreur cette idée d'organisation et de contrôle: «Quoi, nous formerions, nous aussi, une sorte de parti?» Ils préféraient disparaître, perdre leur presse et leurs locaux. De leurs leaders de l'année tempétueuse 1918, l'un, Gordine[17], inventait une nouvelle langue universelle, monosyllabique, l'*Ao*; un autre, Yartchouk[18], fameux parmi les marins de Cronstadt, était à la prison de Boutirky, où le scorbut le rongeait; un troisième, Nikolaï Rogdaev, dirigeait au Turkestan la propagande soviétique; un quatrième, Novomirski, ancien terroriste, ancien forçat, était entré dans le parti et travaillait avec moi en faisant preuve, auprès de Zinoviev, d'un étrange zèle de néophyte; un cinquième, autrefois (1906) le théoricien du «terrorisme sans motif» qui devait frapper l'ancien régime n'importe où et à toute heure, Grossman-Rostchine[19], devenu syndicaliste, ami de Lénine et de Lounatcharski, élaborait une doctrine de dictature libertaire du prolétariat; enfin, mon vieil ami Apollon Kareline[20], vieillard admirable que j'avais connu à Paris, dans une chambrette de la rue d'Ulm, étudiant les problèmes de la coopération, maintenant membre de l'Exécutif panrusse des soviets, vivait avec sa compagne à cheveux blancs, dans une chambrette de l'hôtel National (Maison des soviets), cassé par l'âge, la vue baissant, la barbe large et blanche, en écrivant d'un doigt sur une tout à fait antique machine à écrire un grand livre *Contre la peine de mort* et en préconisant la fédération des communes libres. Le groupe à peu près rallié au communisme inventait l'«anarchisme universaliste» (Askarov[21]); un autre, kropotkinien, ne voyait de solution que dans la libre coopération (Atabekian[22]). Vsevolod Voline[23] restait en prison. Quand ces hommes se réunissaient, c'était simplement pour proclamer: «Nous luttons pour l'anéantissement des frontières et des limites d'État. Nous proclamons: la terre entière à tous les peuples!» (Conférence de l'Union anarchiste de Moscou, décembre 1919[24].) Les bolcheviks les considéraient comme des «utopistes petits-bourgeois» incompatibles avec le développement du «socialisme scientifique». Pour des tchékistes en proie aux psychoses de l'autorité, ces «petits-bourgeois» devenaient une tourbe de contre-révolutionnaires malgré eux.

Gorki le répétait souvent: le caractère du peuple russe, formé par la résistance et la soumission au despotisme, implique une tendance antiautoritaire, c'est-à-dire un élément d'anarchisme spontané. Chez les paysans ukrainiens, l'esprit de rébellion, la capacité d'organisation, l'amour de la liberté locale, la nécessité de ne compter que sur eux-mêmes pour se défendre avaient donné naissance à un mouvement extraordinairement vivace et puissant, celui des «Armées paysannes», formées autour de Gouliaï-Polie. Inspirée par Vsevolod Voline et Aaron Baron, la Confédération anarchiste du Tocsin (*Nabat*) donna une idéologie[25] à ce mouvement: celle de la troisième révolution libertaire. Nestor Makhno, instituteur revenu du bagne, buveur, sabreur, inculte, idéaliste, se révéla un stratège-né. Il disposa par moments de plusieurs dizaines de milliers de combattants. Il prit ses armes à l'ennemi. Ses insurgés marchèrent parfois à la bataille avec un fusil pour deux ou trois hommes; et le fusil passait alors de la main du mourant à celle du vivant. Makhno inventa

une infanterie montée en carrioles qui fut d'une grande mobilité. Il imagina d'enterrer les armes et de licencier momentanément ses forces qui franchissaient, désarmées, les lignes de feu et, déterrant ailleurs d'autres mitrailleuses, resurgissaient où l'on ne les attendait pas. En septembre 1919, il infligea à Ouman, au général Denikine, une défaite dont celui-ci ne devait plus se relever. Il était *batko*, «petit-père», chef. Aux cheminots de Iekaterinoslav (Dnipropetrovsk) qui lui demandaient le paiement des salaires, il répondait: «Organisez-vous vous-mêmes pour exploiter les chemins de fer. Moi, je n'en ai pas besoin.» Son prestige populaire dans la Russie entière était très grand et l'est resté. En octobre 1920, le baron Wrangel tenant encore la Crimée, un traité d'alliance fut signé entre l'Armée noire de Makhno et l'Armée rouge, commandée par Béla Kun, Frounze, Goussev. Le traité prévoyait l'amnistie et la légalisation des anarchistes[26]. La cavalerie noire enfonça les lignes des Blancs et pénétra en Crimée; cette victoire, en même temps que celle que Frounze et Blücher remportaient à Perekop[27], décida du sort de la Crimée blanche récemment reconnue par la Grande-Bretagne et la France.

À Petrograd et à Moscou, les anarchistes préparaient leur congrès. Mais à peine la victoire commune était-elle acquise qu'ils furent tout à coup arrêtés en masse par la Tchéka (novembre 1920). Les vainqueurs de la Crimée, Karetnik, Gavrilenko et d'autres, étaient fusillés[28], Makhno, cerné à Gouliaï-Polie, se défendit comme un enragé, s'ouvrit un chemin, continua la résistance jusqu'en août 1921[29]. (Interné en Roumanie, en Pologne, à Dantzig, il allait finir sa vie ouvrier d'usine à Paris.) Cette attitude inconcevable du pouvoir bolchevik, qui déchirait ses propres engagements vis-à-vis d'une minorité paysanne infiniment courageuse, eut un effet terriblement démoralisant; j'y vois une des causes profondes du soulèvement de Cronstadt. La guerre civile se terminait; et les paysans, exaspérés par les réquisitions, en arrivaient à conclure qu'aucune entente n'était possible avec les «commissaires».

Autre fait grave, beaucoup d'ouvriers, et pas mal d'ouvriers communistes, n'étaient pas loin de penser de même. L'Opposition ouvrière[30], dirigée par Chliapnikov, Alexandra Kollontaï[31], Medviedev, estimait que si le parti n'apportait pas de changements radicaux à l'organisation du travail, s'il ne rendait pas une liberté et une autorité véritables aux syndicats, s'il ne s'orientait pas tout de suite vers une démocratie soviétique réelle, la révolution serait perdue. J'eus à ce sujet de longs entretiens avec Chliapnikov[32]. Ex-métallurgiste, un des rares bolcheviks qui aient pris part à la révolution de février-mars 1917, à Petrograd, il gardait au pouvoir sa mentalité, ses vieux vêtements, ses préoccupations d'ouvrier. Il méprisait les fonctionnaires, «cette multitude dévorante», il doutait du Komintern, y voyant trop de parasites assoiffés d'argent. Corpulent et lourd, une grosse tête ronde à moustaches, je le vis très amer. La discussion sur les syndicats, à laquelle il prit part avec passion, donna peu de chose. Trotski proposa la fusion des syndicats et de l'État[33]. Lénine maintint le principe de l'autonomie syndicale et du droit de grève, mais avec subordination entière des syndicats au parti. On piétinait. Je pris part à la discussion dans un des rayons de Petrograd et je fus effrayé de voir la «majorité» de Lénine et Zinoviev truquer les votes. Cela n'arrangerait rien (novembre-décembre 1920). Il n'était question, chaque jour, à Smolny, que d'incidents dans les usines, de grèves, d'agitateurs hués.

En février, le vieux Kropotkine mourut à Dimitrovo, près de Moscou[34]. Je n'avais pas voulu le voir, crainte d'un entretien pénible; il croyait encore que les bolcheviks avaient reçu de l'argent allemand[35], etc. Sachant qu'il vivait dans le froid et l'obscurité, travaillant à *L'Éthique*

et se reposant en faisant un peu de piano, nous lui avions envoyé, mes amis et moi, un somptueux colis de bougies. Je connaissais le texte de ses lettres à Lénine sur l'étatisation de la librairie et l'intolérance. On verra, si elles sont un jour publiées, avec quelle lucidité Kropotkine dénonçait les périls de la pensée dirigée. Je me rendis à Moscou pour assister à ses obsèques et ce furent d'émouvantes journées, dans le grand froid au temps de la grande faim. Je fus le seul membre du parti admis parmi les anarchistes comme un camarade. Autour du corps du grand vieillard, exposé à la Maison des syndicats, dans la salle des colonnes, les incidents se multipliaient en dépit du tact bienveillant de Kamenev. L'ombre de la Tchéka était partout, mais une foule dense et ardente affluait, ces funérailles devenaient une manifestation significative. Kamenev avait promis la libération pour un jour de tous les anarchistes emprisonnés: Aaron Baron[36] et Yartchouk vinrent ainsi monter la garde autour de la dépouille mortelle. La tête glacée, le haut front dégagé, le nez fin, la barbe neigeuse, Kropotkine ressemblait à un mage endormi, tandis que des voix coléreuses chuchotaient autour de lui que la Tchéka violait la promesse de Kamenev, que la grève de la faim allait être décidée dans les prisons, que tels et tels venaient d'être arrêtés, que les fusillades d'Ukraine continuaient… Pour un drapeau noir, pour un discours, des négociations laborieuses répandaient une sorte de fureur dans cette foule. Le long cortège, entouré d'étudiants faisant la chaîne en se donnant la main, se mit en marche vers le cimetière de Novo-Dievitchii, au chant des chœurs et derrière des drapeaux noirs dont les inscriptions dénonçaient la tyrannie. Au cimetière, dans le limpide soleil d'hiver, une fosse avait été ouverte sous un bouleau tout argenté. Le délégué du Comité central bolchevik, Mostovenko, et Alfred Rosmer, délégué de l'Exécutif de l'Internationale, tinrent un langage conciliant[37]. Aaron Baron, arrêté en Ukraine et qui rentrait le soir en prison – pour n'en plus jamais ressortir –, dressa sa silhouette émaciée, barbue, à lunettes d'or, pour clamer d'impitoyables protestations contre le nouveau despotisme, les bourreaux travaillant dans les caves, le déshonneur jeté sur le socialisme, la violence gouvernementale foulant aux pieds la révolution. Intrépide et véhément, il paraissait semer de nouvelles tempêtes. Le gouvernement fonda un Musée Kropotkine, attribua le nom de Kropotkine à des écoles, promit de publier ses œuvres… (10 février 1921).

Dix-huit jours s'écoulèrent. Dans la nuit du 28 au 29 février, un coup de téléphone, donné d'une chambre voisine de l'Astoria, me réveilla. Une voix troublée me dit: «Cronstadt est au pouvoir des Blancs. Nous sommes tous mobilisés.» Celui qui m'annonçait la terrible nouvelle – terrible, car elle signifiait la chute imminente de Petrograd – était le beau-frère de Zinoviev, Ilya Ionov.

— Quels Blancs? D'où sortent-ils? C'est incroyable!

— Un général Kozlovski…

— Et nos marins? Le Soviet? La Tchéka? Les ouvriers de l'Arsenal?

— Je ne sais rien de plus.

Zinoviev était en conférence avec le Conseil révolutionnaire de l'Armée. Je courus au Comité du IIe rayon. Je n'y vis que des mines sombres.

— C'est incompréhensible, mais c'est ainsi…

— Eh bien, dis-je, il faut mobiliser tout le monde sur l'heure!

On me répondit évasivement que ce serait fait, mais que l'on attendait les instructions du Comité de Petrograd. Je passai le reste de la nuit, avec quelques camarades, à étudier la carte du golfe de Finlande. Nous apprenions qu'une foule de petites grèves se généralisaient

cependant dans les faubourgs. Les Blancs devant nous, la faim et la grève derrière nous! Sortant à l'aube, je vis une vieille servante du personnel de l'hôtel qui s'en allait discrètement avec des paquets.

— Où t'en vas-tu comme ça, de si bon matin, grand-mère?

— Ça sent le malheur en ville. On va tous vous égorger, mes pauvres petits, on va tout piller, une fois de plus. Alors, j'emporte mes effets.

De petites affiches collées sur les murs dans les rues encore désertes annonçaient que, par complot et trahison, le général contre-révolutionnaire Kozlovski[38] s'était emparé de Cronstadt et appelait le prolétariat aux armes. Mais avant même d'être rendu au comité du rayon, je rencontrai des camarades, accourus avec leurs mausers, qui me dirent que c'était un abominable mensonge, que les marins s'étaient mutinés, que c'était une révolte de la flotte et dirigée par le Soviet. Ce n'en était pas moins grave, peut-être; au contraire. Le pis était que le mensonge officiel nous paralysait. Que notre parti nous mentît ainsi, cela n'était jamais arrivé. «Il le faut, disaient certains, atterrés néanmoins, pour la population…» La grève était presque générale. On ne savait pas si les tramways sortiraient.

Le jour même, avec mes amis du groupe communiste de langue française (je me souviens que Marcel Body[39] et Georges Helfer[40] étaient présents), nous décidâmes de ne pas prendre les armes et de ne nous battre ni contre des grévistes affamés ni contre les marins à bout de patience. À Vassili-Ostrov, je vis une foule composée surtout de femmes stationner dans la rue blanche de neige et se mêler d'une lente poussée aux aspirants des écoles militaires envoyés pour dégager les abords des usines. Foule calme et triste qui parlait aux soldats de la misère, qui les appelait frères, leur demandait aide. Les aspirants tiraient du pain de leurs poches et le distribuaient. On attribuait l'organisation de la grève générale aux mencheviks et aux socialistes-révolutionnaires de gauche.

Des tracts distribués dans les faubourgs firent connaître les revendications du Soviet de Cronstadt. C'était le programme d'un renouvellement de la révolution. Je résume: réélection des soviets avec vote secret; liberté de parole et de presse pour tous les partis et groupements révolutionnaires; liberté syndicale; libération des prisonniers politiques révolutionnaires; abolition de la propagande officielle; cessation des réquisitions dans les campagnes; liberté de l'artisanat; suppression immédiate des détachements de barrage qui empêchaient la population de se ravitailler à son gré. Le Soviet, la garnison de Cronstadt et les équipages de la 1re et de la 2e escadre se levaient pour faire triompher ce programme[41].

La vérité filtrait peu à peu, d'heure en heure, à travers le barrage de fumée de la presse, littéralement déchaînée dans le mensonge. Et c'était notre presse, la presse de notre révolution, la première presse socialiste, c'est-à-dire incorruptible et désintéressée, du monde! Elle avait auparavant usé de quelque démagogie, passionnément sincère du reste, et de violence à l'égard des adversaires. Ce pouvait être de bonne guerre, compréhensible en tout cas. Maintenant elle mentait systématiquement. La *Pravda de Leningrad* publia que le commissaire de la Flotte et de l'Armée, Kouzmine, fait prisonnier[42] à Cronstadt, avait été brutalisé et n'échappait que de justesse à une exécution sommaire, ordonnée par écrit par les contre-révolutionnaires. Je connaissais Kouzmine, professeur de son métier, soldat énergique et laborieux, gris de la tête aux pieds, de l'uniforme au visage ridé. Il «s'échappa» de Cronstadt et revint à Smolny. «J'ai peine à croire, lui dis-je, qu'on ait voulu vous fusiller. Vous avez vraiment vu l'ordre?» Il hésita, confus. «Oh! on exagère toujours un peu, il y a eu un petit papier comminatoire…» Bref, il avait eu chaud, rien de plus. Mais alors que Cronstadt

insurgé n'avait pas versé une goutte de sang, n'avait arrêté que quelques fonctionnaires communistes, traités avec ménagements (la grande majorité des communistes, plusieurs centaines, s'étant ralliés au mouvement, ce qui montrait assez l'instabilité de la base du parti), on créait une légende d'exécutions manquées.

Les rumeurs, dans tout ce drame, jouèrent un rôle funeste. La presse officielle cachant tout ce qui n'était pas succès et louange du régime, et la Tchéka agissant dans les ténèbres absolues, des rumeurs désastreuses naissaient à chaque instant. Par suite des grèves de Petrograd, le bruit avait couru à Cronstadt que l'on arrêtait en masse les grévistes et que la troupe intervenait dans les usines. En gros, c'était faux, bien que la Tchéka eût sans doute, à sa coutume, procédé à des arrestations stupides et généralement de courte durée. Je voyais presque tous les jours le secrétaire du Comité de Petrograd, Serguei Zorine[43], et je savais combien les troubles l'inquiétaient, combien il était résolu à ne pas user de la répression dans les milieux ouvriers, et que l'agitation lui paraissait la seule arme efficace en la circonstance: pour la renforcer, il se procurait des wagons de vivres. Il me raconta en riant qu'il était tombé lui-même dans un quartier où les socialistes-révolutionnaires de droite réussissaient à faire crier: «Vive la Constituante!» (traduction claire d'«À bas le bolchevisme!») «J'annonçai, me dit-il, l'arrivée de plusieurs wagons de vivres et je retournai la situation en un clin d'œil.» En tout cas, l'insubordination de Cronstadt commença par un mouvement de solidarité avec les grèves de Petrograd[44] et grâce à des rumeurs de répression, fausses dans l'ensemble.

Les grands coupables, dont la brutale maladresse provoqua la rébellion, ce furent Kalinine et Kouzmine[45]. Reçu par la garnison de Cronstadt avec musique et salutations de bienvenue, Kalinine, président de l'Exécutif de la République, informé des revendications des marins, les avait traités de vauriens, d'égoïstes, de traîtres, et menacés d'un impitoyable châtiment. Kouzmine cria que l'indiscipline et la trahison seraient brisées par la main de fer de la dictature du prolétariat. Ils furent chassés sous les huées; la rupture était consommée. C'est probablement Kalinine qui, de retour à Petrograd, inventa le «général blanc Kozlovski». Ainsi, dès le premier moment, alors qu'il était facile d'apaiser le conflit, les chefs bolcheviks ne voulurent user que de la manière forte. Et nous apprîmes par la suite que toute la délégation envoyée par Cronstadt au Soviet et à la population de Petrograd, pour les informer du différend, était dans les prisons de la Tchéka.

L'idée d'une médiation naquit au cours des entretiens que j'avais chaque soir avec des anarchistes américains récemment arrivés: Emma Goldman, Alexandre Berkman[46] et le jeune secrétaire de l'Union des ouvriers russes des États-Unis, Perkus. J'en parlai à quelques camarades du parti. Ils me répondirent: «Ça ne servira à rien. Et nous sommes, et tu es, tenus par la discipline du parti.» Je m'emportai: «On peut sortir d'un parti!» Ils me répliquèrent froidement et tristement: «Un bolchevik ne quitte pas son parti. Et toi, où irais-tu? Nous sommes quand même les seuls.» Le groupe de la médiation anarchiste se réunit chez mon beau-père, Alexandre Roussakov[47]. Je n'assistai pas à cette réunion, car il avait été décidé que seuls les anarchistes prendraient cette initiative, en raison de l'influence dont ils jouissaient au sein du Soviet de Cronstadt et que seuls les anarchistes américains en prendraient la responsabilité devant le gouvernement soviétique. Fort bien reçus par Zinoviev, Emma Goldman et Alexandre Berkman pouvaient parler avec autorité au nom d'une fraction encore importante du prolétariat international. Leur médiation échoua complètement. Zinoviev leur offrit par contre toutes facilités pour visiter en wagon spécial la Russie entière. «Voyez et vous comprendrez…» Des «médiateurs» russes, la plupart furent

arrêtés, sauf moi. Je dus cette indulgence à la sympathie de Zinoviev, de Zorine et de quelques autres; et aussi à ma qualité de militant du mouvement ouvrier français.

Avec bien des hésitations et une angoisse inexprimable, mes amis communistes et moi, nous nous prononcions finalement pour le parti[48]. Voici pourquoi. Cronstadt avait raison. Cronstadt commençait une nouvelle révolution libératrice, celle de la démocratie populaire. «La IIIe révolution!», disaient certains anarchistes bourrés d'illusions enfantines. Or, le pays était complètement épuisé, la production presque arrêtée, il n'y avait plus de réserves d'aucune sorte, plus même de réserves nerveuses dans l'âme des masses. Le prolétariat d'élite, formé par les luttes de l'ancien régime, était littéralement décimé. Le parti, grossi par l'afflux des ralliés au pouvoir, inspirait peu de confiance. Des autres partis ne subsistaient que des cadres infimes, d'une capacité plus que douteuse. Ils pouvaient évidemment se reconstituer en quelques semaines, mais en s'incorporant par milliers des aigris, des mécontents, des exaspérés – et non plus comme en 1917 des enthousiastes de la jeune révolution. La démocratie soviétique manquait d'élan, de têtes, d'organisations et elle n'avait derrière elle que des masses affamées et désespérées.

La contre-révolution populaire traduisait la revendication des Soviets librement élus par celle des «Soviets sans communistes». Si la dictature bolchevik tombait, c'était à brève échéance le chaos, à travers le chaos la poussée paysanne, le massacre des communistes, le retour des émigrés et finalement une autre dictature antiprolétarienne par la force des choses. Les dépêches de Stockholm et de Tallin attestaient que les émigrés considéraient les mêmes perspectives. Par parenthèse, ces dépêches confirmèrent les dirigeants dans la volonté de réduire vite Cronstadt, quoi qu'il en coûtât. Nous ne raisonnions pas dans l'abstrait. Nous savions qu'il y avait, dans la seule Russie d'Europe, une cinquantaine de foyers d'insurrections paysannes. Au sud de Moscou, l'instituteur socialiste-révolutionnaire de droite, Antonov[49], qui proclamait l'abolition du régime soviétique et le rétablissement de la Constituante, disposait dans la région de Tambov d'une armée parfaitement organisée de plusieurs dizaines de milliers de paysans. Il avait négocié avec les Blancs. (Toukhatchevski réduisit cette Vendée vers le milieu de l'année 1921.) Dans ces conditions, le parti devait céder, reconnaître que le régime économique était intolérable, mais ne pas abandonner le pouvoir. «En dépit de ses fautes et de ses abus, ai-je écrit, le Parti bolchevik est à ce moment la grande force organisée, intelligente et sûre à laquelle il faut, malgré tout, faire confiance. La révolution n'a pas d'autre armature et n'est plus susceptible de se renouveler à fond[50].»

Le Bureau politique décida de négocier avec Cronstadt, puis de lui adresser un ultimatum[51], et en dernier recours de donner l'assaut à la forteresse et aux cuirassés de la flotte immobilisés dans la glace. À la vérité, il n'y eut pas de négociations. Un ultimatum signé de Lénine et de Trotski fut affiché, conçu en termes révoltants: «Rendez-vous ou vous serez mitraillés comme des lapins.» Trotski ne vint pas à Petrograd[52] et n'intervint qu'au Bureau politique.

En même temps que l'on mettait les anarchistes hors la loi au lendemain de la victoire commune, la Tchéka avait, à la fin de l'automne ou au début de l'hiver, mis hors la loi les sociaux-démocrates mencheviks[53] – accusés par elle, dans un texte officiel tout bonnement effarant, de «conspirer avec l'ennemi, d'organiser le sabotage des voies ferrées», et autres énormités de ce genre odieux. Les dirigeants en rougissaient eux-mêmes; ils haussaient les épaules: «Délire de Tchéka!», mais ils ne rectifièrent rien et se bornèrent à promettre aux mencheviks qu'il n'y aurait pas d'arrestations et que tout s'arrangerait. Les leaders du

menchevisme, Théodore Dan et Abramovitch, furent arrêtés à Petrograd. La Tchéka, à ce moment dirigée, si ma mémoire ne me trahit pas, par Semionov, un petit ouvrier roux, dur et inculte, voulait les fusiller, voyant en eux les organisateurs de la grève quasi générale; c'était très probablement faux, la grève était aux trois quarts spontanée. Je venais d'avoir avec Semionov un conflit au sujet de deux étudiantes malmenées dans des cellules glacées. Je fis appel à Gorki; il intervenait à ce moment auprès de Lénine pour sauver les leaders mencheviks. Lénine averti, ils étaient certainement sauvés. Mais pendant plusieurs nuits nous tremblâmes pour eux.

Au début de mars[54], l'Armée rouge déclencha sur la glace une attaque contre Cronstadt. L'artillerie des vaisseaux et des forts ouvrit le feu sur les assaillants revêtus de suaires blancs. D'énormes glaçons se retournèrent, emportant dans les flots noirs leur charge humaine. Commencement du pire fratricide.

Le Xe Congrès du parti réuni dans l'entre-temps à Moscou[55], abolissait, sur proposition de Lénine, le régime des réquisitions, c'est-à-dire le «communisme de guerre», et proclamait la Nouvelle Politique économique; toutes les revendications économiques de Cronstadt étaient satisfaites! Le congrès brimait, ce faisant, l'opposition. L'Opposition ouvrière fut qualifiée de «déviation anarchosyndicaliste incompatible avec le parti», bien qu'elle n'eût absolument rien à voir avec l'anarchisme. Le congrès mobilisa ses membres – et parmi eux beaucoup d'opposants – pour la bataille contre Cronstadt! L'ex-marin de Cronstadt Dybenko[56] d'extrême-gauche, et le leader du groupe de la «centralisation démocratique» Boubnov[57], écrivain et soldat, vinrent se battre sur la glace contre des insurgés auxquels en leur for intérieur ils donnaient raison. Toukhatchevski préparait l'assaut final. Lénine, en ces journées noires, dit textuellement à l'un de mes amis: «C'est Thermidor. Mais nous ne nous laisserons pas guillotiner. Nous ferons Thermidor nous-mêmes!»

L'épisode d'Oranienbaum[58], dont personne n'a parlé, que je sache, mit Cronstadt à deux doigts d'une victoire que les marins révolutionnaires ne souhaitaient pas. Je le tiens de témoins oculaires. Le secrétaire du Comité de Petrograd, Sergueï Zorine, grand Viking blond, observa, dans les dispositions prises par un des chefs de l'infanterie, que des regroupements s'accomplissaient sans justification claire. Au bout de deux jours, on eut la certitude d'un complot. Tout un régiment, prêt à se solidariser avec Cronstadt, allait se retourner et appeler l'armée à la révolte. Zorine le renforça sur l'heure d'hommes sûrs, fit doubler les postes et les factionnaires, arrêta le commandant du régiment. Celui-ci, un ancien officier de l'armée impériale, fut d'une brutale franchise. «J'attendais cette heure-là depuis des années. Je vous hais, assassins de la Russie. J'ai perdu la partie, la vie ne compte plus pour moi.» On le passa par les armes avec pas mal d'autres. C'était un régiment appelé du front de Pologne.

Il fallait en finir avant le dégel. L'assaut final, déclenché par Toukhatchevski le 17 mars, se termina par une audacieuse victoire sur la glace. Ne disposant pas de bons officiers, les marins de Cronstadt ne surent pas utiliser leur artillerie[59] (il y avait bien parmi eux un ex-officier nommé Kozlovski, mais il ne faisait pas grand-chose et n'exerçait pas d'autorité). Une partie des rebelles gagna la Finlande. D'autres se défendirent avec acharnement, de fort en fort et de rue en rue. Ils tombaient fusillés aux cris de «Vive la révolution mondiale!», «Vive l'Internationale communiste!» Des centaines de prisonniers furent amenés à Petrograd et livrés à la Tchéka qui, des mois plus tard, les fusillait encore par petits paquets, stupidement, criminellement. Ces vaincus appartenaient corps et âme à la révolution, ils avaient exprimé

la souffrance et la volonté du peuple russe, la Nouvelle Politique économique leur donnait raison. Dzerjinski laissa faire ce long massacre.

Les leaders de Cronstadt[60] insurgé étaient des inconnus de la veille, sortis du rang. L'un d'entre eux, Petritchenko, se réfugia en Finlande. Un autre, Perepelkine, se trouva en prison avec des amis que j'allais visiter à la vieille maison d'arrêt de la rue Chpalernaïa, par où avaient passé tant de révolutionnaires autrefois, et parmi eux Lénine et Trotski. Avant de disparaître à jamais, Perepelkine nous fit tenir un récit des événements[61].

Sombre 18 mars! Les journaux du matin étaient sortis avec des manchettes célébrant l'anniversaire prolétarien de la Commune de Paris[62]. Et le canon, tonnant sur Cronstadt, faisait sourdement vibrer les vitres. Une mauvaise gêne régnait dans les bureaux de Smolny. On évitait de se parler, sauf entre intimes, et ce que l'on se disait était amer. Jamais le vaste paysage de la Neva ne me parut plus blafard et plus désolé. Par une remarquable coïncidence historique, ce même 18 mars[63], une insurrection communiste échouait à Berlin.

Cronstadt ouvrit dans le parti une période de consternation et de doute. À Moscou, un bolchevik qui s'était distingué pendant la guerre civile, Paniouchkine[64], quittait démonstrativement le parti pour tenter de fonder un «Parti soviétique». Il ouvrait un club dans une rue ouvrière. On le toléra un moment, puis on l'arrêta. Des camarades vinrent me demander d'intercéder pour sa femme et son enfant, chassés du logement qu'ils occupaient; ils gîtaient maintenant dans un corridor. Je ne pus rien faire d'utile. Un autre vieux bolchevik, Miasnikov[65], un ouvrier, insurgé de la haute Volga en 1905, personnellement lié à Lénine, exigeait la liberté de la presse «pour tout le monde, des anarchistes aux monarchistes». On allait bientôt le déporter à Erivan, en Arménie, d'où il gagna la Turquie. Je le rencontrai à Paris une vingtaine d'années plus tard.

Le mot «totalitarisme» n'existait pas encore. La chose s'imposait durement à nous sans que nous en eussions conscience. J'étais de l'impuissante minorité qui s'en rendait compte. La plupart des dirigeants et des militants du parti, révisant leurs idées sur le communisme de guerre, arrivaient à le considérer comme un expédient économique analogue aux régimes centralisés qui s'étaient créés pendant la guerre en Allemagne, en France, en Angleterre, et que l'on appelait «capitalismes de guerre». Ils espéraient que, la pacification venue, l'on reviendrait à une certaine démocratie soviétique sur laquelle personne n'avait plus d'idées claires. Les grandes idées de 1917 qui avaient permis au Parti bolchevik d'entraîner les masses paysannes, l'armée, la classe ouvrière et l'intelligentsia marxiste, étaient évidemment mortes. Lénine ne proposait-il pas alors une liberté de la presse[66] telle que chaque groupement soutenu par dix mille voix pût éditer son organe aux frais de la communauté (1917)? Il avait écrit qu'au sein des soviets les déplacements du pouvoir de parti à parti pourraient s'accomplir sans déchirements. Sa doctrine promettait un État tout à fait différent des anciens États bourgeois, «sans fonctionnaires ni police distincts du peuple[67]», dans lequel les travailleurs exerceraient directement le pouvoir par leurs conseils élus et maintiendraient eux-mêmes l'ordre grâce à un système de milices. Le monopole du pouvoir, la Tchéka, l'Armée rouge ne laissaient plus subsister de «l'État-Commune» rêvé qu'un mythe théorique. La guerre, la défense intérieure contre la contre-révolution, la famine créatrice d'un appareil bureaucratique de rationnement avaient tué la démocratie soviétique. Comment renaîtrait-elle? Quand? Le parti vivait sur le juste sentiment que le moindre abandon du pouvoir donnerait l'avantage à la réaction.

À ces facteurs historiques, il convient d'ajouter d'importants facteurs psychologiques. Le marxisme a plusieurs fois varié, selon les époques. Il surgit de la science, de la philosophie bourgeoise et des aspirations révolutionnaires du prolétariat, au moment où la société capitaliste approche de son apogée. Il se présente comme l'héritier naturel de cette société dont il est le produit. De même que la société capitaliste industrielle tend à embrasser le monde entier en y modelant à son gré tous les aspects de la vie, le marxisme du début du XXe siècle vise à tout reprendre, à tout transformer[68], depuis le régime de la propriété, l'organisation du travail et la carte des continents (par l'abolition des frontières), jusqu'à la vie intérieure de l'homme (par l'éducation scientifique et antireligieuse). Prétendant à une transformation totale, il était, au sens étymologique du mot, totalitaire. Le plus grand parti marxiste, entre 1880 et 1920, le Parti social-démocrate allemand, est bureaucratiquement organisé sur le modèle d'un État, travaille à conquérir le pouvoir au sein de l'État bourgeois, pense au socialisme d'État. La pensée bolchevik s'inspire du sentiment de la possession de la vérité. Aux yeux de Lénine, de Boukharine, de Trotski, de Preobrajenski, la dialectique matérialiste est à la fois la loi de la pensée humaine et celle du développement de la nature et des sociétés. Le parti détient la vérité; toute pensée différente de la sienne est erreur pernicieuse ou rétrograde. La conviction absolue de sa haute mission lui assure une étonnante énergie morale – et en même temps une mentalité intolérante. Le «jacobinisme prolétarien», avec son désintéressement, sa discipline de pensée et d'action, se greffe sur la psychologie de cadres formés par l'ancien régime, c'est-à-dire par la lutte contre le despotisme; il sélectionne les tempéraments autoritaires. La victoire de la révolution, enfin, remédie au complexe d'infériorité des masses perpétuellement vaincues et brimées en suscitant chez elles un esprit de revanche sociale qui tend à rendre les nouvelles institutions despotiques à leur tour. Avec quel enivrement j'ai vu des marins et des ouvriers de l'avant-veille exercer le commandement, se complaire à faire sentir qu'ils étaient désormais le pouvoir!

Les grands tribuns eux-mêmes se débattent pour ces raisons dans des contradictions inextricables que la dialectique leur permet de surmonter verbalement, c'est-à-dire parfois démagogiquement. Cent fois, Lénine a fait l'éloge de la démocratie et souligné que la dictature du prolétariat est une dictature «contre les ex-possédants dépossédés» et simultanément «la plus large démocratie de travailleurs». Il le croit, il le veut. Il va rendre des comptes aux usines, il demande à affronter la critique sans merci des ouvriers. Préoccupé par le manque d'hommes, il écrit aussi en 1918 que la dictature du prolétariat n'est nullement incompatible avec le pouvoir personnel. Il fait emprisonner son vieil ami et camarade Bogdanov[69] parce que celui-ci lui présente des objections embarrassantes; il fait mettre les mencheviks[70] hors la loi parce que ces socialistes «petits-bourgeois» sont fâcheusement dans l'erreur. Il reçoit affectueusement le partisan anarchiste Makhno et tente de lui démontrer que le marxisme a raison; mais il laisse mettre l'anarchisme hors la loi. Il promet la paix aux croyants et ordonne de ménager les Églises; mais il répète que la «religion est l'opium du peuple». Nous allons vers une société sans classes, d'hommes libres: mais le parti fait afficher un peu partout que «le règne des travailleurs n'aura pas de fin». Sur qui régneront-ils donc? Et que signifie le mot *règne*? Le totalitarisme est en nous.

À la fin du printemps 1921, un grand article de Lénine précise ce que sera la Nouvelle Politique économique[71]: suppression des réquisitions, impôts en nature (pour les paysans); liberté du commerce, liberté de la production artisanale; concessions aux capitalistes

étrangers; liberté d'entreprise – restreinte, il est vrai – pour les citoyens soviétiques. C'est une restauration modérée du capitalisme. Il refuse en même temps toute liberté politique au pays: «Les mencheviks resteront en prison», et il annonce une épuration du parti, dirigée contre les révolutionnaires venus des autres partis, c'est-à-dire non imbus de la mentalité bolchevik. [C'est instituer au sein du parti la dictature des vieux bolcheviks et orienter la répression disciplinaire non contre les arrivistes sans conviction et les fraîchement adaptés, mais contre les éléments doués de pensée critique[a].]

J'assistai un peu plus tard, pendant le IIIe Congrès de l'Internationale, à une conférence de Boukharine faite à des délégués étrangers. Boukharine justifia la Nouvelle Politique économique par «l'impossibilité de mater, au prix d'une saignée, la petite bourgeoisie rurale (les paysans, attachés à la petite propriété), impossibilité résultant de l'isolement de la Révolution russe». Si la révolution allemande était venue à notre secours, avec sa capacité industrielle, nous eussions persévéré dans la voie du communisme intégral, au prix du sang même. Je n'ai pas ce texte sous les yeux, mais je suis sûr de le résumer exactement. Il me frappa d'autant plus que j'avais pour Boukharine une véritable admiration.

Lénine, Trotski, Karl Radek, Boukharine formaient vraiment le cerveau de la révolution. Grâce à leur commun langage marxiste et à leur commune expérience du socialisme européen et américain, ils se comprenaient admirablement à demi-mot, au point de paraître penser ensemble. (Et c'est un fait que la pensée collective faisait la force du parti.) Auprès d'eux, Lounatcharski, commissaire du peuple à l'Instruction publique, dramaturge, poète, traducteur de Hölderlin, protecteur des artistes futuristes, bon orateur, faisait l'effet d'un dilettante; Zinoviev[72] n'était qu'un vulgarisateur des idées de Lénine; Tchitcherine, spécialisé en politique étrangère, ne sortait pas de ses archives; Kalinine n'était qu'un rusé personnage représentatif, choisi pour sa bonne tête de paysan et son intuition de l'esprit populaire. Il y avait d'autres grandes figures[73] de valeur certaine, mais au second plan, vouées à des tâches pratiques: Krassine, Piatakov, Sokolnikov, Smilga, Racovski, Preobrajenski, Ioffe, Ordjonikidze, Dzerjinski[b]…

Le IIIe Congrès de l'Internationale communiste se tint à Moscou en juin-juillet 1921 dans une atmosphère assez semblable à celle du congrès précédent, mais avec plus de monde. La Nouvelle Politique économique atténuait la famine, on éprouvait le sentiment d'une pacification. Les délégués étrangers ne s'intéressèrent pas au drame de Cronstadt. Ils condamnèrent en commission, sans l'entendre, d'enthousiasme, l'Opposition ouvrière. Ils virent dans la Nouvelle Politique économique «un génial coup de barre à droite» qui sauvait la révolution. Céder à la faim et à la révolte dans une situation intenable n'avait rien de génial pourtant. Mais la grandeur de la Révolution russe désarmait chez ses partisans l'esprit critique; ils semblaient comprendre l'adhésion comme une abdication du droit de penser. Dans la grande salle du trône du palais impérial au Kremlin, sous les hautes colonnes surchargées de dorures et sous un dais de velours écarlate portant les emblèmes soviétiques, Lénine, toujours aussi bonhomme, justifia le virage; en matière de stratégie internationale, il préconisa une suspension d'armes et l'effort pour conquérir les masses. Il fut familier, cordial, aussi simple que possible, comme s'il avait tenu à souligner par chacun de ses mouvements que le chef du gouvernement soviétique et du Parti communiste russe demeurait un camarade et ne serait jamais ni un homme d'État comme un autre ni un dictateur des genres connus. Il entendait gouverner l'Internationale par la persuasion. Il descendait de la tribune pour s'asseoir, près des sténographes, sur les marches, un bloc-

notes sur le genou, et de là lançait de petites interruptions caustiques qui faisaient rire. Alors son visage s'illuminait d'un sourire malicieux. Il arrêtait dans des coins de salle des délégués étrangers, à peu près insignifiants, pour continuer à leur démontrer entre quatre yeux ses thèses, qu'il fallait aller aux masses! aux masses! et non former une secte, et que la Nouvelle Politique économique serait moins dangereuse qu'on ne le pourrait croire puisque le parti gardait la plénitude du pouvoir. Les concessionnaires capitalistes étrangers auraient une forte partie à jouer! Quant aux néocapitalistes de l'intérieur, on les laisserait engraisser comme des petits poulets et le jour où ils deviendraient embêtants, il ne serait pas difficile de leur tordre gentiment le cou. Je le voyais, en casquette et veston, s'en aller tout seul, à pas pressés, entre les vieilles cathédrales du Kremlin. Je le vis, le visage éclatant de santé et de bonne humeur, assommer Béla Kun sous une philippique sans merci. Ce fut à une séance de l'Exécutif, tenue dans la salle des fêtes d'un hôtel situé sur la place du Théâtre, en contrebas du Kremlin, le Continental, je crois, et il s'agissait d'un véritable tournant dans la politique du communisme international.

Je connaissais un peu Béla Kun qui m'était plutôt antipathique. Un curieux souvenir me reste de son arrivée à Petrograd. Mon auto, coupant la perspective Nevski, se trouva tout à coup prise dans un étrange flot de foule sur lequel planait non un chant, mais une sorte de murmure. La foule emplissait à perte de vue la large artère, elle stagnait lourdement devant la cathédrale Notre-Dame de Kazan – une foule du bas peuple, pauvres femmes aux serre-tête noirs, moujiks trapus et barbus vêtus d'épaisses peaux de mouton, types de petits marchands et d'antisémites d'autrefois. Au-dessus d'elle flottaient des bannières d'églises, on portait dans une châsse dorée les reliques d'un saint, les tiares des popes brillaient faiblement sous un dais. La prière montait, avec des regards exaltés et méchants – méchants vers ma voiture, qui était en elle-même un signe d'autorité. C'était une des grandes processions des fêtes de Pâques et, le haut clergé du patriarche Tikhon[74] étant ouvertement contre nous, ce devenait une grande manifestation contre-révolutionnaire, presque une préparation de pogrome. Un lamentable fiacre tout bringuebalant qui venait de la gare et véhiculait deux arrivants s'avança péniblement à travers la multitude. L'un des deux, je le reconnus à sa barbe d'argent et à son mince profil quasi cadavérique: c'était le vétéran polonais Félix Kohn[75], ancien forçat du bagne de la Kara. L'autre pouvait avoir trente-cinq ans et je ne remarquai de lui que la grosse tête ronde et la moustache de chat, courte mais hérissée. Le jour même, Zinoviev me fit faire la connaissance de cet autre: «Béla Kun! Il est tout de même arrivé!» Nous avions beaucoup craint pour lui, après la chute des soviets de Hongrie, pendant son internement à Vienne – dans un asile de malades mentaux où les sociaux-démocrates autrichiens lui prodiguèrent du reste des égards… Soldat socialiste, prisonnier de guerre en Russie, il avait commencé sa carrière révolutionnaire en Sibérie, avec les bolcheviks de Tomsk. Lors du soulèvement des socialistes-révolutionnaires de gauche, à Moscou, en 1918, il s'était quelque peu distingué en formant un détachement international pour soutenir le parti de Lénine-Trotski. Président du Conseil des commissaires du peuple de Hongrie, il avait accumulé les fautes et les tâtonnements, exerçant dans l'ombre la répression au sein de son propre parti et laissant le complot militaire s'installer un peu partout. Son rôle personnel dans la défaite des soviets de Hongrie avait été piteux (mais l'on n'en parlait guère, afin de laisser grandir autour de son nom une légende populaire). Après des revers, les petites armées rouges hongroises remontaient la pente; elles battaient les Roumains, elles avançaient en Tchécoslovaquie, où le mouvement

populaire les accueillait avec sympathie. Clemenceau, alarmé par ce redressement, télégraphia à Béla Kun en lui demandant de suspendre l'offensive; la dépêche laissait entendre qu'à cette condition l'Entente traiterait avec la Hongrie rouge. Béla Kun se laissa prendre à cette ruse télégraphique et arrêta l'offensive; les Roumains se ressaisirent et foncèrent à leur tour. Ce fut la fin[76]. Je ne puis m'empêcher de penser que Béla Kun resta toute sa vie dominé par le sentiment de son échec et chercha sans cesse à le racheter[77]. Envoyé en Allemagne, il avait, le 18 mars dernier (1921), déclenché à Berlin une action insurrectionnelle sanglante et vouée à la défaite, vu l'indéniable faiblesse du Parti communiste. Le parti en sortit débilité et divisé par l'exclusion de Paul Levi[78], qui s'élevait contre les «aventures insurrectionnelles». Revenu d'Allemagne sous le blâme et l'échec, Béla Kun était allé se distinguer en Crimée, je dirai comment… Devant l'Exécutif de l'Internationale, Lénine examina longuement l'affaire de Berlin, ce «putsch» engagé sans l'appui des masses, sans calcul politique sérieux, sans autre résultat possible qu'une culbute. L'auditoire était peu nombreux à cause du caractère confidentiel du débat. Béla Kun baissait sur ses épaules arrondies sa grosse tête bouffie; son sourire jaune s'éteignait peu à peu. Lénine parlait en français, avec une dureté allègre; il répéta une dizaine de fois ces petits mots qui faisaient projectiles: «les Béla-Kuneries». Ma femme sténographiait ce discours que nous dûmes atténuer quelque peu ensuite. On ne pouvait tout de même pas, dans un compte rendu écrit, traiter dix fois d'imbécile l'homme symbolique de la Révolution hongroise! En réalité, la philippique de Lénine mettait fin à la tactique offensive de l'Internationale. Il fallait en constater l'insuccès, et la Russie entrait dans une période de pacification. De ces deux raisons d'inégale valeur, je ne sais laquelle pesait le plus. Le congrès, dans sa résolution officielle, approuva néanmoins la combativité du Parti communiste allemand, et Béla Kun ne fut pas écarté de l'Exécutif.

Si la révolution n'avait pas été si malade dès ce moment, Béla Kun eût dû rendre compte de deux autres crimes. Signataire du traité d'alliance avec l'Armée noire de Makhno, il était de ceux qui avaient déchiré ce traité dès le lendemain de la victoire commune. Membre du Conseil révolutionnaire de l'Armée rouge, qui avait en novembre dernier (1920) écrasé le baron Wrangel en Crimée, il avait accordé aux derniers combattants des armées blanches une capitulation leur promettant l'amnistie et le retour au travail… Ensuite, il en avait ordonné le massacre. Des milliers de vaincus furent ainsi exterminés par trahison, pour «nettoyer le pays». On a dit: treize mille, mais il n'y a pas de statistiques, ce chiffre est probablement exagéré. N'importe, je rencontrai plusieurs témoins horrifiés de ces tueries par lesquelles un révolutionnaire faible de caractère et d'intelligence vacillante avait stupidement tenté de se poser en «homme de fer». Justement ces jours-là, pendant le congrès, une militante de Crimée, infirmière de l'Armée rouge, venait me trouver, bouleversée par ces abominations, demandant, au nom des militants, à les faire connaître aux chefs de la révolution. Je la conduisis à Angelica Balabanova[79], qui écouta ces récits avec une effroyable tristesse.

Trotski vint souvent au congrès. Nul ne portait mieux un lourd destin. Au sommet du pouvoir, de la popularité et de la gloire à quarante et un ans[80], tribun de Petrograd dans deux révolutions, créateur de l'Armée rouge qu'il avait littéralement «tirée du néant», selon le mot de Lénine, vainqueur lui-même dans plusieurs batailles décisives, à Sviajsk, à Kazan, à Poulkovo[81], organisateur reconnu de la victoire dans la guerre civile – «notre Carnot[82]!» disait Radek –, il éclipsait Lénine par son talent oratoire, par ses capacités d'organisateur

tour à tour de l'armée et des chemins de fer, par ses brillantes qualités d'idéologue. Lénine n'avait sur lui que la supériorité, immense en réalité, d'avoir été dès avant la révolution le chef incontesté du petit parti bolchevik qui formait les cadres véritables de l'État et dont l'esprit de chapelle se méfiait de la pensée trop riche et trop déliée du président du Conseil supérieur révolutionnaire de la Guerre. On parla un moment dans de petits groupes de porter Trotski à la présidence de l'Internationale. Zinoviev dut être ulcéré par ces conciliabules et Lénine préféra sans doute garder à la direction du «parti mondial» son propre porte-parole. Trotski du reste songeait à s'occuper de l'économie soviétique. Il apparaissait vêtu d'une sorte d'uniforme blanc sans insigne et coiffé d'un large képi plat, blanc aussi; de belle prestance, la poitrine large, barbiche et cheveux très foncés, éclair des lorgnons, moins familier que Lénine, quelque chose d'autoritaire dans le maintien. Peut-être le voyions-nous ainsi, mes amis et moi, communistes d'esprit critique, qui l'admirions beaucoup sans l'aimer. Sa sévérité, ses exigences de ponctualité dans le travail et le combat, sa correction absolue de maintien à une époque de laisser-aller populaire prêtaient à des attaques insidieuses d'une certaine malveillance démagogique. Cela m'influençait peu, mais ses solutions politiques aux difficultés présentes me semblaient celles d'un caractère réellement dictatorial. N'avait-il pas créé les Armées du Travail? proposé la militarisation[83] de l'industrie pour remédier à son délabrement incroyable? Nous ne savions pas qu'il avait auparavant proposé en vain au Comité central la fin du régime des réquisitions. Les Armées du Travail facilitèrent la démobilisation. À la vérité, il était simplement engagé à fond en toutes choses, avec une énergie sûre d'elle-même et qui cherchait tour à tour des solutions dans des sens contradictoires.

À l'une des séances, il descendit tout à coup de la tribune et vint se placer au milieu du groupe français pour traduire lui-même son discours. Il parlait avec passion un français légèrement incorrect mais fluide. Il répondit vivement à des interruptions – sur la terreur, sur la violence, sur la discipline du parti. Notre petit groupe le harcela. Il y avait là Paul Vaillant-Couturier, André Morizet, Charles-André Julien, Fernand Loriot, Jacques et Clara Mesnil, Boris Souvarine[84]. Trotski fut affable et cordial, mais cassant dans l'argumentation. Dans une autre circonstance, il s'emporta contre le délégué espagnol Arlandis[85], qui blâmait la persécution des anarchistes, le prit violemment par le revers de la veste, en criant presque: «Je voudrais bien vous voir à notre place, petits-bourgeois que vous êtes!» Je connus mieux pendant ce congrès deux autres dirigeants bolcheviks, Boukharine et Radek.

[Nikolaï Ivanovitch Boukharine avait trente-trois ans et militait depuis quinze ans. Il avait passé par l'exil à Onega, vécu avec Lénine à Cracovie, milité à Vienne, en Suisse, à New York, avec un penchant infatigable pour l'érudition économique. Avant Lénine, il avait élaboré une théorie de la subversion complète de l'État capitaliste. Intelligence effervescente, mais rigoureusement disciplinée. Le front haut, largement dégarni aux tempes, les cheveux rares, son nez légèrement retroussé, sa moustache et sa barbiche d'un châtain roussâtre, lui donnaient un air de grand gosse russe moyen que son vêtement négligé accentuait. Il se vêtait à la diable, comme s'il n'avait jamais eu le temps de s'ajuster un complet à sa taille. Son expression coutumière était joviale; même silencieux, il paraissait, tant le regard vivait, aiguisé d'une étincelle d'humour, sur le point de lancer quelque boutade. Il dévorait les livres en plusieurs langues, traitait avec enjouement les sujets les plus sérieux, et l'on voyait tout de suite que son plaisir le plus grand était de penser et de parler des choses les plus sérieuses sur un ton plaisant. De jeunes auditoires l'entouraient de sourires et buvaient sa parole

incisive. Il professait un mépris railleur des politiciens syndicaux et parlementaires d'Occident.

Karl Bernardovitch Radek (trente-cinq ans) ne parlait, disions-nous, que sa propre langue – et toutes les autres avec un accent invraisemblable. Juif galicien, grandi dans les mouvements socialistes de Galicie, de Pologne, d'Allemagne, de Russie, publiciste aussi doué pour la synthèse que pour le sarcasme. Maigre, plutôt petit, trépidant, bourré d'anecdotes souvent féroces, cruellement réaliste, il avait les traits irréguliers, les yeux très myopes cerclés de grosse écaille, la face rosée[c] entourée d'une barbe en collier comme en portaient autrefois les loups de mer. Quelque chose de simiesque et d'amusant dans la démarche, le geste saccadé, la grimace d'un visage aux lippes prononcées et qui parlait sans cesse tout entier. En 1918, ces deux hommes, Radek et Boukharine, avaient été des premiers à réclamer la nationalisation des grandes industries (Lénine songeait à un régime mixte de capitalisme contrôlé); la même année, pendant les pourparlers de Brest-Litovsk, ils avaient accusé Lénine, leur aîné d'une quinzaine d'années, d'opportunisme et préconisé la guerre à outrance, la guerre romantique, jusqu'au suicide de la République soviétique, contre l'Empire allemand. En 1919, Radek avait tenté de diriger avec audace et bon sens le mouvement spartakiste d'Allemagne et survécu par hasard à l'assassinat de ses amis Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht, Léo Tychko (Ioguichès[86]). Je l'avais vu persécuter de sa dialectique moqueuse les modérés allemands. Je le revois à la tribune rajustant son pantalon toujours trop large et lançant un «*Parteigenossen!*» strident avant d'entamer la démonstration de la chute prochaine du vieux monde européen. Érudit aussi, lisant toutes les revues imaginables, mais plus improvisateur que théoricien. On le disait maintenant droitier parce qu'il ne ménageait pas le Parti communiste allemand et tenait pour finie, pour un temps, la période des offensives insurrectionnelles[d].]

Je me fis pendant cet été 1921, parmi les camarades étrangers, quelques amitiés durables et même définitives.

Je me rapprochai de ceux qui venaient à Moscou avec plus de souci de la vérité que de l'orthodoxie, plus d'inquiétude pour la révolution que d'admiration pour la dictature du prolétariat. Nos relations commencèrent toujours par des entretiens d'une franchise absolue dans lesquels je me faisais un devoir de révéler les maux, les périls, les difficultés, les perspectives obscures. À une époque de conformisme enthousiaste, c'était, je le crois encore, et un mérite et un courage. Je sélectionnais les esprits libres, animés du désir de servir la révolution sans fermer les yeux. Déjà une vérité officielle se formait et rien ne me semblait plus néfaste. Je connus Henriëtte Roland Holst[87], marxiste hollandaise et grand poète. Élancée, maigre, grisonnante, le cou déformé par un goitre, elle avait un visage finement sculpté, exprimant la douceur et la sévérité de pensée. Elle me posa les questions les plus scrupuleusement inquiètes. Elle voyait certainement très loin et très juste; la dictature était à ses yeux inévitablement travaillée par les pires maux, sur le point de nier ses plus hautes finalités, puisqu'elle n'annonçait l'avènement d'aucune liberté nouvelle.

Jacques et Clara Mesnil[88], élèves d'Élisée Reclus, liés à Romain Rolland[89] (qui élevait contre la violence bolchevik des objections inspirées à la fois par la connaissance de la Révolution française et par l'influence de Gandhi[90]), libertaires d'esprit, étaient dans la même ligne de pensée. Clara avait la grâce et la fierté d'une figure de Botticelli et Jacques le profil tranché d'un humaniste florentin. Il commençait une *Vie de Botticelli* qu'il mit vingt ans à écrire. Il a peu produit, mais tous ceux qui l'ont approché ont bénéficié du rayonnement de

son intelligence riche et raffinée. La fin de sa vie [fut[e]] vraiment tragique. Vers la cinquantaine, Clara perdit la raison; Jacques mourut, solitaire, en 1940[f], pendant l'exode de France[g].

Souvent se joignait à nous un ouvrier italien, de l'Unione Sindacale, au visage dur et ouvert, Francesco Ghezzi[92], dont j'aurai à reparler. Deux jeunes hommes de la délégation espagnole apportaient des promesses d'avenir qu'ils étaient appelés à tenir au prix du sacrifice: Maurín et Nin[93]. On voyait dès le premier coup d'œil la qualité de cet instituteur de Lérida, Joaquín Maurín, et de cet instituteur[h] barcelonais, Andrès Nin. Maurín avait une allure de jeune chevalier comme les dessinaient les préraphaélites. Nin, sous ses lunettes cerclées d'or, une expression concentrée que la joie de vivre allégeait. Tous deux engageaient leur vie, Maurín pour des captivités interminables et Nin destiné à une mort atroce… En 1921, ils n'étaient qu'enthousiasme.

André Morizet[94], maire de Boulogne, promenait parmi nous sa bonne tête carrée d'homme d'affaires et ses chansons à boire. Charles-André Julien accumulait des notes pour un ouvrage si complet qu'il ne devait jamais l'écrire. Paul Vaillant-Couturier[95], officier dans les chars d'assaut pendant la guerre, poète, orateur populaire, leader des anciens combattants, gros garçon joufflu plein de talents, mais jouisseur et léger, devait être pour moi une grande déception. Il allait se laisser corrompre, s'associer à toutes les vilenies et mourir en gardant une belle popularité dans le prolétariat parisien. Le besoin de popularité et la peur de marcher contre le courant peuvent être, dans les mauvaises époques, de profonds facteurs de corruption… D'origine russe et juive, Boris Souvarine[96], naturalisé français, nous venait, à vingt-cinq ans, du journalisme de gauche, avec une extraordinaire avidité de comprendre et d'agir. Mince et petit, le regard voilé par des lentilles d'une épaisseur rare, la parole légèrement zézayante, le ton agressif, souvent agacé, souvent agaçant, il posait tout de suite les questions embêtantes, portait sur les hommes et les choses de France des jugements sans merci, s'amusait à crever de vifs coups d'épingle les personnages en baudruche. À l'Internationale, sa cote fut tout de suite très forte, bien que dès l'arrivée il eût demandé à visiter les prisons. Il révélait en toutes circonstances un don de polémiste fait pour semer l'exaspération autour de lui. Élu membre du Comité exécutif, il assuma avec Rosmer et Pierre Monatte[97] la direction du Parti communiste français, né de la scission de Tours. Bien qu'exclu de l'Internationale dès 1924, Souvarine allait rester pendant une dizaine d'années une des intelligences les plus perspicaces du communisme européen.

J'étais lié aux deux groupes communistes français de Russie[98]. Ils illustraient de façon frappante cette règle que les grands mouvements de masses imposent aux individus des révolutions imprévisibles, et que le reflux emporte les hommes tout comme le flot montant les apporte. Ces communistes, réellement dévoués, venaient de tous les points de l'horizon et ils allaient repartir bientôt vers tous les points de l'horizon. Les querelles, les haines, les dénonciations et contre-dénonciations des deux personnages les plus connus du moment, Henri Guilbeaux[99] et Jacques Sadoul[100], démoralisaient à fond le groupe de Moscou et finirent par occuper la Tchéka. Guilbeaux jouait à la perfection le rôle du raté qui frôle malgré lui le succès sans l'atteindre jamais. Verhaeren, Romain Rolland, Lénine (en Suisse) l'avaient pris au sérieux. Pendant la guerre, il avait publié à Genève une revue pacifiste révolutionnaire. D'où résultèrent pour lui une honorable condamnation à mort en 1918 ou 1919 et un drôle d'acquittement, par un Conseil de guerre français, une dizaine d'années plus tard. Il faisait des vers cacophoniques, tenait des fiches pleines de ragots sur ses camarades,

harcelait la Tchéka de notes confidentielles, portait des chemises vertes et des cravates pois cassés sur des complets verdâtres; tout en lui semblait teinté de moisissure, jusqu'à son profil crochu et ses yeux. Il mourut à Paris, vers 1938, devenu antisémite après avoir publié deux livres démontrant que Mussolini était le seul vrai continuateur de Lénine…

Le capitaine Jacques Sadoul, par contre, avocat parisien, agent d'information d'Albert Thomas[101] en Russie, membre de l'Exécutif de l'Internationale, adulateur de Lénine et de Trotski, grand charmeur, sybarite, ambitieux avec détachement, avait en tout cas donné un livre de *Lettres* sur la révolution qui demeure (s'il n'a pas été remanié dans ses éditions ultérieures…) un document de première importance. Condamné à mort en France pour avoir passé au bolchevisme puis acquitté, le vent ayant tourné, il a suivi en qualité d'avocat des intérêts soviétiques la destinée du stalinisme, sans avoir au fond la moindre illusion, je n'en doute pas. Le pain amer des opposants ne le tentait pas. René Marchand[102], ex-correspondant à Petrograd du *Figaro* catholique et réactionnaire, était un néophyte travaillé par d'incessantes crises de conscience. Il partit bientôt pour la Turquie, renia sa foi révolutionnaire et devint un apologiste tout aussi sincère du kémalisme.

L'homme exemplaire du groupe communiste français de Moscou, c'était Pierre Pascal[103]. Je l'avais connu en 1919, la tête rasée, une grosse moustache de cosaque, de bons yeux toujours souriants, habillé d'une blouse de paysan et s'en allant nu-pieds par la ville vers le commissariat des Affaires étrangères, où il rédigeait certains messages de Tchitcherine. Catholique ferme et discret, il justifiait par la *Somme* de saint Thomas son adhésion au bolchevisme et son approbation de la terreur même. (Les textes du saint docteur s'y prêtent.) Pascal menait une vie ascétique, sympathisait avec l'Opposition ouvrière et les anarchistes. Lieutenant attaché à la Mission militaire française en Russie, chargé du cabinet du chiffre, il avait passé à la révolution en pleine intervention, pour se donner corps et âme. Il en discutait avec Berdiaev[104] la signification mystique, il traduisait les poèmes de Blok. Il aimait le peuple russe, son histoire, ses croyances, sa révolution. Il souffrit énormément de la montée du totalitarisme. Je le retrouvai à Paris, en 1936, professeur à la Sorbonne, auteur d'une solide biographie du protopope Avvakoum, devenu à peu près conservateur.

L'Exécutif décidait de fonder une organisation syndicale internationale; la logique voulait qu'en scindant le mouvement socialiste l'on scindât aussi le mouvement syndical… Le 1er Congrès de l'Internationale des syndicats rouges se tenait, parallèlement à celui de l'Internationale communiste, à la Maison des syndicats. Salomon Abramovitch Lozovski (Dridzo), menchevik récemment rallié, orateur vaseux, dirigeait la nouvelle organisation[105]. Une barbe sympathique, de l'entrain, du bon-garçonnisme, une certaine expérience de l'Occident, la connaissance du français, une souplesse d'échine à toute épreuve lui ont assuré la longévité. Il faisait l'effet d'un bon maître d'école, un tantinet fastidieux. Non loin de lui passait, parmi les délégués syndicaux, seul et cafardeux, distribuant parfois de vigoureuses tapes sur les épaules des copains, un colosse borgne, l'Américain Bill Haywood[106], ancien bûcheron, organisateur des IWW, qui finissait sa vie dans les chambres étouffantes de l'hôtel Lux, parmi des marxistes dont pas un ne se souciait de le comprendre et que lui-même ne comprenait guère. En revanche, les drapeaux rouges lui faisaient bien plaisir.

Que de noms, que de silhouettes d'un monde disparu la piété du souvenir voudrait retenir ici! Le Bulgare américanisé Andreytchine[107], noir et passionné. La petite tchékiste blonde d'Odessa que l'on disait si sanguinaire. L'heureux marié Fritz Wolf[108] (fusillé un des premiers par Staline).

Un militant qui avait fait de la prison en Angleterre et rentrait d'Amérique latine, le «docteur» Alexandrov: trente-cinq ans, la face banale et basanée, un brin de moustache noire, très informé des choses du vaste monde, il allait devenir le camarade Borodine[109], conseiller politique du Kouo-min-tang à Canton, puis retomber à la nullité… Un modeste Hongrois partit un jour de chez moi par une nuit pluvieuse, vers l'Estonie, et le cocher le versa dans la boue: Mathias Rakosi[110].

Dans l'ensemble, les délégués étrangers formaient une foule plutôt décevante, enchantée de jouir de privilèges appréciables dans un pays affamé, prompte à l'admiration, paresseuse à la pensée. «Comme ils sont contents, me disait Jacques Mesnil, de voir enfin des revues depuis la tribune officielle!» L'influence de l'Internationale, en s'étendant, perdait en qualité. Nous commencions à nous demander si ce n'avait pas été une faute grave que de former par la scission du mouvement socialiste de petits partis nouveaux, incapables d'action efficace, nourris d'idées et d'argent par les émissaires de l'Exécutif, destinés à devenir des officines de propagande du gouvernement soviétique. L'instabilité de l'Europe occidentale et la vague d'enthousiasme qui nous portait encore nous rassuraient. Dans l'Internationale aussi, le péril était en nous.

La Nouvelle Politique économique donnait des résultats merveilleux. Des restaurants se rouvraient, on vendait, chose inouïe! des pâtisseries mangeables à un rouble! La population commençait à respirer, les gens parlaient du retour au capitalisme, c'est-à-dire à la prospérité. Le désarroi du parti était par contre poignant. Pourquoi aurions-nous versé tant de sang, consenti tant de sacrifices? Les combattants de la guerre civile se le demandaient avec amertume. Ils manquaient de vêtements, d'un logis passable, d'argent, et tout redevenait valeur marchande, on sentait que l'argent vaincu redeviendrait bientôt le souverain. Je n'étais pas, quant à moi, si pessimiste, j'étais content du changement, bien que son aspect réactionnaire – l'étouffement catégorique de toute démocratie – m'angoissât.

Une autre solution au drame du communisme de guerre eût-elle été possible? Ce n'était plus qu'un problème théorique, mais qui méritait la réflexion. Je développais les idées suivantes que je me souviens d'avoir exposées, notamment, dans un entretien confidentiel, à l'hôtel Lux, à deux socialistes espagnols (l'un des deux était Fernando de Los Ríos[111]). En s'attribuant le monopole absolu du pouvoir en toutes matières, le régime bolchevik s'enferrait, il répandait dans le pays une sorte de paralysie générale. Les concessions aux paysans étaient indispensables; la petite production, le commerce moyen, certaines industries pouvaient revivre par le simple appel à l'initiative des groupements de producteurs et de consommateurs. En rendant la liberté à la coopération mortellement étatisée, en invitant des associations à prendre en main la gestion de diverses branches de l'activité économique, on pouvait susciter immédiatement un vaste relèvement. Le pays manquait de chaussures et de cuir; la campagne avait du cuir, les coopératives de cordonniers s'en fussent facilement procuré et, laissées à elles-mêmes, eussent pris tout de suite de l'essor. Elles eussent fixé forcément des prix relativement élevés, mais l'État pouvait, en leur facilitant le travail, exercer une pression dans le sens de la réduction des prix et en tout cas ceux-ci eussent été inférieurs à ceux du marché noir. À Petrograd, les stocks des librairies confisquées pourrissaient dans des caves; nous bénissions les voleurs qui sauvaient des ouvrages pour les remettre clandestinement en circulation. Confié à des associations d'amis du livre, le sauvetage de la librairie eût été chose promptement faite. En un mot, je préconisais un «communisme des associations», par opposition au communisme

d'État. Ses compétitions et son désordre naturel des débuts eussent été de moindres inconvénients que la centralisation bureaucratique, son gâchis et sa paralysie. Je concevais le plan d'ensemble, non comme dicté de haut par l'État, mais comme résultant de l'harmonisation des initiatives de la base, par des congrès et des conférences spéciales.

Depuis Cronstadt, nous nous demandions, quelques amis et moi, ce que nous allions devenir. Nous n'éprouvions pas la moindre envie de nous incorporer à la bureaucratie dirigeante. On m'offrait de commencer une carrière diplomatique en Orient. L'Orient me tentait, la diplomatie nullement. Nous crûmes trouver une issue. Nous fonderions une colonie agricole en pleine campagne russe; et pendant que la Nouvelle Politique économique ramènerait les villes à des mœurs bourgeoises et procurerait aux nouveaux dirigeants des sinécures et des carrières faciles, nous vivrions dans le bled. Les espaces tristes de la terre russe sont infiniment attirants. Nous obtînmes sans peine un grand domaine abandonné, des centaines d'hectares de bois et de champs en friche, trente têtes de gros bétail, une résidence de propriétaire foncier, non loin du lac Ladoga, et nous y fondâmes[112], avec des communistes français, des prisonniers hongrois, un médecin tolstoïen et mon beau-père, Roussakov, la «Commune française de Novaïa-Ladoga». Nous commençâmes vaillamment cette expérience. Les paysans réclamaient le partage du domaine. Deux présidents de communes éphémères y avaient été tués en dix-huit mois. Un ouvrier imprimeur, qui représentait la Tchéka dans le district, nous conseilla de nous concilier à tout prix les moujiks afin qu'ils ne missent pas promptement «le feu à la boîte»… C'étaient de beaux bois nordiques au feuillage léger, des clairières lumineuses au milieu des solitudes, une gentille rivière courant à travers les herbages, une grande maison en bois où nous trouvâmes les seules choses que personne n'avait cru devoir emporter: des lits en fonte moulée comme les affectionnaient les marchands enrichis. L'outillage agricole avait été presque entièrement volé. Des quatre chevaux promis, on nous livra trois bêtes épuisées et une jument borgne et un peu boiteuse, que nous appelâmes La Parfaite. Nous dûmes apporter de Petrograd, sur nos échines, à peu près tout notre ravitaillement, et des cordes, des outils, des allumettes, des lampes, pour lesquelles d'ailleurs nous ne trouvâmes pas de pétrole.

La communication avec la ville exigeait de constants tours de force. Une route herbue à travers bois nous reliait à Novaïa-Ladoga, à une vingtaine de kilomètres; mais, dans cette bourgade désolée, il n'y avait absolument rien en dehors des autorités assoupies et terrorisées par l'hostilité générale. Sac au dos, je fis plusieurs fois le voyage de Petrograd. Je remontais la Neva aux flots d'un sombre vert de mer, large et bordée de bois calmes, sous des ciels limpides. À Schlüsselbourg, il fallait s'embarquer sur un invraisemblable rafiot bondé de pauvres gens chargés de sacs, à tel point qu'il lui arrivait de se poser sur les sables du canal et de n'en pouvoir démarrer. On débarquait alors n'importe où une cohue de passagers furieux et désespérés à juste titre, que les autres poussaient sans merci. Ceux qui étaient entassés le plus près du bord faisaient les frais de l'opération et les plus rouspéteurs finissaient par prendre un bain dans le canal, d'où nous les retirions fraternellement avec des perches. Je fis une fois ce beau voyage debout sur une tôle, adossé à la cheminée brûlante. La bise automnale me glaçait le visage et la poitrine, le feu de la chaudière me cuisait le dos, le site était grandiose, la morne bastille de Schlüsselbourg, plate sur le lac, s'enfonçait lentement dans le bleu de l'horizon. Débarqué, je devais faire à pied une bonne vingtaine de kilomètres par les sentiers de la forêt et nous discutions à ce propos s'il était raisonnable de porter le revolver à la taille. L'arme était évidemment nécessaire, mais on pouvait très bien

vous tuer précisément pour vous la prendre… Il ne m'arriva jamais rien, si ce n'est de souffrir de la soif. Je frappai une fois, en plein bois, à une avenante maisonnette dont les fenêtres arboraient des géraniums en fleur. Je demandai un verre d'eau. La paysanne, méfiante, s'enquit si j'avais un mouchoir.

— Oui, dis-je, pour quoi faire?

— Ici, pour vous, un verre d'eau coûte un mouchoir.

— Allez au diable, chrétiens de malheur!

Et je m'en allai, la laissant sur ses signes de croix.

Le village voisin nous boycottait, bien que les enfants vinssent nous regarder à toute heure comme des êtres extraordinaires; en même temps, ils espionnaient tout, et la pelle oubliée disparaissait aussitôt. Une nuit, notre réserve de blé, nourriture et semences, nous fut volée tout entière. Ce fut la vraie famine et l'état de siège. Nous savions chez qui était notre blé, nous n'allions pas le chercher, revolver au poing, comme on s'y attendait – et cela même accroissait autour de nous l'inquiétude et la haine. Chaque nuit, nous nous attendions à ce que l'on tentât de mettre le feu à la résidence. Une trouvaille magnifique nous permit de manger des soupes aigres, réchauffantes si elles n'étaient pas nourrissantes; dans une cave, un tonneau de concombres salés… Gaston Bouley[113], capitaine de troupes de choc dans les tranchées de l'Argonne, puis soldat de la Commune de Munich, maintenant notre palefrenier, proposait à chaque repas de bouffer la jument borgne. La nuit, je me levais à mon tour, m'habillais dans l'obscurité pour que l'on ne pût pas m'observer par les fentes des volets, m'acheminais doucement vers la porte, l'ouvrais en coup de vent et sautais dehors, armé d'un épieu et le revolver passé à la ceinture. Méfiez-vous du coup de hache assené de derrière la porte, faites des rondes ininterrompues autour de l'habitation, toute la nuit. Les paysans avaient de tout, mais ils ne voulaient rien vendre aux «juifs» et «Antéchrists» que nous étions. Nous décidâmes de forcer ce blocus et j'allai au village avec le Dr N.[114], vieux croyant et tolstoïen, dont le parler chantant et la gravité souriante devaient faire de l'effet. Une paysanne nous refusa sèchement tout ce que nous lui demandions. Le docteur ouvrit alors le col de sa blouse et sortit la petite croix en or qu'il portait sur la poitrine. «Nous sommes aussi des chrétiens, petite sœur!» Et les visages s'éclairèrent et nous eûmes des œufs! Et des jeunes filles s'enhardirent jusqu'à venir chez nous le soir, quand nous chantions en chœur des chansons françaises… Ce n'était tout de même pas tenable; en trois mois la faim et la fatigue nous firent abandonner l'entreprise.

Depuis Cronstadt, Petrograd vivait sous la recrudescence de la terreur. La Tchéka venait d'y «liquider» par une trentaine d'exécutions le complot du professeur Tagantsev[115], juriste et l'un des plus vieux universitaires de l'ancienne capitale, maigre petit vieillard aux favoris blancs. Fusillé un avocat nommé Bak[116] auquel je confiais des traductions et qui ne me cachait pas ses opinions contre-révolutionnaires. Fusillé, Dieu sait pourquoi, le petit sculpteur Bloch qui dressait sur les places des travailleurs irrités de Constantin Meunier[117]. «Vous ne savez rien?», me demandait sa femme… Je ne pouvais rien savoir, la Tchéka était devenue beaucoup moins accessible que naguère…

Fusillé, le poète Nikolaï Stepanovitch Goumilev[118], mon camarade-adversaire de Paris. Il habitait à la Maison des arts de la Moïka avec sa toute jeune femme, une grande fillette au cou mince, aux yeux de gazelle effarouchée, dans une vaste pièce aux murs peints de cygnes et de lotus – l'ancienne salle de bains d'un commerçant épris de cette poésie murale. La jeune femme me reçut avec effroi. «On me l'a pris il y a trois jours», dit-elle à voix très basse. Les

camarades de l'exécutif du Soviet m'inquiétèrent en me rassurant: Goumilev était très bien traité en prison, il passait une partie des nuits à réciter aux tchékistes ses vers pleins d'une noble énergie – mais il reconnaissait avoir rédigé certains documents politiques du groupe contre-révolutionnaire. Goumilev ne cachait pas ses idées. Pendant Cronstadt, les universitaires avaient dû considérer la fin du régime comme imminente et penser à intervenir dans sa liquidation. Le «complot» n'avait pas dû aller au-delà. La Tchéka se préparait à fusiller tout le monde. «Ce n'est pas le moment de nous adoucir!» Un ami se rendit à Moscou pour poser à Dzerjinski cette question: «Pouvait-on fusiller l'un des deux ou trois plus grands poètes de la Russie?» Dzerjinski répondit: «Pouvons-nous faire exception pour un poète?» Goumilev tomba au petit jour, au bord d'un bois, le chapeau sur les yeux, la cigarette aux lèvres, calme, comme il l'avait écrit dans un poème rapporté d'Éthiopie: «Et sans peur je paraîtrai devant le Seigneur Dieu.» Du moins tel est le récit que l'on me fit. Je relisais avec une admiration mêlée d'effroi les vers qu'il avait intitulés *L'ouvrier*[119], décrivant l'homme paisible aux yeux gris qui, avant de se coucher, finissait «la balle qui me tuera…» Les visages de Nikolaï et d'Olga Goumilev devaient me hanter des années durant.

Un autre de nos plus grands poètes mourait au même moment d'épuisement, à quarante et un ans, Alexandre Blok[120]. Avec Andreï Biély[121] et Serguei Essenine, il avait créé la vision mystique de la révolution: celle du «Christ couronné de roses» qui, «invisible et silencieux», précède dans la tourmente de neige les Douze gardes rouges aux fusils braqués sur les ténèbres de la ville. Je l'avais écouté lire sa dernière grande œuvre. On traduisait en maintes langues ses deux poèmes, demeurés comme des monuments spirituels de cette époque, *Les Douze* et *Les Scythes*. L'un proclamait le messianisme de la révolution, l'autre révélait son antique visage asiatique. Contradictoires autant que la réalité. Blok était un gentleman occidental, plutôt du type anglais, au visage allongé, grave et souriant peu, aux yeux bleus, sobre de gestes et d'une dignité raffinée. Depuis quinze ans, depuis la montée du symbolisme russe, il était le premier des poètes russes. Nous conduisîmes sa dépouille au cimetière de Vassili-Ostrov pendant que la Tchéka jugeait Goumilev.

J'appartenais à la dernière des associations de pensée libre, la Libre Association philosophique (*Vol'fila*); je crois bien que j'y étais le seul communiste. Un autre grand poète, Andreï Biély, en était l'animateur. Nous organisions de grands débats publics, où prenait aussi la parole un petit homme chétif, au visage couturé de rides perpendiculaires, aux yeux bigles, misérablement vêtu, qui restait une des têtes les plus hautes de la vieille intelligentsia révolutionnaire russe, l'historien et philosophe Ivanov-Razoumnik[122]. La discussion atteignait quelquefois à la grande divagation lyrique sur les problèmes de l'être, du Cosmos et de la connaissance… De même que Blok, Andreï Biély et Ivanov-Razoumnik se sentaient plutôt portés par leur romantisme révolutionnaire vers le parti persécuté et réduit au silence des socialistes-révolutionnaires de gauche. Pour cette raison et parce que les envolées philosophiques des poètes lui étaient suspectes, la Tchéka surveillait la Vol'fila. Ses dirigeants se demandaient chaque jour s'ils n'allaient pas être arrêtés. Dans nos réunions intimes, chez Andreï Biély, qui habitait alors une vaste chambre de l'ancien état-major vis-à-vis le palais d'Hiver, au-dessus des bureaux de la milice criminelle, nous nous demandions comment maintenir un principe de pensée libre, comment démontrer que ce n'était pas un principe de contre-révolution. Biély suggéra de convoquer à Moscou un congrès mondial de la pensée libre et d'y inviter Romain Rolland, Henri Barbusse, Gandhi. Un chœur de voix se récria: «Jamais on ne l'autorisera!» Je soutins qu'en en appelant aux intellectuels de

l'étranger, certainement incapables de comprendre vraiment la Révolution russe, l'intelligentsia russe risquerait de jeter le discrédit sur celle-ci, déjà inqualifiablement attaquée par les émigrés.

Andreï Biély, styliste comparable à James Joyce[123], poète et prosateur, théosophe (anthroposophe, suivant sa propre définition), dépassait de peu la quarantaine. Gêné par sa calvitie, il portait sans cesse une calotte noire sous laquelle ses grands yeux de mage, d'une couleur de pierre bleu-vert, ne cessaient pas d'étinceler. Sa vitalité intellectuelle était prodigieusement variée. Il incarnait l'enthousiasme spirituel avec des poses de visionnaire et des candeurs d'enfant. Célèbre au lendemain de la révolution de 1905, pour un roman psychologique, pénétré de culture allemande et latine, il commençait à se sentir une grande force perdue. «Que me reste-t-il à faire dans la vie?», me demanda-t-il un soir de découragement. «Je ne puis pas vivre hors de cette Russie et je ne peux pas y respirer!» Je lui répondais que l'état de siège finirait bien par cesser et que le socialisme occidental rendrait à la Russie de vastes horizons. «Vous croyez?», reprenait-il pensivement. Mais, en ce début de l'automne 1921, accablés par les deuils de la terreur, nous voyions succomber jusqu'à la Vol'fila.

Je sais bien que la terreur fut jusqu'ici toujours inévitable dans les grandes révolutions, que celles-ci ne se font pas au gré des hommes de bonne volonté, mais d'elles-mêmes, avec des violences d'ouragans, que l'individu n'y compte pas plus qu'un fétu de paille dans un torrent; que le devoir des révolutionnaires est d'y employer les seules armes existantes pour n'être pas stupidement vaincus. Mais la permanence de la terreur, après la fin de la guerre civile et l'avènement d'une ère de liberté économique, constituait une immense erreur démoralisante. Le nouveau régime, j'en étais, j'en demeure convaincu, se fût senti cent fois plus fort s'il avait dès ce moment proclamé son respect de la vie humaine et du droit de l'individu quel qu'il soit. Je me demande encore, ayant bien connu la probité et l'intelligence de ses chefs, pourquoi il ne le fit pas. Quelles psychoses de la peur et de l'autorité l'en empêchèrent?

Les drames continuaient. D'Odessa nous parvint une monstrueuse nouvelle: la Tchéka venait de fusiller la femme d'Aaron Baron, Fanny Baron et Lev Tchorny[124], un des idéologues de l'anarchisme russe. (Ç'avait été une histoire de provinciale provocation.) Lev Tchorny, je l'avais bien connu à Paris, une douzaine d'années auparavant, quand, personnage descendu d'une icône byzantine, le teint cireux, les orbites creusées, les yeux embrasés, il vivait au Quartier latin en lavant les vitrines des restaurants pour aller ensuite écrire sous les arbres du Luxembourg sa *Sociométrie*. Il sortait naturellement d'une prison ou d'un bagne, esprit systématique, grand croyant et ascète. Sa mort exaspéra Emma Goldman et Alexandre Berkman[125]. Pendant le IIIe Congrès de l'Internationale, Emma Goldman avait songé à faire un esclandre à la manière des suffragettes anglaises: se faire enchaîner à un siège des tribunes publiques et crier au congrès sa protestation… Les anarchistes russes l'en avaient dissuadée. Au pays des Scythes, de telles démonstrations ne valaient pas grand-chose; mieux valait harceler Lénine et Zinoviev. Emma Goldman et Alexandre Berkman, pourtant venus en Russie mus par une vive sympathie, vivaient dans une telle indignation que toute sérénité de jugement finissait par leur faire défaut et qu'ils ne voyaient plus dans la grande révolution que les basses misères, un déchaînement inhumain d'autorité, la fin de toutes les espérances. Mes rapports avec eux devenaient difficiles, aussi difficiles que mes rapports avec Zinoviev, auquel j'avais plusieurs fois posé la question de la persécution des libertaires – et que

j'évitais depuis Cronstadt. Notre insistante campagne pour la libération des persécutés obtint cependant un résultat: une dizaine d'anarchistes[126] emprisonnés, parmi lesquels le syndicaliste Maximov et Vsevolod Voline, furent autorisés à quitter la Russie. D'autres furent libérés. Kamenev promettait le bannissement d'Aaron Baron[127], mais cette promesse ne fut pas tenue. La Tchéka dut s'y opposer. Des mencheviks, Martov[128] notamment, reçurent aussi des passeports pour l'étranger.

Cronstadt, ces drames, l'influence d'Emma Goldman et d'Alexandre Berkman sur le mouvement ouvrier des deux mondes, allaient désormais creuser un infranchissable fossé entre les marxistes et les libertaires. Et cette division jouerait plus tard dans l'histoire un funeste rôle: elle a été un des facteurs du désarroi intellectuel et de l'échec de la Révolution espagnole. À cet égard mes pires prévisions ont été confirmées. Mais la plupart des bolcheviks considéraient le mouvement libertaire comme un mouvement petit-bourgeois en pleine décadence et même en voie de disparition naturelle. La formation américaine d'Emma Goldman et d'Alexandre Berkman les éloignait des Russes et en faisait des représentants d'une génération idéaliste complètement disparue en Russie. (Car je ne doute pas qu'ils se fussent sentis tout aussi dépaysés et indignés par une foule de choses au sein du mouvement de Makhno.) Ils incarnaient la rébellion humaniste de la fin du siècle passé, Emma Goldman avec l'esprit d'organisation, le sens pratique, les partis pris à la fois étroits et généreux, le souci d'elle-même d'une Américaine adonnée aux actions sociales, Berkman avec la tension intérieure de son vieil idéalisme. Ses dix-huit années de prison (aux États-Unis) l'avaient maintenu dans la mentalité du temps de sa jeunesse, où pour soutenir une grève il avait offert sa vie en tirant sur un des rois de l'acier[129]. Quand sa tension tombait, il devenait morne, et je ne puis m'empêcher de penser que des idées de suicide le travaillaient déjà, bien qu'il ne dût mettre fin à ses jours que beaucoup plus tard (en 1936, sur la Côte d'Azur[130]). Tous les deux m'en voulurent d'avoir divulgué dans une revue berlinoise[131] l'existence de la *Confession* de Bakounine, adressée au tsar Nicolas Ier du fond d'une casemate[132]. Ce document humain – qui ne diminue Bakounine en rien – avait été trouvé dans les archives de l'Empire et dérobé aussitôt par des archivistes. J'en fis connaître l'existence et le contenu afin qu'il ne fût plus possible de l'escamoter. Des marxistes (?) imbéciles proclamèrent aussitôt le déshonneur de Bakounine. Des anarchistes tout aussi sots m'accusèrent de le calomnier. Ces polémiques étaient peu de chose.

… Et le souffle d'un malheur incommensurable arriva sur nous des plaines brûlées de la Volga. Après le passage de la guerre civile, la sécheresse s'était abattue sur ces contrées. La famine faisait fuir des millions d'affamés en tous sens. J'en vis arriver, à pied, en carrioles, jusqu'à Petrograd! Tous n'avaient ni la force ni les moyens de fuir, ils allaient mourir sur place également par millions. Des régions peuplées de vingt-trois millions d'habitants étaient dévastées par le fléau qui atteignait l'Ukraine et la Crimée. Le coup fut si rude que le pouvoir chancela. La dictature bolchevik vaincrait-elle le spectre de la mort blême? Je vis Maxime Gorki[133], plus osseux, plus gris, les sourcils plus froncés que jamais, et il me dit qu'un comité de grands intellectuels et de techniciens non communistes se formait pour faire appel à toutes les énergies du pays, et que ce pouvait bien être l'embryon du gouvernement démocratique de demain. (Le gouvernement reconnut d'abord ce comité, à la tête duquel se trouvaient l'économiste marxiste-révisionniste Prokopovitch et la publiciste libérale Hélène Elena Kouskova; puis il fit arrêter et bannir ces derniers[134].) Je ne partageai pas cette opinion. Le régime révolutionnaire me paraissait déjà d'une armature si solide que la main

squelettique de la faim ne réussirait pas à lui arracher le pouvoir. Et je lui donnais malgré tout pleinement raison de vouloir vivre, ayant foi en son avenir et sachant la Russie incapable d'un nouvel élan d'ici quelques années.

Cronstadt, la Nouvelle Politique économique, la continuation de la terreur et du régime de l'intolérance semaient un tel désarroi parmi les cadres du parti que nous étions en pleine crise morale. (À Cronstadt, la grande majorité des communistes avaient suivi le mouvement.) Je vivais dans deux groupes d'amis, l'un français, l'autre russe, tous les deux en proie à la même inquiétude. La plupart de mes camarades décidaient de quitter la vie politique ou le parti. Novomirski[135], haut fonctionnaire de l'Internationale, terroriste de 1905, ancien forçat, libertaire rallié au bolchevisme par la cordialité de Lénine, renvoya sa carte de membre au Comité central, pour raison de désaccord grave. Il se consacra à des travaux scientifiques et personne ne songea à lui garder rancune (mais on devait se souvenir de lui en 1937 et il disparut alors, avec sa femme, dans les camps de concentration). Un de nos amis communs passa tout bonnement la frontière polonaise et alla vivre en France «dans une démocratie bourgeoise sympathiquement décadente où l'on pouvait au moins penser tout haut». De mes amis français, Helfer, tempérament d'aventurier pince-sans-rire, me disait: «J'ai cru voir le monde changer, je constate que c'est toujours du pareil au même. Je pars pour Tahiti, où j'ai un copain. Je ne veux plus voir que des cocotiers, des singes et le moins possible de civilisés.» Il n'alla pas si loin et se fit éleveur de volailles dans une bourgade perdue de France. Marcel Body, ouvrier socialiste, se fit caser dans une ambassade soviétique, à Oslo[136]. Un autre se fit envoyer en Turquie. Un autre alla diriger une scierie aux fins fonds des bois de l'Extrême-Orient. Pierre Pascal se retira du parti sans éclat et vécut de traductions en préparant son histoire du schisme de l'Église russe. J'étais plus dur en mon for intérieur et j'avais, je crois, une vision de la révolution plus large avec moins de sentiment individualiste. Je ne me sentais ni découragé ni ébranlé. J'étais las de certaines choses, la terreur m'usait les nerfs, les fautes que je voyais accumuler sans rien pouvoir contre elles me tourmentaient. Je concluais que la Révolution russe, livrée à elle-même, serait vraisemblablement perdue, de façon ou d'autre (je ne voyais pas comment: par la guerre ou par la réaction à l'intérieur?); que les Russes, ayant accompli des efforts surhumains pour fonder une société nouvelle, étaient en somme à bout de forces; que la relève et le salut devaient venir de l'Occident. Désormais, il fallait travailler à former en Occident un mouvement ouvrier capable de soutenir les Russes et, quelque jour, de les remplacer. Je décidai de partir pour l'Europe centrale, qui semblait devoir être le foyer des prochains événements. (L'état de ma femme, rendue prétuberculeuse par les privations, m'y incitait aussi.) Zinoviev et les camarades de l'Exécutif m'offrirent un poste à Berlin, dans l'illégalité. Si le péril était en nous, le salut aussi devait être en nous[137].

---

[a] Passage rayé à l'encre, sans indication.

[b] Transfert de passage indiqué au crayon rouge; cf. ci-dessous p. 180.

[c] Ou «rasée»… Nous optons pour le premier terme, plus logique.

[d] Dans la première version, ce passage figurait plus haut: cf. ci-dessus, p. 173.

[e] Serge avait d'abord écrit: «Il eut une fin de vie», qu'il barra sans mettre «fut».

[f] Serge avait écrit: «en 1939»; nous rectifions d'après sa lettre du 11 janvier 1941 à Emmanuel Mounier (Jacques Mesnil mourrut le 13 août 1940[91]).

[g] Variante: «Notre amitié et notre communion intellectuelle ne devaient se desceller que par sa mort, après bien des luttes communes. Jacques Mesnil est mort dans l'effacement parce qu'il voyait trop clair.»

[h] Le manuscrit indique «employé», par suite d'un lapsus de Serge.

CHAPITRE 5

L'EUROPE AU TOURNANT OBSCUR[1] (1922-1926)

Les dernières semaines avant mon départ furent en partie occupées par une affaire tragique et banale. Un de mes lointains parents, vieil officier rallié à l'Armée rouge, nommé Schmerling, comparaissait avec trois autres militaires devant le Tribunal révolutionnaire de l'armée. Dilapidation de stocks: peine de mort. Schmerling était un vieil honnête homme; en sa qualité d'officier de l'Intendance, subordonné à un commissaire communiste qui lui envoyait fréquemment de petits papiers ordonnant de délivrer au porteur telle quantité de vivres… Procédé illégal; mais le «spécialiste», le ci-devant officier bourgeois, pouvait-il désobéir au commissaire qui, de maintes façons, pouvait le faire fusiller? Schmerling obéissait en se disant bien que tout cela finirait par une sale histoire. En effet, une campagne de presse sur la nécessité d'en finir «d'une main impitoyable» avec les dilapidations des stocks de l'armée, devenues un fléau, commenta les arrestations. La loi soviétique permettait à tout citoyen de remplir devant les tribunaux la fonction de défenseur; je me constituai défenseur de Schmerling, décidé à le tirer de là sans ménager les fictions juridiques. Le procès eut lieu dans le hall, encore découpé par des comptoirs en marbre gris, d'une ex-grande banque de la rue Gogol, ancienne Morskaïa. Tout de suite, l'intention des trois juges militaires fut visible: faire un exemple. De leurs trois têtes rébarbatives il ne sortait que des questions ou des répliques glaciales et glaçantes. L'exercice de la justice n'avait rien à faire, évidemment, avec l'application d'une consigne mortellement utilitaire. Quelque temps auparavant, j'avais assisté à Moscou au procès d'un officier supérieur contre-révolutionnaire, l'ambiance du tribunal populaire était chaude et combative, l'affaire fut terminée par une condamnation de principe. Ici, par contre, des juges-robots laissaient iniquement tomber leur couperet. Les autres défenseurs me supplièrent de ne pas intervenir pour ne pas exaspérer des citoyens aussi dangereux; la suggestion devait venir des juges mêmes et j'y cédai. Les quatre accusés furent automatiquement condamnés à la peine de mort, verdict exécutoire dans les soixante-douze heures – et l'on était le samedi! Le lendemain dimanche aucune démarche tendant à obtenir un sursis ne pouvait avoir d'effet. Il fallait télégraphier sur l'heure à l'exécutif central des Soviets à Moscou, mais le télégraphe ne transmettait que des messages revêtus d'un cachet officiel. De coutume, pour les demandes de grâce, le tribunal mettait son tampon à la disposition des défenseurs. J'allai le demander à l'un des juges, un homme jeune, roux, à la bouche serrée, au long visage revêche, qui refusa d'un ton crispé. «Vous tenez donc absolument à fusiller ce malheureux?», demandai-je. «Je n'ai pas de comptes à vous rendre!» Ce jeune juge à face en pierre polie s'appelait Ullrich[2] et il était promis à l'Histoire. En 1936, c'est lui qui présida le procès des Seize (Zinoviev, Kamenev, Ivan Smirnov). J'allai chercher le cachet de l'Internationale. À Moscou, le secrétaire de l'Exécutif panrusse, Avelii Enoukidze, me promit formellement la grâce, toutefois pas avant la fin de la série des procès en vue… Le vieil officier passa de longs

mois dans la cellule des condamnés à mort, attendant chaque nuit le suprême départ. Puis il fut gracié et reprit du service. Sa famille ne me pardonna jamais ces torturantes lenteurs…

Le train franchit un morne no man's land raviné par des tranchées abandonnées, hérissé de barbelés. Des soldats en capote grise, l'étoile rouge sur leur faux casque de drap, nous regardèrent tristement passer… Maigres et gris comme la terre. Dès Narva, première ville estonienne, Narva aux vieilles maisons à pignons en vieux style allemand, on respirait un air soudainement plus léger et moins tonique. On sortait d'un vaste camp retranché soumis à l'âpre loi d'un enthousiasme glacé, on entrait dans une petite province bourgeoise confortable et proprette dont les modestes boutiques nous parurent opulentes et les uniformes chamarrés grotesques. Avec son petit million d'habitants, sans hinterland[3] économique, l'Estonie simulait sérieusement un État moderne, s'offrait un Parlement, des généraux, une diplomatie! Russifiée aux trois quarts, elle désapprenait la langue de Tolstoï, congédiait les professeurs russes de l'université de Dorpat (devenue Tartou), s'improvisait une intelligentsia nationale sans idiome commun avec le reste du monde. Combien de temps tout cela durerait-il et à quel prix? Je m'arrêtai, littéralement bouleversé, à Tallin (naguère Reval), devant des maisons en construction. J'avais tant vu détruire que le simple travail des maçons me parut émouvant. Le vieux château, sur la hauteur, dominait des rues désertes pavées de petits pavés pointus du Moyen Âge. Un omnibus traîné sur rails par des chevaux suivait une rue bordée de magasins et de cafés-pâtisseries. Devant chacune de ces boutiques, les enfants russes, nos enfants, eussent crié de joie. Les enfants russes, par centaines de milliers, dans les pays de la Volga, devenaient tout vifs des squelettes[4]. Je compris mieux qu'en théorie ce que signifiait la politique du «droit des nationalités», complétée par celle du blocus de la révolution.

Je voyageais illégalement avec ma femme, Liouba, et mon fils, Vladimir, qui n'avait pas encore un an[5]. Illégalité facile. De Petrograd à Stettin et quelques autres villes d'Occident la route n'offrait pas d'obstacles. Nous étions une douzaine de délégués et d'agents de l'Internationale, discrètement (et parfois ostensiblement) accompagnés par un courrier diplomatique, Slivkine, gros garçon jovial commis à toutes les contrebandes imaginables et qui avait acheté toutes les polices, toutes les douanes, tous les contrôles situés sur son itinéraire. Au dernier moment, nous nous étions aperçus que le bureau de l'OMS – Otdiel Mejdounarodnoy Sviazy (Service de liaison internationale de l'Exécutif de l'Internationale communiste) – avait, en mettant au point nos passeports, omis de mentionner notre enfant… «Pas grave, me dit Slivkine, pendant les contrôles je ferai mine de jouer avec lui…» À Stettin, il se donna plus de peine pour faire passer un «malade», grand garçon au noir regard pointu, que toutes les polices du Reich recherchaient comme l'un des organisateurs, avec Béla Kun, de l'insurrection de mars 1921, Gouralski, en réalité Heifitz[6], un ancien militant du Bund[7] juif, devenu l'un des agents de l'Internationale les plus actifs.

J'achetai sans peine au Polizeipraesidium de Berlin, pour dix dollars et quelques cigares, un permis de séjour authentique qui me fit polonais. Il me fallut bientôt changer de nouveau de nationalité, pour devenir cette fois lituanien, car les cafés de Berlin se couvraient de pancartes disant: «On ne sert pas les Polonais.» C'était le moment de l'annexion à la Pologne de plusieurs districts miniers de la Haute-Silésie, quoiqu'un plébiscite ait donné un résultat plutôt favorable au Reich[8]. Une fureur froide gagnait visiblement l'Allemagne. Dans un bar du Kurfürstendamm[9], comme je venais de prononcer quelques mots en russe, un gentleman balafré se jeta presque sur moi:

— Vous êtes Polonais?

— Non, répondis-je amusé, Lituanien…? Alors, trinquons ensemble! Si vous aviez été Polonais, je vous aurais peut-être tué…

On respirait, dans cette Allemagne du lendemain de Versailles, sous le président social-démocrate Ebert[10] et la plus démocratique des constitutions républicaines, l'air d'un monde finissant. Tout y était correctement tenu, les gens étaient modestes, bienveillants, actifs, déchus, miséreux, débauchés, exaspérés. On construisait une grande gare en plein centre de la ville au-dessus de la Sprée noire et de la Friedrichstrasse, les invalides de guerre, décorés, vendaient des allumettes aux portes des boîtes de nuit, où de jeunes femmes à vendre comme tout le reste dansaient nues entre les tables fleuries des soupeurs. Un capitalisme délirant, dont Hugo Stinnes[11] paraissait l'âme, ramassait de colossales fortunes dans les faillites. À vendre les filles de la bourgeoisie dans les bars, les filles du peuple dans les rues! À vendre les fonctionnaires, les licences d'exportation et d'importation, les papiers d'État! À vendre les entreprises à l'avenir desquelles personne ne croyait plus! Le gros dollar et la mince *valuta*[12] orgueilleuse des vainqueurs tenaient le haut du pavé, acheteurs de tout, croyant même acheter les âmes. Les missions militaires alliées circulaient en uniforme, entourées d'une haine polie mais évidente; plusieurs conspirations permanentes se ramifiaient à l'infini: celles des séparatistes rhénans, payés par l'étranger, celles des ligues militaires réactionnaires et celle des révolutionnaires – la nôtre. Oswald Spengler[13] annonçait en termes philosophiques *Le déclin de l'Occident*, voyez l'Égypte morte, songez à la fin de Rome! Les poètes publiaient *Dämmerung der Menschen*[a] [*Le crépuscule des hommes*]. Les portraits d'Oskar Kokoschka, lignes, couleurs et volumes, étaient tremblés par une névrose cosmique, George Grosz traçait d'un trait métallique des silhouettes de bourgeois porcins et de geôliers automates au-dessous desquels vivaient d'une vie larvaire des prisonniers et des prolétaires hâves. Barlach[15] sculptait des paysans engourdis dans la peur. J'écrivais moi-même:

C'est la vie comme une maladie:
Traitement par le fer rouge,
– mais on lui préfère les poisons[16].

Les petites églises pointues en briques rouges somnolaient au bord des places découpées en jardinets. Lourdement casqués, les reîtres choisis de la Reichswehr gardaient un ministère de la Guerre aux fenêtres fleuries. La *Madone* de Raphaël, dans sa chambre lumineuse de la galerie de Dresde, offrait à tout venant son profond regard noir et doré. L'organisation était si parfaite que, dans les forêts de la Saxe et du Harz, je trouvais en plein rêve des frondaisons des corbeilles à papier et des écriteaux indicateurs: *Schönes Blick*[17] – paysage recommandé, diplômé en quelque sorte. Les villes des nuits étaient somptueusement éclairées. En comparaison avec notre dénuement russe, le bien-être demeurait étonnant.

Personne dans cette Allemagne saignée ne croyait vraiment à l'avenir; peu de monde pensait au bien public. Les capitalistes vivaient dans la terreur de la révolution. La moyenne bourgeoisie appauvrie mesurait l'évanouissement des vieilles mœurs. Les sociaux-démocrates, seuls, croyaient à l'avenir du capitalisme, à la stabilisation d'une démocratie allemande et même à l'intelligente bienveillance des vainqueurs de Versailles! Ils avaient la mentalité éclairée et optimiste de la bourgeoisie libérale de 1848. La jeunesse se détachait d'eux: nationaliste et communisante. Mon impression est qu'elle souhaitait une révolution et

l'alliance avec la Russie pour la guerre révolutionnaire. L'énergie, dénuée de pensée, se réfugiait dans les ligues militaires; teintée de pensée doctrinale, elle se polarisait autour du Parti communiste. Charles Rappoport[18], grimaçant un sourire dans sa barbe de cynique, disait: «Il n'y aura pas de révolution allemande pour la raison même qui fait qu'il n'y aura pas de contre-révolution en Russie: on est trop fatigué, on a trop faim.»

De Berlin, la Révolution russe gardait presque toute son auréole de nouvelle justice, de nouvelle organisation de la production, de démocratie inconnue. C'était vrai pour nous et pour le grand public, vrai même pour beaucoup de réactionnaires. Seuls les sociaux-démocrates n'en considéraient que les frais généraux, le caractère despotique, la famine, les longues guerres, et ils ne cachaient pas qu'à leur avis «la révolution coûtait trop cher». Décidés à ne pas suivre eux-mêmes ces durs chemins. Ils tenteraient plutôt de s'accommoder d'un capitalisme à bout de souffle en le modifiant peu à peu. Ils s'installaient dans tous les pores de l'État, administrations, écoles, municipalités, police, et par moments en paraissaient indélogeables. «Quelle formidable impuissance!», disions-nous. Notre misère soviétique, notre sommaire égalitarisme (avec ses médiocres privilèges pour les gouvernants), notre ardente volonté créatrice, notre désintéressement en contraste avec le féroce chacun pour soi de la spéculation, le luxe arrogant et stupide des riches, le dénuement honteux des masses, faisaient facilement pardonner à la révolution sa dureté rectiligne, ses erreurs. On faisait dans ce monde bourgeois en décomposition une cure de confiance.

J'appartenais à la rédaction de l'*Inprekorr*[19], agence de presse de l'Exécutif de l'Internationale communiste, qui publiait en trois langues, allemand, anglais, français, des matériaux copieux destinés à la presse ouvrière du monde entier. Dans mon bureau de la *Rote Fahne*[20], je fus successivement Siegfried et Gottlieb; en ville, j'étais le Dr Albert; sur mes papiers Viktor Klein; allant en Russie, Alexis Berlovski, ex-prisonnier de guerre russe en Allemagne. Victor Serge datait ses articles, reproduits jusqu'en Chine, de Kiev, où le hasard fait que je ne suis jamais allé… Je ne me montrais que très rarement à la Légation soviétique, Unter den Linden[21], où je rencontrai pourtant Krestinski et Iakoubovitch[22]. S'il m'arrivait de croiser Karl Radek[23] sur le Kurfurstendamm, nous échangions sans nous saluer un coup d'œil de connivence, car l'un de nous pouvait être suivi. Je fréquentais à Grünewald la maison amie de Jacques Sadoul[24] qui vivait sous un faux nom, naturellement, et nous pouvions voir dans le jardin voisin un monsieur corpulent se promener parmi ses rosiers: le capitaine Eckhart[25], un des chefs de la Reichswehr noire, c'est-à-dire secrète, et de la conspiration militaire.

À Zehlendorf dans une villa rose et carrée, sous de hauts pins parasols, chez Eduard Fuchs[26], encore vigoureux, nous nous réunissions parfois pour parler socialisme ou entendre un peu de musique. Venaient là Radek, les frères Vouyovitch[27], l'ambassadeur d'Autriche Otto Pohl, L.-O. Frossard[28] des Russes… Fuchs, historien des mœurs, collectionnait les œuvres de Daumier et de Sleevogt[29] les objets d'art chinois et japonais, les souvenirs et les détails inconnus sur les dessous de la Révolution allemande. En marge du mouvement communiste, il continuait à rendre des services non exempts de risques.

Pour diverses raisons, il ne m'était pas facile de me loger avec ma petite famille, souvent accrue par la présence de quelque camarade pas en règle avec les lois sur les passeports. Je vécus assez longtemps dans un immeuble prolétarien des environs de la gare d'Anhalt, chez des ouvriers spartakistes. Au moment le plus critique, pendant la préparation insurrectionnelle de 1923, j'avais un petit appartement à Schönberg, juste en face de la

grande caserne de la Reichswehr… Et je m'aperçus que mes courriers, de braves jeunes gars, outre qu'ils portaient le complet de velours à côtes des militants, omettaient en venant me trouver d'enlever l'étoile rouge de leur boutonnière! Je frôlai quelquefois l'arrestation idiote. Sur le point d'entrer sous le porche de la *Rote Fahne*, ma femme me retint par le bras: «Passons vite, passons!» Le vestibule était plein d'uniformes verts de la Schutzpolizei. Bonne idée, tout de même, de les placer en évidence. Je pris un petit bureau séparé en ville, en qualité d'agent commercial – je n'ai jamais su de quel commerce.

La rédaction de l'*Inprekorr*, animatrice intellectuelle et politique du mouvement communiste international, était d'une saisissante nullité. À sa tête, Julius Alpari[30], ex-haut fonctionnaire des soviets de Hongrie, personnage empâté, instruit et fin, ne se concevait déjà plus que comme un fonctionnaire destiné à faire prudemment, à travers l'illégalité, une calme carrière. Il ne s'engageait jamais, laissait faire, poussait doucement dans le sens d'un conformisme marxiste honnêtement rétribué. «Quand une jolie femme dit non, ça peut vouloir dire oui, m'expliquait-il avec un sourire gras, quand un diplomate dit oui, ça peut vouloir dire non; quand je dis oui ou non, ça ne veut dire ni oui ni non…» La section allemande était dirigée par deux députés du Landtag de Prusse, Bartz[31], tel exactement que les caricaturistes dessinent le petit fonctionnaire derrière son guichet, et Franz Dahlem[32], les traits durs, le nez fort, le regard inexpressif, travailleur sans personnalité, militant sans inquiétude, informé sans pensée, qui jamais ne posait une question tant soit peu vivante, mais appliquait avec soin les consignes. Ni bête ni intelligent: obéissant. Bartz est mort, honnête député ouvrier; Alpari a continué jusqu'à la chute de Paris sa carrière d'agent de l'Internationale; Franz Dahlem, devenu, après l'arrestation de Thälmann[33] le leader du Parti communiste allemand a fait consciencieusement toutes les basses besognes du communisme totalitaire.

Presque personne ne comprit, dans l'Internationale, la marche sur Rome et l'avènement de Mussolini. L'opinion des dirigeants fut que cette forme bouffonne de la réaction s'userait vite. Je pensais, au contraire, qu'en se mettant à l'école de la Révolution russe, pour ce qui était de la répression et du maniement des masses par l'agitation, cette forme nouvelle de contre-révolution, réussissant à entraîner une foule d'ex-révolutionnaires déçus et avides, s'imposerait pour des années. L'Internationale communiste et le gouvernement soviétique cherchaient leurs chemins sur deux plans parallèles, avec deux objectifs distincts: former en vue des prochains événements des partis disciplinés dans toute l'Europe; se faire tolérer du monde capitaliste et en obtenir des crédits pour la reconstruction de la Russie. Si ces crédits avaient été obtenus, le régime soviétique eût vraisemblablement évolué vers un certain libéralisme. À l'époque de la Conférence de Gênes[34] (mai 1922), Lénine et Kamenev étudièrent le retour à une certaine liberté de la presse et il fut question d'autoriser à Moscou la publication d'un quotidien sans parti. Une revue littéraire réellement indépendante du parti put naître. On envisageait aussi quelque tolérance religieuse, bien que la misère obligeât à saisir dans les églises les métaux précieux, ce qui provoquait des conflits sans nombre et même des exécutions. Gênes fut un échec pour la Russie, malgré la souplesse de Tchitcherine et de Racovski; Tchitcherine se rattrapa à Rapallo en concluant avec l'Allemagne un traité d'amitié[35] qui rangeait l'Union soviétique du côté des vaincus de Versailles.

La Conférence des Trois Internationales[36] réunit pour la première fois autour d'une seule table, dans une des salles de travail du Reichstag, les frères ennemis: dirigeants de

l'Internationale socialiste, dirigeants de l'Internationale II ½, comme nous appelions les petits groupements rassemblés sur une position intermédiaire entre celles des réformistes et des bolcheviks, et dirigeants de la IIIe Internationale. Je suivis la conférence en qualité de journaliste. Ces hommes formaient un saisissant contraste physique. Les socialistes, Abramovitch, Vandervelde, Friedrich Adler, avaient de fins visages prématurément vieillissants d'intellectuels occidentaux, des manières de bons avocats; tout leur comportement exprimait la modération réfléchie; en face, le vieux visage énergique et carré de Clara Zetkin, la face mobile et sarcastique de Radek, la dure bonhomie de Boukharine. Les socialistes insistaient avec raison sur la cessation des persécutions politiques en Russie. «Prétexte, commentait Boukharine. Ces gens-là sont bien décidés à ne pas se battre pour le socialisme.» Il ajoutait en manière de directive: «Notre presse doit les attaquer à fond.»

Le procès du Comité central du Parti socialiste-révolutionnaire russe[37] acheva de ruiner toute possibilité de rapprochement. Les socialistes-révolutionnaires avaient pris part à la guerre civile; en 1918, un de leurs terroristes, Semionov, avait organisé à Petrograd l'assassinat du bolchevik Volodarski; Dora Kaplan avait tiré sur Lénine. Passé lui-même au bolchevisme, ce Semionov fit des aveux singulièrement complets… (et plus tard devint un agent secret du Guépéou). On étudia les dessous des attentats commis contre Lénine (les auteurs du premier attentat, celui de Petrograd[38], étaient dans l'intervalle entrés dans le Parti communiste), et le procès se termina par une condamnation à mort conditionnelle prononcée contre les douze principaux accusés (Gotz, Timoféev, Kendelman, Guerstein[39]…).

Allait-on, la guerre civile finie, verser le sang d'un parti vaincu qui avait sous l'ancien régime fourni tant de héros à la révolution? Le Bureau politique hésitait. J'entendais dire: «Nous allons à un conflit inévitable avec les masses paysannes. Ce parti paysan a de l'avenir. Donc, il faut le décapiter.» Je conspirais avec quelques amis pour empêcher ce malheur. Clara Zetkin[40], Jacques Sadoul, Souvarine firent pression dans ce sens; Maxime Gorki envoya à Lénine une lettre de rupture[41]… Le sang ne fut pas versé. Je devais, treize ans plus tard, déporté moi-même, voir le vieux Guerstein, idéaliste inflexible et tourmenté, mourir en déportation à Orenbourg, dans un dénuement presque complet. (Gotz, en 1936, était encore déporté dans une ville de la Volga. Fonctionnaire des Finances, il jouissait d'une réelle autorité. Il fut torturé et tué à Alma-Ata en 1937.)

Fin 1922, je fis un séjour à Moscou[42]. La Russie revivait, Petrograd pansait ses plaies et sortait du délabrement. Les nuits, avec leur éclairage lamentable, inspiraient une infinie tristesse, mais les gens n'avaient plus faim, l'allégresse de vivre s'exprimait en tout. La terreur avait cessé sans être abolie, on s'efforçait d'oublier le cauchemar. Une littérature nouvelle explosait avec le cénacle des *Frères de Sérapion*[43] et des inconnus de la veille qui, d'un seul coup, se classaient bons écrivains: Boris Pilniak, Vsevolod Ivanov, Konstantin Fedine. Des œuvres denses et rudes, chargées d'un humanisme viril, leur attiraient le reproche de n'être point communistes, loin de là, mais on les publiait, on les aimait. La grande tradition de la littérature russe, interrompue par les années d'ouragan, renaissait dans la deuxième année de la pacification! C'était merveille. De petits commerces surgissaient partout, des foules grouillaient sur les marchés, les cabarets exhalaient des musiques, des gamins aux pieds nus couraient dans les rues à l'aube, suivant les fiacres, pour offrir des fleurs aux couples en aventure… Il y avait beaucoup de mendiants, mais ils ne mouraient pas de faim. Dans les cercles dirigeants on commençait à parler du plan de reconstruction préconisé par Trotski[44]. Pays en convalescence, pays en marche. Au Kremlin, l'ambiance

familière. Une session élargie de l'Exécutif de l'Internationale communiste étudiait je ne sais plus quels problèmes. Amadeo Bordiga[45], plus noir, plus costaud, plus combatif que jamais, livrait un combat pour la moralité révolutionnaire. Zinoviev le ménageait. Jacques Doriot[46] devenait quelqu'un…

La corruption, la servilité, l'intrigue, les renseignements occultes, l'esprit officiel commençaient à jouer dans les services de l'Internationale un rôle grandissant. Le pire était que pour garder une influence ou une fonction politique, il fallait offrir aux Russes et à leurs émissaires une constante approbation. L'argent, d'ailleurs, était dans leurs mains, les autres partis faisaient figure de parents pauvres. Dirigés par des hommes politiques accoutumés à la vie bourgeoise, ils ne révélaient aucune capacité de propagande ou d'action. L'Internationale, pour leur insuffler la vie, usait de deux ou trois moyens: elle mettait à leur tête des éminences grises, russes pour la plupart, c'est-à-dire étrangères à la mentalité occidentale, et dévouées à Zinoviev; elle envoyait des fonds considérables; elle écartait les vieux politiques chevronnés pour leur substituer de jeunes militants qui n'étaient quelquefois que de jeunes ambitieux. Les partis allaient de crise en crise. Au carrefour de Berlin, je rencontrais beaucoup de délégués et d'émissaires. Parmi eux, un jeune métallo de Saint-Denis, Jacques Doriot, coté comme «une force». Frossard m'assurait de sa volonté de servir la Révolution russe et de ne pas revenir dans les ornières du vieux socialisme parlementaire de la IIIe République. Pierre Sémard[47], secrétaire du syndicat des cheminots, grand, la démarche balancée, avec une tête caractéristique de prolétaire des faubourgs de Paris, parlait de l'ouvriérisation du parti. Louis Sellier[48] s'emballait sur la réforme financière de l'URSS, à laquelle je vis tout de suite qu'il ne comprenait rien… Frossard rompit avec l'Internationale quelques mois plus tard. Sémard devait suivre le parti jusqu'à la mort, malgré bien des humiliations, malgré l'accusation infamante d'avoir appartenu à la police, sournoisement lancée contre lui quand on voulut l'écarter de la direction. (Les nazis l'ont fusillé à Paris le 15 avril 1942.) Marcel Cachin[49] racontait comment il avait exhorté Lénine à ne pas marcher sur Varsovie: ah! si on l'avait écouté! Sympathique, cordial, la tête grisonnante d'un vieux marin ou d'un vieux mineur moustachu, la voix émue, il ne parlait qu'un français parfait d'orateur parlementaire, ne pensait qu'en homme de tribune, adorait le parti, ne vivait que de sa popularité et, pour l'entretenir, s'évertuait à suivre le plus fort courant d'opinion, qu'il savait flairer tout de suite. Assez intelligent, voyant à peu près tout, il souffrit certainement beaucoup et longtemps sans se révolter jamais. Que fût-il devenu hors du parti, du Parlement, etc.? Mais en général notre matériel humain et les hommes que je viens de nommer parmi beaucoup d'autres étaient de moyenne bonne qualité.

Le conflit des réparations imposées à l'Allemagne par le traité de Versailles s'aggravait de jour en jour. Au moment où Vorovski[50], vieil humaniste marxiste, ambassadeur des soviets en Italie, tomba, criblé de balles à Lausanne par un jeune émigré blanc-russe, l'ambiance était telle en Allemagne qu'un ordre de Moscou commanda de faire, à l'occasion de la translation du corps, une grande manifestation communiste et prosoviétique. Ce fut, par un soir brumeux, à la gare de Silésie, l'arrivée du fourgon mortuaire; une foule dense, venue avec des drapeaux rouges, entourait la station obscure. Un camion chargé de fleurs et hérissé de drapeaux servit de tribune à Radek. Des torches l'entouraient. Sa voix stridente se perdait dans la nuit électrisée, mais on distinguait bien sa silhouette mince et dure. L'ambassadeur Krestinski suivit le convoi à pied, protégé seulement par de jeunes communistes allemands. Krestinski était un homme extraordinairement intelligent, prudent et courageux. Il ne vivait

que pour le parti de la révolution, il était là dans une sorte d'exil, ayant été débarqué du secrétariat général en raison de ses velléités de démocratisation. Encore jeune, d'une myopie stupéfiante qui donnait à son regard fin caché sous des verres d'un demi-centimètre d'épaisseur une expression timide, le crâne haut et nu, un brin de barbiche noire, il faisait penser à un savant et il était en réalité un grand technicien du socialisme. Il s'opposait aux risques inutiles sans les craindre, prêt en plusieurs circonstances à défendre l'ambassade à coups de revolver, avec ses secrétaires et ses garçons de bureau. Ce soir-là, il refusa de prendre des précautions personnelles, disant qu'il était bon que l'ambassadeur de l'URSS à Berlin s'exposât quelque peu. La manifestation aux flambeaux autour du cercueil de Vorovski ouvrit la période de mobilisation révolutionnaire.

Le gouvernement Cuno[51] déclarait l'Allemagne hors d'état de payer davantage les réparations. La Schwerindustrie[52] qui était derrière lui suspendait ainsi sur l'Europe la menace d'une banqueroute du Reich et même d'une révolution. Poincaré faisait occuper la Ruhr par les troupes françaises[53], qui fusillaient un agitateur nationaliste, Schlageter[54]. Des agents français créaient un mouvement séparatiste rhénan. Les événements, que je suivais heure par heure, se précipitaient à une allure vertigineuse[55]. Inflation catastrophique, spéculation sur les *valutas*, le change du dollar varia jusqu'à deux fois par jour et les détenteurs des précieux papiers verts émis par les banques fédérales nord-américaines, dans l'intervalle des coups de téléphone annonçant la hausse nouvelle, raflaient les marchandises dans les magasins… On ne voyait dans les artères centrales des grandes villes que gens courant avec des paquets. Le peuple allemand, lui, s'ameutait aux portes des boulangeries et des épiceries; aucun rationnement n'intervenait. Des attroupements stagnaient dans les rues. Combien fallait-il de trillions pour timbrer une lettre? Je voyais à la caisse d'un magasin Wertheim une petite vieille portant un col de passementerie noire sortir de son réticule des billets de cent marks de l'an dernier: du temps de Walter Rathenau[56]…

— Mais ils ne valent plus rien, *gnädige Frau* (honorable Dame) …

— Que dites-vous? Je ne comprends pas…

Les gens s'esclaffent. Walter Rathenau gisait dans sa tombe, le corps tout déchiqueté: il avait rêvé, ce grand Juif, d'un néocapitalisme allemand intelligemment organisé; et il s'en était entretenu avec Radek.

Non loin de l'Alexanderplatz et du Polizeipraesidium, on pille en bon ordre un petit magasin. Que personne n'emporte plus de trois boîtes de conserves, hein! Discipline prolétarienne. Ailleurs, je vois piller un commerce de chaussures. Deux volontaires veillent à l'entrée, les gens essaient à la hâte, semelle contre semelle, leur pointure, et quelques-uns, qui n'ont pas trouvé chaussure à leur pied, s'en vont les mains vides, consciencieux… Le soir, dans ces mêmes rues de l'Alexanderplatz, j'entends éclater des coups de sifflet; au signal, des ombres surgissent de partout, se rassemblent devant une boutique juive: des cris, des pleurs, le tintement des vitres cassées s'élèvent un moment; à l'approche de la patrouille des Schupos qui vient au pas de course, le bruit s'éteint, les ombres fuient. Le lendemain matin la rue offre un spectacle d'émeute éteinte. Des édredons crevés l'ont inondée de plumes. Il n'y a plus de rues riches, bien que les boîtes de nuit continuent à accueillir le noceur: elles resteront ouvertes jusqu'à la fin du monde. Les *Schieber* (mercantis) portent pelisse et roulent dans d'impériales voitures. Ils savent le prix juste des actions, des marchandises, des bateaux, des créatures et des machines, des ministres et des fonctionnaires de police en uniforme vert moisissure. Le peuple ne sait plus le prix de rien. Je paie trois gros pains bis

par semaine au vieil ingénieur qui me loue un appartement. «Et si je ne peux pas trouver de pain avec ce papier, me demande-t-il, que faire?» C'est un ancien courtisan du roi de Saxe, il a soixante-quinze ans. Je ne puis pas lui conseiller de jeûner ou d'aller enfoncer des vitrines…

Les femmes d'ouvriers de Wedding, de Neukölln, de Moabit, ont ce teint gris que j'ai connu d'abord aux prisonniers des maisons centrales, ensuite à la population des villes affamées de la Révolution russe. Peu de lumières aux fenêtres, des groupes sombres dans la rue. Chaque jour a son brelan de grèves, chaque nuit des coups de revolver claquent dans le silence louche. La voix de l'agitateur commente ça au milieu des visages de la rue. Social-démocrate modéré, modérément exaspéré, communiste ardent, patriote affilié aux ligues secrètes, sont presque d'accord: Versailles est un nœud coulant pour la nation allemande, malheur à la France, malheur à la Pologne, malheur au capitalisme! Les communistes ont la partie belle: l'Allemagne industrielle et la Russie agricole peuvent, en s'unissant, faire le salut du monde. Radek fait prévaloir sa «tactique Schlageter[57]» de rapprochement avec les nationalistes. C'est jouer avec le feu – jouons avec le feu! Par où commencer? Nos agitateurs le disent d'un mot qui claque sur les lèvres: *Loschlagen*! Frapper! la décision est prise. Nous frappons.

Il n'est que de choisir l'instant, après une bonne préparation à fond. On publie en plusieurs langues les conférences faites à l'École de guerre de Moscou par Trotski, sur ce sujet: «Peut-on fixer à l'avance la date d'une révolution[58]?» La Saxe et la Thuringe rouges, gouvernées par des cabinets ouvriers (communistes et sociaux-démocrates), forment deux divisions rouges. Les armes viennent de Tchécoslovaquie. Les armes, la Reichswehr les vend. Les dollars viennent de Russie. (Il arrive que la Reichswehr, ayant livré au soir tombant un wagon plein de courtes carabines et touché des dollars tout neufs, fasse signe à la Schutzpolizei qui vient à l'aube saisir le wagon…) Recommandez aux jeunes militants de nouer des intelligences dans la troupe; aux cheminots de mieux garer les wagons, en les camouflant; aux camarades chargés des transports, de faire diligence, nom de Dieu! Le soir, aux grilles des casernes, des jeunes filles, tresses nouées, flirtent avec de jeunes hommes casqués: «Vous sortirez les grenades, mon ami?» *Liebeslied*, douce romance!

Les masses suivront-elles? Le parti ne s'est décidé qu'après les premières grandes grèves du pays rhénan et il a freiné le mouvement pour ne point gaspiller les forces. Se concentrent-elles ou s'énervent-elles, les forces? La faim désoriente. Quand l'Internationale aura tout réglé, que se sera-t-il passé dans la tête des sociaux-démocrates – qui se méfient des communistes – et des hommes de la rue? De Moscou, où siège l'Exécutif, Boris Souvarine m'écrit[59]: «Nous allons tenter de remplacer Lénine nous-mêmes…» L'Exécutif fixe la date de l'insurrection au 25 octobre, jour anniversaire de la prise du pouvoir à Petrograd en 1917. Peu importe à cette heure le décalage des calendriers julien et grégorien[60]! Je réponds à Souvarine[61], j'écris à quelques autres à Moscou que si l'initiative du parti n'est pas liée au mouvement spontané des masses, elle est vaincue d'avance. Chaque jour, j'apprends la saisie de stocks d'armes. L'attente tendue des faubourgs semble se détendre inexplicablement. Le chômeur passe, par des gradations brusques, d'une fièvre d'insurgé à une lassitude de résigné.

Voya Vouyovitch, arrivé de Moscou, a sous un grand front bosselé un jeune visage éclairé d'yeux gris. Je connais sa vie militante commencée pendant la retraite de Serbie. Voya devint socialiste, car il y avait dans cette cohue de vaincus des hommes qui continuaient à penser calmement. Ensuite la prison en France, les petits comités, l'Internationale, les voyages illégaux, les messages secrets, l'intrigue fractionnelle dans les vieux partis socialistes. Voya

fut, au Congrès de Livourne[62], l'un des artisans occultes de la scission du PS italien. «Dans la Ruhr, la propagande parmi les troupes d'occupation a donné des résultats tangibles… Un agent provocateur a été abattu à Cologne…» Voya pense qu'on vaincra à la date fixée: «Tout se fera beaucoup mieux qu'en Russie…» Je souhaite que tu aies raison, Voya. D'autres forment pour le lendemain de l'insurrection des équipes de «nettoyeurs» qui décimeront le personnel de la contre-révolution. Les cadres supérieurs ont de l'élan, mais ils sont seuls à en avoir. Un militant de la section militaire du Kommunistische Partei Deutschlands, à qui je pose brutalement la question quelques jours avant l'insurrection, me répond, les yeux dans les yeux: «Nous nous battrons très bien, mais nous serons battus.» C'est ce que nous sentons tous, pendant que le Comité central du KPD répartit entre ses membres les portefeuilles d'un gouvernement de commissaires du peuple et que Koenen[63], qui a une barbe de chèvre rousse et des binocles de professeur, nous expose au nom du service d'information du CC que tout va pour le mieux. Il le démontre encore le lendemain de la saisie des principaux stocks d'armes de Berlin. Le hasard est mon principal informateur et il me renseigne admirablement. J'apprends que l'on a arrêté, sortant de chez Willi Münzenberg[64], un fonctionnaire du parti qui portait justement dans sa serviette la comptabilité de l'armement, destinée à l'Exécutif; que le parti est en somme désarmé dans la capitale; que sa dissolution est décidée en principe. J'en avertis par des intermédiaires, puisqu'il est devenu impossible de les joindre, les membres du CC. Ils me font répondre que cette rumeur court les rues, mais qu'ils sont fixés: on n'osera pas! «Bien sûr, si nous sommes vaincus…» Ils le sont déjà, ils ne s'en doutent pas encore.

Tout est prêt pour prendre le pouvoir le 25 octobre 1923! D'abord en Saxe et en Thuringe rouges. Conformément aux directives de l'Exécutif, Brandler, Heckert et Bœttcher sont entrés dans le cabinet formé à Dresde par le social-démocrate Zeigner[65]. C'est, dans l'esprit des communistes, le gouvernement de la préparation insurrectionnelle; dans l'esprit des sociaux-démocrates, ce n'est peut-être qu'un gouvernement de crise comme un autre: une fois de plus tout se tassera. Le 21, une conférence des comités d'usines[66] se réunit à Chemnitz, préfigurant le Congrès des conseils ouvriers qui proclamera la dictature du prolétariat. Les centuries ouvrières le protègent. Ces jeunes gars, fiers de porter sur la tunique sportive l'étoile à cinq branches, ces vieux spartakistes qui ont vécu novembre 1918, l'insurrection de janvier 1919, l'assassinat de Karl et de Rosa en plein jour, en pleine ville, la dictature de l'homme de sang, Gustav Noske[67], honnête social-démocrate – ces hommes sont prêts à tout ce qu'on leur demandera. Je vis parmi eux, ils m'interrogent timidement sur la Russie, les grands fils étudient la technique du combat de rues. Pendant que siège la Conférence de Chemnitz et qu'Eberlein[68] poursuit à Berlin des préparatifs secrets, les experts militaires russes examinent la situation stratégique. Parmi eux, Iouri Piatakov, qui a l'expérience de la guerre civile en Ukraine (et, je crois, Lozovski). À peine si avec un tel armement on pourrait se battre dans les campagnes kiéviennes! Il n'y a plus qu'à décommander l'insurrection! Les copains reviennent de Chemnitz la mine longue. Des courriers partent pour tous les *Bezirke* – districts – du pays avec des contrordres. Nous laissera-t-on reprendre haleine, compléter l'armement? Il serait fou de le croire. Nous sommes peu nombreux à nous rendre compte, dans le premier moment, de l'étendue de la défaite.

Le contrordre n'étant pas arrivé à Hambourg, trois cents communistes y commencent la révolution[69]. La ville est glaciale de silence et d'attente concentrée; ils vont, chargés d'un

enthousiasme terrible; organisés avec méthode. Les postes de police tombent l'un après l'autre, des tirailleurs s'installent dans les mansardes qui dominent les carrefours, Hambourg est pris, ces trois cents l'ont pris! L'Allemagne entière n'a pas bougé, la ville même n'a pas bougé. Les ménagères vont aux provisions pendant que la police reparaît et reprend confiance, se met à tirailler contre d'invisibles insurgés qui s'évaporent à son approche. On se mord les poings dans les quartiers ouvriers. «Encore un putsch! disent les sociaux-démocrates, vous n'apprendrez donc jamais rien?» Nous leur répondons: «Et vous, qu'avez-vous appris?» La gauche du parti dénonce les dirigeants, qui sont de droite, le dialecticien Thalheimer[70] et le maçon bossu à la tête pesante, au regard malicieux, Brandler. La gauche se demande si l'Exécutif va enfin comprendre que «c'est nous les vrais», les seuls révolutionnaires, les seuls dirigeants possibles d'une révolution allemande. Ruth Fischer, Arcadi Maslov, Heinz Neumann, Arthur Rosenberg[71] sentent leur heure venir. Je rencontre quelquefois Rosenberg à la *Rote Fahne*. Cet intellectuel de grande classe m'effraie un peu quand il me demande: «Croyez-vous vraiment que les Russes veulent la révolution allemande?» Il en doute. Heinz Neumann, jeune homme pâle et moqueur, joue à la conspiration avec un brio d'acteur passionné et un courage authentique. Il a de fausses moustaches dans sa poche, il vient de s'évader d'un poste de police en Rhénanie, il s'échappe à la dernière minute d'une maison cernée, il dérobe des lettres chez les camarades qui l'hébergent et qui sont de la tendance opposée, il mène de front trois ou quatre activités, l'une pour le parti, l'autre pour le parti de gauche dans le parti, d'autres encore, plus dangereuses, sans oublier les femmes… Vingt-cinq ans, de la gaminerie, du cynisme dans les propos, une faculté d'assimilation d'enfant prodige, du sens de l'histoire, des jugements impitoyables sur les vieux, l'amour d'une classe ouvrière théorique au regard de laquelle la classe ouvrière réelle n'est que matériel humain très imparfait. «Il n'y a pas encore de vrais bolcheviks en Allemagne. On est pourri de modération, de sagesse, faux cols, respects du Polizeipraesident, ne cassez pas les vitres des réverbères, n'est-ce pas? Le prolétariat c'est l'ordre. Nous avons besoin de passer par le fascisme pour guérir de cette vérole-là.» Heinz vient parfois, la nuit tombée, me tenir de ces propos, lui, recherché par toutes les polices, chez moi qui suis repéré et qui habite en face de la caserne de Lichterfelde…

Le président social-démocrate Ebert répond aux troubles finissants en donnant de pleins pouvoirs au général von Seeckt[72], dont le visage ascétique émerge tout à coup dans les journaux. Le général Müller[73] entre à Dresde avec un régiment et destitue le gouvernement Zeigner: aucune résistance. Von Seeckt, suivi d'un aide de camp, fait tous les matins sa promenade à cheval au Tiergarten. Heinz Neumann aposte sur son chemin deux ouvriers, bons tireurs, armés de brownings. Deux fois, ces prolétaires flanchent, von Seeckt passe… Le 9 novembre, Adolf Hitler, mince agitateur d'un tout petit parti qui s'agite en Bavière, tente son ridicule coup de force de Munich… Bilan: un coup de revolver au plafond au-dessus des chopes de bière, quatorze morts dans la rue, le futur Führer à plat ventre sur le pavé, attendu par une très confortable prison[74]. Allons, ni la gauche ni la droite ne sont bonnes à rien! La République de Weimar ne survit à la crise d'octobre-novembre 1923 que par la force d'inertie des masses. Ses adversaires, révolutionnaires et contre-révolutionnaires, manquent de cran et ne sont pas suivis. Le gros de la population ne s'engage pas, n'ayant confiance ni en les uns ni en les autres. Il faudra des années de déceptions pour que l'on voie des chômeurs, les uns se vendre pour un croûton de pain au parti nazi, les autres suivre sans y croire une confuse espérance. Rien ne peut se faire sans les masses social-démocrates, et

elles se subdivisent en fonctionnaires installés dans le régime qui sombre et ouvriers instruits dominés par la peur de la révolution: celle de Russie, la seule qui ait réussi, a connu trop de famines, établi trop de terreur, étranglé de bonne heure trop de libertés. Trotski expliquera la défaite d'Allemagne par «la crise de la direction révolutionnaire»; mais cette crise-là traduisait celle de la conscience populaire, d'une part, et celle de l'Internationale, déjà bureaucratisée, de l'autre.

Il avait été question d'appeler Trotski en Allemagne aux heures décisives: cette suggestion ulcéra Zinoviev. Pourquoi pas lui, en effet? Le Bureau politique avait en principe décidé d'aller s'il le fallait jusqu'à l'intervention militaire pour soutenir l'insurrection en Allemagne; et des divisions se préparaient… Maintenant l'Exécutif, surtout soucieux de son propre prestige, condamne l'«opportunisme» et l'incapacité des deux chefs du KPD, qui n'ont pas su faire la révolution allemande, Brandler et Thalheimer. Mais ils n'ont pas risqué un geste sans en référer à l'Exécutif. Mais Brandler apprit dans le train que l'on avait fait de lui un ministre saxon! Que dites-vous là? Vous entendez donc discréditer l'Exécutif? Le prestige de l'Internationale communiste prime-t-il, oui ou non, sur ce que vous appelez la vérité et sur l'intérêt moral des personnes? Il faut des boucs émissaires. Le mensonge, l'étouffement, la discipline démoralisante qui fait violence aux consciences naissent de la défaite. Le mal le plus profond, personne n'en parle. Tout le parti vivait sur le bluff involontaire des fonctionnaires préoccupés de ne pas contrarier leurs dirigeants; l'information fausse naissait de l'intérêt du pauvre type qui, pour ne pas perdre son emploi, certifiait à l'organisateur du *Bezirk* ou du CC qu'il avait bien les cinquante hommes disponibles et que les cinquante mausers étaient achetés – alors qu'en réalité il avait dix hommes et cherchait en vain à acheter les mausers. L'information fausse gravissait de degré à degré toute la hiérarchie des secrétaires pour qu'à la fin le délégué du CC du KPD vînt dire au président de l'Internationale: «Nous sommes prêts», rien n'étant prêt et tout le monde le sachant dans le parti, sauf ceux qui rédigeaient les rapports confidentiels… Maintenant, la crise de l'Internationale est ouverte. Nous pressentons qu'à travers elle c'est la crise de la Révolution russe qui s'ouvre. Que va faire la république des Soviets, sans réserve d'or, sans crédits, avec son industrie dérisoire, en présence de ce désastre?

Le matin même de la proclamation de la dictature von Seeckt, je prenais l'express de Prague, avec ma femme et mon fils, qui avait quatre ans[75]. Nous avions traversé des jours critiques en travaillant, à peu près sans argent, sans identité de réserve, salement lâchés à la dernière minute par l'ambassade soviétique, qui n'entendait pas se compromettre en aidant des illégaux. Dans le coupé, des voyageurs demandèrent à mon fils, qui ne parlait bien que l'allemand, ce qu'il ferait quand il serait grand, et il répondit d'un trait: «*Krieg gegen die Franzosen!*» (La guerre aux Français!).

*
* *

Prague était une oasis de bien-être et d'urbanité. Elle jouissait, sous le sage président Masaryk[76], des bienfaits de la victoire: aisance et liberté. Je ne fis qu'y passer en admirant ses vieilles rues, les eaux claires de la Vltava, les statues si vivantes du pont Karl, les feuillages et les nobles constructions du Hradschin au loin. Qu'une simple frontière tracée sur une carte et surveillée par de paisibles douaniers pût créer entre deux pays de si proche culture, de si

profonde unité européenne, de telles différences de conditions, cela faisait un étrange et inquiétant spectacle. Vienne se relevait péniblement de sa crise d'inflation; l'Autriche, constatant qu'elle ne pouvait pas vivre dans ses étroites frontières, gagnait du temps en construisant des habitations ouvrières et en faisant de la bonne musique dans ses moindres cafés… J'arrivais avec un passeport diplomatique de service qui me rendait mon identité, mais en m'embarrassant un peu, car je ne figurais pas sur les listes officielles.

Andrès Nin, secrétaire de l'Internationale syndicale rouge, avec Lozovski, passant par Vienne, m'apprit que Lénine allait mourir. Lénine semblait encore avoir toute sa conscience, sans moyens d'expression ni de travail. À peine s'il réussissait à bégayer quelques mots; on lui épelait lettre à lettre le titre de la *Pravda*. Il avait parfois des regards lourds d'une amertume inexprimable. Une amélioration s'étant fait sentir, il avait voulu revoir le Kremlin, sa table de travail, ses téléphones; on l'y conduisit…

— Tu le vois, soutenu par Nadiejda Konstantinovna (Kroupskaïa[77]) et Nikolaï Ivanovitch (Boukharine), traînant son pas d'infirme à travers le cabinet, regardant, terrifié de ne plus la comprendre, la carte sur le mur, prenant entre ses doigts des crayons pour ébaucher une signature, tout ça comme un revenant, comme un désespéré qui se survit […]. Boukharine le visite souvent à sa maison de campagne de Gorki, Boukharine fait le boute-en-train auprès de lui, puis il se dissimule derrière un buisson et le regarde avec des yeux brouillés de larmes […]. C'est tout à fait la fin, mon vieux.

— Et après?

— Après, ce sera la bagarre. L'unité du parti ne tient plus qu'à cette ombre.

Je me souvenais d'un mot de Lénine au Dr Goldenberg, vieux bolchevik, qui vivait à Berlin et que Lénine avait fait venir d'urgence pour le consulter au début de sa maladie. «Avons-nous assez démoli! Pour ça, oui, nous avons été capables!»

Je voyageais un jour de janvier 1924. Le train bondissait hors des tunnels au milieu des vastes paysages de la montagne étincelante de neige, où dévalaient tout à coup les sombres armées des sapins. Quelqu'un, dans le compartiment plein d'hommes corpulents et rassis, déplia un journal et je vis: «Mort de Lénine»[78]. Puis ces hommes parlèrent de cette mort avec le sentiment que quelqu'un d'unique et de très grand s'en allait. Je regardais ces visages de gens d'un autre monde, petits-bourgeois d'Autriche, fermés à toute rénovation, qui lamentaient la mort du révolutionnaire; et j'avais aussi devant les yeux Lénine, les mains ouvertes dans un geste de démonstration familière, un peu penché vers l'auditoire, maniant l'évidence historique, avec un grand front solide, un sourire d'homme sain, sûr de la vérité, sûr de lui-même. Avec quelques autres, cet homme avait apporté à un immense mouvement de masses tâtonnantes la conscience politique la plus claire et la plus déterminée. Même quand les conditions sociales sont données, une telle réussite humaine est rare, unique, irremplaçable, au moment où elle se produit. Sans elle, la lucidité des hommes en marche eût été de plusieurs degrés moindre, les chances de chaos, les chances de défaite dans le chaos eussent été incommensurablement plus grandes – car on ne mesure pas la grandeur d'un degré de conscience perdu.

Les événements continuaient à nous accabler. Même quand ils s'accomplissaient au loin, il me serait difficile d'en dissocier mes souvenirs personnels. Nous ne vivions que pour une action intégrée à l'histoire; nous étions interchangeables, nous percevions immédiatement les répercussions des choses de Russie sur les choses d'Allemagne et des Balkans; nous nous sentions liés aux camarades qui, poursuivant les mêmes tâches, succombaient ou

marquaient des points à l'autre bout de l'Europe. Aucun de nous n'avait au sens bourgeois du mot une existence personnelle; nous changions de nom, de lieux, de travaux selon les besoins du parti, nous avions juste de quoi vivre sans gêne matérielle sensible et nous ne nous intéressions ni à faire de l'argent, ni à faire une carrière, ni à produire une œuvre, ni à laisser un nom; nous ne nous intéressions qu'aux cheminements difficiles du socialisme. Disant *nous*, je pense au type moyen de mes camarades militants internationaux et russes. Boukharine venait de définir le parti «la cohorte de fer»; un de nous le comparait à l'ordre des jésuites fondé par un saint qui fut un soldat, un politique, un organisateur et par-dessus tout un homme intelligent. À la foi, les jésuites ont su allier une compréhension matérialiste souple et volontaire de la vie sociale; et ils ont su servir l'Église avec un parfait détachement des vanités et des intérêts individuels…

— Nous sommes les jésuites rouges, au sens le meilleur du mot.

— C'est assez dangereux pour nous-mêmes, répondais-je, car nous avons derrière nous un État nullement incorruptible. Mais tels que nous sommes, nous sommes une grande force parce que nous réalisons un nouveau mode de conscience et de vie.

Le 1er novembre 1924, à 5 h 15 du matin, deux cent vingt-sept communistes estoniens, obéissant aux ordres de l'Exécutif de l'Internationale communiste, assaillaient les édifices publics de Tallin afin de prendre le pouvoir. À 9 heures, on les bousillait dans les coins de la petite capitale. À midi, il ne restait de leur élan qu'un peu de sang sur les petits pavés ronds. Jan Tomp était fusillé[79]. Comment Zinoviev avait-il pu déclencher cette stupide aventure? Zinoviev nous effarait. Il refusait d'admettre la défaite d'Allemagne. L'insurrection n'était à ses yeux que retardée, le KPD continuait sa marche au pouvoir. Les émeutes de Cracovie lui faisaient annoncer la révolution en Pologne. Je pensais que l'erreur d'appréciation, d'ailleurs intelligente, qui l'avait amené à se prononcer en 1917 contre l'insurrection bolchevik en préparation, pesait sur lui et le portait maintenant à un optimisme révolutionnaire autoritaire et exagéré. «Zinoviev, disions-nous, est la plus grande faute de Lénine…»

En septembre (1924), nous apprîmes qu'une insurrection venait d'être réprimée en Géorgie soviétique[80]. Les camarades qui venaient de Russie n'en parlaient dans le tête-à-tête qu'avec amertume. «Faillite de notre politique agraire… Tout le parti géorgien est dans l'opposition contre le Comité central, Mdivani en tête, et tout le pays dans l'opposition contre le parti…» Nous sûmes ensuite le massacre, présidé par Sergo Ordjonikidze, l'ancien forçat de Schlüsselbourg, un probe, un scrupuleux, périodiquement tourmenté par des crises de conscience. J'appris les dessous de cette tragédie: un pays en fermentation, son sentiment national humilié, la provocation organisée par la Tchéka pour détecter les tendances insurrectionnelles et les liquider; les membres du Comité central menchevik géorgien, informés en prison de la préparation du soulèvement, implorant qu'on leur rendît la liberté pour quelques jours afin d'éviter l'irréparable, offrant même de prendre du poison avant de sortir, maintenus dans l'impuissance et fusillés ensuite… Problème politique du Caucase: la vaste Russie rouge eût-elle pu admettre que deux petits pays, la Géorgie et l'Azerbaïdjan, soumis à des influences ennemies et destinés à devenir la proie d'autres puissances, gardassent pour eux seuls le pétrole, le manganèse et les routes stratégiques?

Nous respirions à Vienne l'air orageux des Balkans. Nous n'avions sur ce qui se faisait que des vues fragmentaires, mais qui s'étendaient sur plusieurs plans de la propagande, de l'action avouée, de l'action inavouée, du secret. La Bulgarie demeurait grosse d'une révolution plusieurs fois avortée. J'avais entendu, à la tribune du Kremlin, Kolarov,

parlementaire imposant, et le maigre Kabaktchiev[81], barbu jusqu'aux yeux, parler avec fierté de leur parti, le seul parti socialiste d'Europe fidèle, comme les bolcheviks, à l'intransigeance doctrinale. Ils s'appelaient eux-mêmes *Tiessniaki*, «les Rigoureux» – par contraste avec les opportunistes «larges et mous» en tous pays. Ils affirmaient qu'ils auraient déjà pris le pouvoir si l'Exécutif n'avait redouté les complications internationales; il fallait, en attendant, laisser le parti paysan de Stambouliiski s'user et perdre son crédit sur les masses rurales qui se tourneraient ensuite vers nous… En attendant, en juin 1923, le professeur Tsankov[82], appuyé par une ligue militaire, fit son coup de force. Le gros Stambouliiski[83], géant à tête crépue, surpris dans sa maison de campagne, fut chevauché comme une bête par des brutes qui le tuèrent avec la cruauté des imaginations primitives. Le puissant parti communiste de Kolarov, Kabaktchiev, Dimitrov, observait une neutralité justifiée par l'intransigeance doctrinale la plus bornée: «Un parti ouvrier n'a pas à soutenir la petite bourgeoisie rurale contre la grande bourgeoisie réactionnaire…» Persécutés aussitôt, ses leaders reconnaissaient à Moscou leur erreur et promettaient de la réparer. Trop tard. En septembre, les communistes prenaient les armes, mal soutenus par les paysans affaiblis et désemparés. On se battit à l'égaillée, et la rumeur de ces fusillades secondaires se perdit dans le grand bruit d'avalanche de la Révolution allemande en marche… J'étais à Vienne quand, au début d'avril 1925, le tsar Boris[84], que nous surnommions «le Tueur des Bulgares», échappa de justesse à un attentat; le 15 avril, le général Kosta Georgiev[85] tomba sous les balles d'un terroriste. Le 16[b], le gouvernement se trouvait réuni à ses obsèques dans la cathédrale des Sept-Saints, à Sofia, quand une machine infernale provoqua l'écroulement de l'une des coupoles. On ramassa cent vingt morts dans les décombres, dont trois députés, treize généraux, huit colonels, huit hauts fonctionnaires. Par un hasard singulier, le gouvernement et la dynastie étaient indemnes. L'attentat avait été organisé par des officiers de la section militaire du PC agissant peut-être pour leur propre compte – car des dissensions ravageaient le parti – ou sur des directives secrètes; il surprit les communistes eux-mêmes, tout de suite assaillis, mitraillés, suppliciés, assassinés par la troupe et la police. Chabline[87], bel homme souriant que j'avais connu en Russie, fut, paraît-il, brûlé vif dans un four. Les deux auteurs de l'attentat, Yankov et Minkov[88], se firent tuer en résistant. On pendit, en mai, devant cinquante mille Sofiotes, trois communistes, dont l'un, Marko Friedman[89], avait défendu pied à pied devant les juges les idées et l'action du parti. Un communiste français, Eugène Léger, jugé et condamné avec ces hommes, libéré par la suite dans des conditions obscures, se réfugia à Moscou où il disparut. Je devais apprendre plus tard qu'il avait fait un long séjour à l'isolateur secret de Iaroslavl et qu'il en avait été transféré, fou, dans une maison de santé. Bien des choses que je voyais et que j'apprenais jetaient sur ces drames de mauvaises lueurs. Tout un groupe de combattants de notre guerre civile, puissant dans les services secrets, se montrait partisan de la «diversion chez l'ennemi», notamment en Pologne, parce que l'on considérait une agression polonaise contre la Russie comme prochaine. D'autre part, le régime autoritaire institué dans le parti suscitait des réactions de colère et de désespoir. Enfin les révolutionnaires macédoniens, nombreux à Vienne, divisés entre eux et corrompus par trois gouvernements au moins (russe, bulgare, italien), étaient gens à ne s'arrêter devant rien. Pour chaque attentat commis à Sofia, plusieurs petits gangs sollicitaient les gratifications de plusieurs services secrets accrochés à trois ambassades.

Le jour de l'exécution des trois, à Sofia, le hasard m'avait conduit en Carinthie, sur le Wörthersee, miroir de l'azur, au pied des monts Karawanken, qui séparaient l'Autriche de la

Yougoslavie. Très loin, très haut sur les pentes de la montagne, d'étonnants paysages se détachaient en un vert aérien. Atroce, tout cela. À quelque temps de là, l'attaché militaire soviétique à Vienne, Iaroslavski, trahit – nous dit-on. Je ne l'avais qu'entrevu à l'ambassade. Je savais qu'il s'était beaucoup battu, qu'il buvait, que les affaires des Balkans lui donnaient un cafard monstre. Il s'en alla, laissant sur la table un court billet de rupture. Quelqu'un le retrouva, le rejoignit, l'emmena dîner avec des femmes, jeta quelque chose dans son verre. Ce quelqu'un tira ensuite de sa poche un appareil photographique et fit du mort un bon cliché qu'un camarade de l'ambassade me montra avec un amer sourire. Le Guépéou affirmait que Iaroslavski était entré en contact avec l'Intelligence Service.

Je m'intéressais au mouvement de la Fédération balkanique[90]. L'idée était grande, la division des petits peuples frères de la péninsule en États débiles, destinés à être tôt ou tard broyés en s'entre-déchirant, ne suggérait pas d'autre remède. Le Docteur, un grand Bulgare aux cheveux blancs, érudit et parisianisé, m'assignait rendez-vous dans des petits cafés de quartier tout à fait discrets. Taxi, tramway, nous naviguions entre Floridsdorf et Moedling, jusqu'aux vignobles. Là nous rencontrions un jeune inconnu au large raglan que je classai tout de suite dans la catégorie des gardes du corps; je croyais voir l'énorme browning, affectionné des Macédoniens qui ne se fient pas aux petites balles, gonfler la poche de son pardessus. L'homme au raglan, tout souriant, m'entraînait à pas pressés; tramway et l'on arrivait dans un patelin de gentils cabarets, à une villa fleurie comme les autres, chez le dernier leader vivant de la Fédération balkanique (communisante), un ancien député du Parlement turc… Il y a donc eu un Parlement turc? Mais oui, convoqué par Abdülhamid, et, le jour de l'ouverture, des bombes… V. ne sortait guère, guetté à tous les coins de rues par l'assassinat; des hommes sûrs veillaient la nuit dans le jardin de sa villa. On venait d'abattre ici même, au spectacle dans un théâtre de Vienne, son prédécesseur, Todor Panitza. Peu de temps auparavant, Peter Tchaoulev[91], le prédécesseur de Panitza, s'étant senti filé dans ces rues, avait pris le train de Milan… Tué à Milan. Peu de temps auparavant le vieux chef de l'ORIM – l'Organisation révolutionnaire pour l'indépendance de la Macédoine –, Todor Alexandrov[92], s'étant prononcé pour la collaboration avec les communistes, avait été tué en fin de conférence, dans la montagne. J'avais rédigé pour la presse les trois notices nécrologiques… Autour de la grande idée d'une fédération balkanique grouillaient des tas d'agents secrets, impresarii d'irrédentismes, trafiquants d'influences, politiques nocturnes suivant à la fois six intrigues; et, la sauvage énergie des *comitadjis*, tous ces messieurs élégants, aux cravates trop voyantes, prétendaient la capter, la vendre et la revendre. Il y avait l'orientation italienne, l'orientation bulgare, l'orientation yougoslave, deux influences grecques, monarchiste et républicaine, les idéologies, les coteries personnelles, les vendettas… Nous connaissions les cafés où attendaient tels revolvers, surveillés du café d'en face par tels autres.

Autour de la Fédération balkanique se groupaient des révolutionnaires romantiques survivant à d'autres tragédies. Je rencontrais parmi eux de Jeunes Serbes de naguère, amis et disciples de ce Vladimir Gatchinovitch, bakouniste et nationaliste, mort de tuberculose à trente ans après avoir formé le groupe qui devait, le 28 juin 1914, commettre l'attentat de Sarajevo[93]. Ils gardaient la mémoire de Gavrilo Princip et de l'instituteur Illitch. Ils affirmaient que leur chef, le colonel Dragoutine Dmitrievitch – Apis, dans les cercles clandestins – s'était assuré, avant de déclencher l'action, du soutien de la Russie et que l'attaché militaire de l'Empire russe à Belgrade, Artamonov, mis au courant, avait

formellement promis ce soutien. Je publiai dans *Clarté* (à Paris) ces témoignages[94] qui m'étaient confirmés par un ancien collaborateur de Dmitrievitch, le colonel Bojine Simitch, et en termes plus réticents, par un ancien ambassadeur de Serbie, M. Boguitchevitch. À la suite de cette publication, des amis yougoslaves me recommandèrent de ne pas trop me rapprocher de la frontière yougoslave au cours de mes excursions au Wörthersee et de n'aller en aucun cas en Yougoslavie; il y avait à mon sujet, me disaient-ils, des instructions très confidentielles. Ces survivants des conspirations serbes contre la monarchie habsbourgeoise allaient adhérer bientôt au Parti communiste. En 1938, je trouvai leurs noms dans une feuille communiste qui publiait leur exclusion du parti. Ils ont disparu en Russie.

Les Russes gardaient dans ces revers et cette ambiance leur simple bonne foi et beaucoup d'optimisme. Des hommes usés finissaient de vivre dans les missions soviétiques à l'étranger en observant la décadence du monde bourgeois. On leur donnait ces sinécures pour qu'ils eussent la paix. C'étaient d'anciens persécutés obstinés, d'anciens émigrés marxistes, les ex-dirigeants des premières institutions soviétiques qui fonctionnèrent contre toute attente. Parfois radoteurs maintenant, ils soignaient des cœurs à bout d'effort, contents de fumer de bons cigares et de se faire conduire en auto au restaurant du Kobenzl. De basses canailles serviables s'affairaient autour d'eux et elles notaient leurs travers en se disant avec satisfaction: «Les voilà, les grands révolutionnaires vus de près…» Des uns et des autres, je ne dirai rien. Mais je veux esquisser ici quelques portraits d'hommes admirables vers lesquels mon souvenir se retourne avec affection. Ils caractérisent bien une génération disparue.

Je retrouvais Adolphe Abramovitch Ioffe[95] peu vieilli depuis que je l'avais connu à Petrograd, dans les journées désespérées de la résistance. Il faisait figure alors d'un sage médecin d'apparence presque cossue, d'une gravité presque plaisante, appelé au chevet d'un mourant. Il revenait maintenant de Chine et du Japon, ayant acquis Sun Yat-sen[96] à l'amitié soviétique. Malade, et disgracié à cause de sa largeur de vues, il représentait l'Union soviétique auprès de la République autrichienne, c'est-à-dire du chancelier-cardinal Seipel[97]. Il s'opposait aux aventures. Il me disait qu'une ligue d'officiers yougoslaves lui offrait d'installer – par la force – à Belgrade un gouvernement de gauche. Le Parti paysan croate de Stepan Raditch[98] s'y rallierait… (On parlait beaucoup de Stepan Raditch qui valait plus et mieux qu'un politicien balkanique; il allait être tué bientôt en plein Parlement yougoslave.) Ioffe, face d'Assyrien barbu, aux lèvres puissantes, au regard déroutant à cause d'un dur strabisme, esquissait une forte moue de dédain. «Ils s'imaginent que ça se fait comme ça, les révolutions… Non, merci!» À vendre, coups d'État, dictatures, consciences républicaines, sympathies soviétiques, combines, etc.! Mieux que quiconque un Ioffe connaissait l'énorme marge qu'il y a entre l'action révolutionnaire et l'aventure douteuse. D'autres voulurent l'ignorer, qui suscitèrent en Albanie la formation d'un gouvernement de gauche prosoviétique, avec Mgr Fan Noli[99]. Le coup d'État d'Ahmed Zogu[100] s'ensuivit et l'Albanie passa sous l'influence italienne.

Cette mauvaise marge, le Dr Goldstein, secrétaire d'ambassade, la côtoyait souvent par devoir… Il y a, vous eût-il expliqué, une zone de clair-obscur dans laquelle les vieilles techniques révolutionnaires se compliquent du fait que nous avons conquis l'argent et le pouvoir. Livrés dès lors à des séductions basses, voués à faire naître sous nos pas les convoitises. Les hommes, quand ils s'imaginent avoir conquis l'argent, sont de règle conquis et défigurés par lui. Nous voudrions croire le gouvernement du prolétariat immunisé contre

ce mal: puissions-nous ne pas nous tromper! Spécialisé dans les affaires balkaniques, Goldstein est grand, maigre, fin, très modeste, très simplement un socialiste de la vieille trempe qui applique les pires directives de manière à faire le moins de mal possible. Des équipes de tueurs sofiotes le guettent aux environs de la Schwartzenbergplatz. Heureusement, comme on leur a recommandé de le supprimer sans scandale, ça leur complique la tâche. Il me rend des photos prises à mon insu, dans mon tiroir: «Je vous conseille de congédier la bonne. Ce sont des types d'une officine des Blancs qui viennent visiter vos papiers; mais nous avons quelqu'un parmi eux…»

Le vieux Kozlovski[101], avec sa tête sympathique d'avocat pétersbourgeois, fut notre premier commissaire du peuple à la Justice. Sa tâche consista à lutter contre les excès. Il me raconte que des fonctionnaires de la Tchéka élaborèrent un texte définissant les suspects: «Origines sociales: noblesse ou bourgeoisie; instruction universitaire…» Kozlovski prit ce papier et alla frapper à la porte de Lénine.

— Dites donc, Vladimir Ilitch, il me semble que cela nous concerne un peu, vous et moi?

— Sinistres imbéciles!, dit Lénine.

Une Tchéka de province, en 1918, proposa de rétablir la torture pour faire parler les agents de l'étranger. Kamenev et Kozlovski s'emportèrent à fond et cette énormité reçut de vertes réponses.

R.[102] était censé vendre des pétroles pour le Syndicat des naphtes soviétique. «Du pétrole, disait-il, je n'en ai jamais vu sinon dans les lampes et je n'en veux point voir…» La seule langue qu'il connût en dehors du russe, c'était le turc de l'Asie centrale. L'étoile rouge de Boukhara éclatait sur sa vareuse. Trapu, basané, le crâne rasé, un profil de faucon, les yeux bridés, il gardait la démarche d'un cavalier d'Orient. Exilé ici pour avoir mal voté dans une réunion du parti à Moscou, c'est-à-dire voté pour la démocratisation du parti réclamée par Preobrajenski et Trotski. «Ou nous ressusciterons, disait-il, ou la révolution se noie.» Je le voyais grimaçant de tristesse et de fureur rentrée quand les journaux de Moscou nous apportaient des pages entières d'affreuse polémique contre Trotski. Déjà le monopole de l'imprimé officiel avilissait incroyablement les esprits: les raisonnements tenaient debout comme des veaux à cinq pattes, le style était pâteux, l'ironie épaisse, la pauvre vérité toute nue livrée aux cuistres… Je n'ose pas encore penser que c'est la fin du parti, la fin de l'idéalisme; à ce niveau de dégradation spirituelle – par l'oppression – on ne peut plus vivre. Quand on me le dit, je me rebiffe pourtant; quand un Souvarine me l'écrit de son stylo rempli de vitriol, je m'insurge, je suis près de crier à la trahison. Nous resterons ainsi, cramponnés à d'ultimes espoirs, pendant dix ans et plus, beaucoup jusqu'à la mort, la leur propre par éclatement du crâne, d'ordre du Bureau politique. Mais ce sont les limbes d'un lointain avenir tout à fait inimaginable. Trotski préside encore le Conseil supérieur de la Guerre, il écrit d'une plume fulgurante. Nous aimons le parti, nous ne concevons plus la vie hors du parti. Nous avons foi en son avenir comme en nous-mêmes, sûrs que nous sommes de ne jamais trahir. R. a gagné l'Étoile rouge de Boukhara en chevauchant dans les sables du Turkestan. Il me conte, dans un café du Graben, que Trotski rejoignit, au temps du typhus et des têtes coupées, une cavalerie mutinée, fit avancer son auto jusqu'au milieu des sabres, parla à des visages d'Eurasie du XIIIe siècle, fut implacablement autoritaire, humain, habile, et les lames courbes rentrèrent dans leurs fourreaux, et les cavaliers des steppes crièrent: «Hourrah! Vive la révolution mondiale!» «Moi, je fus rudement soulagé…» (R. fut en 1927 un des conseillers de Tchang Kaï-chek[103], pendant la campagne du Nord qui donna la victoire au

Kouo-min-tang; il fut lui-même l'artisan d'une victoire restée légendaire en Chine. Il a dû disparaître pendant les épurations.)

Avec Iouri Kotzioubinski[104], je peux aussi parler de tout, franchement. Il survit par hasard ou miracle, allègrement. Il attendait à Kiev, dans une cave, de passer au mur, quand les Rouges prirent la ville, si vite que les Blancs n'eurent pas le temps de dépêcher les derniers prisonniers. Il s'est échappé de petites villes cernées, avec Piatakov et les derniers combattants soviétiques qui étaient aussi le gouvernement de l'Ukraine. Village à village, on conquérait ce pays, et ce qui était pris le matin était souvent perdu le soir. Les héros de l'an 1918 s'appelaient là Evguenia Bosch[105], Iouri Kotzioubinski, Iouri Piatakov… Un grand beau garçon, la barbe légère en collier, le profil aquilin, une tête harmonieusement construite de jeune humaniste d'autrefois, mais beaucoup plus sérieusement outillée. Trop populaire dans les faubourgs de Kharkov, Kotzioubinski était exilé dans la diplomatie. Il sympathisait avec le groupe d'opposition le plus radical, celui de la «centralisation démocratique»: Sapronov, Vladimir Smirnov, en Ukraine, Drobnis[106] (le fusillé de 1937). Nous grimpions les pentes raides du Leopoldsberg pour contempler d'en haut le ruban azuré du Danube en discutant les problèmes du parti. Je le revois riant dans le vent, la blouse de soie flottante ceinturée d'un cordon… (De Vienne, il passa à Varsovie en qualité de consul général; il fut fusillé sans jugement en 1937.)

Comme Iouri Kotzioubinski, N. ne portait le plus souvent sous son veston que la blouse russe; mais N. n'avait qu'un vieux complet gris et ne concevait pas qu'on puisse en avoir davantage. Jeune, plutôt sans âge, sans emploi officiel à la légation, sans le sou (parce qu'il s'en fichait), sans nom, sans passé connu, sans vie personnelle, de type très juif, le regard enfantin, N. était un conspirateur courageux. Son coin, à l'ambassade, réservé à des tâches rigoureusement secrètes, était plein de fioles, de réactifs, d'encres chimiques, d'appareils de photo, de chiffres… Je me demandais s'il n'avait pas oublié son vrai nom à force de changer de pays et d'identités (mais qu'est-ce qu'un «vrai» nom?). D'un temps de prison subi en France, il gardait un mauvais souvenir, sauf d'un 1er Mai où, détenu en maison centrale, il s'était mis au milieu de l'atelier pour lire, en son français maladroit, un discours laborieusement préparé: «Camarades prisonniers! C'est aujourd'hui la fête universelle des travailleurs…» Les détenus stupéfaits le crurent dingo; les gardiens l'empoignèrent. Il était au cachot que les marcheurs à la tire, les marcheurs à la taule, les vendeurs de blanc, les vendeurs de gonzesses, les notaires qu'ont bouffé la grenouille se bidonnaient encore derrière lui. Non, mais t'as vu c't'abruti? Au cachot, il fut content d'avoir manifesté. Nous parlions avec passion du parti malade. Malade, mais qu'y a-t-il d'autre au monde? (Des années passèrent. Je sortais de prison en URSS quand N. sonna à ma porte, à Leningrad.

— D'où viens-tu, revenant?

— De Shang-hai.

Pas une sinécure, Shang-hai en l'an 1928… N. y avait été le réorganisateur des syndicats après le massacre de 1927. Il avait rencontré là des hommes plus stoïques, plus habiles, plus anonymes que lui. «Les anarchistes aussi, me disait-il, sont magnifiques, mais quelle idéologie pour enfants de douze ans!» Revenu à Moscou, il venait d'apprendre au débarqué l'exécution de Iakov Blumkine[107], tenue secrète; il avait recherché les camarades-bourreaux pour connaître les derniers moments de notre ami commun. Il m'apportait ce message-là.)

Angelica Balabanova[108], première secrétaire de l'Exécutif de l'Internationale communiste, dont les objections morales avaient souvent exaspéré Lénine et Zinoviev, venait d'être exclue

de la IIIe Internationale. Elle habitait tantôt Vienne, tantôt la banlieue, transportant d'une chambre meublée à l'autre son matériel de perpétuelle étudiante pauvre, le réchaud à alcool pour le thé, la petite poêle pour l'omelette, trois tasses pour les invités; et le grand portrait de Filippo Turati[109], le portrait mâle et rayonnant de Matteotti[110], des liasses de l'*Avanti!,* la correspondance du Parti maximaliste italien, des cahiers de poèmes… Petite, brune, commençant à vieillir, Angelica continuait une vie enthousiaste de militante, en retard, par la flamme romantique, de trois bons quarts de siècle. Il eût fallu autour d'elle des mazziniens et des carbonari brûlant du désir de combattre pour la République universelle! Après une existence passée auprès des Lazzari et des Serrati, en qui survivait, convenablement mis à jour par le parlementarisme, un peu de cette flamme, Angelica, accourue se mettre au service de la Révolution russe, non sans se faire écharper en Suisse par une populace réactionnaire, vit de près ce gouvernement du marxisme mondial qui s'appelait l'Exécutif de l'Internationale communiste. Ce n'était plus l'ambiance de Zimmerwald! On dosait habilement les postes dans les commissions, on envoyait à l'étranger, aux partis frères, des courriers porteurs de diamants (et les courriers disparaissaient avec les diamants); on envoyait d'autres messagers préparer l'exclusion d'hommes encore traités de «chers camarades». Ce n'était sans doute que l'inévitable cuisine des grandes organisations et même relevée par la grandeur certaine des événements, et surtout justifiée par la nécessité de faire un tri entre ceux qui réellement voulaient combattre et les vieux discoureurs accoutumés à vivre confortablement d'une propagande qui ne risquait pas de les entraîner à l'action. La politique révolutionnaire, faite de clairvoyance et de courage, exige dans les temps décisifs des qualités de bon chirurgien, nul n'étant ici-bas plus humain et plus probe que le bon chirurgien qui travaille pourtant la chair vive, dans la douleur et le sang. Angelica s'insurgea à la fois contre la chirurgie politique qui tendait à écarter sans ménagement les leaders réformistes disposés à torpiller toute offensive, et contre les vilains petits procédés de rebouteux et de politicien de Zinoviev[111]. Elle discerna de bonne heure les premiers indices de la maladie morale qui allait en une quinzaine d'années provoquer la mort du bolchevisme. «Les marxistes savent, me disait Georg Lukács[112], l'auteur de *Geschichte und Klassenbewustsein*, que l'on peut commettre impunément bien des petites cochonneries quand on fait de grandes choses; l'erreur de certains consiste à croire que l'on peut arriver à de grands résultats en ne faisant que de petites cochonneries…» Angelica m'offrait le café sur le rebord de la fenêtre et m'adressait des reproches amicaux pour nos publications officielles… Je me souvenais du temps de la famine à Petrograd, quand, pour la naissance de mon fils, elle nous envoyait une orange et une tablette de chocolat, friandises d'un autre monde, apportées par le courrier diplomatique. Une grande bonté était dans ses mains, une passion réconfortante dans ses yeux. Je songeais qu'elle avait plusieurs fois manqué la mort d'une Rosa Luxemburg.

Antonio Gramsci[113] vivait à Vienne en émigré laborieux et bohème, tard couché, levé tard, militant avec le comité illégal du PC italien. Il portait une lourde tête au front haut et large, à la bouche mince, sur un corps malingre, carré d'épaules et cassé en avant, de bossu. Ses mains grêles et fines avaient du charme dans le geste. Maladroit dans le train-train de l'existence quotidienne, se perdant le soir dans les rues familières, prenant un tram pour un autre, insoucieux de la commodité du gîte et de la qualité du repas, il était intelligemment de ce monde. Rompu d'intuition à la dialectique, prompt à déceler le faux pour le transpercer d'une pointe ironique, il voyait très clair. Nous nous interrogeâmes sur les deux cent cinquante

mille ouvriers admis d'un seul coup dans le PC russe au lendemain de la mort de Lénine. Que valaient ces prolétaires, s'ils avaient attendu la mort de Vladimir Ilitch pour venir au parti? Après Matteotti, député comme lui, menacé comme lui, infirme et débile, exécré mais respecté de Mussolini, Gramsci était demeuré à Rome pour continuer le combat. Il racontait volontiers des anecdotes de son enfance misérable: comment il avait manqué la prêtrise, à laquelle sa famille le destinait; il déshabillait avec de petits rires sarcastiques certains dignitaires du fascisme qu'il connaissait bien. Quand la crise russe commença à s'aggraver, Gramsci, pour ne pas en être déchiré, se fit envoyer en Italie par son parti, lui que sa difformité et son grand front rendaient reconnaissable du premier coup d'œil. Emprisonné en juin 1928 avec Humberto Terracini et quelques autres, la geôle fasciste le maintint à l'écart des luttes de tendance qui provoquèrent presque partout l'élimination des militants de sa génération. Nos années noires furent pour lui des années de résistance obstinée. (Sortant de déportation en URSS, je venais d'arriver à Paris et suivais une manifestation du Front populaire, en 1937, douze ans plus tard, quand on me mit dans la main un tract communiste avec le portrait d'Antonio Gramsci, mort le 27 avril de cette année, dans une infirmerie pénitentiaire d'Italie, après huit années de captivité[114].)

L'émigration hongroise était profondément divisée. Béla Kun était pour l'opposition de son parti une figure véritablement odieuse. Il incarnait l'insuffisance intellectuelle, la volonté chancelante et la corruption autoritaire. Plusieurs de ses adversaires crevaient de faim à Vienne. J'appréciais surtout Georg Lukács, à qui je dois beaucoup. Universitaire à Budapest, puis commissaire d'une division rouge au front, philosophe nourri de Hegel, de Marx, de Freud, esprit libre et rigoureux, il écrivait de grands livres qui ne devaient pas voir le jour[115]. Je voyais en lui un de ces cerveaux de premier ordre qui eussent pu donner au communisme une grandeur intellectuelle si le communisme s'était développé en tant que mouvement social, au lieu de dégénérer en mouvement de soutien d'une puissance autoritaire. La pensée de Lukács le portait à une vision totalitaire du marxisme qui embrassait pour lui tous les aspects de la vie humaine; sa théorie du parti pouvait être, selon les circonstances, admirable ou mortelle. Il estimait, par exemple, que l'histoire, ne pouvant être étrangère à la politique, devait être écrite par des historiens au service du Comité central. Nous parlions un jour du suicide des révolutionnaires condamnés à mort, ceci à propos de l'exécution à Budapest, en 1919, du poète Otto Korvin, qui avait dirigé la Tchéka hongroise, et dont la «société» vint contempler la pendaison comme un spectacle de choix. «Le suicide, dit Lukács, j'y avais pensé au moment où je m'attendais à être arrêté et pendu avec lui; et j'avais conclu ne pas en avoir le droit: un membre du Comité central doit donner l'exemple.» (Je rencontrai plus tard Georg Lukács et sa compagne, en 1928 ou 1929, dans une rue de Moscou[116]. Il travaillait à l'Institut Marx-Engels, on étouffait ses livres, il vivait courageusement dans la peur; à peu près bien-pensant, il n'osa pas me serrer la main dans un endroit public, car j'étais exclu et connu comme opposant. Il survit physiquement. Il écrit de petits articles ternes dans les revues du Komintern.)

Eugène Landler[117] allait vers la cinquantaine. Bedonnant, le nez puissant, la tête d'un bon buveur de bière, le sourire large et le regard finaud, cet ancien cheminot, organisateur de son syndicat, meneur de grandes grèves, s'est trouvé, aux heures de crise de la république des Soviets en Hongrie, le généralissime d'une armée syndicale, et il a remporté un jour, lui-même, une victoire presque cocasse. Il se rendait sur les lignes de feu quand il rencontra un général qui en revenait en side-car et qui lui fit un rapport sur le bord de la route: «Situation

intenable, j'ai ordonné la retraite.» Le gros cheminot n'en entendit pas plus: il gifla le général à tour de bras, il le chassa du side-car, fila vers la ligne de feu, y rétablit la situation en mobilisant la population ouvrière d'une ville abandonnée, en l'armant de vieux fusils de chasse, en faisant fondre des balles sur place comme cinquante ans auparavant. Cette mousqueterie, racontait-il, fit un boucan d'enfer au moment où les Tchèques s'attendaient à ne rencontrer aucune résistance – et les mit en fuite! L'humour de Landler frôlait l'énormité avec bon sens. Il expliquait que les militants ont encore beaucoup à faire lorsque les officiers estiment que, selon les règles de l'art, une situation est perdue. «Heureusement que je n'avais pas la moindre idée des règles de leur art!» Mis à l'écart, Landler vivotait. Il est mort en paix, en exil, en 1928.

J'assistai en qualité de représentant de la presse soviétique – ce que je n'étais pas – à une conférence de la paix roumano-soviétique[118]. Le chef de la délégation soviétique, Leonid Serebriakov[119], ancien ouvrier métallurgiste, vieux client des prisons de l'Empire, soldat de la révolution en Sibérie et un peu partout, organisateur du Syndicat soviétique des travailleurs du rail, réorganisateur de nos chemins de fer, un des leaders de l'opposition démocratique dans le parti, était à trente-quatre ans, de par son autorité morale, ses capacités, son passé, un des futurs dirigeants de l'État soviétique. Envoyé un peu plus tard aux États-Unis, il s'y fit dans les milieux d'affaires une réputation de grand administrateur socialiste. Corpulent, énergique de manières, blond, le visage rond et plein, la petite moustache agressive, il affrontait avec bonne humeur un vieux diplomate roumain de la plus vieille école, qui comptait ses mots, finassait, nous recevait très cérémonieusement dans le salon blanc d'un hôtel chic et déclarait à tout propos qu'il devait en référer à son gouvernement. Cela dit, il offrait un dîner. «Quel fossile!», disions-nous. Mais, autour du fossile, de jeunes secrétaires en tous points pareils à des mondains gangsters parlaient un russe parfait et s'intéressaient beaucoup au commandement de l'Armée rouge.

— Voyons, entre nous, me demandait l'un d'eux au moment du cognac, que pense-t-on chez vous de la solution de la question bessarabienne?

— On pense, répondais-je, qu'il faudrait la confier à Frounze en lui donnant deux divisions de cavalerie…

Cela jetait un froid. Un sénateur roumain, bien sympathique du reste, ex-libertaire naturellement, M. Draghicescu[120], m'offrait à dîner pour me dire sur le tard, dans l'effusion qui suit les repas fins: «Laissez-nous la Bessarabie, cher ami! Je vous assure qu'ethniquement, historiquement, etc.» Je ramenais l'entretien sur les progrès réalisés dans l'armement de l'Armée rouge… Les négociations échouèrent complètement. Ouf! (Leonid Serebriakov devait être fusillé en 1937.)

Nous n'avions que peu de contacts avec les sociaux-démocrates autrichiens. Tandis que le minuscule PC, divisé en deux fractions ennemies d'une centaine de militants chacune – Toman contre Frey[121] –, couvrait périodiquement les murs de Vienne d'affiches préconisant l'armement des ouvriers et la dictature du prolétariat, la social-démocratie autrichienne poursuivait sa grande carrière sans paraître se douter qu'elle vivait ses derniers temps. (Elle s'en doutait à vrai dire, mais faisait courageusement bonne et même insouciante figure à mauvais jeu.) Organisant et influençant plus d'un million de prolétaires, maître de Vienne, où il développait un socialisme municipal riche en réalisations, capable de mobiliser en quelques heures sur le Ring cinquante mille Schutzbundler[122] en uniformes sportifs, passablement armés, on le savait, dirigé par les théoriciens les plus capables du monde

ouvrier, l'austromarxisme avait deux ou trois fois en dix ans, par sagesse, prudence, modération bourgeoise, manqué le destin. *Si…* Si une Autriche rouge s'était jointe aux soviets de Hongrie, la Bohême agitée, puis l'Allemagne n'eussent-elles pas suivi cet exemple? Une révolution fermentait à la même époque en Italie… Mais peut-être était-il déjà trop tard. Si, dès 1918… Si seulement la Commission de nationalisation des industries principales, formée par le gouvernement socialiste, n'avait pas été une farce! Si les sociaux-démocrates d'Autriche avaient eu un peu de l'énergie passionnée des bolcheviks de Russie! Seulement, ils avaient bu du bon vin au pays de l'opérette où coule le Danube bleu, tandis que les bolcheviks suivaient, enchaînés, les chemins des Sibéries. Perdues les occasions, passées les heures de l'audace, la petite Autriche se trouva coincée entre les contre-révolutions grandissantes de Hongrie, d'Italie, d'Allemagne; et à l'intérieur, Vienne socialiste menacée par les campagnes et la bourgeoisie catholique. Le prince Starhemberg formait contre elle ses bandes paysannes… J'assistai à des réunions d'hommes de confiance du Parti social-démocrate: c'étaient des hommes d'âge mûr, appesantis pour la plupart, qui buvaient de la bière en écoutant les orateurs… Le Schutzbund défilait devant l'hôtel de ville avec trente mille bicyclettes fleuries! Otto Bauer[123], salué par les regards affectueux, regardait passer cette force ouvrière, confiante en elle-même, digne de l'avenir… S'il ne s'était agi que d'en être digne! L'immense faiblesse de ces hommes et tout d'abord de leurs chefs, je croyais la bien discerner: c'était sans doute d'être, par la culture et la conscience, les meilleurs des Européens de ce temps, les plus attachés à la démocratie du XIXe siècle, les plus éloignés des violences inhumaines. Je les vis, dans la Taborstrasse, au lendemain de quelques agressions antisémites, se mettre en colère et pourchasser de carrefour en carrefour des voyous et des gandins portant la croix gammée. Je vis la police montée charger doucement des foules de manifestants autour du palais de justice… (Quatorze ans plus tard, à Paris, je n'ai pas reconnu Otto Bauer, tant la défaite avait crispé son visage plein et régulier, naguère empreint d'une si noble assurance. Il allait mourir subitement, du cœur, en réalité de la défaite de l'Autriche ouvrière. Sur le lit de mort, son visage retrouva une extraordinaire expression de sérénité.)

Je voyais aussi, la nuit, dans la Mariahilferstrasse, d'autres hommes, en uniformes et bérets, s'en aller par petits détachements, au pas cadencé, vers les hauteurs des banlieues, pour s'y exercer au maniement d'armes. Ligues d'officiers, anciens combattants, formations Starhemberg, croix, croix gammées… Les politiques affirmaient encore qu'il n'y avait pas de péril fasciste en Autriche. Je fus probablement le premier à dénoncer le péril en 1925, en France dans *La Vie ouvrière*[124], en Russie dans une brochure qui ne servit à rien. Ce péril se levait de toute évidence, puisqu'une démocratie ouvrière puissante par le nombre, la culture, les œuvres, mais aux trois quarts cernée, était dès lors réduite à l'alternative d'un combat désespéré ou de l'impuissance totale. Tant que vécut en Allemagne la République de Weimar, l'Autriche ouvrière put espérer. Quand le socialisme allemand succomba, elle fut perdue. Si la France et la Tchécoslovaquie ne s'étaient pas opposées à l'Anschluss[125] des deux démocraties d'Allemagne et d'Autriche, les forces unies des deux classes ouvrières eussent vraisemblablement pu barrer la route au nazisme, en accomplissant, il est vrai, de grandes réformes socialistes… *Si…*

Il flottait du sang et du désespoir dans l'air léger de Vienne. Nous nous promenions un soir de Nouvel An, par une neige soyeuse, sous les flonflons des valses de Strauss et les serpentins, lorsqu'une détonation éclata sous les arcades de l'Opéra: un chômeur se faisait sauter le crâne avec une cartouche de dynamite… Un autre tirait sur le chancelier-cardinal

Seipel… Hugo Bettauer[126], journaliste aimable, habitué des bals nus, cultivait dans des hebdomadaires à petites annonces un érotisme freudien et sentimental. Un jeune fanatique logea six balles dans le corps de ce «corrupteur juif de la jeunesse autrichienne…»

J'étudiais Marx et Freud, je dirigeais des campagnes de presse internationales[127] contre la terreur patronale et policière en Espagne, où tous mes anciens camarades tombaient, l'un après l'autre, sous les balles du «syndicat libre», sur la Terreur blanche en «Bulgarie gouvernée au couteau…» Je prenais parti pour l'opposition du PC russe, dirigée en 1923-1924 par Preobrajenski et largement inspirée par Trotski. Une lutte dont personne ne mesurait encore la gravité commençait en Russie. Pendant que l'on fixait la date de la Révolution allemande, quarante-six vieux militants[128] signalaient au Comité central deux sortes de périls: la faiblesse de l'industrie, incapable de satisfaire les besoins des campagnes, et l'étouffante dictature des bureaux. Il n'y avait eu dans l'indigence spirituelle des dernières années que deux éclaircies, deux petits livres denses de Trotski, la revendication du *Cours nouveau* et l'analyse des *Enseignements d'Octobre 1917*, tous deux[129] vilipendés par notre presse officielle. Nous nous réunissions discrètement dans une banlieue pour lire et commenter ces pages vivantes. Puis, liés par la discipline et tenus par le pain quotidien, nous réimprimions sans fin dans nos journaux les mêmes condamnations plates et nauséeuses de tout ce que nous savions être vrai. Était-ce bien la peine d'être des révolutionnaires pour faire ce métier-là? Je refusai d'appliquer une directive de Béla Kun, malhonnête à l'égard du PC français[130]. On intercepta mystérieusement une lettre qui m'était envoyée de Moscou. Un camarade[131], haut fonctionnaire de l'Internationale, sincère comme une authentique fausse pièce, tentait de me faire entendre raison. (Il n'était pas tout à fait sûr que nous ne fussions pas les vainqueurs politiques de demain.) En somme, vous avez dans l'appareil une situation excellente; en Russie, par les temps qui courent, on ne sait jamais d'avance. Après cet entretien vaseux, j'exigeai catégoriquement de rentrer. L'air des services de l'Internationale me devenait irrespirable. Pour avoir donné quelques preuves de courage civique en demandant à voir clair dans les affaires russes, des hommes tels que Monatte, Rosmer, Loriot, Souvarine étaient chassés du parti français[132]. Les partis changeaient de visage et même de langage: un jargon conventionnel s'imposait dans nos publications, et nous l'appelions «le sabir de l'agit-prop». Il n'était question que de «l'approbation 100 % de la ligne juste de l'Exécutif», de «monolithisme bolchevik», de «bolchevisation accélérée des partis frères». C'étaient là les dernières inventions de Zinoviev et de Béla Kun. Pourquoi pas 300 % d'approbation? Les comités centraux de tous les partis, qui télégraphient au premier signal, n'y ont pas encore songé. Le système paraît achevé. Un copain plaisante: «On verra au XLe Congrès de Moscou un Zinoviev nonagénaire, soutenu par des infirmières, agiter la sonnette présidentielle…» On fonde des «écoles de bolchevisme» comme, en France, celle de Bobigny avec Paul Marion, celui-là même qui allait devenir en 1941 ministre de Pétain-Laval, et Jacques Doriot… L'Internationale offre encore une imposante façade, elle a des centaines de milliers d'adhérents ouvriers qui croient en elle de toute leur âme; je la vois pourrir à l'intérieur. Et je vois qu'elle ne peut être sauvée qu'en Russie, par une rénovation du parti. Il faut rentrer.

Surtout, me disait Iouri [Georg] Lukács, comme nous errions le soir sous les flèches grises de l'église Votive, ne vous faites pas stupidement déporter pour rien, pour le refus d'une petite humiliation, pour le plaisir de voter avec défi… Croyez-moi, les avanies n'ont pas grande importance pour nous. Les révolutionnaires marxistes ont besoin de patience et de

courage; aucun besoin d'amour-propre. L'heure est mauvaise, nous sommes à un tournant obscur. Ménageons nos forces: l'histoire fera encore appel à nous[c].

Je répondais que si l'ambiance du parti à Leningrad et à Moscou me devenait trop pesante, je demanderais une mission quelque part en Sibérie, et là, au milieu des neiges, loin des politiques tortueuses, j'écrirais des livres que j'avais en tête – en attendant des meilleurs jours. Pour en finir complètement avec un ancien cauchemar qui continuait à me hanter parfois, j'avais commencé d'écrire, au bord d'un lac de Carinthie, *Les hommes dans la prison*[134].

---

[a] Rectificatif: il s'agit en fait de *Menschheitsdämmerung* [*Crépuscule de l'humanité*[14]].

[b] Rectificatif: Serge avait écrit «17»[86].

[c] Cette conversation est à dater de Moscou, fin 1929 ou 1930 et non de Vienne, 1925[133] .

CHAPITRE 6

LA RÉVOLUTION DANS L'IMPASSE (1926-1928)

Il pleut, les quais sont noirs. Deux rangées de lanternes s'espacent au loin dans la nuit. Entre elles, les eaux noires de la Neva. Des deux côtés, divisée, la ville obscure. Inhospitalière. Elle n'est pas sortie de sa détresse. Je voyais, il y a quatre jours, une vaste lueur s'étendre dans le ciel nocturne au-dessus de Berlin, Berlin qui connut il y a si peu de temps une inflation plus fabuleuse que la nôtre. Nous n'avons jamais dépassé le million, prix d'un citron; on a payé des timbres-poste par trillions, à Berlin. Pourquoi cet accablement persistant sur notre terre russe? Au sortir de la douane, s'avance à notre rencontre, à travers les flaques de boue, un équipage décarcassé, cheval fantôme et voiture bringuebalante, comme au temps de Gogol[1] dans quelque ville de misère… C'est ainsi depuis toujours. Les retours à la terre russe sont poignants. «Terre russe, écrit le poète, le Christ esclave t'a parcourue tout entière…» (Tioutchev[2]). Le marxiste explique de la même voix: «Jamais la production de marchandises n'y fut suffisante, toujours les voies de communications y manquèrent…» Dès lors, les pauvres gens (et quelques Christ parmi eux), esclaves du besoin, ont bien dû se mettre en route nu-pieds, besace au dos, d'une steppe à l'autre, sans cesse en fuite, sans cesse à la découverte…

Je trouve une ambiance paisible et mornement oppressante. Loutovinov[3] s'est suicidé. L'organisateur des métallurgistes errait dans Berlin, la nuit, avec Radek. Les cocktails du Kurfürstendamm lui raclaient la gorge. «Quelles saloperies, tout de même, les bourgeois n'inventent-ils pas pour s'intoxiquer? Qu'est-ce que je vais faire en rentrant? Je l'ai assez dit au Comité central: il faut réexaminer le problème des salaires. Nos métallos crèvent. Alors, la Commission sanitaire du parti m'a envoyé me soigner à l'étranger…»

Glazman[4] s'est suicidé. C'est une histoire peu connue qui s'est passée dans l'entourage de Trotski, président du Conseil supérieur de la Guerre. On n'en parle qu'à mi-voix. Glazman n'est pas le seul.

Exclus du parti pour avoir réclamé le «cours nouveau», des jeunes gens ont saisi le revolver pour eux-mêmes. Les jeunes femmes, chacun sait cela, préfèrent le Véronal. À quoi bon vivre si le parti nous refuse le droit de servir? Ce monde naissant nous appelle, nous ne sommes qu'à lui – et voici qu'en son nom quelqu'un nous crache au visage. «Vous êtes indignes…» Indignes parce que nous sommes la chair convulsée de la révolution et sa pensée indignée? Plutôt mourir. La courbe des suicides monte. La Commission centrale de contrôle se réunit en séance extraordinaire.

Evguenia Bogdanovna Bosch s'est suicidée. On n'a rien publié à l'étranger de cette mort de l'une des plus grandes figures du bolchevisme. Depuis la guerre civile, l'Ukraine, dont elle dirigea avec Piatakov[5] le premier gouvernement soviétique, les troubles d'Astrakhan où elle fut sévère, la contre-révolution paysanne à Perm, les armées qu'elle commanda, elle dormait toujours avec un revolver sous l'oreiller. La discussion de 1923 dans le parti, l'escamotage de la démocratie ouvrière dans des résolutions du CC à triple sens, l'épuration des

universités, la dictature des secrétaires l'assombrirent, tandis que la maladie creusait son solide visage carré de combattante aux yeux intenses. À la mort de Lénine, sa résolution fut prise. Que faire, devant le parti trompé et divisé, Ilitch disparu, qu'attendre, ne pouvant plus rien soi-même? Elle se tira, couchée, un coup de revolver dans la tempe. Les comités délibérèrent sur ses obsèques. Des rigoristes arguèrent qu'un suicide, même justifié par un mal incurable, restait un acte d'indiscipline. Dans ce cas, le suicide attestait en outre un esprit d'opposition. Pas d'obsèques nationales, régionales seulement. Pas d'urne dans la muraille du Kremlin; une place à son rang au parterre des communistes du cimetière de Novo-Dievitchii… Quarante lignes de nécrologie dans la *Pravda*. Preobrajenski trouve que c'est une muflerie sans nom. Quand elle tenait tête aux Allemands, aux nationalistes ukrainiens, aux Blancs, à la Vendée rurale, quel humoriste se fût enquis de son rang officiel dans la hiérarchie du parti? Ces notions mêmes n'existaient pas. Preobrajenski est prié de se taire. Le spectre charnel de Lénine, privé de toute substance et de tout esprit, gît sous le Mausolée, tandis que la hiérarchie, bougrement vivante et même dévorante, n'a pas fini de nous en faire voir…

Serge Essenine, notre poète incomparable, s'est suicidé[6]. Téléphone: «Venez vite, Essenine s'est tué…» Je cours dans la neige, j'entre dans la chambre de l'Hôtel international, j'ai peine à le reconnaître: il ne se ressemble plus. La veille, il avait bu, naturellement, puis congédié ses amis. «Je veux être seul…» Dans la tristesse du réveil, ce matin, l'envie d'écrire le prit. Ni crayon ni stylo sous la main. Pas d'encre dans l'encrier de l'hôtel, mais une lame de rasoir dont il se taillada le poignet. Et d'une plume rouillée trempée dans son propre sang, Essenine écrivit ses derniers vers:

Au revoir, mon ami, au revoir…
… Il n'est pas nouveau de mourir en cette vie,
mais il n'est certes pas plus nouveau de vivre.

Il recommanda de ne laisser entrer personne. On le trouva pendu, la courroie d'une valise autour du cou, le front meurtri par une chute qu'il fit en mourant contre une conduite de chauffage. Lavé, peigné, sur son lit de mort, il a le visage durci, les cheveux plus bruns que dorés, une expression de froide et distante dureté. «On dirait, ai-je noté, d'un jeune soldat tué seul après s'être amèrement battu[7].» Trente ans, au sommet de la gloire, huit fois marié… C'était notre plus grand poète lyrique, le poète des campagnes russes, des cabarets de Moscou, de la bohème chantante pendant la révolution. Il a crié la victoire des chevaux d'acier sur les poulains roux dans les «champs sans lueur». Il a semé ses vers d'images éblouissantes, et ils sont simples pourtant comme le parler des villages. Il a mesuré sa propre chute dans le vide: «Où m'as-tu conduit, ma tête téméraire?» «J'ai été infâme, j'ai été mauvais pour brûler avec plus d'ardeur…»

Il avait tenté de se mettre à l'unisson avec l'époque et notre littérature dirigée. «Je suis un étranger dans ma propre contrée…» «Mes poèmes, on n'en a plus besoin, et moi-même je suis de trop…» «Fleurissez, ô jeunes, en vos chairs saines… Votre vie est autre, vos refrains sont autres…» «Je ne suis pas un homme nouveau, j'ai un pied dans le passé – et pourtant, je voudrais rejoindre, moi titubant, moi claudiquant, les cohortes d'acier…»

La voilà, l'implacable rigueur
Qui résume la souffrance des hommes!
La faucille coupe les lourds épis

Comme l'on égorge des cygnes

Le plus populaire, après lui, de nos poètes, Vladimir Maïakovski, lui adresse maintenant un adieu plein de reproche:

Vous voilà parti,
comme on dit:
pour l'autre monde…
Le vide…
vous tournoyez,
bousculant les étoiles…

Maïakovski, athlétique, dressé tout entier par une sorte de violence railleuse, martela son adieu devant des auditoires pour lesquels cette mort devenait symbolique:

Cette planète n'est guère outillée pour la joie,
La joie, il faut l'arracher aux temps futurs!

Et Maïakovski se tuera lui-même, bientôt, d'une balle au cœur; mais c'est une autre histoire. Nous emportons à travers la nuit et la neige le corps de Serge Essenine. Ce n'est pas une époque de rêve et de lyrisme. Adieu, poète.

Lenka Panteleev[8], marin de Cronstadt en 1917, un de ceux qui enfoncèrent à coups de crosse les portes du palais d'Hiver, vient de finir sa carrière à Leningrad. Une légende l'environne dans les bas-fonds, puisqu'il y a de nouveau des bas-fonds. Lorsque l'argent reparut, Lenka sentit venir sa fin. Ce n'était pas un manieur d'idées, c'était un égalitaire. Il se fit bandit pour dévaliser les premières bijouteries ouvertes par les premiers néocapitalistes de la Nouvelle Politique économique. L'autre soir, les gens de la milice qui me racontent ce drame – et qui admirent Lenka – l'ont cerné dans sa *malina*, son repaire; vendu, naturellement. Il y avait des femmes et de l'alcool. Il entra, jeta bas sa vareuse de cuir, lampa un verre de vodka, prit sa guitare. Que chanter? «Roule sous la hache, tête de Stenka Razine…» On l'abattit chantant. Finie, cette dangereuse guitare. Les hommes de la milice, payés quarante roubles par mois, portent sur leurs képis l'étoile rouge que les Panteleev s'imprimèrent au front les premiers.

Ilya Ionov, que j'ai connu d'une maigreur de yoga quand il faisait marcher sans combustible ni matière première des entreprises fantomatiques et qui me disait, l'an de glace 1919 – il y a six ans de cela! – un soir que nous revenions du front qui était à Ligovo, à trente minutes de la ville: «Il faut jeter au feu toutes les dernières forces, jusqu'aux petits gars anémiques de dix-sept ans, tout, sauf le cerveau. Quelques têtes pensantes à l'arrière, bien entourées de mitrailleuses et tout le reste au feu, voilà ma doctrine!» Mon ami I[onov] lui-même a cessé de penser. (En 1919, avec lui et quelques autres, nous avions projeté une résistance acharnée, terminée par des explosions et des incendies, «que l'on voie bien ce que cela coûte de nous tuer!») Maintenant, nous nous réunissons chez lui le soir et l'on joue aux cartes. Un bien-être tiède règne dans cette demeure d'ancien forçat haut fonctionnaire. De beaux livres, des miniatures, des vaisselles armoriées, des meubles en acajou sombre du temps de l'empereur Paul. C'est ce qui reste chez quelques combattants du butin ramassé après bien des expropriations. J'ai connu Lisa Ionova, blonde émaciée, aux yeux fous, au temps où son premier enfant mourut d'inanition. Maintenant ils ont un autre enfant,

beaucoup mieux nourri que ceux de nos prolétaires chômeurs. Lisa est devenue une blonde grasse qui porte un collier en grosses pierres de l'Oural. Il reste quelque chose d'un peu fou dans ses yeux qui me donne envie de lui demander brusquement: «C'était grand, hein! ce naufrage? Vous souvenez-vous du cadavre de Mazine sous les branches de sapin? et du petit sculpteur Bloch que l'on a fusillé sans que nous sachions pourquoi? et de sa femme, si enfantine! dites?» Mais je ne dis rien de pareil, ce ne serait pas convenable, le monde a changé. Gricha Evdokimov vient faire avec nous sa partie de cartes. Il rentre d'Allemagne, où le CC l'avait envoyé soigner une intoxication alcoolique. Nous parlons de l'affaire Pouchkov. Un autre dimanche devant les cartes, le thé, la vodka, nous parlerons de l'affaire Menchoy. La vie continue. (Nous ne parlons pas politique, car je suis un opposant en disgrâce et ils le savent; car ils sont inquiets de l'avenir et je le sais: au Bureau politique un froid bizarre se fait entre Zinoviev, dont ils sont les amis, et Staline. Ionov fut fusillé en 1937.)

J'ai rencontré Pouchkov autrefois quand il dirigeait la *Petrokommouna*, Coopération centrale de la Commune de Petrograd. J'ai traité avec lui, pour l'état-major de la place, des questions de ravitaillement. Trotski avait promis aux troupes de la ville affamée une ration quotidienne de viande ou de poisson. Pouchkov livrait à la garnison des sacs de *vobla*, ce terrible poisson sec qui n'est qu'arêtes et sel et met les gencives en sang. Pouchkov, petit homme blond, demandait avec un sourire désarmant: «Nierez-vous que ce soit du poisson?» Le mot fit le tour de la ville. «Je vous assure, répondais-je, que Trotski n'a pas pensé à ce poisson-là et qu'on l'a bien assez vu…» Nous savions que l'héroïsme authentique de nos soldats dépendait souvent d'une ration un peu plus nourrissante. Pouchkov se débattait entre des ordres de ravitaillement et des stocks dévalisés chaque nuit, ou qui n'existaient que sur le papier, ou qui devaient arriver et qui n'arrivaient pas… C'est loin, tout cela. Voici pourquoi l'on vient d'exclure Pouchkov du parti, c'est-à-dire de le jeter par-dessus bord. La décision de la Commission de contrôle porte: «Irrégularité de gestion (à soumettre aux tribunaux) et démoralisation.» Il était marié. Chez lui aussi, les dimanches soir, on jouait aux cartes devant les verres de thé. Il aimait sa femme d'un grand amour déplacé dans son esprit d'administrateur matérialiste. Quand la mort la lui prit tout à coup, il oublia que la matière est périssable et que le culte des morts relève des idéologies ancestrales formellement condamnées par la doctrine du parti. Il fit embaumer la dépouille et construire pour elle, dans un cimetière, un caveau où elle dormit sous le verre. Si Lénine reposait sous un mausolée, pour mieux vivre dans la mémoire des hommes, pourquoi la forme de la femme aimée ne serait-elle pas ainsi gardée pour le souvenir désespéré d'un homme? Pouchkov est honnête, mais c'est cher un cercueil de verre: il a touché aux fonds de la collectivité. Indigne. On ne reparlera plus de lui. Je ne sais pourquoi, ce qui m'attristait le plus en tout ceci, c'était la pensée d'une morte retombée au néant.

L'affaire Menchoy nous a troublés davantage parce que Menchoy était un publiciste, une sorte de businessman Juif Américain, avec des yeux de gros poisson, entourés d'écaille, vêtu de bonne laine anglaise, toujours à la page, n'occupant, bien sûr! que des emplois sérieux. Je l'avais rencontré, récemment arrivé d'Amérique pour diriger avec Rothstein, l'historien du chartisme[9], la section anglaise de l'Internationale communiste dans les services de l'Exécutif à Moscou. Exclu, arrêté, envoyé aux îles Solovietski, on en parle aujourd'hui avec une colère mêlée de dégoût. Communiste officiel, il a trahi. Il a donné à une revue littéraire tout juste tolérée des articles signés de pseudonymes, contraires à la ligne du parti. On a trouvé chez lui des notes d'une encre écœurante. On me cite des passages comme celui-ci: «Touché huit

cents roubles pour la petite saloperie que j'ai pondue sur Lénine. Pris deux putains et nous nous sommes fameusement soûlé la gueule.» Tu comprends, me dit un camarade, l'homme qui vivait parmi nous cette double vie et qui écrivait pour le Comité de Moscou des brochures d'agitation sur Ilitch! Pourri jusques à l'âme!

Je comprends… Il n'est que de voir la ville et la rue. La vilaine marque de l'argent a reparu sur toutes choses. Les épiceries ont des étalages somptueux, pleins des fruits de Crimée et des vins de Géorgie, mais un facteur des postes gagne une cinquantaine de roubles par mois. Cent cinquante mille chômeurs, rien qu'à Leningrad: l'allocation qu'ils reçoivent varie entre vingt et vingt-sept roubles par mois. Les journaliers agricoles et les servantes en gagnent quinze, nourris il est vrai. Les fonctionnaires du parti touchent entre cent quatre-vingts et deux cent vingt-cinq roubles par mois, comme les travailleurs qualifiés. Beaucoup de mendiants et d'enfants abandonnés; beaucoup de prostituées. Nous avons trois grands tripots en ville où l'on joue au baccara, à la roulette, au chemin de fer; lieux sinistres entourés de crimes. Les hôtels aménagés pour les étrangers et pour les hauts fonctionnaires ont des bars avec des tables couvertes de nappes blanches tachées, des palmiers empoussiérés, des garçons diligents informés des secrets que la révolution ignore. En voulez-vous, de la coco? Trente filles montrent, au Bar de l'Europe, leurs fards et leurs bagues en pacotille, à des hommes en casquettes et pelisses, qui boivent de l'alcool à pleins verres, et dont le tiers est de voleurs, un autre tiers de concussionnaires et le dernier tiers d'ouvriers et de camarades atteints d'un spleen qui, vers les trois heures du matin, éclate en bagarres et fait sortir les couteaux. Alors, quelqu'un crie avec un étrange orgueil, je l'ai entendu l'autre nuit: «Je suis membre du parti depuis 1917, moi!» L'année où le monde trembla. Par les nuits de neige, des traîneaux attelés de pur-sang aux fières lignes et conduits par des cochers aussi barbus que ceux des noceurs de l'ancien régime, s'arrêtent là avant l'aube. Et le directeur d'une fabrique nationalisée, le revendeur en gros des tissus de la fabrique Lénine, l'assassin recherché par les indicateurs qui boivent avec lui, emmènent à toute allure, enlacée sur le siège étroit, la fille de Riazan ou de la Volga, la fille des famines et des bouleversements, qui n'a que sa jeunesse à vendre et trop de goût de la vie pour figurer dans la chronique des suicides que je parcours dans une rédaction. Leningrad vit à raison de dix à quinze suicides par jour: surtout des moins de trente ans.

On peut prendre l'ascenseur et trouver sur le toit de l'Hôtel de l'Europe un autre bar, pareil à ceux de Paris ou de Berlin, lumineux, plein de danses et de jazz, plus triste encore que celui du trottoir. Nous étions là, deux écrivains, au début d'une soirée vide, dans la salle déserte, quand Maïakovski entra de son pas d'athlète. Il vint s'accouder près de nous.

— Ça va?

— Ça va. Merde!

— Cafard?

— Non. Mais un jour je me ferai sauter la cervelle. Tous les hommes sont des salauds!

C'était plusieurs années avant son suicide. Il gagnait beaucoup d'argent, Maïakovski, en écrivant pour la presse des poèmes officiels, parfois très forts encore.

Nous voulons demeurer un parti de pauvres, et l'argent devient tout doucement le plus fort, l'argent pourrit tout – et pourtant il fait aussi sourdre la vie en tous lieux. En moins de cinq années, la liberté du commerce a fait un véritable miracle. Il n'y a plus de faim, une joie de vivre titubante monte autour de nous, nous déborde, et le pis c'est que l'on a la sensation de facilement couler à pic. C'est un grand corps convalescent, ce pays, mais sur ce corps dont

la chair est notre chair nous voyons se multiplier les pustules. Président d'une coopérative d'habitation, je soutiens de longues luttes pour faire attribuer dans cet immeuble embourgeoisé une chambre de bonne à quelque étudiante; la comptabilité qu'un ingénieur me soumet est entièrement truquée et il faut bien que je la signe. Un de nos colocataires s'enrichit à vue d'œil en revendant au prix fort les tissus qu'une fabrique socialisée lui vend à bas prix en tenant compte des bas salaires. Explication: le déficit des articles manufacturés est évalué à quatre cents millions de roubles-marchandise. Les ouvriers, fuyant des intérieurs misérables, vont au cabaret; les ménagères du quartier des usines Poutilov-rouge demandent aux comités du parti s'il n'y a pas moyen de leur verser une partie du salaire de leurs ivrognes de maris… Les jours de paie, on voit des prolétaires ivres morts vautrés sur les trottoirs et d'autres vous bousculent avec des injures. Ils me traitent haineusement d'intellectuel binoclard. Un Comité de secours aux enfants exploite le club Vladimirski, vilaine maison de jeu. J'y ai vu jeter au bas d'un escalier une femme dégrafée et giflée. Le gérant est venu à ma rencontre et m'a dit tranquillement: «De quoi vous indignez-vous? Ce n'est qu'une putain! Si vous étiez à ma place!» Il est communiste, ce gérant, nous sommes du même parti.

Le commerce donne à la société une certaine animation, et c'est le commerce le plus véreux du monde. Le commerce de détail, c'est-à-dire la répartition des articles manufacturés, est passé entre les mains des entreprises privées, qui ont battu la coopération et le commerce étatisé. D'où sont sortis ces capitaux, inexistants il y a cinq ans? Du vol, de la spéculation frauduleuse et de la plus adroite combine. Des mercantis fondent une fausse coopérative; ils donnent des pots-de-vin à des fonctionnaires afin de se faire attribuer des crédits, des matières premières, des commandes. Ils n'avaient rien hier, l'État socialiste leur a tout fourni à des conditions onéreuses parce que les contrats, les conventions, les commandes, tout est faussé par la corruption. Lancés, ils continuent, cherchant à se faire partout les intermédiaires entre l'industrie socialisée et la consommation. Ils doublent les prix. Le commerce soviétique, par suite de notre débilité industrielle, est devenu le champ d'action d'une foule de rapaces en qui l'on voit très bien les capitalistes les plus durs et les plus débrouillards de demain. À cet égard, la Nouvelle Politique économique est incontestablement une défaite. Les procureurs, à commencer par Krylenko, passent leur vie à instruire en vain des procès de spéculation. Un petit personnage fripé, volubile et roussâtre, nommé Pliatski, est à Leningrad au centre de toutes les affaires de corruption et de spéculation. Cet homme d'affaires balzacien a monté des entreprises en série, payé des fonctionnaires dans tous les bureaux, et on ne le fusille pas, car au fond on a besoin de lui; il fait marcher bien des choses. La Nouvelle Politique économique devient un jeu de dupes. C'est vrai aussi dans les campagnes, bien que de façon différente. Le seul élevage du mouton dans le Midi a produit de singuliers millionnaires soviétiques, ex-partisans rouges, dont les filles habitent les plus beaux hôtels de Crimée, dont les fils jouent gros jeu dans les casinos.

Sur un tout autre plan, l'énormité de certains droits d'auteur facilite la lente installation de la littérature dirigée. Les dramaturges Chtchegolev (l'historien) et Alexis Tolstoï[10], avec des pièces faciles sur Raspoutine et l'impératrice, ramassent des roubles par centaines de milliers; et le rêve de beaucoup de nos jeunes écrivains est de les imiter. Il n'est que d'écrire à la fois au goût du public et selon les directives de la Section culturelle du CC. Ce n'est du reste pas très facile. Il devient évident que nous aurons une littérature conformiste et corrompue en dépit de l'étonnante résistance de la plupart des écrivains soviétiques… Dans

la reprise de la vie, nous apercevons en tout les signes de ce qui nous échappe, nous menace et va nous perdre.

Konstantinov a résolu l'équation. Nous nous connaissions sans nous être jamais vus. Je le détestais, je commence à le comprendre. Quelqu'un m'a dit: «C'est un lettré, un collectionneur d'autographes. Il a des manuscrits de Tolstoï, d'Andreïev, de Tchekhov, de Rozanov[11]… C'est un matérialiste, mais il s'est mis à fréquenter des mystiques. Un peu toqué, mais intelligent. Ancien tchékiste, il dit qu'il vous aime bien…» J'ai trouvé dans un immeuble de la rive droite quelques personnes sous une suspension allumée. Un vieil homme nous a parlé de Rozanov, en qui il y avait du Nietzsche, du Tolstoï et du Freud, tout cela sublimé dans un christianisme charnel révolté contre lui-même. Une sorte de saint en proie à des idées fixes, qui a scruté à fond le problème moral et le problème sexuel. Un tantinet infâme à force de le penser, de ne vouloir pas l'être et de se dire qu'on l'est essentiellement, malgré tout. Auteur des *Feuilles tombées*, méditations sur la vie, la mort, l'hypocrisie, la chair immonde et le Sauveur; livre fait de feuilles en papier hygiénique qu'il écrivait dans les W.-C… Il est mort du temps de Lénine en laissant dans l'intelligentsia russe un souvenir profond. On a parlé de lui comme s'il venait de sortir de cette pièce. Il y avait des jeunes femmes et un grand maigre à petite moustache blonde, teint et regard décolorés, que j'ai reconnu tout de suite: Ott, le directeur des services administratifs de la Tchéka de 1919-1920. Estonien ou Letton, doué d'un calme anémique, il gérait alors sa paperasserie au milieu des exécutions. Konstantinov, crâne dégarni, nez osseux, bouche noire, lunettes, je ne le reconnaissais pas, bien qu'il me traitât en vieille connaissance. Ce n'est que sur le tard qu'il me dit dans le tête-à-tête: «Vous me connaissez bien pourtant: le juge d'instruction de l'affaire Bayrach…»

Inoubliable en effet, ce tchékiste-là, contre lequel, avec un communiste français, j'avais en 1920 soutenu une longue lutte pour sauver quelques hommes certainement innocents qu'il paraissait vouloir fusiller à tout prix. Je ne raconterai pas cette affaire d'importance minime. Il y eut l'épisode de la chemise ensanglantée que l'on m'apporta d'une prison, l'épisode de la jeune femme au visage d'odalisque à laquelle le juge tourmenteur tendait des pièges bizarres et faisait des promesses à d'insultantes conditions; il y eut beaucoup d'épisodes et nous sauvâmes finalement les inculpés en nous adressant aux dirigeants suprêmes de la Tchéka, à Xenofontov[12], je crois. À la Tchéka de Petrograd, les camarades m'avaient parlé du juge d'instruction en termes ambigus. Très dur, incorruptible (il feignait de vouloir vendre une grâce), sadique peut-être, «mais vous savez, la psychologie!» J'évitais de le rencontrer, le tenant pour un dangereux personnage: maniaque professionnel. Sept ans après, il m'offrait du thé en me regardant avec amitié.

«Vos protégés sont partis pour Constantinople, où ils sont sans doute devenus de gros spéculateurs. Vous avez eu bien tort de vous donner tant de mal pour m'empêcher de les liquider. Je savais bien qu'ils étaient formellement innocents, mais il y avait tout autre chose au fond du dossier. Ça n'a plus d'importance. En d'autres circonstances, de plus grands que vous ne m'ont pas empêché de remplir mon devoir révolutionnaire… C'est moi qui…»

Il est un de ces tchékistes qui, en janvier 1920, pendant que Lénine et Dzerjinski décrétaient l'abolition de la peine de mort, procédaient, à la toute dernière heure, le décret tournant déjà sur les rotatives, à la liquidation nocturne, c'est-à-dire au massacre de plusieurs centaines de suspects.

«Ah! c'est vous qui… Et maintenant?»

Il est en marge du parti maintenant, pas tout à fait exclu, pensionné, toléré. De temps à autre, il prend le train de Moscou et se présente au Comité central. Un haut secrétaire le reçoit. Konstantinov apporte son dossier secret, grossi de quelques pièces nouvelles, supplément de mémoire, élément d'accusation irréfutable. Il démontre, accuse, nomme de hauts personnages, n'ose pourtant pas tout dire… On le tuerait! Il va me dire presque tout. D'où lui vient cette confiance envers moi? «Vous êtes opposant? Vous êtes tout à fait à côté de la question. Vous ne vous doutez de rien…» Il procède d'abord par allusions et nous parlons de ce qui se passe. De ce que prévoyait Lénine. «On croit conduire la machine et c'est elle qui vous emporte, et d'autres mains que les vôtres se trouvent tout à coup au volant[13]» (Lénine). Chiffres du chômage, barème des salaires, conquête du marché intérieur par l'initiative privée née du pillage de l'État, misère des campagnes et formation d'une bourgeoisie paysanne, incapacité du Komintern et politique de Rapallo, détresse des villes et arrogance des nouveaux riches, cela vous paraît naturel, ces résultats? «Et nous avons fait tout ce que nous avons fait pour en arriver là?»

Il abat son jeu et me livre le secret. Le secret, c'est que tout est trahi. Du vivant de Lénine, la trahison s'est installée au Comité central. Il sait les noms, il a les preuves. Il ne peut pas tout me dire, c'est trop grave, on sait qu'il sait. Si l'on se doutait que je sais par lui, je serais perdu. C'est immense et redoutable. Il faut, pour affronter ce complot, une lucidité sans fond, un génie inquisitorial, une prudence absolue. Au péril de sa vie, il soumet au Comité central ses analyses de l'immense crime qu'il étudie depuis des années. Il murmure des noms étrangers, ceux des capitalistes les plus puissants et d'autres encore auxquels il prête une signification occulte. Il mentionne une ville d'outre-Atlantique. Je suis sa démonstration avec la sourde inquiétude que l'on éprouve devant les aliénés raisonneurs. Et je vois qu'il a le visage inspiré d'un fou. Mais, dans ce qu'il dit, un sentiment primordial l'emporte, qui n'est pas d'un fou: «Nous n'avons pas fait la révolution pour en arriver là.»

Nous nous séparons confiants et liés. La nuit est blanche, les tramways ne passent plus. Je m'en vais avec Ott. Alors, en traversant un pont, entre le ciel terne et l'eau couleur de brouillard, je reconnais que mon compagnon n'a pas changé en six ans. Il porte encore le long manteau de cavalerie sans insignes, il a la même démarche flegmatique et le même demi-sourire sous sa pâle petite moustache que s'il sortait de la Tchéka par une nuit blanche de l'an 1920. Il est tout à fait d'accord avec Konstantinov. N'est-ce pas que sa démonstration est claire? Nous tenons les fils du complot le plus perfide et le plus ramifié, le complot universel contre la première république socialiste… Tout sera sauvé si… Il reste encore quelques hommes au Comité central. Lesquels? La ville blafarde des deux heures du matin nous ouvre ses perspectives vastes et dépeuplées. Elle semble abstraite. Un froid schéma de pierres plein de réminiscences. Nous avons dépassé la coupole bleue de la mosquée. Sur le tertre, à droite, on pendit en 1825 les cinq héros du complot maçonnique des décembristes[14]. À gauche, dans ce petit hôtel d'une favorite[15] de Nicolas II, s'organisa en 1917 le complot bolchevik. La flèche dorée de la forteresse Pierre-et-Paul apparaît au-dessus des casemates et du fleuve: Netchaïev a tramé là son prodigieux complot d'enchaîné pour abattre l'Empire. Les conspirateurs de la Volonté du Peuple sont morts là; on les a laissés mourir de faim, en 1881-1883. Plusieurs de leurs cadets survivent; ils ont assuré la liaison jusqu'à nous. Nous approchons les tombes du Champ-de-Mars, entourées de remparts en granit rouge. Nos tombes. En face, au château du Génie, Paul Ier fut assassiné par ses officiers[16]. «Complots sur

complots, pas vrai?», dit Ott en souriant. «Jeux d'enfants que tout cela. Aujourd'hui…» J'ai envie de répondre (mais cela ne servirait à rien avec ces obsédés):

«Aujourd'hui, c'est beaucoup moins simple. C'est tout autre chose. Et les complots que vous inventez, mon pauvre Ott, sont bien superflus…»

Si je crayonne ces portraits et rapporte ces propos de l'an 1926, c'est qu'ils révèlent déjà une atmosphère et les commencements obscurs d'une psychose. L'URSS tout entière devait plus tard, pendant des années tragiques, vivre de plus en plus intensément cette psychose qui constitue sans doute un phénomène psychologique unique dans l'histoire. (Konstantinov disparut au début des années 1930, déporté en Sibérie centrale.)

Il y eut dans le calme de Leningrad, ville ouvrière, le drame de la ruelle Tchoubarov qui jeta une lueur sinistre sur la condition de notre jeunesse. Une quinzaine de jeunes ouvriers de l'usine San-Galli avaient, dans un terrain vague voisin de la gare d'Octobre, violé une malheureuse de leur âge. Cela se passait dans un quartier de bas-fonds et de travail, celui de la Ligovka, aux immeubles lépreux. Les commissions de contrôle du parti, surchargées de vilaines petites affaires de mœurs, étudiaient une sorte d'épidémie de viols collectifs. Sans doute la sexualité, longtemps refoulée par l'ascétisme révolutionnaire puis par la disette et la famine, commençait-elle à retrouver son impétuosité dans une société tout à coup laissée sans aliments spirituels. Deux affaires du même ordre s'instruisirent à la Maison des étudiants de la rue Jeliabov, l'ancien Hôtel de l'ours, *Medvied*, à quelques pas de chez moi. Au cours de la même soirée, deux fêtes intimes s'étaient terminées, dans deux chambres différentes, par l'abandon, chaque fois, d'une jeune femme à plusieurs jeunes mâles ivres… Je visitai cette Maison avec une commission sanitaire. Les chambres, à peu près dépourvues de mobilier, étaient d'une affreuse indigence. Les hardes pendaient aux loquets des fenêtres. Il y avait des réchauds et des petites cuvettes en fer-blanc sur le plancher, des livres épars dans les coins avec les chaussures éculées. Sur les lits en fer, le plus souvent sans sommiers, on mettait des planches et sur les planches des matelas. Quand il y avait des draps, ils étaient gris de crasse. Nous trouvâmes dans une vaste chambre où il n'y avait qu'un matelas à même le plancher trois jeunes gens qui dormaient, la jeune fille entre les deux garçons. La promiscuité naissait de la misère matérielle. Des livres comme ceux d'Alexandra Kollontaï diffusaient une théorie simpliste de l'amour libre; un matérialisme enfantin réduisait le «besoin sexuel» à son contenu de stricte animalité. «On fait l'amour comme on boit un verre d'eau, pour se soulager[17].» La jeunesse plus instruite, celle des universités, commentait la théorie d'Entschmen[18] – combattue par Boukharine – sur la disparition de la morale dans la future société communiste… On fit aux quinze coupables de la ruelle Tchoubarov un procès de propagande, dans une salle de club ouvrier, sous le portrait de Lénine. Rafail[19], directeur de la *Pravda de Leningrad*, fonctionnaire chauve, d'aspect terne et rusé, présidait. À aucun moment il ne parut comprendre quel écheveau de turpitudes humaines et de déchéance par la misère il avait à démêler au nom de la justice des travailleurs. Une salle pleine d'ouvriers et d'ouvrières suivait les débats dans une atmosphère de souffrance ennuyée. Les quinze accusés avaient ces têtes de voyous apprentis de la Ligovka qui mêlent le type paysan au type prolétarien avec une accentuation de brutalité élémentaire. Ils avouaient et s'accusaient les uns les autres, à l'aise pour donner des détails, ne comprenant plus dès que l'on s'écartait des faits et trouvant que c'était faire beaucoup d'embarras pour des choses comme il s'en passait souvent sans histoires. Quoi de plus naturel que l'amour dans les terrains vagues? Et si elle veut bien coucher avec quatre ou cinq ou six? Elle sera tout de même enceinte ou

malade qu'une fois. Et si elle veut pas, c'est peut-être qu'elle a des «préjugés». Quelques échanges de répliques me sont restés dans la mémoire. L'inconscience des coupables avait un ton si primitif que le président Rafail, l'homme des comités, en était à chaque instant décontenancé. Il venait de parler sottement de culture nouvelle et des bonnes mœurs soviétiques. Un petit gars blond au nez camus lui répondit:

— J'sais pas ce que c'est.

Rafail continua:

— Vous préféreriez sans doute les mœurs bourgeoises de l'étranger?

C'était odieusement idiot. Le petit gars reprit:

— J'les connais pas. J'ai jamais été à l'étranger, moi.

— Vous pourriez les connaître par les journaux étrangers.

— J'voyais même pas les journaux soviétiques. Ma culture à moi, c'est le trottoir de la Ligovka.

Cinq des coupables furent condamnés à mort. Pour pouvoir leur appliquer la peine capitale, il avait fallu faire une entorse à la loi et les accuser de banditisme. Le soir du verdict, le ciel de la ville s'empourpra. Je marchai vers cette lueur. L'usine San-Galli flambait tout entière. Les cinq condamnés furent exécutés le lendemain. Il y eut selon la rumeur des exécutions secrètes d'ouvriers incendiaires. Invérifiable.

Je fus pris du désir de connaître notre enfer social – puisqu'il clamait dans les nuits avec de tels brasiers. Je plongeai dans les asiles de nuit du Soviet. J'assistai à des rafles de filles que l'on envoyait, par mesure administrative, aux camps de concentration de l'Extrême-Nord. Je pourrais dire que Dostoïevski[20] n'avait pas tout vu; j'appris en tout cas que depuis Dostoïevski nous n'avions rien amélioré dans certains recoins ténébreux du monde. Frères clochards de Paris, que c'est difficile, la transformation sociale!

C'est à cette époque que Vassili Nikiforovitch Tchadaïev[21] m'aborda à la Maison de la presse de Leningrad, quai de la Fontanka, l'ancien hôtel de la comtesse Panina[22]. «Tarass m'a parlé de vous…» Tarass était un nom conventionnel que l'on m'avait indiqué dans l'entourage de Piatakov à Moscou, pour prendre contact avec l'opposition clandestinement organisée à Leningrad. Les «trotskistes» formaient un groupe retiré de l'activité politique, dans l'expectative depuis 1923. C'était le centre (dirigeant) de l'Opposition de gauche dans la région et je fus invité à y entrer. Nous nous réunissions dans une chambre de l'Astoria, de coutume chez N.I. Karpov[23], professeur d'agronomie, ancien commissaire à l'armée. Venaient là: deux ou trois étudiants ouvriers; deux vieux bolcheviks ouvriers qui avaient participé à toutes les révolutions de Petrograd en vingt ans; X., autrefois l'organisateur d'une imprimerie du parti, un modeste, écarté des sinécures par trop de conscience et qui, dix ans après la prise du pouvoir, vivait dans la même pauvreté que toujours, maigre et blême sous sa casquette déteinte; Fedorov, grand diable roux, admirablement découplé, au visage ouvert de guerrier barbare, qui travaillait dans une usine et devait bientôt nous quitter pour périr finalement avec la tendance Zinoviev. Nous comptions deux théoriciens marxistes de réelle valeur, Iakovine et Dingelstedt. Grigori Iakovlevitch Iakovine, trente ans, rentré d'Allemagne, venait d'écrire un excellent ouvrage sur ce pays… Sportif, l'intelligence toujours en éveil, beau garçon, volontiers charmeur, il devait, après une période d'illégalité ingénieuse, audacieuse et risquée, cheminer indéfiniment dans les prisons et y disparaître en 1937. Fedor Dingelstedt avait été à vingt ans, avec l'enseigne Rochal, Illine-Genevski et Raskolnikov, un des agitateurs bolcheviks qui en 1917 soulevèrent la flotte de la Baltique. Il

dirigeait l'Institut des forêts et publiait un livre sur *La question agraire aux Indes*. Il représentait parmi nous une extrême gauche voisine du groupe Sapronov[24] qui considérait la dégénérescence du régime comme achevée. Le visage de Dingelstedt, dans sa laideur heurtée et inspirée, exprimait une invincible obstination. «Celui-là, pensais-je, on ne le brisera jamais.» Je ne me trompais pas, il devait suivre sans défaillance les mêmes chemins que Iakovine. «Babouchka», la Grand-Mère, présidait de coutume nos réunions. Empâtée, avec un bon visage sous des cheveux blancs, Alexandra Lvovna Bronstein[25] était le bon sens et la loyauté mêmes. Environ trente-cinq ans de vie militante derrière elle, l'exil en Sibérie; elle avait été la compagne des premières années de combat de Trotski, la mère de ses deux filles Nina et Zina (qui toutes les deux allaient périr…). On ne lui permettait plus que d'enseigner les éléments de la sociologie à des moins de quinze ans, et cela ne devait pas durer longtemps. J'ai connu peu de marxistes d'un esprit aussi libre qu'Alexandra Lvovna. Nikolaï Pavlovitch Baskakov[26], petit homme énergique au grand front bosselé et aux yeux bleus, considérait le redressement du régime comme rendu problématique. Je ne sais pas ce qu'il est devenu dans les prisons. Avec Tchadaïev et moi-même, qui me spécialisai dans l'étude des questions internationales, le Centre était au complet. J'insiste sur un point d'histoire: il n'y eut jamais d'autre Centre de l'opposition de gauche à Leningrad.

Baskakov dirigeait la Maison de la presse et s'y plaisait parmi les fantômes sortis des ateliers du grand peintre Filonov[27]. Où sont ces œuvres, où sont ces hommes? Filonov suivait à sa manière une voie parallèle à celle de Picasso et des surréalistes d'Occident, qu'il ne connaissait guère. Entouré d'une vingtaine d'élèves enthousiastes et affamés, il poursuivait, malgré la méconnaissance officielle, son œuvre de rénovation – totale, bien entendu – de l'art. Baskakov lui donnait à décorer la Maison de la presse, et l'on y voyait entre les colonnes Empire de grands panneaux délirants, construisant des scènes en figures enchâssées les unes dans les autres, si bien qu'un œil y était fait de visions analytiques et qu'à l'approche un front révélait un cerveau plein d'images. Filonov bouleversait aussi la perspective pour exprimer la vision d'un œil imaginaire situé quelque part au milieu de la toile… Baskakov se promenait au milieu de ces personnages surréels et trouvait l'Opposition en retard sur les événements.

Tchadaïev devint mon ami. Il allait être le premier tué d'entre nous. Bien avant les chefs du parti, il posa dans des thèses remarquables la question de la collectivisation de l'agriculture. Seul parmi nous, il osa poser la question du second parti – dans le privé. Seul, il prévit les grands procès d'imposture. Combattant de 1917, rédacteur à la *Krassnaïa Gazeta* du soir, la connaissance de la condition des ouvriers l'amenait à une vision réaliste des problèmes politiques. Il suivit les troubles de la Bourse du travail, que des chômeurs finirent par saccager. «J'ai vu, me disait-il, dans cette bagarre, une femme étonnante qui m'a rappelé les meilleurs jours de 1917. Elle mettait de la volonté, presque de l'ordre, dans l'émeute. D'apparence insignifiante, je la voyais faite pour la tribune […]. Et des ouvrières comme celle-là doivent se dresser contre nous!» Nous suivîmes ensemble l'odieux procès des fonctionnaires de la Bourse du travail, qui n'envoyaient aux usines que des ouvrières assez jolies et, de plus, complaisantes… Il laissa plusieurs précieux petits livres d'observations, probablement mis au pilon comme tant d'autres…

Le parti somnolait. Les réunions n'étaient suivies que d'un public indifférent. Depuis l'épuration des universités, la jeunesse se repliait sur elle-même. À Moscou, dans un petit hôtel de la Petrovka, au Glavkonzesskom, Comité principal des concessions, Trotski[28] étudiait les propositions d'un M. Urquhart[29], discutait avec la Lena-Goldfields[30], constatait

que M. Hammer[31], citoyen des États-Unis, ayant réussi à monter les premières fabriques de crayons de Russie, s'enrichissait ailleurs, car on lui permettait d'exporter ses bénéfices… Autour de Trotski une équipe de vieux camarades, qui sont tous des jeunes du reste, se livrent à d'autres travaux. Son secrétariat est un laboratoire unique au monde où s'élaborent sans cesse les idées. On y travaille avec une ponctualité réglée à la minute. Le rendez-vous fixé pour dix heures n'est pas pour dix heures deux. Retrouvé là Georges Andreytchine, Bulgare énergique aux yeux de braise noire enfoncés sous un front jaune et dégarni. Ancien militant des IWW d'Amérique, ce garçon entrevoit un sombre avenir: «La petite bourgeoisie qui s'enrichit et s'installe autour de nous, si nous ne lui cassons pas les reins, elle nous mettra en pièces un jour ou l'autre…» Il n'est pas le seul de cette opinion. (Andreytchine sera bientôt misérablement vaincu, nous lâchera à cause de la maladie de sa femme, nous dira de lui-même en revenant de déportation: «Je suis devenu un salaud», deviendra un haut fonctionnaire du commerce avec les États-Unis et périra à son heure.) On est pourtant assez optimiste pour le moment, car Trotski démontre dans une série d'articles que nous allons «vers le socialisme et non vers le capitalisme», et préconise le maintien autour des entreprises socialisées d'une marge laissée à l'initiative privée, sur laquelle retomberont les crises. Je commente ces idées dans *La Vie ouvrière* de Paris[32]. Victor Eltsine[33] me transmet la directive du Vieux (Trotski): «En ce moment, ne rien faire, ne point nous manifester, maintenir nos liaisons, garder nos cadres de 1923, laisser Zinoviev s'user…» Produire de bons livres, publier les œuvres complètes de Léon Davidovitch[34], c'était maintenir l'esprit. Victor Eltsine a le caractère froid d'un tacticien. Il me dit aussi qu'à Moscou l'opposition de gauche peut compter sur plus de cinq cents camarades. Sermux est un gentleman blond extrêmement poli et réservé. Poznanski un grand Juif à chevelure ébouriffée. Ce sont les trois secrétaires de Trotski, de trente à trente-cinq ans tous les trois; ils garderont au Vieux, jusqu'à je ne sais quelle fin terrible, une fidélité inébranlable[35].

L'orage éclata tout à fait à l'improviste. Nous-mêmes ne nous y attendions pas. Quelques mots de Zinoviev que j'avais vu fatigué, l'œil éteint, eussent dû m'éclairer… De passage à Moscou, j'appris (printemps 1925) que Zinoviev et Kamenev, encore tout-puissants en apparence, les deux premières figures du Bureau politique depuis la mort de Lénine, allaient être renversés au prochain congrès, XIVe Congrès du parti[36], et que Staline offrait à Trotski le portefeuille de l'Industrie… L'Opposition de 1923 se demandait avec qui s'allier. Mratchkovski[37], le héros des batailles de l'Oural, dit ce mot: «Ne nous allions avec personne. Zinoviev nous lâcherait finalement et Staline nous roulerait.» Les militants de la vieille Opposition ouvrière se montraient réticents, nous trouvant trop faibles et se méfiant, disaient-ils, du caractère autoritaire de Trotski. Je pensais que le régime bureaucratique de Zinoviev ne saurait s'aggraver; rien ne serait pire… Tout changement devait offrir des chances d'assainissement. Je me trompais grandement, on le voit. Grossman-Rostchine, leader du groupe syndicaliste Goloss Trouda [la voix du travail], le seul en liberté de son groupe, du reste, vint me faire part de son inquiétude:

— Staline se plaint des farceurs et des larbins du Komintern et s'apprête à leur couper les vivres quand il aura dégommé Zinoviev. Ne craignez-vous pas que l'Internationale communiste en souffre?

Je répondis:

— Rien ne pourrait faire plus de bien à l'Internationale que de lui couper les vivres. Les profiteurs iront ailleurs, les partis artificiels crèveront, le mouvement ouvrier en sera assaini.

En réalité, la pièce du XIVe Congrès (décembre 1925) était jouée d'avance, telle que le metteur en scène la préparait depuis plusieurs années. Tous les secrétaires des régions, nommés par le secrétaire général, avaient envoyé au congrès les délégués à sa dévotion. La facile victoire de la coalition Staline-Rykov-Boukharine fut celle des bureaux sur le groupe Zinoviev qui n'était maître que des bureaux de Leningrad. La délégation de Leningrad, dirigée par Zinoviev, Evdokimov, Bakaev, et soutenue par Kamenev – les futurs fusillés de 1936 – se trouva isolée au vote. Zinoviev et Kamenev répondaient de plusieurs années de gestion sans gloire ni succès: deux révolutions vaincues, en Allemagne et en Bulgarie, le sanglant et stupide épisode d'Estonie; à l'intérieur, la renaissance des classes, deux millions de chômeurs environ, la pénurie des marchandises, le conflit latent entre les campagnes et la dictature, l'étouffement de toute démocratie; dans le parti, les épurations, les répressions (bénignes, mais révoltantes parce qu'elles étaient nouvelles), les vilenies multipliées contre l'organisateur de la victoire, Trotski. Que Staline partageât toutes ces responsabilités était certain, mais il les éludait en se dressant contre ses collègues du triumvirat. Zinoviev et Kamenev tombaient littéralement sous le poids de leurs fautes et pourtant, à ce moment, en gros, ils avaient raison, nous le voyions. Ils s'opposaient à la doctrine improvisée du «socialisme dans un seul pays» au nom de la tradition du socialisme international. Kamenev, parlant de la condition misérable des ouvriers, prononçait le mot de «capitalisme d'État» et préconisait la participation des salariés aux bénéfices des entreprises. Le crime de Zinoviev fut d'exiger la parole au congrès en qualité de corapporteur. Toute la presse du CC voulut voir là un attentat à l'unité du parti. Boukharine en avait assez du règne de la médiocrité; il espérait être le «cerveau» de Staline. Rykov, président du Conseil des commissaires du peuple, Tomski, dirigeant des syndicats, Vorochilov, dirigeant de l'armée, Kalinine, président de l'Exécutif central, mesuraient le mécontentement des paysans et réprouvaient les aventures internationales. La masse des fonctionnaires voulait vivre en paix, rien de plus.

Zinoviev, sincèrement démagogue, croyait à ce qu'il disait de l'attachement des masses ouvrières de Leningrad à sa coterie. «Notre forteresse est imprenable», l'entendis-je dire. Il prenait pour une opinion vivante l'opinion fabriquée par ses sous-ordres de la *Pravda de Leningrad*. Il rentra pour en appeler au parti et aux masses alors que le parti n'était plus que l'ombre des bureaux et que les masses indifférentes se réservaient. La résistance de Leningrad, dont je fus le témoin, fut brisée en quinze jours, bien que, certaines nuits, des ouvriers fidèles à Zinoviev fussent venus monter la garde à l'imprimerie du journal en prévision d'un coup de force. Le rayon prolétarien de Vyborg, fameux depuis les journées de mars 1917, céda le premier. Ce n'étaient plus les mêmes hommes ni le même esprit. Il se trouva auprès de chaque comité local des malins qui comprirent que se prononcer pour le CC c'était commencer une carrière; d'autre part, le respect, il faudrait dire le fétichisme, du CC désarmait les meilleurs. Le CC nous envoya Goussev et Stetski[38] pour installer de nouveaux comités. Stetski, trente-cinq ans, élève de Boukharine, jouait à l'Américain soviétique, bien vêtu, bien rasé, cordial, tête et lunettes rondes, très ami des intellectuels, scrutant avec eux les «problèmes». (Il devait, par la suite, trahir Boukharine et le remplacer un moment auprès de Staline en qualité d'idéologue, inventer une théorie nette de l'État totalitaire et disparaître dans les prisons vers 1938.) J'écoutai Goussev parler devant de grandes assemblées du parti. Gros, un peu chauve, poilu, il venait à bout de l'auditoire par un bas hypnotisme fondé sur la violence systématique. Il faut être assuré d'avoir la force derrière soi et décidé à ne s'arrêter devant rien pour argumenter d'une certaine façon basse.

Au fond, cela fait peur. Pas une parole n'emportait l'adhésion, mais les vaincus s'étaient mis dans un mauvais cas, il ne restait qu'à voter pour le CC. Opposants, nous nous en allions avant le vote, en silence. Le niveau de l'éducation, très bas, d'une partie de l'auditoire et la dépendance matérielle de chacun à l'égard des comités du parti assuraient le succès à l'opération. Sous les coups de bélier d'un Goussev, la majorité officielle que Zinoviev gardait à Leningrad depuis 1918 s'effrita en une semaine.

Notre «Centre dirigeant de l'Opposition de gauche» s'était abstenu dans ce combat. La nouvelle de l'accord conclu par Trotski avec «l'Opposition de Leningrad» nous surprit. Comment nous asseoir à la même table que les bureaucrates qui nous avaient traqués et calomniés? qui avaient tué la probité et la pensée du parti?

Les vieux chefs du parti de Leningrad, que je connaissais presque tous depuis 1919, Evdokimov, Bakaev, Lachevitch, Zorine, Ionov, Nakhimson, Guertik[39], paraissaient avoir changé d'âme en une nuit et je ne peux m'empêcher de penser qu'ils éprouvaient un profond soulagement à sortir du mensonge asphyxiant pour nous tendre la main. Ils parlaient de ce Trotski, qu'ils dénigraient odieusement l'avant-veille, avec admiration et commentaient les détails des premières entrevues entre lui, Zinoviev et Kamenev. Les relations sont «meilleures que jamais; comme en 1918». C'est alors que Zinoviev et Kamenev remirent à Trotski des lettres-témoignages relatant comment, dans des entretiens avec Staline, Boukharine et Rykov, ils avaient décidé de forger une doctrine «trotskiste» pour déclencher contre elle des campagnes de discrédit. Ils firent même des révélations plus graves dont je reparlerai. Ils signèrent une déclaration reconnaissant que sur la question du régime intérieur du parti l'Opposition de 1923 (Preobrajenski, Trotski, Racovski, Antonov-Ovseenko) avait eu raison contre eux.

Autour de notre Centre de Leningrad se groupaient une vingtaine de sympathisants. La tendance Zinoviev affirmait pouvoir compter sur cinq à six cents membres clandestinement organisés. Nous doutions de ce chiffre, mais nous décidâmes d'ouvrir une campagne de recrutement afin de créer une organisation analogue pour le moment où nous aurions à confronter les effectifs. Le groupe Zinoviev, sachant notre faiblesse, réclamait la fusion immédiate des organisations. Nous hésitions à lui remettre la liste de nos dirigeants. Que feraient-ils demain? Plusieurs d'entre nous proposèrent de celer à nos nouveaux alliés quelques noms; nous écartâmes cette proposition comme déloyale. Nos agitateurs se mettaient à l'œuvre. Nous tenions des réunions semi-clandestines quartier par quartier. Tchadaïev, l'organisateur du rayon central, arrivait chez moi le soir, les yeux brillants dans son visage creusé, et il annonçait le bilan de la journée: «Je te dis que nous aurons quatre cents camarades organisés pour le jour de la fusion!» Nous devions en effet dépasser ce chiffre, mais nous reculions la fusion par méfiance. Netchaïev et Tchadaïev se rendirent à Moscou pour communiquer nos appréhensions à Trotski. J'allai ensuite informer Léon Davidovitch et lui présenter nos objections. Léon Davidovitch tremblait de fièvre ce jour-là: il avait les lèvres violettes, mais la carrure restait solide, le visage modelé d'intelligence et de volonté. Il justifia la fusion par la nécessité d'unir les forces politiques de deux capitales ouvrières, Leningrad et Moscou. «C'est une bataille difficile à gagner, disait-il doucement, mais nous avons de grandes chances et le salut de la révolution en dépend.» On lui apportait des télégrammes chiffrés. Dans le grand salon d'attente du Comité des concessions, deux paysans barbus, vêtus de peau de mouton et chaussés d'écorce tressée, parlementaient avec

Sermux pour être reçus par Trotski auquel ils tenaient à soumettre un litige sans fin qu'ils avaient avec les autorités locales d'une lointaine campagne.

— Puisque Lénine est mort, répétaient-ils obstinément, il n'y a que le camarade Trotski qui puisse nous rendre justice…

— Il va vous recevoir, répondait patiemment Sermux élégant et souriant, mais il ne peut plus rien, il n'est plus du gouvernement…

Les moujiks hochaient la tête, visiblement peinés qu'on voulût leur faire accroire que «Trotski ne pouvait plus rien». «Faites semblant de vous moucher en sortant, me dit un des secrétaires, le Guépéou a installé des photographes dans la maison d'en face… Ce sont d'ailleurs des copains…»

Preobrajenski et Smilga[40] nous furent envoyés par le Centre de Moscou pour réunir les dirigeants des deux oppositions de Leningrad. Preobrajenski avait le large visage et la courte barbiche châtaine d'un homme du peuple. Si surmené qu'à tout moment, pendant les réunions, il semblait sur le point de s'endormir; mais la tête fraîche et bourrée de chiffres sur la question agraire… Smilga, économiste, ex-chef d'armée, homme de confiance de Lénine à la flotte de la Baltique en 1917, était un intellectuel blond, d'une quarantaine d'années, à lunettes et barbiche, au front dégarni, d'aspect ordinaire, très homme de cabinet. Il parla tout un soir dans une chambrette d'ouvriers où cinquante personnes ne pouvaient faire aucun mouvement tant elles étaient serrées les unes contre les autres. Une sorte de géant presque roux, Letton au calme visage, contrôlait les arrivants. Smilga s'était assis sur un tabouret au milieu de la pièce et d'un ton de technicien, sans une seule phrase d'agitation, parlait de la production, du chômage, du blé, des chiffres de contrôle, du plan que nous préconisions. Depuis les premiers jours de la révolution, les chefs du parti ne s'étaient pas retrouvés dans cette pauvreté et cette simplicité en tête à tête avec les militants du rang.

J'appartenais comme Tchadaïev à la cellule communiste de la *Krassnaïa Gazeta*, grand quotidien du soir. (J'étais naturellement tenu à l'écart des comités et des emplois dits «responsables» depuis mon retour d'Europe centrale.) Nous étions environ quatre cents imprimeurs, typographes, linotypistes, employés, rédacteurs et militants rattachés. Perdus dans ce nombre, trois vieux bolcheviks occupant des postes dans l'administration. Une dizaine de camarades avaient fait la guerre civile. Les trois cent quatre-vingt-sept autres (environ) appartenaient à la «promotion de Lénine»: ouvriers qui n'étaient venus au parti qu'à la mort de Lénine, après l'affermissement du pouvoir, en pleine Nouvelle Politique économique. Nous étions cinq opposants, dont un douteux, tous de la génération de la guerre civile. C'était en réduction la composition d'ensemble du parti et elle explique beaucoup de choses. La bataille des idées s'engagea sur trois questions dont on ne parlait que le moins possible: régime de l'agriculture, démocratie dans le parti, Révolution chinoise. Tchang Kaï-chek[41], conseillé par Blucher[42] (Gallen) et par mon camarade Olguine[43], l'un des vainqueurs de Boukhara naguère, commençait sa marche triomphale de Canton vers Shang-hai, en remportant des victoires inespérées: montée de la Révolution chinoise. Dès le début, par ordre des bureaux, la discussion fut faussée dans tout le parti. Le comité de cellule, obéissant au comité de rayon, convoquait tous les quinze jours une assemblée plénière avec présence obligatoire et contrôle à l'entrée. Un orateur médiocre démontrait pendant deux heures la possibilité d'édifier le socialisme dans un seul pays et dénonçait le «manque de foi» de l'opposition. Il se bornait à délayer les thèses imprimées du service d'agitation du CC. Ensuite prenaient la parole ceux que l'on appelait les «activistes», toujours les mêmes, vieux ouvriers

bavards, protégés du comité, jeunes arrivistes zélés qui posaient en réalité leur candidature à de menus emplois. J'entends encore un jeune militaire expliquer péniblement à la tribune que, sans doute, Marx et Engels ne concevaient pas qu'un seul des «petits pays d'Occident» comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne, pût édifier le socialisme par ses propres moyens; mais l'URSS était la sixième partie du monde! … Le Bureau, composé d'ouvriers attachés à l'administration, tenait à avoir une longue liste d'orateurs pour limiter le temps de parole aux opposants et démontrer par la statistique la participation des masses à la vie du parti. Des opposants, trois demeuraient dans l'ombre; nous prenions seuls la parole, Tchadaïev et moi, et l'on nous accordait cinq minutes. Il s'agissait de n'en point perdre une seconde; nous avions à cette fin inventé un style. Nous parlions par phrases détachées qui étaient toutes des affirmations, des énoncés de faits ou des questions. Il fallait que chacune portât, même si les clameurs des «activistes» couvraient la précédente. Sitôt que nous ouvrions la bouche, les interruptions et les cris fusaient, mêlés d'insultes: «Traîtres! Mencheviks! Suppôts de la bourgeoisie!» Il fallait calmement faire observer au président que l'on perdait une demi-minute et recommencer la phrase hachée. Quelqu'un, au Bureau, prenait à la hâte des notes pour le comité de la ville et pour le CC. La salle assistait à ce duel dans un silence absolu. Vingt assistants la remplissaient de cris, nous ne tenions tête qu'à eux, troublés par le silence des autres.

La Révolution chinoise nous électrisait tous. J'ai l'impression qu'une véritable vague d'enthousiasme soulevait le monde soviétique – du moins les éléments pensants de ce monde. Confusément, le pays sentait qu'une Chine rouge pourrait être le salut de l'URSS. Survint le désastre de Shang-hai. Je l'attendais, je l'avais annoncé à l'avance[44]. Je faisais partie, à Moscou, de la Commission internationale du Centre de l'opposition, avec Kharitonov[45], porte-parole de Zinoviev, Radek, Fritz Wolf (qui capitula de bonne heure et fut néanmoins fusillé en 1937), Andrès Nin, le Bulgare Lebedeff[46] (Stépanov, opposant secret, qui nous trahit et fut plus tard en Espagne, pendant la révolution, agent du Komintern), et deux ou trois autres militants dont j'ai oublié les noms. Par des camarades revenus de Chine, par les documents de Radek (recteur de l'université chinoise de Moscou), de Zinoviev et de Trotski, j'étais bien renseigné[47]. Chose inconcevable, le seul journal non communiste français qui entrât en URSS, *Le Temps*[48], conservateur mais arrosé (l'argent n'a pas d'odeur), m'apportait de précieux recoupements. Arrivé devant Shang-hai, Tchang Kaï-chek avait trouvé la ville au pouvoir des syndicats dont le soulèvement avait été parfaitement organisé avec le concours des agents russes[49]. Nous suivions jour après jour la préparation du coup de force militaire qui devait aboutir inévitablement au massacre des prolétaires de Shang-hai. Zinoviev, Trotski, Radek exigeaient du CC un changement immédiat de politique. Il eût suffi d'un télégramme au Comité de Shang-hai: «Défendez-vous s'il le faut!», et la Révolution chinoise n'eût pas été décapitée. Le chef d'une division mettait ses troupes à la disposition du PC pour s'opposer au désarmement du prolétariat. Mais le Bureau politique exigeait la subordination du PC au Kouo-min-tang. Le PC, dirigé par un honnête homme, Chen Dou Ciou[50], avait désavoué les soulèvements paysans du Hou-pei et laissé massacrer par milliers les cultivateurs insurgés de Chan-sha. À la veille exactement de l'événement de Shang-hai, Staline vint s'expliquer devant les militants de Moscou réunis au Grand-Théâtre. Tout le parti commenta une de ses phrases saisies au vol: «On dit que Tchang Kaï-chek se prépare à se retourner contre nous. Je sais qu'il joue au plus fin, mais c'est lui qui sera roulé. Nous le presserons comme un citron et puis nous nous en débarrasserons.» Ce discours était à

l'impression à la *Pravda* quand nous reçûmes la terrible nouvelle. La troupe nettoyait à coups de sabre et à la mitrailleuse les faubourgs de Shang-hai. (Malraux décrivit plus tard ce drame dans *La condition humaine*[51].) Nous nous rencontrions désespérés. Les débats du CC se reproduisaient avec la même violence dans toutes les cellules du parti où il y avait des opposants. Il me sembla, quand je pris la parole dans la mienne, après Tchadaïev, que la haine atteignait son paroxysme et que nous allions être lynchés à la sortie. Je finis mes cinq minutes en lançant une phrase qui fit un silence glacé: «Le prestige du secrétaire général lui est infiniment plus cher que le sang des prolétaires chinois!» La partie frénétique de la salle éclata: «Ennemis du parti!» À quelques jours de là eut lieu notre première arrestation: on arrêta Netchaïev[52], nouveau membre de notre Centre, ouvrier réfléchi, autrefois commissaire à l'Armée, visage rude et fatigué, lunettes d'or, quarantaine d'années. Nous le dîmes en séance. Le Bureau n'osait prendre aucune responsabilité. Nous avions préparé deux interventions exaspérées. Tchadaïev fit la sienne à la tribune, je parlai dessous pour mieux faire face aux énergumènes des premiers rangs. Je criai: «Vous arrêtez Netchaïev. Il faudra demain que vous nous arrêtiez par milliers. Sachez que nous consentons à la prison, à la déportation, aux îles Solovki pour le service de la classe ouvrière. Rien ne nous fera taire. La contre-révolution monte derrière vous, étrangleurs du parti!» Par rafales, les activistes scandaient: «Calomniateurs! Traîtres!» Ces débats dans une salle où entre membres d'un seul parti nous nous sentions tout à coup devant l'ennemi, sur un seuil de prison, me laissaient éreinté.

Une autre fois nous marquâmes un point – mais quel point noir! J'invitai la salle à se lever pour rendre hommage à la mémoire d'Adolphe Abramovitch Ioffe[53], que je venais de veiller à Moscou sur son lit de mort, mort pour la révolution. Informé par circulaire confidentielle, le secrétaire de cellule nous regardait avec fureur, mais il céda. L'hommage fut rendu, puisque la circulaire ne l'interdisait pas…

— Et maintenant, dites-nous pourquoi et comment il est mort!

— Le comité du rayon ne m'a rien communiqué à ce sujet», répondit le secrétaire, et il ajouta que nul n'avait le droit de parler sur ce sujet avant le CC. Une telle mort s'évanouissait dans les communiqués de comité à comité. Une demi-tonne de papier abolissait le sacrifice sur lequel les journaux gardaient le silence.

Nous commencions à nous lasser de cette bataille stérile dans une organisation de base. Une fois, dans la rue pluvieuse, comme nous y allions, Tchadaïev et moi, nous nous regardâmes, la même pensée dans les yeux. «Et si nous nous taisions ce soir?» Je ne sais plus ce que l'on discutait. Les activistes ayant fini leurs harangues, le président intrigué annonça que la liste des orateurs était close. Alors, pour la première fois, la salle éteinte bougea. Des remous se firent autour de nous: «Eh bien! et vous autres?» Tchadaïev se leva en riant et je le vis, très grand, qui tendait la main pour demander la parole. Et cette fois au moment du vote de la motion finale, au moment où de coutume nous votions seuls contre – contre deux cent cinquante présents –, une troisième main se dressa en même temps que les nôtres. Un jeune imprimeur s'exclamait: «Ils ont raison! Je suis avec eux!» Il nous rejoignit dans la rue. Nous apprîmes qu'une quarantaine d'ouvriers, sûrs les uns des autres, étaient prêts à nous soutenir, mais ne le feraient qu'à bon escient, crainte du chômage. Ils comptaient sur autant de sympathisants. Nous rentrâmes dans la nuit, tendus et joyeux. La glace se fendait. Nos recoupements nous apprenaient que c'était ainsi dans l'ensemble du parti. Tchadaïev dit:

— Je pense qu'ils nous écrabouilleront avant le grand dégel.

Zinoviev, débarqué de la présidence du Soviet de Leningrad[54], n'était plus venu dans cette ville depuis des mois. Il y vint avec Trotski à l'occasion d'une session de l'Exécutif central des Soviets, purement formelle bien entendu. Une bruine grise tombait sur les tribunes tendues d'indiennes rouges et sur la manifestation qui défilait aux alentours du palais de Tauride. Les leaders de l'opposition s'étaient rangés sur la tribune à l'écart du groupe officiel. La foule ne voyait qu'eux. Après les vivats poussés au signal devant le nouveau président du Soviet, Komarov[55], le cortège arrivait à la hauteur des hommes légendaires qui n'étaient plus rien dans l'État. À cet endroit les gens piétinaient sur place, en silence, et des mains se tendaient par milliers, agitant des mouchoirs ou des casquettes. C'était une acclamation muette, vaincue, bouleversante. Zinoviev et Trotski l'acceptaient avec une joie résolue, croyant y discerner un témoignage de force. «Les masses sont avec nous!», disaient-ils le soir. Que pouvaient des masses résignées au point de contenir ainsi leur émotion? En réalité, chacun dans cette foule savait qu'au moindre geste il risquait son pain, le pain des siens. Nous fîmes avec les deux leaders une campagne d'agitation, légale en somme: les statuts du parti n'interdisaient pas aux membres du CC de s'entretenir avec des militants… Cinquante personnes remplissaient une chambrette autour de Zinoviev épaissi et pâle, la chevelure bouclée, la voix basse. À l'autre bout de la table, Trotski, nettement vieillissant, presque blanc, bien cambré, les traits fortement découpés, trouvant toujours la réponse intelligente. Une ouvrière, assise les jambes croisées sur le plancher, demandait: «Et si nous sommes exclus?» Trotski expliquait que «rien ne pourrait nous détacher en réalité de notre parti». Et Zinoviev démontrait que nous entrions dans une période de luttes pendant laquelle il y aurait sans doute autour du parti des exclus, des semi-exclus, plus dignes du nom de bolcheviks que les secrétaires. Des volontaires surveillaient les cours et les approches, car l'intervention du Guépéou pouvait se produire d'un moment à l'autre. Il était simple et réconfortant de voir les hommes de la dictature du prolétariat, les plus grands de la veille, retourner ainsi dans les quartiers pauvres pour y chercher d'homme à homme des appuis. J'accompagnai Trotski au sortir d'une de ces réunions tenues dans un logement délabré, marqué par la misère. Dans la rue, Léon Davidovitch releva le collet de son pardessus et baissa la visière de sa casquette pour n'être pas reconnu. Il fut pareil à un vieil intellectuel illégal d'autrefois, encore droit après vingt ans d'usure et quelques victoires éblouissantes. Nous abordâmes un cocher et je marchandai le prix de la course, car nous avions peu d'argent. Le cocher, un paysan barbu de vieille Russie, se pencha et dit: «Pour vous, je n'ai pas de prix. Montez, camarade. Vous êtes bien Trotski?» La casquette ne défigurait pas assez l'homme de la révolution. Le Vieux eut un mince sourire amusé: «Ne racontez pas ce trait, car chacun sait que les cochers appartiennent à la petite-bourgeoisie dont la faveur ne peut que nous déconsidérer…»

Un soir, chez Alexandra Bronstein, il nous parla du marin Markine[56], pur héros tombé en 1918 dans la région de la Volga. «Ce sont les Markine qui ont fait la Révolution russe…» On discutait la journée de sept heures[57] décrétée par l'Exécutif, sur décision de Staline, Rykov, Boukharine, pour faire pièce aux revendications de l'Opposition. Nous étions contre. Nous estimions que mieux eût valu augmenter les salaires d'un huitième. Que valent les loisirs problématiques au temps de la vodka, des bas salaires et des taudis surpeuplés? Olga Grigorievna Livschitz, vieille camarade de Lénine, petite femme à lunettes, extrêmement érudite, spirituelle et bienveillante, entrait, apportant un long mémoire dans lequel elle démontrait les «erreurs opportunistes» de l'Opposition dans la question chinoise. «Merci, disait le Vieux, je tâcherai de vous répondre…»

Je parlais sous des noms d'emprunt dans des quartiers éloignés. L'un de mes cercles, une demi-douzaine d'ouvriers et d'ouvrières, se réunissait sous des sapins bas dans un cimetière abandonné. Je commentais sur les tombes les comptes rendus confidentiels du CC, les nouvelles de Chine, les articles de Mao Tse-toung[58]. (Le futur chef militaire de la Chine soviétique était très près de nous par ses idées; mais il resta dans la ligne pour recevoir des armes et des munitions.)

Je ne croyais pas à notre victoire, j'étais même certain en mon for intérieur de notre défaite. Je me souviens de l'avoir dit à Trotski, dans son grand cabinet du Comité des concessions. Nous ne rassemblions dans l'ancienne capitale que quelques centaines de militants, l'ensemble des ouvriers se montrait indifférent à nos débats. Les gens voulaient vivre en paix. Je sentais bien que le Vieux le savait comme moi, mais qu'il fallait que nous fassions tous notre devoir de révolutionnaires. Si la défaite est inévitable, que faire sinon l'accepter avec courage? aller au-devant d'elle avec un esprit invaincu? Cela servirait pour l'avenir. Léon Davidovitch fit un grand geste: «Il y a toujours un gros risque à courir. L'un finit comme Liebknecht et l'autre comme Lénine.» Pour moi tout se résumait en cette idée: n'y aurait-il qu'une seule chance sur cent en faveur du redressement de la révolution et de la démocratie ouvrière, cette chance il fallait la tenter à tout prix. À personne je ne pouvais avouer ce sentiment… Aux camarades qui, sous les sapins du cimetière, dans une lande aux environs d'un hôpital, dans des logis indigents, me demandaient une promesse de victoire, je répondais que la lutte serait longue et sévère. Tant que je tenais ce langage dans le tête-à-tête à quelques-uns, il portait, il durcissait les visages; mais tenu à un auditoire plus nombreux, il jetait un froid… «Tu te comportes trop en intellectuel», me disaient mes amis du Centre. D'autres agitateurs prodiguaient les promesses de victoire et je crois qu'ils en vivaient eux-mêmes.

Nous décidâmes de nous emparer par surprise d'une salle du palais du Travail et d'y tenir un grand meeting avec Zinoviev (Kamenev l'avait fait à Moscou, parlant à la lueur de quelques bougies, le CC ayant fait couper l'électricité). À la dernière minute, Zinoviev, effrayé des responsabilités, se récusa et Radek ne consentit pas à parler seul. Nous nous rendîmes alors, une centaine, à une conférence des métallurgistes qui se tenait au théâtre Marie, pour y manifester. L'un d'entre nous fut assommé.

Notre Centre se réunit chez moi, autour du thé, avec Radek. Karl Bernardovitch mâchonnait sa pipe entre ses grosses lippes, les yeux très fatigués, donnant comme à l'accoutumée une impression d'extrême intelligence, déplaisante au premier abord, à cause d'une certaine gouaille; mais l'homme de foi perçait sous l'anecdotier sarcastique. À l'idée que l'Opposition ouvrière – qui, dès 1920-1921, avait dit sur la bureaucratisation du parti et la condition de la classe ouvrière des choses que nous osions à peine reprendre tout haut sept ans plus tard –, à l'idée que cette opposition d'autrefois ait eu raison contre Lénine, Radek se rebiffait. «Idée malsaine. Si vous vous y attachez, vous serez perdus pour nous. Aucun Thermidor n'était en vue en 1920, Lénine vivait, la révolution couvait en Europe…» Je l'interrogeai sur Dzerjinski qui venait de mourir[59] renversé sur un divan par une crise cardiaque au sortir d'une séance tumultueuse du CC. De la droiture absolue de Dzerjinski, personne ne doutait. La petite fourberie devenue monnaie courante parmi nos dirigeants devait l'indisposer… Radek dit: «Félix est mort à temps. C'était un schématique. Il n'eût pas hésité à rougir ses mains dans notre sang…» À minuit, le téléphone retentit: «Dispersez-vous, voyons! Vous allez tous être coffrés, les ordres sont donnés par Messing[60]…» On se dispersa

sans se presser. Radek rallumait sa bouffarde. «Bien des choses vont recommencer. L'essentiel est de ne pas faire de bêtises…»

Le CC autorisa les «activistes» à disperser par la force les «réunions illégales». Des équipes de forts gaillards, disposés à assommer n'importe qui au nom du CC, se formèrent dans les rayons, pourvues de camions automobiles. Par souci de dignité, l'Opposition recula devant la bagarre: les réunions cessèrent ou furent tout à fait clandestines.

On vivait depuis des années sur des formules politiques dont beaucoup étaient périmées et quelques-unes menteuses. L'Opposition décida de se donner un programme: c'était proclamer que le parti gouvernant n'en avait plus ou en avait un qui n'était pas celui de la révolution. Zinoviev se chargea de rédiger avec Kamenev les chapitres concernant l'agriculture et l'Internationale; celui de l'industrialisation échut à Trotski; Smilga et Piatakov, aidés de quelques jeunes, travaillèrent aussi à la rédaction de ce document qui fut, fragment par fragment, soumis à nos réunions et, lorsque ce fut possible, à des groupes ouvriers. Pour la dernière fois (mais de cela nous ne nous doutions pas), le parti revenait à sa tradition de pensée collective, avec le souci de consulter l'homme de l'atelier. Les machines à écrire crépitèrent des nuits entières dans les appartements encore inviolables du Kremlin. La fille de l'ambassadeur Vorovski[61], assassiné en Suisse, s'épuisait à ce travail (elle devait mourir bientôt de tuberculose, de travail et de privations). Des camarades réunirent trois ou quatre machines dans un petit logement, à Moscou. Les agents du Guépéou cernèrent ostensiblement ce local. Un des chefs de l'Armée rouge, insignes au col, Okhotnikov[62], leva d'autorité cette surveillance et l'on put sauver une partie du matériel. Le lendemain la presse annonça la découverte d'une «imprimerie clandestine»! Crime sur crime: un ex-officier blanc[63] était mêlé au complot – et c'était en partie vrai, mais l'ex-officier appartenait maintenant au Guépéou. Pour la première fois une sordide intrigue policière intervenait dans la vie du parti. À l'étranger, l'odieuse légende fut répandue au signal par la presse communiste. Vaillant-Couturier signa le papier commandé à *L'Humanité*[64]. À peu de jours de là, je le rencontrai à Moscou, à une conférence internationale d'écrivains[65]. Nous étions amis depuis des années. Je repoussai la main qu'il me tendait. «Tu sais bien que tu viens de signer une infamie!» Sa grosse tête joufflue pâlissait et il bredouillait: «Viens ce soir, je t'expliquerai. J'ai reçu les renseignements officiels. Est-ce que je peux vérifier, moi?» Le soir, je frappai vainement à sa porte. Je n'oublierai jamais son regard désemparé par la honte. Pour la première fois, je voyais s'avilir un homme qui se voulait sincèrement un révolutionnaire – et qui était doué, éloquent, sensible, courageux (au physique). On le coinçait: «Vous devez écrire ça, Vaillant, l'Exécutif l'exige!» Refuser, c'était rompre avec la puissante Internationale, capable de faire et défaire les réputations, passer à une minorité sans presse ni moyens… Il eût plus volontiers risqué sa peau sur une barricade que sa carrière de tribun de cette façon-là. Or, il n'est que la première honte qui coûte.

Nous n'avions plus aucun moyen d'expression légal. À partir de 1926, date de la disparition des dernières petites feuilles anarchistes, syndicalistes et maximalistes, le CC s'était réservé le monopole absolu de l'imprimé. Un vieux militant, naguère compagnon de Trotski au Canada, maintenant directeur d'une imprimerie à Leningrad, Fichelev, publia clandestinement notre *Plate-forme*[66] signée de dix-sept membres du CC (Trotski, Zinoviev, Kamenev, Smilga, Evdokimov, Racovski, Piatakov, Bakaev…). Fichelev[67], condamné pour détournement de matériel et de papier, fut envoyé au camp de concentration des îles Solovietski. Nous recueillions cependant des signatures sous la *Plate-forme*. «Si nous en

réunissons trente mille, disait Zinoviev, on ne pourra pas nous refuser la parole au XVe Congrès[68]…» Nous arrivâmes péniblement à en réunir cinq à six mille. La situation évoluant rapidement vers le pire, quelques centaines seulement, celles des hommes de la vieille garde bolchevik, furent envoyées au CC. Les événements se précipitaient de telle sorte que tout ce pétitionnement apparut bientôt sous son véritable jour: celui d'un enfantillage.

La *Plate-forme* dénonçait en cent pages les forces hostiles au socialisme qui grandissaient sous le régime de la Nouvelle Politique économique, incarnées par le koulak (le paysan enrichi), le mercanti, le bureaucrate. Accroissement des impôts indirects grevant les masses, stabilisation des salaires réels à un niveau trop bas correspondant à peu près à celui de 1913; deux millions de chômeurs. Des syndicats en voie de devenir des organes d'exécution de l'État-patron. (Nous réclamions le maintien du droit de grève.) 30 % à 40 % de cultivateurs pauvres, sans chevaux ni outillage, et 6 % de riches, détenant 53 % des réserves de blé: nous préconisions l'exemption de l'impôt pour les cultivateurs pauvres, le développement des exploitations collectives (kolkhozes), l'impôt progressif. Nous préconisions un puissant effort de réoutillage, la création de nouvelles industries, et soumettions à une dure critique la première et dérisoire variante du plan quinquennal. Les ressources de l'industrialisation devaient être prélevées sur le capital privé (de cent cinquante à deux cents millions de roubles), sur les réserves des koulaks (de cent cinquante à deux cents millions?), sur les économies, sur les exportations. Par contre, nous réclamions la suppression progressive de la régie de l'alcool qui fournissait un assez gros revenu. Nous citions le mot de Lénine: «Nous vendrons de tout, sauf des icônes et de la vodka.» Sur le plan politique, il s'agissait de rendre vie aux soviets, d'appliquer «avec bonne foi» le principe de l'autonomie des nationalités, et surtout de ranimer le parti et les syndicats. Le «parti du prolétariat» ne comptait plus qu'un tiers d'ouvriers: quatre cent trente mille contre quatre cent soixante-deux mille fonctionnaires, trois cent trois mille paysans (dont plus de la moitié de fonctionnaires ruraux), quinze mille journaliers agricoles… Nous révélions que deux tendances existaient au sein du Comité central. L'une, modérée, souhaitait la création d'une petite-bourgeoisie paysanne riche, susceptible de faciliter involontairement un glissement vers le capitalisme, la droite: Rykov, président du Conseil des commissaires du peuple, Tomski, président du Conseil des syndicats, Kalinine, président de l'Exécutif de l'URSS, Tchoubar, président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine, Petrovski, président de l'Exécutif des soviets d'Ukraine, Melnitchanski et Dogadov, du Conseil des syndicats (à l'exception de Kalinine et de Vorochilov[69], tous ces hommes devaient périr en 1937-1938). Nous qualifiions «centriste» la tendance Staline (Molotov, Kaganovitch, Mikoyan, Kirov, Ouglanov[70]) parce qu'elle semblait ne vouloir que garder le pouvoir en recourant tour à tour aux politiques de la droite et de l'Opposition. Boukharine, instable, flottait. (Il était en réalité de la droite.) Le CC répondit à cette «infâme calomnie» que «jamais, même du vivant de Lénine, il n'avait été aussi parfaitement unanime» (textuel). Pour conclure, l'Opposition demandait avec candeur un congrès de redressement du parti et l'application des excellentes résolutions sur la démocratie intérieure adoptées en 1921 et 1923… La *Plate-forme* critiquait naturellement avec dureté la politique du Komintern, qui aboutissait en Chine à une série ininterrompue de sanglants désastres.

Significative coïncidence de dates: le Thermidor soviétique s'accomplit en novembre 1927, aux jours anniversaires de la prise du pouvoir. En dix années, la révolution épuisée s'est retournée contre elle-même. Le 7 novembre 1917, Trotski, président du Soviet de

Petrograd, dirigeait l'insurrection victorieuse. Ce 2 novembre 1927, la *Pravda* publie le compte rendu de son dernier discours prononcé en octobre au CC sous les clameurs. Pendant qu'il parlait à la tribune, entouré d'hommes qui lui faisaient un rempart, Skrypnik, Tchoubar, Ounschlicht, Golostchekine, Lomov[71] et quelques autres qui, bien en chair, ne se doutaient pas qu'ils n'étaient plus en réalité que des fantômes agités de futurs suicidés et fusillés, l'accablaient d'outrages sténographiés: «Menchevik! Traître! Fripouille! Libéral! Menteur! Canaille! Méprisable phraseur! Renégat! Infâme!» Iaroslavski lui jette à la tête un gros livre. Evdokimov retrousse ses manches de vieil ouvrier pour accepter le pugilat. L'insupportable voix sarcastique de Trotski scande: «Vos livres, on ne peut plus les lire, mais ils peuvent encore servir à assommer les gens…» «*L'orateur*: Derrière les bureaucraties, il y a la bourgeoisie renaissante… *Bruits. Cris*: Assez! *Vorochilov*: Assez! Honte! *Sifflets. Tumulte. On n'entend plus l'orateur. Le président agite la sonnette. Sifflets. Cris*: À bas de la tribune! *Le camarade Trotski continue de lire, mais on ne distingue plus un seul mot. Les membres du CC commencent à se disperser*» (texte de la *Pravda*). Zinoviev quitta la tribune sous les huées après avoir dit: «Ou vous vous résignerez à nous laisser parler au parti ou il faudra que vous nous emprisonniez tous… (*Rires.*)» Les insulteurs croyaient-ils ce qu'ils criaient? Sincères pour la plupart, bornés et dévoués. Ces rudes parvenus de la victoire révolutionnaire justifiaient par le service du socialisme leurs abus et leurs privilèges. Souffletés par l'Opposition, ils se sentaient trahis et ils l'étaient en un certain sens, car l'Opposition appartenait elle-même à la bureaucratie dirigeante.

Nous décidâmes de participer avec nos propres «mots d'ordre» aux manifestations du 7 novembre… À Leningrad, un habile service d'ordre laissa défiler les opposants devant la tribune officielle dressée sous les fenêtres du palais d'Hiver, pour les refouler entre les cariatides du Musée de l'Ermitage et le bâtiment des Archives. M'étant heurté à plusieurs barrages, je ne pus joindre le cortège. Je m'arrêtai un moment à considérer le flot des pauvres gens qui emportaient avec eux des drapeaux rouges. De temps à autre un organisateur se retournait vers son groupe et poussait un vivat que reprenait un chœur mal assuré. Je fis quelques pas vers le cortège et criai de même – seul, avec à quelques pas derrière moi une femme et un enfant. J'avais lancé les noms de Trotski et de Zinoviev, un silence étonné les accueillit. Dans le cortège, un organisateur, tiré de sa torpeur, répliqua d'une voix rageuse: «À la poubelle!» Personne ne lui fit écho, mais j'eus à l'instant le sentiment très net que j'allais être écharpé. Des costauds, surgis je ne sais d'où, me mesuraient de l'œil, hésitant un peu, car je pouvais être après tout un haut fonctionnaire. Un étudiant traversa le vide qui s'était fait autour de moi et vint me souffler à l'oreille: «Allons-nous-en, ça va mal tourner, je vous accompagne pour que l'on ne vous frappe pas par-derrière…» Je compris qu'il suffit de proclamer sur la place publique d'une ville civilisée que l'on peut frapper impunément un homme pour que des violences refoulées convergent instantanément vers lui. Par un détour, je tentai de rejoindre les camarades.

Sur le pont de la rue Khaltourine (l'ancienne Millionnaïa), la milice montée contenait des groupes de curieux. Une émeute sans méchanceté bouillonnait sur place aux pieds des hautes figures en granit gris qui supportent le portique de l'Ermitage. Quelques centaines d'opposants se battaient là fraternellement contre la milice. Les poitrails des chevaux refoulaient sans cesse la même vague d'hommes qui revenait sur eux, conduite par un grand militaire imberbe, au visage ouvert, Bakaev, l'ancien chef de notre Tchéka. Je vis aussi Lachevitch[72], gros et trapu, qui avait commandé des armées, se jeter avec quelques ouvriers

sur un milicien, l'arracher de sa selle, le renverser puis l'aider à se relever en l'apostrophant de sa voix de commandement: «Comment n'as-tu pas honte de charger les prolétaires de Leningrad?» Autour de lui flottait son manteau de soldat, sans insignes. Sa rude tête de buveur comme en a peint Frans Hals était cramoisie. La bagarre dura longtemps. Autour du groupe effervescent où j'étais régnait un silence de stupeur. Le soir, nous nous réunîmes avec Bakaev et Lachevitch, dont les uniformes étaient déchirés. Des voix échauffées s'exclamaient:

— Eh bien, on se battra!

— Contre qui? demandaient d'autres avec passion.

— Contre les nôtres?

À la maison, mon fils (sept ans), entendant parler des rixes, des charges, des arrestations, se troubla tout à fait: «Qu'est-ce qui se passe, papa? Les bourgeois, les fascistes sont arrivés?» Car il savait déjà que les communistes ne sauraient être chargés dans les rues que par la police bourgeoise ou fasciste. Comment lui expliquer les choses? La presse nous accusa d'avoir fomenté une insurrection.

Le 16 novembre, l'exclusion de Trotski et de Zinoviev du CC fut publiée: de la sorte, ils ne parleraient pas au prochain congrès. Dans son petit appartement du Kremlin, Zinoviev affectait un grand calme. Près de lui, sous verre, un masque mortuaire: la tête de Lénine abandonnée sur un coussin… Pourquoi, demandai-je, n'a-t-on pas répandu des copies de ce masque poignant? Parce qu'il exprimait par trop la détresse et la mort: le souci de la propagande commandait de lui préférer des bronzes aux mains levées… Zinoviev me dit qu'on allait le mettre à la porte, les membres du CC ayant seuls le droit de résider au Kremlin. Il s'en irait avec le masque mortuaire du vieil Ilitch… Trotski, déjouant les surveillances, avait discrètement déménagé; pendant une journée, le Guépéou et le Bureau politique, pris d'une peur comique, s'étaient demandé ce qu'il tramait. Il était chez Bieloborodov[73], à la Maison des soviets du Cheremetievski pereoulok. Je trouvai Radek également au Kremlin, également chassé du Kremlin, en train de classer et de détruire des papiers épars au milieu d'un déluge de bouquins accumulés en vrac sur les tapis. «Je bazarde tout ça, me dit-il, et je fous le camp. Avons-nous été assez idiots! Nous n'avons pas un sou, quand nous aurions pu nous réserver un joli trésor de guerre! Aujourd'hui le manque d'argent nous tue. Avec notre fameuse probité révolutionnaire, nous n'avons été que de fichus intellectuels pleins de scrupules…» Et sans transition, comme s'il s'était agi de la chose la plus simple: «Ioffe s'est tué cette nuit[74], il a laissé un testament politique adressé à Léon Davidovitch, que le Guépéou a naturellement dérobé aussitôt. Mais j'étais arrivé à temps, je leur ai préparé un joli scandale à l'étranger s'ils ne le restituent pas…» (Les bureaux soutenaient que tous les papiers d'un militant de premier rang, défunt, appartenaient au CC.) Radek déplorait notre rupture, voulue par Trotski, avec le groupe des Quinze (Sapronov et Vladimir Smirnov), qui estimait que la dictature du prolétariat avait fait place à un régime bureaucratique et policier…

— Ils exagèrent un peu, ils n'ont peut-être pas si tort que cela, n'est-ce pas votre avis?

— Si, dis-je.

Kamenev et Sokolnikov survinrent et ce fut la dernière fois que je rencontrai Kamenev, surpris de lui voir la barbe toute blanche: un beau vieillard au regard clair… «Voulez-vous des livres? me disait Radek. Emportez ce qu'il vous plaira. Tout ça fout le camp…» J'emportai en souvenir de cette journée un petit tome de Goethe relié en cuir rouge: *Le divan oriental…*

Ioffe était étendu dans son cabinet de travail du Leontievski pereoulok sur une grande table. Un portrait de Lénine, plus grand que nature, au front énorme, dominait la pièce,

accroché au-dessus du bureau où le vieux révolutionnaire avait écrit les dernières pages – admirables – de sa pensée. Il dormait, les mains réunies, le front dégagé, la barbe grisonnante bien peignée. Ses paupières étaient bleutées, ses lèvres assombries. Dans le petit trou, aux bords noirs, de la tempe, l'on avait mis un tampon d'ouate… Quarante-sept ans, des prisons, la révolte de la flotte en 1905, la Sibérie, les évasions, l'émigration, les congrès, Brest-Litovsk, la Révolution allemande, la Révolution chinoise, les ambassades, Tokyo, Vienne… À côté, dans une chambrette pleine de jouets d'enfants, Maria Mikhaïlovna Ioffe, le visage brûlant et sec, s'entretenait à voix basse avec des camarades. Le correspondant du *Berliner Tageblatt*, Paul Schaeffer, ayant divulgué l'existence du testament politique de Ioffe, le CC consentait à en remettre une copie au destinataire, Trotski. Ioffe, sa décision prise, avait longuement écrit, affirmant d'abord son droit au suicide:

«Toute ma vie durant, j'ai pensé que l'homme politique doit s'en aller à temps […] ayant pleinement le droit de quitter la vie au moment où il a conscience de ne plus pouvoir être utile à la cause qu'il a servie […]. Il y a plus de trente ans, j'ai fait mienne cette conception que la vie humaine n'a de sens que dans la mesure où elle est au service d'un infini – qui pour nous est l'humanité; le reste étant limité, travailler pour le reste est dénué de sens…» Suivait une affirmation de foi raisonnée, si grande qu'elle dépassait la raison même, au risque de paraître puérile: «Si même l'humanité doit avoir une fin, celle-ci doit en tout cas survenir à une époque si lointaine que pour nous l'humanité peut être considérée comme un infini absolu. Et si comme moi on a foi dans le progrès, on peut fort bien imaginer que, notre planète disparaissant, l'humanité trouve le moyen d'aller en habiter une autre plus jeune […]. Ainsi tout ce qui aura été accompli pour son bien de notre temps se reflétera en les siècles futurs…» L'homme qui écrivait ces lignes, prêt à les sceller de son sang, touchait à ces sommets de la foi où il n'y a plus ni raison ni déraison; et nul n'exprima mieux la communion du révolutionnaire avec tous les hommes de tous les temps. «Ma mort est un geste de protestation contre ceux qui ont réduit le parti à une condition telle qu'il ne peut en aucune façon réagir contre cet opprobre» (l'exclusion de Trotski et de Zinoviev du CC). «Peut-être que ces deux événements, le grand et le petit (le suicide de Ioffe), en se réunissant, réveilleront le parti et l'arrêteront dans la voie qui mène à Thermidor… Je serais heureux de le croire, car je saurais alors ne pas mourir en vain. Mais tout en ayant la conviction que l'heure du réveil sonnera pour le parti, je ne puis pas croire qu'elle ait déjà sonné. Je ne doute cependant pas que ma mort soit aujourd'hui plus utile que la prolongation de ma vie.»

Ioffe adressait à Trotski d'amicales critiques, l'exhortait à l'intransigeance vis-à-vis du léninisme orthodoxe, l'autorisait à apporter des modifications à ce texte avant de le publier, lui confiait sa femme et son enfant. «Je vous embrasse fortement. Adieu. Moscou, le 16 novembre 1927. Votre A.I. Ioffe.» Signé, l'enveloppe close, bien en vue sur le secrétaire. Une courte méditation: la femme, l'enfant, la cité; le vaste univers éternel et moi qui finis. Les hommes de la Révolution française disaient: La mort est un sommeil éternel… Faire vite et bien ce qui a été irrévocablement décidé: appuyer commodément le browning sur la tempe, il y aura choc et non point douleur. Choc et néant.

La maladie empêchait Ioffe de militer.

Nous respirâmes pour la dernière fois, à ses obsèques, l'air salin des journées d'un temps révolu. Le CC avait fixé à deux heures le départ du cortège qui devait conduire la dépouille mortelle du commissariat des Affaires étrangères au cimetière de Novo-Dievitchii: si tôt, les gens du travail ne pourraient venir… Les camarades retardèrent tant qu'ils purent la levée

du corps. Vers quatre heures, une foule lente, foulant la neige en chantant, avec peu de drapeaux rouges, descendit vers le Grand-Théâtre. Elle comptait déjà plusieurs milliers de personnes. Nous suivîmes la rue Kropotkine, ancienne Ostojenka. Par ce chemin même, j'avais autrefois accompagné Kropotkine vers le même cimetière, avec d'autres persécutés; maintenant notre persécution commençait, je ne pouvais pas m'empêcher de voir là une secrète justice… Grand, le profil aigu, en casquette, le collet du mince pardessus relevé, Trotski marchait avec Ivan Nikititch Smirnov, maigre et blond, encore commissaire du peuple aux PTT, et Christian Racovski. Des militants géorgiens qui avaient, sous leurs manteaux bleus serrés à la taille, belle allure militaire, escortaient ce groupe. Cortège gris et pauvre, sans apparat, mais dont l'âme était tendue et dont les chants avaient une résonance de défi. En approchant du cimetière, les incidents commencèrent. Sapronov, la crinière blanche (à quarante ans) hérissée autour d'un vieux visage émacié, passa dans les rangs: «Du calme, camarades, ne nous laissons pas provoquer… On enfoncera le barrage.» L'un des organisateurs de l'insurrection de Moscou en 1917 organisait maintenant ce triste combat à la porte du cimetière. Nous piétinâmes un moment devant le haut portail crénelé: le CC avait donné l'ordre de ne laisser entrer qu'une vingtaine de personnes. «Alors, répondirent Trotski et Sapronov, le cercueil n'entrera pas non plus et les discours seront prononcés sur la chaussée.» Il sembla un moment que les bagarres allaient éclater. Les délégués du CC intervinrent, nous entrâmes. Le cercueil flotta un dernier moment au-dessus des têtes dans le silence et le froid, puis on le descendit dans la fosse. Je ne sais plus quel fonctionnaire apporta les condoléances officielles du CC. Les murmures montèrent: «Assez! Qu'il s'en aille!» Ce fut pesant. Racovski domina la foule, glabre et corpulent, la parole claquante, portant loin: «Ce drapeau – nous le suivrons – comme toi – jusqu'au bout – nous en faisons – sur ta tombe – le serment[75]!»

Vieille Russie! Une haute tour ouvragée, rouge et blanche, dresse au-dessus du monastère de Novo-Dievitchii, vers un azur limpide, son architecture flamboyante. Ici dorment de grands mystiques et Tchekhov, de riches marchands qui s'appelaient Boukharine et Evguenia Bosch. Un bouleau à l'écorce argentée porte un petit écriteau: «Ci-gît P.A. Kropotkine.» Des tombes opulentes sont en granit, sur d'autres des petits bulbes dorés surmontent des chapelles. Plus tard, à l'époque de l'industrialisation, on en détruisit beaucoup pour en utiliser les matériaux de construction.

Le pays n'entendit pas le coup de pistolet de Ioffe dont le suprême message demeura secret. Le pays ne connut pas notre *Plate-forme*, document illégal. Nous faisions circuler des copies de ces papiers et le Guépéou venait les chercher la nuit dans les demeures. Avoir lu un de ces textes devenait un délit puni de prison – en violation de toute loi, bien entendu. Le pays officiel organisait les fêtes du Xe anniversaire de la révolution d'Octobre: congrès, banquets, etc. Les délégués étrangers, sélectionnés par les PC, les Sociétés des amis de l'URSS et les services secrets affluaient à Moscou. Il se trouva parmi eux deux jeunes Français, venus du surréalisme, singulièrement droits de caractère et d'esprit inflexiblement clair, Pierre Naville et Gérard Rosenthal[76]. Ils étaient venus veiller avec moi la dépouille de Ioffe. Je les conduisis chez Zinoviev et chez Trotski. L'entrevue avec Zinoviev eut lieu dans le petit appartement d'un vieil érudit marxiste, Sachs-Gladnev[77], un timide, un scrupuleux, myope et barbu jusqu'aux yeux… Des cigognes en soie blanche volaient sur une tenture chinoise. Dans la bibliothèque, les vingt et quelque volumes de Lénine… Les deux Français interrogèrent Zinoviev sur les perspectives de l'Opposition dans l'Internationale. Zinoviev

dit en substance: «Nous recommençons le mouvement de Zimmerwald. Souvenez-vous de l'Europe en guerre et de cette poignée d'internationalistes réunis dans un village suisse… Nous sommes déjà plus forts qu'ils ne l'étaient. Nous avons des noyaux un peu partout. De nos jours, l'histoire va plus vite…» En sortant, Naville, Rosenthal et moi, nous nous regardâmes, un peu atterrés tout de même par ce simplisme. Zinoviev croyait-il ce qu'il nous disait? En gros, je le pense. Mais il avait aussi une deuxième et une troisième perspectives en réserve, qu'il ne livrait pas… (Le pauvre Sachs-Gladnev, notre hôte de ce jour, a disparu en 1937 – qualifié de «terroriste»…)

Il n'y eut pas un opposant sur les seize cents délégués du XVe Congrès du parti devant lequel Staline, Rykov, Boukharine, Ordjonikidze développèrent le thème du succès continu dans tous les domaines. Boukharine dénonça le crime du trotskisme qui préparait la formation d'un second parti; et derrière ce second parti feraient masse tous ceux qui maudissaient le régime; ainsi le schisme mènerait à l'effondrement de la dictature du prolétariat, l'opposition ne serait que le bélier de la «troisième force», silencieuse, celle-là, la réaction. L'Opposition avait très peur de ce raisonnement dont elle admettait la justesse; elle adressa au congrès un nouveau message de fidélité malgré tout. Que la «troisième force» fût déjà organisée au sein de la bureaucratie gouvernante, cette idée n'était venue qu'à un jeune inconnu, Ossovski, désavoué de tout le monde. Le CC savait ce qui se passait au sein de l'Opposition. La tendance de Leningrad, Zinoviev, Kamenev, Evdokimov, Bakaev, penchait pour la capitulation. «On veut nous chasser du parti; nous devons y rester à tout prix. L'exclusion c'est la mort politique, la déportation, l'impossibilité d'intervenir quand s'ouvrira la prochaine crise du régime… Rien ne pourra se faire en dehors du parti. Les humiliations nous importent peu.» Bâtisseurs du système, Kamenev et Zinoviev se rendaient compte de la puissance de la machine bureaucratique en dehors de laquelle rien ne pourrait vivre; mais ils ne voyaient pas quelle transformation s'était accomplie dans cette machine, destinée à écraser désormais toute poussée vivante au-dedans comme au-dehors du parti gouvernemental. Le Centre de l'opposition délibérait sans cesse pendant le congrès. «Rendons-nous à merci, buvons l'humiliation», finirent par proposer nos alliés de Leningrad. Il y eut entre Zinoviev et Trotski cet échange de répliques, sur des bouts de papier que l'on se passait de main en main. Zinoviev: «Léon Davidovitch, l'heure est venue d'avoir le courage de capituler…» Trotski: «S'il avait suffi de ce courage-là, la révolution serait faite dans le monde entier…» Le XVe Congrès prononça l'exclusion de l'Opposition, considérée comme une déviation menchevik, c'est-à-dire social-démocrate. Kamenev, qui venait de demander à la tribune, d'une voix bouleversée: «Va-t-on exiger que nous abjurions en une nuit nos convictions?», reprit la parole pour dire: «Nous nous soumettons sans réserve aux décisions du congrès, si pénibles qu'elles puissent être pour nous…» On était débarrassé de Trotski. Ouf! Boukharine, allègre, railleur, intarissable, eut un mot saisissant: «Le rideau de fer de l'histoire tombait, vous l'avez franchi au tout dernier moment…» Rideau de fer en effet, et même couperet, mais ça ne se voyait pas encore. Rykov annonça que le parti emploierait inexorablement contre les exclus les moyens de la répression. C'était liquider d'un mot la légalité soviétique et porter le coup de grâce à la liberté d'opinion. La capitulation de Zinoviev et de Kamenev nous parut un suicide politique doublé d'une triste palinodie. Racovski, Radek, Mouralov affirmèrent une suprême fois l'indéfectible fidélité des exclus au parti. Et le schisme fut consommé dans cette exaltation de la fidélité.

L'exclusion du parti, nous l'avait-on assez répété! c'était pour nous la «mort politique». Comment faire avec des vivants pleins de foi, d'idées, de dévouement, des morts politiques? Il n'est pas trente-six moyens. Toutefois les esprits n'étaient pas préparés à une dure répression. Le CC engagea des pourparlers avec les exclus les plus réputés, les comités locaux en faisaient autant avec les moindres. Puisqu'ils se déclaraient fidèles malgré tout, on leur offrait des emplois en Bachkirie, au Kazakhstan, en Extrême-Orient, dans les régions arctiques. Trotski devait ainsi partir «de son plein gré» pour Alma-Ata, à la frontière du Turkestan chinois. Ayant rompu avec l'hypocrisie des déportations à l'amiable, il reçut une condamnation administrative du Guépéou, en vertu de l'article 58 du Code pénal sur les menées contre-révolutionnaires. Pour que la chose fût connue de Moscou et du pays – dans quelque mesure – il décida de résister. Il habitait chez Bieloborodov, bolchevik de l'Oural qui avait eu en 1918 à décider du sort de la dynastie des Romanov, récemment encore commissaire du peuple à l'Intérieur, à la Maison des soviets du Granovski pereoulok (anciennement Cheremetievski). C'est là que j'allai prendre congé de lui, quelques jours avant qu'il ne fût enlevé de force et déporté. Des camarades veillaient nuit et jour dans la rue et dans l'immeuble, surveillés eux-mêmes par des agents du Guépéou. Des motocyclistes observaient les allées et venues des autos. Je montai par un escalier de service; à l'étage, une porte gardée: «C'est ici.» Dans la cuisine, Iakovine, mon camarade, dirigeait le service de défense tout en rédigeant un document. Le Vieux me reçut dans une petite chambre donnant sur cour, où il n'y avait qu'un lit anglais et une table chargée de cartes de tous les pays du monde. Vêtu d'une veste d'intérieur fort usagée, alerte et grand, la haute chevelure presque blanche, le teint maladif, il déployait en cage une énergie acharnée. Dans la pièce voisine, on recopiait les messages qu'il venait de dicter; dans la salle à manger, on recevait les camarades qui arrivaient de tous les coins du pays et avec lesquels il s'entretenait à la hâte entre deux coups de téléphone. L'arrestation de tous était possible d'un moment à l'autre. Après l'arrestation, quoi? On ne savait pas, mais on se dépêchait de tirer parti des dernières heures, car c'étaient sûrement les dernières heures. Ma conversation avec Trotski roula principalement sur l'opposition internationale, dont il fallait à tout prix étendre et systématiser l'action. Le Vieux venait de recevoir de Paris les premiers numéros de *Contre le courant*[78] publiés par mes amis Magdeleine et Maurice Paz, et auxquels j'avais collaboré. Il était content du ton et de l'allure de cette publication, il me conseilla de partir, même illégalement, pour la France, afin d'y travailler sur place. Nous étudiâmes un moment les possibilités. «Nous avons engagé une lutte à fond, qui peut durer des années et exiger beaucoup de sacrifices, disait-il. Je pars pour l'Asie centrale, tâchez de partir pour l'Europe… Bonne chance!» Nous nous embrassâmes. Le crépuscule m'aida à dépister les mouchards dans la rue. La foule empêcha le lendemain ou le surlendemain le départ du Vieux en occupant une gare. Le Guépéou vint l'enlever par surprise. Pour que nul mensonge ne fût possible au sujet de son départ, le Vieux laissa cette police politique enfoncer les portes, refusa de marcher, se laissa porter jusqu'à l'auto qui partit vers une petite station déserte. Je pensais qu'il arrivait vraiment au sommet d'une haute destinée. S'il était mystérieusement assassiné, ce que nous craignions tous, il demeurerait le symbole de la révolution poignardée. Vivant, il continuerait sa lutte et son œuvre tant qu'une plume lui resterait entre les doigts, un souffle dans la poitrine, fût-ce au fond des prisons… Plus que la lucidité de ses jugements d'économiste et de politique, plus que la vigueur de son style, cette fermeté faisait de Trotski, à une époque d'usure morale, un homme exemplaire dont la seule existence, fût-

il bâillonné, rendait confiance en l'homme. Le dénigrement n'avait plus de prise sur son nom, la calomnie et l'injure prodiguées à flots finissaient par se retourner contre elles-mêmes, impuissantes, en lui faisant une étrange auréole nouvelle; et lui qui n'avait jamais su former un parti – ses capacités d'idéologue et d'organisateur étant d'un ordre tout à fait différent de celles des secrétaires d'organisations – acquérait, par la vertu de sa force morale et de sa pensée, quelques milliers de dévouements indéfectibles.

Il partit, disparut[79]. Les *Izvestia* annoncèrent en caractères minuscules sa déportation pour «menées insurrectionnelles», accusation extravagante. Dix-huit mois auparavant, un coup de force eût été possible contre le Bureau politique de Zinoviev-Kamenev-Staline, et nous avions, entre opposants, considéré cette possibilité. L'armée et le Guépéou même eussent plébiscité Trotski s'il l'avait voulu; on le lui répétait. Je ne sais pas s'il y eut parmi les dirigeants de l'Opposition de gauche des délibérations formelles à ce sujet, mais je sais que la question fut discutée (fin 1925, début 1926) et que c'est alors que Trotski renonça délibérément au pouvoir par respect d'une loi non écrite qui ne permet pas de recourir aux pronunciamientos au sein d'un régime socialiste; car il y a de trop grandes chances pour que le pouvoir ainsi acquis, même avec les plus nobles intentions, aboutisse ensuite à une dictature militaire et policière, antisocialiste par définition. Trotski écrivit plus tard (en 1935): «À n'en pas douter un coup de force militaire contre la fraction Zinoviev-Kamenev-Staline n'eût présenté aucune difficulté et n'eût même pas provoqué l'effusion de sang; mais le résultat en eût été l'accélération du triomphe de la bureaucratie et du bonapartisme contre lesquels se dressait l'Opposition de gauche[80].» On a rarement mieux fait ressortir que la fin, loin de justifier les moyens, les commande, et que pour la fondation d'une démocratie socialiste les vieux moyens de la force armée sont inappropriés.

Plusieurs dizaines de militants en vue de l'Opposition partaient pour des exils lointains tandis que l'Agence officielle soviétique démentait à l'étranger ce fait même. Pourquoi ce grossier mensonge qui ne pouvait tromper le public que pendant quelques semaines? Racovski était envoyé à Astrakhan, Preobrajenski dans l'Oural, Smilga à Minoussinsk, Sibérie centrale, Radek en Sibérie du Nord, Mouralov dans les forêts de la Tara, Serebriakov, Ivan Smirnov, Sapronov, Vladimir Smirnov, Sosnovski, Voya Vouyovitch ailleurs, nous ne savions pas toujours où, car tout se faisait en secret. Je venais de voir Christian Racovski, rentré de l'ambassade à Paris, descendu à la Sophiiskaïa naberejnia, à l'hôtel réservé aux diplomates. On y rencontrait dans les corridors un Krestinski grave et discret jusque dans sa démarche, le front de bel ivoire; et Karakhane[81], mieux qu'élégant, même en négligé, à cause de son extraordinaire noblesse de traits et de port… Racovski revenait de Paris sans un sou; à cinquante-quatre ans, il envisageait sans illusions, avec bonne humeur, la longue lutte à soutenir. Son visage massif et régulier exprimait un calme presque souriant. Sa femme était plus nerveuse – à cause de lui. Il disait que l'Europe entrait dans une période d'instabilité sans dénouements, qu'il fallait attendre… À quelqu'un qui l'invitait à capituler devant le CC, il répondit doucement: «Je commence à me faire vieux. Pourquoi gâcher ma biographie?»

Je voyais de temps à autre Ivan Nikititch Smirnov, commissaire du peuple aux Postes et Télégraphes, dans son petit cabinet de la Varvarka. À cinquante ans un peu passés, il était grand, droit, maigre, avec un regard timide et ferme, des manières effacées, beaucoup de jeunesse réfléchie dans le regard gris-vert, derrière les lorgnons. Comme je lui demandais un jour si toute la correspondance avec l'étranger était lue (la censure postale n'existait pas officiellement), il me répondit vivement: «Toute. Ne lui confiez rien… Il y a chez moi une

véritable usine du Guépéou qui s'occupe de ça et dans laquelle je n'ai pas le droit d'entrer…» Quand on lui retira son portefeuille ministériel, il fut content. «Ça nous ferait du bien à tous de rentrer pour quelque temps dans le rang…» N'ayant pas un centime, il alla se faire inscrire à la Bourse du travail, au registre des chômeurs, dans sa catégorie de mécanicien de précision. Il espérait ingénument se faire vite embaucher dans une usine. Un petit fonctionnaire rogue vit se pencher devant son guichet ce grand bonhomme grisonnant, à l'œil vif, qui, dans le questionnaire qu'on lui fit remplir, écrivit sous la rubrique du dernier emploi occupé: «commissaire du peuple aux PTT». La Bourse du travail consulta le CC et le Guépéou déporta Ivan Nikititch dans le midi du Caucase, car, si révoltante qu'elle fût, la répression commençait bénignement. À la bataille de Sviajsk, en 1918[82], avec Trotski, Rosengoltz[83], des dactylos, des mécaniciens du train spécial de l'armée, des cuisiniers et des télégraphistes, Ivan Smirnov avait arrêté net la déroute des Rouges et l'offensive victorieuse des Blancs commandés par Kappel[84] et Savinkov. La République naissante fut sauvée ce jour-là par cette poignée d'hommes. Plus tard, en 1920-1921, ce fut Smirnov que Lénine chargea de mettre de l'ordre dans le chaos sibérien et de soviétiser l'Asie russe. Pour la jeune génération, il incarnait sans gestes ni phrases l'idéalisme du parti.

Les déportations suivirent très vite, par centaines. Ainsi dix années de pouvoir, dont les dernières s'étaient écoulées, pour les plus connus, dans le confort des légations, des ministères, des conseils d'administration et des postes de commandement n'avaient nullement démoralisé les révolutionnaires d'Octobre 1917. Leur embourgeoisement apparent de gens bien vêtus se révélait si superficiel qu'ils s'en allaient allègrement vivoter dans des bleds perdus de l'Asie centrale et de la Sibérie, parce que le salut de la révolution l'exigeait. À voir ces départs, je me sentis inexprimablement réconforté. Un certain nombre de communistes s'étaient joints à l'opposition par calcul, en croyant y voir le gouvernement prochain: l'expérience montra qu'ils étaient peu nombreux. Nous les perdîmes sans retour ni regret au premier tournant noir, au bout de quelques mois. De diverses façons, tous les opposants de 1927, qu'ils aient décidé de s'humilier sans fin par fidélité au parti ou de résister sans fin par fidélité au socialisme, tous ont suivi leur terrible chemin jusqu'au bout…

Quel saisissant contraste avec ces hommes formaient les étrangers, écrivains en renom, délégués communistes, invités libéraux de marque, qui fêtaient en ce temps à Moscou le Xe anniversaire de la révolution! Et ils nous offraient des leçons de sagesse. Paul Marion[85] (le futur sous-secrétaire d'État d'un gouvernement Pétain), membre du CC du PC français, promenait à travers Moscou ses mots du boulevard, appréciait les petites Russes et tentait de m'expliquer que nous étions des utopistes, qu'il voyait, lui, très bien les défauts du mouvement communiste, mais qu'il y demeurait parce que c'était «tout de même la seule force…» Ce n'était qu'un Français moyen éveillé – sans intelligence – qui songeait surtout à se débrouiller. En somme: à vendre. Jacques Sadoul me chapitrait amicalement sur le même sujet. Nous étions amis, nous avions de bons et d'émouvants souvenirs communs de Russie et d'Allemagne. J'aimais son intelligence vive et moqueuse, sa nonchalance d'épicurien, sa finesse politique. Le PC français ne lui permettait aucune activité, bien qu'il eût pu faire un leader parlementaire de premier plan. Sa pensée et sa nature étaient d'un socialiste modéré, tout à fait voisin du libéralisme éclairé, mais le besoin de bien vivre l'attachait au service de l'État soviétique. Le vieux Kalinine venait de le décorer de l'ordre du Drapeau rouge et il me racontait que Vaillant-Couturier, pour diminuer l'importance de cette distinction, avait proposé de décorer en même temps de vieux communards dont on ne savait pas au juste s'ils

n'étaient pas de vieux farceurs… «Les chefs de l'opposition, me disait-il, on les enfermera dans de confortables villas en Crimée et on les laissera écrire des bouquins que personne ne lira… Mais vous autres, Serge, qu'est-ce que vous allez prendre!» Nous déjeunions à la table des hôtes étrangers; de jeunes Indiennes, drapées de soies aux sombres couleurs, qui étaient nos voisines, firent dévier un moment l'entretien. Jacques insistait: «Vous allez vous faire persécuter encore et la vie est si belle! Regardez ces formes, cette grâce, songez que…» Nous nous quittâmes affectueusement ainsi. Jacques, décoré et nanti de plusieurs sinécures, rentrait à Paris; je me préparais à «remettre ça», prison, mouise, etc.

Sadoul, du moins, ne prétendait pas à l'apostolat. Barbusse écrivait à ce moment ses livres mystiques, *Jésus*, *Les Judas de Jésus*[86]: invité à Moscou par d'autres Judas. J'admirais *Le feu*; le lyrisme de certaines pages de *Jésus* me semblait de bon aloi. Je trouvai Barbusse, avec qui je correspondais, à l'hôtel Métropole[87], gardé par un secrétaire-interprète (Guépéou) et assisté d'une fort jolie secrétaire-poupée[88]… Je venais des chambres surpeuplées des faubourgs, d'où chaque nuit disparaissaient des camarades, je voyais à des compagnes des yeux trop rougis et trop assombris par l'anxiété, pour être disposé à l'indulgence envers les grandes consciences officielles de l'étranger en tournée chez nous; je savais au surplus qui l'on avait chassé de l'hôtel pour y loger le grand écrivain… Barbusse avait un grand corps maigre et fléchissant, surmonté d'une tête petite, cireuse, creusée, aux lèvres minces d'homme de souffrance. Dès les premiers instants je le vis tout autre, préoccupé de ne point s'engager, de ne point voir ce qui eût pu l'engager malgré lui, préoccupé de voiler une pensée qu'il ne pouvait plus avouer, se dérobant à l'interrogation directe, filant par toutes les tangentes, le regard vague, les mains effilées décrivant des courbes autour des mots confus comme «envergure», «profondeurs», «exaltation», et tout cela pour se faire en réalité le complice des plus forts! Comme on ne savait pas encore si la lutte était bien décidée, il venait de dédicacer longuement un livre à Trotski qu'il n'osait pas aller voir, crainte de se compromettre. Quand je lui parlai de la répression, il feignit d'avoir la migraine, de ne pas entendre, de s'élever à des hauteurs prodigieuses: «Destin tragique des révolutions, envergures, profondeurs, oui, oui… Ah! mon ami!» Je constatai avec une sorte de crispation des mâchoires que j'étais devant l'hypocrisie même[89]. J'appris quelques jours plus tard que le Secours rouge international, dirigé alors par Hélène Stassova, consacrait une forte somme à la création en France d'un hebdomadaire «culturel», sous la direction de Barbusse. Ce fut *Monde*[90]. Et Barbusse m'inscrivit parmi les collaborateurs-fondateurs…

J'avais déployé au cours de nos luttes une activité double: au Centre de Leningrad, à Moscou et à l'étranger, principalement en France, par mes écrits. J'appartenais à Paris à la rédaction de *Clarté*[91]. Je publiais dans cette revue mes articles – signés – sur la *Plate-forme de l'opposition*[92] et sur la Révolution chinoise[93]. Pendant des mois, ceux-ci, avec une clairvoyance dont j'étais moi-même navré, anticipèrent sur les événements. Le dernier, un camarade l'avait signé pour moi[94], mais il restait transparent. Pendant le Congrès du parti, les 11-12 décembre (1927), la fulgurante victoire de la Commune de Canton était survenue singulièrement à point pour réfuter l'Opposition qui considérait la Révolution chinoise comme vaincue pour longtemps. La presse exultait. La *Pravda* publiait des décrets, tout à fait semblables à ceux de la Révolution russe, édictés par les dictateurs communistes de la cité chinoise – derrière lesquels il y avait, sur place, des envoyés du secrétaire général du PC de l'URSS, Lominadze et mon camarade de naguère Heinz Neumann, pressés de fournir au XVe Congrès des dépêches triomphales. Vingt-quatre heures plus tard, la flambée cantonaise

s'éteignait sous des flots de sang; les coolies qui avaient cru se battre pour la justice sociale mouraient par milliers pour le communiqué; et le personnel du consulat soviétique, hommes et femmes, mourait sur le pal. Je rencontrai Preobrajenski.

— Avez-vous écrit sur Canton? me demanda-t-il.

— Oui. Et envoyé…

— Mais vous êtes fou! Ça peut vous coûter des années de prison. Empêchez la publication…

Je modifiai la signature. De façon ou d'autre, je m'attendais à être déporté.

Convoqué enfin devant la Commission de contrôle du rayon central de Leningrad, je comparus devant le tribunal du parti. Un vieil ouvrier triste, Karol, présidait; il y avait une ouvrière, un jeune homme à lunettes, deux ou trois personnes encore autour d'un tapis rouge (et le Comité du parti occupait l'ancien palais en style baroque du grand-duc Serge). Karol semblait n'avoir aucune envie de m'exclure, il me tendit plusieurs perches. Mais il devait poser la question perfide et décisive:

«Quelle est votre attitude envers la décision du Congrès qui a prononcé l'exclusion de l'Opposition?»

Je répondis:

«Je me soumets par discipline à toutes les décisions du parti, mais en tenant celle-là pour une faute grave dont les conséquences seront funestes si elle n'est pas bientôt réparée…»

L'ouvrière au serre-tête rouge se leva et d'une voix stupéfaite:

«Camarade, vous avez bien dit *une faute*? Vous pensez donc que le Congrès du parti peut se tromper et commettre des fautes?»

Je citai l'exemple de la social-démocratie allemande votant la guerre le 2 août 1914, contre les deux seules voix de Karl Liebknecht et d'Otto Rühle[95]. Cette comparaison sacrilège atterra la commission. Je fus exclu sur-le-champ[96]. On appela Vassili Nikiforovitch Tchadaïev. Il fut exclu de même en quelques minutes. Nous sortîmes.

— Nous voici des morts politiques…

— Parce qu'il n'y a plus que nous de vivants…

Peu de jours passèrent. On sonna vers minuit. J'ouvris et compris tout de suite (ce n'était pas difficile): un jeune militaire, un jeune Juif habillé de cuir. Ils perquisitionnèrent, tombèrent en arrêt sur des traductions de Lénine[97]. «Vous les saisissez aussi?», demandai-je ironiquement. «Ne plaisantez pas, répliqua l'un des deux, nous sommes léninistes, nous aussi.» Parfait; nous étions entre léninistes. L'aube flottait sur Leningrad d'un bleu de fond de mer quand je sortis entre ces deux camarades-là, qui s'excusaient de n'avoir pas d'auto disponible:

— Nous avons tant à faire chaque nuit…

— Je sais, dis-je.

Mon fils (sept ans) pleurait quand je l'embrassai en le quittant, mais il m'avait expliqué: «Papa, ce n'est pas de peur que je pleure, c'est de colère.» Je fus conduit à la vieille maison d'arrêt. La carcasse en brique de l'ancien palais de justice, noircie par l'incendie, rappelait, tout à côté, de grandes journées libératrices. Mais dans la lourde bâtisse carrée, peu de choses avaient changé depuis un demi-siècle. Un gardien m'expliqua qu'il y servait depuis une vingtaine d'années: «J'ai conduit Trotski à la promenade après la révolution de 1905…» Une fierté lui en restait et il était prêt à recommencer… Dans un corridor, pendant une de ces attentes qui précèdent l'incarcération, je m'assis à côté d'un beau gars qui me reconnut et

me souffla à l'oreille: «Arnold, opposant du rayon de Viborg, un tel, un tel, un tel sont arrêtés…» Bien. Fallait-il s'attendre à autre chose? Je gravis à travers des demi-ténèbres des escaliers de fer suspendus aux étages de la prison. De loin en loin, des lampes brûlaient sur les tables d'angle des surveillants de quartier. Une porte s'ouvrit pour moi, au cinquième ou au sixième dans l'épaisse maçonnerie noire. La sombre cellule était déjà habitée par deux hommes: un ancien officier, ingénieur municipal, accusé d'avoir vendu de la glace de la Neva pour son propre compte, alors qu'il devait la débiter pour le Soviet; et un être de crasse, de folie murmurante, de souffrance inutile, une sorte de clochard fou, arrêté rôdant près du cimetière catholique; il vendait là de petites croix en métal. D'origine polonaise, on l'accusait d'espionnage… Cet être au vieux visage ratatiné ne se lavait jamais, ne parlait jamais, toujours murmurant des oraisons. Plusieurs fois par jour, il s'agenouillait pour prier en se frappant le front contre le bord du lit. Un murmure un peu effrayant me réveillait la nuit et je le voyais à genoux, les mains jointes. Vint ensuite un petit comptable accusé d'avoir servi dans l'Armée blanche de l'amiral Koltchak. Le juge d'instruction affirmait reconnaître en lui un officier blanc. Tout cela est inhumainement grotesque. J'apprenais que la prison était bondée de victimes sur lesquelles s'acharnaient des fonctionnaires qui étaient professionnellement des obsédés, des maniaques et des tortionnaires. Je relisais dans une pénombre perpétuelle Dostoïevski que de doux sectateurs emprisonnés, qui géraient la bibliothèque, me passaient avec sympathie. Les gars du service général nous apportaient joyeusement deux fois par jour «la soupe à s'rincer l'cul», immangeable au premier abord, mais que l'on attendait impatiemment dès le quatrième jour. De ces gars, un blond râblé au sourire décoloré ne reparut pas un matin, et les autres avaient des mines renfrognées. Nous sûmes que cet absent, on l'avait fusillé dans la nuit. Il ne s'y attendait plus, ça durait depuis des mois, il se croyait gracié. On vint le quérir un peu avant l'aube. «Fais tes adieux aux copains, et pas d'histoires, hein!» Accusé d'espionnage pour s'être illégalement rendu en Pologne et en être revenu. Un gars de la frontière. Sa mort ne servait pas même d'exemple, puisqu'elle restait secrète. Un chemisier de la Sadovaïa, accusé d'avoir trompé le fisc, était notre voisin; il enjamba le garde-fou de la galerie, sauta dans le vide, y trouva le repos éternel. Quelqu'un dans le voisinage tenta de se pendre et quelqu'un de s'ouvrir les veines. Nous n'avions de ces drames que des échos étouffés. Nos jours s'écoulaient tranquillement, sans anxiété particulière ni mauvaise humeur, car nous étions deux sur trois dans la cellule à garder l'équilibre: et l'on parlait socialisme. J'invoquais dans mes épîtres au procureur la constitution et les lois soviétiques. Fine plaisanterie.

Mon arrestation, ayant fait quelque bruit à Paris[98], fut jugée gênante en haut lieu. J'étais bien décidé à ne consentir aucune abjuration; on se contenta de ma part de l'engagement de ne participer à aucune activité «antisoviétique». Odieux jeu de mots, car l'antisoviétisme ne nous concernait en rien. Je n'oublierai jamais la douceur merveilleuse des jeunes feuillages le long des quais de la Fontanka, dans la nuit blanche où je rentrai chez moi après sept ou huit semaines de retraite. Le portier de la maison s'était fort bien expliqué mon arrestation: «Déjà sous l'ancien régime, disait-il, les intellectuels comme ça, on les arrêtait toujours à la veille du 1er Mai[99]…» À Paris, Vaillant-Couturier publiait dans *L'Humanité* que j'avais été traité en prison avec les plus grands égards. Barbusse m'envoya des lettres embarrassées pour s'excuser d'avoir, en apprenant mon arrestation, rayé mon nom de la liste des collaborateurs de *Monde*[100]…

Tchadaïev, auquel Paris ne s'intéressait pas, demeura six mois en prison; puis un ami personnel, membre du gouvernement, l'en tira. Comme il n'abjurait pas, sa présence à Leningrad parut indésirable. La *Krassnaïa Gazeta* l'envoya enquêter dans les kolkhozes du Kouban. Il finissait sa vie, croyant la commencer, dans l'enthousiasme d'un nouveau départ. Nous passâmes plusieurs heures à ramer sur le lac de Detskoïe Selo, dans le décor du parc impérial. Vassili Nikiforovitch me vantait la prison, bienfaisante retraite où l'on prend mesure de soi-même. Il doutait du redressement du parti, que beaucoup croyaient en train de s'accomplir.

Au Kouban, il tomba avec son bloc-notes, son regard scrutateur, ses questions précises, au milieu des combines les plus véreuses. Combine, la construction du port de Touapse, combine l'aménagement des plages, combine la réfection des routes, combine la collectivisation de l'agriculture! Le «banditisme» intervenait sur les routes noires pour écarter les enquêteurs indiscrets. Le 26 août 1928[101], par un soir d'été plein du chant des cigales, les autorités locales engagèrent vivement Tchadaïev à partir en voiture, avec d'autres personnes, pour le bourg voisin. Voyage de nuit à travers la steppe et les champs de maïs. Un milicien accompagnait la caravane; il se sauva le premier quand des voix brutales sortirent de la nuit, criant: «Stop! Halte!» La voiture de Tchadaïev fut la seule que l'on retint au bord de la route. Le cocher entendit mon pauvre Vassili discuter avec les bandits: «Qu'est-ce qui vous prend? On est tous des hommes! Pourquoi?» Je ne revis de lui que d'épouvantables photos: les balles déformées des fusils sciés lui avaient monstrueusement déchiré le visage et la poitrine. Nous voulûmes lui faire des obsèques dans la ville qu'il aimait. N'était-il pas un combattant de l'an dix-sept? Le Comité de Leningrad s'y opposa: n'était-il pas exclu? Ses assassins demeurèrent naturellement inconnus. Une pierre, avec une inscription, érigée à l'endroit de sa mort, fut brisée en morceaux…

CHAPITRE 7

LES ANNÉES DE RÉSISTANCE (1928-1933)

Ce furent cinq années de résistance d'un homme seul – entouré de sa famille, c'est-à-dire de créatures faibles – à l'écrasante et incessante pression d'un régime totalitaire. Pour son gagne-pain, pour sa carte d'alimentation, pour son logement, pour son combustible pendant le rude hiver russe, l'individu dépend de l'État-parti contre lequel il est absolument sans défense. Et celui qui s'est dressé contre l'État-parti au nom de la liberté d'opinion porte partout où il va la marque du suspect. Le peu de liberté qui lui reste et son courage même – qui paraît insensé – suscitent un étonnement mêlé d'inquiétude.

Les dirigeants de l'Opposition vaincue espéraient créer une organisation clandestine assez forte pour se faire un jour réintégrer dans le parti avec le droit de parole et d'influence. Je ne partageais pas cette illusion. Je disais que l'illégalité échouerait pour deux raisons: la puissance illimitée de l'appareil policier écraserait tout – et notre fidélité doctrinale et sentimentale au parti nous rendait vulnérables aux manœuvres politiques et plus encore à la provocation policière. Je disais que nous devions, plutôt que de nous laisser refouler dans l'illégalité, défendre au grand jour notre droit d'exister, de penser, d'écrire; former au grand jour une opposition rigoureusement loyale, sans organisation, mais rigoureusement intransigeante… Discussion purement académique, les deux choses étant légalement impossibles.

Des opposants connus, au début de 1928, Alexandra Bronstein[1] et moi demeurions seuls en liberté à Leningrad; à Moscou, Andrès Nin[2] était libre, mais «démissionné» de son secrétariat de l'Internationale des syndicats rouges et très surveillé à l'hôtel Lux. Sa qualité d'étranger lui épargnait la prison. D'entre les Russes, Boris Mikhaïlovitch Eltsine[3], bolchevik de 1903, fondateur du parti, ex-président du Soviet d'Iekaterinbourg (Sverdlovsk) en 1917, était libre aussi parce que le Guépéou avait besoin, pour un temps, de sa présence dans la capitale. Malade, le vieil Eltsine se confiait, pour maintenir les liaisons et la vie spirituelle d'infimes cercles de militants, à un collaborateur jeune actif – et invulnérable –, nommé Mikhaïl Tverskoy, qui était un agent du Guépéou. Tverskoy rédigea des tracts idiots, aussitôt qualifiés – et ils étaient faits pour cela – «documents antisoviétiques», fit arrêter les derniers sympathisants de l'Opposition dans les usines de Moscou et nous arriva à Leningrad, afin disait-il, de «nous aider à nous réorganiser». Alexandra Bronstein et moi, nous refusâmes de le recevoir. Il créa vite, sans que nous puissions l'en empêcher, une ombre d'organisation d'une cinquantaine d'ouvriers pour, en deux mois, la faire bruyamment rallier à la «ligne générale», tandis que les résistants étaient jetés en prison. Cette manœuvre policière se répéta dans tous les centres ouvriers. Le désarroi moral des communistes la facilitait. Opposants et officiels surenchérissaient de fidélité au parti, les opposants étant de beaucoup les plus sincères…

Personne ne consentait à voir le mal aussi grand qu'il était. Que la contre-révolution bureaucratique fût arrivée au pouvoir et qu'un nouvel État despotique sortît de nos mains

pour nous écraser en réduisant le pays au silence absolu, personne, personne d'entre nous ne voulait l'admettre. Du fond de son exil d'Alma-Ata, Trotski soutenait que ce régime restait le nôtre, prolétarien, socialiste, bien que malade; le parti qui nous excommuniait, nous emprisonnait, commençait à nous assassiner, demeurait le nôtre et nous continuions à tout lui devoir; il ne fallait vivre que pour lui, ne pouvant servir la révolution que par lui. Nous étions vaincus par le patriotisme du parti; il suscitait notre rébellion et il nous dressait contre nous-mêmes.

Ce mot courait de bouche en bouche:

— On dit, Ivanov, que tu sympathises avec l'Opposition?

— Moi? Jamais! J'ai femme et enfants, voyons!

Je passai un triste quart d'heure avec l'ouvrier manchot qui vint me consulter. Abjurerait-il? C'était un homme de quarante ans, sérieux et passionné. Il me disait d'une voix étranglée: «Je ne penserai jamais autrement. Nous sommes tellement dans la vérité! Mais si l'usine me met à la porte, je suis fini. Je ne retrouverai plus de travail avec mon seul bras valide…» Adapté à la surveillance d'une machine, on le tenait bien. Il s'était battu à Arkhangelsk, en Pologne, en Yakoutie pour en arriver là avec son moignon, ses mioches et sa conscience. Qu'aurais-je fait à sa place? «Garde ton âme, lui répondis-je, puisque c'est tout ce qui te reste…» Pas facile à garder, l'âme, car, l'abjuration signée, le parti exigeait que vous vinssiez à la tribune condamner vos erreurs d'hier, dénoncer vos compagnons d'hier, et pas une fois, dix fois, sans cesse. Ce n'était jamais assez d'humiliation. Le tournant politique du CC acheva de brouiller les idées.

Trois mois après notre exclusion, la crise du blé[4] que nous avions annoncée éclatait, compromettant l'approvisionnement des villes et de l'armée. Les paysans, ayant acquitté l'impôt, se refusaient à livrer leur blé à l'État, faute d'en recevoir un prix suffisant. Le CC décréta des réquisitions, par application abusive de l'article 107 du Code sur la dissimulation des stocks. Des détachements de jeunes communistes parcoururent les campagnes, raflant les céréales, le lin, le tabac, le coton, selon la contrée. On trouva, comme au temps de la guerre civile, des communistes, le crâne fendu, au bord des routes. Des meules confisquées brûlèrent. Le fourrage manqua tout à fait; les ruraux assiégèrent les boulangeries des villes pour nourrir leur bétail de pain noir acheté au prix taxé.

Les réquisitions n'étaient qu'un expédient. La politique, Molotov l'avait esquissée au XVe Congrès[5] du parti: développement des exploitations agricoles collectives (kolkhozes) ou fabriques de grains de l'État (sovkhozes). On prévoyait un développement lent qui eût pris de longues années, les exploitations collectives ne pouvant supplanter la culture parcellaire qu'au fur et à mesure que l'État leur fournirait l'outillage indispensable à la motoculture. Mais en fait, par les réquisitions, on avait déclaré la guerre à la paysannerie. Si l'État confisque les grains, à quoi bon semer? Au printemps suivant, la statistique constatera le rétrécissement des emblavures. Grève des cultivateurs. Une seule façon de les contraindre: la coopération obligatoire administrée par les communistes. Réussira-t-on par la persuasion? Il arrive que le cultivateur indépendant qui a résisté à l'agitation-contrainte est plus libre et mieux nourri que l'autre. Le gouvernement conclut que la collectivisation doit être totale et tout de suite. Mais les gens de la terre se défendent âprement. Comment briser leur résistance? Par l'expropriation et la déportation en masse des riches (les koulaks) et de tous ceux que l'on voudra qualifier de koulaks. C'est ce que l'on appelle la «liquidation des koulaks en tant que classe». Saura-t-on jamais quelle désorganisation de l'agriculture en

résulte? Les paysans, plutôt que de livrer leur bétail au kolkhoze, le détruisent, vendent la viande et se font des bottes avec le cuir. Avec la destruction du bétail, le pays passe de la disette à la famine. Carte de pain dans les villes, marché noir, effondrement du rouble et des salaires réels. Il faudra les passeports intérieurs pour retenir malgré elle la main-d'œuvre qualifiée dans les usines. La collectivisation totale tournant au désastre, on la déclarera achevée à 68 %, trop tard du reste, en mars 1930, au plus fort de la famine et de la terreur.

Les femmes venaient délivrer les vaches prises par le kolkhoze, elles faisaient aux bêtes un rempart de leur corps: «Tirez donc, brigands!» Et pourquoi ne tirerait-on pas sur ces rebelles? En Russie blanche, quand on vit couper le crin des chevaux pour l'exportation, sans se douter que les bêtes en crèveraient, les femmes entourèrent le chef du gouvernement local, Golodied (fusillé ou suicidé depuis en 1937) et, tout à coup, soulevèrent, furieuses, leurs sarafanes sous lesquels elles étaient nues: «Tiens, salaud! Prends-le si tu l'oses, notre crin, tu n'auras pas celui des chevaux!» Dans un bourg du Kouban dont la population tout entière fut déportée, les femmes se dévêtirent dans les demeures, pensant qu'on n'oserait pas les en faire sortir nues; on les chassa telles, à coups de crosses, vers des wagons à bestiaux… Tcheboldaev, du CC, présidait aux déportations en masse de cette région, ne se doutant pas qu'il serait, pour son zèle même, fusillé en 1937[6]. Terreur dans les moindres hameaux. Il y eut jusqu'à plus de trois cents foyers de soulèvements paysans à la fois dans l'Eurasie soviétique.

Par trains entiers, les paysans déportés partaient vers le Nord glacial, les forêts, les steppes, les déserts, populations dépouillées de tout; et les vieillards crevaient en route, on enterrait les nouveau-nés sur le talus des routes, on semait dans toutes les solitudes de petites croix de branchages ou de bois blanc. Des populations, traînant sur des chariots tout leur pauvre avoir, se jetaient vers les frontières de Pologne, de Roumanie, de Chine et passaient – pas toutes entières, bien sûr – malgré les mitrailleuses. En un long message au gouvernement, d'un style noble, la population de l'Abkhazie sollicita l'autorisation d'émigrer en Turquie. J'ai vu et su tant de choses sur le drame de ces années noires qu'il me faudrait un livre pour en témoigner. J'ai parcouru plusieurs fois l'Ukraine affamée, la Géorgie en deuil et durement rationnée. J'ai séjourné en Crimée pendant la famine, j'ai vécu toute la misère et l'anxiété des deux capitales plongées dans le dénuement, Moscou et Leningrad. Combien de victimes fit la collectivisation totale, résultat de l'imprévoyance, de l'incapacité et de la violence totalitaires?

Un savant russe, M. Prokopovitch[7], fit ce calcul d'après les statistiques soviétiques officielles – au temps, du reste, où l'on emprisonnait et fusillait les statisticiens.

Jusqu'à 1929, le nombre de foyers paysans ne cesse de s'accroître:

1928: 24 500 000 foyers
1929: 25 800 000 foyers

La collectivisation finie en 1936, il n'y a plus que vingt millions six cent mille foyers. En sept années près de cinq millions de familles ont disparu.

Les transports s'épuisaient, tous les plans de l'industrialisation étaient bouleversés pour faire face aux nouveaux besoins. C'était, selon un mot juste de Boris Souvarine[8], «l'anarchie du plan». Ingénieurs agronomes et savants dénonçaient courageusement les erreurs et les excès; on les arrêta par milliers, on leur fit de grands procès de sabotage pour détourner sur quelques-uns les responsabilités. Le rouble s'évanouissait: on fusilla les thésaurisateurs de

monnaie-argent (1930). Crise de l'industrie houillère et procès de sabotage de Chakty[9], cinquante-trois techniciens accusés, exécutions (1928). La viande manquait naturellement: exécution du professeur Karatyguine et de ses quarante-sept coaccusés[10], pour sabotage du ravitaillement en viande. Exécution sans procès. Le jour du massacre de ces quarante-huit, Moscou recevait Rabindranath Tagore[11] et l'on parlait d'abondance, dans une belle soirée officielle, du nouvel humanisme. En novembre 1930, procès du «parti industriel[12]» dont l'ingénieur-agent provocateur Ramzine (gracié) se reconnaît le leader; il reconnaît avoir préparé une intervention militaire contre l'URSS à Londres, Paris, Varsovie. Délire, cinq fusillés. À la même époque, un «parti paysan», avec les professeurs Makarov et Kondratiev, adversaires de la collectivisation totale, est liquidé dans les ténèbres[13]. Procès délirant des vieux socialistes (menchevisants) de la Commission du plan, Groman, Guinzbourg, l'historien Soukhanov, Roubine, Cher[14]… Procès secret des fonctionnaires du commissariat des Finances, Iourovski et autres. Procès secret des bactériologues, plusieurs morts en prison. Exécution des trente-cinq dirigeants du commissariat de l'Agriculture, tous accusés de sabotage; parmi eux, plusieurs vieux communistes connus (Connor, Wolfe, vice-commissaires du peuple, Kovarski). Procès secret des physiciens et déportation de l'académicien Lazarev. Procès secret des historiens Tarle, Platonov, Kareïev[15]…

Je ne puis pas, dans ces pages de souvenirs, donner un témoignage complet sur ces événements et l'ambiance effroyable dans laquelle ils se déroulèrent[16]. Je connaissais des intellectuels de toutes les catégories, j'étais lié de vieille sympathie à divers des accusés et des disparus de ces drames. Je ne veux que consigner ici quelques faits:

— L'accusation de sabotage adressée à des milliers, voire à des dizaines de milliers de techniciens, était en général une calomnie monstrueuse uniquement justifiée par la nécessité de trouver des responsables à une situation économique devenue intenable. L'étude serrée d'une foule de cas le démontre irréfutablement. On fit d'ailleurs constamment appel au patriotisme des techniciens pour leur arracher des aveux. Tout se passait dans l'industrialisation au milieu d'un tel gâchis et sous un régime autoritaire tellement intraitable qu'il était possible de trouver du «sabotage» partout, à toute heure. Je pourrais citer des exemples sans nombre. Mon beau-frère décédé, l'ingénieur-constructeur Khayn, diplômé à Liège, construisait un grand sovkhoze non loin de Leningrad. Il me disait: «À la vérité, je ne devrais pas construire. Les matériaux me font défaut, arrivent en retard, sont d'une qualité lamentable. Si je refuse de travailler dans ces conditions insensées, je serai traité de contre-révolutionnaire et envoyé dans un camp de concentration. Je construis donc comme je peux, avec ce que j'obtiens, tous les projets étant faussés, et je puis être d'un jour à l'autre accusé de sabotage. Je serai en retard sur le plan, ce qui permettra une fois de plus de m'accuser de sabotage. Quand j'adresse des mémoires détaillés à mes dirigeants, ils me répondent que je prends contre eux des précautions paperassières et que nous vivons une époque de lutte acharnée: votre devoir est de surmonter les obstacles!» Cas typique. J'ajoute qu'à ma connaissance la mentalité du technicien est radicalement opposée au sabotage, dominée par l'amour de la technique et du travail bien fait. Dans ces conditions infernales, les techniciens soviétiques s'enthousiasmaient pour leur travail et, tout compte fait, firent merveille.

— Le «parti industriel» – comme le «parti paysan» des grands agronomes – ne fut qu'une invention policière sanctionnée par le Bureau politique. Il y avait à la vérité une «mentalité technocratique» assez répandue. J'entendais couramment mes amis ingénieurs parler de l'avenir avec confiance et soutenir que dans l'URSS industrialisée à neuf, le véritable pouvoir

appartiendrait tout naturellement aux techniciens capables de diriger et de faire progresser la nouvelle organisation économique. Les techniciens se sentaient indispensables et largement supérieurs aux hommes du gouvernement.

— Beaucoup furent châtiés pour avoir en réalité prévu les conséquences désastreuses de certaines décisions du gouvernement. Le vieux socialiste Groman fut arrêté après avoir eu à la Commission du plan une vive altercation avec Milioutine[17]. Groman, à bout de nerfs, criait que l'on menait le pays aux abîmes.

— Bien qu'il y eût de l'espionnage étranger, les complots des techniciens avec les gouvernements de Londres, deParis, de Varsovie, et avec l'Internationale socialiste relevaient uniquement de la psychose du complot de l'imposture politique. Au cours du procès dit du «Centre menchevik», les accusés – qui avouaient, naturellement – se firent prendre en flagrant délit de mensonge en inventant par ordre un voyage en URSS du vieux leader menchevik Abramovitch[18]. Plus tard, l'historien Soukhanov, enfermé à l'isolateur de Verkhneouralsk, fit circuler parmi les prisonniers politiques des documents relatant comment le texte des aveux avait été établi pour lui et ses coaccusés par les instructeurs du Guépéou, comment on avait fait appel à leur patriotisme tout en les menaçant de mort, quels engagements les inquisiteurs avaient pris envers eux. (Soukhanov fit de longues grèves de la faim pour obtenir la liberté qui lui avait été promise[19]; il disparut en 1934.) Pendant le procès du «Centre menchevik», je rencontrais tous les jours des personnes liées aux accusés et j'étais à même de suivre ligne à ligne le développement du mensonge dans les dépositions.

— Le Bureau politique savait exactement la vérité. Les procès ne lui servaient qu'à manœuvrer l'opinion à l'intérieur et à l'étranger. Le Bureau politique dictait les sentences. Le Guépéou organisait, avec les techniciens condamnés, des Bureaux de travail qui continuaient à travailler pour l'industrialisation. Certains techniciens étaient promptement réhabilités. Il m'arriva de dîner avec un grand spécialiste de l'énergétique qui avait été, en vingt mois, condamné à mort, gracié, envoyé dans un camp de concentration (Bureau de travail), réhabilité, décoré… Le physicien Lazarev[20] fut ainsi réhabilité. L'académicien-historien Tarle[21], le seul historien soviétique non marxiste en renom, fit de longs mois de prison, fut déporté à Alma-Ata: il est aujourd'hui l'historien le plus officiel de l'URSS (1942). L'ingénieur Ramzine[22], complice à l'en croire de Poincaré et de Winston Churchill dans la «préparation de la guerre contre l'URSS», condamné à la peine capitale, fut gracié, continua ses travaux scientifiques dans une clémente captivité et fut réhabilité au début de 1936, avec ses principaux complices, pour services émérites rendus à l'industrialisation.

Par contre, les vieux socialistes du prétendu «Centre menchevik» ont disparu.

— J'ai vécu des années dans l'ambiance de ces procès. Que de fois n'ai-je pas entendu des proches ou des amis d'accusés commenter leurs aveux avec une stupeur désespérée: «Mais pourquoi ment-il ainsi?» J'ai entendu discuter par le menu tels points de réquisitoire qui jamais ne résistaient à une analyse. Personne, dans la société instruite du moins, ne croyait à ces comédies judiciaires dont on voyait très bien l'objet. Le nombre des techniciens qui refusaient d'avouer et disparaissaient dans les prisons sans procès était d'ailleurs beaucoup plus grand que celui des accusés complaisants. Le Guépéou savait pourtant briser les résistances. J'ai connu des hommes qui avaient passé par l'«interrogatoire ininterrompu» pendant vingt ou trente heures, jusqu'à épuisement complet des forces nerveuses. D'autres que l'on avait interrogés sous menace d'exécution immédiate. Je me souviens de ceux qui, comme l'ingénieur Khrennikov[23], moururent «en cours d'instruction». Paltchinski,

technocrate, accusé de sabotage dans l'industrie prospère de l'or et du platine, aurait été tué d'un coup de revolver par le juge d'instruction qu'il venait de souffleter. Il fut porté fusillé ensuite, avec von Meck[24], vieil administrateur des chemins de fer, dont Rykov, président du Conseil des commissaires du peuple, reconnaissait la probité et promettait la libération.

— J'étais très lié avec plusieurs collaborateurs scientifiques de l'Institut Marx-Engels, dirigé par David Borissovitch Riazanov, qui en avait fait un établissement scientifique d'une belle tenue. Un des fondateurs du mouvement ouvrier russe, Riazanov, atteignait, avec la soixantaine, le sommet d'une destinée qui pouvait paraître une exceptionnelle réussite en des temps aussi cruels. Il avait consacré une grande partie de sa vie à la plus scrupuleuse étude de la biographie et des textes de Marx – et la révolution le comblait; dans le parti, son indépendance d'esprit était respectée. Seul, il avait sans cesse élevé la voix contre la peine de mort, pendant la terreur même, sans cesse réclamé la stricte limitation des droits de la Tchéka puis du Guépéou. Les hérétiques de toutes sortes, socialistes mencheviks ou opposants de gauche ou de droite, trouvaient paix et travail dans son Institut, pourvu qu'ils eussent l'amour de la connaissance. Il restait l'homme qui avait dit en pleine conférence: «Je ne suis pas de ces vieux bolcheviks que pendant vingt ans Lénine traita de vieux imbéciles…» Je l'avais rencontré plusieurs fois: corpulent, les traits forts, barbe et moustaches drues et blanches, regard attentif, front olympien, tempérament orageux, parole ironique… On arrêtait naturellement souvent ses collaborateurs hérétiques et il les défendait avec circonspection. Il avait ses entrées partout, les dirigeants redoutaient un peu son franc-parler. On venait de consacrer sa renommée en fêtant ses soixante ans et son œuvre, quand l'arrestation du menchevisant Cher, un intellectuel névrosé, qui fit promptement tous les aveux qu'on voulut bien lui dicter, mit Riazanov hors de lui. Ayant appris que l'on montait un procès contre de vieux socialistes en leur imposant des confessions bouffonnement monstrueuses, Riazanov s'emporta, répéta chez des membres du Bureau politique que c'était déshonorer le régime, que tout ce délire organisé ne tenait pas debout et que Cher, au surplus, était une sorte de demi-fou. Pendant le procès dit du «Centre menchevik», l'accusé Roubine[25], protégé de Riazanov, met tout à coup celui-ci en cause et l'accuse d'avoir caché à l'Institut des documents élaborés par l'Internationale socialiste sur la guerre contre l'URSS! Tout ce qui se disait à l'audience étant concerté d'avance, cette révélation sensationnelle survenait par ordre. Convoqué la nuit même au Bureau politique, Riazanov eut avec Staline une violente altercation. «Où sont les documents?», criait le Secrétaire général. Riazanov répondait avec violence: «Vous ne les trouverez nulle part à moins de les apporter vous-même!» Il fut arrêté, emprisonné, déporté dans de petites villes de la Volga, voué à la misère et à la déchéance physique; les bibliothécaires reçurent l'ordre d'expurger des bibliothèques ses œuvres et ses éditions de Marx. Pour qui connaît la politique de l'Internationale socialiste et le caractère de ses dirigeants, Fritz Adler, Vandervelde, Abramovitch, Otto Bauer, Bracke[26], l'accusation forgée est du grotesque le plus invraisemblable. S'il fallait l'admettre, Riazanov, traître, méritait la mort; on se borna à l'exiler. En écrivant ce livre, j'apprends qu'il est mort il y a une couple d'années (en 1940?) dans la solitude et la captivité, nul ne sait exactement où.

— N'y avait-il donc dans le procès du «Centre menchevik» aucun fond de vérité? Nikolaï Nikolaïevitch Soukhanov (Himmer), menchevik rallié, membre du Soviet de Petrograd à partir de sa formation en 1917, auteur d'une dizaine de volumes de notes précieuses sur le début de la révolution[27], collaborateur des Commissions du plan, comme ses coaccusés

Groman, Guinzbourg, Roubine[28], tenait une sorte de salon où l'on parlait très librement, entre intimes, et où l'on estimait en 1930 la situation du pays comme tout à fait catastrophique: elle l'était indéniablement. On avait envisagé là, pour sortir de la crise, la formation d'un nouveau gouvernement soviétique, avec les meilleures têtes de la droite du parti (Rykov, Tomski, Boukharine?)[29], des vétérans du mouvement révolutionnaire russe et le légendaire chef d'armée Blücher. Il faut souligner que pendant près de trois ans, entre 1930 et 1934, le nouveau régime totalitaire ne se maintint que par la terreur, contre toute prévision rationnelle et paraissant sans cesse sur le point de s'effondrer.

Dès 1928-1929, le Bureau politique reprend à son propre compte les grandes idées directrices de l'Opposition exclue – sauf bien entendu la démocratie ouvrière! – et les applique avec une violence impitoyable. Nous avions proposé l'impôt sur les paysans riches – on les supprime! Nous avions proposé des restrictions et des changements à la Nouvelle Politique économique – on l'abolit! Nous avions proposé l'industrialisation – on la fait, dans des proportions colossales que, pourtant qualifiés de «superindustrialistes», nous n'avions pas osé rêver et qui infligent au pays d'immenses souffrances. En pleine crise économique mondiale, pour trouver de l'or, on exporte les vivres au prix le plus bas et la Russie entière crève de faim. Dès 1928-1929, beaucoup d'opposants se rallient à la «ligne générale», abjurent leurs erreurs, puisque, disent-ils, «on applique tout de même notre programme» – et aussi parce que la République est en péril, et enfin parce qu'il vaut mieux se soumettre et construire des usines que défendre les grands principes dans l'inaction forcée des captivités. Piatakov était pessimiste depuis des années. Il répétait que la classe ouvrière européenne et russe traversait une longue phase de dépression, qu'il n'y avait rien à attendre d'elle avant longtemps, qu'il n'avait livré la bataille de l'Opposition que pour le principe et par amitié pour Trotski; il capitula pour diriger la banque et l'industrialisation. Ivan Nikititch Smirnov dit en substance à un de mes amis: «Je ne peux pas subir l'inaction. Je veux bâtir! De façon barbare et souvent stupide, le CC bâtit pour l'avenir. Nos divergences idéologiques ont peu d'importance devant la construction des grandes industries nouvelles.» Il capitula. Smilga aussi[30]. Le mouvement de soumission au CC entraîna en 1928-1929 la plupart des cinq mille opposants arrêtés (il y avait eu entre cinq et huit mille arrestations).

Les prisons et les déportations du début furent en somme fraternelles. Les autorités locales, voyant arriver des condamnés politiques qui étaient de grands militants et des hommes du pouvoir de la veille, se demandaient si ce n'était pas en outre les hommes du pouvoir du lendemain. Radek menaçait les chefs du Guépéou de Tomsk: «Attendez un peu que je capitule et je vous ferai voir de quel bois je me chauffe!» Six mois après l'exclusion de la gauche du parti – notre exclusion – le Bureau politique et le CC se déchiraient âprement, l'opposition de droite, Rykov, Tomski, Boukharine[31], se dressant contre Staline, contre sa politique de collectivisation forcée à toute allure, contre les périls de l'industrialisation hâtive et sans ressources, au prix de la famine, contre les mœurs totalitaires. Le chef du Guépéou, Heinrich Grigorievitch Iagoda[32], sympathisait aussi avec la droite. Mus par des mobiles personnels demeurés inconnus, Kalinine et Vorochilov[33], qui étaient pourtant de la droite, donnèrent une majorité à Staline et à Molotov. L'opposition de droite fut plus un état d'esprit qu'une organisation et par instants elle embrassa la grande majorité des fonctionnaires, avec les sympathies du pays entier. Mais, inspirée par des hommes de tempérament modéré, qui plusieurs fois manquèrent de décision, elle se laissa sans cesse manœuvrer, calomnier et finalement écraser. En 1928, Trotski, exilé à Alma-Ata[34], nous

écrivait que la droite représentant le péril du glissement vers le capitalisme, nous devions soutenir contre elle le «centre» – Staline. Staline fit pressentir jusque dans les prisons les leaders de l'opposition de gauche: «Me soutiendrez-vous contre eux si je vous fais réintégrer dans le parti?» Nous en discutâmes avec hésitation. À l'isolateur, c'est-à-dire à la prison de Souzdal, Boris Mikhaïlovitch Eltsine demanda à réunir d'abord une conférence d'opposants exclus et posa la question du retour de Trotski. Les pourparlers s'arrêtèrent là.

En 1929, le dernier carré de notre opposition s'est réduit à Trotski, Mouralov[35], déporté sur l'Irtych, dans les forêts de la Tara, Racovski[36], petit fonctionnaire du plan à Barnaoul, Sibérie centrale; Fedor Dingelstedt[37] dans un bourg de Sibérie centrale; Maria Mikhaïlovna Ioffe[38] en Asie centrale; une belle équipe de jeunes dans les prisons, avec Eléazar Solntsev, Vassili Pankratov, Vassili Feodorovitch Pankratov, Grigorii Iakovine[39]. En liberté, à Moscou, Andrès Nin, à Leningrad, Alexandra Bronstein et moi-même. En prison, Léon Sosnovski[40]. Dans les prisons, quelques centaines de camarades soutiennent des grèves de la faim et des luttes parfois sanglantes, en déportation, quelques centaines d'autres attendent la prison. Notre activité intellectuelle est très grande, notre action politique nulle. Au total, nous devons être moins d'un millier. Entre nous et les «capitulards», pas de relations, une vive hostilité grandissante.

Les intraitables Timofeï Vladimirovitch Sapronov et Vladimir Mikhaïlovitch Smirnov[41] sont, le premier déporté en Crimée – malade –, le second dans un isolateur où il perd lentement la vue.

Nous réussissons à maintenir entre nous quelques liaisons. Je rencontre un soir, à Moscou, dans la chambre d'hôtel de Panaït Istrati[42], une vieille dame maigre, qui est une militante roumaine de grande réputation, Arbory-Rallé[43], et l'on parle de Trotski. Nous étions inquiets à son sujet, car, enlevé d'Alma-Ata, il avait disparu. Arbory-Rallé dit «qu'elle connaissait bien l'ambition insatiable de cet homme et qu'il avait maintenant obtenu du CC un passeport pour l'étranger…». «Comment pouvez-vous colporter ça – demandais-je sans ménagement – quand vous savez pertinemment que c'est faux?» La vieille femme me considéra avec méchanceté et dit seulement: «Vous n'êtes plus communiste!» Elle partie, Panaït Istrati éclata: «Nom de Dieu! Je ne croyais pas que l'on puisse ainsi avilir les gens! Explique-moi comment est-ce possible après une révolution?» De nouvelles arrestations en masse venaient d'avoir lieu dans les quartiers ouvriers de Moscou, on parlait de cent cinquante «trotskistes» jetés en prison. Et nous rendîmes visite, Istrati et moi, au président de l'Exécutif central des Soviets, Mikhaïl Ivanovitch Kalinine. Nous allions le voir à propos d'une tentative criminelle dirigée contre mes proches. Kalinine travaillait dans un petit bureau clair, très sobrement meublé, d'une maison sans apparence, voisine du Kremlin. Il avait le teint fripé, le regard vif, la barbiche grêle et soignée – un vieil intellectuel finaud de race paysanne… Nous parlâmes assez librement. Je lui demandai pourquoi ces arrestations d'opposants, contraires à la Constitution. Il nous regarda paisiblement bien en face, de son air le plus sympathique, et dit: «C'est tout à fait faux… On raconte tant de choses! Nous n'avons arrêté que ceux qui se livraient à des menées antisoviétiques, quelques dizaines de personnes au plus…» Démentir le chef de l'État? Mais eût-il pu nous dire autre chose? Dans la rue, Panaït s'exclama: «Dommage, car il a une bonne tête, ce vieux finaud…»

Pendant ce temps mourait d'une grève de la faim de cinquante-quatre jours selon les uns, de trente jours seulement selon les autres, dans une des geôles de Moscou, un des ex-secrétaires de Trotski, Georges Valentinovitch Boutov[44], auquel on avait essayé d'arracher

des déclarations susceptibles de compromettre le Vieux. Silence là-dessus, silence! Surtout ne nous laissons pas aigrir par les infortunes individuelles! Seule la politique compte. En octobre-novembre 1929, je m'efforçai, à Leningrad, de faire la lumière sur un autre drame – sans y réussir. On avait arrêté le 21 octobre un de nos camarades ouvriers peu connus, Albert Heinrichsohn[45], de l'usine du Triangle rouge, militant de 1905, communiste de guerre civile. Dix jours plus tard, sa femme, convoquée à la maison d'arrêt, ne trouva de lui qu'un cadavre défiguré, la bouche déchirée. Le directeur exposa à la veuve que le prisonnier s'était suicidé; et il lui tendit un billet de cent roubles… Les comités du parti promirent une enquête qu'ils étouffèrent. Nous fîmes la nôtre, qui me conduisit à un immeuble du vieux Pétersbourg: six étages d'appartements surpeuplés. Le gamin du mort affirmait avoir été conduit là, dans des chambres qu'il décrivait minutieusement, pour assister à une réunion d'«amis de papa»; ces «camarades» l'avaient longuement interrogé sur l'activité et les propos de son père. Guépéou? Hystérie? Nous n'éclaircîmes rien.

Quelques mois passèrent et ce fut la ténébreuse affaire Blumkine[46]. Je connaissais et j'aimais Iakov Grigorievitch Blumkine depuis 1919. Grand, osseux, avec un visage énergique entouré d'une épaisse barbe noire, un regard noir et décidé, Blumkine occupait alors, à côté de Tchitcherine, une chambre glaciale de l'hôtel Métropole. Convalescent, il se préparait à remplir en Orient des missions confidentielles. L'année précédente, tandis que les fonctionnaires des Affaires étrangères assuraient aux Allemands qu'il était fusillé, le CC le chargeait de diriger en Ukraine des opérations risquées. Le 6 juin 1918, Blumkine – dix-neuf ans – avait, sur l'ordre du Parti socialiste-révolutionnaire de gauche, tué à Moscou l'ambassadeur d'Allemagne, comte Mirbach[47]. Envoyés, lui et son camarade Andreïev, par la Tchéka pour examiner le cas d'un officier allemand, l'ambassadeur les reçut dans un petit salon. «Je lui parlais, je le regardais dans les yeux et je me disais: je dois tuer cet homme… Ma serviette contenait, parmi les papiers, un browning. "Tenez, dis-je, voilà les pièces", et je tirai à bout portant. Mirbach, blessé, s'enfuit à travers le grand salon, son secrétaire s'effondra sous les fauteuils. Dans le grand salon, Mirbach tomba et je jetai alors contre le dallage de marbre ma grenade…» C'était le jour du soulèvement des socialistes-révolutionnaires de gauche contre les bolcheviks et contre la paix de Brest-Litovsk, les insurgés entendant reprendre, aux côtés des Alliés, la guerre révolutionnaire. Ils perdirent la partie. Blumkine me disait encore: «Nous savions que l'Allemagne en pleine désagrégation ne pouvait pas commencer une nouvelle guerre contre la Russie. Nous voulions lui infliger un affront. Nous escomptions l'effet de cet acte en Allemagne même…» «Nous étions en pourparlers avec des révolutionnaires allemands qui nous demandaient de les aider à organiser un attentat contre le Kaiser. L'attentat n'eut pas lieu parce que nous insistions pour que le principal exécutant fût un Allemand… On n'en trouva pas.» Un peu plus tard, en Ukraine, vers le moment où son camarade Donskoï abattait le maréchal Eichhorn[48], Blumkine s'était rallié au Parti bolchevik. Son parti de naguère était hors la loi. Ses camarades de naguère lui logèrent plusieurs balles dans le corps et vinrent jeter une grenade dans sa chambre d'hôpital; il la renvoya par la fenêtre. On l'envoya en 1920-1921 en Perse faire, avec Koutchoukh Khan[49], la révolution dans le Ghilan, sur le littoral de la Caspienne. Et je le retrouvai à Moscou sous l'uniforme de l'Académie de l'état-major, plus posé, plus mâle encore, avec un visage plein et rasé, un profil orgueilleux de guerrier d'Israël. Il déclamait des vers de Ferdousi[50] et signait dans la *Pravda* des articles sur Foch. «Mon histoire persane? Nous étions là-bas quelques centaines de Russes haillonneux […]. Nous reçûmes un jour du CC un télégramme: Arrêtez les frais, plus

de révolution en Iran […]. Sans cela, nous serions arrivés à Téhéran.» Je le revis plus tard à son retour d'Oulan-Bator, où il venait d'organiser l'armée de la République populaire de Mongolie. Les services secrets de l'Armée rouge lui confièrent des missions aux Indes et en Égypte. Il s'arrêtait dans un petit appartement de l'Arbat[51] meublé uniquement de tapis, d'une selle magnifique, don de quelque prince mongol; et des sabres courbes traînaient parmi les bouteilles de bon vin… Blumkine appartenait à l'Opposition, sans avoir l'occasion de se manifester beaucoup. Trilisser, le chef du service secret du Guépéou à l'étranger, Iagoda et Menjinski[52] connaissaient bien ses idées. Ils l'envoyèrent néanmoins à Constantinople, pour y surveiller Trotski – peut-être aussi pour y préparer quelque chose contre Trotski. Blumkine accepta-t-il pour veiller au contraire sur la vie de Trotski? En tout cas, il vit le Vieux à Constantinople et se chargea de nous apporter un message de sa part, anodin du reste. À Moscou, il se sentit tout à coup environné d'une telle surveillance qu'il se vit perdu. On croit savoir qu'une femme, nommée Rosenzweig, du Guépéou, entrée dans sa confiance, le trahit. Sur le point d'être arrêté et sachant bien que la loi des services secrets ne lui laissait aucune espérance, il alla voir Radek[53]. Radek lui conseilla de se rendre tout de suite chez le président de la Commission centrale de contrôle, Ordjonikidze[54], un dur, mais un scrupuleux, le seul homme qui pourrait lui sauver la vie. Radek arrangea le rendez-vous – trop tard. Blumkine fut arrêté dans la rue. Il ne livra personne. Condamné à mort par le Collège secret du Guépéou, je sais qu'il demanda et obtint un sursis de quinze jours pour écrire ses souvenirs et fit un beau livre… Quand on vint le chercher pour le conduire à la cave des exécutions, il demanda si les journaux publieraient sa fin; on le lui promit – sans tenir, naturellement. L'exécution de Blumkine ne fut publiée qu'en Allemagne. Léon Sedov me parla plus tard du secrétaire de Blumkine, un jeune Français d'origine bourgeoise, communiste enthousiaste, fusillé à Odessa. Sedov gardait de ce jeune homme un souvenir ému; mais sa mémoire surmenée n'en retrouvait pas le nom!

Je nous revois dans les jardins de l'Institut Marx-Engels, quelques rescapés, réunis autour d'une charmante jeune camarade et collationnant les recoupements sur les derniers jours et la mort de Blumkine… Fallait-il, nous demandions-nous, publier maintenant les lettres de Kamenev et de Zinoviev relatant qu'en 1924 le Secrétaire général leur avait suggéré de se défaire de Trotski «par un procédé florentin[55]»? N'allions-nous pas, en publiant cela à l'étranger, jeter le discrédit sur le régime? Je fus d'avis qu'en tout cas l'avertissement concernant les procédés florentins devait être communiqué à nos camarades d'Occident. Je ne sais pas s'il le fut.

Le règne de la duplicité commençait dans le parti. Conséquence naturelle de l'étouffement de la liberté d'opinion par la tyrannie. Les camarades «capitulards» gardaient leurs idées, naturellement, et se fréquentaient entre eux; comme on ne leur permettait aucune participation à la vie politique, ils ne formaient qu'un milieu tenu par le Bureau politique pour suspect. Je rencontrai Smilga qui me résuma très bien la façon de penser de ces hommes (1929). Les coups d'épingle dont Trotski l'avait criblé dans *Ma vie*[56] l'ulcéraient, l'apothéose de Staline l'indignait, mais il disait: «L'opposition dévie dans une aigreur stérile. Le devoir est de travailler avec et dans le parti. Songez-y, l'enjeu de ces luttes, c'est l'agonie d'un pays de cent soixante millions d'âmes. Voyez déjà combien la révolution socialiste réalise de progrès sur sa devancière, la révolution bourgeoise: entre Danton, Hébert, Robespierre, Barras, la discussion s'est close à coups de couperet. Je reviens de Minoussinsk… Qu'est-ce que nos petites déportations? Ne devrions-nous pas nous promener tous maintenant avec

nos têtes décollées sous le bras?» «Si nous remportons maintenant cette victoire – la collectivisation – sur la paysannerie millénaire, sans épuiser le prolétariat, ce sera magnifique…» Il en doutait, à vrai dire. (Il disparut dans les prisons en 1932 et y mourut sans doute supplicié en 1937.) Notre programme d'opposants irréductibles ne variera pas jusqu'en 1937; c'est la réforme de l'État soviétique par le retour à la démocratie ouvrière. Les quelques irréductibles que nous sommes sont seuls sauvés de la duplicité par l'intransigeance; mais nous sommes aussi des «morts politiques».

Au sein du parti, la droite ne se laisse pas exclure et la tendance Zinoviev, réintégrée, maintient ses cadres sous l'humiliation. Un des derniers actes de notre «Centre» de Moscou avait été la publication, en 1928, de tracts relatant les entretiens confidentiels entre Boukharine et Kamenev[57]. Boukharine, encore membre du Bureau politique, l'idéologue officiel du parti, disait: «Que faire en présence d'un adversaire de ce genre: Gengis Khan, bas produit du CC? Si le pays périt, nous périssons tous (nous, le parti). Si le pays se dépêtre, il évolue à temps et nous périssons aussi.» Boukharine dit encore à Kamenev: «Que personne ne sache notre entrevue. Ne me téléphone pas, on écoute. Je suis filé, tu es surveillé.» Peut-être la responsabilité de notre «Centre» (B.M. Eltsine) est-elle grande quant à la publication de ces documents. La droite Boukharine-Rykov-Tomski est en fait évincée du pouvoir à partir de cette date. Et pendant les années critiques les conspirations vont se suivre, dans un parti où quiconque se permet de penser à l'intérêt du pays doit avoir deux visages: l'officiel et l'autre. Je ne ferai qu'énumérer. Fin 1930, le président du Conseil des commissaires du peuple de la RSFSR, Sergueï Ivanovitch Syrtsov[58], disparaît avec tout un groupe de dirigeants accusés d'opposition (et son successeur Danil Egorovitch Soulimov aura plus tard le même sort). Avec Syrtsov s'en vont Lominadze, Chatskine, Ian Sten, appelé la «jeune gauche stalinienne». (Lominadze se suicidera par la suite, vers 1935; Ian Sten, qualifié de «terroriste», sera fusillé vers 1937.)

Fin 1932, emprisonnement du «groupe Rioutine». Ancien secrétaire du Comité de Moscou, Rioutine[59], qui avait organisé contre nous des groupes d'assommeurs, s'est lié avec plusieurs intellectuels de la tendance Boukharine, comme Slepkov, Maretski, Astrov, Eichenwald, tous membres du «professorat rouge», et avec le vieil ouvrier bolchevik Kayourov. Ils ont rédigé un programme de redressement du pays et du parti, ils l'ont fait répandre dans des usines de Moscou, communiqué à Zinoviev et Kamenev et à plusieurs d'entre nous. C'est un implacable réquisitoire contre la politique du Secrétaire général et il se termine par la proposition d'un nouveau départ impliquant la réintégration de tous les exclus, y compris Trotski. Le tableau de la situation du régime est brossé en de tels termes qu'il se termine par cette interrogation: «On pourrait se demander si ce n'est pas le fruit d'une immense provocation consciente…» Le Secrétaire général est comparé à l'agent-provocateur Azev d'autrefois. Rioutine, condamné à mort par le Collège secret, est gracié – pour quelque temps… Pour avoir lu ce document sans en dénoncer les auteurs, Zinoviev, lui-même trahi par Ian Sten, est une nouvelle fois exclu du parti[60]. En entendant la sentence, communiquée par Iaroslavski, il se prend la gorge, étouffe, murmure: «Je n'y survivrai pas!» et tombe en syncope.

Fin 1932, deux vieux bolcheviks du commissariat de l'Agriculture, rentrant du Caucase, dénoncent dans un cercle d'intimes les effets de la collectivisation, sont arrêtés, disparaissent: c'est l'affaire Eysmont et Tolmatchev[61]. En 1933 commencent les affaires de «déviation nationaliste» dans les républiques fédérées: emprisonnement de Choumski et de

Maximov en Ukraine, suicide de Skrypnik[62], qui fut un des partisans les plus résolus de Staline; épurations des gouvernements de l'Asie centrale… Un ingénieur, revenu de déportation en lointaine Sibérie, me raconte: «Mon train pénitentiaire comptait trois sortes de wagons: wagons pouilleux et glacés dont on sortait des cadavres, pour les criminels de droit commun et les enfants abandonnés (*besprizornye*); wagon relativement supportable des techniciens et des "possesseurs de *valuta*" – le vieux libéral Nikolaï Vissarionovitch Nekrassov[63], ancien ministre de Kerenski, y est mort; wagon privilégié des commissaires du peuple de l'Asie centrale…»

Nos communications avec Trotski étaient à peu près complètement coupées. Entre nous, les communications étaient si difficiles que, pendant des mois, nous crûmes Racovski décédé: il n'était que malade. J'avais réussi à envoyer à Trotski, en 1929 je crois, un volumineux courrier sorti de la prison de Verkhneouralsk, écrit en caractères microscopiques sur de fines bandelettes de papier: ce fut le dernier qu'il reçut des persécutés. Le *Bulletin de l'Opposition*[64] que Trotski publiait ne nous parvenait qu'occasionnellement, par fragments, et cessa tout à fait de nous parvenir vers la même date. J'admirais comment l'on pouvait clore hermétiquement les frontières intellectuelles ou, plus exactement, policières d'un grand pays. Nous ne connûmes la ligne de pensée de Trotski que par des fonctionnaires emprisonnés à leur retour de l'étranger, qui la commentaient dans les cours des prisons, ces derniers refuges de la libre recherche socialiste en URSS. Nous fûmes désolés d'apprendre que sur plusieurs questions graves Trotski, mal inspiré par son patriotisme de parti, se trompait lourdement. Lors de l'exécution de Blumkine, crime régulier du Guépéou, il défendit encore le principe de cette Inquisition. Plus tard, il admit le sabotage, les «complots» des techniciens et des mencheviks, ne pouvant imaginer à quel degré d'inhumanité, de cynisme et de psychose notre appareil policier en était arrivé. Nous n'avions aucun moyen de l'informer, mais la presse socialiste de l'époque portait sur ces monstrueuses impostures des jugements sensés.

Avec Trotski, nous étions contre l'industrialisation démesurée contre la collectivisation forcée, contre les plans hyperboliques, contre les sacrifices et le surmenage infiniment dangereux imposés au pays par le totalitarisme bureaucratique. Nous reconnaissions en même temps, à travers les désastres, les succès de cette industrialisation même. Nous les attribuions à l'immense capital moral de la révolution socialiste. Le fonds d'énergie populaire intelligente et résolue que celle-ci avait créé se révélait inépuisable. La supériorité de la planification, si maladroite et tyrannique fût-elle, par rapport à l'absence de plan, éclatait aussi à nos yeux. Mais nous ne pouvions pas, comme tant de touristes étrangers et de journalistes bourgeois ingénument enclins à adorer la force, ne pas constater que les frais généraux de la création industrielle étaient centuplés par la tyrannie. Nous demeurions convaincus qu'un régime de démocratie socialiste eût fait mieux, infiniment mieux et plus, avec moins de frais, sans famine, sans terreur, sans étouffement de la pensée.

*
* *

Quelques jours après ma sortie de prison en 1928[65] une intolérable douleur abdominale me renversa et je fus pendant vingt-quatre heures en tête à tête avec la camarde. La chance me sauva, incarnée par un médecin ami qui intervint tout de suite et par un autre ami,

menchevik, qui ne me quitta pas, à l'hôpital Marie, tant que je fus en danger. C'était une occlusion intestinale. Je vois encore la pauvre lumière nocturne de cette salle d'hôpital où tout à coup, pris d'un grand frisson, je sortis du demi-délire pour recouvrer une lucidité intérieure calme et riche. «Je crois que je vais mourir, dis-je à l'infirmière, appelez l'interne de service…» Et je pensai que j'avais énormément travaillé, lutté, appris sans produire rien de valable et de durable. «Si par hasard, me dis-je, je survis, il faudra finir vite les livres commencés, écrire, écrire…» Je songeai à ce que j'écrivais, j'esquissai mentalement le plan d'un ensemble de romans-témoignages[66] sur mon temps inoubliable… Une belle tête d'infirmière grand-russienne aux pommettes larges était penchée sur moi, un médecin me faisait une piqûre, j'éprouvais un parfait détachement de moi-même et je pensais que mon fils était déjà assez grand, à huit ans, pour ne pas m'oublier. Puis je vis le médecin faire de la main, autour de mon visage, des passes bizarres. Je réussis à me soulever et vis qu'il chassait à coup de pichenettes de grosses punaises repues.

— Croyez-vous que je vivrai? lui demandai-je.

— Je le crois, répondit-il sérieusement.

— Je vous remercie.

Le lendemain matin, il me dit que j'étais sauvé. J'avais pris une décision et c'est ainsi que je devins écrivain.

J'avais renoncé à écrire en entrant dans la Révolution russe. La littérature me semblait chose bien secondaire – pour moi – à pareille époque. Mon devoir était dicté par l'histoire même. En outre, une telle dissonance se révélait, dans ce qu'il m'arrivait d'écrire, entre ma sensibilité et ma pensée que je ne pouvais vraiment rien écrire de valable. Près de dix années s'étaient écoulées, je me sentais assez d'accord avec moi-même pour écrire. Je me disais que notre période de réaction pourrait être longue, que l'Occident se stabilisait aussi pour des années, et que, le droit de participer à l'industrialisation sans renier la liberté d'opinion m'étant refusé, je pourrais, tout en maintenant fermement mon attitude d'opposant réduit à l'inaction, donner sur ce temps des témoignages utiles. Par amour de l'histoire, j'avais accumulé une foule de notes et de documents sur la révolution. Je me mis à écrire *L'An 1 de la Révolution russe* et à préparer *L'An 2*. Je finis *Les hommes dans la prison*. Le travail historique ne me satisfaisait pas entièrement; outre qu'il exige des moyens et un calme dont je ne disposerai probablement jamais, il ne permet pas de montrer suffisamment des hommes vivants, de démonter leur mécanisme intérieur, de pénétrer jusqu'à leur âme. Certaine lumière sur l'histoire même ne peut être jetée, j'en suis persuadé, que par la création littéraire libre et désintéressée, c'est-à-dire exempte du souci de bien vendre. J'avais, j'ai encore un très grand respect de l'œuvre littéraire – et un assez grand mépris de la «littérature». Beaucoup d'écrivains écrivent pour le plaisir (les riches évidemment) et parfois font bien; beaucoup d'autres exercent consciencieusement un métier, pour en vivre et y trouver la renommée. Ceux qui portent en eux un message l'expriment ce faisant, et leur apport a sa valeur humaine. Les autres fournissent le marché du livre… Je concevais, je conçois encore l'écrit comme ayant besoin d'une justification plus forte, comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit à travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous. J'étais ainsi dans la ligne des écrivains russes.

Je savais que je n'aurais jamais le temps de bien polir mes ouvrages. Ils vaudraient sans cela. D'autres, moins combattants, feraient du style parfait; ce que j'avais à dire, ils ne pourraient pas le dire, eux. À chacun sa tâche. Je devais lutter durement pour trouver le pain quotidien des miens dans une société où toutes les portes m'étaient fermées et où les gens avaient souvent peur de me serrer la main dans la rue. Je me demandais chaque jour, sans émotion particulière, mais préoccupé par les questions de loyer, par la santé de ma femme, par l'éducation de mon fils, si je ne serais pas arrêté dans la nuit. J'adoptai pour mes livres une forme appropriée; il fallait les construire par fragments détachés susceptibles d'être achevés séparément et aussitôt envoyés à l'étranger; susceptibles d'être publiés à la rigueur tels quels sans continuation; et il me serait difficile de composer autrement. Les existences individuelles ne m'intéressaient – à commencer par la mienne – qu'en fonction de la grande vie collective dont nous ne sommes que des parcelles plus ou moins douées de conscience. La forme du roman classique me parut donc pauvre et dépassée. Il gravite autour de quelques êtres artificiellement détachés du monde. Le banal roman français en particulier, avec son drame d'amour et d'intérêt centré au mieux sur une famille, m'offrait l'exemple à ne suivre en aucun cas[67]. Mon premier roman n'eut pas de personnage central; il ne s'agit ni de moi ni de quelques-uns, il s'agit des hommes et de la prison[68]. J'écrivis ensuite *Naissance de notre force*[69], pour dépeindre la montée de l'idéalisme révolutionnaire à travers l'Europe dévastée de 1917-1918. Puis *Ville conquise*[70], témoignage rigoureux sur Petrograd en 1919. Si quelqu'un m'influença, ce fut John Dos Passos[71], dont je n'aimais pourtant pas l'impressionnisme littéraire. Je croyais bien chercher au roman une voie nouvelle. D'entre les Russes, Boris Pilniak[72] entrait également dans cette voie. Entre 1928 et 1933, je bâtis ainsi un livre d'histoire et trois romans, publiés en France et en Espagne[73]. De Paris me vinrent les encouragements de Jacques Mesnil, de Magdeleine Paz, de l'étonnant poète Marcel Martinet, de Georges Duhamel, de Léon Werth[74], de la revue *Europe*[75]. J'en avais quelque peu besoin, car je travaillais dans une solitude presque absolue, sous la persécution, «plus qu'à demi écrasé», comme je l'écrivais à mes lointains amis. À Paris même, mes livres rencontraient une double hostilité. La critique bourgeoise les considérait comme des œuvres révolutionnaires que mieux valait passer sous silence (et puis, l'auteur n'était-il pas au diable vauvert?). La critique de gauche, conquise, influencée ou payée par l'URSS, me boycottait plus complètement encore. Mes livres vivaient pourtant d'une vie tenace; mais ils rapportaient peu.

En Russie, situation nette. Mon vieil ami, Ilya Ionov, directeur des Éditions littéraires de la Librairie de l'État, ancien forçat, ex-opposant de la tendance Zinoviev, interdit l'impression de mon premier roman[76], traduit, corrigé et mis en pages. J'allai le voir.

— Est-ce vrai, ce que l'on me dit?

— C'est vrai. Vous pouvez produire un chef-d'œuvre par an, mais tant que vous ne serez pas rentré dans la ligne du parti, pas une ligne de vous ne verra le jour!

Je lui tournai le dos et m'en allai.

Lors de la publication à Paris de mon deuxième roman, je posai la question au camarade Léopold Averbach[77], secrétaire général de l'Association des écrivains prolétariens. Nous nous connaissions de longue date. C'était un jeune arriviste soviétique extraordinairement doué pour les carrières bureaucratiques. Moins de trente ans et une tête chauve de jeune haut fonctionnaire, une faconde d'orateur de congrès, le regard autoritaire, faussement cordial du manieur d'assemblées. «J'arrangerai ça, Victor Lvovitch! Je connais votre attitude,

mais que l'on vous boycotte, voyons! Nous n'en sommes pas là!» Sur ces entrefaites, la Librairie coopérative des écrivains de Leningrad, qui se disposait à signer avec moi un contrat, se heurta au veto catégorique de la Section culturelle du Comité régional du parti. Les hasards de la politique me procurèrent, il est vrai, une revanche sur Averbach et ses gens de lettres en uniforme. Je publiai à Paris un petit livre intitulé *Littérature et révolution*[78], qui s'élevait contre le conformisme de ce qu'on appelait la «littérature prolétarienne». À peine ce cahier était-il sorti des presses que Léopold Averbach apprit par les journaux soviétiques que les associations d'écrivains prolétariens étaient dissoutes par le CC et qu'il n'était plus secrétaire général de rien du tout! Il restait le gendre du chef de la Sûreté, Iagoda, bon bureaucrate au surplus. Il prononça quelques discours condamnant sa propre «politique culturelle» de la veille. On se demandait en souriant: «Avez-vous lu la diatribe d'Averbach contre Averbach?» Et le CC lui confia la direction d'une organisation communiste à Magnitogorsk. Léopold Averbach monta là un procès de sabotage, requit lui-même contre des techniciens, les fit condamner à mort selon le rite – et je le perdis de vue. (Il fut en 1937, lors de la chute de Iagoda, dénoncé dans la presse soviétique comme traître, saboteur, terroriste et trotskiste, et par conséquent fusillé.) Mon petit livre, *Littérature et révolution*, bien qu'ayant devancé la décision du CC, fut interdit en URSS.

Je devrais à cette place parler longuement des écrivains soviétiques dont j'ai partagé l'existence, de leur résistance à la fois timide et tenace à l'étouffement de la liberté de créer, de leurs humiliations, de leurs suicides. Je devrais esquisser les portraits d'hommes remarquables. La place me manque; et de ces hommes, beaucoup survivent: en parlant d'eux, je pourrais les mettre en danger. Ce que je dois résumer ici, c'est la tragédie d'une littérature aux sources spirituelles puissantes, étranglée par le régime totalitaire – et les diverses réactions que cette tragédie provoqua chez des hommes hautement doués pour la création, poètes et romanciers.

Poètes et romanciers ne sont pas des esprits politiques parce qu'ils ne sont pas essentiellement rationnels. L'intelligence politique, bien que fondée dans le cas du révolutionnaire sur un profond idéalisme, exige un armement scientifique et pragmatique, et se subordonne à la poursuite de fins sociales définies. L'artiste[79], par contre, puise sans cesse ses matériaux dans le subconscient, dans le préconscient, dans l'intuition, dans une vie intérieure lyrique assez difficile à définir; il ne sait pas avec certitude où il va, ce qu'il crée. Si les personnages du romancier sont réellement vivants, ils agissent eux-mêmes au point qu'il leur arrive de surprendre l'écrivain, et celui-ci serait parfois bien embarrassé d'avoir à les classer selon la moralité ou l'utilité sociale. Dostoïevski, Gorki, Balzac font vivre avec amour des criminels que le politique fusillerait sans amour… Que l'écrivain doive se situer dans les luttes sociales, avoir des convictions enrichissantes, et qu'il soit d'autant plus puissant qu'il s'intègre mieux aux classes montantes, communiant ainsi avec de grandes masses d'hommes chargées d'un précieux potentiel intérieur, cette constatation ne modifie pas sensiblement les simples vérités psychologiques que je viens d'énoncer. Le même homme pourrait-il être à la fois un grand politique et un grand romancier, réunir en une seule personnalité Thiers et Victor Hugo, Lénine et Gorki? J'en doute, voyant entre ces natures des incompatibilités foncières; et quoi qu'il en soit, l'histoire n'a pas encore produit pareille réussite. Sous tous les régimes, les écrivains se sont adaptés aux besoins spirituels des classes dominantes et, selon les circonstances historiques, cela les a faits grands ou les a maintenus dans la médiocrité. Cette adaptation était, dans les grandes époques de la culture intérieure et

spontanée, pleine de contradictions et de féconds tourments. Les nouveaux États totalitaires, en imposant aux écrivains des consignes de stricte idéologie et de conformisme absolu, n'arrivent qu'à tuer en eux la faculté créatrice. La littérature soviétique avait connu entre 1921 et 1928 une floraison magnifique. À partir de 1928, elle décline et s'éteint. Sans doute, on imprime – mais qu'est-ce que l'on imprime?

Max Eastman a trouvé l'expression juste: «écrivains en uniforme[80]». La mise en uniforme des écrivains russes exigea des années; et la liberté de créer disparut en même temps que la liberté d'opinion, à laquelle elle est forcément liée. En 1928 ou 1929, les écrivains de Leningrad pensèrent élever contre les censures, les campagnes de dénigrement et de menaces de la presse, la pression administrative, une protestation catégorique. Je fus consulté et j'opinai dans ce sens. Gorki, consulté en ces termes: «Croyez-vous, Alexis Maximovitch, que le moment soit venu de nous faire déporter?», répondit: «Je le crois.» J'entendais répéter de lui cette boutade: «Autrefois l'écrivain russe n'avait à redouter que le policier et l'archevêque; le fonctionnaire communiste d'aujourd'hui est à la fois l'un et l'autre; il veut toujours vous fourrer ses pattes sales dans l'âme…» Tout se borna à des entretiens avec de hauts fonctionnaires rassurants, et à de petites lâchetés quotidiennes. Quand la presse dénonça Zamiatine et Pilniak[81] comme des ennemis publics, l'un pour une cruelle satire du totalitarisme, l'autre pour une belle nouvelle réaliste, pleine de souffrance (*Bois des îles*), mes amis écrivains votèrent contre leurs deux camarades tout ce que l'on voulut, quitte à venir leur demander ensuite pardon dans l'intimité. Quand, lors des procès des techniciens, le parti fit faire des manifestations pour l'exécution des coupables et voter en tous lieux la peine de mort, les écrivains votèrent et manifestèrent comme tout le monde; et pourtant il y avait parmi eux des hommes qui comprenaient tout, souffraient de tout, comme Konstantin Fedine, Boris Pilniak, Alexis Tolstoï, Vsevolod Ivanov, Boris Pasternak… Pendant le procès Ramzine, le Syndicat des écrivains de Leningrad me convoqua pour une importante réunion. Sachant qu'il s'agissait de réclamer des exécutions, je n'y allai pas. Un membre du Bureau vint me trouver et:

— Vous étiez sans doute malade, Victor Lvovitch?

— Nullement. Je suis en principe adversaire de la peine de mort dans notre pays, en ce moment. Je pense que l'on a fait du revolver un tel abus que la seule façon de rendre un prix à la vie humaine, en URSS, ce serait d'y proclamer l'abolition de la peine de mort, conformément au programme socialiste de 1917. Je vous prie de noter cette déclaration.

— Bien, bien. En ce cas, voulez-vous prendre connaissance de notre motion, votée à l'unanimité, sur le procès du parti industriel, et nous donner votre approbation en faisant vos réserves sur la peine capitale?

— Non. Je pense que c'est l'affaire des tribunaux de juger et non celle des syndicats.

Et… il ne m'arriva rien! Deux institutrices qui avaient adopté la même attitude (je ne les connaissais pas) furent sur l'heure exclues du syndicat, chassées du travail, arrêtées comme contre-révolutionnaires et déportées… Le plus fort c'est qu'après s'être donné tant de mal pour faire réclamer du sang le CC gracia les condamnés.

À chaque vote de ce genre, les écrivains sentaient qu'ils se domestiquaient un peu plus. Nos réunions amicales, autour du thé, étaient en deux parties. De huit à dix heures du soir, les propos étaient conventionnels, directement inspirés par les éditoriaux des journaux: admiration officielle, enthousiasme officiel, etc. Entre dix heures et minuit, quand on avait bu quelques bouteilles de vodka, une sorte d'hystérie se faisait jour, les propos –

diamétralement opposés – se mêlaient parfois de crises de colère ou de larmes… Entre quatre yeux, plus de langage officiel, un esprit critique éveillé, une tristesse tragique, un patriotisme soviétique d'écorchés vifs…

En même temps que Serge Essenine, Andreï Sobol, nouvelliste remarquable et bon révolutionnaire (ancien forçat), s'était suicidé en 1926[82]. Il y eut plusieurs suicides de jeunes; je me souviens de celui de Victor Dmitriev et de sa femme. Le 14 avril 1930, Vladimir Maïakovski se logea une balle dans le cœur. J'écrivis (à Paris, sans signer…)[83]: «Cette mort survient après dix-huit mois d'un pesant marasme dans la littérature: pas une œuvre, pas une! en ce laps de temps, mais des campagnes frénétiques contre l'un ou l'autre, des excommunications majeures et mineures, à foison, des abjurations d'hérésies tant qu'on veut! On n'a pas su garder cet artiste, voilà le certain. La grande renommée officielle, publicitaire, et le succès d'argent ne lui ont pas suffi, à cause précisément de la part de mensonge et du grand vide qu'ils renferment. C'était un magnifique "compagnon de route"; il a gâché le meilleur de lui-même dans une harassante recherche d'on ne sait quelle ligne idéologique que de petits pédants exigeaient de lui parce que c'est leur métier… Devenu le rimailleur le plus recherché des gazettes, il a souffert de sacrifier sa personnalité à cette besogne quotidienne… Il s'est senti dégringoler. Il ne cessait pas de se justifier et de plaider la force majeure…» Maïakovski venait de donner son adhésion à l'Association des écrivains prolétariens de Léopold Averbach… Dans son dernier poème, *À pleine voix!*, il écrivait:

La merde pétrifiée du présent…

Je sais que la veille il avait passé une amère soirée à se justifier, en buvant, devant des amis qui lui répétaient durement: «Tu es fini, tu ne fais plus que pisser la copie pour les gazettes…» Je n'avais eu avec lui qu'un entretien significatif. Il était mécontent du grand article que je lui avais consacré dans *Clarté* au moment où l'Occident l'ignorait.

— Pourquoi dites-vous que mon futurisme n'est que du passéisme?

— Parce que vos hyperboles et vos cris, et vos images les plus osées, tout cela est saturé du plus décourageant passé… Et vous écrivez:

Dans les âmes,
La vapeur et l'électricité…

«Croyez-vous vraiment que cela suffise? N'est-ce pas le matérialisme le plus borné, le plus vieillot?»

Il savait clamer devant des foules, il ne savait pas discuter. «Je suis matérialiste, moi! Le futurisme est matérialiste!» Nous nous séparâmes cordialement, mais il devint tellement officiel que je ne le revis plus et que la plupart de ses amis de jeunesse le lâchèrent.

Je ne voyais plus Gorki, revenu en URSS terriblement changé. Mes proches parents, qui le connaissaient depuis son adolescence, avaient cessé de le voir à partir du jour où il refusa d'intervenir en faveur des cinq condamnés à mort du procès de Chakhty. Il écrivait de mauvais articles durement sophistiqués, pour justifier les pires procès par l'humanisme soviétique! Que se passait-il en lui? Nous savions qu'il continuait à bougonner, qu'il était crispé, que sa dureté avait un envers de protestation et de douleur. Nous nous disions: «Il éclatera un de ces jours!» Et il finit en effet par se brouiller avec Staline peu de temps avant de mourir. Mais tous ses collaborateurs de la *Novaïa Jizn* (*La Vie nouvelle*) de 1917

disparaissaient dans les prisons et il ne disait rien. La littérature succombait et il ne disait rien. Je l'entrevis par hasard dans la rue. Adossé, seul, à l'arrière d'une grande voiture Lincoln, il me parut séparé de la rue, séparé de la vie de Moscou et réduit au symbole algébrique de lui-même. Il n'avait pas vieilli, il avait maigri en se desséchant, la tête osseuse, rasée, coiffée d'une calotte turque, le nez pointu, les pommettes pointues, les orbites creusées comme d'un crâne. Personnage ascétique, décharné, en qui ne vivait plus que la volonté d'être et de penser. Se peut-il, me demandais-je, qu'il y ait un dessèchement, un décharnement, un raidissement de la vieillesse et commencé chez lui à la soixantième année? Cette idée me frappa tellement que, des années plus tard, à Paris, au moment où Romain Rolland[84], à soixante-dix ans, suivait exactement le même chemin spirituel que Gorki vieilli, je fus inexprimablement réconforté par le sens humain et la lucidité d'André Gide, et je pensai avec reconnaissance à l'intègre clairvoyance d'un John Dewey. Après cette rencontre, j'essayai de voir Alexis Maximovitch, mais son secrétaire (Guépéou), robuste personnage à lorgnons, généralement méprisé, singulièrement bien nommé puisqu'il s'appelait Krioutchkov[85], c'est-à-dire Ducrochet, me ferma la porte. (Krioutchkov a été fusillé en 1938.)

Boris Andreïevitch Pilniak écrivait *La Volga se jette dans la mer Caspienne*[86]… Je voyais sur sa table de travail des manuscrits en cours de révision. Pour ne pas le bannir de la littérature soviétique, on lui avait suggéré de refaire *Bois des îles*, cette nouvelle «contre-révolutionnaire», en un roman agréé du CC. La Section culturelle du CC lui avait assigné un collaborateur qui, page à page, l'invitait à supprimer ceci, ajouter cela. Ce collaborateur s'appelait Iejov[87], et un haut destin suivi de mort violente l'attendait: ce fut le successeur de Iagoda à la tête du Guépéou, fusillé comme Iagoda en 1938 ou 1939. Pilniak tordait sa grande bouche: «Il m'a fait une liste de cinquante passages à modifier complètement!» «Ah! s'exclamait-il, si je pouvais écrire librement! Que ne ferais-je pas!» D'autres fois, je le trouvais en proie au cafard. «Ils finiront par me jeter en prison… Qu'en pensez-vous?» Je le remontais en lui expliquant que sa célébrité, en Europe et en Amérique, le protégeait; j'avais raison pour un temps. «Il n'y a pas un seul adulte pensant dans ce pays, disait-il, qui n'a pensé qu'il pourrait être fusillé…» Et il me racontait des détails d'exécutions recueillis en buvant avec des exécuteurs ivres. Il écrivit sur un procès de techniciens un misérable article pour la *Pravda*, reçut, sur intervention personnelle de Staline, un passeport pour l'étranger, visita Paris, New York, Tokyo, nous revint vêtu de cheviotte anglaise, pourvu d'une petite auto, ébloui par l'Amérique, me disant: «Vous êtes finis! Fini le romantisme révolutionnaire! Nous entrons dans une ère d'américanisme soviétique: technique et solidité pratique!» Enfantinement heureux de sa célébrité, de ses avantages matériels… Trente-cinq ans, des livres comme *L'année nue*, *Ivan-da-Maria*, *Les machines et les loups* derrière lui, l'amour et la connaissance des terres russes, de la bonne volonté à l'égard des puissants; il était grand, la tête allongée, les traits accentués, le type plutôt germanique, très égoïste et très humain. On lui reprochait de n'être pas marxiste, d'être «un intellectuel typique», d'avoir de la révolution une vision nationale et paysanne, de faire prévaloir l'instinct sur la raison… Peu de temps avant mon arrestation, nous fîmes ensemble un long parcours en auto à travers des sites de neige pure et de soleil. Il ralentit tout à coup et se tourna vers moi, le regard assombri: «Je crois bien, Victor Lvovitch, que moi aussi je m'enverrai un jour une balle dans la tête. C'est peut-être ce que j'aurais de mieux à faire. Je ne peux pas émigrer comme Zamiatine[88]. Je ne pourrais pas vivre hors de Russie. Et j'ai la sensation d'aller et venir au bout du fusil d'un tas de gredins…» Quand je fus arrêté, il eut le courage d'aller protester au Guépéou. (Il disparut

sans procès, tout à fait mystérieusement en 1937; l'un des deux ou trois créateurs de la littérature soviétique, un grand écrivain traduit en dix langues disparut sans que personne dans les deux mondes – sauf moi, dont la voix était étouffée – s'enquît de son sort ou de sa fin!) Un critique a dit que son œuvre élaborée avec Iejov «crie le mensonge et murmure la vérité».

L'étoile du comte Alexis Nikolaïevitch Tolstoï[89] montait doucement vers le zénith. Je l'avais rencontré à Berlin, en 1922, émigré authentiquement contre-révolutionnaire, négociant son retour en Russie et ses futurs droits d'auteur. Apprécié des lettrés sous l'ancien régime, prudemment libéral et sincèrement patriote, il avait fui la révolution avec les Blancs. Styliste honnête, bon psychologue parfois, habile à s'adapter aux goûts du public, habile à fabriquer la pièce à succès ou le roman d'actualité. De type, de manières, de mœurs un grand seigneur russe de naguère, aimant les belles choses, la bonne chère, les belles-lettres, les idées sagement avancées, l'odeur du pouvoir – et par surcroît le peuple russe, «notre petit moujik éternel». Il m'invitait à Detskoïe Selo, dans sa villa dont les meubles provenaient des palais impériaux, à entendre les premiers chapitres de son *Pierre I*er[90]. Pas très bien vu en ce temps-là, bouleversé par le spectacle de la ruine des campagnes, il concevait son grand roman historique comme une défense du peuple paysan contre la tyrannie et comme une explication de la tyrannie présente par celle du passé. Un peu plus tard, l'analogie qu'il établissait entre Pierre le Grand et le Secrétaire général plut étrangement à ce dernier. Alexis Tolstoï, quand il avait bu, s'écriait lui aussi qu'il était à peu près impossible d'écrire sous tant d'oppression. Il le dit au Secrétaire général lui-même au cours d'une soirée d'écrivains, et le Secrétaire général le reconduisit dans son auto, le rassura, lui prodigua des témoignages d'amitié… Le lendemain de ce jour, la presse cessa d'attaquer le romancier; Alexis Tolstoï révisait ses textes. C'est aujourd'hui le grand écrivain soviétique officiel. Mais s'est-il jamais enquis du sort de Boris Pilniak – et de tant d'autres, ses amis? La qualité de ses écrits a incroyablement baissé et l'on y trouve des falsifications de l'histoire tout bonnement monstrueuses. (Je pense à un roman sur la guerre civile.)

Trois hommes bien différents de cette célébrité officielle en ascension se réunissaient dans une vieille maisonnette de Detskoïe et je trouvai auprès d'eux le contact avec d'autres valeurs. Ils représentaient l'intelligentsia russe de la grande époque 1905-1917. L'intérieur vétuste et pauvre semblait pénétré de silence. Andreï Biély et Fedor Sologoub[91] jouaient aux échecs. Sologoub, le romancier du *Démon mesquin*, dans la dernière année de sa vie (soixante-quatre ans) était un petit homme d'une étonnante pâleur, au visage ovale bien construit, au front élevé, aux yeux clairs, timide et replié sur lui-même. Depuis le suicide de sa femme, il recherchait dans les mathématiques la preuve d'une immortalité abstraite. Son œuvre s'était déployée entre le monde mystique, le monde charnel et la révolution. Il avait des expressions d'une ingénuité enfantine et l'on disait de lui qu'il ne vivait plus que «d'un grand secret». Andreï Biély gardait dans ses yeux de mage et sa voix chaude une ardeur inextinguible. Il défendait sa femme emprisonnée, il écrivait ses mémoires: À la frontière de deux siècles, il continuait à vivre dans l'exaltation intellectuelle… Ivanov-Razoumnik[92], débile, le visage terreux, le complet montrant la corde, plaçait de temps à autre une remarque acérée; on ne lui permettait que de traiter des sujets d'érudition littéraire et il écrivait son *Chtchedrine* – avant de disparaître.

Une multiple censure déformait ou tuait les livres. Avant de porter un manuscrit à l'éditeur, l'écrivain réunissait ses amis, leur lisait son œuvre et l'on se demandait ensemble

si telles pages pourraient «passer». Le directeur des éditions consultait ensuite le Glavlit ou «bureau des Lettres» qui exerçait la censure des manuscrits et des épreuves. Le livre publié, la critique officielle émettait son avis et de cet avis dépendait l'achat du livre par les bibliothèques, la simple tolérance ou le retrait de circulation… J'ai vu mettre au pilon l'édition tout entière du premier volume d'un *Dictionnaire encyclopédique* qui avait coûté des années de travail aux intellectuels de Leningrad. Le succès était fabriqué de toutes pièces dans les bureaux du parti. Le livre élu, recommandé à toutes les bibliothèques du pays, tirait à des dizaines de milliers d'exemplaires; les Éditions sociales internationales le traduisaient en plusieurs langues, l'auteur, comblé d'argent et d'éloges, devenait «grand écrivain» en une saison, ce qui du reste ne trompait personne. Ce fut le cas de Marietta Chaguinian[93] avec *Hydrocentrale*, roman. À la même époque, la censure et la «critique» achevaient de réduire au silence un puissant écrivain communiste sorti du peuple, Artème Vessioly[94]. Mais quel titre n'avait-il pas donné à un grand roman! *Russie baignée de sang*.

La Section culturelle du CC arrêtait pour la saison un sujet de pièce. Outre le thème, l'idéologie était donnée, qu'il s'agît de la moisson ou du redressement des contre-révolutionnaires, par le travail dans les camps de concentration. J'ai vu jouer ainsi une pièce fameuse, *Les aristocrates*, d'Afinoguenov[95], à la fin de laquelle on voyait des popes, des techniciens saboteurs, des bandits, des pickpockets et des prostituées, régénérés par le travail forcé dans les forêts du Nord, se promener gaiement, nippés de neuf, dans un camp idyllique… L'auteur de la pièce la mieux appropriée à la propagande devenait célèbre et riche, joué dans tous les théâtres de l'Eurasie soviétique, traduit par la *Littérature internationale*, commenté à l'étranger… De jeunes poètes, aussi prodigieusement doués qu'un Pavel Vassiliev[96], allaient en prison aussitôt que l'on commençait à déclamer leurs vers dans quelques demeures…

Ce que je ne saurais rendre, c'est l'atmosphère d'écrasante et d'écœurante bêtise de certaines réunions d'écrivains réduits à l'obéissance zélée. Nous écoutions un jour, dans une petite salle obscure de la maison Herzen, un rapport d'Averbach sur l'esprit prolétarien, kolkhozien, bolchevik, dans la littérature. Lounatcharski, figé dans un ennui désolé, m'envoyait de petits billets ironiques – mais il ne disait rien sinon quelques paroles quasi officielles, en termes plus intelligents que le rapporteur. Entre nous deux s'était assis Ernst Toller[97], récemment sorti d'une prison bavaroise. On lui traduisait bribe par bribe le stupéfiant discours, et ses grands yeux noirs, son visage de force et de douceur, exprimaient une sorte de désarroi. Certes, dans ses prisons de poète insurgé, il s'était figuré la littérature des soviets sous d'autres traits… Je me souviens d'une séance de notre syndicat d'écrivains de Leningrad où de jeunes hommes de lettres, à peu près illettrés, proposèrent de former des équipes de «nettoyeurs» pour aller retirer chez les bouquinistes des ouvrages d'histoire que le Chef venait de blâmer. La salle gardait un silence gêné.

Je n'aurais certes jamais de place dans cette littérature à plat ventre; et mes relations mêmes avec les écrivains n'étaient pas faciles. Mon attitude de non-consentant leur était un reproche; ma présence les compromettait. Les amitiés qui me restèrent furent courageuses et je n'ai pas le droit d'en parler ici. Comment et de quoi vivre? Pendant quelque temps après mon exclusion du parti, on me laissa continuer des traductions de Lénine pour l'Institut Lénine, en supprimant mon nom dans les volumes publiés et en me faisant contrôler ligne à ligne par des experts chargés de déceler le sabotage possible[98] dans l'emploi des points-virgules. Je savais que Nadiejda Konstantinovna Kroupskaïa travaillait dans des conditions

analogues à ses souvenirs sur Lénine[99]; une commission la révisait ligne à ligne. Gorki remaniait ses souvenirs sur demande du CC[100]. Le directeur des Éditions Sociales internationales, Kreps, un petit Tartare aux yeux roux, m'accueillait en se frottant les mains: «Je viens de fonder une librairie aux Philippines!» Il prenait une voix amicale pour me laisser entendre que je risquais fort, en raison de ma correspondance avec l'étranger, d'être inculpé de trahison (peine capitale). Cela dit, il m'invitait à réfléchir en me faisant entrevoir, si je revenais au parti, un superbe avenir: «Vous dirigeriez un jour l'Institut Lénine de Paris!» (Ce pauvre Kreps disparut lui-même en 1937.)

Survinrent les années de rationnement, de famine et de marché noir. Les écrivains bien-pensants reçurent en secret des coopératives du Guépéou des rations inouïes, comprenant jusqu'à du beurre, du fromage et du chocolat! «Goûtez un peu, me disait un ami, de ce gruyère très confidentiel…» Les écrivains douteux, c'est-à-dire lyriques, mystiques, apolitiques, recevaient de médiocres rations officielles. Je ne recevais rien, sinon, occasionnellement, un peu de poisson; encore des camarades venaient-ils me dire qu'ils avaient dû batailler en comité pour que mon nom ne fût pas rayé de la liste…

J'habitais avec ma femme et mon fils un petit logement au centre de Leningrad, rue Jeliabov, 19, dans un «appartement communal» de douze chambres, peuplé en moyenne d'une bonne trentaine de personnes. Plusieurs familles vivaient chacune dans une pièce. Un jeune officier du Guépéou, sa femme, leur enfant et la grand-mère occupaient une petite chambre sur cour; je savais qu'on l'avait installé là, dans la chambre laissée vacante par un technicien emprisonné, pour avoir «quelqu'un» près de moi. Une étudiante bessarabienne m'espionnait, en outre, surveillant mes allées et venues, écoutant mes conversations téléphoniques (l'appareil était placé dans le corridor). Un petit fonctionnaire secret du Guépéou vivait dans un réduit à côté de la salle de bains; il me témoignait de l'amitié, sans dissimuler qu'on l'interrogeait à mon propos; c'était l'indicateur amical. Dans l'appartement même, j'étais ainsi surveillé par trois agents. Un faux opposant, du reste peiné par le rôle qu'on lui faisait jouer, venait me voir une ou deux fois par semaine pour parler confidentiellement politique – et je savais que le texte de notre conversation était classé le lendemain dans mon dossier. Un jeune parent de ma femme vint une nuit frapper à ma porte. C'était un garçon faible, récemment marié, qui vivait dans la gêne:

— Écoute, je sors du Guépéou, ils veulent que je leur fasse des rapports détaillés sur les gens qui te visitent, je perdrai mon travail si je refuse, que faire, mon Dieu, que faire!

— Ne te fais pas de bile, répondis-je, nous préparerons ensemble tes rapports…

Une autre fois, la nuit aussi, un intellectuel vieillot, à lunettes, asthmatique, effrayé lui-même de son audace, entra chez moi, reprit longuement du souffle dans un fauteuil. Puis, ramassant tout son courage:

— Victor Lvovitch, vous ne me connaissez pas, mais je vous connais bien et je vous estime grandement… Je suis censeur au service secret. Soyez prudent, prudent, on s'occupe sans cesse de vous…

— Je n'ai rien à dissimuler, je pense ce que je pense, je suis ce que je suis…

Il répétait:

«Je sais, je sais, mais c'est très dangereux…»

Lors de mes fréquents séjours à Moscou, je me sentais de plus en plus un homme traqué. Loger à l'hôtel? Impossible, les hôtels étaient réservés aux fonctionnaires. Les proches, qui me recevaient de coutume, me trouvèrent trop compromettant et me prièrent d'aller

ailleurs. Je couchais le plus souvent dans des logis où le Guépéou venait de faire du vide; là, on ne redoutait plus de se compromettre en m'hébergeant. Les connaissances m'évitaient dans la rue. Boukharine, rencontré sur le seuil de l'hôtel Lux, se défila sur un furtif: «Comment va?» – coup d'œil à droite, coup d'œil à gauche, filons. La chambrette de Pierre Pascal[101], dans un hôtel désaffecté du Leontievski pereoulok, était un coin bougrement surveillé aussi, mais où l'on respirait librement. Encore membre de l'Exécutif de l'Internationale, l'Italien Rossi[102] (Angelo Tasca) venait s'étendre sur le divan. Son grand front bosselé était d'un chimérique – et il espérait encore assainir l'Internationale! Il comptait avec Ercoli[103] s'emparer de la majorité au CC du parti italien, soutenir ensuite Boukharine. (Ercoli le trahit, Rossi fut exclu.) Il me disait: «Je vous assure, Serge, que toutes les fois que vous êtes trois, il y a parmi vous un agent provocateur.» «Nous ne sommes que deux», répondais-je, faisant allusion à Andrès Nin, toujours de bonne humeur et la crinière au vent, avec qui je parcourais Moscou, filé pas à pas… La chance me servit. Par un gel de -20°, je rentrais une nuit chez des camarades pour dormir sur la couche d'un ami arrêté. Une jeune fille apeurée m'entrouvrit la porte: «Filez vite. Ils fouillent l'appartement…» Je repartis sans savoir où… Une autre fois, invité à une soirée intime, je manquai la communication, et ce soir-là on arrêta tous les invités. Peut-être ma présence était-elle prévue? Une autre fois encore, je m'échappai de chez Maria Mikhaïlovna Ioffe pendant que les agents cernaient la maison; quelqu'un s'attacha naturellement à mes talons; je longeai à pas pressés sans me retourner la façade blanche du Komintern, tournai le coin et fis un saut d'acrobate pour m'accrocher à un tram lancé à toute allure… Ça durerait ce que ça durerait… (La jeune veuve de notre grand Ioffe disparut à jamais, déportée en Asie centrale avec son fils – qui y mourut –, plusieurs fois jetée en prison; elle mit fin à ses jours[104] en captivité, en 1936, nul ne sait exactement ni où ni comment… Je l'avais connue jeune fille blonde, orgueilleuse et coquette; je l'avais retrouvée femme, d'un type charmant de paysanne russe, sérieuse et enjouée; en déportation, sa fermeté morale exerça sur les colonies d'opposants du Turkestan une influence bienfaisante. Elle lutta huit ans sans faiblir.)

On a plus tard découvert des complots en série. Conspirer dans ces conditions? Quand il était à peine possible de respirer, quand on vivait dans des maisons de verre, les moindres gestes et propos épiés?

Notre crime d'opposants était simplement d'exister, de ne pas renoncer à nous-mêmes, de garder nos amitiés, de parler librement entre nous… Dans les deux capitales, le cercle de mes relations fondées sur la liberté de penser ne dépassait pas une vingtaine de personnes, très différentes par les idées et les caractères. Maigre, dur, nippé en vrai prolétaire qu'il était, le syndicaliste italien Francesco Ghezzi[105], de l'Unione Sindacale, sortait de la prison de Souzdal pour nous parler avec fougue de l'industrialisation victorieuse. Des yeux fiévreux éclairaient son visage creusé. Et il revenait de l'usine, le front tourmenté. «Je vois des prolétaires dormir sous les machines. Savez-vous que les salaires réels ont baissé au vingtième pendant mes deux années d'isolateur?» (Ghezzi disparut en 1937.) Gaston Bouley[106], fantaisiste comme un vieux gamin de Paris, collaborateur du commissariat des Affaires étrangères, tirait des plans pour rentrer en France et n'osait pas demander un passeport: «Ils me coffreraient tout de suite!» (Il fut, en 1937, déporté au Kamtchatka.) L'anarchiste infiniment assagi Herman Sandomirski[107], également collaborateur des Affaires étrangères, publiait ses fortes études sur le fascisme italien et nous servait d'intermédiaire avec le Guépéou; il défendait mollement le musée Kropotkine. (Il disparut en 1937, déporté à Ienisseisk et probablement

fusillé.) Zinaïda Lvovna Bronstein, la fille cadette de Trotski, malade, réussit à partir pour l'étranger, où elle allait bientôt se suicider[108]. Elle ressemblait trait pour trait à son père, avec une vive intelligence et une grande fermeté d'âme. Son mari, Volkov, était à jamais en prison. Andrès Nin envoyait des colis aux persécutés, accumulait des fiches sur Marx, traduisait Pilniak en catalan. Pour obtenir de partir pour l'Espagne en révolution, il adressa au CC un véritable ultimatum, écrit d'une encre intrépide. On le laissa partir – et je parlerai plus loin de sa fin atroce. Par moments, nous nous faisions peu d'illusions. Je me souviens d'avoir dit: «Si quelque désespéré tire un coup de revolver sur quelque satrape, nous risquons fort d'être fusillés tous ensemble dans la huitaine.» Je ne savais pas si bien dire.

Pendant des années, la persécution fut partout, harcelante, affolante. Le régime dévorait tous les semestres une nouvelle catégorie de victimes. Les trotskistes finis, on s'en était pris aux koulaks; puis aux techniciens; puis aux ci-devant bourgeois, commerçants et officiers privés du droit inutile de vote; puis aux prêtres et aux croyants; puis à l'opposition de droite… Le Guépéou procéda enfin aux extorsions d'or et de bijoux, sans reculer devant l'emploi de la torture. Je l'ai vu. Il fallait ces diversions psychologiques et politiques à la grande misère. Le dénuement en était la cause évidente; je suis convaincu que les brutales campagnes antireligieuses eurent leur point de départ dans l'interdiction des fêtes chrétiennes, parce que l'usage est de bien manger pendant ces fêtes et que précisément le pouvoir ne pouvait donner aux gens ni farine blanche, ni beurre, ni sucre. La déchristianisation conduisit à la destruction d'églises, en masse, et de monuments historiques aussi remarquables que la tour Soukhareva[109], au centre de Moscou; c'était que l'on avait besoin de matériaux de construction (et que l'on perdait la tête).

Ma femme perdit la raison dans cette ambiance. Je la trouvai un soir, couchée, un dictionnaire de médecine à la main, calme et dévastée. «Je viens de lire l'article "Folie". Je sais que je deviens folle. Est-ce que je ne ferais pas mieux de mourir?» Elle avait eu sa première crise pendant une visite chez Boris Pilniak: on parlait du procès des techniciens, elle rejeta avec horreur la tasse de thé: «C'est du poison, ne buvez pas!» Je la conduisais à des psychiatres[110] qui étaient généralement des hommes admirables, elle se reposait dans des cliniques, mais les cliniques étaient pleines de gens du Guépéou qui soignaient leurs troubles nerveux en se faisant des confidences. Elle en sortait un peu remise, pour un temps, et les histoires de cartes de pain refusées, de dénonciations, d'arrestations, de peines capitales réclamées par tous les haut-parleurs placés aux coins des rues recommençaient…

Elle avait beaucoup souffert d'une sordide persécution déclenchée contre mes beaux-parents – puisqu'ils étaient mes beaux-parents et libertaires par surcroît… Et toujours à la base, le *struggle for life* dans le dénuement: mon beau-père, Roussakov combattant de la révolution de 1905 à Rostov, secrétaire du Syndicat des marins russes de Marseille, expulsé de France en 1919 pour avoir organisé une grève sur des vaisseaux chargés de munitions pour les Blancs, maintenant ouvrier casquettier, occupait avec sa famille deux belles chambres dans le même appartement communal que nous; il s'agissait de les lui prendre du moment qu'il était sans défense. Des gens du parti et du Guépéou vinrent l'outrager chez lui, frapper ma femme au visage, et le dénoncèrent comme contre-révolutionnaire, ex-capitaliste, antisémite et terroriste! Chassé le jour même du travail et du syndicat, inculpé, des usines alertées par les agitateurs demandèrent contre lui la peine de mort – et elles allaient l'obtenir! Cela se passait à un moment où j'étais à Moscou, et les indicateurs qui me surveillaient à domicile me croyaient arrêté puisque l'on m'avait perdu de vue. J'étais en

réalité chez Panaït Istrati[111], dans une petite villa perdue au milieu des bois de Bykovo. Informés par les journaux nous prîmes le train, Istrati, le Dr N. et moi, et nous arrivâmes à Leningrad pour courir à la rédaction de la *Pravda* locale. «Mais quel crime insensé commettez-vous?», demandions-nous, exaspérés, au rédacteur Rafail, fonctionnaire terne et dur, à tête rasée.

— La preuve est cent fois faite que tout est mensonge là-dedans et qu'il y a eu tout au plus un commencement de bagarre dans un corridor où l'on a assailli une jeune femme et outragé un vieil ouvrier!

— Je respecte la démocratie ouvrière, moi, nous répondit ce parfait fonctionnaire, et j'ai dix résolutions d'usines demandant la peine de mort! Mais par égard pour vous, je vais suspendre cette campagne pendant l'enquête…

Les chefs du parti par contre, se montrèrent compréhensifs et circonspects. L'instruction, naturellement, n'aboutit à rien. Un procès public se termina par l'acquittement de mes beaux-parents et de ma femme, aux applaudissements de l'assistance. Le jour même, les cellules communistes firent des meetings pour exiger que «cet arrêt scandaleux» fût cassé, et le procureur du rayon, cédant à «la voix des masses», comme il me le dit, le cassa. Un second procès eut lieu avec un juge approprié qui, lorsque Roussakov eut raconté, preuves à l'appui, toute sa vie, et parlé de ses voyages à New York – vingt ans auparavant en qualité de laveur de vaisselle – et à Buenos Aires – dans une cale d'émigrant –, lui répondit sarcastiquement: «Vous vous prétendez un prolétaire et je vois que vous en avez fait des voyages à l'étranger!» Mais comme il n'y avait rien dans l'affaire qu'une provocation d'une indicatrice du Guépéou, révélée à huis clos, le second procès n'aboutit qu'à une condamnation de principe, prononcée il est vrai contre les victimes. Cette sordide histoire dura tout un an, et pendant cette année on refusa chaque mois les cartes de pain aux Roussakov considérés comme d'ex-capitalistes; Roussakov restait chômeur. L'Inspection ouvrière et paysanne instruisit un procès séparé et le fit réintégrer dans le syndicat, sans réussir à lui faire rendre du travail… L'enquêteur de l'Inspection était un grand jeune homme maigre à chevelure ébouriffée, aux yeux gris, qui se montra singulièrement loyal. Il s'appelait Nikolaïev – et je me suis demandé par la suite si ce n'est pas le même Nikolaïev, ex-agent de l'Inspection du Guépéou, qui tira sur Kirov en 1934[112].

Istrati repartit pour la France tout à fait navré par ces expériences. Je me retourne avec émotion vers sa mémoire. Il était jeune encore, d'une maigreur de montagnard balkanique, plutôt laid avec un grand nez tranchant, mais tellement vivant malgré sa tuberculose, tellement enthousiaste de vivre! Pêcheur d'éponges, marin, contrebandier, vagabond, aide-maçon, il avait couru tous les ports de la Méditerranée avant de se mettre à écrire – et de se couper la gorge pour en finir. Romain Rolland le sauva[113], la célébrité littéraire lui vint tout à coup et le bel argent des droits d'auteur, pour ses histoires de Haïdouks[114]. Il écrivait sans avoir la moindre idée de la grammaire et du style, mais en poète-né, épris de toute son âme de plusieurs choses simples: l'aventure, l'amitié, la révolte, la chair, le sang. Incapable d'un raisonnement théorique et par conséquent de donner dans le piège d'un sophisme bien fait. On lui disait devant moi: «Panaït, on ne fait pas une omelette sans casser les œufs. Notre révolution…, etc.» Il s'exclamait: «Bon, je vois les œufs cassés. Où est votre omelette?» Nous sortions de la colonie pénitentiaire modèle de Bolchevo où de grands criminels travaillaient en liberté, se surveillant eux-mêmes. Istrati dit seulement: «Dommage que pour avoir ce bien-être et cette belle organisation du travail, il faille avoir assassiné au moins trois

personnes!» À des rédacteurs de revues qui lui payaient cent roubles un article, il demandait brusquement: «Est-il vrai qu'un facteur des postes gagne chez vous cinquante roubles par mois?» Et il ajoutait: «Je ne suis pas théoricien, mais j'entends le socialisme tout autrement.» Il éclatait à tout propos en indignations véhémentes. Il fallait ce réfractaire de naissance pour résister à toutes les tentatives de corruption et quitter l'URSS en disant: «J'écrirai un livre enthousiaste et douloureux où je dirai toute la vérité[115].» La presse communiste l'accusa aussitôt d'être un agent de la Siguranza roumaine… Il est mort pauvre, délaissé et complètement désorienté, en Roumanie. C'est en partie grâce à lui que je survis.

Je trouvai un peu plus tard un grand réconfort à travailler un peu avec une autre grande figure, exemplaire celle-là, Vera Nikolaïevna Figner. Je traduisais ses souvenirs[116] et elle m'accablait d'observations formulées d'un ton intraitable. À soixante-dix-sept ans, c'était une toute petite vieille femme, frileusement enrobée dans un châle, au visage encore régulier gardant l'empreinte d'une beauté classique, d'une parfaite lucidité intellectuelle et d'une noblesse d'âme sans défaut. Sans doute se considérait-elle avec orgueil comme le vivant symbole des générations révolutionnaires passées, qui furent celles du pur sacrifice. Membre du Comité exécutif de la Narodnaïa Volia en 1879-1883, Vera Figner décida avec ses camarades le suprême recours au terrorisme, prit part à l'organisation d'une dizaine d'attentats contre le tsar Alexandre II, prépara l'attentat final, qui réussit, le 1er mars 1881, maintint pendant près de deux ans l'activité du parti après l'arrestation et la pendaison des autres dirigeants; elle passa ensuite vingt années au bagne de la forteresse de Schlüsselbourg et six années en Sibérie; et de toutes ces luttes sortit frêle, dure et droite, exigeante envers elle-même autant qu'envers les autres. En 1931, son grand âge et sa situation morale tout à fait exceptionnelle lui épargnèrent la prison, car elle ne cachait pas ses révoltes. Elle est morte en liberté surveillée, il y a peu de temps (1942).

De semestre en semestre, à partir de 1928, le cercle se resserre sans cesse, la valeur de la vie humaine ne cesse de baisser, le mensonge qui pénètre toutes les relations sociales devient de plus en plus âcre, l'oppression s'alourdit – et cela durera jusqu'à la détente économique de 1935 et aux explosions de terreur qui la suivent. Je demandai un passeport pour l'étranger[117] et j'écrivis à ce propos au secrétaire général du parti une lettre très ferme et claire. Je sais qu'elle lui parvint, mais je n'eus pas de réponse. Je n'obtins qu'une dégradation militaire à l'amiable. Les commissions de classement des cadres de réserve de l'Armée rouge m'avaient maintenu, en dépit de l'exclusion du parti, [à] un poste élevé dans la réserve du commandement de la région de Leningrad. J'étais chef adjoint du service de renseignement du front, ce qui correspondait à un grade de colonel ou de général. Comme j'exprimais mon étonnement de garder ce poste au moment où l'on emprisonnait toute l'Opposition, le chef du service des cadres me dit en souriant: «Nous savons bien qu'en cas de guerre l'opposition fera son devoir. Nous sommes surtout pratiques ici.» Tant de bon sens m'étonna. L'autorité militaire, afin de me permettre d'obtenir un passeport, me reclassa dans le rang et me libéra du service, limite d'âge atteinte.

Fin 1932, la situation économique et politique s'aggrava encore, brusquement. Une véritable famine sévissait dans les trois quarts des campagnes; on parlait à voix basse d'une épidémie de peste dans la région de Stavropol, Caucase septentrional. Le 2 novembre, la jeune femme de Staline, Nadiejda Allilouïeva[118], se suicida au Kremlin d'un coup de revolver dans la poitrine. Étudiante, elle voyait dans les rues les portraits de son mari couvrir des édifices entiers; elle vivait à la fois au faîte du pouvoir, dans le mensonge officiel et le drame

des consciences, et dans la simple réalité de Moscou. On arrêta pendant quelques jours la belle-fille de Kamenev, jeune doctoresse qui avait prêté les premiers secours à Allilouïeva, et l'on répandit la légende d'une appendicite.

Des arrestations mystérieuses commençaient parmi les ex-opposants de gauche ralliés à la «ligne générale». De loin en loin, j'allais, prenant des précautions minutieuses, visiter Alexandra Bronstein, à Leningrad, de l'autre côté de la Neva, dans une grande cité ouvrière en briques rouges du rayon de Vyborg. Calme, sous ses cheveux blancs, elle me donnait des nouvelles directes du Vieux, alors exilé à Prinkipo, dans la Corne d'Or[119]. Elle correspondait ouvertement avec lui, et elle a dû payer ce courage de sa vie (disparue en 1936). Elle m'apprit le suicide de Zinaïda Lvovna Bronstein à Berlin. Elle me montra une lettre de Trotski dans laquelle il se disait entouré de tant de menaces qu'il ne sortait pas et ne prenait que très prudemment l'air dans son jardin. Quelques jours plus tard, la villa qu'il habitait brûla, peut-être par accident… J'apprenais les arrestations de Smilga, de Ter-Vaganian, d'Ivan Smirnov, de Mratchkovski[120]. Ce Mratchkovski, opposant irréductible, mais soumis au CC, construisait une voie ferrée stratégique au nord du lac Baïkal, et Staline l'avait, peu de temps auparavant, reçu avec amitié. Le Chef s'était plaint de n'être entouré que d'imbéciles, «une pyramide d'imbéciles! Nous avons besoin d'hommes tels que toi…» Je vis Evgueni Alexeïevitch Preobrajenski, nous parlâmes un moment à cœur ouvert dans une courette noire, sous des arbres dénudés. «Je ne sais pas où nous allons, disait-il. On m'empêche de respirer, je m'attends à tout…» On décelait des indices de trahison morale dans ses travaux d'économiste sur la crise mondiale. Les mains dans les poches, triste et voûté dans la nuit froide, je le sentis inexplicablement condamné… J'étais moi-même tellement surveillé que cela sentait l'arrestation. Il me semblait que, dans mon appartement communal, la vieille mère, la femme de l'officier du Guépéou ce jeune officier lui-même, si correct et sympathique, avaient pour moi des regards singuliers. La vieille femme me recherchait timidement et elle me disait: «Quel terrible travail que le leur! Toutes les fois que mon fils s'en va la nuit, je prie pour lui…» Elle me regardait en dessous et ajoutait: «Et je prie aussi pour *les autres*…»

J'estimai raisonnablement à 70 % mes probabilités de disparition à brève échéance. Une occasion unique s'offrant à moi de faire parvenir à quelques amis de Paris un message, je rédigeai une lettre-testament[121], adressée à Magdeleine et Maurice Paz, Jacques Mesnil, Marcel Martinet et je leur demandai, si je disparaissais, d'en publier les parties essentielles. Ainsi, mes dernières années de résistance n'auraient pas été tout à fait vaines.

Je crois bien que je fus le premier à définir dans ce document l'État soviétique comme un État totalitaire.

Depuis déjà de longues années, écrivais-je, la révolution est entrée dans une phase de réaction… Il ne faut pas se dissimuler que le socialisme porte en lui-même des germes de réaction. Sur le terrain russe, ces germes ont donné une fameuse floraison. À l'heure actuelle, nous sommes de plus en plus en présence d'un État totalitaire castocratique, absolu, grisé de sa puissance, pour lequel l'homme ne compte pas. Cette machine formidable repose sur une double assise: une Sûreté générale toute-puissante qui a repris les traditions des chancelleries secrètes de la fin du XVIIIe siècle (Anna Iohannovna)[122] et un «ordre», au sens clérical du mot, bureaucratique, d'exécutants privilégiés. La concentration des pouvoirs économiques et politiques faisant que l'individu est tenu par le pain, le vêtement, le logement, le travail, et mis totalement à la disposition de la machine, permet à celle-ci de négliger l'homme et de ne tenir compte que des grands nombres, à la longue. Ce régime est

en contradiction avec tout ce qui a été dit, proclamé, voulu, pensé, pendant la révolution même.

J'écrivais:

Sur trois points essentiels, supérieurs à toutes les considérations de tactique, je reste et resterai, quoi qu'il puisse m'en coûter, un non-consentant avoué, net, qui ne se taira que contraint:

I. Défense de l'homme. Respect de l'homme. Il faut lui rendre des droits, une sécurité, une valeur. Sans cela, pas de socialisme. Sans cela, tout est faux, raté, vicié. L'homme, quel qu'il soit, fût-ce le dernier des hommes. «Ennemi de classe», fils ou petit-fils de bourgeois, je m'en moque, il ne faut jamais oublier qu'un être humain est un être humain. Ça s'oublie tous les jours sous mes yeux, partout, c'est la chose la plus révoltante, la plus antisocialiste qui soit.

Et à ce propos, sans vouloir rayer une ligne de ce que j'ai écrit sur la nécessité de la terreur dans les révolutions en danger de mort, je dois dire que je tiens pour une abomination inqualifiable, réactionnaire, écœurante et démoralisante, l'usage continu de la peine de mort par justice administrative et secrète (en temps de paix! dans un État plus puissant que nul autre!).

Mon point de vue est celui de Dzerjinski au début de 1920 quand, la guerre civile paraissant terminée, il proposa – et obtint sans peine de Lénine – la suppression de la peine de mort en matière politique… C'est aussi celui des communistes qui proposèrent pendant des années de réduire les fonctions des commissions extraordinaires (Tchéka et Guépéou) à l'enquête. Le prix de la vie humaine est tombé si bas et c'est si tragique que toute peine de mort est à condamner dans ce régime.

Abominable également, et injustifiable, la répression par l'exil, la déportation, la prison quasi perpétuelle, de toute dissidence dans le mouvement ouvrier…

II. Défense de la vérité. L'homme et les masses y ont droit. Je ne consens ni au tripatouillage systématique de l'histoire et de la littérature ni à la suppression de toute information sérieuse dans la presse (réduite à un rôle d'agitation). Je tiens la vérité pour une condition de santé intellectuelle et morale. Qui parle de vérité parle de sincérité. Droit de l'homme à l'une et à l'autre.

III. Défense de la pensée. Aucune recherche intellectuelle, dans aucun domaine, n'est permise. Tout se réduit à une casuistique nourrie de citations… La peur intéressée de l'hérésie aboutit au dogmatisme bigot le plus paralysant. Je tiens que le socialisme ne peut grandir dans l'ordre intellectuel que par l'émulation, la recherche, la lutte des idées; qu'il n'a pas à craindre l'erreur, toujours réparée avec le temps par la vie même, mais la stagnation et la réaction; que le respect de l'homme sous-entend pour l'homme le droit de tout connaître et la liberté de penser. Ce n'est pas contre la liberté de penser, contre l'homme, que le socialisme peut triompher, mais au contraire, par la liberté de penser en améliorant la condition de l'homme.

Daté: Moscou, 1er février 1933.

Je n'eus pas le temps de me relire. Les amis qui pouvaient faire parvenir ce message à destination partaient – et ils s'attendaient à être arrêtés au dernier moment…

Le jour où cette lettre parvint à Paris[123], mes pressentiments s'étaient vérifiés. Personne ne savait ce que j'étais devenu et je ne savais pas moi-même ce que je deviendrais.

CHAPITRE 8

LES ANNÉES DE CAPTIVITÉ (1933-1936)

Ma grande malade a son visage des pires angoisses[1]… Je sors dans le matin froid pour lui procurer des calmants et téléphoner à la clinique psychiatrique. Je veux aussi voir les journaux affichés près de la cathédrale de Kazan, car on vient de me dire que Thälmann a été arrêté à Berlin. Je me sens filé, c'est tout naturel. Cette fois pourtant, «ils» me suivent de si près que je m'en inquiète. À la sortie de la pharmacie, ils m'abordent. C'est sur le trottoir de la perspective du 25-Octobre, dans le mouvement de la rue.

— Recherches criminelles. Veuillez nous suivre, citoyen, pour vérification d'identité.

Parlant bas, ils sortent leurs cartes rouges et se placent à mes côtés. Je hausse les épaules.

— Je n'ai sûrement rien à voir avec les recherches criminelles. Voici ma carte du Syndicat des écrivains soviétiques. Voici des médicaments pour une malade qui ne peut pas attendre. Voici l'immeuble où j'habite; passons chez le gérant, il vous éclairera sur mon identité…

Non, il faut absolument que je les accompagne pour dix minutes, rien que pour dix minutes, le malentendu évident sera dissipé à l'instant… Bien. Ils se consultent: quelle auto? Ils examinent les autos stationnées, ils en choisissent une, la plus confortable, m'en ouvrent la portière. «Veuillez prendre place, citoyen.» Ils engagent avec le chauffeur stupéfait un bref colloque.

— Au Guépéou, en vitesse, hein!

— Mais je ne peux pas! Le directeur du Trust va sortir, je dois…

— Pas de discussion. On te fera un papier. File!

Et nous filons tout droit vers le nouvel édifice du Guépéou, le plus beau du nouveau Leningrad soviétique, quinze étages et les façades en granit clair, à l'angle de la Neva et de l'ancienne perspective Liteïnaïa. Porte latérale, guichet: «Voici le criminel…» Le criminel, c'est moi. «Veuillez entrer, citoyen.» À peine suis-je dans une vaste antichambre qu'un jeune militaire aimable vient au-devant de moi, me tend la main:

— Bonjour, Victor Lvovitch! Tout s'est passé correctement?

En somme, oui…

— Alors, dis-je, mon identité ne fait aucun doute?

Sourire entendu.

L'édifice est spacieux, austère et somptueux. Un Lénine en bronze m'accueille comme tout le monde. Cinq minutes plus tard, je suis dans le vaste cabinet du juge d'instruction chargé des affaires du parti, Karpovitch. C'est un grand rouquin, froidement cordial, rusé, sur ses gardes.

— Nous allons avoir de longues conversations, Victor Lvovitch…

— Je n'en doute pas. Mais nous n'en aurons aucune si d'abord vous n'accédez pas à mes demandes. Je vous prie de faire transférer ma femme aujourd'hui même à la clinique psychiatrique de l'Armée rouge; j'entends ensuite avoir une conversation téléphonique avec mon fils – douze ans – dès qu'il rentrera de l'école…

— Entendu.

Devant moi le camarade Karpovitch donne, par téléphone, les ordres à la clinique. Il poussera la gentillesse jusqu'à m'offrir de téléphoner chez moi pendant que l'on emmène la malade. Et:

— Victor Lvovitch, quelle est votre opinion sur la ligne générale du parti?

— Comment! Vous l'ignorez? Et c'est pour me demander ça que vous faites tant d'embarras?

Karpovitch me répond:

— Dois-je vous rappeler que nous sommes entre camarades de parti?

— Alors, laissez-moi vous interroger le premier. Est-il vrai que Thälmann est arrêté à Berlin?

Karpovitch pense que la dépêche est sujette à caution, mais qu'à Berlin «ça va mal». Ma seconde question le trouble.

— Christian Racovski[2] est-il mort en déportation?

Le rouquin hésite, me regarde dans les yeux, dit: «Je ne peux rien vous dire», et fait *non* de la tête.

L'entretien que nous commençons durera de midi à minuit passé, coupé par le repas qui m'est offert et par des pauses, pendant lesquelles, quand j'éprouve le besoin de me reposer, je vais me promener dans le large corridor. Nous sommes au quatrième ou cinquième étage, je contemple par de vastes verrières le mouvement de la ville, je vois le crépuscule descendre, la nuit se faire sur une perspective animée, je me demande quand je reverrai cette ville que j'aime entre toutes – si je la revois jamais? Nous parlons de tout, point par point: question agraire, industrialisation, Komintern, régime intérieur, etc. J'ai des objections sur la ligne générale en toutes matières; ce sont celles d'un marxiste. Je vois arriver tous les papiers que l'on a saisis chez moi, plusieurs malles. Les sujets de conversations théoriques ne nous manqueront pas! Nous prenons du thé. Minuit.

— Victor Lvovitch, je regrette beaucoup de devoir vous faire passer à la maison d'arrêt, mais je donne des ordres pour que vous y soyez bien traité…

— Merci.

C'est tout à côté. Un jeune agent en civil, imberbe et le visage ouvert, m'accompagne et, sur ma demande, nous nous accoudons un moment sur le quai devant les eaux noires de la Neva. L'air du large est bienfaisant… Et ce fleuve me semble toujours si chargé de puissance et d'inquiétude qu'il m'émeut comme un chant russe. La vieille maison d'arrêt n'a pas changé depuis 1928 – ni depuis un demi-siècle sans doute. La stabilité des prisons domine donc les chutes d'empires et les révolutions? Formalités d'écrou, greffe, cloisonnements à travers lesquels l'homme passe comme un grain acheminé vers une meule compliquée. Je rencontre en passant un vieil homme élégant, de haute taille, à noble tête blanche, et il me dit qu'il est de l'Académie des sciences, qu'on vient de lui enlever ses lorgnons, c'est cela le plus embêtant… Les escaliers de fer gravis dans la pénombre, une porte s'ouvre pour moi dans l'épaisse maçonnerie, s'ouvre et se referme. Étroite cellule, faiblement éclairée par une ampoule misérable, pareille à un couloir souterrain. Sur l'une des deux couchettes, quelqu'un se lève et me salue, puis se présente. Quelqu'un de chétif que je distingue mal d'abord:

— Petrovski, du Syndicat des écrivains, section des poètes…

— Moi, prosateur, dis-je.

La fatigue nerveuse me fait grelotter dans ma lourde pelisse de cuir. Le poète grelotte de froid et de faiblesse dans son vieux manteau doublé de mouton. Il est jeune, maigre, blême, avec une barbe grêle et décolorée. Nous faisons connaissance. Il parle, parle, je sens que ma présence est pour lui un événement, et c'est vrai, voilà des mois qu'il vit seul dans cette solitude souterraine, en se demandant si l'on ne va pas le fusiller. La même fièvre nous tient longtemps éveillés, nous rapproche, étrangement émus, contenant la même effusion, ne sachant que faire l'un pour l'autre. Je peux quelque chose pour lui: l'écouter, le rassurer. Je lui démontre qu'on ne peut pas le fusiller, que le juge d'instruction qui le menace est une brute et qu'il use d'un stratagème professionnel; les arrêts sont soumis au Collège secret qui pèse un peu – tout de même – les responsabilités. Je suis calme et raisonnable, je crois voir le poète se redresser un peu, rasséréné.

C'est un enfant des routes et de la famine. Il s'est formé lui-même, est devenu instituteur, s'est mis à écrire des vers simples – et qui m'ont paru pleins de charme – parce qu'il aime à contempler le mouvement des blés, les courses de nuages sur les paysages, les sous-bois, les chemins rayonnants au clair de lune. «Poète paysan, vous comprenez?» Avec deux ou trois amis, il publiait à Detskoïe Selo un journal manuscrit où l'on croit discerner une intention subversive. Pourquoi, lui a-t-on demandé, n'y a-t-il dans vos vers aucune allusion à la collectivisation? Parce que vous lui êtes hostile? Le pis c'est qu'il appartenait à un cercle littéraire – nullement clandestin – dirigé par le philosophe Ivanov-Razoumnik[3], exsocialiste-révolutionnaire de gauche… J'apprends ainsi que mon ami Ivanov-Razoumnik, ce grand idéaliste affamé de pensée, est aussi en prison. «Dites-moi encore de vos vers, camarade poète, je les trouve très beaux…» Il déclame à mi-voix, les yeux brûlants, les épaules frileusement rentrées sous la fourrure, le cou décharné. Nous nous couchons à l'aube pour ne plus oublier cette nuit-là.

Le lendemain, je fus transféré à Moscou, discrètement, dans un compartiment de voyageurs, accompagné de deux agents du Guépéou, l'un en civil, l'autre vêtu d'un uniforme anonyme, fraternels et polis. Le transfert indiquait une affaire grave. Mais quelle affaire? Il n'y avait, il ne pouvait y avoir rien à me reprocher si ce n'était un crime d'opinion, connu depuis des années, facile à juger sur place. Où il n'y a rien, il est vrai que l'on peut tout échafauder. Une visite d'agent provocateur me revint à la mémoire. Je pensai aussi que mon message à mes amis parisiens[4] pouvait avoir été intercepté. Ce serait très grave, mais à quel passage pourrait-on s'accrocher pour justifier une inculpation lourde? Les personnes correspondant avec l'étranger étaient souvent inculpées d'espionnage (peine capitale). J'avais écrit: «J'en arrive parfois à me demander si nous ne devons pas finir assassinés ainsi ou autrement, car il y a bien des façons de s'y prendre…» N'était-ce pas jeter sur le régime le discrédit le plus criminel? Mais cette lettre ne devait être publiée que si je disparaissais. Je crus trouver. J'avais aussi écrit: «Et le mensonge que l'on respire comme l'air! Toute la presse proclamait il y a quelques jours que l'exécution du plan quinquennal aboutissait à une augmentation des salaires de 68 % … Or le rouble a baissé environ trente fois pendant que se produisait cette hausse des salaires nominaux…» Ceci pourrait, aux yeux du Collège secret, justifier une inculpation d'«espionnage économique». Bref, j'arrivais à Moscou assez inquiet, mais tout à fait résolu à tenir inflexiblement droit.

Je fus tout de suite conduit à la «Loubianka[5]», ce grand bâtiment en style commercial du siècle passé, de la place Dzerjinski. Je me trouvai au bout d'une heure dans une minuscule cellule sans fenêtre, peut-être située dans les caves, fortement éclairée, en compagnie d'un

ouvrier corpulent, au menton énergique, qui me dit être un ancien chauffeur d'auto du Guépéou, arrêté pour avoir entendu lire chez des amis un tract contre-révolutionnaire sans dénoncer aussitôt tout le monde. L'étouffante boîte de deux mètres sur deux dans laquelle nous nous trouvions lui donnait le cafard. Il finit par me dire que les condamnés à mort attendaient ici d'être envoyés à l'exécution… Vers trois heures du matin, nous étions une dizaine dans cette cellule surchauffée par nos respirations. Plusieurs d'entre nous sur les deux treillages en fer des lits, plusieurs autres dessous, sur le carrelage frais, plusieurs autres enfin se tenaient rencognés dans l'embrasure de la porte. J'avais la migraine et je souffrais du cœur. Nous nous montrions tous pleins d'égards les uns pour les autres, avec une bonne humeur de croque-morts. Je me souviens combien nous égaya un vieux Juif qui racontait avoir été arrêté l'an dernier exactement à cette date. Maintenant, on lui reprochait d'avoir prélevé une commission sur la vente-achat d'une machine à écrire entre deux bureaux. «Il n'y a pas de preuves, disait-il ingénument, et d'ailleurs ce n'est pas vrai; mais il y a une différence entre les deux comptabilités. Comment voulez-vous que je l'explique, moi?» Notre petit coin d'enfer fut secoué d'un rire sans méchanceté. Le dernier arrivé fut le plus sympathique; c'était un intellectuel sibérien d'une soixantaine d'années, vigoureux, tendu, joyeux. Je liai conversation avec lui et, quand il sut que j'étais opposant, il me raconta en gloussant de rire l'affaire qui l'amenait à Moscou, d'Irkoutsk, et le remplissait d'optimisme. À la suite de la famine et des épizooties, dans sa lointaine région, on avait monté contre les agronomes, les vétérinaires et les ingénieurs une affaire de sabotage contre-révolutionnaire. On avait exigé d'eux qu'ils fissent des aveux contraires au simple bon sens. Il avait, lui, résisté des mois, dans le froid, la faim, l'isolement; puis cédé à une promesse d'amélioration de régime et avoué tout ce que l'on voulut. Après quoi, on lui avait donné une cellule chauffée, permis de recevoir des vivres et de voir sa femme, promis de solliciter pour lui, en raison de son repentir, l'indulgence du Collège secret. «Seulement, voilà! Nous avons avoué tant de choses et si folles que Moscou n'y a pas cru. Moscou a demandé le dossier et comme il est effarant, le dossier, on nous a fait venir, les deux principaux accusés et le juge d'instruction, pour étudier l'affaire ici même! Nous avons voyagé un mois avec le juge, il se sentait entre nos mains, il avait peur de nous, il nous comblait d'amabilité…»

Quelques heures plus tard, au matin, j'entrai dans une spacieuse chambrée du rez-de-chaussée, qui ressemblait à un campement de naufragés. Une quinzaine d'hommes plus ou moins installés y vivaient depuis des jours ou des semaines dans une attente vague. Plusieurs avaient des matelas, les autres couchaient sur le ciment. L'ambiance était d'épaisse inquiétude et de feinte bonne humeur. Un jeune soldat, debout près de la fenêtre, ne cessait de se parler à haute voix à lui-même et l'on entendait distinctement cette phrase qu'il répétait avec obstination: «Eh bien! qu'ils me fusillent», suivie d'un gros juron. Je me choisis une place et demandai: «Citoyens! quelqu'un d'entre vous peut-il me prêter une musette, une valise, n'importe quoi, pour m'appuyer la tête?» Un grand diable, vêtu en Sibérien, le visage moucheté des traces de variole, m'offrit une serviette couverte d'un essuie-mains et vint se coucher près de moi en se présentant:

— N., professeur d'agronomie à Irkoutsk…

— Ah! dis-je, n'est-ce pas votre camarade que je viens de rencontrer?

C'était le second grand coupable de la terrible affaire de sabotage contre-révolutionnaire dont je venais d'entendre le récit. Le professeur N., tout aussi amusé que son collègue, m'en donna volontiers d'autres détails… Il pensait que tout allait se retourner et que des juges

d'instruction du Guépéou local occuperaient bientôt les cellules de leurs inculpés de la veille. Un autre agronome, moscovite celui-là, très bien vêtu, et dont le regard exprimait une angoisse insurmontable, vint se mêler à notre entretien. Arrêté la nuit précédente, il ne maîtrisait pas sa commotion: tous les dirigeants du commissariat du peuple à l'Agriculture venaient d'être enlevés par le Guépéou, et ce qui impressionnait le plus ce «technicien sans parti», c'était que ses chefs communistes étaient à cette heure quelque part dans cette prison même, oui, le commissaire du peuple suppléant Wolfe y était, et Connor, et Kovarski! Il éprouvait la sensation d'un séisme. Le jour même, des ascenseurs m'élevèrent aux étages de la prison intérieure. Brève visite médicale, cinquième fouille (il ne me restait rigoureusement rien des menus objets que l'on porte de coutume sur soi, mais cette dernière fouille fut si attentive qu'elle fit découvrir la mine de crayon dissimulée dans une doublure et la demi-lame de rasoir précautionneusement cachée dans un revers de veston). J'entrai enfin dans la prison parfaite, réservée évidemment aux grands personnages et aux accusés des affaires les plus graves. Prison secrète, cellulaire, silencieuse, simplement établie dans un immeuble occupé autrefois par les bureaux d'une compagnie d'assurances. Chaque étage formait une prison à part, isolée des autres, avec une entrée unique, un guichet de réception; des signalisations électriques, par lampes de couleur, fonctionnaient aux paliers et dans les corridors pour annoncer les allées et venues de façon que les prisonniers ne pussent jamais se rencontrer. Un corridor d'hôtel mystérieux, où le tapis rouge étouffait le bruit léger des pas; une cellule parquetée, nue, avec un lit passable, une table, une chaise, le tout propre. La grande fenêtre à barreaux masquée à l'extérieur par un écran. Pas une inscription, pas un grattage sur les murs fraîchement peints. Je me trouvai dans l'abstrait, entouré d'un étonnant silence. Au loin toutefois passaient en agitant leurs sonneries et leurs ferrailles les trams de la rue Miasnitskaïa, populeuse à toute heure… Des soldats du corps spécial, admirablement stylés, polis et comme réduits à des fonctions mécaniques, fermèrent doucement la porte. Je demandai au sous-officier des livres et du papier. «Vous adresserez cette demande au juge d'instruction, citoyen.» Je devais passer ici, au secret absolu, sans communication avec qui que ce fût, sans la moindre lecture, sans une feuille de papier, sans occupation d'aucune sorte, sans promenade à l'air d'une cour, environ quatre-vingts jours. Rude épreuve pour les nerfs, dont je me tirai fort bien. J'étais fatigué par des années de tension nerveuse, j'éprouvais un grand besoin physique de repos. Je dormis le plus possible, plus de douze heures par jour certainement. Le reste du temps, je marchai en travaillant avec application. Je me fis des cours d'histoire, d'économie politique – et même de sciences naturelles! J'écrivis mentalement un drame, des nouvelles, des poèmes. Je fis un gros effort de volonté pour ne scruter mon «affaire» qu'utilitairement, pendant un temps limité, précaution à prendre contre l'obsession. J'eus une vie intérieure très intense et très riche, pas trop pénible somme toute. Je fis aussi, plusieurs fois par jour, un peu de gymnastique, ce qui est extrêmement bienfaisant. La nourriture, pain noir, pâte de gruau ou de millet, soupe au poisson, était passable, mais insuffisante, je souffris de la faim, tous les soirs. Le 1er Mai, fête des prolétaires du monde! on m'apporta un repas extraordinaire: côtelettes de hachis, pommes de terre et compote! Je recevais treize cigarettes et treize allumettes par jour. Avec de la mie de pain, je me fis des dés et une sorte de calendrier.

L'instruction rompait la monotonie de cette existence… J'eus une demi-douzaine d'interrogatoires espacés. Le juge Boguine, profil tranchant, lunettes, uniforme, ouvrit la série. Probablement sorti de l'École spéciale du Guépéou (cours supérieur!), il parlait

d'abondance, pour essayer sans doute tous ses petits trucs psychologiques – et je le laissais faire, sachant bien qu'en pareil cas il convient de parler soi-même le moins possible et de bien entendre tout ce que l'on vous dit. Réveillé vers minuit, «À l'instruction, citoyen!», j'étais conduit par des ascenseurs, des souterrains, des corridors, jusqu'à un étage de bureaux qui, je le découvris, était tout à fait voisin de mon quartier cellulaire. Toutes les pièces de corridors sans fin étaient affectées à des inquisiteurs. Celle où l'on m'amenait portait un numéro 380 ou 390. Je ne fis en chemin qu'une rencontre: une sorte d'évêque, très imposant, sortait, en s'appuyant sur une canne, de l'un de ces cabinets. Je lui dis à haute voix, pour le plaisir de terrifier nos gardiens: «Portez-vous bien, *batiouchka* (père)!» Et il me répondit gravement d'un signe de la main. Cela dut faire des rapports que l'on étudia. J'arrivai à mon premier interrogatoire d'humeur agressive. «Comment! vous reprenez la tradition des interrogatoires nocturnes! Comme dans les pires moments de l'ancien régime. Félicitations!» Boguine ne perdit pas contenance: «Ah! quelle aigreur dans vos propos! Si je vous convoque la nuit, c'est que nous travaillons jour et nuit, nous! Nous n'avons pas de vie privée, nous!»

Nous fûmes souriants, sur le plan supérieur de l'humour. Boguine exposa qu'il savait tout. «Tout. Vos camarades sont tellement démoralisés, j'ai là leurs dépositions, vous n'en croiriez pas vos yeux. Nous voudrions savoir si vous êtes un ennemi ou, malgré votre dissidence, un vrai communiste. Libre à vous de refuser de me répondre, l'instruction sera close aujourd'hui même, et nous vous considérerons avec l'estime que mérite un adversaire politique au visage découvert.»

Piège! Tu veux que je te facilite la besogne en te donnant carte blanche pour que tu cuisines ensuite, contre moi, avec tes rapports secrets, je ne sais quelles conclusions qui me vaudraient au moins des années d'isolateur.

— Non. Je tiens à répondre à l'interrogatoire. Interrogez.

— Eh bien, parlons en communistes que nous sommes, vous et moi. Je suis au poste que m'assigne le parti. Vous, vous pensez servir le parti, je vous comprends. Vous admettez l'autorité du CC?

Piège! Si j'admets l'autorité du CC, j'entre dans le jeu, on peut me faire dire n'importe quoi au nom du dévouement au parti.

Moi — Pardon. Je suis exclu. Je n'ai pas sollicité de réadmission. Je ne suis plus tenu par la discipline du parti…

Boguine — Vous êtes déplorablement formaliste!

Moi — Je demande à savoir de quoi je suis accusé afin de détruire l'accusation. Je me sens irréprochable du point de vue des lois soviétiques.

Boguine – Quel formalisme! Alors vous voudriez que j'abatte mes cartes?

Moi – Sommes-nous en train de jouer aux cartes?

Il finit par me dire que l'on avait trouvé chez moi des documents émanant de Trotski. «C'est faux», dis-je. Que je fréquentais Alexandra Bronstein et nous discutâmes sur le nombre des visites que je lui avais faites.

— Vous parliez d'opposition avec elle, convenez-en!

— Non. Nous parlions santé et littérature!

— Vous correspondez avec Andrès Nin[6], qui est un contre-révolutionnaire?

— Oui, par la poste, sur cartes postales. Nin est un révolutionnaire exemplaire et vous savez qu'il est en prison à Algésiras?

Boguine m'expliqua en m'offrant des cigarettes que j'avais visiblement la mentalité d'un contre-révolutionnaire irréductible et que c'était infiniment dangereux pour moi. Je l'interrompis:

— Dois-je voir là une menace de peine capitale?

Il se récria:

— Nullement! Mais vous vous perdez tout de même! Votre seul salut serait dans un changement d'attitude et une confession complète. Réfléchissez.

Je rentrai dans ma cellule vers les quatre heures du matin.

Plusieurs entretiens nocturnes de ce genre ne nous avancèrent ni l'un ni l'autre. J'appris seulement que l'on cherchait à m'associer à un personnage nommé Solovian, qui m'était tout à fait inconnu. Cela m'intrigua et m'inquiéta: porte ouverte sur n'importe quelle trame.

Les signalisations électriques jouaient sur mon passage quand j'allais à l'interrogatoire, si bien que je ne voyais même pas d'autre gardien que le mien. Une nuit, je remarquai que plusieurs gardiens me regardaient partir avec une attention singulière. À mon retour, à l'aube, je les trouvai rassemblés au bureau de l'entrée, et ils me parurent avoir des regards cordiaux, et celui qui me fouillait fut amical au point d'esquisser une demi-plaisanterie… J'appris par la suite que, cette nuit-là, on avait exécuté les trente-cinq techniciens de l'agriculture, avec Connor, Wolfe, Kovarski, tous hauts fonctionnaires, plusieurs communistes influents. Ils partaient comme moi, par ces mêmes corridors, appelés comme moi «à l'interrogatoire», et le service de garde savait seulement que l'on fusillait quelque part en bas dans les souterrains. Sans doute me crut-on destiné au même sort – et l'on me regarda avec l'attention humaine que j'avais observée. Quand je revins, les gardiens furent surpris et contents de voir quelqu'un revenir du suprême «interrogatoire». Il m'arrivait, allant et revenant de l'instruction, de passer devant l'entrée béante d'un corridor cimenté du rez-de-chaussée brutalement éclairé. Était-ce là l'entrée de la dernière descente?

L'instruction tourna court brusquement, je me sentis nettement en péril. Appelé en plein jour, reçu par un personnage haut gradé, maigre, gris, ridé, à petite tête froide juchée sur un cou d'oiseau, aux lèvres minces et plates, je reconnus le juge d'instruction des affaires graves de l'opposition, Rutkovski, collaborateur personnel du chef de service, Moltchanov, membre du Collège secret (Moltchanov a été fusillé à l'époque du procès Iagoda.) Rutkovski fut cassant et méchant.

— Je vois que vous êtes un ennemi irréductible. Vous êtes en train de vous perdre. Des années de prison vous attendent. Vous êtes le chef de la conspiration trotskiste. Nous savons tout. Je veux, malgré vous, tenter de vous sauver. C'est notre dernière tentative.

C'était glaçant. J'éprouvai le besoin de gagner quelques instants et l'interrompis. «J'ai très soif. Pouvez-vous me faire donner un verre d'eau?» Il n'y avait pas de carafe. Rutkovski dut se lever, appeler quelqu'un… Je réfléchissais et ses effets étaient coupés. Il reprit:

— Je fais donc une tentative afin de vous sauver. Je n'attends pas grand-chose de vous parce que je vous connais. Je vais vous donner communication des aveux complets faits par votre belle-sœur et secrétaire Anita Roussakova[7]. Vous n'aurez qu'à me dire: je reconnais que c'est vrai – et signer. Je ne vous interrogerai plus, l'instruction sera close, votre situation sera améliorée et je tâcherai d'obtenir pour vous l'indulgence du Collège.

On avait donc arrêté Anita Roussakova! Elle écrivait sous ma dictée des traductions insignifiantes. Jeune fille apolitique, qui n'aimait que la musique, innocente en toutes choses comme l'enfant qui vient de naître… «Je vous écoute», dis-je.

Rutkovski se mit à lire et je fus terrifié. C'était du délire. Anita racontait que je lui avais fait transmettre des messages et porter des paquets à des adresses qui m'étaient complètement inconnues, à des gens dont j'ignorais tout, à un nommé Solovian notamment, qui habitait une «cité de l'Armée rouge». Cette accumulation d'impostures et l'adresse d'une «cité militaire» me furent une révélation instantanée. Donc, on entendait me fusiller. Donc, on avait torturé Anita pour la faire mentir ainsi. Donc, elle était perdue comme moi. J'éclatai:

— Assez! Pas une ligne de plus. Vous lisez un faux abominable, chaque ligne est un faux. Qu'avez-vous fait de cette enfant pour qu'elle mente ainsi!

J'étais exaspéré et je sentais qu'il fallait l'être, que je n'avais plus rien à ménager. Autant se faire fusiller proprement!

L'inquisiteur feignit de se fâcher ou se fâcha:

— Savez-vous que vous m'insultez? Et que c'est grave, cela aussi?

— Laissez-moi me calmer et je vous répondrai plus posément… Par respect pour moi-même, par respect pour vous, par respect pour le lieu où vous êtes, je refuse d'entendre une ligne de plus de cette déposition chargée de mensonge et j'exige une confrontation avec Anita Roussakova.

— Vous vous perdez.

En réalité, je démolissais tout et je me sauvais, je sauvais Anita. Un instant de lâcheté, le faux triomphait, nous étions fusillables. Je savais que les inquisiteurs du Guépéou sont contrôlés par diverses commissions, notamment la Commission de contrôle du CC, et qu'ils doivent, pour motiver les verdicts voulus, préparer des dossiers selon les règles. J'écrivis tous les jours à Rutkovski pour exiger la confrontation afin de démasquer le «mensonge» d'Anita. «Qu'elle décrive des endroits où elle prétend être allée!» Je me sentais dans une impasse. Il était évident que je surprenais mes inquisiteurs en flagrante fabrication de faux. Je mettais le Guépéou en accusation. Pouvait-on après cela me laisser vivre, me rendre la liberté, m'envoyer dans un isolateur où je rencontrerais des camarades et leur raconterais cela, d'où je pourrais écrire aux chefs du gouvernement? Rutkovski jouait au moins sa carrière s'il ne me brisait pas (je suis convaincu qu'il a péri en même temps que ses chefs Moltchanov et Iagoda, en 1938). Je décidai de me préparer au pire. Au mieux, pensais-je, je serai envoyé à l'isolateur secret de Iaroslavl où les condamnés sont au régime de l'isolement, pour des années. Au pis, je serai fusillé. Le seul argument en sens contraire était qu'il faudrait donner des explications à l'étranger, puisque j'étais connu en France comme écrivain et comme militant. Ils inventeront quelques faux, voilà tout! Je passai des journées et des nuits à considérer bien en face la possibilité d'être tout à coup appelé à l'«interrogatoire» et conduit, par le passage cimenté si fortement éclairé du rez-de-chaussée, vers la cave des exécutions. J'étudiai le problème de la vie et de la mort. Je scrutai le mystère de la vie individuelle qui émerge de la grande vie collective et paraît s'éteindre, et s'éteint peut-être tandis que la vie continue, refleurit sans cesse, éternellement peut-être. J'eus le sentiment, je l'ai encore, d'arriver à une vision de ces choses à peu près inexprimable en termes philosophiques, mais juste, vaste, rassérénante. En tout cas, j'obtins de moi-même un calme véritable. Et le souvenir de ces jours me reste comme un souvenir d'exaltation intelligente et de force tourmentée.

Second interrogatoire Rutkovski. Le personnage fut cette fois quelque peu détendu, esquissa un sourire. Brève admonestation pour la forme:

— Vous feriez beaucoup mieux, je vous assure, de changer d'attitude et de ne pas nous traiter en ennemis. Je vous le dis dans votre intérêt…, etc.

J'écoutais poliment en hochant la tête.

— Bon, je vois qu'il n'y a rien à faire avec vous. Je vais clore l'instruction. Tant pis pour vous.

— Faites.

Jusqu'ici tous les interrogatoires avaient eu lieu sans un mot d'écrit. Peut-être les sténographiait-on à mon insu. L'inquisiteur tira de grandes feuilles à en-tête et se mit à écrire les questions et les réponses. Six questions anodines, six réponses sans intérêt. Connaissez-vous telles et telles personnes? Vous êtes-vous intéressé avec elles au sort des déportés? Oui, naturellement. Nous nous fréquentions au grand jour, nous envoyions au grand jour des lettres et des colis aux déportés. Avez-vous eu avec elles des entretiens subversifs? Non, naturellement. C'est fini. Signez.

— Et ma confrontation avec Anita Roussakova? J'entends vous démontrer son innocence. En mentant sur moi, elle mentait aussi sur elle-même. Elle n'a pas même des idées d'opposition. C'est une enfant.

Les yeux gris de l'Inquisiteur me regardèrent avec une sorte de sourire significatif.

— Si je vous donnais l'assurance que nous n'attribuons aucune importance à la déposition Roussakova et que toute cette histoire n'aura pas de conséquences sérieuses pour votre belle-sœur, cela vous suffirait-il?

— Oui.

— Eh bien! c'est ainsi. L'instruction est close.

Je demandai des nouvelles de ma femme et de mon fils.

— Ils se portent bien.

Je demandai des livres.

— Comment, on ne vous en a pas donné jusqu'à présent? Mais c'est une négligence impardonnable!

— Non, dis-je doucement, ce n'est pas une négligence…

— Vous en aurez tout à l'heure.

— Et ne pourrais-je avoir une heure de promenade comme dans toutes les prisons des pays civilisés?

Rutkovski feignait d'aller d'étonnement en étonnement.

— Comment! Vous ne l'avez pas?

Un gardien m'apporta le soir même une pile de livres, une *Histoire du monde musulman*, une *Histoire économique du Directoire*, les *Souvenirs de Sibérie* de Noguine[8], quelles richesses! La Croix-Rouge politique[9] m'envoyait des oignons, un peu de beurre, un petit pain blanc, un morceau de savon. Je compris que ma disparition avait été connue à Paris et que, ne pouvant m'arracher une signature qui eût justifié ma propre condamnation, on ne voulait pas d'histoires déplaisantes à mon sujet. Si, au lieu d'être aussi un écrivain français, je n'avais été qu'un militant russe, les choses auraient pris tout autre tournure.

Je ne sais plus à quel moment de l'instruction, je me réveillai une nuit couvert de sueur froide, éprouvant quelque part dans les parties basses de l'abdomen une intolérable douleur – que je n'ai jamais éprouvée ni auparavant ni depuis. La douleur rayonna un long moment dans mes entrailles et s'apaisa, me laissant brisé. J'avais gémi, un gardien entra, je le priai d'appeler le médecin. Une sorte d'infirmier vint le lendemain matin, m'écouta sans me

regarder et me donna trois petites pilules blanches qui, déposées sur la table, éclairèrent la cellule. J'écartai de mauvaises idées et n'y pensai plus. Je me suis souvenu de ce détail quand, lors du procès Iagoda, on évoqua en 1938 le laboratoire spécial du Guépéou. Un avertissement physiologique pouvait servir à affaiblir le moral du détenu. Possible. Quand il n'y a ni défense ni lois, tout est possible.

Pendant une éclaircie d'une huitaine de jours, par suite d'une erreur, j'en suis convaincu, j'avais eu un compagnon de cellule. Il était entré, vêtu de gris clair, la blouse déboutonnée au col, un bel homme de trente-cinq ans environ, Grand-Russien de race paysanne, aux traits accusés, à la chevelure châtaine ébouriffée en touffes rebelles, aux yeux gris légèrement obliques: Nesterov, ex-chef de cabinet du président du Conseil des commissaires du peuple Alexis Rykov[10], plus récemment membre de la Commission du plan de l'Oural. Nous nous méfiâmes d'abord l'un de l'autre, puis nous liâmes d'amitié. Il était de l'opposition de droite; ne savait pas exactement pourquoi on l'arrêtait; se sentait très inquiet, pensant qu'on chercherait à lui extorquer des déclarations susceptibles de compromettre Rykov, encore membre du CC. Il professait pour Rykov une admiration sans bornes. «On peut me couper en petits morceaux, je ne cesserai pas de répéter que c'est un de nos plus grands révolutionnaires!» Nous eûmes quelques bonnes journées de discussions sur le marxisme, l'avenir de l'URSS, les crises du parti, Tolstoï, dont il connaissait par cœur des pages entières. Je le revois m'enseignant, le torse nu, le mouvement du faucheur, exercice de gymnastique qui vous procure la sensation du plein air… Je crois l'entendre dire: «Quand donc, Victor Lvovitch, fonderons-nous l'Institut soviétique de l'homme, pour rechercher scientifiquement les moyens d'améliorer l'être humain, physique et psychique? Nous seuls dans le monde actuel pourrions le faire. J'en parlais à Rykov…» Nesterov ne devait plus sortir des prisons; il a été fusillé en 1937-1938.

Si je me suis attardé à décrire si longuement cette instruction, c'est qu'avec ce que je sais par ailleurs elle a beaucoup contribué à m'éclairer plus tard sur la fabrication des grands procès.

Je traversai Moscou, la nuit, en voiture cellulaire, seul, et me retrouvai dans une cellule claire et nue de la vieille prison de Boutyrki[11], cité dans la cité. Je n'y restai que deux ou trois jours, avec des livres, calme, pensant avoir à connaître beaucoup d'autres prisons. Le deuxième ou troisième jour, on me fit descendre pour m'enfermer dans une cellule aux parois de faïence verte, semblable à une salle de bains, située en bordure d'un corridor spacieux. Un jeune voyou moscovite m'y tint compagnie un moment et me raconta que l'on fusillerait certainement son père et son frère, mais qu'il était sauvé, lui, ah! une affaire bien compliquée. J'écoutais les allées et venues du corridor. Un officier du Guépéou entra en coup de vent, une mince feuille de papier à la main. «Lisez, signez!» Je lus: «Menées contre-révolutionnaires. Condamné par la Conférence spéciale à trois ans de déportation à Orenbourg[12]…» Je signai avec autant de colère que de joie. La colère de l'impuissance, la joie, car la déportation c'était quand même le grand air, le ciel libre sur la tête.

Une sorte de convoi de déportés se forma dans le vestibule. J'y rencontrai une jeune femme et un jeune intellectuel au visage massif qui serrait les mains, en se présentant: «Solovian», et il répétait vite:

— Je n'appartiens à aucune opposition. Partisan de la ligne générale…

— Bonne chance avec la ligne générale, lui dis-je.

Une auto découverte m'emporta, avec la jeune femme et plusieurs uniformes, vers une gare. Adieu, Moscou! La ville m'éblouissait au soleil printanier. La jeune femme était une ouvrière de Moscou, opposante de gauche, femme d'opposant emprisonné, déportée vers la Volga. J'eus par elle des nouvelles de camarades emprisonnées à la prison des femmes. Elle partagea avec moi ses richesses: une tablette de thé comprimé, vingt roubles. Elle murmurait: «Ah! c'est vous Sergo, Sergo pour lequel nous avions si peur! Nous pensions que vous resteriez des années en prison!» Nous nous séparâmes sur une forte étreinte dans une petite station de la République tartare.

Plusieurs soldats du Guépéou gardaient le compartiment; un officier très élégant et stupide orné de magnifiques lorgnons aux verres coupés à angles droits, dernière mode de l'optique, prenait des poses sur la banquette d'en face et amorçait des conversations politiques que je laissais tomber en parlant de la Lune. Le train parcourait les campagnes russes. Au bord de la Volga, dans un bois plein de rossignols chantants, la nuit, j'eus un instant d'émerveillement. Je traversai Samara (Kouïbychev) au petit jour, marchant au milieu des rues endormies sous une clarté rose, et derrière moi un soldat au fusil baissé, prêt à faire feu si je faisais mine de courir… Au Guépéou de l'endroit, sous la douche – une bénédiction –, je rencontrai un grand barbu squelettique et noir qui se démenait allègrement sous les jets d'eau bouillante. «Qui êtes-vous avec cette tête d'intellectuel?», me demanda-t-il joyeusement. Et il ajouta: «Moi, communiste de droite, secrétaire du rayon de…, région de Stalingrad, combattant de guerre civile, Ivan Iegoritch Bobrov.» Je me présentai à mon tour. Pour un rapport cruellement véridique sur la collectivisation dans un rayon, Bobrov, après avoir failli mourir de faim dans une infernale prison-cave où, sur trente enfermés, dix agonisaient, partait maintenant, lui aussi, pour Orenbourg. Notre amitié durable commença dans une confortable cave, meublée de paille.

Une dizaine de soldats de la cavalerie spéciale du Guépéou, faisant sonner sur le pavé leurs éperons, nous conduisirent le lendemain à la gare et, là, nous entourèrent au milieu du public. Je me vis, avec amusement, dans le miroir d'une porte vitrée. J'avais une barbe sauvage en broussaille noire et grisonnante, j'étais vêtu de cuir et de fourrures en plein été; Bobrov, la veste trouée aux coudes, le pantalon en franges et troué aux genoux d'une maigreur d'épouvantail, jouait le chemineau à la perfection. Et nous avions les yeux pleins d'une fièvre joyeuse. Les gens nous considéraient avec sympathie. Une paysanne vint demander aux hommes de notre escorte la permission de nous offrir des galettes de farine. Exquises, ces galettes. Le sous-officier commandant notre escorte, vingt ans, blond, athlétique, nous faisait des confidences. Il servait dans les transfèrements. «Une vie de combat, citoyens! Pas moyen de me marier. Je reviens de Sakhaline, je repars pour le Kamtchatka avec d'autres clients. Ça n'est jamais fini. Et il y a les coups durs. Je cadenasse mes wagons dans une gare de Sibérie, je dis aux copains: on va voir dans le patelin s'il y a des jolies filles, et l'on m'apporte un pli qui m'attendait à la station: fusiller Un Tel! J'ai trois heures pour exécuter l'ordre, faut trouver l'endroit, personne doit s'apercevoir de rien, j'emmène mon type à l'écart, vers la brousse, il commence à se douter de quelque chose, il se roule à terre, faut lui envoyer une balle dans la tête à l'improviste et le faire enterrer la nuit, surtout que personne s'aperçoive de rien…» Ce jeune communiste discipliné nous vola notre ration de sucre et de harengs.

Orenbourg, sur le fleuve Oural, est une capitale des steppes, isolée sous des ciels magnifiques, sur la ligne Kouïbychev-Tachkent. La ville est située à la frontière géographique de l'Europe et de l'Asie, mais elle appartient à l'Asie. Jusqu'en 1925, elle avait été la capitale

de la République autonome des Kazakhs (ou Kirghizes), peuple nomade de l'Asie centrale, d'origine turque, musulmansunnite, encore divisé en trois grandes hordes. Le Kazakhstan est devenu depuis une des onze républiques fédératives de l'URSS, et il a pour capitale Alma-Ata. Sous l'ancien régime, Orenbourg, marché central des steppes riches en bétail, était une ville opulente embellie par une quinzaine d'églises orthodoxes et plusieurs grandes mosquées. Pendant la guerre civile, la classe ouvrière y soutint des luttes légendaires – et marquées par d'effroyables massacres de pauvres gens – contre un ataman cosaque, le général Doutov[13]. Sous la Nouvelle Politique économique, la ville avait retrouvé, grâce à la steppe nourricière, un bien-être cossu. Quand nous y arrivâmes, en juin 1933, une famine sans nom y régnait sur la destruction et le délabrement.

Presque pas de végétation, mais un bois rafraîchissant de l'autre côté de l'Oural, plein de feuillages argentés. Ville basse, aux rues bordées de petites maisons avenantes de style paysan. De grands chameaux efflanqués y cheminaient tristement sous leurs charges. Deux rues centrales, la Sovietskaïa et la Kooperativnaïa, d'aspect européen, et quelques édifices orgueilleux de ce style empire à massives colonnes blanches que les gouverneurs généraux d'autrefois installèrent partout. Sauf une, située dans le grand bourg cosaque attenant, à Vorstadt (Orenpossad), toutes les églises venaient d'être détruites. Les décombres de la cathédrale dynamitée formaient un îlot de pittoresques pierrailles au centre d'une place. Une vieille petite église blanche, sur la hauteur dominant le fleuve, à laquelle se rattachaient des souvenirs de la révolte de Pougatchev[14] (1774), n'avait pas été épargnée. Tous les prêtres et l'évêque étaient déportés dans le Nord; le culte subsistait dans l'illégalité. La synagogue était fermée ou détruite; faute d'un boucher *kascher*, les Juifs ne mangeaient plus de viande. Les mosquées, par contre, n'avaient pas été touchées afin de ne pas mécontenter les masses musulmanes, avec lesquelles le pouvoir n'avait que trop de conflits sans cela. La plus belle était transformée en école supérieure kirghize. Une ou deux églises chrétiennes, les bulbes crevés, les croix enlevées servaient de dépôts de marchandises à la coopération, mais dans ces dépôts il n'y avait rien. Le vaste bazar des caravanes, naguère regorgeant de marchandises, était désert; le karavanserail, vide. Une cité nouvelle commençait à grandir à côté de ces ruines, avec des casernes et des écoles militaires. Cavalerie, chars d'assaut, aviation remplissaient la ville de jeunes hommes bien vêtus et bien nourris. De nombreux champs d'aviation s'étendaient dans la steppe voisine, l'école d'aviation occupait des édifices tout neufs en briques rouges – et l'on savait, en croisant dans la rue des jeunes femmes aux joues pleines, vêtues de soies voyantes, que c'étaient les femmes des aviateurs. Le commerce soviétique mourait; on ne trouvait dans les magasins ni tissus ni papier, ni chaussures ni vivres. Pendant les trois ans que j'y passai, Orenbourg ne reçut pas de chaussures, si ce n'est à la coopérative réservée du parti et du Guépéou. Il y avait plusieurs écoles supérieures qui formaient des agronomes, des vétérinaires, des pédagogues; une fabrique de confection, un atelier de réparation de matériel de chemins de fer, plusieurs prisons bondées de monde, un petit camp de concentration. Je voyais souvent passer sous mes fenêtres un grand troupeau d'hommes en haillons, pieds nus la plupart, entourés de soldats aux fusils abaissés et de chiens de garde. C'étaient des brigades de travailleurs de l'administration pénitentiaire, que nous appelions amèrement «les brigades d'enthousiastes», parce que certaines s'appelaient ainsi elles-mêmes et participaient à l'«émulation socialiste du travail». Un immense marché pouilleux débordait de la ville sur la steppe, entre le cimetière musulman, habité par les

enfants abandonnés et les bandits, la morne fabrique de confections, l'école de cavalerie, une maternité et des sables sans fin.

Le Guépéou nous donna des cartes de pain, valables depuis le début du mois (une fortune!). Défense de sortir de la ville, si ce n'est pour aller prendre le frais au bois; et maintenant, cherchez du travail, logez-vous comme vous pourrez; toutefois, pour accepter du travail, notre autorisation vous est indispensable. Nous trouvâmes la lumière du ciel d'une richesse et d'une transparence inouïes: elle l'était. La ville même, brûlée de soleil, émouvante, sympathique, accablée de chaleur, de misère, de sable. Passés chez le coiffeur, nous reprîmes nos têtes de civilisés; un gosse noiraud me vola mes trois derniers roubles; nous mîmes au Mont de piété, pour quatre-vingts roubles, mon manteau de cuir et fourrure et l'expérience de la faim commença. La chambre à l'Auberge du paysan coûtait deux roubles par nuit, avec des draps si crasseux que, quand je les vis à la lueur d'une allumette, je décidai de dormir tout vêtu. L'Auberge avait une vaste cour quadrangulaire, encombrée de charrettes, de chevaux, de chameaux, de nomades qui, familles entières, y dormaient sur des tapis, près de leurs bêtes. Elle m'offrit, dans la fraîcheur délicieuse du grand matin bleu et rose, un tableau émouvant. Les familles kirghizes étaient levées, c'est-à-dire silencieusement accroupies et occupées à la toilette du matin: vieillards bibliques, mères aux yeux mongols donnant le sein à leurs nourrissons, enfants de tous âges s'épouillaient avec une attention concentrée, beaucoup faisant craquer le pou entre leurs dents. Il paraît qu'on le mange souvent en disant: «Tu me manges et je te mange.» Un rang d'Asiatiques accroupis se satisfaisait aux latrines et je vis que plusieurs déféquaient du sang. Haillons sur haillons. Des jeunes filles minces aux fins profils droits avaient dans cette cohue une beauté parfaite de princesse d'Israël ou d'Iran.

J'entendis de grands cris dans la rue et l'on frappait vigoureusement la porte. «Ouvre vite, Victor Lvovitch.» Bobrov rentrait de la boulangerie, rapportant sur ses épaules deux grands pains noirs de quatre kilos chacun. Une nuée d'enfants affamés l'entouraient, qui sautaient après ce pain comme des moineaux, s'accrochaient aux vêtements du camarade, suppliaient: «Un petit morceau, Oncle, rien qu'un petit morceau!» Ils étaient presque nus. Nous leur jetâmes des morceaux sur lesquels ils engagèrent une mêlée. L'instant suivant, la servante aux pieds nus nous apporta spontanément de l'eau bouillante pour le thé. Un moment seule avec moi, elle me dit, les yeux rieurs: «Si tu me donnes une livre de pain, je te ferai signe tout à l'heure… Et tu sais, citoyen, je peux t'assurer que je n'ai pas la syphilis, moi!» Nous décidâmes, Bobrov et moi, de ne sortir qu'à tour de rôle afin de veiller sur le pain.

Nous louâmes un logis dans une maison paysanne autrefois aisée, encore propre, chez la veuve du chef de l'artillerie prolétarienne qui avait en 1918 gagné ici une bataille mémorable… Deux marmots de sept et neuf ans, prodigieusement délurés jouaient dans la cour. J'offris au plus petit un peu de sucre. Il prit la poudre blanche dans la main, la regarda longuement et: «C'est pas du sel? C'est vrai que ça se mange?» J'insistai, il y goûta et cracha aussitôt ce sucre, en faisant la grimace. «Ça brûle, c'est mauvais!» Je compris qu'il n'avait jamais goûté au sucre. Nous avions fait sécher notre réserve de pain. Ces moutards, agiles et malins comme des singes, grimpaient en notre absence sur le toit, entraient chez nous par une trappe du grenier, découvraient nos plus habiles cachettes et dévoraient nos galettes sèches. Nous eûmes le tort de nous en plaindre à la veuve et la maison s'emplit de cris déchirants. La mère fouettait les enfants avec frénésie et, comme nous intervenions, nous

expliqua: «Ils font la même chose à la maison! Qu'ils aillent voler au marché!» L'un des jours suivants, l'aîné des deux gosses fouetta lui-même le cadet pour un nouveau larcin.

Nous errions par la ville et les bois, Bobrov et moi, aussi affamés que ces enfants. Une soupe grasse coûtait un rouble au restaurant, où des fillettes aidaient au service afin de lécher votre assiette quand vous aviez fini et de ramasser les miettes de votre pain. Nous nous rationnions durement pour gagner du temps, jusqu'au travail, jusqu'au secours que j'espérais recevoir de Leningrad ou de Paris. Deux fois par semaine, nous achetions au marché des tiges d'oignons verts et des os de mouton et nous en faisions sur un feu de bois, dans la cour, une soupe parfumée. Ensuite, nous digérions, couchés, dans un véritable état d'euphorie. Nous en fûmes une fois malades. De coutume nous nous nourrissions de pain séché et de thé sucré fait sur le samovar, grâce au thé comprimé que m'avait donné la camarade rencontrée à la prison de Boutirky. Nous reçûmes enfin des nouvelles: Bobrov, que son père était mort de faim, au village; moi, que ma femme allait mieux et m'envoyait un colis… Nous étions de ferme bonne humeur, discutant sans cesse les problèmes, remuant les souvenirs de révolution, amusés de constater que toutes nos conversations déviaient inévitablement vers une conclusion de ce genre: «Dites donc, Victor Lvovitch, ou Ivan Iegoritch, une soupe aux choux, hein?» Nous nous arrêtions pensifs devant de petits éventaires où l'on vendait des œufs durs à un rouble vingt la pièce, prix accessible aux seuls militaires. Un œuf dur nous était un véritable sujet de contemplation.

Dans les ruines des églises, sous des porches abandonnés, au bord de la steppe, sous les rochers de l'Oural, nous voyions des familles kirghizes, couchées en tas, mourir lentement de faim. Je ramassai sur le marché désert, un soir, un enfant brûlant de fièvre, qui gémissait et que les gens attroupés n'osaient toucher, de peur qu'il ne fût contagieux. Je diagnostiquai simplement la faim et l'amenai à la milice en le tenant par son frêle poignet que le feu intérieur dévorait. Un verre d'eau, un morceau de pain que j'allai lui chercher chez moi firent avec cet enfant un petit miracle instantané.

— Que voulez-vous que nous en fassions? me demandaient les miliciens.

— Conduisez-le à la Maison d'enfants…

— Mais ils se sauvent de là parce qu'ils y crèvent de faim!

Rentré chez moi, je vis que l'on m'avait volé ma réserve de pain pour plusieurs jours…

À côté des Kirghizes, couchés au soleil dans les terrains vagues, et dont on ne savait pas au juste s'ils étaient vivants ou morts, les gens passaient sans les regarder: les pauvres gens pressés, minables, les fonctionnaires, les militaires, leurs dames d'aspect bourgeois, bref, ceux que nous appelions «les 8 % de satisfaits». Le marché, en bordure de ciel et de désert, envahi par les sables, grouillait d'une foule disparate. On y vendait et revendait surtout le même bric-à-brac de misère. Des lampes cent fois rafistolées qui charbonnaient encore, mais n'éclairaient plus; des verres de lampes, précieux, mais désassortis; des réchauds détraqués, des vêtements de nomades, des montres volées qui ne marchaient plus que cinq minutes (je connus les spécialistes qui avec trois montres et un stock de débris en faisaient quatre…), des bêtes. Les Kirghizes discutaient longuement autour d'un fier chameau royalement blanc. De vieilles troglodytes, si brunes qu'elles paraissaient noires, faisaient de la chiromancie. Un étrange Turkmène enrubanné lisait l'avenir en jetant des vertèbres de chèvre sur les gravures d'un livre érotique français publié à Amsterdam du temps de Voltaire. Dans les temps les plus noirs, on trouvait là du pain, du beurre et de la viande à des prix fous et à une distance sidérale du moindre contrôle hygiénique. Des voleurs affamés de tous âges, qui

avaient tous les types du Turkestan et du Pamir, erraient dans ces foules, et ils arrachaient de vos mains une carotte, un oignon, pour se l'enfoncer aussitôt dans la bouche. Ma femme fut témoin du vol suivant: une ménagère venait d'acheter une livre de beurre à quinze roubles (trois jours de salaire d'un ouvrier qualifié); un Asiatique la lui enleva prestement des mains et se sauva. On le poursuivit, on le rejoignit facilement; il se roula en boule sur le sol et pendant qu'on lui tapait dessus à coups de poing, à coups de pierre, mangea ce beurre. On le laissa sur place, ensanglanté mais nourri.

Ville proprement tenue du reste. Trois cinémas, l'été un théâtre de passage, assez bon; un jardin de variétés, Les Tilleuls, *Topoli*… Environ cent soixante mille habitants dont 10 % fixés là par le Guépéou. Climat salubre: cinq mois d'hiver très rude avec des froids atteignant – 42°; cinq mois d'été très chaud, avec des chaleurs de 40°. Toute l'année des vents de steppe violents, le *bourane* sauvage qui l'hiver faisait tourbillonner la neige et dressait des dunes blanches sur les places, et l'été brassait des rafales de sable chaud. 70 % au moins de paludisme dans la population pauvre – et pas de quinine naturellement. J'ai vu trembler de la même fièvre la grand-mère octogénaire et le nourrisson; ils n'en mouraient pas!

Les salaires ordinaires variaient entre quatre-vingts et cent cinquante roubles. De sorte que les ouvrières de la fabrique de confection recherchaient le soir l'aviateur de rencontre… La moitié au moins de la ville pauvre, des écoliers aux vieilles femmes, était alcoolique; les jours de fêtes révolutionnaires, la ville entière était soûle. Les gens se barricadaient le soir chez eux avec des barres de fer et des troncs d'arbres. Plusieurs petits fonctionnaires du parti étaient tués chaque année la nuit, dans les rues sans éclairage… Avec tout cela, une population active, une jeunesse studieuse, de très braves gens dans l'ensemble, qui ne désespéraient de rien, comprenaient à demi-mot le texte d'un décret, suivaient avec un intérêt véritable les événements d'Autriche, d'Espagne ou d'Éthiopie, faisaient preuve chaque jour d'une tenace capacité de vivre.

Il y avait, à mon arrivée, une quinzaine de déportés politiques: socialistes-révolutionnaires, sionistes, anarchistes, opposants capitulards, et l'on considérait Orenbourg comme un lieu de déportation privilégié. Le Guépéou n'y envoyait que des personnalités et des condamnés qui avaient déjà derrière eux des années de prison et d'exil en d'autres lieux… La déportation, en effet, comportait de nombreuses gradations. J'ai connu des hommes qui avaient vécu dans des hameaux de cinq maisons sous le cercle polaire; d'autres à Tourgai, par exemple, dans le désert du Kazakhstan, où des Kazakhs primitifs habitent des masures en torchis et passent cinq mois de l'année presque sans eau. Ici, L. Guerstein, du CC du Parti socialiste-révolutionnaire, finissait paisiblement sa vie; le Guépéou rassemblait – à des fins que nous ignorions et qui nous inquiétaient – des «trotskistes» influents, connus comme irréductibles. Nous fûmes bientôt tout un petit groupe fraternel, d'un moral excellent. Un vieux menchevik géorgien, dans sa quatorzième année de captivité, Ramichvili, arriva; un autre menchevik, du CC de son parti, Georges Dimitrievitch Koutchine; des opposants de droite, qui étaient de hauts fonctionnaires de la veille, ralliés à la ligne générale, et avec lesquels nous n'échangions jamais une parole.

Le régime de la déportation était caractérisé par son instabilité. Le Guépéou formait des colonies de déportés assez homogènes pour y voir naître une certaine activité intellectuelle, y encourager les divisions et les trahisons et, sous un prétexte facile à créer, remettre les intransigeants en prison ou les déplacer vers de plus sales coins. Le déporté, tenu par sa correspondance avec ses proches, par le travail, par les soins médicaux, vivait littéralement

à la merci de quelques fonctionnaires de police. Tenu de se présenter au Guépéou tous les jours, tous les trois, tous les cinq, tous les sept jours, selon le cas. Sitôt qu'il réussissait à organiser un peu son existence, on détruisait tout, par le chômage, la prison ou le déplacement. Jeu sans fin du chat et de la souris. Le déporté repenti, qui faisait amende honorable devant le CC, mieux traité (pas toujours), obtenait un bon emploi d'économiste ou de bibliothécaire; mais les autres le boycottaient. Une ex-trotskiste, femme d'un capitulard encore emprisonné, fut ainsi chargée d'épurer la bibliothèque publique, c'est-à-dire d'en retirer les ouvrages de Trotski, de Riazanov, de Preobrajenski et d'une foule d'autres, conformément à des listes périodiques; on ne brûlait pas les livres, comme faisaient parfois les nazis, on les mettait au pilon pour en extraire une nouvelle pâte de papier.

On me fit clairement comprendre que je n'obtiendrais du travail qu'en recherchant les bonnes grâces du Guépéou. Venu parler d'un emploi possible au Trust de l'or de l'Oural, j'eus avec le chef du service secret ce bout de dialogue:

— Avez-vous l'intention de solliciter votre réintégration dans le parti?

— Nullement.

— Et d'en appeler au Collège spécial de l'Intérieur de la condamnation prononcée contre vous?

— Nullement.

Il ne fut plus question d'un emploi. Je décidai de résister. J'avais un livre d'histoire, trois romans et diverses autres publications en vente à Paris[15]. Il y avait à Orenbourg un magasin du Torgsin[16] où, en pleine famine, on pouvait acheter, à des prix parfois inférieurs aux prix mondiaux, des vivres et des articles manufacturés de bonne qualité que la ville entière contemplait avec avidité. Il fallait seulement les payer en or, en argent ou en *valuta* reçue de l'étranger. Je voyais des Kirghizes et des moujiks apporter à ce comptoir d'antiques colliers de monnaies persanes, des revêtements d'icônes en argent ciselé, et ces objets d'art, ces monnaies rares, achetés au poids du métal, leur étaient payés en farine, tissus, cuir… Des ci-devant bourgeois déportés apportaient leurs dentiers. Avec trois cents francs par mois, représentant une quinzaine de dollars, je pus vivre et même faire vivre quelque camarade sortant de prison. Le troc sur le marché me permit de me procurer du bois pour l'hiver et des laitages. Un rouble du Torgsin valait couramment sur le marché entre trente-cinq et quarante roubles-papier; si bien qu'un salaire de quatre-vingts roubles équivalait à deux roubles-marchandises aux prix du marché international, soit environ un dollar…

Je louai, aux confins du faubourg de Vorstadt et de la steppe infinie, la moitié d'une maison naguère confortable, maintenant ruinée. Le mari de la propriétaire était en prison; Daria Timofeïevna, elle-même, grande, maigre, osseuse et le visage dur comme un personnage de la *Danse macabre* de Holbein, vivait de chiromancie dans un dénuement absolu. Une grand-mère, périodiquement secouée par la fièvre paludéenne et qui gisait alors, livrée aux mouches, sur le plancher d'un vestibule, travaillait la nuit à confectionner des boulettes de craie pour le marché. Un gamin d'une douzaine d'années[17], également paludéen, intelligent et sportif pourtant, chapardait à la maison et ailleurs tout ce qu'il trouvait de mangeable. Quand elle avait gagné trois roubles. Daria Timofeïevna achetait un peu de farine et une bouteille de vodka et se soûlait jusqu'au délire ou jusqu'à l'oubli. Mes voisins vivaient, tout au bord de la tombe, semblait-il, par un constant miracle d'endurance tel qu'en trois ans je ne vis personne succomber! Dans le froid des caves où, par les grands gels, on entretenait une ombre de chaleur en brûlant de la bouse de vache, survivaient tenacement deux vieilles

femmes, une jeune névrosée assez jolie, abandonnée avec deux petits enfants qu'elle enfermait pour aller rôder au marché à la recherche de je ne sais quelle pitance. Les marmots collaient alors leurs petits visages morveux aux planches disjointes de la porte et gémissaient lamentablement: «*Golodno!*» (Nous avons faim!) Comme je les nourrissais un peu, des mères d'autres enfants vinrent me reprocher de ne donner du pain et du riz qu'à ceux-là: «Les nôtres crèvent aussi!» Je n'y pouvais rien.

Ma femme apporta de Leningrad quelques livres; les manuscrits et travaux commencés me furent restitués par le Guépéou, ainsi que ma machine à écrire. Je décidai de travailler comme si j'avais un avenir devant moi; après tout, c'était possible. Une chance sur deux de survivre, l'autre étant de disparaître dans les prisons. À tout prix, irrévocablement, je maintiendrais contre le despotisme ce minimum de droit et de dignité: le droit de penser librement. Je me mis à écrire deux livres à la fois[18], un témoignage sur les luttes de ma jeunesse à Paris, et à accumuler des notes pour l'histoire des années 1918-1920. J'étais dans le pays des partisans de Tchapaïev[19] et je rencontrais des survivants de cette épopée. Pendant que le film soviétique répandait leur gloire par le monde, ils vivotaient, alcooliques et démoralisés – mais de beaux caractères tout de même. J'étudiai cette phase de la guerre civile et ce monde populaire, à la fois primitif et d'une haute valeur humaine. Je suivis notamment de près une affaire de banditisme, dans laquelle il n'y avait que la violence spontanée de quelques jeunes gens qui, étant ivres, trouvaient valeureux de se battre jusqu'à tuer. Je vis juger dans un club ouvrier le plus redoutable de ces gars, qui avait plusieurs morts sur la conscience et ne comprenait pas bien ce qu'on lui reprochait. Il s'appelait Soudakov, on le fusilla. J'observai autour de lui le phénomène de la création des légendes. Je sortis du tribunal une heure avant le verdict, par une étouffante nuit d'août. Le lendemain, des assistants me racontèrent avec passion, dans tous ses détails, l'évasion de Soudakov. Il avait salué la foule en s'inclinant, selon la vieille coutume russe, vers les quatre points cardinaux et, bondissant par une fenêtre, s'était perdu dans les jardins! On avait vu cela, toute la ville en parlait, mais rien de cela n'était vrai. Quand on se dégrisa, on affirma que Soudakov était gracié; puis le Guépéou rendit ses vêtements à sa famille…

Les étés torrides et secs, les hivers éblouissants mais implacables imposaient une lutte de toutes les heures[20]. Se procurer le bois tout d'abord. Les réglementations stupides du Soviet et l'habitude qu'avait le Guépéou de saisir sous quelque prétexte les habitations paysannes tant soit peu confortables, obligeaient les gens à abandonner les maisons vastes et bien construites pour en construire de nouvelles, tout juste habitables par une famille et qui ne tenteraient aucun militaire. On laissait une grande maison se délabrer, on obtenait – vu son état – l'autorisation de la démolir, on en vendait le bois comme bois de chauffage, une affaire magnifique! – je me chauffais ainsi comme les techniciens débrouillards – et la superficie des logements diminuait régulièrement tandis que la ville se surpeuplait. À travers les tourmentes de neige, nous traînions, mon fils et moi, sur des luges, le sac de pommes de terre ou le gros bidon à pétrole en provenance du marché noir. Certains matins, la neige assaillait la maison jusqu'à la recouvrir presque entièrement, il fallait se battre contre elle à la pelle pour dégager portes et fenêtres. Il fallait aussi fendre le bois à la hache, le scier, le cacher pour qu'il ne fût pas dérobé. J'en faisais des barricades devant la porte d'entrée condamnée. Il fallait chercher le pain à l'autre bout de la ville; et quelquefois se casser le nez sur un petit écriteau: «La ration de pain du 10 est supprimée.» Au bureau de rationnement, une pancarte

déclarait: «Les grands-parents n'ont pas droit à la carte de ravitaillement.» Les gens s'arrangeaient tout de même pour faire vivre ces «bouches inutiles».

Nous faisions aussi en ski de grandes courses sur l'Oural gelé et dans le bois. La neige irisée était marquée çà et là par les pas de bêtes sauvages que nous suivions à la piste… Mon fils devint à treize ans un skieur émérite qui n'avait pas de skis, bien entendu, mais de vieilles planches aux pieds. Il allait à l'école, où l'on avait un livre d'études pour trois élèves, trois cahiers par écolier pour la saison; où les petits cosaques se battaient au couteau et maraudaient au marché. Se battant bien (sans couteau), le petit *Frantzouz* (le Français) était estimé de tous. Fils d'un déporté, il inquiétait les directeurs communistes, qui allaient jusqu'à lui reprocher de ne pas se désolidariser de son père. Il fut un moment exclu de l'école pour avoir affirmé au cours de sociologie qu'en France, les syndicats fonctionnaient librement. La direction de l'école me convoqua afin de m'entreprendre sur l'«état d'esprit antisoviétique» que j'entretenais chez mon garçon.

— Mais, dis-je, c'est un fait que la liberté syndicale et même politique existe en France; et cela n'a rien d'antisoviétique.

— Il m'est difficile de vous croire, me répondit le directeur de l'école; et nous devons en tout cas inculquer à nos enfants que la véritable liberté existe chez nous et non sous la dictature capitaliste des pays dits démocratiques.

Le Guépéou ayant rassemblé à Orenbourg (sans doute pour monter un jour une «affaire») une demi-douzaine de déportés de l'Opposition de gauche, et quelques jeunes sympathisants, nous formions une véritable famille. C'étaient des hommes et des femmes d'une qualité vraiment admirable. Je me suis efforcé de rendre dans mon roman *S'il est minuit dans le siècle*[21] l'atmosphère spirituelle de la déportation. Depuis des années, passant de prison en prison et d'exil en exil, harcelés par les privations, sans autre perspective que la prison et la déportation, ces camarades conservaient leur foi révolutionnaire, leur bonne humeur, leur vive intelligence politique. Fayna Upstein[22], moins de trente ans, était une intellectuelle d'Odessa adonnée aux études; Lydia Svalova, une ouvrière de Perm, toute jeune, déportée au bord de la mer Blanche pour avoir pris la parole, dans une assemblée, sur la question des salaires; dans le Nord, elle avait été charretière. Lisa Senatskaïa, gracieuse et ferme, était la femme de Vassili Pankratov, opposant emprisonné depuis cinq ans, déportée elle-même pour n'avoir pas voulu divorcer, «ce qui prouvait sa solidarité avec son mari». Ils attendaient de se rejoindre ici. Les hommes étaient tous des combattants de la guerre civile.

Bolchevik de 1903, membre du Centre dirigeant de l'Opposition, Boris Mikhailovitch Eltsine était un petit homme cardiaque et rhumatisant, à la tête puissante couronnée d'une chevelure noire en touffes rebelles. Barbiche et moustache noires, teint basané, rides profondes, les yeux vifs, la parole méditative, volontiers sarcastique. Cinquante-cinq ans passés, il nous arrivait de la prison de Souzdal, où il avait négocié avec Staline. Déporté d'abord à Feodossia, Crimée, avec l'un de ses fils, qui mourait de tuberculose, on avait trouvé ce climat trop doux pour un homme aussi intraitable. Il ne se séparait pas des *Œuvres complètes* de Hegel et je le voyais dîner de quelques pommes de terre et d'un demi-hareng, puis faire le thé comme un vieil étudiant qu'il était et sourire enfin, les yeux pétillants: «J'ai relu cette nuit une page de Hegel. C'est pour l'esprit un stimulant prodigieux!» «Notre unité, disait-il aussi, est l'œuvre du Guépéou; en réalité nous comptons autant de tendances que de militants. Je ne crois pas que ce soit fâcheux.» Son fils, Victor Borissovitch, était déporté à Arkhangelsk après cinq années d'emprisonnement.

Vassili Feodorovitch Pankratov, sorti d'un isolateur (Souzdal, je crois), après cinq ans, nous fut envoyé… Quarante ans, carré d'épaules et de front, une grande vigueur, une netteté athlétique dans les traits comme dans l'esprit. Ancien marin de la flotte de guerre, il avait été en 1917 un des chefs du mouvement révolutionnaire à Cronstadt; combattant ensuite, chef du Guépéou de Vladicaucase (Caucase septentrional), emprisonné en 1928, pour trois ans; ces trois années finies, le Guépéou lui fit demander si ses idées s'étaient modifiées et, sur sa réponse négative, lui ajouta deux nouvelles années de prison. Il fallut une menace de grève de la faim mortelle dans les prisons pour que le Collège secret renonçât à prodiguer ainsi les suppléments de condamnation – et pour que Pankratov retrouvât la liberté – en déportation. Sa femme, Lisa, l'avait attendu; ils furent parmi nous un couple heureux – pour un temps bref…

Chanaan Markovitch Pevzner, économiste du commissariat des Finances, grand mutilé de la campagne de Mandchourie, n'avait fait que quatre années d'isolateur en raison de l'état lamentable de son bras gauche, percé de sept balles et qui pendait comme un chiffon. Le Guépéou lui fit donner du travail aux finances régionales afin qu'il pût traiter un commencement de scorbut en mangeant à peu près à sa faim. Pevzner était jeune, gai, bon nageur et pessimiste. «Nous en avons encore pour des années, répétait-il; je ne crois à aucune normalisation de la terreur: la situation économique l'exigera.» Il avait un profil accentué de guerrier d'Israël.

Vassili Mikhaïlovitch Tchernykh, ex-haut fonctionnaire du Guépéou dans l'Oural, avait autrefois pris Rostov avec une petite armée de mineurs, de marins et d'étudiants… Il sortait de la prison de Verkhneouralsk. Grand, charpenté en bûcheron des forêts nordiques, la poigne forte, le front dur, la crinière blonde, le regard railleur, c'était un soldat sentimental au cerveau sérieux. Il professait que, faute de dirigeants clairvoyants et décidés, le Soviet de Petrograd avait manqué la révolution en février-mars 1917, lors de la chute de l'autocratie; qu'il eût fallu dès alors prendre le pouvoir, et faire l'économie d'une année de kerenskisme semi-bourgeois. Tchernykh fut avec moi du clan des révisionnistes, qui soutenaient que toutes les idées étaient à revoir à fond – de même que l'histoire récente. Sur cette question, l'opposition se divisait en général par moitié; aux révisionnistes répondaient les doctrinaires, eux-mêmes subdivisés en orthodoxes, extrême gauche et tenants de la théorie selon laquelle l'URSS réalisait le capitalisme d'État…

Ivan Byk nous arriva du camp de concentration des îles Solovietski. Jeune, combattant d'Ukraine, militant de l'Opposition ouvrière enfermé à Verkhneouralsk, il y avait été un des organisateurs d'une grande grève de la faim contre le «doublage» des peines infligées par mesure administrative. Les grévistes buvaient de l'eau, ce qui permet de tenir plus longtemps; le dix-huitième jour, le comité de grève poursuivait son activité normale. La redoutable Andreïeva, chargée de la surveillance des prisons politiques, vint négocier avec le comité, qu'elle commença par menacer des travaux forcés. «Si le travail vous fait peur, lui répondit Byk, il ne me fait pas peur à moi; je suis ouvrier.» En sortant de cette entrevue, les trois membres du comité de grève, encapuchonnés par surprise dans des couvertures, ficelés, transportés ils ne savaient où, se retrouvèrent dans un wagon, en route pour les îles Solovki. «Maintenant, leur disaient les gardiens, votre grève est finie, que vous le vouliez ou non; buvez donc ce lait, mangez donc ce fromage…» Le comité demanda à délibérer d'abord et décida que tant que le train ne serait pas sorti de la région de l'Oural, il devait se considérer comme en fonctions… Ils ne prirent d'aliments que le lendemain. Au camp de concentration,

Byk apprit que, par un télégramme de quelques lignes, publié par les journaux, Christian Racovski se ralliait au CC «afin de faire face avec le parti au danger de guerre». D'esprit conciliant, Byk trouva cela raisonnable et se rallia à la formule de «front unique» de Racovski. On le transporta en avion à la prison de Boutyrki, Moscou.

— Vous êtes pour le front unique de l'opposition et du CC?

— Oui.

— Racovski va plus loin… Lisez son article et, si vous le signez, nous vous rendons la liberté.

Byk, ayant lu l'article, demanda simplement à repartir pour le camp de concentration… Il terminait son temps de prison, le Guépéou nous l'envoya.

Boris Illitch Lakhovitski, ouvrier moscovite, ex-chef d'état-major illettré d'une armée de partisans, beau guerrier d'Israël lui aussi, porteur de plusieurs cicatrices, était une forte tête toujours en lutte avec le Guépéou, qui le privait de travail ou lui en accordait dans des conditions telles qu'il alla un jour dire au chef du service secret: «Je vois votre jeu, estimé camarade, vous me préparez une petite affaire de sabotage? Pas si bête! Allez contrôler vous-même les malfaçons de la fabrique de confection; je vous préviens que tout y est malfaçon!» Nous le repêchions comme nous pouvions dans ses moments de misère noire. Nous ne pouvions le défendre ni contre son propre tempérament trop combatif ni contre le paludisme tropical qui le jetait bas périodiquement. Je passai un jour avec lui, dans la neige glaciale, près de l'édifice en ruine dans lequel les cosaques de l'Oural gardaient autrefois leurs drapeaux et leurs trophées de guerre. Des enfants sortirent des caves béantes et noires: «Oncles! Y a des cadavres là-dedans!» Nous descendîmes dans les ténèbres pour y trouver, à la lueur de nos allumettes, un jeune Kirghize, le crâne fendu et, rencogné tout au fond, dans une obscurité polaire, un malade gémissant que nous n'approchâmes pas trop, par crainte des poux. Nous fîmes ramasser l'un et l'autre. «Allons maintenant manger nos saintes petites pommes de terre! dit allègrement Lakhovitski, puisque les hommes de ce temps du socialisme doivent être durs et pourvus de bon appétit!» Après quelques altercations avec le service secret, on l'envoya, comme il finissait son temps de déportation, dans un «camp de redressement par le travail…» d'Asie centrale.

Alexis Semionovitch Santalov, prolétaire des usines Poutilov, avait fait en plus de vingt ans toutes les révolutions de Petrograd. Instruit et réfléchi, le masque pesant, il se faisait, dans tous les ateliers où il passait, le défenseur du droit syndical et de la législation ouvrière, ce qui était grave. «Quelle jeunesse invertébrée, nos prolétaires d'aujourd'hui, disait-il. Ça n'a jamais vu auparavant une lampe électrique, il leur faudra dix ans au moins pour apprendre à exiger des waters tolérables!» Le Guépéou le respectait, mais il finit mal. Lors d'une fête de la révolution, ayant un peu bu, Santalov entra dans un club ouvrier, tomba en arrêt devant le portrait du Chef et s'exclama bruyamment: «Tout de même, cette tête qu'il a, le fossoyeur de la révolution!» On l'arrêta, nous ne le revîmes plus.

Je décris ces hommes parce que je leur suis reconnaissant d'avoir existé et parce qu'ils incarnent une époque. Le plus probable est qu'ils ont tous péri.

Ch., professeur d'histoire à Moscou, arrêté parce que l'on avait cru entendre des allusions dans ses conférences sur la Révolution française (Thermidor!), était un si grand malade que nous exigeâmes du Guépéou son envoi dans une clinique de Moscou.

Nous obtînmes satisfaction. Il nous revint moins chancelant et nous apporta des nouvelles: Trotski, dont nous ne savions absolument rien depuis longtemps, fondait la

IVe Internationale[23]. Avec quelles forces? avec quels partis? nous demandions-nous. Ch. me proposa, de la part de mystérieux «camarades» avec lesquels il avait, à l'en croire, réussi à entrer en contact à l'hôpital, de former avec Eltsine un comité illégal de l'opposition. «Il faut une tête!» Nous étions assis sur le perron de ma maison, devant la steppe. Je l'interrogeais sur les camarades de Moscou, cherchant à les identifier, je le regardais au fond des yeux et je pensais: «Toi, mon bonhomme, tu es un agent provocateur!» Je lui expliquai que, même au fond des prisons, nous représentions un principe de vie et de liberté et que nous n'avions nul besoin de nous constituer en comités clandestins. Il échoua donc, mais fut gracié quelque temps après. J'avais eu raison. Si je l'avais écouté, je serais sûrement mort à l'heure qu'il est, avec un petit trou dans la nuque.

L'hiver 1934-1935 fut terrible en dépit de l'atténuation de la famine vers la nouvelle année, du fait de la suppression des cartes de pain et de la valorisation du rouble devenu l'équivalent d'un kilo de pain noir. Depuis longtemps, ma femme, en proie à des crises de démence[24], m'avait quitté pour être traitée à Leningrad. J'étais resté seul avec mon fils et le Guépéou me coupa soudainement les vivres. Un envoi d'argent de Paris, par le Torgsin, intercepté, se «perdit». Je demandai du travail au Guépéou et le service secret m'offrit ironiquement un poste de veilleur de nuit en ajoutant du reste que l'on ne savait pas si je pourrais recevoir l'autorisation de porter une arme, ce qui était contraire au règlement. Je compris qu'il y avait contre moi une directive d'étranglement – ou que la campagne de protestation poursuivie à mon sujet en France exaspérait Moscou et qu'on allait tenter de me briser. Essayez toujours! Notre état d'esprit était excellent. Nous avions suivi avec passion les batailles d'octobre 1934 aux Asturies[25]; dans mes causeries, faites au bord de l'Oural, dans le bois, j'annonçais aux camarades la révolution espagnole – et je ne me trompais pas. Une grande victoire populaire en Occident pouvait nous sauver tout en faisant passer sur l'URSS un souffle nouveau. Cela coïncidait avec des rumeurs d'amnistie politique; les fonctionnaires du Guépéou nous disaient que Trotski sollicitait son retour en offrant de faire sa soumission au CC. Je sus plus tard que Lozovski annonçait de même, à mes camarades de Paris, ma soumission prochaine et la fin, de cette façon, de l'«affaire Victor Serge». Racovski venait de se rendre, mais cela ne nous troublait pas. Nous nous disions: «Il vieillit et on lui a fait le truc classique de la communication de documents confidentiels sur l'approche de la guerre…» Sur ces entrefaites, le Guépéou mit au chômage la plupart des camarades.

Nous nous rationnâmes, mon fils et moi, à l'extrême, jusqu'à ne plus nous nourrir que d'un peu de pain noir et de la «soupe à l'œuf» que je faisais pour deux jours avec de l'oseille et *un* œuf. Par bonheur, nous avions du bois. Je souffris bientôt de furonculose. Pevzner, affamé et de plus sans gîte, vint se coucher chez nous, terrassé par des fièvres bizarres. Nous sûmes plus tard qu'il avait la scarlatine; un énorme anthrax au-dessous du sein gauche me renversa, je vis la plaie me dévorer. Le Guépéou refusait de m'envoyer un médecin, la doctoresse du dispensaire de Vorstadt, une petite jeune femme surmenée, nous soignait comme elle pouvait, n'ayant pas de médicaments à sa disposition. Le bruit courut dans le voisinage que Pevzner était mourant (le fait est qu'il délirait) et que j'étais mort. Je voyais bien que j'étais dans un état lamentable. Le Guépéou se réveilla, car il répondait de nous devant le Collège central. Un matin, le plus grand chirurgien de la ville, un névrosé infatigable et remarquablement doué, fit irruption chez moi, hocha la tête, me dit: «Ne vous inquiétez pas, je vous sauverai», et me fit transporter sur l'heure à l'hôpital. Pevzner était déjà dans les baraques des contagieux. C'était un peu après l'assassinat de Kirov.

Couché sur la paille dans un traîneau bas, par une journée éblouissante de soleil et de neige, je partis pour l'hôpital. Un paysan barbu et ridé se retournait de temps à autre vers moi pour me demander si ça ne cahotait pas trop. Mon fils marchait à côté du traîneau. Je ne pouvais pas bouger et ne voyais qu'un azur lumineux d'une pureté merveilleuse. Vassili Pankratov venait de disparaître, mystérieusement arrêté, laissant sa jeune femme enceinte. Les camarades pensaient que mon état empêchait mon arrestation, mais que je ne sortirais de l'hôpital que pour passer à la prison. Tel fut le sort de Pevzner, que nous ne revîmes plus. Convalescent, des agents l'attendirent à la sortie des baraques et l'emmenèrent vers la cave de la Sûreté.

Pevzner et Pankratov, comme beaucoup d'autres déportés marquants, récemment sortis des isolateurs et arrêtés à cette époque, devaient être rattachés à une «conspiration des prisons» que l'on inventa dans la panique de l'affaire Kirov. Nous ne sûmes plus rien d'eux, sauf l'arrivée, au bout de quelques mois, de Pankratov à la prison de Verkhneouralsk, où se trouvaient Kamenev et Zinoviev. Il ne nous fit dire qu'une chose: «L'instruction a été effroyable. Rien de ce que nous avons vécu auparavant n'est comparable à ce qui se passe. Soyez prêts à tout!» Prêts, nous l'étions.

Je ne sais plus combien de semaines je passai à l'hôpital chirurgical d'Orenbourg, dans le service des «purulents», au plus fort de l'hiver. Aussi bien tenu que le permettait le dénuement général, l'hôpital soignait surtout la misère. Il était plein de malades et d'accidentés dont la véritable maladie, le véritable accident était la sous-alimentation chronique aggravée par l'alcoolisme. L'ouvrier nourri de soupe aux choux aigres sans matières grasses, pour une simple contusion, attrapait un abcès, un phlegmon suivait l'abcès et, comme l'hôpital nourrissait très mal ses malades, cela durait indéfiniment. Des enfants étaient couverts d'abcès froids. Des paysans aux membres gelés remplissaient des salles entières; le ventre creux et vêtus de hardes élimées, ils offraient peu de résistance au froid. Les désinfectants, les anesthésiques, les analgésiques, la gaze et la toile à pansements, la teinture d'iode même arrivaient en quantités insuffisantes, de sorte que des pansements qui eussent dû être renouvelés tous les jours ne l'étaient que tous les trois jours. Dans la salle des pansements, j'assistais, entre les infirmières, à des discussions et à des marchandages:

— Rends-moi les trois mètres de gaze que je t'ai prêtés avant-hier, j'ai un malade qui ne peut plus attendre, voyons!

— Mais tu sais qu'on n'a pas fait la distribution promise…, etc.

Les mêmes toiles, lavées, resservaient plusieurs fois. Je voyais arracher avec des pinces la chair gangreneuse des membres gelés; il en résultait des plaies indescriptibles. Pour me soigner, les médecins durent demander des vaccins et des médicaments à l'infirmerie spéciale du Guépéou, la seule qui ne manquât de rien. J'étais, bien entendu, à l'hôpital des pauvres gens – avec d'anciens partisans de Tchapaïev. Les fonctionnaires, les techniciens, les militaires avaient à leur disposition des cliniques réservées. Le personnel médical et subalterne, très mal payé en général, était extraordinairement consciencieux.

Par les longues soirées d'hiver, les convalescents se réunissaient autour d'un grand poêle dans le corridor et chantaient en sourdine une complainte d'amour et de brigandage dont le refrain était:

Et toujours l'argent, l'argent!
Sans argent, pas moyen d'vivre…

Je guéris, principalement je crois, parce que le Guépéou laissa passer l'envoi d'argent suivant et que je pus acheter au Torgsin du beurre, du sucre et du riz… Je n'oublierai jamais les regards de certains malades quand on m'apporta de tels aliments et le respect avec lequel ils en prirent leur part. Je n'oublierai pas non plus qu'au plus fort des mauvais jours j'écoutai comme les autres la transmission radiophonique d'une conférence régionale des travailleurs des kolkhozes. Des voix véhémentes remerciaient sans fin le Chef pour «la bonne vie»; une vingtaine de malades tourmentés par la faim, dont la moitié était des *kolkhozniki*, écoutaient cela en silence.

Contrairement à toutes nos prévisions, je rentrai chez moi au lieu de disparaître. C'était parce qu'une bataille obstinée se livrait en France autour de mon nom. Des militants et des intellectuels exigeaient ou ma libération ou la justification de ma déportation. On leur promettait de me faire un procès régulier – et le procès n'avait pas lieu; on leur promettait une documentation sur l'affaire – et la documentation n'arrivait pas. On leur promettait que je serais incessamment libéré – et je ne l'étais pas. Au moment où la politique soviétique recherchait en France l'appui des milieux de gauche, c'était gênant.

Par un rude matin de gel et de neige, au printemps 1935, on frappa doucement à ma porte. J'ouvris et je vis deux femmes encapuchonnées qui avaient des visages suppliants.

— Nous sommes des gens de Leningrad, on nous a donné votre adresse…

— Entrez, camarades!

— Nous ne sommes pas des camarades, dit la jeune femme en souriant, nous sommes des ex-bourgeoises!

— Soyez donc les bienvenues, citoyennes!

Elles se réchauffèrent et s'installèrent chez moi. J'appris par elles les grandes proscriptions de Leningrad, cinquante à cent mille déportés, toute la population apparentée à la ci-devant bourgeoisie envoyée vers la Volga, l'Asie centrale, le Nord, femmes, enfants, vieillards, techniciens, artisans, tous sans discrimination. Des femmes enceintes accouchaient en route, on enterrait des vieillards dans de petites stations inconnues. Tous ruinés, bien entendu, par la vente à la hâte de leurs mobiliers et par la perte des emplois. À la suite de l'affaire Kirov, Staline avait envoyé au Comité régional de Leningrad un message lui reprochant de ne pas avoir nettoyé la ville de l'ancienne «bourgeoisie» impériale. Le «nettoyage» commença aussitôt. Les hommes partaient souvent pour les camps de concentration. La jeune femme que j'accueillis était la femme d'un grand architecte soviétique, jeune et maintes fois primé, le constructeur, si je m'en souviens bien, de l'édifice du Guépéou de Stalingrad, maintenant envoyé dans un camp. Sa mère était déportée en tant que mère… Il arriva rien qu'à Orenbourg trois à quatre cents familles de Leningrad, un millier de personnes. Des «trains de Leningrad» passaient à la station, en route pour l'Asie centrale; nous allions les voir… Le Guépéou versait aux vieillards une allocation de trente roubles par mois; il ne la versait pas longtemps. Je connus des cas aussi fous que celui de la femme d'un communiste, déportée pour avoir été en premières noces, dix ans auparavant, mariée à un ex-officier! Par rapport à nous, les déportés de Leningrad étaient riches; on leur permit de travailler, la plupart se casèrent assez vite. Il y eut des drames sans nombre, mais notre vaste Russie ne s'y attarde pas. La vie continue.

Parmi ces déportés, je rencontrai la doctoresse Kerenskaïa, sœur de l'ancien chef du gouvernement provisoire de la Révolution russe. «Comment! s'étonnait-on, vous portez

encore ce nom-là? Mais c'était d'une imprudence énorme!» La doctoresse répondait que de sa vie elle ne s'était occupée que de soigner des malades et qu'ici ou ailleurs, elle trouverait bien moyen de se rendre utile. En effet, grâce aux médecins déportés, le personnel médical de la région fut doublé.

J'ai la conviction que fin 1934, au moment où fut tué Kirov, le Bureau politique commençait une politique de normalisation et d'apaisement. Le régime des kolkhozes avait été modifié de façon à permettre aux cultivateurs de se faire dans le kolkhoze même un avoir personnel. Le gouvernement tenait à donner à l'URSS au sein de la Société des Nations, figure de démocratie et recherchait l'appui, à l'étranger, de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie éclairée. Le coup de revolver de Nikolaïev ouvrit une ère de panique et de férocité. Cent quatorze exécutions y répondirent tout de suite, puis l'exécution de Nikolaïev et de ses amis, quatorze jeunes gens au total, puis l'arrestation et l'emprisonnement de toute l'ancienne tendance Zinoviev-Kamenev, pas loin de trois mille personnes, selon mes recoupements, puis la déportation en masse de plusieurs dizaines de milliers d'habitants de Leningrad et, simultanément, des centaines d'arrestations dans la déportation et l'ouverture dans les prisons mêmes de nouvelles procédures secrètes. Au sommet du parti, d'obscures affaires se découvrent, sur lesquelles on ne publie rien: ainsi l'affaire Enoukidze. Avelii Enoukidze, que j'ai plusieurs fois mentionné dans ces souvenirs, était un vieux bolchevik du Caucase, compagnon de jeunesse de Staline, Géorgien comme lui; et secrétaire de l'Exécutif central des Soviets depuis la fondation de l'Union soviétique. Dans ces hautes fonctions, il faisait preuve de tact, et d'autant de libéralisme et de générosité que les temps le permettaient. Sa droiture devint évidemment un obstacle aux grands règlements de comptes politiques qui se préparaient. Relevé de ses fonctions, nommé à un emploi subalterne, Enoukidze disparut peu à peu (pour être fusillé sans «aveux» ni procès en 1937).

Sur l'attentat de Nikolaïev, de nombreuses versions successives et prodigieusement riches en invraisemblances ont été publiées[26], mais les documents originaux, déclarations du terroriste et pièces de l'instruction, ne l'ont pas été. Ce fut presque certainement l'acte individuel d'un jeune communiste exaspéré. Que l'Opposition de gauche (trotskiste), peut-être représentée à ce moment à Leningrad par la seule Alexandra Bronstein, ait été entièrement étrangère à cet attentat, je ne puis en douter, connaissant à fond son personnel, ses idées, sa situation. Nous nous considérions encore comme le parti de la «réforme soviétique», la réforme excluant l'appel à la violence. Je connaissais assez les hommes de la tendance Zinoviev et ceux de l'opposition de droite, prudents et dévoués à un degré tragique, pour ne pas les soupçonner un seul instant. L'attentat fut spontané, mais il posa devant le Bureau politique la terrible question des responsabilités pour les années noires et des équipes de rechange du pouvoir, formées par des persécutés sans cesse bafoués, mais plus populaires au sein de la population éclairée que les chefs de l'État. «Pensez donc, me disait avec effroi un fonctionnaire, un des chefs du parti a été délibérément fusillé par un jeune membre du parti et qui n'appartient à aucune tendance d'opposition!»

Pendant toute l'année 1935, le Bureau politique fut sourdement travaillé par des velléités contradictoires de normalisation et de terreur. Les premières paraissaient devoir l'emporter… Les exécutions, les emprisonnements, les déportations avaient depuis longtemps cessé d'émouvoir les masses. La suppression des cartes de pain, par contre, éclairait tous les visages. Pour marcher vers un peu de bien-être, ce pays passerait par-dessus n'importe quels cadavres. Je me disais qu'en augmentant légèrement les salaires

réels, en permettant aux paysans de respirer dans les kolkhozes, en liquidant les camps de concentration, en amnistiant bruyamment ceux de ses adversaires politiques qui n'étaient plus que des invalides ou ne demandaient qu'à se rallier à lui sans indignité, Staline pouvait atteindre tout de suite à une popularité indestructible. Je pensais qu'il allait s'engager dans cette voie avec la nouvelle constitution soviétique à la rédaction de laquelle travaillait Boukharine[27].

L'année, en effet, s'écoula, pour ce qui restait de notre famille de déportés, dans un calme trompeur. Quantité de déportés communistes, qui tous continuaient à se déclarer fidèles à la «ligne générale», arrivaient; sauf exceptions, nous ne les fréquentions pas.

Je finissais mes livres dans l'incertitude. Quel serait leur destin et quel serait le mien? C'étaient un témoignage sur le mouvement anarchiste français à la veille de la Première Guerre mondiale, *Les hommes perdus*, et un roman faisant suite à mes romans publiés, *La tourmente*. J'y reconstituais l'atmosphère de l'année 1920, apogée de la révolution. J'avais aussi terminé un cahier de poèmes, *Résistance*, et accumulé en grand nombre les notes pour un livre d'histoire sur le communisme de guerre. Je finis ces ouvrages, les seuls qu'il m'ait été donné de revoir à loisir, en deux ans et demi. J'écrivais en français dans une ville où personne ne connaissait le français; ne pouvant moi-même parler cette langue qu'avec mon fils. Bien que dressé à l'effort de volonté, je dois reconnaître que je ne persévérais souvent que grâce à un véritable raidissement intérieur. Travailler sans relâche en se demandant si tout ce que l'on fait ne sera pas saisi, confisqué, détruit le lendemain, n'est pas chose facile. Par une de ces ironies du sort si fréquentes en Russie, la presse soviétique commémorait justement un anniversaire du poète national ukrainien Tarass Chevtchenko[28], qui, en 1847, avait été exilé pour dix ans dans les steppes d'Orenbourg, «avec défense de dessiner ou d'écrire». Il écrivait quand même, à la dérobée, des vers qu'il cachait dans ses bottes. Que la ferme décision d'éteindre brutalement l'intelligence rebelle persistât dans notre Russie après un siècle de réformes, de progrès et de révolution, c'était là pour moi une vision écrasante. N'importe, me disais-je, il faut tenir, tenir et travailler même sous cette dalle de plomb.

Je fis de mes manuscrits plusieurs copies et je m'entendis[29] par correspondance avec Romain Rolland pour lui envoyer mes livres, qu'il voulait bien transmettre à des éditeurs parisiens. Rolland ne m'aimait pas, car j'avais autrefois sévèrement critiqué sa doctrine de non-violence inspirée du gandhisme[30]; mais les répressions soviétiques le troublaient et il m'écrivit très amicalement[31]. Je lui envoyai un premier manuscrit en quatre plis recommandés, non sans en informer le Guépéou. Les quatre plis se perdirent. Le chef du Service secret à qui j'allai me plaindre s'exclama:

«Voyez comme la poste fonctionne déplorablement! Et vous dites que nous exagérons quand nous découvrons du sabotage! Tenez, moi-même, mes lettres à ma femme s'égarent! Je vous promets que l'enquête sera bien faite et que la poste vous paiera sans délai les indemnités légales!»

Il m'offrit obligeamment de veiller aussi à l'expédition, toujours à Romain Rolland, d'une autre série de manuscrits que le Guépéou ferait viser par la Censure littéraire. Je les lui confiai – et naturellement ils n'arrivèrent jamais.

Sur ces entrefaites, ma correspondance avec l'étranger fut coupée. Le chef du Service secret hochait gravement la tête: «Ah! que voulez-vous que nous fassions pour mettre de l'ordre à la poste?» La poste me payait avec régularité des centaines de roubles pour les

lettres recommandées que je continuais à envoyer à raison de cinq par mois et qui «s'égaraient». Cela me procurait le revenu d'un technicien bien rétribué.

En France, cependant, dans les milieux ouvriers et intellectuels, l'«affaire Victor Serge» devenait embarrassante. La Fédération unitaire de l'enseignement, dans ses congrès annuels, exigeait ma libération ou une justification de ma captivité. Au congrès de 1934[32], la délégation de l'enseignement soviétique avait promis que je serais jugé par des tribunaux réguliers. Au Congrès de Reims, en 1935[a], la délégation russe, accueillie aux cris de «Victor Serge, Victor Serge!» scandés par la salle entière, déchaîna des huées en déclarant que j'étais impliqué dans l'affaire Kirov! La Ligue des droits de l'homme publiait la documentation détaillée de Magdeleine Paz[34]. *La révolution prolétarienne, L'École émancipée, Le Combat marxiste, Les Humbles*[35] (Maurice Wullens) faisaient campagne. Georges Duhamel, Léon Werth, Charles Vildrac, Marcel Martinet, Jacques Mesnil, Maurice Parijanine, Boris Souvarine, la rédaction hésitante d'*Europe* s'intéressaient de diverses façons à l'affaire. En Hollande, Henriëtte Roland-Holst, en Suisse Fritz Brupbacher[36], en Belgique Charles Plisnier[37], soutenaient les protestations. Hélène Stassova[38], secrétaire du Secours rouge international de Moscou, dit simplement à Brupbacher: «Serge ne sortira jamais.»

En juin 1935, un «Congrès international des écrivains pour la défense de la culture[39]» se réunit à Paris sur l'initiative formelle d'hommes de gauche parmi lesquels figuraient Alain, Barbusse, Romain Rolland, Élie Faure, André Gide, André Malraux, Victor Margueritte. L'initiative véritable appartenait à des officines communistes spécialisées dans l'organisation de congrès de ce genre; leur objet était de susciter un mouvement prostalinien dans l'intelligentsia française et d'acheter quelques consciences renommées. Mes amis décidèrent d'aller à ce congrès et d'y exiger la parole. Quelques-uns se firent expulser par le «service d'ordre[40]». Aragon et Ehrenbourg[41] manœuvraient l'assemblée selon des directives occultes. Barbusse, Malraux, Gide présidèrent avec embarras. Heinrich Mann et Gustav Regler[42] parlèrent des intellectuels persécutés d'Allemagne, Gaetano Salvemini[43] des Italiens et de la liberté de pensée en général. Salvemini fit scandale en condamnant «toutes les oppressions» et en prononçant mon nom. Gide[44], étonné qu'on essayât obstinément d'étouffer un débat, insista pour que la question fût vidée et Malraux[45], président de séance, finit par donner la parole à Magdeleine Paz qui parla rudement, en combattante. Charles Plisnier, romancier, poète mystique, militant communiste de la veille, la soutint. L'auteur des *Damnés de la Terre*, Henry Poulaille[46], un vrai gars du faubourg et qui ne mâchait pas ses mots, manifestait dans la salle. La délégation des écrivains soviétiques comprenait deux hommes avec lesquels j'avais entretenu des relations amicales, les poètes Boris Pasternak et Nikolaï Tikhonov, et un personnage parfaitement initié, que j'avais rencontré à Moscou, le journaliste officiel Mikhaïl Koltsov, aussi remarquablement doué que souple et docile; en outre, le dramaturge à succès Kirchon[47] et l'agitateur-romancier à tout faire Ehrenbourg. Pasternak, qui est à la fois le Mallarmé et l'Apollinaire de la poésie russe, authentiquement grand, à demi persécuté du reste, s'effaça. Les quatre autres exécutèrent leurs consignes et déclarèrent sans sourciller qu'ils ignoraient tout de l'écrivain Victor Serge – mes bons confrères du Syndicat des auteurs soviétiques! – et ne connaissaient qu'un «citoyen soviétique, contre-révolutionnaire avéré, qui avait participé à la conjuration dont l'assassinat de Kirov était l'aboutissement». Koltsov, débitant ça à la tribune, ne se doutait pas qu'en 1939 il disparaîtrait lui-même, tout à fait mystérieusement, dans les prisons du Guépéou; Kirchon ne se doutait pas qu'il disparaîtrait lui-même, deux ans plus tard, qualifié

de «terroriste-trotskiste», lui qui ne fut jamais qu'un homme de plume strictement conformiste; Ehrenbourg oubliait sa fuite de Russie, ses romans interdits, et qu'il avait accusé le bolchevisme de «crucifier la Russie»; Tikhonov oubliait l'hymne au courage de ses admirables ballades épiques que j'avais traduites en français… Personne ne prévoyait les sinistres charrettes des Procès de Moscou, mais on connaissait les cent vingt-sept exécutions d'innocents publiées au lendemain de l'attentat de Nikolaïev et du reste hautement approuvées, selon la presse soviétique[48], par des humanistes tels que Jean-Richard Bloch et Romain Rolland. L'impudente déclaration qui justifiait ma captivité par un attentat commis deux ans après mon arrestation fit passer un frisson dans quelques échines. André Gide alla voir l'ambassadeur de l'URSS, qui ne sut l'éclairer en rien[49].

Presque au même moment, Romain Rolland, invité à Moscou et reçu par Staline[50], lui parlait de l'«affaire Victor Serge». Le chef de la police politique, Iagoda, consulté, ne trouva rien dans ses dossiers (s'il y avait trouvé le moindre aveu de complaisance signé de moi, j'étais perdu). Staline promit que je serais autorisé à quitter l'URSS avec ma famille.

Mais où aller? La bataille des visas parut un moment désespérée. M. Laval[51], président du Conseil, nous refusa le visa d'entrée en France sollicité par mes amis. Une démarche faite à Londres n'eut pas de résultat. Une démarche faite en Hollande n'eut pas de résultat. Copenhague promettait… Émile Vandervelde, ministre en Belgique, nous fit accorder des permis de séjour de trois ans. Si ces démarches s'étaient prolongées quelques semaines de plus, je ne partais pas, je devenais un mort en sursis.

J'ignorais à peu près tout de ces luttes soutenues par la solidarité et l'amitié. J'ignorais aussi l'énormité du danger que je courais et celle des accusations insensées formulées contre moi à l'étranger. Je savais seulement que la déportation politique ne finissait *jamais* pour les convictions fermes. On ne fait que changer de lieu. Pour franchir sans histoire toutes les étapes «normales» de la déportation, il faudrait une dizaine d'années. Je m'attendais donc à être envoyé ailleurs pour un nouveau bail; mon terme était fini et les fonctionnaires du Guépéou ne me disaient rien, mais une camarade venait de finir ses deux ans et on lui avait ajouté deux nouvelles années… Et j'eus tout à coup trois jours pour me préparer à partir pour Moscou et ensuite pour une «destination inconnue» dont le Collège de la Sûreté déciderait. La Croix-Rouge politique m'ayant envoyé des papiers à signer pour l'obtention du visa belge, je croyais comprendre. Surtout je me sentais assez fort et assez bien soutenu en France pour considérer que l'on n'oserait pas prolonger ma captivité. Mes camarades, Bobrov, Eltsine, et d'autres qui venaient de sortir des isolateurs, comme Leonid Guirchek et Iakov Bielenkii, me croyaient en proie à des illusions fâcheuses. «Vous allez vous retrouver, fortement douché, dans une prison bien noire ou dans un bled kazakh…» Je répondais: «Le Guépéou n'a aucun intérêt à me faire étudier davantage son système, sachant bien que je ne capitulerai jamais et qu'il faudra bien, finalement, me libérer avec ma bonne plume… Je ne serais perdu que si le fascisme triomphait en France et il a manqué son coup le 6 février 1934[52].» Le vieil Eltsine, perclus de rhumatismes, vivant dans une chambrette glacée, dans une maison sans W.-C., quand je lui demandai: «Dois-je faire à l'étranger une campagne de presse pour exiger votre départ?», dit: «Non. Ma place est ici.»

Je pris la précaution de donner mes articles de ménage à la condition qu'on les garderait à ma disposition pendant un mois et qu'on me les enverrait si je les réclamais du fond de quelque Sibérie. Je n'emportai que les papiers, livres utiles et souvenirs. Je partis avec mon fils par un jour glacé d'avril. La neige recouvrait les plaines et la ville. Tchernykh, si allègre

de coutume avec sa vigoureuse allure et ses cheveux fous d'homme des plaines russes, s'assombrit en me faisant ses adieux. «Ceux d'entre nous qui survivront, me disait-il, seront vieux, oubliés et dépassés le jour où une nouvelle liberté naîtra pour la Russie. Nous aurons le sort de ce vieux révolutionnaire qui, après trente ans d'exil, revint à Pétersbourg pendant les journées de mars 1917, n'y retrouva personne dans le chaos et mourut d'abandon dans une chambre d'hôtel… On le reconnut après!» Je partis tout à fait ravagé, déchirant des affections uniques. J'aurais voulu m'imprimer dans le cerveau les chers visages que je ne reverrais plus, les paysages de ces terres blanches, jusqu'à l'image de notre grande misère russe, supportée par ce peuple avec tant de vaillance tenace et d'attente. Si j'avais pu admettre quelque probabilité raisonnable de n'être pas complètement écrasé à la longue, dans une lutte silencieuse désormais stérile, j'eusse été content de rester – fût-ce dans un hameau de pêcheurs mongols sous le cercle polaire! Mais nous ne vivons pas pour nous-mêmes, nous vivons pour travailler et combattre.

Les plaines blanches fuirent sans fin dans les fenêtres du wagon. Deux agents minables avaient pris place non loin de nous. La Volga était encore gelée à Kouïbychev. République tartare, petites stations animées, jeunes femmes coiffées de mouchoirs de couleur, maisons paysannes entourées de petits enclos en bois et de bouleaux… À Syzran, dans la gare, un fracas de ferraille secoua les voyageurs et nous vîmes un invraisemblable train de marchandises tire-bouchonnant sur des rails dansants et mous. Ce n'était qu'un petit déraillement sans importance. Le ballast usé, la terre détrempée par le commencement du dégel, une fausse manœuvre. Des cheminots ricanaient amèrement: «Les résultats du stakhanovisme, citoyen! Faudrait tout de même comprendre que le matériel se fatigue comme l'homme!» Ailleurs, le train ralentit en pleine steppe et je vis des ouvriers maintenir avec des barres de fer des rails cassés sur lesquels nous passions doucement. Notre train dut modifier son itinéraire – et arriva avec des heures de retard – parce qu'une catastrophe s'était produite sur la voie.

Moscou. Le mouvement de la rue, tant de souvenirs! Le métro somptueux, dallé de granit, aux parois en pierres de l'Oural, aux dégagements formant de larges avenues souterraines – mais dépourvu de bancs pour les voyageurs, et cher. Nous savons construire des palais souterrains, mais nous oublions que l'ouvrière, rentrant de son travail, voudrait bien s'asseoir sous toutes ces pierres aux riches couleurs. À la Croix-Rouge politique, dans de petits bureaux encombrés du Kouznetki most, à deux pas de la haute tour carrée du Guépéou, Ekaterina Pavlovna Piechkova[53] et son collaborateur Vinaver[54], un ancien avocat libéral, nous reçurent. Ekaterina Pavlovna portait encore le nom de Gorki, dont elle avait été la compagne et dont elle restait l'amie dévouée. La confiance de Lénine lui avait permis de fonder sous la terreur rouge une organisation de secours aux détenus politiques – quels qu'ils fussent – que la Tchéka puis le Guépéou tolérèrent avec autant de respect que de confiance et d'hostilité. Piechkova sut réaliser ce tour de force moral de garder simultanément la confiance absolue des victimes et celle des inquisiteurs! Pendant des années et des années, cette femme maigre et triste, aux beaux yeux gris, élégamment vêtue dans sa simplicité, entourée d'un petit nombre de collaborateurs inlassables, prodigua les secours, les interventions, les intercessions en faveur de toutes les victimes des diverses terreurs qui se succédaient sans relâche. Personne au monde, en ce siècle, j'en suis convaincu, n'a connu d'aussi près tant d'infortunes, de fatalités, d'atrocités, de tragédies inévitables ou insensées. Piechkova vivait dans un enfer secret, dépositaire de secrets sans

nombre, tous mortels comme le pire poison. Elle ne s'est jamais lassée ni découragée, quels que fussent les temps noirs et pour elle seule tous les temps de la révolution furent noirs. Liée au secret, elle est demeurée inconnue dans le vaste monde. Je connais assez d'épisodes de son dur labeur pour pouvoir en faire un gros chapitre, que je ne ferai pas. Un trait seulement, entre cent. La Croix-Rouge politique s'occupait d'un ex-officier interné au camp de travail des îles Solovietski[55], mer Blanche. Il allait rentrer, gracié. Sa femme l'attendait, venant s'enquérir de lui chez Piechkova. Au moment de partir pour Moscou, libéré, l'ex-officier fut fusillé avec d'autres internés de son baraquement, parce qu'un de ses compagnons de captivité s'était évadé… «Vous informerez la veuve…»

Ekaterina Pavlovna m'apprit que ma femme, ma grande malade, m'attendait avec l'enfant qui nous était né, Jeannine[56], pendant que j'étais à l'hôpital d'Orenbourg, un peu plus d'un an auparavant. Elle m'apprit aussi que je ne verrais pas Anita Roussakova[57], qui venait d'être arrêtée et déportée pour cinq ans à Viatka. Je compris tout de suite pourquoi: ainsi je ne pourrais pas éclaircir avec Anita le mystère de ses aveux mensongers. Nous devions, me dit-on, partir pour Varsovie le soir même. Je priai Ekaterina Pavlovna de demander au Guépéou un délai de vingt-quatre heures pour obtenir de la Censure le visa de mes manuscrits (que l'on me promettait aimablement pour le lendemain) et de la Douane centrale le visa de nos bagages. De retour, Piechkova me dit: «Partez ce soir même, n'insistez sur rien. Demain, vous risqueriez fort de ne point partir du tout. Le chef du Service secret vient de me dire que *vous n'étiez pas encore parti* et qu'il soumettait à Iagoda un nouveau mémoire à votre sujet…» Je n'insistai pas. Je ne devais revoir aucun de mes manuscrits[58], bien que la Censure littéraire (Glavlit) en ait autorisé la sortie. De nos bagages nous n'emportâmes que quelques menus objets dans des valises à main. Tout le reste fut finalement saisi, c'est-à-dire volé par le Guépéou.

Francesco Ghezzi[59], maigre et fier, ouvrier d'usine à Moscou, le seul «syndicaliste» qui fût encore libre en Russie, nous accompagna au train. Nous partîmes en troisième classe, seuls dans notre wagon, avec quelques roubles et dix dollars pour quatre personnes. Dans la belle station vide de Niegoreloïe, des uniformes décoratifs nous entourèrent pour des fouilles si minutieuses que l'on nous fit déshabiller et que l'on étudia attentivement les semelles de mes chaussures. Le train entra dans le no man's land gris de la frontière. Nous laissions derrière nous les champs gris, illimités, des kolkhozes; nous traversions une sorte de désert préparé pour la guerre. Nous avions l'impression d'être les seuls voyageurs dans ces solitudes. Notre grande Russie tourmentée, qu'il est dur de s'arracher à toi!

Je finissais ainsi l'expérience de dix-sept années de révolution victorieuse.

---

[a] Le Congrès de Reims se tint les 5-6-7/8/1933 (et non 1935)[33].

CHAPITRE 9

LA DÉFAITE DE L'OCCIDENT (1936-1941)

La frontière polonaise franchie[1] apparaissaient des maisonnettes avenantes, des kiosques à journaux étalant les publications de Paris, de Berlin, de Londres, de New York, des cheminots proprement vêtus, des visages détendus… Aux lumières du soir, Varsovie révélait de hautes façades sobrement décorées par des lignes d'électricité bleue. Dans la Marszalkowska, tous les vêtements nous parurent élégants et le mouvement même de la rue teinté d'insouciance et de bien-être. Les magasins, pleins de tout ce que l'on peut rêver, contrastaient plus encore avec nos pauvres coopératives. Tout cela nous serrait inexprimablement le cœur. Nous traversâmes l'Allemagne nazie sans descendre du train; je ne fis qu'entrevoir du haut d'un pont une place naguère familière des environs de la gare de Silésie, à Berlin. L'Allemagne se montrait au passant inchangée: de la bonne organisation et de la propreté partout, une architecture éprise d'intimité et de grandeur, des jardinets soignés. Des voyageurs juifs que je questionnai me dirent que l'on pouvait vivre, mais dans la peur. J'eus l'impression que, chacun suivant son propre destin, dans un vaste pays où la terreur était surtout secrète, ils savaient peu de chose sur les dessous du régime et, du peu qu'ils savaient, craignaient de parler, même avec un voyageur russe. Ils considéraient pourtant l'URSS comme une terre privilégiée.

Nous descendîmes à Bruxelles dans le petit logement d'un militant syndicaliste d'origine russe, naguère emprisonné à Souzdal et expulsé d'URSS, Nicolas Lazarévitch[2]. Il vivait d'une allocation de chômage et prenait à la mairie le repas des chômeurs vendu au prix minimal. Quand il m'offrit de partager son déjeuner, bonne soupe, ragoût de viande et pommes de terre, je m'exclamai: «Chez nous, là-bas, c'est un repas de haut fonctionnaire du parti!» Il avait trois chambres, il possédait une bicyclette et un gramophone; ce chômeur belge vivait au niveau d'un technicien bien rétribué en URSS. Sitôt levé, le lendemain de notre arrivée, j'explorai ce quartier provincial. Les maisons peintes de frais y gardaient l'aspect des vieilles villes flamandes, avec une architecture moderne soucieuse du goût individuel; le pavé carré était fraîchement lavé. Devant les boutiques, nous nous arrêtions, mon fils et moi, inexprimablement émus. Les petites vitrines regorgeaient de jambons, de chocolats, de pains d'épice, de riz, de fruits invraisemblables, oranges, mandarines, bananes! Ces richesses à la portée de la main, à la portée du chômeur dans un faubourg ouvrier, sans socialisme ni plan! C'était crispant. Je savais tout cela d'avance, mais la réalité me saisissait comme si je n'avais rien su. C'était à pleurer d'humiliation et de peine pour notre Russie révolutionnaire. «Ah! si Tatiane[3] voyait ça! Si Petka[4] pouvait entrer pour une minute dans cette opulente boutique, bonbons et papeteries à deux sous, réservée aux écoliers! Ah! si!» Ces jeunes femmes, ces écoliers, ces gens auxquels nous nous arrachions péniblement d'heure en heure, ils n'en croiraient pas leurs yeux, quelle joie éclaterait sur leurs visages! «Ils s'exclameraient, suggéra amèrement mon fils: voilà le socialisme réalisé!» Nous affectionnions une jeune travailleuse de vingt ans passés qui n'avait jamais vu, avant que nous ne la lui apportâmes

du Torgsin, une tablette de chocolat et qui se souvenait lointainement d'avoir goûté à une orange… Le 1er Mai, nous vîmes s'en aller par ces rues provinciales les ouvriers endimanchés avec leurs familles, fillettes aux cheveux noués de rubans rouges, les hommes des insignes rouges à la boutonnière, tous les visages pleins, les mères grasses à trente ans, les hommes obèses vers quarante… Ils allaient à la grande manifestation socialiste et ils ressemblaient aux bourgeois tels que d'après le cinéma l'imagination populaire se les représente en Russie. Pacifiques, contents de leur sort; j'entrevoyais que ces ouvriers d'Occident n'éprouvaient plus aucune envie de se battre pour le socialisme ni d'ailleurs pour quoi que ce fût.

Le centre de la ville, avec son opulence commerçante, ses enseignes lumineuses, la Bourse établie au milieu de la cité, valut à mon fils, entré dans sa seizième année d'écolier soviétique, des étonnements que mes réponses incroyables accroissaient:

— Alors cette grande bâtisse avec ces magasins et ces cascades de feux sur le toit appartient à un homme – qui peut en faire ce qu'il veut? Ce magasin où il y aurait des chaussures pour tout Orenbourg appartient à un propriétaire?

— Oui, mon garçon; son nom est écrit sous l'enseigne, et ce monsieur a probablement une fabrique, une maison de campagne, des autos…

— Pour lui seul?

— En somme, oui…

Cela paraissait fou à l'adolescent soviétique, qui reprit:

— Mais pour quoi vit-il, cet homme? Quel est le but de sa vie?

— Son but, dis-je, est généralement de s'enrichir et d'enrichir ses enfants…

— Mais il est déjà riche! Pourquoi veut-il s'enrichir encore? D'abord, c'est injuste – et puis, vivre pour s'enrichir, mais c'est idiot! Et ils sont tous comme ça, tous les propriétaires de ces magasins?

— Oui, mon garçon, et s'ils t'entendaient parler, ils te croiraient fou – un fou plutôt dangereux…

Je n'ai pas oublié ces entretiens parce qu'ils m'enseignaient plus qu'à mon fils.

J'allai revoir à Ixelles les rues de mon enfance – où rien n'avait changé, rien! Je retrouvai, place Communale, la pâtisserie Timmermans et les mêmes excellentes tartes au riz saupoudrées de sucre, chères à mes douze ans, à la même devanture. Le libraire chez lequel, enfant, j'achetais des histoires de Peaux-Rouges s'était agrandi; je l'avais connu anarchiste, la cravate lavallière batailleuse, il était maintenant communisant, les cheveux blancs, la cravate artiste; obèse, naturellement… Tant d'idées embrasées, tant de luttes, tant de sang versé, les guerres, les révolutions, les guerres civiles, nos martyrs dans les prisons – et rien ne changeait dans cet Occident et les bonnes tartes au riz à l'étalage du pâtissier attestaient une stupéfiante pérennité des choses!

Les bas quartiers me firent réfléchir autrement, car ils avaient changé, eux. La Marolle, rue Haute, rue Blaes et toutes les ruelles de misère avoisinantes s'étaient assainies, embellies, enrichies. Cette cité du paupérisme, autrefois pavoisée de haillons et remplie d'ordures, respirait le bien-être, charcuteries magnifiques, bel hôpital tout neuf, les masures remplacées par des habitations ouvrières aux balcons couverts de fleurs. L'œuvre du socialisme réformiste, aussi belle qu'à Vienne. Je vis là Vandervelde[5], que nous avions appelé «social-traître»; il revenait d'une manifestation, entouré de quelques leaders socialistes, et un grand murmure d'affection parcourait la rue, comme une acclamation à mi-voix: «Le Patron! Le Patron!» Je le revis chez lui. Ses soixante-dix ans l'avaient épaissi, il parlait bas, il

écoutait en s'aidant d'un appareil acoustique, la tête penchée, le regard très attentif. Sa barbiche en pointe restait noire, son regard vif et vaguement triste sous le cristal. Il m'interrogea en hochant la tête sur les prisons russes, sur Trotski, dont il ne comprenait pas «le style agressif» – et comment le lui expliquer? – et il me dit: «Cette Belgique heureuse que vous voyez est une véritable oasis entourée de dangers, d'immenses dangers…» Une autre fois, après l'exécution des Seize à Moscou, je le trouvai effroyablement triste, encore appesanti sous l'incompréhensible: «J'ai lu les aveux de Kamenev; c'est du délire… Comment m'expliquerez-vous cela? Je connais Kamenev, il est là devant moi, avec ses cheveux blancs, sa noble tête – je ne peux pas admettre qu'on l'ait tué après ce débordement de folie…» Comment expliquer de tels crimes à ce vieil homme incarnant, au bord de la tombe, un demi-siècle d'humanisme socialiste? J'étais plus interdit encore que devant les interrogations de mon fils.

Les amis qui venaient me voir de Paris[6] me disaient: «N'écrivez rien sur la Russie, vous seriez peut-être trop amer… Nous sommes au départ d'un formidable mouvement d'enthousiasme populaire, si vous voyiez Paris, les meetings, les manifestations! C'est la naissance d'une espérance sans bornes. Nous sommes alliés au Parti communiste, il entraîne des masses magnifiques! La Russie reste pour elles une pure étoile… D'ailleurs, on ne vous croirait pas…» Un seul, Boris Souvarine[7], fut d'un autre avis. Il disait: «La vérité toute nue, le plus fortement possible, le plus brutalement possible! Nous assistons à un débordement d'imbécillité dangereuse!»

Les grèves de mai-juin 1936 déferlèrent tout à coup sur la France et la Belgique, avec cette forme nouvelle que personne n'avait préconisée: l'occupation des usines. À Anvers[8] et dans le Borinage, le mouvement partit spontanément, à la lecture des journaux annonçant les événements de France. Mes amis socialistes, dont quelques-uns appartenaient à la direction du mouvement syndical, en furent surpris, enthousiasmés et embarrassés. Léon Blum prenait le pouvoir[9] en proclamant des réformes sociales auxquelles nul ne songeait la veille, les congés payés, la nationalisation des industries de guerre… Une véritable panique s'emparait du patronat.

La Sûreté nationale belge me convoqua pour m'accuser, d'après quelques journaux, de «faire de l'agitation parmi les mineurs borains». On «m'avait vu à Jumet»! Fort heureusement, je n'avais pas quitté Bruxelles et je passais presque toutes mes soirées en compagnie de socialistes influents. «Le Guépéou ne m'oublie pas, dis-je, veuillez vous en assurer vous-mêmes…» Pendant des années, les dénonciations allaient pleuvoir autour de moi, tantôt publiques, lancées par la presse communiste[10] qui, en Belgique, réclama mon expulsion «au nom du respect du droit d'asile», tantôt secrètes, mystérieusement transmises aux polices occidentales… Le télégramme de bienvenue que Trotski m'avait envoyé d'Oslo s'était perdu – intercepté, on ne savait comment[11]. Une lettre du fils de Trotski[12] dans laquelle il me parlait de l'agent provocateur Sobolevicius (Senine) ne me parvint jamais. Dans la maison que j'habitais, le premier étage était loué par des étrangers qui observaient sans se dissimuler mes allées et venues. Lorsque la guerre civile éclata en Espagne, un commissaire de police se présenta chez moi avec un mandat de perquisition pour chercher, jusque dans le berceau de ma fillette, des armes destinées aux républicains. «Je sais bien que ce n'est pas sérieux, s'excusait-il, mais vous avez été dénoncé.» Le surlendemain de mon arrivée, un monsieur trop basané, trop bien vêtu, trop affectueux, m'avait abordé dans un café: «Cher Victor Serge! Quel bonheur de vous rencontrer!» Je reconnaissais Basteitch[13], de

la Fédération balkanique, et il me disait qu'il habitait Genève, et il insistait pour obtenir un rendez-vous… «Genève, me dis-je, c'est donc que tu es un agent secret» – et je n'allai pas au rendez-vous. J'appris plus tard qu'il m'était envoyé par le Guépéou; il prit part aux préparatifs de l'assassinat d'Ignace Reiss[14]. On arrêtait tous mes proches parents en Russie, deux jeunes femmes et deux jeunes hommes – tous apolitiques –, mes beaux-frères et belles-sœurs[15], dont je n'eus plus jamais de nouvelles; ma sœur aînée[16], intellectuelle également apolitique, disparut aussi. Ma belle-mère, arrachée à ses enfants, fut déportée seule – je ne sais où[17]… À Paris, par la suite, je connus une étudiante de l'Institut des langues slaves et nous devînmes amis. Elle alla passer des vacances en Pologne avec des professeurs et d'autres étudiants; je fus dénoncé comme l'ayant envoyée à Varsovie avec je ne sais quelle mission secrète. Peu de temps après, invitée à Moscou, elle y passait quinze jours en conversation avec des personnages du Guépéou qui l'interrogeaient sur André Gide et sur moi. À son retour, elle me dit: «Ne nous voyons plus, je suis entre leurs mains…» En 1938, j'habitais la banlieue parisienne[18]. Léopold III vint à Paris, accompagné de fonctionnaires parmi lesquels des socialistes étaient mes amis. Une dénonciation, transmise de service à service à la dernière minute, m'accusa de «préparer un attentat contre le roi des Belges[19]…» Un des chefs de la police parisienne me dit: «Vous devinez d'où ça vient. On vous embête et l'on se moque de moi!» Mais une fiche, me classant «suspect de terrorisme», était transmise à toutes les polices d'Europe, mon dossier grossissait[20], effarant les fonctionnaires de la Préfecture[21]. Il en résultait des ennuis infinis. Dans l'entre-temps, ayant élevé contre le premier Procès de Moscou ma protestation désolée, la Légation soviétique de Bruxelles nous avait retiré nos passeports. Le premier secrétaire, Antonov, m'informa que nous étions «mis hors la nationalité soviétique[22]».

— Ma fille Jeannine, qui n'a pas dix-huit mois, aussi? demandai-je ironiquement.

— Bien entendu.

Antonov refusa de me l'attester par écrit. Le ministère des Affaires étrangères de Belgique n'obtint de lui qu'une confirmation verbale – après avoir beaucoup insisté. La presse communiste déclenchait contre moi une invraisemblable campagne de calomnies, menée par un homme avec lequel j'étais lié de vieille amitié et qui, je devais l'apprendre, en était écœuré et malade lui-même[23]. Je fus pendant un moment l'homme le plus insulté du monde, car, sur une directive, ces papiers infâmes étaient reproduits en toutes langues. Des agences de presse offraient de m'envoyer toutes ces coupures moyennant un franc vingt l'exemplaire. Des communistes noyautaient la presse et les revues françaises avec une perfection admirable. La revue *Europe*, dont j'étais collaborateur, leur était en quelque sorte vendue[24]. À la *Nouvelle Revue française*, ils étaient chez eux. L'hebdomadaire des intellectuels de gauche, *Vendredi*[25], financé par des industriels qui faisaient de bonnes affaires en Russie, était «dans la ligne». Je dus cesser une collaboration amorcée au *Populaire*[26], dirigé par Léon Blum, vu certaines pressions au sein de la rédaction. Les éditions Rieder, qui avaient publié mes romans, ne les mettaient plus en vitrines et les supprimaient dans leurs catalogues. Je me trouvai à peu près complètement boycotté, dans l'impossibilité de vivre de ma plume. Je n'eus de tribune que dans le quotidien socialiste de Liège, *La Wallonie*[27], et dans les publications à tirage restreint d'extrême gauche[28]. Je décidai de reprendre un des métiers de ma jeunesse, celui de correcteur d'imprimerie[29]. Ce ne fut pas facile non plus, car je ne pouvais pas travailler dans les ateliers où il y avait des communistes. Par chance, le syndicat échappait à leur influence. Je travaillai dans les imprimeries du Croissant; j'en aimais les

vieilles constructions du siècle passé, le bruit de machines, l'odeur d'encre et de poussière, les alentours: bistrots, petits hôtels hébergeant des amours de prolétaires et de filles, maisons du vieux Paris, le petit restaurant où fut tué Jaurès. Des cyclistes attendaient la dernière édition en prenant des verres. Vers la fin du «service», les visages se détendaient, les plaisanteries professionnelles fusaient autour du «marbre». Je corrigeai des feuilles réactionnaires; je corrigeai aussi des feuilles de gauche qui me boycottaient en tant qu'écrivain, comme *Messidor*, hebdomadaire de la CGT, nominalement dirigé par Jouhaux[30], effectivement dirigé par des hommes qui allaient prendre leurs consignes à Moscou et chez des agents discrets ou secrets.

Je publiai mes livres, un essai sur la Russie, *Destin d'une révolution*[31], et un roman, *S'il est minuit dans le siècle*[32], chez Bernard Grasset. Grasset[33] était plutôt un réactionnaire, mais d'esprit libre, entouré de collaborateurs qui, comme lui, aimaient le livre quel qu'il fût, pourvu qu'il fût bon. On se sentait, dans cette maison d'écrivains, loin des grandes fabriques. Mais une œuvre gardait là toute sa personnalité; jamais les éditeurs ne demandaient aux auteurs d'en modifier une seule ligne.

Une expression s'est créée en France pour caractériser le sentiment de force et de confiance en l'avenir que faisait naître le Front populaire: une «euphorie», disait-on. Trotski m'écrivait de Norvège que cela menait à des désastres et j'avais tort de lui donner tort: il voyait juste et loin à ce moment[34]. Je vécus un moment parmi des amis de Léon Blum: la haute intelligence, l'intégrité, la noblesse authentique, la popularité affectueuse de Blum lui faisaient une auréole si extraordinaire que l'on craignait, dans son entourage, qu'il ne fût assassiné par des gens de droite. «Il faudrait, disais-je, qu'il fût aussi un homme de force, beaucoup moins un grand parlementaire et beaucoup plus un conducteur de masses combatives…» On m'assurait qu'il l'était. Il se refusait cependant à se servir des fonds secrets pour diriger la presse et soutenir son propre parti; je suivis d'assez près une négociation édifiante entre son chef du bureau de presse et un grand quotidien influencé par Mussolini, qui demandait simplement de l'argent pour devenir favorable au Front populaire – et qui finit par en obtenir… Je me demandais si l'emploi traditionnel des fonds secrets n'eût pas sauvé Salengro[35], ministre socialiste de l'Intérieur, que la calomnie des journaux réactionnaires accula au suicide. (Celui-là non plus n'était pas un dur!) Lors des obsèques de Salengro, le grand quotidien auquel je fais allusion avait «touché»: il donna de ces obsèques un compte rendu lyrique… Le complot des droites[36] se développait au grand jour; les communistes manœuvraient le Parti socialiste à l'intérieur comme à l'extérieur, promettaient à Blum le «soutien sans éclipse» et menaient contre lui des campagnes de discrédit. Ni Blum ni le vieux Bracke[37], étonnant d'énergie à soixante-dix ans, avec son profil nietzschéen et ses lunettes batailleuses, ne voyaient que la doctrine de l'unité socialiste n'est plus que duperie quand il s'agit de l'unité avec un parti ouvrier totalitaire dirigé et financé de l'étranger par un gouvernement absolu. Plusieurs fois, il nous sembla que cette unité mensongère allait se réaliser, ouvrant la porte aux crimes et aux aventures.

Je ne partageais pas l'opinion de quelques militants d'extrême gauche qui pensaient que l'on avait, en juin 1936, manqué, faute de décision, une révolution[38]. Je considérais les grèves victorieuses comme le signe du relèvement de la classe ouvrière française, débilitée par les saignées de la guerre et en train d'achever la récupération de ses forces. Je soutenais qu'elle avait encore besoin de quelques années pour arriver à une nouvelle maturité lorsque plus de vingt années se seraient écoulées depuis les hécatombes. Pour la même raison, j'avais une

profonde confiance en le mouvement ouvrier d'Espagne; n'ayant pas fait la guerre, l'Espagne populaire vivait sur un juste sentiment de force pléthorique. Et l'euphorie fut soudainement rompue par deux événements historiquement connexes. Le 18 juillet 1936 éclatait la sédition militaire en Espagne[39], si clairement annoncée à la tribune des Cortès par mon camarade Joaquín Maurín[40]. Dans l'URSS entière cependant avaient lieu des arrestations – publiées – de fonctionnaires communistes connus. Trotski m'envoyait une coupure infâme de la *Pravda* annonçant que «les monstres, ennemis du peuple, seraient anéantis d'une main ferme». «Je crains, m'écrivait le Vieux, que ce ne soit le prélude d'un massacre[41]…» Depuis de longs mois, des années peut-être, il ne recevait plus de nouvelles directes de Russie et celles que je lui donnais le bouleversaient. Je commençais à trembler pour tous ceux que j'avais laissés derrière moi là-bas. Et, le 14 août, ce fut – en coup de tonnerre – l'annonce du procès des Seize, terminé le 25 – en onze jours! – par l'exécution de Zinoviev, de Kamenev, d'Ivan Smirnov et de tous leurs coaccusés[42]. Je comprenais, je l'écrivis tout de suite, que c'était le commencement de l'extermination de toute la vieille génération révolutionnaire. Impossible d'assassiner ceux-ci et de laisser vivre les autres, leurs frères, témoins impuissants, mais témoins qui comprenaient tout à fond. Pourquoi ce massacre, me demandais-je, dans *La révolution prolétarienne*[43], et je ne lui voyais d'autre explication que la volonté de supprimer les équipes de rechange du pouvoir à la veille d'une guerre considérée comme imminente. Staline, j'en suis persuadé, n'avait pas strictement prémédité les procès, mais il vit dans la guerre civile d'Espagne le commencement de la guerre européenne.

J'ai le sentiment d'être la preuve vivante de la non-préméditation du premier procès – et aussi de la fausseté délirante des accusations formulées dans tous les procès. J'avais quitté l'URSS à la mi-avril, à un moment où presque tous les accusés étaient déjà en prison. J'avais collaboré avec Zinoviev et Trotski, je connaissais de près plusieurs dizaines d'entre ceux qui allaient disparaître fusillés, j'avais été un des dirigeants de l'Opposition de gauche à Leningrad, un de ses porte-parole à l'étranger, je n'avais jamais abjuré… M'aurait-on laissé sortir de Russie, avec ma plume et mes fermes convictions de témoin irréfutablement informé, si les procès d'extermination avaient été en vue? Que, d'autre part, aucune accusation insensée n'ait été formulée contre moi au cours des procès suffit à montrer que l'on ne mentait qu'à l'égard de ceux qui n'avaient aucun moyen de défense. Le cas de Trotski est différent: il était la tête la plus haute, qu'il fallait abattre à tout prix.

Nous fondâmes à Paris, avec le poète surréaliste André Breton, le pacifiste Félicien Challaye, le poète Marcel Martinet, des socialistes comme Magdeleine Paz et André Philip, des écrivains comme Henry Poulaille et Jean Galtier-Boissière, des militants ouvriers comme Pierre Monatte, Alfred Rosmer, des publicistes de gauche, tels que Georges Pioch, Maurice Wullens, Émery, les historiens Georges Michon et Dommanget, un «Comité pour l'enquête sur les Procès de Moscou – et pour la défense de la liberté d'opinion dans la révolution[44]». Je fis admettre ce long titre en soutenant, dès l'été 1936, que nous aurions à défendre aussi, au sein de la révolution espagnole, des hommes dont le totalitarisme russe tenterait de se défaire à Madrid et Barcelone par les mêmes moyens de l'imposture et de l'assassinat. Nous nous réunissions dans des arrière-salles de cafés, place de la République puis à l'Odéon. Nous étions tout à fait sans argent, et la presse du Front populaire nous était fermée. *Le Populaire* ne donna des procès que des comptes rendus réduits au minimum et ne publia jamais nos documents. Ce fut vraiment, pendant des années, la lutte d'une poignée de consciences

contre l'étouffement complet de la vérité, en présence de crimes qui décapitaient l'URSS et préparèrent bientôt la défaite de la République espagnole. Nous avions souvent l'impression de crier dans le désert. La formation aux États-Unis de la Commission John Dewey-Suzanne La Follette-Otto Rühle[45], pour la même enquête, nous rendit courage. (Et voici qu'en écrivant ces lignes j'apprends le mystérieux assassinat, à New York, de l'un des grands idéalistes qui collaborèrent avec cette commission, le vieux libertaire italien Carlo Tresca[46]…)

L'énormité du faux le plus impudent que l'on puisse concevoir éclatait sous nos yeux de témoins à peu près bâillonnés. Je lisais dans la *Pravda* les comptes rendus – tous tronqués – des procès. J'y relevai *par centaines* les invraisemblances, les contresens, les distorsions grossières de faits, les affirmations simplement insensées. Mais ce délire était aussi un déluge. À peine avais-je analysé un flot d'impostures flagrantes qu'un autre flot plus violent emportait le travail inutile de la veille. Cela débordait sans que l'on eût la possibilité de fixer un point. L'Intelligence Service se mêlait à la Gestapo, les accidents de chemins de fer devenaient des crimes politiques, le Japon entrait en scène, la grande famine de la collectivisation avait été organisée par les «trotskistes» (tous emprisonnés à l'époque!), une foule d'accusés dont on attendait les procès disparaissaient à jamais dans les ténèbres, les exécutions se suivaient par milliers sans procès d'aucune sorte – et il se trouvait dans tous les pays civilisés des juristes instruits et «avancés» pour estimer ces procédures régulières et convaincantes. Cela devenait une lamentable faillite de la conscience moderne. La Ligue française des droits de l'homme trouva un juriste de cette sorte dans son sein[47]. Le comité de la Ligue se divisait en majorité hostile à toute enquête et en minorité écœurée – et la minorité s'en allait. L'argument commun se réduisait à ceci: «La Russie est notre alliée…» C'était stupide: une alliance d'États qui devient un asservissement politique et moral tient du suicide; mais c'était fort. J'eus avec le président de la Ligue des droits de l'homme, Victor Basch[48], un des hommes courageux du temps des luttes contre l'état-major (l'affaire Dreyfus), un entretien de plusieurs heures, à la fin duquel, anéanti de tristesse, il me promit la réunion d'une commission – qui ne se réunit jamais.

Je publiai sans moyens ni appuis des analyses irréprochables des trois grands procès d'imposture[49]. Les événements en ont confirmé chaque ligne, jusqu'à de tels «détails»: j'annonçai que Radek[50], condamné à dix années d'emprisonnement, ne survivrait pas longtemps: il a été assassiné en prison. Il me faudrait cent pages pour reprendre ici ce thème; je ne puis qu'en indiquer les lignes essentielles. Connaissant les hommes et la Russie, je dois répéter que les vieux-bolcheviks étaient pénétrés d'un tel fanatisme de parti, d'un tel patriotisme soviétique qu'ils en devenaient capables d'accepter les pires supplices, incapables pour cela même d'une trahison. Leurs aveux mêmes prouvent ainsi leur innocence. L'État totalitaire reposait sur un système de surveillance et d'espionnage intérieur si parfait que toute conspiration y était impossible. Mais le vieux-parti tout entier exécrait le régime et le Chef vivait dans l'attente des catastrophes – qui sont venues – et cela se traduisait par beaucoup de conversations intimes et par un état d'esprit général d'opposition au Chef, en dépit des actes de soumission et d'adoration que le Chef imposait sans lassitude. L'immense majorité des bolcheviks se sont du reste laissé fusiller dans la nuit sans se prêter au jeu abominable des aveux de complaisance politique. Quelques-uns ont marché jusqu'à la tombe en broyant leur conscience même pour servir encore le parti. À une ou deux exceptions près, tous ceux qui se sont déclarés «trotskistes» ne l'étaient pas, ne l'avaient jamais été, étaient même assez profondément en désaccord avec Trotski, et leurs

polémiques contre lui ont duré des années. S'il y a eu des trames de conspiration en quelques endroits, elles ont été ourdies par le Guépéou lui-même, qui s'était servi de ce procédé de provocation pour liquider les derniers Blancs (monarchistes), liquider les mencheviks du Caucase, liquider enfin, comme je l'ai conté, nos organisations d'opposition. Si des diplomates, des ingénieurs, des militaires, des journalistes, des agents secrets ont eu des contacts avec l'étranger, cela a toujours été sur directives et avec un contrôle de tous les instants; on leur en a fait ensuite un crime. Je connais personnellement plusieurs cas de ce genre. Une horrible logique a présidé à l'hécatombe. Le pouvoir entendait supprimer les équipes de rechange à la veille de la guerre et châtier des boucs émissaires pour trouver des responsables à la famine, à la désorganisation des transports, à la misère dont il était lui-même le responsable. Les premiers bolcheviks assassinés, il fallait évidemment assassiner tous les autres, devenus des témoins incapables de pardonner. Il fallut aussi, après les premiers procès, supprimer ceux qui les avaient montés et en connaissaient les dessous, afin que la légende forgée devînt croyable.

Le mécanisme de l'extermination était si simple que l'on pouvait en prévoir la marche. J'annonçai, des mois à l'avance, la fin de Rykov, de Boukharine, de Krestinski, de Smilga, de Racovski, de Boubnov… Quand Antonov-Ovseenko[51], le révolutionnaire qui avait en 1917 donné l'assaut au palais d'Hiver, le malheureux qui venait de faire assassiner à Barcelone mon ami Andrès Nin et le philosophe anarchiste Camillo Berneri[52], fut rappelé de son poste en Espagne pour prendre possession de celui de commissaire du peuple à la Justice, laissé vacant par Krylenko[53] disparu dans les ténèbres, j'annonçai qu'il était perdu – et il l'était. Quand Iagoda[54], chef du Guépéou, organisateur du procès Zinoviev, fut nommé commissaire du peuple aux Postes et Télégraphes, j'annonçai qu'il était perdu; et il l'était… Prévoir ne servait absolument à rien. L'effroyable machine continuait sa marche, les intellectuels et les politiques se détournaient de nous, l'opinion de gauche était muette et aveugle. Un ouvrier communiste me criait du fond d'une salle de réunion: «Traître! Fasciste! Vous n'empêcherez pas l'URSS de rester la patrie des opprimés!» Je parlais partout où je le pouvais, dans des sections socialistes, dans des assemblées syndicales, à la Ligue des droits de l'homme, dans des loges maçonniques, aux soirées du groupe *Esprit*. J'emportais facilement la conviction, je ne rencontrais jamais la contradiction, je rencontrais souvent l'injure et la menace. Des chefs de la police parisienne me conseillaient de changer de logement, de prendre des précautions… (Je n'en faisais rien, faute d'argent.)

Partout, des hommes de bonne foi, troublés jusqu'au fond de l'âme, me demandaient: «Mais expliquez-nous le mystère des aveux», et quand je leur donnais la triple explication russe, par la sélection des accusés, le dévouement au parti, la terreur, ils hochaient la tête en invoquant «la conscience individuelle qui…» Ils ne pouvaient pas comprendre que les révolutions et les régimes totalitaires forment une autre conscience individuelle et que nous sommes à l'âge du bouleversement de la conscience humaine. Je leur criais parfois, exaspéré à mon tour: «Expliquez-moi, vous autres, la conscience des grands intellectuels et des chefs de parti occidentaux qui avalent tout ça, le sang, l'absurdité, le culte du Chef, une constitution démocratique dont on fusille aussitôt les auteurs!» Romain Rolland avait pris naguère, à mon propos, l'engagement[55] d'intervenir si la peine de mort était à craindre. Je lui écrivis: «Aujourd'hui s'ouvre à Moscou un procès… Assez de sang, assez de sang sur cette pauvre révolution massacrée… Vous êtes seul à posséder en URSS une autorité morale qui vous

permet d'intervenir et vous oblige à intervenir[56]…» Romain Rolland garda le silence et treize exécutions suivirent.

Georges Duhamel me disait: «Je comprends ces drames. Une expérience personnelle sur laquelle je dois garder le silence m'a éclairé… Mais je sens que je ne puis rien, rien[57]…» Entouré de ses grands fils promis à la guerre, il vivait dans son paisible cabinet de travail de la rue de Liège en tête à tête avec la vision d'une fin de civilisation. «Je suis un bourgeois, Serge, ce monde m'est cher, car il a quand même beaucoup fait pour l'homme – et il me semble que tout va s'effondrer…» Henri Sellier[58], ministre socialiste à l'Hygiène, grand bâtisseur d'habitations ouvrières, m'expliquait que le salut du Front populaire commandait de ménager les communistes. À la revue *Esprit*[59], je rencontrais des catholiques de gauche qui étaient d'authentiques chrétiens et de belles intelligences honnêtes, comme Jacques Lefrancq et Emmanuel Mounier[60]. Ils avaient nettement conscience de vivre une fin d'époque, ils avaient horreur du mensonge et du sang versé sous le mensonge et ils le dirent fortement. Je me sentais de plain-pied avec eux sur la simple doctrine du «respect de la personne humaine». Et quelle doctrine serait plus salutaire en un temps où la civilisation se casse comme les roches sous une éruption volcanique?

À la veille de son voyage en Russie, j'avais adressé à André Gide[61] une lettre ouverte dans laquelle je lui disais:

«Nous faisons front contre le fascisme. Comment lui barrer la route avec tant de camps de concentration derrière nous?… Laissez-moi vous dire que l'on ne peut servir la classe ouvrière et l'URSS qu'en toute lucidité. Laissez-moi vous demander, au nom de ceux qui, là-bas, ont tous les courages, d'avoir le courage de cette lucidité.»

Nous nous rencontrâmes diverses fois[62] à Bruxelles et à Paris. La soixantaine bien dépassée, il restait étonnamment jeune d'allure et de pensée. Son visage glabre au grand front dénudé était sévère, comme modelé par un incessant effort intérieur. Il révélait tout de suite une grande timidité surmontée par une fermeté scrupuleuse. Je le vis peser, plein de doutes, chaque mot de ses notes sur l'URSS, mais le doute concernait l'acte de publier, l'esprit ne doutait pas, il condamnait avec espérance quand même. Son manuscrit, confié à l'imprimeur avec un engagement de secret, avait été lu néanmoins par Ehrenbourg[63]: «Ces gens-là ont des moyens…» Des miliciens du front de Madrid – informés comment? – télégraphiaient à Gide en le conjurant de ne pas publier un livre qui pourrait être «un coup mortel» pour eux… Gide méprisait la manœuvre, mais les miliciens de Madrid lui étaient infiniment proches. Le ton de sa parole est d'une tristesse confinant à l'absolu. «Je pensais faire beaucoup à Moscou, pour beaucoup de victimes… J'ai vu tout de suite qu'il n'y avait absolument rien à faire… On m'a comblé de banquets – comme si je venais là pour banqueter!… Deux fois, Boukharine a tenté de m'approcher et on l'en a empêché… Je ne veux pourtant pas qu'il y ait la moindre note de pessimisme dans mon livre… Quel flot d'injures vais-je recevoir! Et il y aura des miliciens d'Espagne qui me croiront réellement un traître!» Sous-entendue, dans tous ses propos, l'angoisse du «comment servir encore?»

Ce que j'attendais arriva… En mars 1937 – la date a son importance! – visitant une maison amie à Bruxelles, je trouvai une jeune femme aux yeux agrandis par la frayeur. «J'ai peur de croire ce que je viens d'entendre, me dit-elle. Un communiste influent, arrivé d'Espagne, est venu voir mon mari. Je l'ai entendu dire que l'on prépare à Barcelone la liquidation de quelques milliers d'anarchistes et de militants du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste[64]) et que cela va très bien…» J'avertis aussitôt ces camarades du POUM. Parti

minoritaire de révolutionnaires, intransigeants, ils avaient au front une division de volontaires, ils comptaient sur une quarantaine de milliers de membres; leurs leaders, Maurín (disparu en territoire franquiste), Juan Andrade, Andrès Nin, Julián Gorkin, Gironella, Jordi Arquer, Rovira, étaient tous sortis des oppositions communistes et se prononçaient, avec une extrême modération, mais clairement, sur les Procès de Moscou. De graves désaccords les séparaient de Trotski, mais ils lui gardaient une admiration fraternelle. Ils publiaient mes articles et ma brochure *Seize fusillés*. Ils connaissaient à fond les méthodes du Komintern et défendraient sans défaillance la démocratie ouvrière. Sans les écraser, le Parti communiste ne pourrait pas imposer son hégémonie occulte à la République espagnole. Julián Gorkin passa par Bruxelles et nous allâmes voir ensemble les dirigeants de l'Internationale ouvrière socialiste, Fritz Adler et Oscar Pollak[65], Adler venait de publier sur les «procès de sorcellerie» de Moscou un tract douloureux et sensé[66]. Il était le découragement même. Pollak nous répondit: «Que voulez-vous que nous fassions? Les Russes sont les maîtres de la situation puisqu'ils envoient des armes à l'Espagne!» En avril, je suivis, jour après jour, de Paris, la préparation des sanglantes journées de mai de Barcelone. Je répandais mes avertissements inutiles dans la presse socialiste de gauche, jusqu'aux États-Unis… Des forces supérieurement armées qui eussent pu prendre Saragosse restaient à Barcelone à des fins obscures – et la Catalogne ne recevait pas de Russie les armes promises. Si Franco l'avait attaquée dès le printemps 1937, il l'aurait probablement réduite. La provocation communiste joua à l'heure fixée, le 4 mai. Combats de rues. Plutôt que d'ouvrir la guerre civile à l'arrière des fronts, la Confédération nationale du travail se soumet. Quelques jours se passent et le POUM est mis hors la loi, ses dirigeants sont arrêtés, emmenés à destination inconnue, non par la police régulière de la République, mais par la police du Parti communiste. Je savais que si Andrès Nin tombait entre les mains des Russes, il n'en sortirait pas vivant, lui qui connaissait si bien Moscou. Intrépide, optimiste, physiquement diminué par la maladie, il ne se cacha pas.

Tout de suite, notre comité parisien envoya une délégation à la Légation d'Espagne (Magdeleine Paz, Félicien Challaye, Georges Pioch) et en reçut une réponse glaçante. Un secrétaire d'ambassade lui promit des garanties de justice pour tous les incarcérés, mais il ajouta, avec un petit geste désespéré:

— Quant à Nin…

— Quant à Nin, quoi?

— Rien, rien, je ne sais rien, je ne peux rien dire…

Le grand aviateur Édouard Serre, directeur d'Air France et socialiste dévoué, qui rendait de sérieux services à la République et aux Russes, alla trouver l'ambassadeur soviétique à Paris, Souritz, ou Potiemkine, je ne sais plus[67], et lui demanda de sauver Nin, dont la mort aurait un retentissement infiniment fâcheux pour la cause de l'Espagne. «Je vous remercie de votre démarche, lui dit l'ambassadeur. Rédigez tout de suite un bref mémoire, je le transmettrai.» Serre nous rendit compte. Il était trop tard.

Nos délégations envoyées en Espagne retrouvèrent avec peine la trace de Nin – jusqu'à une frontière noire où elle se perdait. Enfermé dans une villa isolée des environs de Madrid, à Alcalá de Henares, à proximité d'un aérodrome occupé par l'aviation soviétique, Nin, kidnappé par des hommes en uniforme, disparaissait à jamais dans des ténèbres complètes[68]. Un directeur de la Sûreté madrilène, socialiste, et un juge d'instruction ouvrirent une enquête qui mit tout de suite en cause de hauts fonctionnaires communistes.

Le directeur de la Sûreté, Gabriel Moron, dut démissionner, le juge d'instruction finit par prendre la fuite. Largo Caballero[69], chef du gouvernement, démissionnait aussi, cédant le pouvoir à Negrín. Nous apprenions que le vieux Largo Caballero s'était refusé à mettre hors la loi un parti ouvrier et que la pression communiste imposait la formation d'un gouvernement plus docile. Nous n'eûmes qu'un cri: «La République espagnole est perdue!» Impossible de vaincre le fascisme, en effet, en instituant à l'intérieur un régime de camps de concentration et d'assassinat contre les antifascistes les plus énergiques et les plus sûrs; et en perdant ainsi le prestige moral de la démocratie.

L'ingénieur socialiste russe Marc Rhein[70], fils du leader menchevik Abramovitch, enlevé à l'hôtel, à Barcelone, avait précédé Nin dans la même tombe mystérieuse. Le socialiste autrichien Kurt Landau[71] les suivit. Erwin Wolf[72], étudiant tchèque-allemand, d'origine bourgeoise, avait été à Oslo le secrétaire de Trotski. Il vint me voir à Bruxelles et me dit qu'il ne pouvait pas vivre paisiblement, en poursuivant des études marxistes, pendant qu'une révolution luttait pour vivre. Il allait en Espagne. «Vous allez, lui répondis-je, vers un assassinat certain.» Mais il avait toute la confiance combative de la jeunesse. Grand front, traits fins, un sérieux de jeune théoricien, une pensée linéaire, schématique et acérée… Il venait de se marier à une jeune Norvégienne, la fille du socialiste Knudsen. Heureux et sûr de lui-même. À Barcelone, on l'arrêta, naturellement. Les consulats de Tchécoslovaquie et de Norvège s'occupèrent de lui et on le relâcha. Kidnappé quelques jours plus tard dans la rue, il disparut – à jamais.

Tous ces crimes s'entouraient d'épais nuages asphyxiants répandus par la presse communiste. Le POUM, les disparus, les assassinés, les fusillés, comme Mena[73], les révolutionnaires enfermés étaient sans cesse dénoncés comme «trotskistes, espions, agents de Franco-Hitler-Mussolini, ennemis du peuple», dans le pur style des Procès de Moscou. Ce délire organisé en clameur ininterrompue, par les journaux, la radio, les meetings, le livre même, était exactement au niveau, par sa nature psychologique, de l'agitation nazie contre «la ploutocratie judéo-maçonnique, le marxisme, le bolchevisme» et – quelquefois – «les jésuites»! Nous assistions à la naissance de psychoses collectives comme le Moyen Âge en connut; et à la formation d'une technique d'étouffement du sens critique si laborieusement acquis par l'intelligence moderne. Il y a quelque part dans *Mein Kampf*[74] vingt lignes d'un parfait cynisme sur l'utilité de la calomnie employée avec force. Les nouvelles méthodes totalitaires de domination de l'esprit des masses reprennent les procédés de la grande publicité commerciale en y ajoutant, sur un fond irrationnel, une violence forcenée. Le défi à l'intelligence l'humilie et préfigure sa défaite. L'affirmation énorme et inattendue surprend l'homme moyen, qui ne conçoit pas que l'on puisse mentir ainsi. La brutalité l'intimide et rachète en quelque sorte l'imposture; l'homme moyen, défaillant sous le choc, est tenté de se dire qu'après tout, cette frénésie doit avoir une justification supérieure dépassant son entendement. Le succès de ces techniques n'est évidemment possible qu'en des époques troublées et à la condition que les minorités courageuses incarnant le sens critique soient bien bâillonnées ou réduites à l'impuissance par la raison d'État et le manque de ressources matérielles.

En aucun cas, il ne s'agit de convaincre; il s'agit en définitive de tuer. Une des fins poursuivies par le déchaînement d'insanités des Procès de Moscou fut de rendre la discussion impossible entre communistes officiels et communistes d'opposition. Le totalitarisme n'a pas d'ennemi plus dangereux que le sens critique; il s'acharne à

l'exterminer. Les clameurs emportent l'objection raisonnable et, s'il persiste, une civière emporte l'objecteur vers la morgue. J'ai tenu tête à des assaillants dans des réunions publiques. Je leur offrais de répondre à toutes leurs questions. Des rafales d'injures, lancées à tue-tête, s'efforçaient de couvrir ma voix. Mes livres, strictement documentés, écrits avec la seule passion de la vérité, ont été traduits en Pologne, en Angleterre, aux États-Unis, en Argentine, au Chili, en Espagne[75]. Jamais, nulle part, on n'en a contesté une seule ligne, jamais on ne m'a opposé un argument. Rien que l'injure, la dénonciation et la menace. À Paris comme à Mexico, il y eut des moments où, dans certains cafés, l'on parlait couramment de mon prochain assassinat.

Peut-être faut-il, pour le lecteur non initié à ces drames historiques, insister sur un exemple. Andrès Nin avait passé sa jeunesse en Russie: communiste dévoué puis militant de l'Opposition de gauche. Revenu en Espagne, il avait fait l'expérience des prisons de la république réactionnaire, traduit Dostoïevski et Pilniak, polémisé contre les fascisants, participé à la fondation d'un parti révolutionnaire marxiste. La révolution de juillet 1936 en avait fait le conseiller à la justice de la Généralité de Catalogne. En cette qualité, il avait créé les tribunaux populaires, mis fin au terrorisme des irresponsables, établi une législation nouvelle du mariage. C'était un socialiste érudit et un intellectuel de grande classe, estimé de tous ceux qui le connaissaient, lié d'amitié au chef du gouvernement catalan, Companys[76]. Sans vergogne, les communistes le dénoncent comme un «agent de Franco-Hitler-Mussolini», ils refusent de signer le «pacte contre la calomnie» que leur offrent tous les autres partis; ils se retirent d'une conférence où les autres partis leur demandent calmement d'apporter des preuves; dans leur propre presse, ils invoquent sans cesse les Procès de Moscou au cours desquels, du reste, le nom de Nin n'a jamais été prononcé. La juste popularité de Nin grandit quand même; il n'y a plus qu'à le tuer.

Nous réussîmes à déclencher en faveur des persécutés d'Espagne un mouvement de solidarité internationale. L'Independent Labour Party britannique, avec Fenner Brockway, Maxton, McGovern, McNair, et le Parti socialiste-révolutionnaire de Hollande, avec Sneevliet[77], nous prêtèrent un concours infatigable. En France, la gauche révolutionnaire du Parti socialiste, avec Marceau Pivert, Collinet, Édouard Serre, Paul Schmierer[78], fut très active. La conscience ne veillait que dans les partis minoritaires de gauche et chez des hommes isolés. La «grande politique», qui n'était souvent qu'une politique aveugle et basse, paralysait les grandes organisations. Rédacteur au *Populaire*, Rossi[79], l'historien du fascisme, s'écriait: «La conscience des masses, mon vieux, mais ça n'existe plus! Un Marcel Cachin a beau multiplier les turpitudes, fournir des fonds[80] à Mussolini en 1915, dénigrer Lénine en 1917, encenser Lénine en 1920, se lamenter sans cesse dans le privé sur les méthodes de Moscou, approuver à haute voix toutes les fusillades de là-bas, traiter hier Léon Blum de social-fasciste, lui offrir aujourd'hui son amitié, la banlieue rouge l'idolâtre! Nous sommes foutus avec notre idéalisme d'un autre temps!» C'était pour m'expliquer qu'il serait très difficile de faire passer dans le quotidien socialiste un entrefilet sur le procès du POUM…

Maxton, de l'ILP, Sneevliet, du PSR de Hollande, conduisirent nos délégations en Espagne. Nous faisions la leçon à nos délégués. «Ne croyez personne sur parole. Si l'on vous montre un homme dans une cour de prison en vous disant que c'est Nin, exigez de lui parler et de le toucher! Si l'on vous dit que la prison de Gorkin est un sanatorium, exigez d'y aller – le jour même! Si l'on vous apporte une charrette de "preuves", exigez l'expertise d'une seule feuille, mais tout de suite!» Ils harcelèrent les ministres de la République de questions et de

protestations. Ils allèrent frapper aux portes des prisons secrètes du parti communiste. L'imperturbable Maxton, visage anguleux, ferme regard gris, la pipe aux lèvres, s'entendait répondre par les ministres espagnols Irujo et Zugazagoitia[81] – honnêtes républicains qui firent leur possible pour sauver les victimes: «Ces choses abominables se font malgré nous. Croyez-vous que nous soyons en sécurité? Et n'oubliez pas que les Russes nous donnent des armes!» Vingt fois nous attendîmes l'annonce de l'exécution sommaire des membres du Comité exécutif du POUM dans quelque prison communiste. Notre campagne leur sauvait la vie. Leur procès[82], au moment où la République agonisait déjà, fut un véritable triomphe moral.

Noir printemps 1937! À peine les émeutes de Barcelone étaient-elles finies, les assassinés enterrés ou mystérieusement incinérés que, selon mes prévisions faciles, le drame russe[83] répandait de nouveau dans le monde une sorte de stupeur. Le massacre continu d'une génération révolutionnaire tout entière n'émouvait personne. Les réactionnaires étaient plutôt satisfaits de voir une révolution victorieuse se déshonorer en exterminant ses hommes les meilleurs. Une revue fasciste d'Italie[84] écrivait que le bolchevisme lui-même en arrivait à fonder un État du type fasciste… Les adversaires socialistes du bolchevisme, indignés sans doute, soulignaient que c'était la marche inéluctable de l'histoire… L'extermination du grand état-major soviétique – le maréchal Toukhatchevski[85] et ses compagnons d'infortune – eut un retentissement profond. «Pensez donc! me disait un journaliste français, tous les généraux de l'univers en sont saisis! Fusiller des maréchaux! Ça ne se fait pas!» On comprenait aussi que la décapitation du commandement de l'Armée rouge dans l'ambiance d'une avant-guerre européenne pouvait avoir des conséquences graves. La logique des événements n'avait rien de mystérieux: impossible de détruire les cadres du régime révolutionnaire sans toucher à ceux de l'armée; l'armée le sentait bien et peut-être ses vieux chefs eussent-ils voulu parer le coup… Les chefs de l'Armée rouge sont exécutés dans les ténèbres le 11 juin[86].

À peine l'affaire Toukhatchevski s'était-elle effacée de la première page des journaux que je lisais le récit du crime de Bagnoles-de-l'Orne: deux hommes poignardés dans leur automobile sur une route verte de Normandie. Et je reconnaissais tout de suite l'un des deux, un grand camarade, l'antifasciste italien Carlo Rosselli[87], rédacteur à *Giustizia e libertá*. Nous nous étions rencontrés peu de temps auparavant. Bien bâti, dans la force de l'âge, le visage plein, le teint sanguin, les cheveux châtain clair, le regard bleu, avenant, la parole attentive, il me disait doucement: «Vous savez, je ne suis au fond qu'un libéral…», et nous parlions des implications internationales de la guerre d'Espagne – qu'il connaissait à fond… Carlo Rosselli revenait des tranchées d'Huesca. Il ne doutait pas que cette guerre civile fût le commencement de la guerre européenne. Il était plein d'espérance et de grands projets. Comme dans le cas de Matteotti, l'ordre de le tuer dut être donné par Mussolini lui-même. Avec lui tomba son frère, l'historien Nello Rosselli, que l'on avait laissé sortir d'Italie – en vacances! – pour s'en débarrasser ainsi. Mussolini était en ce temps-là, pour les gens bien-pensants des deux mondes, le «dictateur éclairé de la civilisation latine»… Nous nous sentions poignardés des deux côtés.

En Russie des écrivains disparaissaient, l'un des plus grands en tête: Boris Pilniak[88] (les Pen Clubs gardaient un silence prudent…), les «juges» de Toukhatchevski (probablement exécuté sans ombre de jugement) disparaissaient, les amiraux et les constructeurs de

l'aviation suivaient au tombeau les généraux et les créateurs des industries de guerre. Déchiffrer sans cesse ces tragédies m'était un cauchemar continu.

Septembre 1937… Je m'étais lié avec Henk Sneevliet. Nous avions parlé ensemble, l'année précédente, dans des réunions nocturnes d'Amsterdam et de Rotterdam, à des prolétaires admirablement intelligents, de la solidarité avec les républicains d'Espagne. Je connaissais la haute qualité humaine de son parti. Il m'apprit qu'un dirigeant des services secrets du Guépéou, résidant en Hollande, bouleversé par le procès Zinoviev, passait à l'opposition: Ignace Reiss nous avertissait que nous étions tous en péril et demandait à nous voir[89]. Reiss se cachait maintenant en Suisse. Nous prîmes rendez-vous avec lui à Reims, le 5 septembre 1937. Nous l'attendîmes au buffet de la gare, puis à la poste. Il ne parut pas. Intrigués, nous errâmes par la ville, admirant la cathédrale meurtrie par les bombardements, buvant du champagne dans de petits cafés, échangeant des confidences d'hommes attristés par trop d'expériences amères… Les deux fils de Sneevliet s'étaient suicidés – le second de désespoir que l'on ne pût presque rien faire pour soutenir les réfugiés antinazis d'Amsterdam et empêcher les refoulements à la frontière. Plusieurs jeunes hommes de son parti venaient de périr en Espagne. À quoi servirait leur sacrifice? Déporté autrefois aux Indes néerlandaises, Sneevliet y avait fondé un parti du peuple[90]; ses amis de jeunesse étaient emprisonnés à vie dans un bagne et les démarches qu'il faisait pour eux n'aboutissaient à rien. Dans son propre pays les forces fascisantes grandissaient à vue d'œil, bien qu'elles eussent le gros de la population contre elles… Sneevliet sentait venir la guerre dans laquelle la Hollande et son prolétariat et sa haute culture seraient inévitablement broyés – au commencement, pour resurgir sans doute, mais quand, comment? «Faut-il que nous passions par des bains de sang et par la nuit complète? Que faire?» Tout cela le vieillissait un peu, donnant à son visage aux lignes serrées une expression renfrognée – mais il ne se découragerait jamais. «C'est étrange, dit-il, que Reiss ne soit pas venu, il est tellement exact…» En reprenant le train pour Paris, nous lûmes dans un journal que, la veille, on avait ramassé sur la route de Chamblandes, près Lausanne, le cadavre criblé de balles d'un étranger qui avait dans sa poche un billet de chemin de fer pour Reims[91]… Trois jours plus tard, la veuve, Elsa Reiss, nous racontait d'une voix brisée le guet-apens: l'arrivée d'une camarade (Gertrude Schildbach) qui avait comme eux pleuré de désolation en apprenant les exécutions de Moscou et qui, liée à Reiss depuis quinze ans, venait lui demander conseil. Ils sortirent ensemble; la camarade laissait pour la femme et l'enfant des chocolats empoisonnés. On trouva dans la main convulsée de l'assassiné une poignée de cheveux gris… La presse communisante de Suisse écrivait qu'un agent de la Gestapo venait d'être liquidé par ses collègues. Pas un journal parisien ne voulut accueillir nos révélations précises.

J'allai trouver Gaston Bergery[92] à *La Flèche*. Bergery dirigeait un mouvement de gauche, le «Frontisme», orienté à la fois contre les trusts et le communisme. Élégant, combatif, le visage ouvert et fin, doué – semblait-il – aussi bien pour le maniement des masses que pour le gouvernement, mais aimant aussi la vie riche, clairement ambitieux, capable, nous le savions tous, d'évoluer un jour vers la droite fasciste ou vers la révolution, il gardait au sein du Front populaire une position indépendante. «Nous publierons!», me dit-il. Le silence fut rompu. L'enquête éclaira le crime à fond. De hauts fonctionnaires russes furent priés, couverts par l'immunité diplomatique, de prendre le train dans les trois jours. L'enquête révéla une préparation minutieuse d'enlèvement tramée autour du fils de Trotski, Léon Sedov. Une employée de la représentation commerciale de l'URSS, Lydia Grozovskaïa,

inculpée, mise en liberté sous forte caution, filée pas à pas, disparut néanmoins. Plusieurs fois, les recherches parurent s'arrêter. Nous informâmes le ministre de l'Intérieur. Marx Dormoy[93], vieux socialiste de droite, dur et consciencieux, qui nous promit que l'affaire ne serait pas étouffée et tint parole.

Quelqu'un qui se sentait sur le point de périr nous demandait par téléphone une entrevue. Léon Sedov, Sneevliet et moi-même, nous reçûmes ce quelqu'un chez un avocat parisien (Gérard Rosenthal[94]). C'était un petit homme mince au visage creusé de rides prématurées, au regard nerveux, Walter Krivitski[95], que j'avais plusieurs fois rencontré en Russie. Un des chefs des services secrets à l'étranger, avec Reiss et Brunn (Ilk), il travaillait à l'armement de l'Espagne; il avait, malgré lui, pris part à la préparation du guet-apens contre son ami; on le sommait de «liquider» la veuve avant de rentrer à Moscou. Nos entretiens furent d'abord pénibles. Il disait à Sneevliet: «Nous avons un agent dans votre parti, mais je ne sais pas son nom…», et le vieil honnête homme Sneevliet éclatait de fureur: «Misérable!» Il me disait que notre ami commun, Bruno, venait d'être fusillé en Russie, comme la plupart des agents secrets de la première période de la révolution. Il ajoutait que, malgré tout, il se sentait très loin de nous et resterait fidèle à l'État révolutionnaire; que la mission de cet État dépassait de beaucoup ses crimes et qu'il ne croyait, lui, au succès d'aucune opposition… J'eus avec lui, un soir, une longue conversation, sur un boulevard désert et noir bordé par le mur sinistre de la prison de la Santé. Krivitski craignait les rues éclairées. Chaque fois qu'il plongeait la main dans la poche de son pardessus pour y chercher une cigarette, je suivais ses mouvements avec une grande attention et je portais aussi la main à ma poche…

— Je risque l'assassinat d'un instant à l'autre, me dit-il, avec un pauvre sourire crispé, et vous vous défiez encore de moi, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et nous consentirions à mourir pour la même cause, n'est-ce pas?

— Peut-être, dis-je: il faudrait tout de même définir cette cause.

En février 1938, le fils aîné de Trotski, Léon Sedov[96], mourut soudainement dans des circonstances obscures. Jeune, énergique, les traits à la fois doux et décidés, il menait une vie infernale. De son père, il tenait une intelligence ardente, une foi révolutionnaire absolue, la mentalité politique utilitaire et intolérante des bolcheviks en voie de disparition. Plus d'une fois, nous attardant jusqu'à l'aube dans les rues de Montparnasse, nous avions ensemble cherché à démêler l'écheveau insensé des Procès de Moscou, nous arrêtant parfois sous un réverbère pour que l'un de nous s'exclamât: «Nous sommes dans un labyrinthe de folie pure!» Surmené, sans le sou, anxieux pour son père, il ne vivait que dans ce labyrinthe. En novembre 1936, une partie des archives de Trotski, déposée en secret, quelques jours auparavant, à l'Institut d'histoire sociale, 7 rue Michelet, fut enlevée[97] la nuit par des malfaiteurs qui découpèrent simplement une porte au moyen d'un chalumeau oxhydrique. J'aidai Sedov à faire son enquête inutile: rien de plus clair que ce cambriolage. Plus tard, il s'excusa de ne point me donner son adresse en partant se reposer au bord de la Méditerranée: «Je ne la donne qu'à notre agent de liaison, il faut bien que je craigne les moindres imprudences…» Et nous apprîmes qu'à Antibes deux des assassins de Reiss avaient vécu près de lui; un autre occupait un logement qui touchait au sien… Il était complètement cerné, il souffrait de fièvres tous les soirs. Opéré d'une appendicite dans une clinique tenue par des Russes suspects où on l'avait transporté sous une identité improvisée, il y mourut – peut-être à la suite de négligences impardonnables… Nous portâmes au Père-Lachaise un

cercueil en bois blanc recouvert du drapeau rouge soviétique; l'instruction ne donna aucun résultat précis. C'était le troisième des enfants de Trotski que je voyais succomber; et son frère venait de disparaître en Sibérie orientale.

Au cimetière, un grand jeune homme maigre et pâle, au visage allongé – lorgnons, regard gris aigu et réservé –, pauvrement vêtu, vint me serrer la main… J'avais connu ce jeune doctrinaire à Bruxelles et nous ne nous entendions pas: Rudolf Klement[98] secrétaire de la IVe Internationale. Il déployait, pour donner vie à une organisation débile, une activité fanatique non exempte de fautes politiques grossières que j'avais maintes fois blâmées. Le 13 juillet suivant (1938), je reçus un pneumatique. «Rudolf enlevé ce matin… Dans sa chambre tout était en ordre, le repas préparé sur la table…» De fausses lettres de lui – ou de vraies lettres dictées le revolver sur la tempe – arrivèrent de la frontière espagnole. Puis on repêcha dans la Seine, à Meulan, un cadavre sans tête qui lui ressemblait. La presse du Front populaire faisait naturellement le silence. Des amis du disparu reconnaissaient le cadavre décapité à la forme assez caractéristique du tronc et des mains. Les quotidiens communistes, *L'Humanité* et *Ce soir*, dirigé par Aragon, intervinrent, un officier espagnol, en réalité un Russe que l'on ne retrouva pas ensuite, affirma avoir vu Klement à Perpignan le jour de sa disparition… Les pistes ainsi brouillées, l'affaire fut close.

Peu de temps après, Krivitski partit pour les États-Unis, où il publia son livre: *J'ai été un agent de Staline*. En février 1941, on le trouva mort, dans une chambre d'hôtel de Washington, la tête trouée d'une balle.

Le Paris confiant et luxueux de l'Exposition universelle 1937[99], ses foules cosmopolites enivrées de vie légère, sa tour Eiffel ruisselante de fusées lumineuses, s'éloignait dans le passé. Le Paris des grandes grèves pacifiques et des manifestations d'unanimité populaire, le Paris ouvrier et petit-bourgeois, acclamant un grand juriste, un grand intellectuel juif, socialiste, révolutionnaire et modéré, reculait dans le souvenir… «Ce qu'on se sentait forts, dites!» Le Paris tendu des faubourgs, des salons de gauche, des petits comités où s'accomplissaient mille besognes efficaces de solidarité avec les républicains et les rouges d'Espagne, ce Paris éteignait peu à peu ses lumières dans le doute. Quant au puissant Paris bourgeois et plébéien de la victoire, avec sa dureté versaillaise, ses anciens combattants devenus pacifistes, ses élans vers la Révolution russe, ses bonnes affaires, il s'estompait quelque part à l'arrière-plan de la mémoire collective.

À partir de la mi-1937, nous sentions que la République espagnole ne se donnait, sous M. Negrín, un «gouvernement de la victoire» que pour entrer en agonie. Ce sentiment gagnait les masses comme un crépuscule descend et il imposait une conscience indistincte de l'impuissance. Marx Dormoy révélait le complot des «cagoulards» et nous savions qu'au Conseil des ministres la question des généraux et des maréchaux compromis – Pétain et Franchet d'Esperey[100] – s'était posée. Un universitaire me disait: «On n'y touchera pas. Ce serait un crime contre la France. Nous ne voulons pas d'affaire Toukhatchevski, nous!» Les bombes des conjurés profascistes de droite explosaient çà et là, à l'Étoile, à Villejuif, déchiquetant des pauvres gens, et la Confédération générale du patronat – du patronat qui payait ces bombes – dénonçait l'extrémisme de gauche, les réfugiés étrangers, le «*Frente crapular*»… Une guerre civile avortait en France et peut-être est-ce, malgré les fautes qu'ils accumulèrent, le mérite des Léon Blum et des Marx Dormoy de l'avoir évitée. L'armement italien pénétrait un peu partout; l'influence nazie travaillait les milieux journalistiques, parlementaires, diplomatiques; les milieux militaires admiraient Franco; le conservatisme

britannique laissait la France isolée sur le continent en tête à tête avec deux puissances totalitaires et une guerre civile perdue par le peuple. La grande majorité des populations, d'esprit radical et socialiste, se sentait confusément vaincue. «Le Front populaire, disait-on, tourne à la mystification; les cagoulards sont armés et nous ne le sommes pas; les deux tiers des chefs de l'armée, la moitié des préfets, la moitié au moins des chefs de la police sont avec eux…» Je ne sais pas si ces estimations sont justes, mais je pense qu'elles n'étaient pas loin de la vérité.

La classe ouvrière et les classes moyennes de gauche avec lesquelles elle se confondait souvent – c'est-à-dire la majorité du suffrage universel – subissaient simultanément la démoralisante influence des défaites d'Espagne et des massacres de Russie. Elles avaient naturellement plusieurs façons de se démoraliser. Les uns maintenaient la foi aveugle – cette foi chancelante et désespérée qui ferme les yeux. Les autres aboutissaient à un antistalinisme tel que j'entendais des militants ouvriers se demander si le nazisme ne valait pas mieux et si l'on ne calomniait pas Hitler en «exagérant» son antisémitisme. D'autres enfin arrivaient à un pacifisme sans issue. [Tout plutôt que la guerre! Un militant, parlant à un congrès syndical, s'exclamait: «Plutôt la servitude que la mort!» Je répondais à une institutrice qui défendait devant moi cette thèse de la déchéance: «Mais la servitude, c'est aussi la mort, tandis que le combat n'est que le risque de mort.» J'ai connu de près des hommes qui suivirent tous ces courants: ils étaient estimables, de bonne foi, intelligents, dix-huit mois auparavant, ils se seraient courageusement battus pour l'Espagne révolutionnaire ou pour une démocratie nouvelle[a].]

Le désastre d'Espagne provoqua en France une véritable catastrophe morale, invisible aux yeux de l'observateur superficiel, indéniable pour l'observateur initié. Le plus vivace des sentiments socialistes, c'est-à-dire des sentiments humains généreux, s'éteignit presque en quelques mois. Des centaines de milliers de réfugiés franchissaient les Pyrénées, accueillis par des gardes mobiles qui les dévalisaient, les brutalisaient, les internaient dans des camps de concentration indescriptibles. La CGT, assez opulente, ne songeait pas à se dépouiller de ses fonds pour venir en aide à ce flot de héros et de victimes. Les gouvernements rongés par la discorde[101], la présidence passant et repassant de Léon Blum à Daladier, à Daladier-Reynaud, oscillaient vers la droite, établissant peu à peu contre les réfugiés une législation implacable (qui ne fut jamais appliquée avec rigueur, précisément pour cela). Les masses se détournaient simplement des vaincus et des problèmes qu'ils posaient en silence. Il eût été en somme facile de les accueillir dans la vie normale, de les installer dans des régions du pays en voie de dépeuplement, d'ouvrir les familles aux enfants et aux jeunes gens – et même d'en tirer pour la défense de la France menacée une ou deux divisions d'élite. Aucune de ces idées ne vint à personne.

Je voyais jouer le mécanisme psychologique du refoulement. Jouissant soi-même de tant de bien-être, on se détournait de tant de souffrance. Vivant soi-même sous tant de menaces, on se détournait de tant de défaites après tant de luttes. On en voulait aux Espagnols d'être vaincus. Des camarades qui les avaient bien reçus d'abord se détachaient d'eux avec une sorte de colère. Je devais entendre plus tard, sur les routes de la défaite de France, d'excellentes gens parler avec mépris des «réfugiés espagnols». [Je pourrais illustrer de faits chaque ligne que j'écris ici. À quoi bon? Au Syndicat des correcteurs d'imprimerie, nous avions des réfugiés internationaux qui crevaient de faim et les confrères leur accordaient une ou deux journées de travail par semaine, au prix d'insistances sans fin, alors que la

plupart des syndiqués ne manquaient de rien. Je luttai des mois pour procurer un misérable secours de trois cents francs à un vieil homme de soixante-dix ans qui mourait sur un grabat dans un camp de concentration et qui était un des fondateurs de la CNT, José Negre; j'alertai les «Anciens de la CGT», je fis parler à Jouhaux, en vain. Je ne reconnaissais plus d'anciens amis affectionnés que j'avais connus pleins d'élans généreux – et une sorte de rupture se faisait entre nous. De quoi parler?

Dans la grande politique, Munich[102] traduisit cet état d'esprit. C'était une capitulation devant la force nazie, une trahison de la Tchécoslovaquie alliée, une trahison envers l'URSS. Je savais que des hommes politiques français, réactionnaires mais honnêtes, je crois, revenant de Berlin, invitaient à des entretiens des militants ouvriers pour leur dire qu'ils avaient peur pour la France – et qu'il fallait la paix, la paix à tout prix, ou ce serait le désastre[b].] C'est un fait que l'immense majorité de la population accueillit avec un soulagement inexprimable la basse transaction de Munich. Daladier, revenant de ses entretiens avec Chamberlain, Hitler et Mussolini, la mine sombre à sa coutume – il avait sur toutes les photos une tête lourde et triste de chef de gouvernement présidant à l'enterrement d'un régime –, s'étonna d'être acclamé: il s'attendait à être sifflé.

J'avoue que Munich me soulagea, moi aussi. Il m'était évident que ce peuple français, à ce moment de dépression, ne pouvait pas se battre. S'il ne s'était pas battu pour sauver la République espagnole, s'il n'avait pas même su empêcher la non-intervention de tourner à la farce sanglante, pouvait-on, au lendemain de cette déception, lui demander d'aller à la guerre pour la lointaine Tchécoslovaquie? Désormais, il lui faudrait des années, un nouvel afflux de forces, pour recouvrer sa pleine santé morale.

Dans le mouvement ouvrier, la dépression se traduit et s'accentue par la division. Toutes les valeurs étant mises en question, un raidissement rend les minorités intolérantes, tandis que les majorités sont désorientées. Au Congrès de Royan[103], le Parti socialiste se scindait. Sottement brimée par les mesures disciplinaires de Paul Faure, la gauche révolutionnaire, dont Marceau Pivert était l'animateur, s'en allait pour fonder le Parti socialiste ouvrier et paysan. Elle perdait ainsi l'audience d'un parti de trois cent mille membres, elle isolait ses quelques milliers d'adhérents, elle commençait un mouvement révolutionnaire au moment précis où la classe ouvrière se repliait sur elle-même, découragée. La scission de Royan affaiblissait le PS et donnait naissance à un parti non viable.

Les syndicats perdaient leurs effectifs. Le pacifisme et l'antistalinisme, idéologies négatives, s'y opposaient au bellicisme et à l'obéissance aveugle des communistes. Je dus rompre avec une revue d'extrême gauche[104], dirigée par un vieux libertaire de coutume plein de bon sens (Maurice Wullens), parce qu'elle invoquait la liberté de discussion pour publier des apologies du nazisme!

C'est de cette époque aussi que date ma rupture avec Trotski. Je m'étais tenu à l'écart du mouvement trotskiste, dans lequel je ne retrouvais pas les aspirations de l'Opposition de gauche en Russie à un renouvellement des idées, des mœurs et des institutions du socialisme. Dans les pays que je connaissais, en Belgique, en Hollande, en France, en Espagne, les infimes partis de la «IVe Internationale», déchirés par de fréquentes scissions et, à Paris, par de lamentables querelles, constituaient un mouvement débile et sectaire dans lequel, me semblait-il, aucune pensée nouvelle ne pouvait naître. Le prestige du Vieux et son grand labeur incessant maintenaient seuls la vie des groupes, et ce prestige et la qualité de ce labeur y perdaient. L'idée même de fonder une Internationale au moment où toutes les

organisations internationales socialistes succombaient, en pleine vague de réaction et sans appui nulle part, me paraissait insensée. Je l'écrivais à Léon Davidovitch. J'étais aussi en désaccord avec lui sur d'importantes questions d'histoire de la révolution; il se refusait à admettre que dans le terrible épisode de Cronstadt 1921, les responsabilités du Comité central bolchevik eussent été énormes; que la répression qui suivit fut inutilement barbare; que l'établissement de la Tchéka (devenue plus tard le Guépéou), avec ses méthodes d'inquisition secrète, fut de la part des dirigeants de la révolution une lourde erreur incompatible avec la mentalité socialiste. Sur les problèmes de l'actualité russe, je reconnaissais à Trotski une clairvoyance et des intuitions étonnantes. J'avais obtenu de lui, au moment où il écrivait *La révolution trahie*[105], qu'il inscrivît au programme de l'opposition la liberté des partis soviétiques. Je le voyais mêler aux éclairs d'une haute intelligence les schématismes systématiques du bolchevisme d'autrefois dont il croyait la résurrection inévitable en tous pays. Je comprenais son raidissement de dernier survivant d'une génération de géants, mais, convaincu que les grandes traditions historiques ne continuent que par des renouvellements, je pensais que le socialisme doit aussi se renouveler dans le monde présent et que ce doit être par l'abandon de la tradition autoritaire et intolérante du marxisme russe du début de ce siècle. Je me souvenais contre Trotski lui-même d'une phrase étonnante de perspicacité qu'il écrivit en 1914, je crois: «Le bolchevisme pourra être un bon instrument de conquête du pouvoir, mais il révélera ensuite ses aspects contre-révolutionnaires[106]…»

[Le seul problème que la Russie rouge de 1917-1927 n'ait jamais su poser est celui de la liberté, la seule déclaration indispensable que le gouvernement soviétique n'ait pas faite est celle des droits de l'homme. J'exposais ces idées dans des articles publiés à Paris et à New York[107]. Le Vieux, usant des clichés habituels et du reste déplorablement informé par des adeptes plus bornés que compréhensifs, n'y voulut voir qu'une «manifestation d'intellectuel découragé…» Les publications trotskistes refusèrent de publier mes rectifications. Je retrouvais chez les persécutés les mêmes mœurs que chez les persécuteurs. Il y a une logique naturelle de la contagion par le combat; la Révolution russe continua ainsi malgré elle certaines traditions néfastes du despotisme qu'elle venait d'abattre: le trotskisme calomnié, fusillé, assassiné faisait à l'occasion preuve d'une mentalité symétrique à celle du stalinisme qui le broyait. Je connais assez l'honnêteté de ses militants pour savoir qu'ils en souffrent eux-mêmes. Mais on ne lutte pas impunément contre des faits sociaux et psychologiques aussi monstrueux. On ne se cramponne pas impunément à une doctrine autoritaire qui appartient au passé… Ces constatations me navraient, car je tiens néanmoins que la force acharnée de quelques hommes peut rompre avec les traditions étouffantes, doit résister aux funestes contagions. C'est dur, c'est difficile, mais il faut que ce soit possible.

Je tiens encore que l'Opposition de gauche, en Russie, fut essentiellement un mouvement attaché à la défense du droit de penser, des droits du travailleur, de la libre critique. Nous n'étions pas «trotskistes», car nous n'entendions pas nous subordonner à une personnalité, si écoutée et si admirée fût-elle, et, car nous nous rebellions précisément contre le culte du Chef. Le Vieux n'était pour nous, dans les prisons et la déportation, que l'un de nos plus grands camarades, un aîné dont on discutait librement les idées[c].] Dix ans après, de minuscules partis, comme en Belgique celui de Walter Dauge[108], appelaient le Vieux «notre glorieux Chef», et quiconque, dans les cercles de la «IVe Internationale», se permettait d'élever des objections à ses thèses était promptement exclu et dénoncé en les termes

mêmes dont la bureaucratie s'était servie contre nous en URSS. Sans doute cela n'avait pas grande importance, mais qu'un tel cercle vicieux pût se former, c'était un indice psychologique des plus fâcheux: celui de la déchéance intérieure du mouvement. Il m'apparaissait que notre opposition avait eu à la fois deux significations contraires. Pour le plus grand nombre, celle d'une résistance au totalitarisme au nom des aspirations démocratiques du début de la révolution; pour quelques-uns de nos dirigeants vieux-bolcheviks, c'était par contre une défense de l'orthodoxie doctrinale, qui n'excluait pas un certain démocratisme tout en étant foncièrement autoritaire. Ces deux tendances confondues avaient donné en 1923 et 1928 à la forte personnalité de Trotski une puissante auréole. Si, banni de l'URSS, il s'était fait l'idéologue d'un socialisme renouvelé, d'esprit critique et craignant moins la diversité que le dogmatisme, peut-être eût-il atteint à une nouvelle grandeur. Mais il fut le captif de sa propre orthodoxie, d'autant plus qu'on lui reprochait comme une trahison d'y attenter. Il se voulut le continuateur dans le monde d'un mouvement russe et qui en Russie même était fini, deux fois tué, par les revolvers des exécuteurs et par des changements de mentalité.

… Et la guerre venait à grands pas. J'avais connu le temps où la République espagnole pouvait vaincre, presque à coup sûr, en quelques semaines ou quelques mois. Au lendemain du soulèvement militaire, dont la base était encore au Maroc, les autonomistes marocains s'étaient offerts à combattre Franco si seulement la République leur accordait un statut généreux. La négociation, conduite par plusieurs de mes amis, échoua, probablement parce que les chancelleries européennes se montrèrent hostiles à une aussi audacieuse réforme… Tout s'était passé par la suite comme si l'URSS, plutôt que de souhaiter la victoire d'une République dans laquelle le Parti communiste n'eût pas conservé l'hégémonie, avait cherché à prolonger la résistance au fascisme à seule fin de gagner du temps. La démoralisation ayant fait son œuvre, fin janvier 1939, Franco entrait à Barcelone sans rencontrer de résistance. Vers le 15 mars, les nazis entraient à Prague. Au cours de ce même mois de mars, je lus dans la *Pravda* le discours de Staline au XVIIIe Congrès du parti[109]. Le Chef accusait l'Angleterre et la France d'avoir voulu «semer la discorde entre l'URSS et l'Allemagne». Un discours de Vorochilov authentifiait les renseignements sur la puissance militaire de l'URSS publiés par une revue militaire nazie. Par Reiss et Krivitski, nous savions que des agents soviétiques maintenaient le contact avec les gouvernants nazis. Le 5 mai, Litvinov[110], protagoniste de la «sécurité collective» et de la «politique de paix» du Bureau politique au sein de la Société des Nations, était brusquement démissionné. Ces indices et quelques autres annonçaient clairement un prochain tournant de la politique russe vers la collaboration avec le IIIe Reich. Mais la presse française manœuvrée par les agents communistes ne voulait ni ne pouvait rien y comprendre; les articles que je proposai à des journaux de gauche furent refusés, je ne trouvai une tribune qu'à la revue *Esprit*. Il m'apparaissait clairement que le Bureau politique, considérant la France comme vaincue d'avance, se retournait vers le plus fort, cherchant un accommodement avec lui. Un publiciste peu connu, l'auteur d'une passable *Histoire de l'armée allemande*, Benoist-Méchin[111], me demanda un rendez-vous. Je me renseignai sur lui auprès d'un éditeur de gauche, qui me dit: «C'est un ex-compositeur de musique, bon compilateur, sans visage politique…» Nous nous rencontrâmes dans un café du boulevard Saint-Michel. Le personnage était jeune, trente-cinq ans, terne, à lunettes, circonspect dans ses propos, très attentif. Au bout de dix minutes, j'étais convaincu qu'il devait appartenir à la

fois au 2e Bureau et à quelque autre organisation, peut-être allemande. Il me disait qu'il pensait écrire une histoire de la guerre civile en Ukraine.

— Connaissez-vous le russe?

— Non.

— Avez-vous voyagé en Ukraine?

— Non…

— Avez-vous étudié la Révolution russe?

— Pas particulièrement…

L'entretien dévia sur les événements en cours et je vis que mon interlocuteur s'intéressait surtout à l'attitude des paysans ukrainiens en temps de guerre. Je coupai court en lui disant:

— L'Ukraine est mécontente, mais elle se défendrait furieusement contre toute agression… Et d'ailleurs, ce qui est à l'ordre du jour, ce n'est pas une guerre entre l'URSS et l'Allemagne, c'est plutôt le partage de la Pologne.

Je laissai M. Benoist-Méchin, agent double, tout à fait perplexe, car personne dans les services compétents n'envisageait cette hypothèse. (Nous ne nous revîmes plus; Benoist-Méchin devint en 1942 un des chefs du régime de Vichy…)

Londres et Paris commençaient avec Moscou de laborieuses et tardives négociations qui allèrent de bluffs en échecs, et d'échecs en feintes d'accord. Le 22 août (1939)[112], Molotov et Ribbentrop signaient soudainement au Kremlin, tandis que les missions militaires britannique et française délibéraient avec Vorochilov[113], dans un édifice voisin, un pacte d'agression contre la Pologne. Daladier eut le tort de suspendre la publication de la presse communiste[114]: il eût été curieux de la voir retourner ses batteries d'un jour à l'autre et, après avoir dénoncé la «barbarie fasciste», dénoncer «les ploutocraties impérialistes». La presse communiste illégale adopta tout de suite ce nouveau langage[115]. Ce virage brusque acheva de démoraliser la classe ouvrière et la gauche populaire en général. Aux yeux des antistaliniens, il constituait une inqualifiable trahison: aux yeux des communistes, c'était une excellente manœuvre qui leur déliait les mains. En réalité, c'était l'abandon du peuple polonais et des Juifs de Pologne au nazisme, l'abandon des démocraties menacées par le totalitarisme, l'acquiescement de l'URSS au déclenchement de la guerre; du point de vue socialiste, une trahison stupide; du point de vue russe, une trahison idiote – car il restait évident que le Reich nazi, victorieux au centre de l'Europe et en Occident, se retournerait inévitablement, tôt ou tard, avec toute sa puissance, contre la Russie isolée et compromise devant toutes les démocraties. C'était, pour gagner du temps, vouer la Russie à l'invasion.

La guerre[116] surprit les masses populaires dans la pire confusion des sentiments et des idées. J'étais malade et profondément seul. J'habitais une cité ouvrière du Pré-Saint-Gervais; la plupart des camarades, mes voisins, se sauvèrent en province dès la mobilisation, craignant les bombardements. Je ne vis presque personne. Chacun pour soi, hein! C'est pas le moment de plaisanter. Les publications cessèrent d'elles-mêmes de paraître. Le jour de la mobilisation générale, je me fis conduire à la maison du Parti socialiste, dans un quartier de cabarets et de dancings, au bas de la place Pigalle; l'impasse, de vieil aspect bourgeois, était déserte, la Maison vide. J'y fus le seul visiteur de l'après-midi. Séverac[117], pâle et résigné, expédiait la besogne courante. Maurice Paz me répéta un singulier propos d'Henri de Man[118]: «L'Allemagne ne veut pas la guerre générale, un accord est possible pendant la mobilisation…» Le Parti socialiste ouvrier et paysan avait perdu son influence dans la région parisienne et il était en pleine crise morale, quitté par ses leaders les plus connus. Daniel

Guérin[119], l'auteur de *Fascisme et grand capital*, qui commençait à faire figure de leader révolutionnaire, et que je rencontrai dans une imprimerie du faubourg Montmartre, préparait fébrilement sa fuite à Oslo[d]. Des gouttelettes de sueur perlaient à son front… Pas un groupe vivant ne subsistait.

À la gare de l'Est, les mobilisés s'en allaient sans *Marseillaise*, dans un silence lourd d'angoisse et de courage dépourvu d'élan. Les femmes pleuraient peu… Je n'oublierai pas le vieil ouvrier que je vis monter d'un pas accablé un escalier du métro, en se parlant à lui-même: «Ah! nom de Dieu! Ah! nom de Dieu! Deux guerres dans une vie!» Un dessin de journal pacifiste montrait le colleur d'affiches de la mobilisation expliquant à un poivrot:

— Ben, c'est la guerre!

— Quelle guerre?, reprenait l'autre, stupidement.

De cette guerre, personne n'en voulait. Les classes riches n'avaient aucune envie de se battre contre le fascisme, qu'elles préféraient au Front populaire. Les intellectuels estimaient que la France, pays de basse natalité, commençant à se relever de ses pertes effroyables de 1914-1918, ne pouvait pas consentir à une nouvelle saignée. Le pacifisme de gauche traduisait le même sentiment. La classe ouvrière et le peuple moyen se sentaient vaguement trahis, n'avaient confiance ni en le gouvernement ni en l'état-major, ne comprenaient pas qu'il fallût se battre pour la Pologne après avoir abandonné l'Autriche socialiste, l'Espagne socialiste et la Tchécoslovaquie alliée; du jour au lendemain les éléments les plus énergiques des faubourgs prolétariens, les communistes, étaient devenus pacifistes, «anti-impérialistes», pour la nouvelle «politique de paix de l'URSS». Le leader du PC, Maurice Thorez[121], désertait; le vice-président de la Chambre, Duclos[122], partait pour Moscou; quelques députés reniaient le parti, les autres allaient en prison. Le sentiment général était qu'on se battrait le moins possible et que l'on serait en sécurité derrière l'imprenable ligne Maginot.

Je rencontrai aux *Deux magots* le vieil Harmel[123] que je voyais auparavant écrire pour *Messidor* les articles de fond signés Léon Jouhaux. Au marbre de l'imprimerie, nous n'échangions qu'un salut silencieux. Cette fois, il m'aborda cordialement: «Ah! comme vous aviez raison, Serge! Et comme nous avons été couillonnés! À la veille du pacte de Moscou, j'avais vu l'ambassadeur de l'URSS, Souritz, et nous avions parlé comme de coutume. Le lendemain, je courus chez lui, furieux et, crénom! il y avait de quoi! Le pauvre homme me dit qu'il était aussi surpris, aussi atterré que moi…»

Le succès de mon roman *S'il est minuit dans le siècle*, m'épargnait les risques d'internement. Je vis Georges Duhamel: il avait tout à coup vieilli de dix ans, les paupières rougies, la voix basse; il mesurait déjà le désastre. Je rencontrai Jean Giraudoux[124], élégant, simple et triste; bien qu'il fût un des dirigeants de l'Information, on avait censuré son «Appel aux travailleurs de France». Qu'un grand écrivain, membre du gouvernement, voulût parler «aux travailleurs», quelle étrange idée! À la même époque, un camarade, volontaire dans l'armée française, ayant écrit dans une lettre qu'il était «heureux de se battre pour la cause de la liberté et de la démocratie», était vertement réprimandé par son capitaine: «Nous nous battons pour la France et pas pour autre chose!» Le livre le plus commenté de l'année était celui de J.-P. Sartre, analyse romancée d'un cas de névrose, *La nausée*[125]. Un titre juste.

Les éditions Gallimard avaient sous presse un roman d'un jeune polygraphe sur la guerre civile d'Espagne et décidaient de ne le point publier. Sujet trop brûlant; cela pourrait mécontenter les Italiens. Les éditions Bernard Grasset préparaient une nouvelle édition de

mon livre, *L'An 1 de la Révolution russe*, que l'Information pria de différer jusqu'à des temps meilleurs[126]; en somme, un sujet assez brûlant aussi. Une consigne recommanda de ne pas trop parler de mon *Portrait de Staline* qui venait de paraître… Des éditeurs refusaient des ouvrages antihitlériens. Ni liberté ni boussole intellectuelle. La guerre même n'avait pas d'idéologie.

Je commentais dans quelques articles[127] l'occupation des pays baltes et l'agression soviétique contre la Finlande comme le commencement d'une autre guerre, au sein de la collaboration Hitler-Staline «scellée dans le sang», selon le mot de Staline. Dépourvus d'illusions, les hommes du gouvernement russe prenaient leurs précautions contre leurs alliés du jour. Un des collaborateurs de Daladier m'invita à le venir voir à l'Hôtel Matignon.

— Que pensez-vous du pacte Hitler-Staline?

— Que c'est un pacte circonstanciel entre ennemis mortels qui ont l'un de l'autre une peur affreuse. Mais que la collaboration peut aller assez loin entre eux, surtout si le Bureau politique pense que le IIIe Reich perdra la guerre. Déjà la propagande est synchronisée.

[Pendant que l'industrie nazie fabriquait ses divisions cuirassées, Goering faisait planter des rosiers sur la ligne Siegfried. En janvier 1940, un fonctionnaire du quai d'Orsay me disait que le IIIe Reich faisait de grands préparatifs militaires à l'est – et c'était vrai sans doute, mais les nazis faisaient d'autres préparatifs non moins importants à l'ouest[e]…]

Le 8 ou le 9 mai, *Le Figaro* publia que le rassemblement des forces du Reich à la frontière des Pays-Bas n'était probablement qu'un bluff. Je passai la soirée du 9 chez Léon Werth[128]. Le romancier humain et subtil du lendemain de l'autre guerre n'écrivait plus; il vivait dans le doute, s'interrogeant sans cesse lui-même sur les valeurs perdues. Saint-Exupéry, en uniforme, étendit son grand corps sur le divan. Saint-Exupéry faisait encore des reconnaissances en territoire ennemi et il inventait un nouveau procédé de défense des aérodromes. Il ne savait pas bien de lui-même s'il était de gauche ou de droite, hésitant à se situer parmi des partis discrédités, tenu par son nom et ses relations, déçu par la tragédie espagnole, vivant de toute son âme cette fin d'un monde sans que sa pensée en dominât les grandes lignes. Ce soir-là, fiévreux et noyé dans le cafard, il fut presque silencieux. Je lui demandai s'il était vrai que l'aviation alliée serait encore pendant de longs mois inférieure à celle de l'ennemi. Il ne me répondit que quelques mots désespérés, accentués par le geste. Je m'en allai dans la belle nuit de Paris, littéralement angoissé. Le matin du 10, les journaux publièrent l'invasion de la Belgique et de la Hollande.

[En six jours, les Panzerdivisionen atteignirent Sedan. Des Belges en fuite me racontaient le massacre de la cavalerie française dans les Ardennes: cavalerie contre tanks et avions! Les communiqués inventent un terme nouveau, le «colmatage des poches»… La carte montre clairement que la France est visée au cœur, Paris menacé. Le 3 juin, le ciel d'été s'emplit à midi d'un fracas de moteurs; on croirait une armée aérienne, et l'on ne voit rien dans l'azur. Puis les sourdes détonations des bombes éclatent et le crépitement de la DCA. Nous suivons, ma compagne et moi, cette bataille invisible, du balcon dont les vitres tremblent. À l'idée que le sang innocent ruisselle à cet instant même, parmi nous, on est envahi d'une telle révolte que l'on ne songe plus à rien d'autre. Mais Paris n'est nullement assombri ensuite, il garde l'air de fête que lui donne toujours le soleil[f].]

Deux complots gouvernementaux commencent à s'opposer presque ouvertement. Le clan de la paix immédiate, qui sera celui de la capitulation, le clan réactionnaire, réclame Pétain[129]; le nom du financier Paul Baudouin[130], hier inconnu, revient dans toutes les

conversations. En face, le parti de la résistance, avec Reynaud, Daladier, Mandel, Léon Blum[131]. Les socialistes sont divisés, la tendance Paul Faure demeurant pacifiste. J'entends dire qu'ici et là des listes d'arrestations sont dressées. Mandel, appelé à l'Intérieur, commence l'épuration de Paris. Des gardes mobiles casqués, le mousqueton chargé, entourent les cafés d'étudiants du boulevard Saint-Michel. Les étrangers pas en règle sont enfournés dans des camions qui les emportent vers la préfecture. Beaucoup sont des réfugiés antinazis, car les autres étrangers sont naturellement en règle. Comment un réfugié serait-il en règle avec cette Préfecture paperassière et tracassière, ballottée entre les influences de droite, de gauche et secrètes? Les réfugiés antinazis et antifascistes vont connaître de nouvelles prisons: celles de la République qui fut leur dernier asile sur ce continent et qui maintenant agonise et perd la tête. Espagnols et combattants des Brigades internationales qui vainquirent le fascisme sous Madrid sont traités en pestiférés… Papiers en règle et bourse garnie, les phalangistes espagnols, les fascistes italiens – encore neutres –, les Blancs russes – et combien d'authentiques nazis sous ces camouflages faciles? – se promènent librement par toute la France. La «défense de l'Intérieur» est une farce odieusement symbolique.

De la frontière belge m'arrivent des appels inutiles. La gendarmerie laisse passer le flot des réfugiés belges, mais bloque sur place les réfugiés antinazis et les Espagnols de Belgique. Tandis que la Gestapo s'avance avec les tanks, on leur répond: «Vous n'avez pas de visas! Vous ne passerez pas!» Quelques-uns passeront quand la gendarmerie se sauvera. Des Espagnols ramasseront les armes abandonnées par les gendarmes et tiendront tête aux tanks nazis… Sneevliet me demande de lui procurer le visa, mais il n'y a personne à qui parler à Paris dans le sauve-qui-peut. (Sneevliet sera fusillé à Amsterdam, avec huit de ses camarades, vers le 15 avril 1942.) La presse donne encore des notes rassurantes: la ligne Weygand tiendra! – tandis que les «infiltrations allemandes» arrivent sur la Somme, atteignent Forges-les-Eaux… Les Champs-Élysées gardent sous la lumière de juin leur physionomie souriante. J'ai décidé de ne partir qu'avec l'avant-dernier train, car j'espère encore vaguement un redressement de situation – et, car je n'ai presque pas d'argent. La fin de Paris, c'est la fin du monde; on a beau être lucide, comment l'admettre? Le dimanche 9 [juin 1940], je vois des ministères déménager. Des automobiles couvertes de matelas et surchargées de malles filent vers les portes du sud. Des magasins se ferment. Le Paris des derniers soirs est splendide. Ses grands boulevards déserts entrent dans la nuit avec une noblesse extraordinaire. Un calme de puissance endormie règne sur les places éteintes. Les gens sont calmes aussi, beaucoup plus forts dans le désastre qu'ils ne le paraissaient auparavant. L'idée vient qu'ils n'ont pas mérité ce désastre – l'histoire a joué contre eux, et le gouvernement de ce peuple était si différent de ce peuple! Qu'est-ce qu'il y pouvait, l'homme de la rue, si la métallurgie française crevait doucement, faute d'investissements? Ce n'est pas lui qui tient les capitaux.

Le matin du 10 juin, je vois dans le métro des hommes et des femmes prêts à pleurer, et l'on n'entend qu'un murmure de fureur navrée: «Ah! les salauds!» Des poings froissent violemment le journal qui annonce l'entrée en guerre de l'Italie. Le coup de poignard dans le dos de l'homme qui tombe.

— On est trahi jusqu'à la gauche! me dit mon voisin.

— Oui, mon vieux, exactement.

[Dernières images de Paris: du haut de la porte des Lilas, la banlieue couverte d'une étrange brume bleuâtre, gaz ou fumée suspecte, qui monte vers Belleville et Montmartre. On dit que les réservoirs d'essence de Rouen brûlent. Les environs de la gare du Nord déserts et blafards au soir tombant, les rideaux de fer des boutiques closes, des gens sur le pas des portes, écoutant le soupir lointain des canons. Toutes les boutiques se sentent menacées, n'est-ce pas le commencement de la fin du monde? Le Sébasto sous les ténèbres complètes, presque désert, et dessous la station du métro Réaumur-Sébastopol avec son magma humain chargé d'une angoisse animale: les rames tardent… Nous y renonçons, partons à pied comme nous pourrons[g]!] Une atmosphère d'émeute, la nuit, autour de la gare de Lyon, car il n'y a plus de trains, dit-on, plus de place dans la gare en tout cas… Un providentiel taxi, conduit par un chauffeur borgne, nous emporte à travers la forêt de Fontainebleau, sous des tirs de barrage, par des routes encombrées. «Éteignez vos feux, nom de Dieu! Y a l'alerte!» Des hommes casqués crient ça dans le noir, au bord de la route, mais on s'en fout. Nous sommes partis quatre: ma compagne[132], mon fils, un ami espagnol entraîné au dernier moment, moi-même. J'ai réuni quatre mille francs pour ce sauvetage. (Une centaine de dollars…)

Nous fuyons avec un sentiment de soulagement qui confine par moments à une sorte d'allégresse. Tout ce qu'on a se réduit à quelques paquets. L'avant-veille, je m'irritais de ne pas retrouver une note dans mes papiers – et voici que les livres, les objets familiers, les documents, les travaux, tout se perd d'un seul coup sans émotion véritable. (Il est vrai que j'ai l'habitude…) Un pan de la vieille Europe s'écroule, quelque chose s'accomplit qui devait s'accomplir. Nous vivions dans une impasse étouffante. Il me semble que depuis des années la France – et peut-être tout l'Occident – était dominée par le sentiment que «ça ne pouvait pas durer». Avec Henry Poulaille, nous avions adopté ce titre pour un hebdomadaire mort avant que de naître: *Les Derniers Jours*[133]… Qu'est-ce qui ne pouvait pas durer? Tout. Les frontières, Dantzig, les fascismes, les parlements impuissants, cette littérature et cette presse faisandées, ce mouvement ouvrier aveuli, ce tas d'iniquités et d'absurdités. Aucun défaitisme, bien entendu. Contre le nazisme et même pour une IIIe République résolue à survivre, tous les révolutionnaires, comme tout le peuple français, se seraient battus de bon cœur si cela avait été possible. Mais on ne peut défendre qu'une société vivante et l'état de décomposition de celle-ci était déjà trop avancé. Personne n'y croyait plus en rien, parce qu'en réalité rien n'y était plus possible: ni révolution avec cette classe ouvrière bien nourrie de camembert frais, de vins aimables et de vieilles idées devenues des mots – et complètement cernée du reste entre le Reich nazi, l'Italie fasciste, l'Espagne franquiste, la Grande-Bretagne insulaire et conservatrice. Ni contre-révolution avec cette bourgeoisie incapable d'audace et de pensée, malade de peur depuis les occupations d'usines. Maintenant, c'est fini, la dent malade est arrachée, on a fait le saut dans l'inconnu. Ce sera noir et terrible, mais ceux qui survivront verront le monde renaître. Peu de gens ont ce sens nouveau que l'homme moderne est en train d'acquérir péniblement: le sens de l'histoire; les gens qui fuient avec nous sur les routes de France, dans les derniers trains de la défaite, se rendent pourtant compte que «ça devait arriver…» Je retrouve tout à coup le sentiment le plus profond et le plus fortifiant de mon enfance, celui qui m'a pénétré, je crois, pour toute la vie. J'ai grandi parmi des révolutionnaires russes exilés qui savaient que la révolution descendait vers eux du fond de l'avenir inexorablement. Ils m'enseignèrent sans phrases la foi en l'homme et l'attente sûre des cataclysmes nécessaires. Ils attendirent un demi-siècle dans la persécution. Un ami espagnol voyage avec nous. Ensemble, nous disposons d'une jolie collection d'écroulements

de régimes. Nous nous réveillons à l'aube, en plein champ, sous une légère pluie mêlée de soleil et nous concluons que, cette fois, les voies de la révolution européenne sont à moitié déblayées. Nous nous sentons sur le nazisme victorieux une éclatante supériorité: nous le savons condamné.

[Et l'écroulement continue, l'écroulement nous emporte. Et la farce, une farce monstrueuse qui fait amèrement rigoler, recouvre par instants le tragique. Le tragique, ce sont les cent mille morts, Amiens à demi détruite, quelques ponts défendus désespérément, au prix du sang, on ne sait même plus pourquoi, les colonnes de réfugiés arrosées de bombes, les enfants perdus dans la débâcle au milieu des gares en folie… On en sort en passant la Loire. Quand nous la passons – à pied, sac au dos – à Nevers, le pont est fortifié par deux petits carrés de sacs de sable tout blancs, tout frais, bien proprets. Assis dessus, des territoriaux fument leurs pipes. Les officiers, dans ce pays, n'ont donc jamais vu fortifier un pont? C'est d'un ridicule de mauvais décor pour petit théâtre. Des états-majors entiers se sauvent avec leurs scribes et leurs dactylos; des parcs d'aviation, des colonnes de tanks neufs, des troupes motorisées… Des autobus de Paris surgissent à un tournant de route et les conducteurs du Montrouge-gare de l'Est nous expliquent qu'ils emmènent leurs familles vers les Pyrénées, parce qu'à la Compagnie on leur a dit: «Sauvez les machines, mais payez l'essence vous-mêmes, hein!» «Vous pensez si la Compagnie s'en moque de nos familles!» Les cafetiers nous majorent le prix du café, une vieille commerçante à sa caisse, dans une ville secouée de fond en comble par des ressacs de foules en déroute, me refuse un morceau de ficelle… Un joyeux soldat lui crie: «Garde bien ta camelote pour les Boches, eh! petite mère Grigou!» Tout s'écroule, mais le petit commerce prétend survivre. Avec l'armée en fuite, le peuple du Nord, les Parisiens, les Alsaciens, les Lorrains, les Champenois, et les Belges, les Hollandais, et des tas d'autres, nous envahissons de petites villes charmantes, croyantes, cossues, endormies autour de l'église et de la belle maison du receveur des rentes. Les gens y vivent dans l'obscurité des vieilles demeures, lésinant sur l'électricité, n'achetant jamais un livre, mais arrondissant patiemment depuis toujours le bas de laine ou la petite fortune. «Si c'est Dieu possible, geignent les commères, mais qu'est-ce qui se passe? Vous y comprenez quelque chose, vous, monsieur?» Les soldats répondent en chœur «qu'on est vendu, qu'on a été trahi, parbleu! par les officiers qui se sont débinés avec leurs poules, en vitesse, par l'état-major, par les cagoulards qui voulaient une revanche sur le Front populaire, c'est clair…» État-major, militarisme, réaction, grande bourgeoisie, tout est déshonoré d'un seul coup… Je demande à un soldat qui me raconte de tordantes histoires sur la débâcle où l'on voit des gradés filer en auto «pour sauver le drapeau du régiment», je demande: «Supposez un instant que la radio vous eût crié: il n'y a plus d'état-major, tous les gradés sont destitués! Soldats, défendez vous-mêmes la France, accrochez-vous au terrain comme vous pourrez!» Il répond: «Ça ne se serait pas passé comme ça, ah non!» Et c'est évident[h].]

… Nous n'avons plus rien, nous cherchons un asile. Plusieurs nous ont été offerts ou promis. Il était de bon ton de s'inviter à Paris: venez donc chez moi en Dordogne ou en Gironde si Paname devient trop désagréable! Vous goûterez de mon petit vin! Mais d'un château, habité par un anarchiste comblé de biens terrestres, ma compagne est en somme chassée, tout juste poliment, par un jour de pluie diluvienne sur les jolies tourelles ardoisées, sur le torrent, sur les roches romantiques. D'une ferme abandonnée dans les bois, un ami, journaliste socialiste[134], qui se révèle Le Propriétaire, nous prie de partir sur l'heure: prenez mon auto, mais allez-vous-en vite, car Ils approchent! Nous filons et ce socialiste de la veille

m'explique qu'il est converti à la collaboration avec Hitler et à un gouvernement fort, qui ne saurait être que militaire. Le pouvoir des plus faillis, en un mot. Un asile me reste promis chez l'Écrivain pacifiste. Jolie maisonnette entourée de fleurs, mais la porte en est close et bien gardée; Jean Giono[135] est allé méditer sur les hauteurs. Des gendarmes nous cueillent et nous lâchent, méditatifs aussi. Ce ne sont pas mésaventures strictement personnelles, c'est à peu près la règle. Les réfugiés, pour les populations des provinces cossues, sont des ennemis suspects: ils provoquent la hausse des prix, raflent les vivres, volent les bicyclettes, et il y a parmi eux, figurez-vous, des Espagnols, des bandits, quoi! Nous embrasserions volontiers la paysanne – pas riche – qui nous offre du café et un abri un jour d'averse et refuse nos sous.

Une pesante usure morale, par le bien-être bas et l'argent, se révèle. Les militants syndicalistes d'une ville ouvrière n'ont pas l'idée de sacrifier à l'hospitalité leur salon fétiche. Des mairies, qui ne sont pas réactionnaires, refusent l'allocation des réfugiés aux Espagnols. Deux fois réfugiés, c'est excessif, convenez-en.

Liquéfaction complète des organisations ouvrières, Parti socialiste et CGT. De vieux socialistes s'acharnent à garder des positions dans les municipalités où ils sont utiles… Des éléments d'extrême gauche: institutrices, commerçants libertaires, francs-maçons, socialistes, continuent à penser, maintiennent la solidarité. Dans une petite ville envahie par l'armée débandée – Agen –, nous rencontrons quelques vieux anars qui me connaissent depuis une trentaine d'années; ils m'ont cru arriviste autrefois, quand je me suis rallié à la dictature du prolétariat, ils sont contents de reconnaître qu'ils se trompaient. Nous nous réunissons au bord de la rivière, dans un site écarté. Des tirailleurs marocains, amers et désœuvrés, errent le long de l'eau en réfléchissant au prestige de l'Empire…

Sur une route de Gascogne, dans le tohu-bohu des camions en fuite, des magistrats belges, attablés à la terrasse d'un petit café, m'ont dit: «La France va changer de régime, Hitler l'exige…» Des gens pleuraient en écoutant les haut-parleurs annoncer l'armistice… Je suis jour par jour les intrigues gouvernementales de Bordeaux. Des socialistes agenais rentrent de là, rapportant les nouvelles. Hitler ne veut plus de Parlement pour la France foulée aux pieds; la fascisation du régime est la clause non écrite de l'armistice. Laval et Baudouin affirment que l'Angleterre transigera avant trois mois. L'invasion des îles Britanniques est prête…

On peut vivre avec bonne humeur dans une tente, sous la pluie, comme mon fils et Narciso. On peut dormir d'un bon sommeil dans un bouge puant et cher, à côté de l'abattoir, comme nous faisons. On peut faire la cuisine dans une école et travailler dans des cafés, puisque commence l'époque de la grande attente… Je travaille. Le problème est de se nourrir le lendemain, la semaine prochaine. Nous envoyons des SOS en Suisse et de l'autre côté de l'Atlantique. Il pleut sur nos derniers timbres-poste des déceptions et des petites canailleries. J'ai tout à coup cette dure révélation: que nous sommes, nous, réfugiés politiques, révolutionnaires traqués, triplement vaincus dans l'immédiat parce que certains «d'entre nous» ne sont plus «d'entre nous», étant vaincus jusqu'au fond de l'âme, démoralisés; et qu'une sordide bataille commence parmi nous pour les places dans la dernière chaloupe du vaisseau qui coule. Mais de Suisse et d'Amérique parviennent d'étonnantes réponses. Ces lettres du poète J.-P. Samson et de Dwight Macdonald[136] – deux hommes que je n'ai jamais vus – sont comme de fortes poignées de main dans la nuit. Presque incroyables. – Donc, nous tiendrons.

De petites villes du Midi somnolent dans le calme comme si de rien n'était. Le séisme ne s'est pas encore propagé jusqu'ici. Nous arrivons trois semaines trop tard à Marseille, toutes les places sont réservées dans les chaloupes de sauvetage. En dressant les listes de visas, en Amérique et ici, les hommes influents des vieux partis d'émigrés semblent bien décidés à n'y pas inscrire les militants d'extrême gauche, dont les seuls noms compromettent aux yeux des ministères… On se sauve d'ailleurs par familles politiques, les groupes ne servent plus qu'à cela. Tant pis pour le *hors-parti* qui s'est permis de penser seul pour le vaste socialisme! Mon parti tout entier ayant été fusillé ou assassiné, je suis seul et bizarrement inquiétant. On se rencontre, on échange des poignées de main et chacun garde pour soi, pour les siens, l'adresse du personnage américain qui s'occupe des visas et des secours. Sur des visages que j'ai rencontrés énergiques autrefois, à Moscou, Vienne, Berlin, Paris, je vois des crispations d'hystérie. Pensez donc: la quatrième émigration, la septième fuite en vingt ans!

Marseille, pléthorique et nonchalante[137], avec ses bars pleins, ses ruelles du Vieux Port pavoisées de guenilles, ses vieilles rues bourgeoises aux fenêtres à grilles, ses quais morts, ses lumineux paysages de mer, est en principe une «ville rouge», mais d'un rouge nuance combine, c'est-à-dire petites-affaires-pas-toujours-nettes. Le régime de Vichy a débarqué la municipalité socialiste; et l'homme le plus influent de la nouvelle administration est un gangster authentique du parti de Doriot, Sabiani[138]. L'homme de la rue comprend très bien les choses: «Rien à faire tant qu'il y aura l'occupation nazie. Après, on s'expliquera avec les salauds. Y aura du plaisir et des gueules cassées…» Combien d'émigrations à bout de souffle nichent dans les petits hôtels? L'allemande, l'autrichienne, la tchèque, la hollandaise, la belge, l'italienne, l'espagnole, deux ou trois émigrations russes – et il y a des Roumains, des Yougoslaves, des Grecs, des Bulgares… N'oublions pas les Parisiens! Des Juifs riches de tous les pays du monde vendent, achètent, revendent des papiers, des visas, des *valutas*, des tuyaux épatants. De petits gangs spécialisés leur débitent à la Bourse noire des dollars parfaitement faux. Les Juifs pauvres de tous les pays du monde totalisent toutes les paniques et tous les courages pour toutes les suites imaginables. Notre cohue de réfugiés comprend de grands intellectuels de toutes les classes qui ne sont plus rien puisqu'ils se sont permis de dire, la plupart doucement, *non* à l'oppression totalitaire. Nous comptons tant de médecins, de psychologues, d'ingénieurs, de pédagogues, de poètes, de peintres, d'écrivains, de musiciens, d'économistes, d'hommes politiques que nous pourrions insuffler l'âme à un grand pays. Il y a dans cette misère autant de capacités et de talents qu'il y en avait à Paris aux jours de sa grandeur: et l'on ne voit que des hommes traqués, infiniment fatigués, à bout de forces nerveuses. Cour des miracles des révolutions, des démocraties et des intelligences vaincues! Nous nous disons parfois que si cinq sur cent de ces hommes abandonnés réussissent, de l'autre côté de l'Atlantique, à se refaire des âmes de combattants, ce sera magnifique. S'il n'y avait le Comité de secours américain, dirigé par Varian Fry[139], bon nombre de réfugiés n'auraient plus, raisonnablement, qu'à se jeter à l'eau du haut du pont transbordeur, procédé sûr.

Ceux qui ont le plus de cicatrices tiennent le mieux le coup. Ce sont les jeunes ouvriers ou demi-intellectuels révolutionnaires qui ont passé par des tas de prisons et de camps de concentration. Difficiles à sauver parce qu'ils sont inconnus, parce que les vieux partis conformistes n'éprouvent pour eux aucune sympathie, parce que les gouvernements américains en ont peur (subversifs…), parce qu'ils manquent de tout, parce que toutes les polices s'acharnent sur eux… Dans notre cour des miracles rôdent la Sûreté nationale, la

Police des garnis, la Gestapo, l'Ovra, la police phalangiste. Des gens disparaissent chaque semaine. La faim rôde aussi. Pas de panique pourtant. Nous ne sommes pas bien nombreux à garder la grande confiance, mais ceux qui sont finis vont au café comme s'ils étaient des vivants.

Les Français, intellectuels et militants, ne songent pas à émigrer pour un temps. Captifs de leurs habitudes, ils ne «réalisent» pas l'étendue du désastre, ils espèrent vaguement une solution supportable. Tendance générale à s'adapter, chez les intellectuels. Des militants me disent simplement: «Notre place est ici» – et ils ont raison. Des écrivains connus, le surréaliste André Breton est le seul à vouloir passer l'Océan; des peintres, André Masson… Indéniablement, la «révolution nationale» et le prestige personnel du «soldat de Verdun», ce vieil homme de quatre-vingts ans passés qui boit tous les matins avec des haut-le-cœur de dégoût et d'affreux mouvements de complaisance les coupes amères de la défaite, ont fait beaucoup de dupes dans le premier grand désarroi. Pendant l'hiver, ces nuées se dissipent: la réalité est trop forte. La suppression de la presse socialiste, les stupides débaptisations des rues J.-J. Rousseau, Anatole France, Jean Jaurès, Pierre Curie, l'antisémitisme officiel et l'implacable rationnement éclairent les esprits… Dans la rue Saint-Ferréol, on s'attroupe devant une rôtisserie, pour voir rôtir *une* poule, spectacle prodigieux! Les mouettes du port ont si faim qu'elles viennent tournoyer autour de quelques fenêtres charitables. Cette humiliante misère assenée à un pays de grand bien-être fait plus pour réveiller les esprits que toutes les propagandes concevables.

Dépourvue de contenu social, la propagande alliée est inférieure à la démagogie nazie, qui parle sans cesse d'ordre nouveau et de «révolution européenne». Mais les victoires de Wavell[140] en Afrique suppléent avantageusement aux insuffisances de la radio de Londres. Le gaullisme[i] est spontané, assez général; les idées socialistes germent partout d'elles-mêmes sans l'étiquette, tandis que le Parti socialiste en désagrégation se tait. Des mandataires socialistes se sont prononcés pour le régime de Vichy pendant que Blum allait en prison et Dormoy[141] en résidence forcée. Un des intellectuels les plus qualifiés du parti, Rossi (Angelo Tasca), vieil adversaire de Mussolini, collaborateur de Léon Blum, que j'entendais, un mois avant la chute de Paris, parler avec passion d'une doctrine fondée sur la liberté, se rallie, avec Charles Spinasse[142], à la «révolution nationale» du Maréchal; et l'organe de ces socialistes asservis, *L'Effort*, répète les propos de l'agent nazi Marcel Déat[143]. Je connais bien Rossi et un peu Spinasse, je cherche à les comprendre. Grand, osseux, le crâne dur, la tête fortement sculptée d'un paysan des montagnes, Spinasse a toujours idéalisé l'organisation capitaliste en ce qu'elle a de nouveau et s'est sans doute découvert une âme de théoricien du capitalisme d'État; démoralisé en outre par l'usure et la ruine du parti. Chez Rossi, je ne vois qu'une adaptation aux circonstances par usure morale – peut-être dans l'espoir de sauver ses riches archives du mouvement ouvrier. La tendance Paul Faure[144] s'adapte aussi et négocie avec le Maréchal, sans illusion je pense, à seule fin d'éviter la persécution et tout d'abord la révocation en masse de quelques dizaines de milliers de fonctionnaires et d'instituteurs de gauche. Et elle obtient ce résultat. Mon ami Lucien Laurat, un des marxistes les plus érudits du PS, a stupidement disparu… Mobilisé (à quarante ans, avec une forte myopie) dans la DCA, il tenait en deuxième ligne un petit poste armé d'une mitrailleuse qui ne pouvait servir à rien; les trois hommes n'avaient pas même une paire de jumelles pour observer les avions suspects. Dans la grande pagaille de la déroute[145], on leur donna pour instruction de se replier à pied à l'approche de l'ennemi qui fonçait sur les routes

de toute la vitesse de ses tanks. Laurat[146] fut fait prisonnier comme un million et demi d'autres…

Je rencontre des gaullistes[i] décidés, des catholiques de gauche et des jeunes gens des Chantiers de la jeunesse qui commencent à conspirer parce qu'ils commencent à penser aux problèmes inéluctables. Nous discutons fermement, loyalement. Quelques-uns se croyaient presque des fascistes et leurs yeux s'ouvrent sur eux-mêmes. Je les quitte avec estime et confiance, sûr que ma parole parmi eux n'est point perdue. «Que ferez-vous, demandais-je à plusieurs d'entre eux, dans une réunion clandestine, que ferez-vous le jour de la délivrance, si les rues se remplissent tout à coup de drapeaux rouges?» Un jeune homme éclata: «Je tirerai dessus!» Mais la réprobation des autres, de tous, fut telle que je revis cet interrupteur à peu de jours de là tout à fait changé. – Les catholiques de gauche sont d'une belle qualité morale et intellectuelle. Des prêtres concourent au salut des réfugiés les plus persécutés. Et l'un d'entre eux me dit: «Les seuls hommes que nous ne convertirons sans doute jamais au christianisme, ce sont les vieux bourgeois catholiques…»

Notre existence est suspendue à des fils ténus qui peuvent se rompre d'un moment à l'autre. Plusieurs fois, les rumeurs annoncent l'occupation totale de la France. Et les visas attendus n'arrivent pas, n'arrivent pas! Il faut le dire: par esprit réactionnaire, par esprit bureaucratique, la plupart des républiques américaines ont manqué, dans leur politique d'immigration, à l'humanité et au bon sens. Les visas ont été accordés au compte-gouttes, avec une si criminelle parcimonie que des milliers et des milliers de grandes victimes, c'est-à-dire d'hommes de valeur, sont demeurés à la merci des nazis. Les gens pourvus d'argent et politiquement passifs ont obtenu les visas avec plus de facilité, en général; beaucoup de combattants antifascistes ne les ont pas obtenus du tout… Les visas de presque tous les pays des Amériques se vendaient couramment à des prix plus ou moins élevés; et les fonctionnaires de Vichy vendaient les visas de sortie. Joli commerce que celui des ceintures de sauvetage sur un continent naufragé! Grâce à mes amis des États-Unis, j'obtins du président Lázaro Cárdenas[147], auquel des dizaines de milliers d'Espagnols doivent leur salut, le visa mexicain.

Nous avions baptisé *Espervisa* le château délabré que j'habitai un moment avec de bons amis[148]. André Breton y écrivait des poèmes dans la serre, au soleil de novembre. J'écrivais des pages de roman et ce n'était pas par amour de la «littérature»: il faut témoigner sur ce temps; le témoin passe, mais il arrive que le témoignage reste – et la vie continue. D'autres, devenus des sauveteurs professionnels – parmi eux deux combattants de Dunkerque –, travaillaient nuit et jour pour le Comité américain, débordés par la besogne et par les appels des camps de concentration, menacés eux-mêmes à chaque heure. Mais, en vérité, ce naufrage était trop grand.

Je fus une fois arrêté à domicile et relâché, deux fois raflé dans la rue, une fois convoqué pour le camp de concentration, une fois interné pendant quelques jours à bord d'un bateau[149] avec les collaborateurs du Comité américain; j'avais de la chance d'être un écrivain connu – et assez bien défendu… J'habitai un hôtel – l'Hôtel de Rome – où quelques réfugiés de marque jouissaient d'une tranquillité relative à cause du voisinage de plusieurs agents de la Gestapo et d'une surveillance spéciale de la Sûreté. À la Préfecture comme dans la police, la moitié au moins des fonctionnaires étaient anglophiles, discrètement antinazis, ce qui facilitait les choses… Ambiance: les poètes Walter Hasenclever et Walter Benjamin[150] se sont suicidés… Rudolf Hilferding et Breitscheid[151], enlevés parmi nous, sont livrés aux nazis…

L'avocat Apfel est venu mourir – du cœur – dans le bureau de Varian Fry… Journaux: suicide ou assassinat de Krivitski[152] à Washington. Assassinat de Trotski[153] à Mexico. C'est bien l'heure où le Vieux devait disparaître, l'heure la plus noire pour les classes ouvrières, lui qui monta si haut dans les heures ardentes. (La Russie est donc à la veille d'entrer en guerre…)

Mes amis italiens ont un moral excellent. Ce sont un jeune marxiste aventureux, un vieux garibaldien plein de latinité, un vieux leader réformiste probe et d'une haute intelligence, Modigliani. Ils entendent nettement craquer la charpente de l'édifice, dans leur coin du monde. Ils expliquent que le moment est venu où les profiteurs mêmes du fascisme commencent à se rendre compte que leur seule chance de salut est dans une prompte trahison… Un sénateur italien vient d'écrire que la crise du régime est ouverte et que l'on songe autour de lui à une monarchie constitutionnelle: le salut par le retour à un quart de siècle en arrière, c'est simple. Corpulent, la barbe imposante, l'air très patricien, les yeux bleus, vifs et tristes, la parole mesurée, toujours réfléchie et lourde d'expérience, Modigliani[154] préfère au fond rester – à soixante-treize ans – dans l'espoir de servir encore… Mais près de lui, sa compagne, Vera, tremble pour lui. Ils incarnent tous les deux, avec une dignité parfaite, le socialisme sage et généreux des temps révolus.

*
* *

Quelques hommes en danger finissent par partir! La bataille des visas que leurs amis ont à soutenir pour cela mériterait d'être décrite: cela ferait, pour une seule évasion, un livre balzacien plein d'incidents inattendus et de sombres dessous… Je prends le dernier bateau[155] qui arrivera à la Martinique. Nous voici, mon fils et moi, sur un cargo bizarrement aménagé comme une sorte de camp de concentration flottant, le *Capitaine Paul-Lemerle*. Je pars sans joie. J'eusse mille fois préféré demeurer si c'était possible: mais avant que surviennent les événements libérateurs, j'ai quatre-vingt-dix-neuf chances pour une de périr dans quelque sordide captivité. Cette Europe, avec ses Russies fusillées, ses Allemagnes piétinées, ses pays envahis, sa France effondrée, comme on y tient! Nous ne partons que pour revenir…

Nous sommes quarante camarades à bord, sur trois cents réfugiés, les autres ne songeant pour la plupart qu'à fuir, apolitiques et beaucoup réactionnaires. Plein Atlantique, après les côtes du Sahara, les étoiles tanguent sur nos têtes. Nous nous réunissons entre la cheminée et les chaloupes sur le pont supérieur. Nous pouvons dresser quelques bilans. Nous avons des nouvelles récentes, de celles que la presse ne publie pas, d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne, d'Italie. Nous voyons grandir l'échec dangereux de la collaboration Hitler-Staline. Nous avons été les témoins de l'échec de la victoire nazie et de la contre-révolution nazifiée en France. Nous avons vu naître autour de nous des mentalités nouvelles, un nouveau désir de combattre, une conscience obscure mais forte des vastes changements nécessaires. Dans les eaux espagnoles, les pêcheurs, du bord de leurs petits voiliers, nous ont fait le salut du poing levé. Au port de Casablanca, des amis sont venus me voir et me dire que l'on vit dans l'attente…

Qu'ai-je à dire d'essentiel à ces quarante têtes rassemblées dans l'ombre entre ciel et mer, mêlées aux étoiles? J'aperçois ceci, mais ceci est tout à fait essentiel. Que nous ne sommes pas tellement des vaincus. Nous ne sommes vaincus que dans l'immédiat. Nous avons apporté dans les luttes sociales un certain maximum de conscience et de volonté de

beaucoup supérieur à nos propres forces… Nous avons tous quantité d'erreurs et de fautes derrière nous parce que la démarche de toute pensée créatrice ne saurait être que vacillante et trébuchante… Cette réserve faite, qui appelle les examens de conscience, nous avons eu étonnamment raison. Nous avons souvent vu clair, avec nos petits journaux de rien du tout, là où les hommes d'État pataugeaient dans la sottise bouffonne et catastrophique. Nous avons entrevu les solutions humaines à l'histoire en marche. Et nous avons su vaincre, il ne faut jamais l'oublier. Les Russes et les Espagnols parmi nous savent ce que c'est que de prendre le monde en main, faire marcher les chemins de fer et les usines, défendre les villes bombardées, établir des plans de production, traiter selon leurs mérites les puissants misérables de la veille. Aucune prédestination ne fait de nous du gibier de camps de concentration – et les tortionnaires des pénitenciers, nous savons très bien comment on les colle au mur! Cette expérience ne sera pas perdue. Des millions d'hommes qui ne pouvaient pas nous entendre la refont après nous. Il y a des armées entières dans les camps de concentration, il y a des peuples entiers dans les geôles, sous la terreur. Vaincus, oui, mais avec des âmes fortes, nous sommes en pleine attente.

L'hémisphère occidental nous ouvre des paysages inouïs. Ruissellement de soleil sur toutes choses. À l'avant du bateau, de petits poissons volants azurés, pareils à des libellules, jaillissent de la mer. Les montagnes vertes de la Martinique sont couvertes de richesses éclatantes. Tout au bord de la mer aux couleurs d'arc-en-ciel montent les cocotiers. Et nous trouvons là un camp de concentration de plus, torride, sans eau potable, gardé par de grands enfants noirs, administré par des gendarmes qui sont des filous. Quelques-uns, des fonctionnaires de Vichy, sont nazifiés à fond… Apprenons l'économie politique des Antilles! Quelques familles richissimes de grands rhumiers et de grands sucriers possèdent cette île et elles y maintiennent un esclavage modéré. Ça durera ce que ça durera: peut-être assez longtemps encore, car il y a là le problème des peuples enfants.

Nous nous sentons bizarrement libres à Ciudad Trujillo, République dominicaine, petite capitale proprette, modestement illuminée, pleine de drapeaux, de jeunes filles élancées qui ont tous les visages concevables d'Eurafrique, et de réfugiés espagnols fraternels dont on se demande de quoi ils peuvent bien vivre. Tout à coup, dans ce lourd ciel tropical se répercute longuement le coup de tonnerre d'une nouvelle guerre, la pire, la décisive, celle que l'Empire nazi déclare au peuple russe… Les Noirs, émus, s'attroupent devant les placards des journaux. Ils se sentent donc, eux aussi, sans le savoir, citoyens d'une Internationale invisible? Je connais trop le système russe pour ne pas m'attendre à des désastres. Ainsi tout ce qui a été construit au prix de tant de sacrifices et d'iniquités va s'écrouler sous les canons nazis! Que le massacre de la génération révolutionnaire qui formait les cadres les plus instruits du pays soviétique nous doive maintenant coûter une effroyable invasion, je n'en puis douter. Il m'est impossible, pendant des semaines, de penser à autre chose qu'au cauchemar qui s'abat sur la Russie. J'écris hâtivement des articles et un livre. Je devine que pendant ces jours mêmes on fusille dans les prisons de Russie les derniers de mes camarades – parce qu'ils ont été trop clairvoyants et parce qu'ils pourraient bientôt devenir trop influents. (J'ai appris depuis que je devinais juste.) Je travaille à peu près sans documentation, sous la chaleur tropicale, dans l'inquiétude du sort de ma compagne restée en France et qui continue sa difficile bataille des visas… J'écris:

«Ceux d'entre ces hommes – les persécutés de l'Opposition – qui survivent, s'ils pouvaient se battre aujourd'hui pour le peuple russe, pour les usines que le peuple russe a construites

avec sa sueur et son sang, pour les vieux drapeaux rouges des partisans de l'Oural et des prolétaires de Petrograd […] ces hommes, enchaînés depuis plus de dix ans, se battraient avec un consentement total. Et sorti des mêmes prisons, celui qui écrit ces lignes se battrait comme eux. Car le salut du peuple russe et de son œuvre révolutionnaire est aujourd'hui essentiel au salut du monde.»

L'infériorité de la Russie, demeurée, malgré les immenses réalisations de l'industrialisation, un grand pays agricole, vis-à-vis de l'Allemagne industrielle, lui vaudra des souffrances sans nom, pendant des années, mais «avec la Russie les victoires faciles sont finies, finis les massacres unilatéraux comme celui de Rotterdam; les massacreurs paient aussi; finies les conquêtes qui rapportent tout de suite, on entre dans la misère […], fini, l'espoir d'une paix prochaine, puisqu'on ne sait vraiment plus où l'on pourra cesser de combattre. Autant de causes d'usure matérielle et morale». «L'Empire nazi est stoppé[156].» Je prévois la guerre des partisans, acharnée, sans cesse renaissante, les hivers russes invincibles. J'annonce, en juillet 1941, que «Stalingrad, point stratégique vital, sera attaqué et défendu avec acharnement»; que le Japon s'abstiendra probablement d'attaquer Vladivostok, à moins que «la puissance soviétique ne se désagrège dans son ensemble […], mais dans la défaite même, nous la croyons plus près d'un redressement que d'une désagrégation véritable…»

Deux années de guerre n'ont pas donné de démentis à cet ouvrage publié en septembre 1941 à Mexico (*Hitler contra Stalin*). Dans la seconde partie, j'anticipais sur l'avenir en démontrant, comme infiniment probable, le «resurgissement» de la démocratie russe étouffée par le totalitarisme. Un si grand peuple ne peut pas mourir et ne peut pas non plus survivre à de telles épreuves sans renaître à la liberté, abolir enfin la terreur, poser les grandes questions des responsabilités politiques.

Et je continue avec quelques incidents mon voyage vers le Mexique. Les articles que j'ai publiés à Ciudad Trujillo ont éveillé l'attention du noyau communiste de cette ville, certainement lié à de plus fortes organisations d'Amérique. Il pleut autour de moi de sordides dénonciations – une fois de plus… Des policiers haïtiens considèrent nos papiers avec une sorte d'horreur. Venant d'Europe? De France-Vichy? Par la Martinique? Réfugiés? Politiques? Apatrides? Et pourtant russes? Avec un titre de voyage mexicain? Écrivain français néanmoins? Avec un pseudonyme plus connu que le nom? Un écrivain et un peintre[157]? Ainsi l'un prend des notes et l'autre des croquis? Bien que nous ayons un visa haïtien régulier, vérifié la veille au consulat, bien que nous ne demandions qu'à attendre le départ de l'avion du lendemain, bien que nous ayons une lettre personnelle pour le fils du président de la République (malheureusement absent), les policiers haïtiens entrent en transe, nous empoignent et il nous faut tout notre sang-froid pour n'être pas assommés sur place, à l'aérodrome. Ils ne retrouvent un peu de calme que pour sourire poliment au monsieur phalangiste qui passe avec un joli passeport dûment visé par les consuls de Franco. Des perquisitions de bagages et des enquêtes s'ensuivent en République dominicaine et à Cuba. Mais où il n'y a rien, la plus noire calomnie perd ses droits. Tout s'éclaircit en quelques jours.

Beauté de La Havane, sa joie charnelle nourrie d'électricité – après nos pauvres villes noires d'Europe… Rencontres d'amis inconnus. Sensation grisante d'un pays libre. Nous arrivons à La Havane pendant que commence la bataille de Leningrad, hantés par les images visuelles de là-bas…

L'avion enseigne une nouvelle vision du monde d'une ampleur lyrique telle qu'un art renouvelé, poésie et peinture, en devrait naître[158]. Mais cette civilisation à demi faillie en a fait une machine à tuer. N'en usent pour le voyage que des riches, morts à tout enthousiasme. Nous les voyons somnoler dans les confortables fauteuils du Douglas pendant que nous survolons la mer des Caraïbes, les terres orageuses du Yucatan puis les hauts plateaux du Mexique, couverts de lourds nuages transpercés de lumière. Massive, rose et carrée, la pyramide du Soleil de Teotihuacan se détache tout à coup sur des plaines rocailleuses… Le premier visage que j'aperçois à l'aérodrome de Mexico est celui d'un ami espagnol, un visage à lunettes, concentré, énergique et sec: Julián Gorkin[159]. Quand il était dans les prisons d'Espagne, nous avons lutté dix-huit mois pour lui sauver la vie. Maintenant, d'autres camarades comme lui, à New York et à Mexico, viennent de lutter quatorze mois pour m'assurer ce voyage, cette évasion. Sans eux, j'étais presque irrémissiblement perdu. Destin privilégié, c'est la deuxième fois en six ans que ce miracle rationnel de la solidarité s'accomplit pour moi. Nous nous tenons ainsi, d'un bout du monde à l'autre, peu nombreux, mais sûrs les uns des autres.

Dans les rues de Mexico, j'éprouve la sensation singulière de n'être plus hors du droit. N'être plus l'homme traqué, en sursis d'internement ou de disparition… «Méfiez-vous, me dit-on seulement, de certains revolvers…» Cela va de soi. J'ai trop vécu pour ne vivre que dans l'immédiat. Les lumières accueillantes de Mexico se surimpriment pour moi sur le paysage de villes lointaines, inquiètes et dévastées, plongées dans le black-out, et j'y vois cheminer les hommes les plus traqués du monde que j'ai laissés derrière moi. Je sais que tous ne doivent pas partir, que le devoir de ceux qui peuvent rester est de rester (et ce devoir simple, ils l'accomplissent très bien, n'en doutez pas), je sais que certains doivent périr, la statistique l'exige. Mais il en est aussi qui ne peuvent pas rester sans périr et qui sont précieux pour l'Europe de demain, par leur expérience, leur fermeté, leur idéalisme, leur savoir… Si les cadres du vieux socialisme européen et des jeunes démocraties assassinées ne sont pas sauvés, les révolutions inévitables seront dirigées par d'ex-nazis, d'ex-fascistes, d'ex-totalitaires communistes, des aventuriers sans idées et sans humanisme, des hommes de bonne volonté désorientés… Un simple calcul politique s'imposerait ici. Pourquoi donc les portes des Amériques s'entrouvrent-elles si difficilement pour accueillir quelques-uns de ces combattants[k]?

---

[a] Entre crochets: barré à l'encre sans indication.

[b] La première version, citée ici pour son intérêt psychologique et idéologique, disait: «Le seul problème que la Russie révolutionnaire des années 1917-1923 n'ait jamais su poser est celui de la liberté, la seule déclaration qu'il fallait faire à nouveau et qu'elle n'ait pas faite est celle des droits de l'homme. Rien ne se fera d'humainement grand à l'avenir sans résoudre ou tenter fortement de résoudre ce problème. J'exposai ces idées dans un article publié à Paris ("Puissances et limites du marxisme") et à New York (dans *Partisan Review*, "Marxism of our Time"). Le Vieux, usant des clichés habituels, ne voulut y voir qu'une "manifestation de démoralisation petite-bourgeoise…" Déplorablement informé par ses adeptes, il écrivit contre moi un long essai polémique – en m'imputant un article qui n'était pas de moi et ne correspondait en rien à ma pensée maintes fois exprimée. Les publications trotskistes refusèrent de publier mes rectifications. Je retrouvais chez les persécutés les mêmes mœurs que chez les persécuteurs. Il y a une logique naturelle de la contagion par le combat; la Révolution russe continua ainsi malgré elle certaines traditions du despotisme qu'elle venait d'abattre; le trotskisme faisait preuve d'une mentalité symétrique à celle du stalinisme, contre lequel il s'était dressé et qui le broyait… J'en étais navré, car je tiens que la force acharnée de quelques hommes peut rompre néanmoins avec les traditions étouffantes, résister aux funestes contagions. C'est dur, c'est difficile, mais il faut que ce soit possible. Je m'abstins de toute polémique. Notre

mouvement d'opposition, en Russie, n'avait pas été trotskiste, car nous n'entendions pas l'attacher à une personnalité, étant précisément en rébellion contre le culte du Chef. Le Vieux n'était pour nous que l'un de nos plus grands camarades, un aîné dont on discutait librement les idées.»

[c] Passage barré à l'encre verte, sans indication.

[d] Erreur de Serge, mal informé: Daniel Guérin partit en Norvège, chargé d'une mission par une organisation liée au mouvement socialiste international[120].

[e] Passage barré à l'encre verte, sans indication.

[f] Passage barré à l'encre verte, sans indication.

[g] Passage barré à l'encre verte, sans indication.

[h] Passage barré à l'encre verte, sans indication.

[i] Serge avait écrit: «le de Gaullisme».

[j] Serge avait écrit: «des de Gaullistes».

[k] Note de Serge: «Ici se placerait un chapitre nouveau de dix à quinze pages: Mexique, la fin de Trotski. L'émigration socialiste européenne et son combat contre le PC totalitaire. La dissolution du Komintern et le communisme en Amérique latine. / Je laisse sans y rien changer le chapitre final "Pleine attente", mais *je compte le récrire dans le même esprit.*»

CHAPITRE 10

PLEINE ATTENTE

J'arrête ces souvenirs au seuil du Mexique[1]. La vie continue: la lutte continue. Je me rends compte que j'ai écrit de façon trop cursive et trop concentrée; j'avais trop d'expériences à noter. Je regrette d'avoir omis bien des portraits, bien des détails, faute de place, en ne cherchant à donner que le caractéristique et l'essentiel. J'ai travaillé dans d'assez mauvaises conditions, exactement appropriées à la nature de ce livre: vivant difficilement, entouré d'obscures menaces, sans savoir quand et où l'ouvrage pourra être publié[2] – mais aussi avec la conviction qu'il aura un jour sa pleine utilité. J'ai pu commettre sur quelques points secondaires des erreurs de mémoire; je n'ai dit que la vérité et je l'ai dite aussi complète que possible.

On s'est aperçu que je n'éprouve que peu d'intérêt à parler de moi-même. Il m'est malaisé de dissocier la personne des ensembles sociaux, des idées et des activités auxquelles elle participe, qui importent plus qu'elle et lui confèrent une valeur. Je ne me sens nullement individualiste; plutôt «personnaliste[3]» en ce sens que la personne humaine m'apparaît comme une très haute valeur, mais intégrée à la société et à l'histoire. L'expérience et la pensée d'un homme n'ont de signification digne d'être retenue qu'en ce sens. Que l'on ne voie pourtant là aucun désir d'effacement; il faut, j'en suis convaincu, être soi-même simplement, pleinement, sans abdication comme sans désir de diminuer autrui. En définitive, rien ne nous appartient en propre, si ce n'est notre bonne volonté à participer à la vie commune.

J'ai passé dix années, sur un peu plus de cinquante, en diverses captivités, généralement dures. Elles m'ont enseigné ce qu'il y a de vérité dans l'aphorisme paradoxal de Nietzsche: «Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort[4]...» Je n'ai jamais eu de biens, presque jamais vécu en sécurité. J'ai perdu plusieurs fois tout ce à quoi je tenais, matériellement: des livres, des papiers et des reliques personnelles. À Bruxelles, à Paris, à Barcelone, à Berlin, à Leningrad, à la frontière de l'URSS, à Paris encore, j'ai presque tout laissé derrière moi – ou tout m'a été enlevé. Cela m'a rendu indifférent aux choses matérielles sans me décourager de rien.

Mes dispositions m'ont toujours porté au travail intellectuel. Peu de satisfactions me paraissent aussi grandes que celles de comprendre et d'exprimer[5]. C'est probablement à mes livres que je tiens le plus, mais j'ai produit beaucoup moins que je ne l'eusse voulu, hâtivement, sans pouvoir me relire, en combattant. Mes livres ont eu un sort singulier. Dans ma première patrie, la Russie, et précisément parce que j'entendais la servir sans mensonge, ils ont été interdits, tous, avant même d'être publiés[6]; et la police politique m'a confisqué les manuscrits de plusieurs ouvrages achevés, fruits de plusieurs années de travail: entre autres, le roman[7] dans lequel je pensais avoir le mieux exprimé la grandeur de la révolution. Par contre, mon *Histoire des débuts de la Révolution*[8], publiée à Paris et à Madrid, est du nombre des trois ou quatre travaux honnêtes et relativement complets sur une époque dont on a détruit les documents, falsifié jusqu'aux mémoires et fusillé les témoins... Mes livres ont trouvé bon accueil en France[9] et en Espagne; on les a détruits en Espagne et j'ignore ce qu'ils

sont devenus en France[10]. Aux États-Unis, à deux exceptions près, les éditeurs conservateurs les ont considérés comme trop révolutionnaires et les éditeurs de gauche comme trop antitotalitaires, c'est-à-dire trop durs envers le régime stalinien. Un roman que j'ai écrit sur les routes du monde, avec la seule passion de faire vivre des hommes sur lesquels jusqu'ici on n'a presque rien dit (*L'affaire Toulaév*[11]), ne peut pas encore paraître pour cette double raison. Bien qu'on en ait généralement reconnu la qualité, mes livres ont eu la vie aussi difficile que moi-même. J'ai constaté que l'écrivain ne peut *exister*, dans les sociétés modernes en décomposition, qu'en s'adaptant à des intérêts qui limitent forcément ses horizons et mutilent sa sincérité.

J'ai constaté, en survivant par hasard à trois générations d'hommes vaillants – même dans l'erreur – auxquels je fus profondément lié et dont la mémoire me reste chère, une autre quasi-impossibilité de vivre quand on se donne entièrement à une cause que l'on croit juste, en d'autres termes quand on se refuse à dissocier la pensée de l'activité quotidienne. Les jeunes révoltés français et belges de mes vingt ans ont tous succombé[12]; mes camarades syndicalistes de Barcelone 1917 ont presque tous été massacrés[13]; mes camarades et mes amis de la Révolution russe ont vraisemblablement tous péri – sans exception, sauf miracle… Tous furent courageux, tous se cherchèrent une règle de vie plus haute et plus juste que celle de la soumission à l'ordre bourgeois; à l'exception, peut-être, de quelques jeunes désespérés broyés avant de s'être formé une conscience claire, tous participèrent à des mouvements progressistes. J'avoue que le sentiment d'avoir tant de morts derrière moi, et dont beaucoup valaient mieux que moi par l'énergie, les capacités, la formation historique, m'a souvent accablé; et que ce sentiment m'a été la source d'un certain courage auquel il conviendrait peut-être de donner un autre nom.

Exilé politique de naissance, j'ai connu les avantages réels et les lourds inconvénients du déracinement. Il élargit la vision du monde et la connaissance des hommes; il dissipe les brouillards des conformismes et des particularismes étouffants; il préserve d'une suffisance patriotique qui n'est en vérité que médiocre contentement de soi-même; mais il constitue dans la lutte pour l'existence un handicap plus que sérieux. J'ai vu naître la grande catégorie des «apatrides», c'est-à-dire des hommes auxquels les tyrannies refusent jusqu'à la nationalité. Quant au droit de vivre, la situation des apatrides, qui sont en réalité les hommes le plus attachés à leurs patries et à la patrie humaine, ne se peut comparer qu'à celle de l'homme «sans aveu» du Moyen Âge qui, n'ayant ni maître ni suzerain, n'avait ni droit ni défense, et dont le seul nom est devenu une sorte d'insulte. Par esprit conservateur, en un temps où rien ne peut plus être conservé sans changement, et aussi par esprit d'inertie juridique, la plupart des États modernes se sont rendus complices de la persécution de ces défenseurs de la liberté. Maintenant que nous sommes en train de devenir des millions, cela va peut-être changer… Je ne déplore pas, pour ma part, de porter cette tonne de plomb sur la nuque, m'étant senti à la fois Russe et Français, Européen et Eurasien, étranger nulle part – malgré les lois –, mais reconnaissant partout, dans la diversité des sites et des gens, l'unité de la terre et des hommes. Sur la terre mexicaine même, si profondément originale avec sa sécheresse volcanique, j'ai retrouvé des paysages de Russie et d'Espagne; et l'Indio[14] m'est apparu comme le frère des laboureurs de l'Asie centrale.

L'intelligentsia russe m'avait de bonne heure inculqué que le sens même de la vie consiste à participer consciemment à l'accomplissement de l'Histoire. Plus j'y pense et plus cela me paraît profondément vrai. Cela veut dire se prononcer activement contre tout ce qui diminue

les hommes et participer à toutes les luttes qui tendent à les libérer et à les grandir. Que cette participation soit inévitablement entachée d'erreurs n'en amoindrit pas l'impératif catégorique; l'erreur est pire de ne vivre que pour soi, selon des traditions toutes entachées d'inhumanité. Cette conviction m'a fait, comme à un certain nombre d'autres, une destinée assez exceptionnelle; mais nous étions, nous sommes bien dans la ligne du développement historique, on le voit maintenant que, pour une époque entière, des millions de destinées vont suivre les chemins où nous avons marché les premiers. En Europe, en Asie, en Amérique, des générations entières se déracinent, s'engagent à fond dans les luttes collectives, font l'apprentissage de la violence et du grand risque, font l'expérience des captivités, constatent que l'égoïsme du «chacun pour soi» est bien périmé, que l'enrichissement personnel n'est pas le but de la vie, que les conservatismes d'hier ne mènent qu'aux catastrophes, éprouvent le besoin d'une nouvelle prise de conscience pour la réorganisation du monde.

Je me reconnais le mérite d'avoir vu clair en quelques circonstances importantes. La chose, en soi, n'a rien de difficile et pourtant elle est peu commune. Je ne crois pas que ce soit question d'intelligence élevée ou déliée, mais plutôt de bon sens, de bonne volonté et d'un certain courage à surmonter l'influence du milieu et une inclination naturelle à fermer les yeux sur les faits, inclination qui résulte de notre intérêt immédiat et de la crainte que nous inspirent les problèmes. «Ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité, disait un essayiste français[15], c'est qu'on la trouve…» On la trouve et on n'est plus libre ni de suivre la pente de son entourage ni d'accepter les clichés courants. J'ai discerné tout de suite dans la Révolution russe les germes de maux profonds tels que l'intolérance et le penchant à la persécution des dissidents. Ils provenaient d'un sentiment absolu de possession de la vérité enté sur la rigidité doctrinale. Il aboutissait au mépris de l'homme différent, de ses arguments, de ses façons d'être. Un des plus grands problèmes que chacun de nous ait à résoudre pratiquement, c'est certainement celui de l'accord à réaliser entre l'intransigeance qui résulte de convictions fermes, le maintien de l'esprit critique envers ces mêmes convictions et le respect de la conviction différente[16]. Dans le combat, c'est le problème de la plus grande efficacité pratique et du respect de l'homme en l'ennemi; celui de la guerre sans haine, en un mot. La Révolution russe, quoique dirigée par des hommes probes et intelligents, ne le résolut pas; les masses avaient reçu du despotisme une formation trop funeste dont se ressentaient les dirigeants eux-mêmes. Je ne méconnais pas, en portant ce jugement, la puissance des facteurs économiques-historiques; ils conditionnent largement l'action, ils n'en déterminent pas toute la qualité. Là intervient le facteur humain.

Maintes fois, je me suis senti au bord d'une conclusion pessimiste sur la fonction de la pensée (de l'intelligence) dans la société. J'ai sans cesse constaté, depuis un quart de siècle, c'est-à-dire depuis la stabilisation de la Révolution russe un peu avant 1920, une tendance générale à la répression de la pensée clairvoyante. J'étais trop jeune auparavant pour juger bien de ce qu'il en était dans la société européenne antérieure à la Première Guerre mondiale; mais j'ai l'impression que la pensée la plus audacieuse y rencontrait meilleur accueil, y trouvant par conséquent plus de possibilités de vivre. Je ne mets en doute, après y avoir beaucoup réfléchi, ni l'esprit scientifique du marxisme ni son apport à la fois rationnel et idéaliste à la conscience moderne; mais je ne peux m'empêcher de considérer comme un véritable malheur le fait qu'une orthodoxie marxiste se soit emparée, dans un grand pays en voie de transformation sociale, de l'appareil du pouvoir. Quelle que soit la valeur scientifique

d'une doctrine, du moment qu'elle devient gouvernementale les intérêts de l'État ne lui permettent plus l'investigation désintéressée; et son assurance scientifique même la conduit d'abord à s'imposer dans l'éducation, puis à se soustraire à la critique par les méthodes de la pensée dirigée, qui est davantage la pensée étouffée. Les rapports entre l'erreur et la connaissance juste sont encore trop obscurs pour que l'on puisse prétendre les régler d'autorité; sans doute faut-il aux hommes de longs cheminements à travers les hypothèses, les erreurs et les essais de l'imagination pour arriver à en dégager des connaissances plus exactes, en partie provisoires: car il y a peu d'exactitudes définitives. C'est dire que la liberté de la pensée me semble une des valeurs les plus essentielles.

C'est aussi l'une des plus combattues. J'ai partout, sans cesse, rencontré la peur de la pensée, le refoulement de la pensée, comme un sourd désir tout à fait général de fuir ou de réprimer ce ferment d'inquiétude. Au temps de la dictature du prolétariat, quand les affiches rouges proclamaient que «le règne des travailleurs n'aura pas de fin», le premier venu n'admettait pas que l'on mît en doute la pérennité d'un régime qui était évidemment d'exception et de combat. Nos grands marxistes russes, nourris de sciences, n'admettaient pas que l'on mît en doute la conception dialectique de la nature – qui n'est pourtant qu'une hypothèse, et désormais difficile à soutenir. Les leaders de l'Internationale communiste considéraient comme une défaillance morale ou comme un crime le moindre doute sur l'avenir triomphal de cette organisation. Plus tard, au sein de l'Opposition, si saine dans ses aspirations, Trotski ne voulut tolérer aucun point de vue différent du sien. Et que dire des autres milieux, soumis aux courants d'hystérie collective, à l'aveuglement intéressé, à l'inertie traditionnelle? J'ai failli me faire écharper en 1918 par des ouvriers français, mes camarades de travail, parce que je défendais la Révolution russe au moment des pourparlers de paix de Brest-Litovsk. J'ai failli me faire écharper par les mêmes ouvriers, vingt ans plus tard, parce que je dénonçais le totalitarisme né de cette révolution. J'ai vu les intellectuels de gauche, dans les rédactions de revues et de journaux dignes d'estime, refuser de publier la vérité – certaine, et qu'ils ne contestaient du reste pas; mais ils en souffraient, ils préféraient l'ignorer, elle était en contradiction avec leurs intérêts moraux et matériels (les uns ne vont généralement pas sans les autres). J'ai constaté en politique l'étonnante impuissance de la prévision juste qui fait boycotter, maudire ou persécuter celui qui la formule. Le rôle de l'intelligence critique m'est apparu comme périlleux, et à peu près inutile… C'est la conclusion la plus décourageante à laquelle je me sois senti porté. Je me garde bien de la proposer; je mets ce sentiment au compte de ma propre faiblesse et je persiste à considérer la pensée critique et clairvoyante comme une nécessité absolue, comme un impératif catégorique auquel on ne se soustrait pas sans se diminuer et sans faire tort à la collectivité et aussi comme la source de hautes satisfactions… De meilleures époques viendront, peut-être sont-elles proches. Il s'agit de tenir et de maintenir jusque-là.

Le participant et le témoin des événements de notre époque est amené à conclure contre la fatalité historique. S'il est évident que les plus grandes lignes de l'histoire en marche résultent de facteurs qui nous dépassent, que nous ne pouvons pas dominer, dont nous ne prenons conscience qu'imparfaitement et fragmentairement, il est non moins évident que le caractère des faits historiques (et leur orientation même dans certains cas) dépend assez largement de la capacité des hommes. Le Comité central du Parti bolchevik, réuni en décembre 1918 pour étudier les moyens de combattre les entreprises de la contre-révolution à l'intérieur, avait à choisir consciemment les armes qu'il donnerait au nouveau

régime. Il *pouvait* instituer des tribunaux révolutionnaires publics (en admettant le huis clos dans des cas précis), y admettre la défense, y ordonner la rigueur. Il *préféra* créer la Tchéka, c'est-à-dire une Inquisition à procédure secrète, en supprimant la défense et le contrôle de l'opinion publique. Ce faisant, il suivit probablement la pente du moindre effort; il suivit aussi des impulsions psychologiques que l'on comprend si l'on connaît l'histoire de Russie, mais qui n'ont rien à voir avec la conscience socialiste. Pouvait-on, en 1926-1927, prévoir en Russie les difficultés résultant de la faiblesse de l'industrie et du rétablissement de la production agricole? Nous les prévoyions; et il était possible d'y remédier à temps dans quelque mesure; mais les hommes de gouvernement préférèrent encore une fois suivre la pente du moindre effort, qui est aussi celle de la moindre clairvoyance, mais donne l'illusion de différer les crises graves comme les malades pusillanimes diffèrent une opération chirurgicale. Les difficultés dont on ne voulut pas prendre conscience s'aggravèrent, provoquèrent une sorte de panique, c'est-à-dire d'obscurcissement de la raison, et obligèrent à des solutions de violence affreusement inhumaines et onéreuses, celles de la collectivisation totale et de l'industrialisation totalitaire. J'ai conclu dans *Destin d'une révolution* (1937)[17]: «La bureaucratie elle-même pouvait, semble-t-il, sans grande peine avoir une politique moins désastreuse si elle avait fait preuve de plus de culture générale et d'esprit socialiste. Son engouement pour les méthodes administratives et militaires, joint à un penchant à la panique dans les moments critiques, diminua ses moyens réels. Dans les régimes despotiques, trop de choses dépendent du tyran…»; et: «Tout ce qui a été fait en URSS eût été beaucoup mieux fait par une démocratie soviétique…»

Le caractère du tyran donne par la suite une impulsion catastrophique aux luttes politiques. Les procès d'imposture et de sang furent décidés par le Bureau politique, qui en dicta les sentences et commanda l'exécution de ces sentences. C'est dire qu'une dizaine de personnes, tout au plus, délibérant à tête reposée sur la question de savoir s'il fallait ou non massacrer les milliers de citoyens pénétrés d'un esprit d'opposition, pouvant décider de la privation de droits politiques et de l'emprisonnement de ces adversaires, se prononcèrent pour l'emploi des moyens les plus cruels et les plus démoralisants. En une autre circonstance d'incalculable signification, le même Bureau politique ayant à choisir entre la collaboration avec Hitler et la collaboration avec les puissances démocratiques, les deux solutions impliquant de grands risques de guerre et d'invasion, adopta la solution qui écartait le péril le plus immédiat en accroissant le péril à quelques mois ou années d'échéance, comme la preuve en est faite. En tout ceci, l'intelligence et le caractère des hommes jouent un rôle capital; et l'observation s'impose que leur intelligence rationnelle de même que leur moralité – définie par le sentiment humain et la fidélité à des principes représentant des intérêts généraux supérieurs – sont en défaut.

Je n'emprunte ces exemples qu'à des faits – et à des hommes – que je connais bien. On peut sans doute en dire autant du crime le plus atroce et le plus funeste de notre temps: l'extermination des Juifs[18] par les nazis en Europe occupée. Nul ne peut en mesurer aujourd'hui les conséquences politiques, sociales, psychologiques. C'est la notion même de l'humain, acquise en des milliers d'années de civilisation, qui est mise en question. L'âme de l'homme en sera marquée; il a suffi pour cela d'un décret délibéré par quelques personnes. La machinerie totalitaire fonctionne ensuite comme une usine à laquelle un ingénieur vient, en tournant une manette, de donner le courant.

Il faut conclure à l'absence de fatalité, au pouvoir énorme de l'homme, à la responsabilité personnelle. Ce n'est pas une conclusion pessimiste. Mais c'est la condamnation des systèmes qui concentrent entre quelques mains un pouvoir affolant, déterminent une sélection à rebours, suppriment le contrôle – même imparfait – du pouvoir par l'homme moyen, paralysent la conscience publique.

Les hommes de ma génération – nés vers 1890 –, surtout les Européens, n'échappent pas à la sensation d'avoir vécu sur une frontière, à la fin d'un monde, au commencement d'un autre monde. Le tournant d'un siècle à l'autre a été vertigineux. Je me souviens de mon émerveillement d'enfant à voir passer dans la rue les premières «voitures sans chevaux». L'automobile naissait. J'ai été crieur de journaux pendant le premier circuit d'aviation organisé en France[19]; ce devait être en 1909. L'exploit de Blériot[20] traversant la Manche en avion déchaînait l'enthousiasme. J'ai connu l'éclairage des demeures au pétrole, puis au gaz, l'électricité ne pénétrant encore que dans les intérieurs riches. J'ai guetté le passage dans la rue de l'allumeur de réverbères, magique personnage… Les illustrés de ces temps lointains étaient pleins d'images de rois et d'empereurs: l'empereur de Russie, l'empereur d'*Allemagne*, l'empereur d'Autriche-Hongrie, l'impératrice de Chine, le sultan de la Sublime Porte[21]… Sur l'écran des premiers cinémas, des régimes défilaient très vite, d'un pas saccadé, et ces images animées étaient stupéfiantes. On parlait aussi des rayons X qui permettaient de voir à travers le corps humain!

Les découvertes de l'énergétique troublèrent mes quinze ans. Un vulgarisateur, traitant de la désagrégation de l'atome, écrivait: «Rien ne se crée, tout se perd[22]…» J'interrogeai anxieusement mon père, positiviste spencérien. Il me répondit en souriant: «Comment veux-tu que ce soit vrai dans le temps infini? Tout se serait évanoui depuis des milliards d'années…» Je fus rassuré; le livre de Mach[23] sur l'énergie devint mon livre de chevet. La solide notion de matière était bouleversée; la guerre détruisit la notion de la stabilité du monde. Les empires s'écroulaient comme châteaux de cartes, les empereurs n'étaient plus tout à coup que de pauvres bougres en fuite et même fusillables. Le billet de banque, ce talisman, devenait un drôle de chiffon de papier – et nous étions tous millionnaires, mais le million ne valait pas une boîte d'allumettes[24]. La relativité enseignait une nouvelle conception – déroutante – du temps et de l'espace.

J'ai vu l'Europe changer plusieurs fois de visage. J'ai connu l'Europe pléthorique, optimiste, libérale et sordidement dominée par l'argent, d'avant la Première Guerre mondiale. Nous allions vers nos vingt ans de jeunes ouvriers idéalistes et nous étions enragés et désespérés, par moments, à cause du Mur: on ne voyait rien au-delà d'un monde bourgeois éternel, inique et content de lui-même.

Les canons tonnèrent et ce fut l'Europe en guerre, en proie à des hystéries contraires, saignant de toutes ses veines et pourtant assez confortablement installée au milieu des tueries. L'arrière faisait de bonnes affaires, ce monde était solide tout de même! Paris sinistre le soir, mais presque allègre le jour, Barcelone pleine d'oiseaux, de danseuses et d'anarchos, les trains bondés de durs soldats qui n'en pouvaient plus… On glissait vers des maelströms sans le savoir.

L'Europe des révolutions naquit tout à coup à Petrograd. Nos soldats rouges chassaient devant eux par toutes les Russies et les Sibéries les bandes des généraux. Les insurrections et les exécutions sommaires se suivaient en Europe centrale. Dans les pays victorieux régnait la tranquille, la stupide assurance des gens qui recommençaient les bonnes affaires. «Ça se

tassera, vous verrez!» Les entreprises, les chancelleries, les gouvernements, les gazettes, la Société des Nations[25], tout cela fournissait à beaucoup d'hommes compétents d'excellentes nourritures terrestres et des nourritures spirituelles moins excellentes, mais qu'il était de mauvais goût de discuter. «Bon temps» de l'après-guerre, paix des vainqueurs… Nous voyions s'élargir les crevasses du sol; et comme nous en parlions, nous passions pour des visionnaires.

Une Europe totalitaire grandissait cependant derrière nous. Là, nous étions aveugles. Révolutionnaires, voulant créer une société nouvelle, «la plus vaste démocratie des travailleurs», nous avions de nos mains, sans nous en rendre compte, construit la plus terrifiante machine étatique qui se puisse concevoir, et quand nous nous en apercevions avec révolte, cette machine, dirigée par nos frères et nos camarades, se retournait contre nous et nous écrasait. Muée en un despotisme implacable, la Révolution russe n'attirait plus les masses d'Allemagne à bout de ressources et de nerfs. Le nazisme s'installait en imitant le marxisme qu'il exécrait. L'Europe se couvrait de camps de concentration, brûlait ou mettait au pilon les livres, traitait la pensée par le rouleau compresseur, répandait, par tous ses haut-parleurs, des mensonges délirants…

Survint un réveil d'espérances confuses; l'Europe des Fronts populaires et des Procès de Moscou parut convalescente aux moments mêmes où elle fut condamnée. Il devenait de plus en plus difficile de distinguer entre la révolution et la réaction, entre la fausse démocratie fascisante et le fascisme inavoué, entre la guerre civile masquée et le régime démocratique, entre la guerre civile et la guerre des États, entre l'intervention et la non-intervention, entre les totalitarismes opposés, alliés, camouflés, entre les plus criminelles impostures et la simple vérité. La confusion naissait de l'impuissance des hommes engagés sur la pente des cataclysmes, et la confusion accroissait à son tour leur impuissance.

L'époque des grands écroulements suivit… Aucune valeur humaine ne semblait devoir subsister, sauf celle des énormes machines à faire la guerre pour établir l'esclavage.

Nous voici sortis du cauchemar de la guerre sans que la paix soit faite, sans que l'homme se sente délivré, sans même que les grandes espérances de la fin de la Première Guerre mondiale aient eu une velléité de réveil. Nous nous sentons pris entre la puissance agressive et écrasante d'un totalitarisme engendré par une révolution socialiste victorieuse et les routines d'une vieille société engagée malgré elle dans des transformations dont elle refuse de prendre conscience. Ici et là, l'homme primordial, barbare et borné, avide et menteur travaille contre l'homme meilleur. Il reste que nous sommes entrés, il y a une trentaine d'années, avec des découvertes qui accroissent prodigieusement la puissance technique de l'homme – sans accroître proportionnellement sa conscience – dans un cycle de transformation du monde. Nous y sommes entrés captifs de systèmes sociaux usés au point d'en devenir inviables. Formés eux-mêmes par un monde dépassé, les plus clairvoyants et les mieux intentionnés des militants de ma génération se sont souvent révélés, dans les tourmentes, plus qu'à demi aveugles. Aucune doctrine n'a résisté au choc. Rien d'étonnant à cela. Tant vaut l'homme et tant vaut la doctrine, tant vaut le monde et tant vaut l'homme. Ce n'est pourtant pas un cercle vicieux. De grandes lignes d'événements en cours d'accomplissement se dégagent du chaos. Ce ne sont plus les révolutionnaires qui font l'immense révolution mondiale, ce sont des despotismes insensés qui l'ont déclenchée en se suicidant. C'est la technique industrielle et scientifique du monde moderne qui rompt brutalement avec le passé et met les peuples de continents entiers devant la nécessité de

recommencer la vie sur des bases nouvelles. Que ces bases doivent être, ne peuvent être que d'organisation rationnelle, de justice sociale, de respect de la personne humaine, de liberté, c'est là pour moi une évidence qui s'impose peu à peu à travers l'inhumanité même du temps présent. L'avenir m'apparaît, quels que soient les nuages sur l'horizon, plein de possibilités plus vastes que celles que nous entrevîmes par le passé. La passion, l'expérience amère, les fautes de la génération combattante à laquelle j'appartiens peuvent en éclairer quelque peu les voies. À cette condition unique, devenue un impératif catégorique: de ne jamais renoncer à défendre l'homme contre les systèmes qui planifient l'anéantissement de l'individu[a].

Mexico, 1942-février 1943
[ajouts et correctifs en 1945-1946]

---

[a] Variante de la conclusion: «Que ces bases doivent être de justice sociale, d'organisation rationnelle, de respect de la personne, de liberté, c'est là, pour moi, une évidence éclatante qui s'impose peu à peu à travers l'inhumanité du temps présent. L'avenir m'apparaît plein de possibilités plus grandes que celles que nous entrevîmes par le passé. Puissent la passion, l'expérience et les fautes mêmes de ma génération combattante en éclairer quelque peu les chemins!» (Première version, Le Seuil, 1951, p. 416.)

APPENDICE

MA RUPTURE AVEC TROTSKI[1]

Fin juillet 1936, un délégué du Bureau pour la IVe Internationale constitué aux États-Unis, Muste[2], vint me voir à Bruxelles et me proposa de la part de Léon Davidovitch d'entrer par cooptation dans ce Bureau. J'acceptai. Muste était un ex-pasteur, maigre, sec, grisonnant, d'aspect très puritain. (Par la suite, frappé par les Procès de Moscou, il quitta le mouvement et revint, me dit-on, à son Église.)

Vers ce moment, j'eus avec LD une correspondance au sujet des anarchistes espagnols[3] que Léon Sedov disait «destinés à poignarder la révolution». Je pensais qu'ils joueraient un rôle capital dans la guerre civile et je conseillai à LD et à la IVe Internationale, de publier une déclaration de sympathie envers eux, dans laquelle les marxistes-révolutionnaires se seraient engagés à combattre pour la liberté. LD me donna raison, me promit que cela se ferait, mais rien ne fut fait dans ce sens.

En janvier 1937, j'assistai à Amsterdam[4] à une conférence internationale de la IVe. La conférence se tint chez Sneevliet, qui habitait l'Overtoom et avait sous les toits une confortable salle de réunions. Déjà les trotskistes dirigeaient tout leur feu contre le POUM. Je pris la parole pour justifier la participation du POUM au gouvernement de la Généralité de Catalogne[5], par la nécessité de contrôler et d'influencer le pouvoir de l'intérieur et de faciliter l'armement des masses. Avec Vereeken[6] et Sneevliet, je proposai une motion de solidarité avec le POUM, qui se terminait en invitant les militants espagnols à maintenir l'unité de leur parti. Contre ces lignes s'élevèrent Pierre Naville, Gérard Rosenthal et Rudolf Klement[7]; il devint évident que, tout en adressant des compliments diplomatiques au POUM, ils en organisaient la scission. Deux Anglais venus à Amsterdam me disaient que le mouvement de la IVe comptait moins d'une centaine de membres en Angleterre – et divisés en deux organisations rivales, comme en France.

Je revins d'Amsterdam désolé: l'impression d'un mouvement de secte, dirigé par des manœuvres d'en haut, atteint de toutes les dépravations mentales contre lesquelles nous avions lutté en Russie: autoritarisme, fractionnisme, intrigues, manœuvres, étroitesse d'esprit, intolérance. Sneevliet et son parti en avaient assez, trouvant l'atmosphère irrespirable; c'étaient des Hollandais prolétaires probes et pesants, habitués à des mœurs fraternelles. Vereeken, qui adorait le Vieux, me disait: «Je ne te donne pas six mois pour te brouiller avec lui. Il ne supporte aucune objection.»

Nos désaccords se multipliaient, mais le Vieux, dans ses lettres, se montrait très affectueux – et je l'admirais infiniment. Quand, à propos des grèves de juin 1936[8], il écrivit: «La Révolution française est commencée», je lui répondis: «Du tout, c'est tout juste le relèvement de la classe ouvrière française qui commence…» Je lui conseillai de ne pas intervenir comme il le faisait constamment dans les affaires intérieures des moindres groupes et de se borner à ses grands travaux intellectuels. Finalement, je lui écrivis:

«On ne peut pas fonder une Internationale sans parti… On ne peut fonder aucun parti sur d'aussi mauvaises mœurs politiques et avec un langage idéologique russe que personne ne comprend[9]…» Il me répondit: «Vous êtes un ennemi qui désirerait être traité en ami[10]…»

Le mouvement «bolchevik-léniniste[11]» français embrassant quelques dizaines de militants et quelques centaines au plus de sympathisants employait dans ses publications un sabir inintelligible; il était divisé en deux minuscules «partis», le Parti ouvrier internationaliste (Rous, Naville, Rosenthal) et le Parti communiste international (Molinier, Frank) qui employaient le plus clair de leurs forces et de leur temps à intriguer l'un contre l'autre et à se dénigrer dans des livres entiers. Je leur reprochai amèrement de gaspiller ainsi leurs ressources alors qu'aucune propagande n'était faite pour nos emprisonnés de Russie. Je refusai d'entendre quoi que ce fût sur leurs basses zizanies, en disant à Rous: «Si j'étais membre de l'un de vos deux groupes, cette ambiance m'en ferait tout de suite démissionner. Vous êtes des sectaires malades[12].» […] Ces sordides discordes, auxquelles se mêlait LD, empoisonnaient tellement l'atmosphère qu'elles rendirent impossibles des enquêtes sérieuses sur la mort de Léon Sedov et l'assassinat de Klement. Aux obsèques de Sedov, deux groupuscules vinrent avec des drapeaux différents, en affectant de ne pas avoir de contact entre eux.

Je m'écartai complètement, dès 1937, de ce «mouvement» et j'écrivis à Sneevliet: «Ce n'est pas un commencement, c'est une fin…» Mais je m'abstins de toute controverse[13] et m'efforçai de rendre aux militants et à LD tous les services que je pouvais. […] Le grand et beau mouvement auquel nous avions donné tant de vies en Russie dégénérait ainsi à l'étranger, dans l'impuissance et le sectarisme. Je continuais à traduire les livres du Vieux, *La révolution trahie*, *Les crimes de Staline, Leur morale et la nôtre*[14], et à le défendre, je demeurais aux yeux du grand public l'écrivain «trotskiste» le plus connu – tandis que les «bolcheviks-léninistes» me discréditaient de leur mieux. J'étais devenu pour eux un «intellectuel petit-bourgeois» dont il fallait «utiliser l'influence» et la «douteuse sympathie». Le sentiment de possession de la vérité, l'intolérance et l'agressivité dépourvue de sens critique de *Leur morale* m'indignèrent, bien qu'il y ait à la fin de cet essai de belles et bonnes pages. Je le dis à des trotskistes, qui l'écrivirent au Vieux, et cela me valut tout de suite de vives attaques. Le plus triste était qu'elles fussent toujours insultantes et toujours fondées sur des données inexactes. Il eût été si simple de constater: Nous sommes en grand désaccord sur tels ou tels points – mais le Vieux et ses partisans étaient devenus tout à fait incapables de tenir un si droit langage. L'affolante ambiance de persécution dans laquelle ils vivaient – comme moi – les rendait enclins au délire de persécution et à l'exercice de la persécution.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES[a]

1880

Naissance à Bruxelles, le 30 décembre 1890, de Victor Napoléon Lvovitch Kibaltchitch, fils de Lev Ivanovitch Kibaltchitch, né à Kiev, et de Vera Mikhaïlovna Poderevskaïa, née à Nijni Novgorod, tôt émigrés politiques. Père sympathisant de la Narodnaïa Volia, positiviste spencérien, passionné de géologie et de sciences naturelles. Mère socialiste.

Enfance: Belgique et Angleterre, caractérisée par la pauvreté, la malnutrition, la précarité professionnelle des parents et leur mésentente.

1893

13 avril – Naissance de son frère Raoul-Albert.

1902

Mort de Raoul-Albert, âgé de 9 ans et sous-alimenté.

1901-1904

Études (surtout sciences naturelles, histoire, géographie) sous la direction incohérente mais ardente du père. Travaux personnels incessants: musées, bibliothèques, pas d'écoles (sauf, en 1904-1905: un an dans un institut Laurent à Scheut près de Bruxelles). Instruction littéraire assez forte avec la mère: Shakespeare, Molière, Lermontov, Tchekhov.

1905

Séparation des parents. Vit seul. Apprenti photographe (dix heures par jour). Sensible à Gustave Hervé et à son journal *La Guerre sociale*. Membre de la Jeune Garde socialiste d'Ixelles et bientôt son secrétaire. Intense activité militante. Vif antimilitarisme dans les rues. Collabore au *Conscrit*.

1906

Première conférence sur la Révolution russe, après l'attentat de la villa de Stolypine (le 25 août). Formation d'une gauche antiparlementaire hervéiste dans la fédération bruxelloise des Jeunes Gardes socialistes. Délégué au Congrès de Nivelles, puis à celui extraordinaire du Parti ouvrier belge contre l'annexion du Congo. Mot d'ordre: «Le Congo aux Congolais!» Quitte le congrès puis le parti pour fonder avec des anarchistes et des syndicalistes le Groupe révolutionnaire de Bruxelles (GRB). Y viennent Émile Chapelier, G. Thonaz, Gassy, Marin. Noyau de jeunes composé de: Jean De Boë, Raymond Callemin, Luce Courbe, V. Kibaltchitch.

1907-1909

Commence des études de droit à l'Université nouvelle (cours d'Edmond Picard, de Georges Eekhoud, de Guillaume de Greef), bientôt abandonnées sous l'influence de l'*Appel aux jeunes gens* de Kropotkine, pour militer. Vie très difficile: successivement dessinateur-technicien (guère qualifié) dans une firme de chauffage central, dessinateur chez un architecte, photographe d'occasion, apprenti-typographe à la colonie libertaire de Boisfort. Collabore au *Communiste* (anarchiste), aux *Temps nouveaux*, à *La Guerre sociale*, au *Bulletin de*

l'Internationale anarchiste. (Il y déclare privilégier l'écrit: «C'est l'arme la plus facile, et certainement une de celles qui portent le mieux.») Milite au GRB et au groupe anarchiste russe de Bruxelles. Manifestations, bagarres, perquisitions, arrestations, etc. Lié avec l'anarchiste russe Sokolov-Hartenstein (bientôt arrêté et jugé).

Juin 1909 – Campagne de défense autour du procès d'Hartenstein (*Le Révolté*, *Le Libertaire*). Témoigne à décharge le 16 au tribunal de Gand.
Quitte la Belgique peu après. Séjours et travail à Lille, Armentières (photographe), Fives (mines).
À Paris à la fin de l'été. Collabore à *l'anarchie*, organe individualiste (septembre 1909-septembre 1912; pseudonymes: Le Rétif, Ralph, Yor, Le Masque). Participe aux causeries populaires créées par Albert Libertad. Participe de plus en plus à la tendance anarchiste-individualiste (influence d'Ibsen, Strindberg, Stirner, etc.). Doctrine: la révolution étant problématique, il faut être un «en-dehors», en état de révolution permanente, n'avoir foi qu'en soi; à l'individu de se transformer lui-même et de lutter sans cesse pour la transformation sociale. Ne partage pas l'optique «scientifique» de Paraf-Javal.

1910

De juin 1910 à janvier 1912 – Quelque 40 conférences ou causeries.

Collabore à *L'Ère nouvelle* d'E. Armand.
Septembre – Crée La Libre Recherche, «groupe d'études libres du Quartier Latin» ou «Cercle d'études sociologiques du Quartier Latin», au siège de La Lutèce sociale, 16, rue Grégoire-de-Tours. Y viennent: Edouard Ferrand (Ferral), dernier disciple de Mecislas Golberg, Marius Ricquier, Pierre Germain. Camaraderies: Gabriel-Tristan Franconi, Émile Janvion, Miguel Almereyda, Mauricius, E. Armand, André Lorulot. Se sépare toutefois des deux derniers en affirmant la nécessité de *participer* à la lutte sociale.

1911

Juillet 1911-janvier 1912 – Succède à Lorulot pour animer avec Rirette Maîtrejean *l'anarchie* – hebdomadaire et communauté de travail (typographie) en camaraderie. D'abord à Romainville, puis à Belleville. Lutte contre diverses tendances dites «scientifiques»: l'égoïsme conscient, l'illégalisme économique (dérive vers le banditisme). Raymond Callemin, de Boë, Carrouy, René Valet – tous plus ou moins liés à Jules Bonnot – s'opposent à lui: rupture. D'où, le 21 septembre 1911, dans *Contre la faim*, ce constat: «hors de la recherche des causes du mal, tout est puéril».

21 décembre 1911 – Début de l'affaire de la Bande à Bonnot: rue Ordener, Caby, encaisseur de banque, est révolvérisé et dévalisé.
1911-1913 – Traductions de Michel Artzybachev pour le compte de Jacques Povolozky qui les signe.

1912

4, 18, 25 janvier et 1er février – Publie dans *l'anarchie* trois articles incendiaires (signés «Le Rétif» et «Ralph») soutenant les «bandits», mais non leur action.

D'où le 31 janvier – Perquisition au siège de *l'anarchie*. On y trouve deux revolvers déposés là, à l'insu du Rétif. Interrogé par Louis-François Jouin, sous-chef de la Sûreté, lui seul est

arrêté et inculpé de recel. Incarcéré à la Santé, 14e division cellule 32, puis 10e division cellule 20. Treize mois de cellule.
27 février – Arrestation de Jean de Boë et d'Eugène Dieudonné.
26 mars – Arrestation de Soudy.

29 mars – Le Rétif, refusant de «coopérer», est de ce fait inculpé d'association de malfaiteurs.

3 avril – Arrestation de Carouy.
7 avril – Arrestation de Callemin.
24 avril – Jouin tué par Bonnot à Ivry.
28 avril – Mort de Bonnot et de Dubois assiégés et dynamités à Choisy-le-Roi.
14 mai – Mort d'Octave Garnier et de René Valet assiégés et dynamités à Nogent-sur-Marne.
1912-1913 – Textes dans *Les Réfractaires*, d'E. Armand.

1913

3-27 février – Procès. Accusé (avec Rirette Maîtrejean) d'être le «cerveau» de la bande. En fait, comme il l'écrivit ensuite à E. Armand (le 12 février 1917), il eut à répondre du triple crime d'être étranger, anarchiste, et de ne pas vouloir devenir un mouchard. Et d'être pertinent et impertinent dans sa défense. Témoins à décharge: Pierre Martin, Jacques Povolozky, Séverine. Verdict: cinq ans de réclusion et cinq ans d'interdiction de séjour. Rirette Maîtrejean est acquittée.

1912-1917 – À la Santé, puis à la maison de force de Melun. Système Auburn: isolement cellulaire la nuit, dix heures de travail forcé le jour (imprimerie: compositeur, puis correcteur). Études permises: langues vivantes, questions religieuses. Illicites: déterminisme scientifique, Taine, Spencer. Constitution d'un petit groupe anarchiste (Laheurte, Roblot, Michel). Séjour à l'infirmerie tous les huit à dix mois. Acheminement du courrier «assuré» par Sacha Toubine.

1915-1917

4 août 1915 – Mariage avec Rirette Maîtrejean (afin de bénéficier du droit de visite).

29 mai 1916 – Frappé d'un arrêté d'expulsion.
1916-1917 – Textes dans *Pendant* et *Par-delà la mêlée*, d'E. Armand.

1917

31 janvier – «Libéré» sans aucune remise de peine. Douze jours à Paris. Expulsé.

13 février – Part à Barcelone. Typographe. Collabore à *Tierra y Libertad* (adopte le pseudonyme de «Victor-Serge», puis «Victor Serge», y publie un *Essai critique sur Nietzsche*) et à *Solidaridad Obrera*. Idéologie: l'anarchisme doit être et individualiste (être soi-même un homme nouveau) et révolutionnaire (devoir et nécessité de participer à la lutte de classes). Se lie d'amitié avec Salvador Seguí.
Juillet – Participe à la préparation de l'insurrection du 19. Arrêté, relâché. Échec. Obtient du consul de Russie une feuille de route de mobilisé pour la Russie. Retour clandestin à Paris. N'obtient pas d'être engagé dans les troupes russes combattant en France. Travail à la typographie Rirachovsky.
1er octobre – Arrêté pour infraction à l'arrêté d'expulsion et d'interdiction de séjour.

6 octobre 1917-31 mars 1918 – Interné d'abord à Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne), puis, du 1er avril 1918 au 3 janvier 1919, au camp de Précigné (Sarthe).
Internement administratif: considéré comme indésirable, défaitiste, bolchevisant. Conditions de vie très éprouvantes: malnutrition, brutalités, manque d'hygiène, surnombre, mortalité élevée. Assassinat d'un ami en cours d'évasion. Études, lutte et solidarité. Membre du Groupe révolutionnaire Russe-Juif (Paul Fouchs, Nachtigal, André Brodé, Dimitri Barakov, Charles Robin, Kovalski) formé en majorité d'anarchistes et nettement bolchevisant. Fait un cours sur la Révolution russe. Agitation et propagande incessantes. Dénonce par lettres la répression. Textes dans *La Mêlée*, de Pierre Chardon, en 1918-1919, annonçant dans ses «Lettres d'un emmuré», ses espoirs dans la Russie nouvelle.

1919

26 janvier – «Échangé» dans le cadre d'un accord franco-russe, embarque à Dunkerque pour Petrograd via la Finlande. Rencontre sur le bateau la famille Roussakov (dont Liouba qui va devenir sa femme). Petrograd. Moscou. Petrograd.

Janvier-avril – Publication dans *Le Libertaire* de «L'esprit révolutionnaire russe».
Avril – Création des éditions de l'Internationale communiste qu'il coanime, collabore à *L'Internationale communiste*. Homme-orchestre: journaliste, traducteur, secrétaire, typo, etc. Vive amitié avec Vladimir-Ossipovitch Lichtenstadt-Mazine tué le 16 octobre. Travaille au secrétariat de Zinoviev. Rencontre alors le groupe français: Pierre Pascal (bientôt son beau-frère), Jacques Sadoul, Marcel Body, Maurice Parijanine, puis Henri Guilbeaux. Pendant les offensives de Youdenitch, mobilisé au IIe rayon, puis rattaché à l'état-major de la Place, service civil.
Mai – Adhère au Parti communiste russe. Évolution «longue et difficile» de l'anarchisme au marxisme (déchirement interne considéré par ses adversaires comme un «double jeu»). D'où, en 1920-1921, des polémiques avec d'ex-camarades (E. Armand, Mauricius, etc.) et avec *Le Libertaire* qui publie un an plus tard (le 7 novembre 1920) une lettre du 6 octobre 1919. Il y déclare: «Anti-autoritaire, je le suis *aussi*, *autant que toujours*, *irréductiblement*», mais «le temps n'est plus où l'on pouvait se croire un anarchiste parce qu'on était végétarien».

1920

Travaille au commissariat des Affaires étrangères. Traduit *Terrorisme et communisme* de Trotski, *Notre maître Lénine* de Grigori Zinoviev.

15 juin – Naissance de son fils Vladimir Aleksandr, à Petrograd.
Assiste aux IIe et IIIe Congrès de l'Internationale communiste. Y fait la connaissance de Jacques Mesnil, Magdeleine Marx (plus tard Paz), de Francesco Ghezzi, de Lucien Laurat, d'Alfred Rosmer, de Boris Souvarine, revoit Mauricius.
Articles signés «Victor Serge», «R. Albert» (ou «R.A.»), «V. Lvovitch» (ou «V.L.») dans *La Vie ouvrière* (juin 1920-août 1926), *L'Humanité* (novembre 1920-mai 1927), le *Bulletin communiste* (janvier 1921-mai 1925), *Clarté* (février 1922-janvier 1928), *La Lutte de classes* (février-juin 1928).
1920-1921 – Polémiques avec des anarchistes français (*Le Libertaire* surtout).

1921

Nommé chef du département de la propagande en Europe centrale, se rend à Berlin à la fin de l'année pour revenir en 1922 (collaborateur de Litvinov au commissariat à l'Instruction publique). Publie *Pendant la guerre civile. Petrograd, mai-juin 1919* et *Les anarchistes et la Révolution russe*.

1923-1924

Traduit *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* de Lénine.

Séjourne à Berlin, puis à Vienne. Multiples tâches pour le Komintern: surtout celle d'assurer l'édition française de *La Correspondance internationale* (*Inprekorr*); collabore à *Die Rote Fahne* (le drapeau rouge). Publie «à chaud» ses *Notes d'Allemagne* signées «R. Albert».
Publie *La ville en danger. Petrograd, l'An 2 de la Révolution*.

1925

Traduit *Lénine* de Trotski.

Juillet – Signe avec le groupe *Clarté* et Henry Poulaille l'*Appel aux travailleurs intellectuels* («Oui ou non, condamnez-vous la guerre [au Maroc]?») lancé par Henri Barbusse.
Publie *Lénine-1917* et *Les coulisses d'une Sûreté générale*. *Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur* [*doit savoir de*] *la répression*.
Fin 1925 – «Invité» à rentrer à Leningrad par suite d'un différend avec Béla Kun. Devient citoyen soviétique. Se lie aux milieux oppositionnels. Commence avec Pierre Pascal et Marcel Body, pour l'Institut Lénine, la traduction des œuvres complètes de Lénine.

1926

Traduit *Où va l'Angleterre?* et *Europe et Amérique* de Trotski, *Contre le courant* de Lénine et Zinoviev.

1927

14 février – Divorce prononcé à la demande d'Anna Estorge (Rirette Maîtrejean).

Mars-décembre – Observe, analyse «à chaud» la question chinoise, dénonçant dans *Clarté* puis dans *La Lutte de classes* l'orientation de l'Internationale communiste (stalinienne) et du Parti communiste chinois (à elle inféodé). Remet en cause la théorie du «bloc des quatre classes» élaborée par Staline (et privant ainsi le Parti communiste chinois de toute autonomie). Collabore à l'organe oppositionnel *Contre le courant* (animé par Magdeleine et Maurice Paz).
11 septembre – Rencontre Barbusse à Moscou.
Novembre – Christian Racovski (alors ambassadeur à Paris) l'aide à faire venir à Moscou, pour le Xe anniversaire de la Révolution, Pierre Naville et Gérard Rosenthal. Leur fait rencontrer ceux de l'Opposition de gauche: Trotski, Preobrajenski, Zinoviev, Radek.
Rencontre Panaït Istrati et Nikos Kazantzaki. Amitié durable avec le premier.

1928

Mi-janvier – Exclu du parti pour activités fractionnelles (trotskistes).

23 avril – Première arrestation. Détenu 36 jours (dont 25 au secret) à la prison de la Chpalernaïa de Leningrad, puis libéré.
Première mobilisation en France en sa faveur, notamment une pétition émanant d'une vingtaine de membres du Comité de défense des victimes du fascisme et de la terreur blanche. Dès lors: situation de plus en plus précaire.
Est surveillé (courrier ouvert ou égaré). Nécessité de travaux «alimentaires»: traductions (dont *Le ciment*, de Fedor Gladkov), articles de vulgarisation, etc.
3 novembre – Réponse, dans *Monde* (d'H. Barbusse) à l'*Enquête sur la littérature prolétarienne*.

1929

Écrit *Soviets 1929* à la demande de Paraït Istrati. Traduit le *Précis d'économie politique* de Iosif Lapidus et Konstantin Ostrovitianov.

1929-1930 – Écrit *Les hommes dans la prison* et *Naissance de notre force*.

1930

Premiers troubles de sa femme Liouba.

Traduit la première partie des *Mémoires d'une révolutionnaire* de Vera Figner.
1930-1931 – Écrit *Ville conquise*.

1931

Septembre-octobre – Rédige *Mer blanche*.

1932

Mars – Signe avec Magdeleine Paz, Henry Poulaille, Christian Plisnier, etc. le manifeste des «écrivains prolétariens» (*Bulletin des Écrivains prolétariens*, mars 1932-janvier 1933).

Avril – Paraît à Paris *Littérature et révolution*.
Août-septembre – Paraît à Paris *Mer blanche*.
16 octobre – Adresse une lettre au Comité central exécutif des Soviets pour obtenir l'autorisation d'émigrer. Refus non motivé, daté du 31 décembre 1932, mais reçu le 16 janvier 1933.
Nouveau soutien d'une cinquantaine de personnalités françaises dont Georges Duhamel, Léon Werth, Marcel Martinet, Charles Vildrac, Luc Durtain, Victor Margueritte, Firmin Gémier, Paul Signac, Frans Masereel, Jean-Richard Bloch, etc.
Travaux «alimentaires»: traduction d'*Hydrocentrale* (de Mariette Chaguinian), de *Terres défrichées* (Livre I, de Mikhaïl Cholokhov).

1933

1er février – Lettre-testament adressée à Magdeleine et Maurice Paz, Clara et Jacques Mesnil, Marcel Martinet, Henry Poulaille et Marcel Hasfeld.

8 mars – À nouveau arrêté, mis au secret, condamné par simple mesure administrative – sans procès –, à trois ans de déportation, à Orenbourg, dans l'Oural. Le même jour: arrivée à Paris de Pierre Pascal et de sa femme Jenny (Roussakova).

Comité pour le rapatriement de Victor Serge constitué à l'initiative de Magdeleine Paz, avec Marcel Martinet, Jacques Mesnil, Henry Poulaille, Georges Duhamel, Charles Vildrac, Georges Pioch.
Mars-juillet – Amis et camarades multiplient démarches et manifestes.
8 avril – Première arrestation d'Anita, sa jeune belle-sœur.
13 mai – Anita Roussakova condamnée à deux mois de prison.
Toute sa belle-famille est, de ce fait, persécutée: privée de travail, de logement, etc.

1934

14 janvier – Mort de son beau-père, Alexandre Roussakov, épuisé par les épreuves.

17 août-1er septembre – Congrès des écrivains soviétiques à Moscou, avec participation d'Aragon, Paul Nizan, Vladimir Pozner, André Malraux, Jean-Richard Bloch (qui rencontre Anita Roussakova, lui remet de l'argent, mais se contente des réponses «officielles» et ne demande surtout pas à rencontrer Victor Serge).
Mi-septembre – Liouba internée dans un hôpital psychiatrique à Leningrad.

1935

28 février – Naissance de sa fille Jeannine.

22 juin-juillet – Séjour de Romain Rolland – escorté de sa (récente) épouse, la singulière Maria Koudachéva tenue par Trotski pour une agente du Guépéou.
28 juin – Entretien avec Staline: Serge évoqué, Staline d'accord pour son départ d'URSS.
Fin octobre – Charles Plisnier, appuyé par Émile Vandervelde et Georges Duhamel, fait une demande de visa pour la Belgique. Blocages administratifs, mais grâce à Vandervelde un permis de séjour (avec des conditions très strictes) de trois ans est accordé en Belgique.

1936

11 février – Anita Roussakova arrêtée et interrogée sans relâche.
10 avril – Condamnée à cinq ans d'exil à Viatka.
12 avril – Départ d'Orenbourg.
16 avril – Expulsé d'URSS sans ses manuscrits et correspondances.
17 au soir – Arrivée à Bruxelles. Accueilli par les Lazarévitch.
Avril-mai – *Esprit* (d'Emmanuel Mounier, devenu un ami) publie *L'impasse Saint-Barnabé*, puis deux «lettres ouvertes»: l'une à Magdeleine Paz, l'autre à André Gide, la situation en URSS y est évoquée.
Grandes difficultés à pouvoir travailler dans la presse. Ne peut s'exprimer que dans *La Wallonie* (Liège, 201 articles de juin 1936 à mai 1940), *La Flèche* (Paris, de septembre 1936 à octobre 1937), *La révolution prolétarienne* (Paris, de juin 1936 à août 1940), *Les Humbles* (Paris).
30 août – Longue lettre à son ami Andrès Nin (*La Batalla*) prônant l'alliance entre anarchistes et marxistes.
Fin 1936 – Devient correspondant de *La Batalla*.

1937

Janvier – Assiste chez son ami Henk Sneevliet, principal leader du Parti social-démocrate de Hollande (RSAP) de Hollande, à une réunion du Mouvement pour la IVe Internationale. Tous deux écœurés du sectarisme trotskiste.

Parution de *De Lénine à Staline* (numéro spécial du *Crapouillot*).
23-30 janvier – Deuxième Procès de Moscou: condamnation et exécution de Piatakov, Radek, etc. Articles pour l'analyser et le dénoncer dans *La Wallonie* et *La Révolution prolétarienne*.
2 et 14 février – Attaqué et diffamé par Jacques Sadoul (*L'Humanité*), puis par la presse stalinienne internationale, pour avoir analysé et dénoncé ce deuxième procès.
3 février – Parution de *Destin d'une révolution*.
Avril – «Méditation sur l'anarchie» (*Esprit*).
Mi-mai – Autorisé à s'installer en France (banlieue parisienne au Pré-Saint-Gervais, 1, place Séverine).
Anime avec Narcis Molins i Fábregas et Bartomeu Costa-Amic le Comité de défense de la Révolution espagnole: y collaborent Magdeleine Paz, Henry Poulaille, Marceau Pivert, Victor Margueritte, etc.
Juillet – Admis avec difficulté au Syndicat des correcteurs (avec travail très épisodique).
Septembre – Dénonce avec éclat l'assassinat de son ami Andrès Nin et le silence fait par le IIe Congrès international des écrivains antifascistes (Barcelone, Valence, Madrid, Paris) à ce sujet.
Novembre – Parution de *Les crimes de Staline* (*La Révolution trahie*, t. 2). Polémiques successives avec Trotski (et ses thuriféraires).

1938

Janvier – «La pensée anarchiste» (*Le Crapouillot*).

2-13 mars – Troisième Procès de Moscou: Boukharine, Rykov, etc., condamnés et exécutés. Articles pour l'analyser et le dénoncer.
1938-avril 1940 – Conférences à l'École socialiste SFIO «consacrées à la rénovation de la pensée socialiste, à son actualisation, à sa mise au diapason de notre époque» (Lucien Laurat).

1939

20 mars – Paraît, traduit par lui, *Leur morale et la nôtre* de Trotski qui, mal informé, lui impute – sans preuves – le «Prière d'insérer» anonyme.

Mars-août – Polémiques avec Trotski et ses disciples sectaires (dont Jean Rous). Rédige, de ce fait, un texte (20 p.) sur l'essai de Trotski.
Commence de front un roman sur Leningrad (inachevé), des souvenirs (*Les années noires*). Travaille à une *Histoire de l'anarchisme*.
Rupture avec Maurice Wullens (revue *Les Humbles*) pour son accueil de textes favorables au nazisme.
Collabore à *L'Émancipation paysanne* d'Henri Pitaud.
25 septembre – Parution de *S'il est minuit dans le siècle*.
Octobre-février 1940 – Seize articles dans *L'Intransigeant* sur le pacte germano-soviétique, etc. De ce fait, le Quai d'Orsay le consulte.

1940

10 juin – Quitte Paris confiant à des amis belges et français des manuscrits et affaires personnelles – que certains détruisirent –, laissant Liouba en maison de santé, sa fille à des amis sûrs. Accompagné de Vlady, Narcis Molins i Fábregas et de Laurette Séjourné, sa nouvelle compagne rencontrée en 1937.

Juillet-août – Sur les routes de l'exode, aidé par Henri Pitaud et des militants de *L'École émancipée*.
Septembre 1940-mars 1941 – Séjourne à Marseille, d'abord en banlieue (villa Air-Bel), puis dans un petit hôtel du centre-ville, la cohabitation avec les Breton ne pouvant qu'être source de tension. Travaille à *L'affaire Toulaév*, écrit des poèmes, s'épuise en démarches et correspondances.
3 décembre – Visite officielle du maréchal Pétain. la «communauté» de la villa Air-Bel est arrêtée, transférée au large à bord du paquebot *Sinaïa*. Des flics suspicieux lui demandant s'il est Juif, il répond: «Non, je n'ai pas l'honneur!»

1941

25 mars – Grâce à Varian Fry (assisté par Paul Schmierer, Daniel Bénédite, Jean Gemähling, Mary-Jane Gold) et à son Comité de secours américain aux intellectuels, aux démarches de Dwight et Nancy Macdonald et de Julián Gorkin aux États-Unis, s'embarque sur le *Capitaine Paul-Lemerle* avec Vlady, Narcis Molins i Fábregas (mais aussi André Breton, Claude Lévi-Strauss, les peintres André Masson et Victor Brauner, etc.). Comme ancien «communiste», jugé indésirable en Amérique (qui en accueillera pourtant ainsi que des fascistes et des nazis… jugés utiles), mais accueilli au Mexique grâce au président Lázaro Cárdenas.

Passe par la Martinique, Ciudad Trujillo (y commence *Esquisse d'un livre. Crise de la civilisation européenne*), Saint-Domingue (y écrit *L'empire nazi contre le peuple russe*) et La Havane.
Septembre – Arrive au Mexique, s'installe à Mexico.
Publie *Hitler contra Stalin. La fase decisiva de la guerra mundial* (*L'empire nazi contre le peuple russe*).

1942

Achève *L'affaire Toulaév* et la première version des *Mémoires*.

Mars – Sa fille Jeannine et Laurette Séjourné le rejoignent à Mexico.
Avril – Publie avec Julián Gorkin, Gustav Regler, Marceau Pivert, la brochure (*¡La GPU prépara un nuevo crimen¡* (*Dossier de la calomnie. Nous accusons le Guépéou*).
1942-1944 – Menaces de mort et dénonciations, contre lui, Gorkin, etc. En réponse adressent une *Lettre ouverte au Président de la République* qui reçoit aussi deux messages: l'un, signé par plus de 200 personnalités américaines (intellectuelles, politiques, syndicales), l'autre dû à une douzaine de députés et journalistes britanniques, exigeant que leur sécurité soit assurée.

1943

Se préoccupe du sort des réfugiés espagnols, italiens (*Lettre ouverte à Palmiro Togliatti*).

Avril – Dénonce publiquement, au Centre culturel ibéro-mexicain, l'assassinat des deux dirigeants socialistes polonais Victor Alter et Henryk Ehrlich réfugiés en URSS. Assaut de 200 communistes staliniens armés: Gorkin et Gironella blessés.
Collabore à *Mundo* (animée par Gironella) et à la Commission socialiste internationale.
1943-1944 – Rédige *Le séisme* (San Juan Parangaricutiro), puis *Les derniers temps* (1943-1945).

1944

Publie «Guerre de transformation sociale» (dans *Los Problemas del socialismo en nuestro tiempo*).

Octobre – Deux ruptures: avec Marceau Pivert; avec l'écrivain franco-polonais Jean Malaquais, très violente de part et d'autre. Le projet à quatre mains d'une *Vie de Trotsky* ne se réalise donc pas.

1945-1946

Compose les poèmes du recueil *Messages*.

Publie, en Amérique latine, dans *Hijo pródigo* (d'Octavio Paz), *Argentine libre* (Buenos Aires), *Bohemia* (Cuba), *Babel* (Santiago du Chili), *La Nación* et *Excélsior* (Mexico), *Lettres françaises* (de Roger Caillois, Buenos Aires). À New York, dans *Partisan Review*, *The New International*, *Politics*, *The New Leader*, *Modern World*, *The Call*. En Grande-Bretagne dans *Now*, *New Essays*, *Left*, *Plain Talk*, *Horizon*, etc. En France dans *Masses* et *Cahiers Spartacus*.
Publie à Paris *La tragédie des écrivains soviétiques*, *Le nouvel impérialisme russe*.
Correspond avec Jean-Daniel Martinet, René Lefeuvre, Emmanuel Mounier, Henry Poulaille, L. Roth, Antoine Borie, Léon Werth, etc.
Rédige *Les années sans pardon*.
1946 – Publie à Montréal *Les derniers temps*.
1946-1947 – Rédige – en collaboration avec Natalia Sedova – *Vie et mort de Léon Trotsky*.

1947

17 novembre – Mort brutale dans un taxi: il se rendait chez Vlady pour lui remettre son ultime poème, *Mains*.

Vlady ne pouvant assumer les frais de sépulture, Julián Gorkin s'en charge. Serge est enterré dans le cimetière français de Mexico comme sujet espagnol («les autorités» n'acceptant pas les *apatrides*…). En 1954, faute de concession perpétuelle, il est transféré dans une fosse commune. Anonyme. N'avait-il pas écrit un très beau poème (prémonitoire?): *Pourquoi écrire un nom*?

---

[a] Rédigés en intégrant des éléments de la «Notice biographique 1890-1928» rédigée par Serge lui-même et confiée à Pierre Pascal.

BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE DE VICTOR SERGE

ESSAIS HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

1.	*Contre la faim*, Paris, Éditions de *l'anarchie*, 1911, 10 p. Brochure à 5 centimes, texte signé du pseudonyme «Le Rétif», d'abord paru dans l'hebdomadaire *l'anarchie*, n° 337, 21 sept. 1911; suivi de celui de Mauricius: *Le rôle social des anarchistes*.
2.	*Essai sur Nietzsche*, Paris, Éditions de l'*Action*, 1920; *Essai critique sur Nietzsche*, traduit, présenté et annoté par Annick Stevens, dessins de Vlady, Montréal, Éditions de la rue Dorion, 2017, 148 p. Daté de 1917, adressé à Florent Fels et Marcel Sauvage, directeurs de la revue (alors anarchisante) *Action*. *Cahiers de philosophie et d'art*, pour être publié à 500 exemplaires aux éditions du même nom en 1920; le manuscrit fut égaré par l'imprimeur belge… Traduction espagnole (partielle) par son ami Costa Iscar dans *Tierra y Libertad*, Barcelone, n° 358-363, été 1917, parties 1, 2, 3 sous le titre: *Esbozo crítico sobre Nietzsche*; parties 4 et 5: *Juicio crítico sobre Nietzsche*.
3.	*Pendant la guerre civile. Petrograd, mai-juin 1919: impressions et réflexions*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, coll. «Les cahiers du travail», 1921, 40 p.; dans *Mémoires d'un révolutionnaires et autres écrits politiques, 1908-1947*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 2001, p. 103-127.
4.	*Les anarchistes et l'expérience de la Révolution russe*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, coll. «Les cahiers du travail», 1921, 48 p. Repris dans le recueil *Les anarchistes dans la Révolution russe* (établi par Alexandre Skirda), Paris, Tête de feuilles, 1973; puis dans *Mémoires d'un révolutionnaires et autres écrits politiques, 1908-1947*, *op. cit.*, p. 129-160.
5.	*À la mémoire de Raymond Lefebvre, Lepetit, Marcel Vergeat, morts pour la révolution dans les eaux de l'océan Arctique (Mourmansk) vers le 1er octobre 1920*, Petrograd, Éditions de l'Internationale communiste, brochure n° 65, 1921. Contributions de Léon Trotski, Georges Pioch, Amédée Dunois, Monmousseau (deux textes), Paul Vaillant-Couturier, Romain Rolland, Georges Duhamel, Madeleine Ker, Pierre Monatte, Marcel Vergeat (notice biographique), François Bertho, Alfred Rosmer, Jacques Sadoul, Angélique Balabanov, Victor Serge (deux textes; l'un signé «Victor-Serge»: «Les Trois en Russie», p. 82-98, daté «Petrograd, 6 décembre 1920», et l'autre signé «V.-S.»: «À leurs Compagnes», p. 104-105, daté «Petrograd, janvier 1921»), Robert Petit et Pierre Pascal, Hélène Brion, Alexandre Zinoviev.
6.	*La ville en danger. Petrograd, l'An 2 de la Révolution*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, 1924, 64 p. (signé «Victor-Serge»); dans *L'An 1 de la Révolution russe*, Marseille/ Montréal, Agone / Éditions de la rue Dorion, 2017. Reliquat du tirage inclus dans la revue d'Henry Poulaille *À contre-courant*, nos 4-5, octobre-novembre 1935.
7.	*Lénine 1917. La pensée et l'action de Lénine depuis son départ de Suisse jusqu'à la prise du pouvoir*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, coll. «Faits et documents», 1925,

	72 p.; Paris, René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus*, n° 8, 1937 (nouvelle édition augmentée d'une préface: «Vingt ans après»).
8.	*Les coulisses d'une Sûreté générale. Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur la répression*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, 1925, 126 p. (signé «Victor-Serge»); réédition partielle (non paginée), 1934, 24 p.: *Le problème de l'illégalité. Simples conseils au militant*; Paris, Maspero, «Petite collection Maspero», 1970, 1972, 1977, 116 p. Nouvelle édition sous le titre: *Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression* (l'édition augmentée et remaniée annoncée pour 1934 n'a pas paru), dans *Mémoires d'un révolutionnaires et autres écrits politiques, 1908-1947*, *op. cit.*, p. 217-289; texte revu, corrigé, établi et annoté par Jean Rière; préface d'Éric Hazan, postface de Francis Dupuis-Déri, postface et post-scriptum de Richard Greeman, Paris, La Découverte, 2009, coll. «Zones», 92 p.; et, presque identique, Montréal, Lux, 2009, 234 p.
9.	*Soviets 1929*, Paris, Rieder, 1929, 214 p. Tome 2 de la trilogie de Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme* (le nom de Victor Serge n'apparaît pas).
10.	*Vie des révolutionnaires*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, coll. «Faits et documents», 1930, 30 p.; puis dans *Mémoires d'un révolutionnaires et autres écrits politiques, 1908-1947*, *op. cit.*, p. 291-313.
11.	*L'An 1 de la Révolution russe. Les débuts de la dictature du prolétariat (1917-1918)*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, 1930, 472 p.; *El Año I de la Revolucion rusa*, Madrid, Editorial ZEVS, 1931; Paris, Éditions de Delphes, 1965, 512 p.; édition augmentée d'un avant-propos inédit (septembre 1938) du texte de «Trente ans après» (daté de juillet-août 1947, publié dans le n° 309 de novembre 1947 de *La Révolution prolétarienne*, sous le titre «Trente ans après la Révolution russe» et amputé toutefois du texte figurant p. 75 du n° 90), Paris, Maspero, «Petite collection Maspero», 1976; avec une préface de Wilebaldo Solano, Paris, La Découverte, coll. «Poche», 1997; suivi de *La ville en danger* et de «Trente ans après», introduction de Peter Sedgwick Marseille/Montréal, Agone / Éditions de la rue Dorion, 2017, 464 p./700 p. Annoncée dès 1938, la réédition chez Grasset en 1939 sous forme d'un livre de 472 p. ne parut pas.
12.	*Littérature et révolution*, Paris, Éditions de la Librairie Valois, coll. «Les Cahiers bleus», (par les soins d'Henry Poulaille); Paris, Maspero, «Petite collection Maspero», 1976 (édition augmentée par Jean Rière de deux textes publiés dans la revue *Clarté*, n° 72 du 1er mars 1925 et n° 22 du 3 novembre 1928).
13.	*Seize fusillés à Moscou. Où va la Révolution russe?*, préface de Magdeleine Paz, Paris, René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus*, n° 1, série nouvelle, octobre 1936, 76 p.; édition augmentée de *Lettres inédites de Russie, de Belgique, de Marseille, du Mexique*, René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus*, série B, n° 51, novembre-décembre 1972, janvier-février 1984, 176 p.
14.	*De Lénine à Staline*, numéro spécial de la revue *Le Crapouillot*, janvier 1937, 68 p.
15.	*Vingt-neuf fusillés et la fin de Iagoda*, numéro spécial de la revue *Lectures prolétariennes*, n° 3, avril 1937, 30 p.

16.	*Destin d'une révolution. URSS, 1917-1937*, Paris, Grasset, 1937, 328 p.; dans *Mémoires d'un révolutionnaires et autres écrits politiques, 1908-1947*, *op. cit.*, 2001, p. 315-493 avec, p. 487-493, une postface inédite, datée «juillet 1937».
17.	«Méditation sur l'anarchie» (18 p.), *Esprit*, n° 55, avril 1937 (première version d'une partie du premier chapitre des *Mémoires d'un révolutionnaire*).
18.	«Introduction» (37 p.), à l'ouvrage *Les syndicats soviétiques*, Paris, Pierre Tisné, coll. «Le travail et la vie», 1937.
19.	«La pensée anarchiste» (12 p.), numéro spécial du *Crapouillot* sur «L'anarchie», janvier 1938.
20.	«L'assassinat d'Ignace Reiss» (33 p.), dans *L'assassinat politique et l'URSS*, dossier par Victor Serge, Alfred Rosmer et Maurice Wullens (en fait, le texte signé par ce dernier est de Gérard Rosenthal), Paris, Pierre Tisné, 1938; et dans *Les Humbles*, n° 4, avril 1938.
21.	«La Révolution russe. Février-Octobre 1917» (30 p.), constitue le chapitre 6 du recueil de Louis Mandin *et al.*, *Histoire des révolutions. De Cromwell à Franco*, Paris, Gallimard, 1938.
22.	«Vie d'un révolutionnaire» (18 p.) dans Joaquin Maurín, *Révolution et contre-révolution en Espagne*, Paris, Rieder, 1937.
23.	*Portrait de Staline*, Paris, Grasset, 1940, 188 p.
24.	*Hitler contra Stalin. La fase decisiva de la guerra mundial* (texte français inédit: *L'empire nazi contre le peuple russe*), Mexico, Quetzal, 1941.
25.	*¡La GPU prepara un nuevo crimen!* (texte français inédit: *Dossier de la calomnie. Nous accusons le Guépéou*), Mexico, Edicion de *Analisis*, *Revista de Hechos e Ideas*, 1942, 80 p. Brochure signée par Julián Gorkin, Marceau Pivert, Gustav Regler et Serge, auteur de la *Declaración común*.
26.	*Los problemas del socialismo en nuestro tiempo*, Mexico, Ediciones Ibero Americanas, 1944, avec des textes de Julián Gorkin, Marceau Pivert, Paul Chevalier et Serge dont le texte français «Guerre de transformation sociale» est inédit.
27.	*La tragédie des écrivains soviétiques (Conscience de l'écrivain)*, Paris, René Lefeuvre, coll. «Les Égaux», supplément à la revue *Masses*, n° 6, janvier 1947, 16 p. Repris dans «Chroniques de la vie intellectuelle russe et soviétique» (chroniques de Victor Serge parue dans *Clarté* entre 1922 et 1926).
28.	*Le nouvel impérialisme russe*, Paris, René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus*, n° 13, janvier 1947, 48 p.; nouvelle édition augmentée sous le titre *Hommage à Victor Serge. Le nouvel impérialisme russe*, Paris, *Cahiers Spartacus*, série B, n° 50, octobre-novembre 1972, 46 et 48 p.
29.	«Pages de journal (1936-1938)» et «Pages de journal (1945-1947)», *Les Temps modernes*, n°s 44 et 45, juin et juillet 1949.
30.	*Vie et mort de Léon Trotsky*, Paris, Amiot-Dumont, 1951, 344 p.; Paris, Club des amis du livre, coll. «Le meilleur livre d'histoire», 1961, 288 p.; Paris, Maspero, «Petite collection Maspero», 2 vol., 1973, 184 p. et 152 p., augmenté d'un texte inédit en français, «Le

	Vieux», daté du 1er août 1942; Paris, La Découverte, coll. «Poche», 2003, 280 p., préface de R. Greeman.
31.	*Le tournant obscur*, Paris, Les Îles d'Or / Plon, 1951, 172 p.; Paris, Albatros, 1972, 208 p., avec une présentation de Magdeleine Paz, suivie de son intervention au Congrès international des écrivains (Paris, juin 1935). Ce recueil de huit chapitres correspond, à des variantes près, aux chapitres 5 et 6 des *Mémoires*. Laissé en France en 1940, publié par erreur… Le chapitre 4, «Essenine», daté de 1931 et publié en 1933 en Belgique, est repris dans «Chroniques de la vie intellectuelle russe et soviétique».
32.	*Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941*. Première version: Paris, Le Seuil, 1951 et 1965, 424 p.; Paris, Club des Éditeurs, coll. «Hommes et faits de l'Histoire», 1957, édition illustrée, établie et annotée par Gilbert Sigaux, postface de Julián Gorkin, 468 p.
	Deuxième version: revue et corrigée par l'auteur, découverte et établie par Jean Rière, Paris, Le Seuil, coll. «Points Histoire», 1978, 444 p.; *Mémoires d'un révolutionnaire* [1905-1941] *et autres écrits politiques, 1908-1947*, établis, présentés, indexés par Jean Rière, introduction de Jil Silberstein, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 2001, p. 495-825; intitulé *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945* (plus conforme à la réalité), texte établi, revu, corrigé et annoté par Jean Rière, Montréal, Lux, 2010, 648 p.
33.	*Carnets*, Paris, Julliard, 1952, choix de Maurice Merleau-Ponty, 224 p.; avec une préface de Régis Debray, Arles, Actes Sud, 1986, 184 p.; sous le titre *Carnets (1936-1947)*, nouvelle édition établie par Claudio Albertani et Claude Rioux, préface de Claudio Albertani et Jean-Guy Rens, Marseille/ Montréal, Agone / Éditions de la rue Dorion, 2013, 864 p.
34.	*La Révolution chinoise. 1927-1929*, introduction de Pierre Naville, Paris, Éditions Savelli, 1977, 148 p.
35.	*La lutte contre le stalinisme,* textes et lettres (de Serge et de Trotski) 1936-1939, réunis, établis et présentés par Michel Dreyfus, Paris, Maspero, 1977, 272 p. Édition désavouée par le fils de Serge parce que partielle et partiale, fautive; transcription du texte souvent inexacte.
36.	*Le Rétif / Articles parus dans* l'anarchie *(1909-1912)*, textes choisis et présentés par Yves Pagès, Paris, Librairie Monnier, 1989, 224 p.
37.	*Notes d'Allemagne (1923)*, préface et notes de Pierre Broué, Paris, La Brèche-PEC, 1990, 216 p. Il s'agit d'un choix très lacunaire et sans ordre chronologique et non de l'intégralité d'articles signés «R. Albert» – pseudonyme «révélé» par Serge dès 1925 – et publiés en 1923 et 1924. La traduction anglaise (juillet 2000), même augmentée, est aussi incomplète.
38.	*Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940)*, préface de Richard Greeman, textes choisis et annotés par Anthony Glinoer, Marseille, Agone, 2010, 372 p. Sélection des chroniques parues dans *La Wallonie*.
	ROMANS ET NOUVELLES

39.	*Les hommes dans la prison*, préface de Panaït Istrati (avec extraits de Serge lui-même), Paris, Rieder, 1930, 310 p. Figure dans le titre 50; puis, avec la préface d'Istrati (avec ses extraits de Serge) supprimée, remplacée par une préface de Richard Greeman, Castelnau-le-Lez, Climats, 2004, 260 p. Roman.
40.	*Naissance de notre force*, Paris, Rieder, 1931, 284 p. Figure dans le titre 50; rééditions Paris, Le Seuil, 1967, 1980; puis, avec une préface de Richard Greeman, Castelnau-le-Lez, Climats, 2004, 252 p. Roman.
41.	*Ville conquise*, dans *Europe,* n° 113-117, mai-septembre 1932; Paris, Rieder, 1932, 290 p.; Lausanne, Rencontre, coll. «Prix Rencontre», n° 29 (Prix Rencontre 1932), 1964, 312 p., préface d'Olivier de Magny. Figure dans le titre 50; Castelnau-le-Lez, Climats, 2004, 240 p., préface de Richard Greeman.
42.	*Mer blanche*, dans *Revue des Vivants*, nos 8 et 9-10, août et septembre 1932; dans *Les Feuillets bleus*, n° 295, mai 1935, suivie de 13 poèmes, préface d'Henry Poulaille (à qui l'on doit aussi la première publication). Figure dans le titre 49. Nouvelle.e
43.	*L'impasse Saint-Barnabé*, dans *Esprit*, nos 43 et 44, avril et mai 1936. Figure dans le titre 49. Nouvelle.
44.	*S'il est minuit dans le siècle*, Paris, Grasset, 1939, 296 p.; Paris, Grasset, 1971, 256 p.; Paris, Hachette, coll. «Le Livre de poche», 1976, 288 p.; Paris, Grasset, coll. «Les Cahiers rouges», 1986, 2009, 262 p. Figure dans le titre 50. Roman.
45.	*Les derniers temps*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, 2 vol., 262 et 260 p.; Paris, Grasset, 1951, 406 p. (édition due à Henry Poulaille); Paris, Grasset, coll. «Les Cahiers rouges», 1998, 404 p. Roman.
46.	*L'affaire Toulaév*, Paris, Le Seuil, 1948, 384 p.; avec une préface de Léon Werth, Paris, Le Club français du livre, 1948, 426 p.; Paris, Hachette, coll. «Le Livre de Poche», 448 p.; avec une préface de Susan Sontag, Paris, La Découverte, 2009, coll. «Zones», 388 p.; avec la préface de Léon Werth, suivi de «Non éteint (l'affaire Victor Serge)» par Susan Sontag, Montréal, Lux, 2010, 504 p. Figure dans le titre 50. Roman.
47.	*La folie de Iouriev*, dans *Preuves,* n° 24, février 1953. Figure dans le titre 49 sous son vrai titre: *L'hôpital de Leningrad. Histoire vraie*. Nouvelle.
48.	*Les années sans pardon*, Paris, Maspero, coll. «Voix», 1971, 376 p.; Paris, Maspero, «Petite collection Maspero», 1979, 376 p; Paris, La Découverte, 2003, 374 p. Roman.
49.	*Le tropique et le Nord*, Paris, Maspero, coll. «Voix», 1972 et 1982, 160 p. (comprend les titres 41, 42, 47 et un inédit: *Le séisme* [*San Juan Parangaricutiro*], écrit en 1943-1944); avec le sous-titre *L'hôpital de Leningrad et autres nouvelles*, Paris, La Découverte, 2003, 160 p. Quatre nouvelles.
50.	*Les révolutionnaires*, Paris, Le Seuil, 1967, 960 p.; avec une préface de Jean-Louis Bory, portrait-photo de Serge en couverture (réunion des titres 38, 39, 40, 43, 44; devraient logiquement en faire partie les titres 45, 48, 49), Paris, Le Seuil, 1980, 960 p. Cycle romanesque.
	POÈMES

51.	(4) *Poèmes* dans le recueil de Tristan Rémy (dir.), *Douze Poètes*, Paris, Éditions Sociales internationales, 1931. Repris dans le titre 55.
52.	(13) *Poèmes* dans *Les Feuillets bleus*, n° 295, mai 1935, préface d'Henry Poulaille (responsable de ce numéro). Repris dans le titre 55.
53.	*Résistance*, dans *Les Humbles*, cahiers n°s 11-12, novembre-décembre 1938; sous le nouveau titre: *Pour un brasier dans un désert*, Paris, Maspero, coll. «Voix», 1972, 80 p. Repris dans le titre 55.
54.	*Mains*, dans *Témoins*, n° 21, février 1959. Dernier texte littéraire écrit par Serge. Repris dans le titre 55.
55.	*Pour un brasier dans un désert,* recueil comprenant, outre les titres 51 à 54, *Messages* (1945-1946, inédit) et *Destins* (1912-1947, textes inédits ou disséminés dans des revues rares), établi et annoté par Jean Rière, Bassac, Plein Chant, coll. «Type-Type», 1998, 254 p.

CORRESPONDANCES (PRINCIPALES LETTRES)

56.	(11) «Lettres à Antoine Borie», dans *Témoins*, numéro spécial (n° 21), février 1959, avec un témoignage de Julián Gorkin.
57.	«Lettres à E. Armand», dans *Le Mouvement social*, n° 47, avril-juin 1964; édition partielle et partiale.
58.	«Correspondance entre Victor Serge et Emmanuel Mounier (1940-1947)», dans *Bulletin des Amis d'Emmanuel Mounier*, n° 39, avril 1972.
59.	(43) «Lettres à Panaït Istrati (1929-1931)», dans *Cahiers Panaït Istrati*, n° 7, mars 1990. Édition défectueuse à plus d'un titre: erreurs de transcription multiples, notes inexactes, etc.
60.	*70 lettres inédites à Henry Poulaille (1931-1947)*, dans *Cahiers Henry Poulaille*, n°s 4-5: *Hommage à Victor Serge (1890-1947) pour le centenaire de sa naissance*, Bassac, Plein Chant, mars 1991, 256 p. Texte conforme aux autographes, établi par Jean Rière (avec la collaboration de Jean-Paul Morel). Présentation et notes de Jean Rière.
61.	(33) Lettres à Charles Plisnier (1931-1945).
62.	(130) Lettres à Marcel Martinet (1921-1941) et à Jean-Daniel Martinet (1937; 1945-1947).
63.	Lettres à ses amis de L'École émancipée et de la Librairie du Travail (1924-1947).
64.	Lettres à Maurice Wullens et lettres à des amis anarchistes (dont Paul Fouchs).
65.	Correspondance croisée entre Victor Serge et André Gide (1935-1944).
66.	Correspondance croisée entre Victor Serge et George Orwell.

TRADUCTIONS (DU RUSSE AU FRANÇAIS)

Œuvres littéraires	
67.	Michel Artzybachev, *Le vieux procureur raconta*, nouvelle, Paris, Édouard Mignot, 1911, 20 p. Traduction signée par le publiciste-éditeur Jacques Povolozky; en réalité traduction de Victor Serge confirmée par le premier et par Henry Poulaille.
68.	Michel Artzybachev, *Sanine*, roman, Paris, Grasset, 1911, 484 p. Traduction signée Jacques Povolozky.
69.	Michel Artzybachev, À l'extrême limite, roman, Paris, Grasset, 1913, 344 p. Traduction signée Jacques Povolozky.
70.	Fedor Gladkov, *Le ciment*, roman, Paris, Éditions Sociales internationales, 1928, 364 p.; préface de Serge, Paris, Éditions Sociales internationales, 1929, 364 p.; avec la préface supprimée, Genève, Éditions des Trois Collines, 1944, 528 p.; sans mention du nom ni préface, Paris, Julliard, 1970, 444 p.
71.	Mariette Chaguinian, *Hydrocentrale*, roman, Paris, Éditions Sociales internationales, coll. «Horizons», 1933, 460 p.
72.	Mikhaïl Cholokhov, *Terres défrichées*, roman, livre 1. Cette traduction commandée à Victor Serge par les Éditions d'État ne lui fut pas payée, comme signalé par Jacques Mesnil dans *La révolution prolétarienne*, n° 175, 25 mai 1934. Elle parut sous une double signature à Paris, Éditions Sociales internationales, 1933, 464 p., ainsi qu'à La Guilde de l'émancipation par le livre, 1933, 464 p.; Paris, Le Club français du livre, 1952, 328 p. La traduction intégrale en 2 volumes, due à Jean Cathala, parut chez Gallimard en 1965, sans que ce point soit évoqué et élucidé.
Œuvres historiques et politiques	
73.	Gregori Zinoviev, *Notre maître Lénine*, Petrograd, Éditions de l'Internationale communiste, 1920; Paris, Librairie de *L'Humanité*, 1926, 72 p.
74.	Léon Trotski, *Terrorisme et communisme*, Petrograd, Éditions de l'Internationale communiste, 1920, 248 p.; Paris, Librairie de *L'Humanité*, 1923; Paris, Union générale d'éditions, coll. «10/18», 1963, 316 p.; traduction révisée et présentée par Jean-Louis Dumont, Paris, Prométhée, coll. «Sur le fil du temps», 1980, 208 p.
75.	Lénine, *L'impérialisme, dernière étape* [*stade suprême*] *du capitalisme*, Paris, Librairie de *L'Humanité*, coll. «Bibliothèque communiste», 1923, 144 p.
76.	Léon Trotski, *Lénine*, traduit avec Maurice Parijanine, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, 1925, 232 p.; sans mention du nom des traducteurs, suivi d'un texte d'André Breton, Paris, Presses universitaires de France, 1970.
77.	Léon Trotski, *Où va l'Angleterre?*, Paris, Librairie de *L'Humanité*, coll. «Bibliothèque communiste», 1926, 246 p.
78.	Léon Trotski, *Europe et Amérique*, Paris, Librairie de *L'Humanité*, coll. «Bibliothèque communiste», 1926, 144 p. Ce titre et le 77 ont été réédités en un volume, avec une préface de Pierre Naville, Paris, Anthropos, 1971.
79.	Lénine et Zinoviev, *Contre le courant*, traduit avec Maurice Parijanine, Paris, Bureau d'éditions, de diffusion et de publicité, 1927; réédition en fac-similé, Paris, Maspero, 1970.

80.	Lénine, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Sociales internationales, 1928-1935. Le nom de Serge n'est mentionné que pour les volumes 7, 13 et 20; cinq autres volumes seront publiés dont trois pour lesquels la participation de Serge ne saurait être écartée, même (et surtout) si son nom est omis: les volumes 4, 8, 25 (les volumes 10 et 21 ont été traduits par Marcel Body). Le texte originel est celui de la deuxième édition revue et corrigée établie par l'Institut Lénine de Moscou.
81.	I. Lapidus et K. Ostrovitianov, *Précis d'économie politique. L'économie politique et la théorie de l'économie soviétique*, Paris, Éditions Sociales internationales, coll. «Bibliothèque marxiste», 1929.
82.	Vera Figner, *Mémoires d'une révolutionnaire*, Paris, Gallimard, coll. «Les contemporains vus de près», 1930; 1re partie traduite par Serge et 2e traduite par Jeanne Rude, présentation de Fernand Rude, Paris, Denoël/Gonthier, coll. «Femme» (dirigée par Colette Audry), 1973; (1re partie), Parie, Mercure de France, 2017. Seule la traduction allemande (*Nacht über Russland*, Berlin, Malik Verlag, 1928) comprend la 3e partie.
83.	Léon Trotski, *La révolution trahie*, Paris, Grasset, 1936.
84.	Léon Trotski, *La révolution trahie*, t. 2, *Les crimes de Staline*, Paris, Grasset, 1937; Paris, Maspero, coll. «FM/Rouge», 1973.
85.	Léon Trotski, *Leur morale et la nôtre*, Paris, Le Sagittaire, 1939; Paris, Pauvert, coll. «Libertés», no 45, 1966; Paris, Pauvert, coll. «Libertés nouvelles», 1972, 1977. Le trotskiste Pierre Frank, responsable de cette dernière (augmentée de «Moralistes et sycophantes contre le marxisme» et du prière d'insérer de 1939 attribué à tort à Serge), se fit l'écho complaisant de «la voix de son maître», se gardant bien de citer et les démentis *privés* et *publics* de Victor Serge en 1939 et celui formulé aussi par le trotskiste belge Georges Vereeken. Cette version inexacte et partisane fut reprise par Michel Dreyfus (cf. titre 35).
86.	Alexandre Barmine, *Vingt ans au service de l'URSS. Souvenirs d'un diplomate soviétique*, Paris, Albin Michel, 1939. Il s'agit en fait d'une *corédaction*.

Cette liste de traductions ne saurait être exhaustive: Serge ne s'est jamais soucié d'indiquer tous les volumes, articles, discours, lettres – de Lénine, de Trotski, de Zinoviev, etc. – traduits par lui. D'autre part, son nom a souvent été omis, voire supprimé… soit par négligence, soit par censure (cf. titres 70, 72, 80, par exemple).

ŒUVRES INÉDITES, PERDUES, INACHEVÉES, CONFISQUÉES

Essais historiques, littéraires et politiques

87.	*Les hommes perdus*, témoignage sur le mouvement anarchiste français de 1909 à 1914; achevé mais confisqué en 1934 et en 1936 par le Guépéou.
88.	*L'An 2 de la Révolution russe*, essai sur le «communisme de guerre»; achevé mais confisqué en 1936 par la censure stalinienne.
89.	*Les coulisses d'une Sûreté générale*, texte revu et augmenté en 1933-1934.
90.	*Vie d'Otto Korvin*, plaquette prévue pour la Librairie du Travail.

91.	Livre sur la Volonté du Peuple (Narodnaïa Volia), pour la Librairie du Travail.
92.	*Les années noires*, 161 pages manuscrites et dactylographiées. Rédigé fin 1938-1939, composé de huit chapitres sur les années 1923 à 1928 uniquement. Le chapitre 4, intitulé «Essenine», écrit en août 1931 et publié par le poète belge Albert Ayguesparse dans sa revue *Esprit du temps* (n° 1, février 1933, p. 26-34), offre un portrait nettement plus complet que celui des *Mémoires*. Sous le titre *Le tournant obscur*, cette esquisse sera publiée, par erreur, en 1951 (Paris, Les Îles d'Or), puis en 1972 (Éditions d'histoire et d'art et Éditions Albatros), mais ses indications de mise en page n'ont pas été respectées.
93.	*Esquisse d'un livre. Crise de la civilisation européenne*, inachevé, Ciudad Trujillo, fin mai-début juin 1941, 46 p.
94.	Préface à l'ouvrage de son ami Andrès Nin, *Les problèmes de la Révolution espagnole*, Paris, Jean Flory, 1939. Recueil établi et préfacé par Juan Andrade, traduit par Yves Lévy. Cet ouvrage n'a pas été imprimé, seules des «bonnes feuilles» ont été tirées en avril 1940 et les plombs ont été détruits. Le texte de Serge, annoncé, n'y figure pas…
95.	En 1939, un contrat fut élaboré avec les éditions du Sagittaire pour la publication d'un essai intitulé *Histoire de l'anarchisme* qui ne parut point et dont la rédaction fut abandonnée.
96.	*Initiation au Mexique* (descriptions et évocations du Mexique précolombien et contemporain, 1941-1947): dix textes achevés, pas de sommaire définitif.
97.	Ivan Borissovitch Poliakov, *Un homme dans la tourmente*, 11 pages dactylographiées: récit autobiographique d'un obscur combattant de la révolution, extrait de la collection «Révolution» dirigée par Semen Mirer et Vassili Borovitch [Borovik], Moscou, Librairie de l'État, 1931.

Serge envisageait de réécrire *Destin d'une révolution* et *Portrait de Staline*, en leur donnant plus d'ampleur.

Romans et nouvelles

98.	*La tourmente* [d'abord intitulé: *Les hommes dans la tourmente*], roman, suite de *Ville conquise*. Deux versions achevées mais confisquées en 1934 et en 1936 par la censure stalinienne.
99.	Matériaux pour un «roman de mœurs sur Leningrad», sans titre, quatre fragments conservés: «Assia», 28 p.; «Destin de l'aviateur Levtchenko», 25 p.; «L'amour du comte Paul», 28 p.; «Naissance du boiteux», 1 p.
100.	*Anacleto*, nouvelle inachevée, ayant pour personnage principal un Indien du Mexique.

Poèmes

101.	*Poèmes. Anthologie des poètes russes de la révolution*: recueil annoncé entre 1922 et 1925 par la revue *Clarté* qui devait l'éditer, mais il n'a jamais paru… Par ailleurs, l'éditeur Armand Henneuse créa en 1927 une collection d'anthologies de poésie internationale. Victor Serge comptait parmi les collaborateurs du volume intitulé

	Anthologie de la poésie russe contemporaine. Annoncé en 1931 par la revue *Monde* (d'Henri Barbusse), le volume ne parut point.
102.	Un recueil de poèmes achevés, écrits durant la déportation à Orenbourg, confisqués en 1936 par la censure stalinienne… Le recueil *Résistance*.
103.	*Terre des idées décapitées*, recueil de 15 poèmes inédits. Pour plus de détails, cf. le titre 54, 1998.

Traductions

104.	Otto Korvin, *Journal de prison*, traduction prévue pour *Europe* et la Librairie du Travail.
105.	Léon Trotski, *Vie de Staline.* 223 p. dactylographiées, soit les deux tiers; traduction interrompue par la guerre, prévue pour Grasset (qui publiera en 1948 celle due à Jean van Heijenoor).

Nota bene: *cette bibliographie a été compilée par Jean Rière en avril 2010, date à laquelle n'était pas paru le titre 38 et les rééditions plus récentes des titres 2, 6, 11 et 33, qui ont été ajoutés par l'éditeur*.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Le lecteur désireux d'en savoir davantage sur les grands protagonistes russes (politiques ou écrivains) pourra se reporter aux ouvrages suivants (auxquels, entre autres, il a été fait recours).

ÉCRIVAINS

Efim Etkind, Georges Nivat et Ilya Serman (dir.), *Histoire de la littérature russe*, Paris, Fayard, en 7 vol., 5 parus depuis 1987: 1. *Des origines aux Lumières,* 1992; 2. *Le XIXe siècle*, t. 1, *L'époque de Pouchkine et de Gogol*, 1996; 3. *Le XIXe siècle*, t. 2, *Le temps du roman* (à paraître); 4. *Le XXe siècle*, t. 1, *L'Âge d'argent*, 1987; 5. *Le XXe siècle*, t. 2, *La Révolution et les années vingt,* 1988; 6. *Le XXe siècle*, t. 3, *Gels et dégels,* 1990; 7. *Problèmes généraux de la littérature russe* (à paraître).

Les études et traductions en tous points remarquables de:
Pierre Pascal (beau-frère de Serge): surtout *Mon journal de Russie*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 4 vol., 1982; *Dostoïevski, l'homme et l'œuvre*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1970. Et ses traductions chez Garnier et Gallimard.
Georges Nivat, *Vers la fin du mythe russe. Essais sur la culture russe de Gogol à nos jours*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, 1988; *Russie-Europe, la fin du schisme. Études littéraires et politiques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1993; *Sur Soljénitsyne*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1974, 1990; *Russies. Mélanges offerts à Georges Nivat pour son soixantième anniversaire,* Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995. Et ses autres essais (Fayard).
Marc Slonime, *Histoire de la littérature russe soviétique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977, 1990.
Michel Heller, *Le monde concentrationnaire et la littérature soviétique. De Lénine à* L'Archipel du Goulag, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1974.
Ettore Lo Gatto, *Histoire de la littérature russe des origines à nos jours*, Paris, Desclée de Brouwer, 1965.

MILITANTS ET PARTIS POLITIQUES

Branko Lazitch et Milorad M. Drachkovitch, *Biographical Dictionary of the Comintern*, édition revue, corrigée et augmentée, Stanford, Hoover Institution Press-Stanford university, 1986; et de Lazitch seul: *Lénine et la IIIe Internationale*, Neuchâtel, La Baconnière, 1950; *Les partis communistes d'Europe (1919-1955)*, Paris, Les Îles d'Or, 1956.

Joseph L. Wiczewski *et al.*, *The Modern Encyclopedia of Russian and Soviet History*, Gulf Breeze (Floride), Academic International Press, 59 vol. (dont suppléments), 1976-1994.
Georges Haupt et Jean-Jacques Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, Paris, Maspero, 1969 (54 biographies commentées).
Edward H. Carr, *A History of Soviet Russia*, Londres, Macmillan, 1978-1990, 14 vol. (2 en collaboration) dont seuls les 3 premiers ont été traduits: *La révolution bolchevique, 1917-1923*, Paris, Éditions de Minuit, 1969 et 1974.

Robert Conquest, *La Grande Terreur. Les purges staliniennes des années 1930*, précédé de *Sanglantes moissons. La collectivisation des terres en URSS*, édition revue et augmentée, Paris, Robert Laffont, 1995.
David Caute, *Les compagnons de route (1917-1968)*, avec des notes supplémentaires dues au traducteur Georges Liébert, Paris, Robert Laffont, 1973; *Le communisme et les intellectuels français 1914*-1966, Paris, Gallimard, 1967.
Jacques Rossi (dix-neuf ans de Goulag et cinq ans en Sibérie), tous ses ouvrages, mais surtout: *Le manuel du Goulag*, Paris, Le Cherche Midi, 1997; et, avec Michèle Sarde, *Jacques le Français. Pour mémoire du Goulag*, Paris, Le Cherche Midi, 2002, indispensables compléments de Soljenitsyne (Le Seuil, puis Fayard pour les éditions définitives).
Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Paris, Verdier, 2003.
Anne Applebaum, *Goulag, une histoire*, Paris, Grasset, 2005 et Gallimard, 2008.
Isaac Deutscher, *Staline*, Paris, Gallimard, 1953 (et Le Club du meilleur livre, 1961); *Trotsky*, Paris, Julliard, 1962-1965, réédition: t. 1. *Le prophète armé, 1879-1921*, Paris, Omnibus, 1996; t. 2. *Le prophète désarmé, 1921-1929*, Paris, Omnibus, 1996; t. 3. *Le prophète hors-la-loi, 1929-1940*, Paris, 10/18, 1998.
Pierre Broué, *Le mouvement communiste en France (1919-1939)*, Paris, Éditions de Minuit, 1971; *Révolution en Allemagne (1917-1923)*, Paris, Éditions de Minuit, 1971; *Le parti bolchevique. Histoire du PC de l'URSS*, Paris, Éditions de Minuit, 1972; *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988; *Staline et la révolution. Le cas espagnol*, Paris, Fayard, 1993; *Rakovsky ou la révolution dans tous les pays*, Paris, Fayard, 1996; *Histoire de l'Internationale communiste (1919-1943),* Paris, Fayard, 1997; *Les Procès de Moscou*, Paris, Julliard, 1964; *L'assassinat de Trotsky*, Bruxelles, Complexe, 1980; *Œuvres de Léon Trotsky (1933-1940)*, 24 vol., Paris, EDI, 1978-1982 (vol. 1 à 12) et Paris, Institut Léon Trotsky, 1982-1987 (vol. 13 à 24); et, sous sa direction, les *Cahiers Léon Trotsky* (80 numéros parus de 1978 à 2003). Pierre Broué avec Émile Témime: *La Révolution et la guerre d'Espagne*, Paris, Éditions de Minuit, 1972; *La Révolution espagnole (1930-1940)*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
Jean-Jacques Marie, *Les paroles qui ébranlèrent le monde. Anthologie bolchevique (1917-1924)*, Paris, Le Seuil, 1967 (précieuse pour sa chronologie, p. 171-188); *Staline*, Paris, Le Seuil, 1967; *Le trotskysme*, Paris, Flammarion, 1977; *Trotsky, le trotskysme et la IVe Internationale*, Paris, PUF, 1980; *Staline*, Paris, PUF, 1980, réédition Paris, Librio, 2003; *La jeunesse de Trotsky. Naissance d'un destin* et *La jeunesse de Staline,* Paris, Autrement, tous deux en 1998; *Staline*, Paris, Fayard, 2003; *Lénine*, Paris, Balland, 2004.
Le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français (1789-1939)*, dit «Le Maitron», Paris, Éditions ouvrières, 1964-1997, 44 vol. Et le complémentaire *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international* (Yvon Bourdet *et al*. [dir.], *Autriche*, Paris, Éditions ouvrières, 1971.; Jacques Droz [dir.], *Allemagne*, Paris, Éditions ouvrières, 1990, 544 p.).

REMERCIEMENTS

C'est avec un grand plaisir et une profonde reconnaissance que je tiens à remercier ici, pour leurs conseils avisés, leurs recherches et leurs précieux renseignements, divers amis: Philippe Baudorre (biographe de Barbusse, maître de conférence à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3), Annette Melot (docteur en études slaves, traductrice notamment de textes «russes» de Victor Serge), Christina Monjanel (grande spécialiste des recherches d'état civil, notamment celles de Clara Koettlitz et de Métivier), Gilles Picq (professeur d'histoire, biographe et éditeur de Laurent Tailhade), Patrick Ramseyer (bibliothécaire à la BNF/Tolbiac, coanimateur des *Cahiers Henry Poulaille*, collaborateur des Amis de Louis Pergaud et de la revue *Rocambole*).

Il ne saurait être question d'oublier:

— notre amie Vera Roussakova, fille d'Anita Roussakova (dont le souvenir nous est très cher): la confiance qu'elles m'ont, toutes deux, témoignée par leurs irremplaçables récits et confidences tant orales qu'écrites et la chaleur de leur accueil restent présentes en moi;

— Mme Valentine Besson (Service russe de la BNF/Tolbiac) dont l'aide spontanée et efficace – traduction et commentaire concernant l'édition russe des *Hommes dans la prison* – nous a éclairé et suggéré des pistes à suivre… Et M. René Louvrié (Service des langues orientales de la BNF/Tolbiac) pour ses précisions sur la vie d'Otto Korvin.

— et, *last but not least*, pour un rectificatif concernant Stirner, Claudio Albertani (militant libertaire enseignant l'histoire à l'Université autonome de la ville de Mexico, auteur de plusieurs articles sur Victor Serge).

Mais «rien n'est jamais fini» disait Serge. D'autres «découvertes» sont à prévoir.

Jean RIÈRE

NOTES

NOTES DU CHAPITRE 1

[1] Andreï Jeliabov ayant été arrêté, Sofia Lovna Perovskaïa, membre comme lui du Comité exécutif de la Narodnaïa Volia, organisa l'attentat avec un sang-froid remarquable. Préparées par N.I. Kibaltchitch, deux bombes furent lancées le 1er mars 1881 à 14 h 15: d'abord par Ryssakov, en vain; puis, avec succès, par Ignati Grinevitski qui, lui-même atteint, décéda une heure plus tard. Voir David Footman, *The Alexander Conspiracy: A Life of A.I. Zhelyabov*, Chicago, Open Court, 1974. Sur la Narodnaïa Volia, cf. Franco Venturi, *Les intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1972; Vera Figner, *Mémoires d'une révolutionnaire*, Paris, Gallimard, 1930, traduit par Serge; (réditions: Paris, Denoël/Gonthier, 1973 (avec le livre 2 traduit par Jeanne Rude; Paris, Mercure de France, 2017); J.W. Bienstock, *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie*, t. 1, *1790-1894*, Paris, Payot, 1920. Plutôt «occidentaliste», Alexandre II (1818-1881) régna de 1855 à sa mort. Alexandre III (1845-1894), plus «nationaliste», de 1881 à sa mort. De nombreux pogromes eurent lieu sous son règne.

[2] On ne sait presque rien de Lev Ivanovitch Kibaltchitch, né à Kiev en 1860, réfugié et décédé au Brésil à une date encore inconnue.

[3] Nikolaï Ivanovitch Kibaltchitch (1850-1881), ingénieur chimiste, dota la Narodnaïa Volia de bombes; savant génial, il dessina, en prison (la veille de sa mort!) les plans d'un engin volant: ancêtre de l'hélicoptère et du *Spoutnik*.

[4] Andreï Ivanovitch Jeliabov, Sofia Lovna Perovskaïa, Timofeï Mikhaïlovitch Mikhaïlov (nés en 1850, 1853 et 1859), tous trois inflexibles, furent pendus le 3 avril 1881 – S. Perovskaïa fut la première femme révolutionnaire à être pendue – avec le «repenti» Nikolaï Ivanovitch Ryssakov (né en 1861) qu'ils «ignorèrent».

[5] Aleksandr Herzen (1812-1870), mémorialiste (*Passé et Méditations*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976), directeur fondateur de *La Cloche* (*Kolokol*). Vissarion Griogorevitch Biélinski (1811-1848), «maître à penser» de toute une génération révolutionnaire, critique, il passa de l'idéalisme hégélien au matérialisme de Feuerbach. Nikolaï Gavrilovitch Tchernychevski (1828-1889), révolutionnaire célèbre, son roman *Que faire?* (Paris, Éditions des Syrtes, 2000) influença Lénine. Évoqué par Serge dans *Naissance de notre force* (chap. 23, «Rien ne se perd»).

[6] Philosophe et sociologue anglais, Herbert Spencer (1820-1903) est le fondateur de la philosophie évolutionniste.

[7] Vera Mikhaïlovna Poderevski (en fait: Poderevskaïa), ainsi évoquée par une demi-sœur aînée de Victor, Vera Frolova (lettre du 9 février 1913 à Jean Jaurès): «Notre mère (morte d'une tuberculose en 1907, en Russie), était d'une rare intelligence, d'une instruction brillante, infiniment bonne, tendre et aimante, mais très maladive et très malheureuse dans sa vie de famille. Elle ne pouvait pas s'occuper de l'éducation de son fils aîné […], ayant à élever encore deux enfants en bas âge et se trouvant dans une extrême gêne matérielle.» Au Mexique, pour mieux «assurer» ses courriers, Serge ajouta ou substitua le nom du père de sa mère au sien: Poderevski.

[8] Le 30 décembre 1890, «de Vera Mikhaïlovna Poderevski [sic]», née en 1870 à Nijni Novgorod, morte à Tiflis en 1907, «et de Léon Ivanovitch Kibaltchitch». Du fait de la législation belge alors en vigueur, il fut considéré comme «apatride». C'est donc tout à fait à tort qu'il est parfois qualifié d'«écrivain belge». Serge est un écrivain russe de langue française, en partie formé par la Belgique et la France mais ne pouvant être «annexé» ni par l'une ni par l'autre.

[9] Il s'agit de Raoul-Albert (13 avril 1893-1902). Il y a un lien évident entre cette disparition tragique et le choix ultérieur (1921) du pseudonyme «R. Albert», dont l'essentiel des articles traitera de la famine et des crises économiques. Serge ne «revendiqua» qu'en 1925, ce pseudonyme – jamais plus utilisé après cette date.

[10] Quartier populaire de Bruxelles. Serge y habitera de nouveau de mai 1936 jusqu'au début de mai 1937.

[11] Sully Prudhomme, poète français (1839-1907), prix Nobel de littérature en 1901, académicien. Les quatre vers sont extraits du sonnet *Les yeux* dans *Stances et poèmes* (1865-1866), Paris, Lemerre, s.d., p. 40-41.

[12] Expression bruxelloise d'origine néerlandaise: *bril* désignant les lunettes et utilisée par les enfants.

[13] Raymond Callemin, né le 26 mars 1890 à Bruxelles, y milita d'abord. À Paris, anarchiste individualiste, puis illégaliste. Plus connu par le surnom de «Raymond la Science» (dû à ses lectures «scientifiques»). Guillotiné le 21 avril 1913 à Paris, pour sa participation aux crimes de la Bande à Bonnot. Lors du procès, il déclara n'être plus «anarchiste» depuis son entrée dans ladite «bande».

[14] Fenimore Cooper (1789-1851), romancier américain, auteur de récits d'aventures dont *Le dernier des Mohicans*.

[15] Louis Blanc (1811-1882), homme politique français, membre du gouvernement provisoire de 1848, historien. Le livre cité parut en 1862.

[16] Personnage de Zola (*Paris*, 1897) inspiré de l'anarchiste Auguste Vaillant (1861-1894).
[17] Vera Frolova précise: «M. Kibaltchiche (sic) père *négligeait complètement* l'éducation et l'instruction de son fils, ne l'envoyant jamais à l'école, ne lui donnant que de très rares leçons, sans méthode ni système aucun. La famille n'était pas unie et le désaccord des parents pesait très sensiblement sur l'âme tendre de l'enfant. Dès l'âge de treize ans, il occupait seul un garni à Bruxelles.»
[18] Cette «pratique» fut aussi celle de son (futur) fidèle ami Henry Poulaille (1896-1980), comme lui autodidacte d'une insatiable curiosité intellectuelle jusqu'à sa mort: voir son *Seul dans la vie à 14 ans. Le feu sacré (1911-1914)*, Paris, Stock, 1980.
[19] *Aux jeunes gens*. Cf. «Méditation sur l'anarchie», dans *Esprit*, Paris, n° 55, avril 1937, première version du présent chapitre. Sur Kropotkine (1842-1921) – auteur de: *L'anarchie, sa philosophie, son idéal* (1896); *Autour d'une vie. Mémoires*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2008 [1901] – voir George Woodkock et Ivan Avakoumovitch, *Pierre Kropotkine, prince anarchiste*, Paris, Calmann-Lévy, 1953; réédition: Montréal, Écosociété, 1997.
[20] Jean De Boë (1889-1974), militant belge, membre du Groupe révolutionnaire de Bruxelles (GRB), puis impliqué dans le procès de la Bande à Bonnot: condamné à dix ans de travaux forcés. Auteur de *1842-1952. Un siècle de luttes syndicales*, Bruxelles, Syndicat unifié du livre et du papier, 1952.
[21] Militant anarchiste belge, Luce (ou Lucien) Courbe fut membre du GRB.
[22] Cf. Serge, «Insulte à grand tirage», *La Révolution prolétarienne*, n° 240, 10 février 1937, réponse aux attaques de Jacques Sadoul dans *L'Humanité* du 2 février 1937 le présentant comme membre de la Bande à Bonnot et son receleur.
[23] En 1905-1906 selon sa notice autobiographique, «1890-1928», confiée à Pierre Pascal et publiée par ce dernier dans son *Mon journal de Russie*, t. 2, *En communisme, 1918-1921*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977, p. 104-108.
[24] Socialiste belge, Camille Huysmans (1871-1968) fut secrétaire de la IIe Internationale avant 1914.
[25] *La Guerre sociale* parut de décembre 1906 à décembre 1915, soit 544 numéros. Lui succéda *La Victoire* (janvier 1916-janvier 1940). Gustave Hervé (1871-1944) professeur très antimilitariste, avocat, devenu «patriote» en 1914, de plus en plus conservateur: il soutint alors Clemenceau. Dès 1934, il se ralliera à Pétain… Le Rétif et *l'anarchie* «ferraillèrent» quelque peu avec Hervé et son équipe.
[26] Émile Pataud (1869-1935), chef du Syndicat des électriciens. Coauteur (avec Émile Pouget) de *Comment nous avons fait la Révolution*, roman utopiste, Paris, Tallandier, 1909 (réédition: Paris, Syllepse, 1995, avec une dense présentation par Pierre Cours-Salies et René Mouriaux). Émile Pouget (1860-1931), militant anarchosyndicaliste, journaliste (*Le Père Peinard*, *La Sociale*, *Le Journal du Peuple*, *La Voix du Peuple*), propagandiste très actif, partisan de la journée de huit heures; Georges Yvetot (1868-1942), anarchosyndicaliste, très antimilitariste, auteur de *L'ABC syndicaliste*, Paris, Guerre sociale, 1910; Victor Griffuelhes (1874-1923), secrétaire de la Confédération générale du travail (CGT) de 1902 à 1909; Benoît Broutchoux (1879-1944), anarchosyndicaliste, journaliste, un temps chef du Syndicat des mineurs; Hubert Lagardelle (1874-1958), d'abord syndicaliste révolutionnaire, il crée la revue *Le Mouvement socialiste* en 1898, membre du parti socialiste en 1904, puis conseiller économique de Mussolini, ministre du Travail de Pétain (1942-1943).
[27] Du 16 au 19 juillet 1906. Cf. général Alexandre Spiridovitch, *Histoire du terrorisme russe* (*1886-1917)*, Paris, Payot, 1930, p. 333.
[28] En juin 1906, selon Spiridovitch (*ibid.*, p. 218-220), les socialistes-révolutionnaires organisèrent émeutes et attentats.
[29] Il y eut deux millions de grévistes, dont 700 000 cheminots.
[30] Aucune mention dans la revue *La Jeunesse socialiste* (belge) de fin 1906-début 1907. Voir, mais plus tard, Le Rétif, «À propos du Congo», *Le Communiste. Organe de propagande libertaire*, n° 12, 1er mai 1908 et dans le n° 13, 23 mai 1908, l'éditorial signé par le GRB: «"Nous" et le Congo».
[31] Brochure de 24 pages, traduction analytique par Paul Argyriadès du gros volume éponyme (749 p.), Paris, Question sociale, s.d. August Bebel (1840-1913), fondateur et leader de la social-démocratie allemande: en 1869, avec Wilhelm Liebknecht, du Parti ouvrier social-démocrate d'Allemagne (SDAP), puis, en 1875, du Parti social-démocrate (SPD). Un des chefs de la IIe Internationale.
[32] Émile Vandervelde (1866-1938), avocat, professeur d'économie politique, homme d'État belge, socialiste. Préconisa l'annexion du Congo en 1907. De ce fait, critiqué par des jeunes socialistes et par les anarchistes belges.
[33] Maxime Gorki (dit Aleksis Maksimovitch Pechkov, 1868-1936), avant de devenir écrivain, eut une jeunesse difficile et «vagabonde». En russe *gorki* signifie *l'amer*. Son œuvre est très autobiographique et réaliste.
[34] Jules Guesde (dit Mathieu Jules Bazile, 1845-1922), introducteur des thèses marxistes en France. Plusieurs fois ministre d'État (avril 1914: cabinet Viviani; octobre 1915: cabinet Briand); hostile à la Révolution russe de 1917.

[35] Allusion au personnage créé par Anatole France dans sa tétralogie romanesque *Histoire contemporaine* (1897-1901): Lucien Bergeret, humaniste cultivé, ironique, sceptique, anticonformiste, peu porté à l'action (y compris celle politique), démocrate et républicain, proche du socialisme toutefois.
[36] La colonie d'Émile Chapelier créée d'abord à Stockel, puis transférée à Boisfort, s'appelait «L'Expérience». Elle édita *Le Communiste* en 1907 et, en 1908, *Le Révolté. Feuille de propagande anarchiste*, hebdomadaire (devise: *La Vérité te fera libre. La Liberté te rendra bon*). Celle de Fortuné Henry, appelée «L'Essai», dura de 1903 à 1909, elle prônait un «communisme expérimental». Elle édita deux journaux: *Le Cubilot. Journal international d'éducation, d'organisation et de lutte ouvrière*, bimensuel (45 numéros de juin 1906 à janvier 1908; on y trouve des textes signés L.R.), remplacé le 15 janvier 1908 par *Le Communiste* (deux numéros semble-t-il).
[37] Fortuné Henry fils (1869-?), militant anarchiste français, antimilitariste. Émile Henry (1872-1894), son frère (et fils de Sixte-Casse Henry dit Fortuné, 1822-1882, membre de la Commune), commit des attentats à Paris pour venger Ravachol (1859-1892) et Auguste Vaillant qui, comme on sait, perdirent la tête. Cf. Le Rétif, «Un anniversaire: Émile Henry», *Le Communiste*, n° 13, 23 mai 1908.
[38] Cf. René Chaughi, *Immoralité du mariage*, brochure du *Libertaire*, 1898, 32 p.; Émile Vinck, *Procréation consciente. Réponse à la lettre pastorale de Monseigneur Mercier*, Gand, Société coopérative Volksdrukkerij, 1909.
[39] Périodique libertaire belge d'Émile Chapelier (et non celui de Fortuné Henry). Confirmé par E. Armand, revue *L'Unique*, n° 45, janvier 1950, p. 74.
[40] Non identifié. Évidemment pas le général A. Guerassimov, chef de l'Okhrana de Saint-Pétersbourg de 1909 à 1912, auteur de *Tsarisme et terrorisme. Souvenirs* (Paris, Plon, 1934) et évoqué, lui, dans Serge, *Les coulisses d'une Sûreté générale. Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur la répression* (voir «Bibliographie commentée de Victor Serge»).
[41] Il s'agit de l'anarchiste russe Abraham (ou Vladimir) Hartenstein dit Alexandre Sokolov, dit Vladimir Seiliger (né à Odessa en 1887), proche du GRB.
[42] Luigi Bertoni (1872-1947), imprimeur suisse, éditeur d'écrivains anarchistes et d'un journal bilingue, *Le Réveil de Genève* (*Il Rievegkio*), de 1900 à 1940.
[43] Tatiana Aleksandrovna Leontieva (1883-1922), intrépide révolutionnaire russe, fille du vice-gouverneur de Yakoutsk. Elle tua le 1er septembre 1906 un rentier parisien, Charles Muller, l'ayant pris pour l'ancien ministre russe de l'Intérieur, Piotr Nikolaïevitch Dournovo (1845-1915) qui, à l'étranger, usait de ce nom. Condamnée le 28 mars 1907 à quatre ans de prison, puis internée à vie à l'asile de Münsingen. La récente Société de psychanalyse de Vienne lui consacra un débat le 10 avril 1907. Cf. le récit-enquête de Jacques Baynac, *Le roman de Tatiana*, Paris, Denoël, 1985.
[44] Membre du parti maximaliste russe, Mikhaïl [Michel] Rips tira le 8 mai 1909, à Paris, deux coups de revolver sur le colonel Von Khoten, chef de la Sûreté politique à Moscou. (Cf. *L'Écho de Paris*, nos 9045-9047, 9-11 mai 1909; J[ean] L[onguet], «Une nouvelle affaire Azev? Révolutionnaire et policier», *L'Humanité*, n° 1849, 10 mai 1909, p. 2.) Il comparut devant les Assises de la Seine en juin 1910. Témoins à décharge: Jaurès et Francis de Pressensé, socialistes; V. Bourtsev, Mikhaïl E. Bakaï (ex-membre de l'Okhrana, rallié à Bourtsev), Me Stahl, avocat russe. (Cf. *L'Écho de Paris*, n° 9447, 15 juin 1910, p. 2; n° 9448, p. 2.) Il fut acquitté. Cf. *La Guerre sociale*, nos 26, 27 et 28, 8-28 juin 1910. Légère confusion de Serge qui semble en deux phrases mêler deux faits distincts: Rips ne tira pas sur les gardes républicains.
[45] Mise peu à peu en place à partir de 1881, l'Okhrana [Section de protection de l'ordre et de la sécurité], installée d'abord à Saint-Pétersbourg, Moscou, Varsovie, puis dans tout l'Empire, n'était autre que la nouvelle police secrète tsariste. Cf. Serge, *Les coulisses d'une Sûreté générale.*
[46] Début janvier 1911. Cf. A. Croix, *Le Crapouillot*, janvier 1938, numéro spécial sur «L'anarchie», p. 36-37. et *Le Libertaire*, n° 11, 7 janvier 1911, p. 1: «La révolte tragique. En plein cœur de Londres, 1000 policiers, 2 régiments et 4 canons sont mobilisés contre deux anarchistes. Comment ils se défendent». Voir l'exposé détaillé de Donald Rumbelow, *The Houndsditch Murders and the Siege of Sidney Street*, édition révisée, Londres, W.H. Allen & Co., 1988. Cf. Le Rétif: «Deux Hommes», (*l'anarchie*, n° 301, 12 janvier 1911, p. 1 et 2), «Des pleutres» (*l'anarchie*, n° 304, 2 février 1911, p. 2.).
[47] *Les Temps nouveaux* (de Jean Grave) publièrent en 1905 et 1906 des informations signées «Svoboda», «membre du Groupe ouvrier anarchiste communiste d'Ekaterinoslav». Peut-être s'agit-il de celui évoqué ici.
[48] Grèves et répressions eurent lieu entre mai et juillet 1908. Cf. Jacques Julliard, *Clemenceau, briseur de grèves. L'affaire de Draveil-Villeneuve-Saint-Georges (1908)*, Paris, Julliard, 1965.
[49] Lucien Métivier (1884-1962), secrétaire du Syndicat des biscuitiers-pain d'épice, membre du Comité confédéral de la CGT et agent des Renseignements généraux (RG) de 1908 à 1911, fut démasqué par *La Guerre sociale* (26 juillet 1911).

[50] Homme politique français (à l'itinéraire) peu commun et talentueux: aussi journaliste, pamphlétaire, romancier, Georges Clemenceau (1841-1929) fut ministre de l'Intérieur de mars à octobre 1906, puis président du Conseil (octobre 1906-juillet 1909).
[51] Prison de Barcelone où furent torturés en 1896 (et après!) bien des anarchistes; village d'Andalousie: en 1915, grève générale suivie d'une répression impitoyable.
[52] Arrêté à Gand le 15 février 1909, *Le Peuple* (belge) du 20 février, titra: «D'où vient l'argent? Les parents de Sokolof (sic) s'appellent-ils Okhrana?» Insinuation grave et infondée. D'où les vives réactions de la colonie russe en Belgique, du GRB. V.K. / Le Rétif en était un membre actif: outre des articles dans *Le Révolté*, *Le Libertaire*, *Les Temps nouveaux*, il témoigna lors du procès (Gand, 16-19 juin 1909). Hartenstein, inculpé de trois chefs d'accusation (extorsion de fonds – *pour la cause* et non pour lui –, fabrication de bombes et homicide sur deux policiers), condamné aux travaux forcés à perpétuité. En février 1911 (*l'anarchie*, n° 304, p. 2), Le Rétif indique qu'il est devenu fou en prison. Date de sa mort inconnue.
[53] Édouard Carouy (né en Belgique en juin 1883), membre de la Bande à Bonnot, condamné aux travaux forcés à perpétuité en 1913. Se suicida le soir du verdict (27 février 1913) en absorbant du cyanure de potassium caché dans ses semelles.
[54] Ernst Haeckel (1834-1919), matérialiste allemand, biologiste et zoologiste, disciple de Darwin. *Les énigmes de l'univers* (1899), traduction française de Camille Bos, Paris, Schleicher Frères, 1902.
[55] Remarquable savant géographe français, Élisée Reclus (1830-1905) fut aussi un militant anarchiste très actif: *L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique* (réédition: Montréal, Lux, 2004). Voir Henriette Edwige Chardak, *Élisée Reclus: une vie. L'homme qui aimait la Terre*, Paris, Stock, 1997; *Élisée Reclus. Un encyclopédiste infernal!*, Paris, l'Harmattan, 2005. Hélène Sarrazin, *Élisée Reclus ou La passion du monde*, Paris, Éditions du Sextant, 2003.
[56] En 1893, Gabriel Randon (1867-1933) opta pour le pseudonyme de «Jehan Rictus» – devenu en 1930 «Jehan-Rictus». Poète au registre très limité et artificiel, un temps anarchisant, il ne peut être considéré comme un écrivain «prolétarien» ou «du Peuple».
[57] Dès 1895, Lénine séjourna plusieurs fois à Paris: notamment en 1903, de 1908 à 1912, durant l'hiver 1913-1914. Premier numéro de l'*Iskra* (l'étincelle) en décembre 1900. Lénine laissa la rédaction aux mencheviks en novembre 1903.
[58] Comité central est parfois abrégé par CC.
[59] En abrégé PS-R, fondé en 1902 par Boris Viktorovitch Savinkov (1879-1925).
[60] L'historien Vladimir Lvovitch Bourtzev (1862-1942), membre du PS-R, traqua les provocateurs dans sa revue *Byloe* (*Le Passé*) publiée à Londres puis à Paris irrégulièrement de 1900 à 1913. Partisan du terrorisme individuel, il devint contre-révolutionnaire après 1917; ami et collaborateur de Gustave Hervé; partisan de l'intervention en Russie. Lié aussi avec Jean Grave.
[61] Evno Azev (1870-1918) fut l'un des fondateurs du PS-R (dont il dirigea de 1904 à 1908 son Organisation de combat) mais aussi un agent de l'Okhrana. Démasqué en 1908. Avec Boris Savinkov, personnage principal du roman de Roman Goul (1896-1986), *Lanceurs de bombes. Azef*, Paris, Gallimard, 1930, 1963. Cf. Serge, *Les coulisses d'une Sûreté générale*.
[62] Émile Verhaeren (1855-1916), poète belge polyphonique, fut avec Guillaume Apollinaire, Charles Péguy, Walt Whitman, etc., l'un des poètes préférés du Rétif. Les vers cités sont extraits du recueil *La multiple splendeur* (1906).
[63] Outre des recueils de poèmes (*Les soliloques du pauvre*), *Le cœur populaire…*), Rictus publia une autobiographie à l'humour laborieux, voire douteux, *Fil de fer*. Son *Journal quotidien*, 1898-1933, 34 862 p., est inédit. Serge consacra en décembre 1908 un texte aux *Soliloques*, mais publié plus tard par E. Armand dans sa revue *L'Unique*, n° 36, janvier-février 1949.
[64] Cf. Jehan Rictus, «Le Piège» dans *Le cœur populaire*, Paris, Rey, 1914, p. 12; réédition: Paris, Blussen, 2007.
[65] Outre *L'évolution de la matière* (Paris, Flammarion, 1905, 1909), on doit au prolifique et controversé Dr Gustave Le Bon (1841-1931): *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895, 1910; Paris, PUF, 2002; *Psychologie du socialisme*, Paris, Alcan, 1898, 1910; *La psychologie politique,* Flammarion, Paris, 1919 et divers ouvrages sur les civilisations. Son œuvre, entachée de racialisme, est très controversée. Cf. Ralph, «Psychologie de… savant», *l'anarchie*, n° 279, 11 août 1910, p. 2.
[66] Fondé en 1904 par Jean Jaurès (1859-1914, socialiste, dreyfusard, pacifiste) qui le dirigea jusqu'en 1914. Devint l'organe du Parti communiste français (PCF) en 1920.
[67] Jean Grave (1854-1939) dirigea *Les Temps nouveaux* de 1895 à 1914. Belliciste en 1914, partisan de l'Union sacrée, signataire du *Manifeste des Seize* (28 février 1916). Amateur et diffuseur invétéré de ragots, suspicieux et fielleux à l'égard de beaucoup d'accusés sans preuve (dont Serge) dans *Le mouvement libertaire sous la IIIe République*,

Paris, Les œuvres représentatives, 1930 (texte intégral: *Quarante ans de propagande anarchiste*, Paris, Flammarion, 1973). Voir Jean Thioulouse, *Jean Grave (1854-1939). Journaliste et écrivain anarchiste*, Lille, Université Lille 3, 1996.
[68] Sur (et d')Albert Joseph, dit Albert Libertad (1875-1908), qui fonda en 1902 Les causeries populaires et en 1905 l'hebdomadaire *l'anarchie*, auquel Serge collabora dès 1909, voir *Le culte de la charogne et autres textes*, choisis et présentés par Roger Langlais, Paris, Galilée, 1976; nouvelle édition revue et augmentée: *Le culte de la charogne. Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*, Marseille, Agone, 2006, de loin la meilleure!
[69] Comme des millions d'hommes, Serge mit un grand espoir dans la Révolution russe de 1917 – après tout, la Russie était *son* pays; pour la Belgique et la France, il n'était qu'un «apatride» –, mais il est inexact et infondé de le dire «bolchevik» dès 1917. S'il rejette alors, avec raison, comme «inactuel», étroit et indigent un certain anarchisme (celui des Armand, Grave, Lorulot [par ailleurs partisan des bolcheviks], Paraf-Javal et consorts), sa «conversion» au bolchevisme fut longue et douloureuse.
[70] Pensée datée de 1917 mais publiée dans *Naissance de notre force* (écrit en 1929-1930). Dans le chapitre 20, «Méditation pendant un bombardement», le «camarade» Broux dit au narrateur: «Dis-toi que la vie – telle qu'on l'a faite – n'est pas un si grand bien que ce soit un crime de l'ôter ou un mal de la perdre.»
[71] Sur le sens et la structure de *L'île des pingouins* (1908), voir l'exposé détaillé de Jean Levaillant dans son remarquable *Les aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, Paris, Armand Colin, 1965, p. 680-724.
[72] René Valet (1890-1912), anarchiste français «illégaliste», membre de la Bande à Bonnot, tué avec Octave Garnier par la police, le 15 mai 1912, après un véritable siège.
[73] Sur le trop méconnu, probe et attachant Louis Nazziroli dit Nazzi (1884-1913), critique dramatique (à *Comœdia*), romancier, cf. Bassac, Plein Chant, 2000: *Cahiers Henry Poulaille*, «Découvrons Louis Nazzi»; nos 8-9; *Sincérité* (sa revue, deux numéros) et *Gégène et Nini* (court roman).
[74] Poème allégorique – comme *L'albatros* de Baudelaire –, *Le grand oiseau blanc* de Charles Vildrac (dit Charles Messager, 1882-1971) figure dans *Livre d'amour,* Paris, Figuière, 1910; réédition: Paris, Seghers, 1959, p. 9-11. Dramaturge, poète, il fonda, en 1906, avec Georges Duhamel, René Arcos, le peintre Albert Gleizes, le musicien Albert Doyen, le typographe Linard, etc., «L'abbaye», groupe d'artistes et d'écrivains résidant à Créteil. Jules Romains (dit Louis Farigoule, 1885-1972), théoricien de l'unanimisme, poète, romancier prolixe (*Les hommes de bonne volonté*), dramaturge, essayiste, éditorialiste, académicien.
[75] Il s'agit de *La valse brune* (1909), paroles de Georges Lacombe dit Georges Villard (1879-1927); musique de Georges Krier (1872-1946) au célèbre refrain: «C'est la valse brune / Des chevaliers de la Lune / Que la lumière importune / Et qui cherche un coin noir / C'est la valse brune / Des chevaliers de la Lune / Chacun avec sa chacune / La danse le soir».
[76] Frédéric Gérard dit le Père Frédé (1860-1938), après s'y être produit comme chanteur, anima le célèbre cabaret *Lapin agile* de 1903 à 1922. Cabaret fréquenté par des artistes et des écrivains: Picasso, Utrillo, Derain, Braque, Modigliani, Apollinaire, Gaston Couté, Jehan Rictus, etc. Son enseigne peinte en 1875 par André Gill, (1840-1885) représentait un lapin sautant d'une casserole: *Le Lapin à Gill* devint *Le Lapin agile*.
[77] La Commune de Paris (18 mars-28 mai 1871), tentative de gouvernement populaire révolutionnaire, fut réprimée avec férocité par la droite (Adolphe Thiers, Mac-Mahon, Galliffet, etc.). Les généraux «versaillais» Clément Thomas (1809-1871) et Claude Martin Lecomte (1817-1871), très actifs lors de la répression de juin 1848, chargés de faire de même, furent arrêtés, condamnés à mort et fusillés le 18 mars mais par leurs propres troupes. Cf. les indispensables: Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, édition définitive, 1896 (réédition: Paris, La Découverte, 2004); Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune*, Paris, Fernand Hazan, 1971.
[78] Accusé d'avoir mutilé un crucifix, de détenir des livres «impies» comme le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, Jean François Le Febvre, chevalier de La Barre (1747-1766) fut condamné par les juges d'Abbeville à être brûlé vif. Langue tranchée, il sera décapité, puis brûlé le 1er juillet 1766. Voltaire lui consacra un pamphlet, le *Cri d'un sang innocent*.
[79] *l'anarchie* (sans majuscules!) parut du 13 avril 1905 au 16 juillet 1914. V.K. y collabora de septembre 1909 à septembre 1912, sous quatre pseudonymes: Le Rétif (ou Le R., L.R.), Ralph (ou Ralph Yor), yor (ou Yor, Yo), le masque. Une note (anonyme) de police du 1er avril 1912 montre que cette dernière connaissait ses trois premiers pseudonymes…
[80] Anna Estorge (1887-1968, ex-épouse Maîtrejean, dite Rirette et, parfois, Henriette) rencontra Serge en 1909, à Paris et non dans le Nord. Pour faciliter les visites, elle et Le Rétif se marièrent le 4 août 1915. En juillet 1917, leurs voies divergent, mais le divorce est prononcé seulement le 14 février 1927.

[81] Ernest-Lucien Juin (1872-1962) dit E. Armand et, à tort, Émile Armand, d'abord membre de l'Armée du Salut, puis anarchiste tolstoïen-chrétien et enfin «individualiste». Polyglotte, propagandiste actif, théoricien prolixe (*L'initiation individualiste anarchiste*; *La révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse* – conjuguée sans décliner…), il créa et dirigea: *L'Ère nouvelle* (1901-1911), *Hors du troupeau* (1911-1912), *Les Réfractaires* (1912-1914), *Pendant la mêlée* (1915-1916) devenu *Par-delà la mêlée* (1916-1918), *L'En dehors* (1922-1939), *L'Unique* (1945-1956). Il y publia des textes du «Rétif». Ils s'opposèrent très souvent (sur l'illégalisme, entre autres; dès 1917, Le Rétif le juge «inactuel».). Voir René Guillot (éd.), *E. Armand, sa vie, sa pensée, son œuvre*, Paris, La Ruche ouvrière, 1964. Par inadvertance, Serge avait écrit «Émile», nous rectifions donc.
[82] Arrêté en août 1907, Armand fut condamné à cinq ans de prison, le 9 mai 1908, pour complicité d'émission de fausse monnaie. Libéré au début de 1910.
[83] Max Stirner (dit Johann Kaspar Schmidt, 1806-1856), philosophe allemand, théoricien de l'individualisme, auteur de *L'unique et sa propriété,* Paris, Stock, 1900, 1972, 1978; Lausanne, L'Âge d'Homme, 1972, livre emblématique pour bien des anarchistes. Cf. le recueil de Diederick Dettmeijer (dir.), *Max Stirner ou la première confrontation entre Karl Marx et la pensée anti-autoritaire*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979; et Henri Arvon, *Aux sources de l'existentialisme. Max Stirner*, Paris, PUF, 1954, qui font le point.
[84] Traductions du russe et secrétariat pour le publiciste-éditeur Jacques Povolozky, témoin à décharge lors du procès de 1913.
[85] Jules Antoine Moilin (1832-1871 dit Tony Moilin), assistant de Claude Bernard, devenu «socialiste» vers 1867, communard très actif, fusillé dans les jardins du Luxembourg le 28 mai 1871.
[86] L'œuvre polyphonique de Maurice Maeterlinck (1862-1949) – essayiste, dramaturge, poète – est tout à la fois mystique et philosophique, ésotérique: en perpétuel renouvellement, elle exprime son aventure spirituelle intérieure. Cf. Paul Gorceix, *Maeterlinck. L'arpenteur de l'invisible*, Bruxelles, Le Cri édition et Académie royale de langue et littératures françaises, 2005, p. 423-437, sur le sens et la structure de *L'oiseau bleu* (1909).
[87] Sur l'Okhrana, Serge publia en 1925 *Les coulisses d'une Sûreté générale*.
[88] Le 12 (25) août 1906 eut lieu le premier attentat: celui sur l'île des Apothicaires (Aptekarski). Il y eut 32 morts et 22 blessés. Cf. Spiridovitch, *Histoire du terrorisme russe (1886-1917)*, *op. cit.*, p. 399-402.
[89] Piotr Arkadievitch Stolypine (1862-1911), premier ministre et ministre de l'Intérieur (1906 à 1911) de Nicolas II, fut tué par Dimitri Bogrov (1887-?), socialiste-révolutionnaire et membre de l'Okhrana, au théâtre de Kiev, le 5 (18) septembre 1911. Cf. Le Rétif, «Geste utile», *l'anarchie*, n° 338, 28 septembre 1911, p. 1.
[90] Arrêté en juin 1906 à Kiev lors d'une «expropriation», Salomon Ryss – en accord avec Mikhaïl Sokolov, responsable d'un groupe de combat maximaliste très actif – berna un temps Stanislas Troussevitch (1866-1918, fusillé par les bolcheviks), directeur du Département de la Police. Le 29 avril 1907, à nouveau arrêté et condamné, il «mourut en révolutionnaire»: Cf. Serge, *Les coulisses d'une Sûreté générale*; et Fredric S. Zuckerman, *The Tsarist Secret Police in Russian society, 1880-1917*, Londres, MacMillan, 1996, p. 190-191 (exposé très documenté avec un diagramme précis des chaînes de commandement rivales). Légère erreur de Serge: selon Spiridovitch, *Histoire du terrorisme russe*, *op. cit.*, Ryss était surnommé «Mortimer» et Mikhaïl Sokolov, «l'Ours» (Medvied).
[91] L'instituteur socialiste-révolutionaire Petrov «dynamita» le colonel Nikolaï Aleksandronitch Karpov, alors chef de l'Okhrana de Saint-Pétersbourg, le 18 décembre 1909. Arrêté et condamné à être pendu.
[92] Grigori Andreïevitch Guerchouni (1870-1908), chef de l'Organisation de combat du PS-R. Arrêté en mai 1903, il devait s'évader, voir ses souvenirs très vivants, *Dans les cachots de Nicolas II*, Paris, Dujarric, 1909. Mort à Genève. 5 000 personnes à ses funérailles au cimetière Montparnasse le 29 mars. Cf. aussi Spridovitch déjà cité et, très bien informée: *La Tribune russe*, nos 2-3, 1907; nos 4, 9-10, 11, 1908.
[93] Membre de l'Organisation de combat du Parti socialiste-révolutionnaire, Iegor Sazonov (1879-1910) «exécuta» le 15 (28) juillet 1904 Viatcheslav Konstantinovitch von Plehve (1846-1904). Sur sa fin, cf. Lucien Feuillade et Nicolas Lazarévitch, *Tu peux tuer cet homme… Scènes de la vie révolutionnaire russe*, Paris, Gallimard, 1950, p. 230-262.
[94] Les philosophes Ernst Mach (1838-1916, aussi physicien) et Richard Avenarius (1843-1896), fondèrent l'empiriocriticisme, critiqué par Lénine dans son *Matérialisme et empiriocriticisme* (traduction par Serge, Paris, Éditions Sociales internationales, 1928).
[95] D'Édouard Ferral (dit Éditions Ferran selon Serge, Éditions Favriaux selon la police), *l'anarchie* signale en 1910 des causeries en septembre: «La libre recherche en sociologie» (avec Léonardi), «La morale anarchiste»; en novembre: «Les conflits sociaux» avec Le Rétif. Un rapport de police en signale une sur le marxisme et l'anarchisme, toujours avec Le Rétif, le 17 mars 1911.
[96] *L'Intransigeant*. Il parut de juillet 1880 au 11 juin 1940. Serge y collabora en 1940.

[97] Georges Sorel (1847-1922) «fluctua»: marxiste orthodoxe (1893-1897), réformiste (1898-1901), syndicaliste révolutionnaire (1902-1908), sympathisant nationaliste et à l'Action française (1908-1911), pacifiste (1912-1917), bolchevik (1917-1922).
[98] Cf. Pierre Aubery, *Mécislas Golberg Anarchiste et décadent. 1868-1907*, *biographie intellectuelle* suivie de *Fragments inédits de son Journal*, Paris, Minard, 1978; et réunis par Catherine Coquio: *Mécislas Golberg (1869-1907), passant de la pensée. Une anthropologie politique et poétique au début du siècle*, Paris, Maisonnneuve et Larose, 1994, et *Mécislas Golberg, kaléidoscope*, Paris/Caen, Minard, 2000, qui font le point.
[99] La place Maubert dans le 5e arrondissement de Paris.
[100] Piotr [Pierre] Lavrovitch Lavrov (1823-1900), philosophe et écrivain politique russe. Ses *Lettres historiques*, publiées en 1868-1869 dans le journal *Nedelia* (la semaine), traduites en 1903 (Paris, Reinwald) influencèrent la jeunesse russe.
[101] Signées par l'éditeur Jacques Povolozky (1881-1945), confirmées par lui au procès de 1913, puis à moi-même (Jean Rière) par Henry Poulaille. Dans «Les poètes russes» (*La Grande Revue*, 10 mai 1911, p. 114-128), Jacques Povolozky, s'il cite Konstantin Dmitriyevitch Balmont (1867-1943) et Dimitri Sergueïevitch Merejkovski (1865-1941), ne reproduit pas leurs traductions par Serge.
[102] La CGT fut créée en 1895.
[103] Pédagogue libertaire, Francisco Ferrer Guardia (1859-1909), accusé, à tort, d'être responsable de la grève générale des 26-27 juillet 1909, arrêté le 31 août, jugé le 9 octobre, exécuté le 12. Cf. Le Rétif, «Francisco Ferrer», *Le Libertaire*, no 46, 12 septembre 1909, p. 2 et V. Serge, «La grande colère du 13 octobre 1909», *Le Peuple*, 18 octobre 1936. Lénine assista à la manifestation.
[104] Alphonse XIII (1886-1941), roi d'Espagne «effectif» de 1902 à 1931 et Antonio Maura y Montaner (1853-1925), chef du parti conservateur, plusieurs fois président du Conseil, menèrent une politique répressive, hostile au syndicalisme.
[105] Les 18-21 octobre 1905 (31 octobre-3 novembre) eut lieu à Odessa un gigantesque pogrom, à l'instigation des «centuries noires» nationalistes.
[106] Louis Lépine (1846-1933), célèbre par la brutalité de ses répressions, le reste aussi par le Concours éponyme consacré aux inventeurs. Cf. deux visions opposées du personnage: Jean-Marc Berlière, *Le préfet Lépine. Vers la naissance de la police moderne*, Paris, Denoël, 1993; et Jacques Porot, *Louis Lépine. Préfet de police-témoin de son temps, 1846-1933*, Paris, Frison-Roche, 1994. Ses Mémoires sont loin d'être conformes à la réalité historique…
[107] Eugène Vigo (1883-1917) dit Miguel Almereyda – anagramme de «Y'a la merde» –, militant anarchiste et antimilitariste, journaliste (*La Guerre sociale* de Gustave Hervé). Il crée en mars 1911 «Les Jeunes Gardes révolutionnaires», groupe de combat contre l'extrême droite et contre les «indicateurs», puis, en 1913, *Le Bonnet rouge* (22 novembre 1913-12 juillet 1917, 1 150 numéros). En 1914, d'abord «patriote de gauche», puis à nouveau «pacifiste». Arrêté le 6 août 1917: accusé de recevoir des fonds allemands. Découvert le 14, mort dans sa cellule… G. Lhermitte, «Les Mystères du *Bonnet rouge*» (*La Victoire*, no 616, 7 septembre 1917, p. 1), par sa distinction entre «pendus bleus» et «pendus blancs», évoque l'assassinat. L'État ne chercha pas du tout à l'élucider…
[108] Célèbre journaliste marseillais, Eugène Merlot (dit Merle, 1884-1946) créa en mai 1919 *Le Merle blanc* «qui siffle et persifle le samedi» (interrompu en 1923, il reparaît en 1933) et, en 1923, *Paris-Soir*.
[109] Arrêté en juillet 1909 par deux «agents des mœurs», Eugène Maugras et Henri Vors, accusé à tort par eux de proxénétisme, condamné à trois mois de prison, interdit de séjour à Paris (cinq ans), Jean-Jacques Liabeuf (1886-1910) se vengea. Faute de les retrouver, le 8 janvier 1910, il piégea leurs collègues Célestin Deray (tué) et Fournès (blessé). Condamné à mort, guillotiné le 2 juillet 1910 à 4 h 47. Cf. Le Rétif, «Le bon exemple» et «Une tête va tomber», *l'anarchie*, no 251, 27 janvier 1910 et no 266, 12 mai 1910; Yves Pagès, *L'homme hérissé. Liabeuf tueur de flics*, Paris, L'Insomniaque, 2001.
[110] Cf. Almereyda, *La Guerre sociale*, numéro spécial du 23 au 29 juin 1910: «Grâce pour Liabeuf!», au moins quatre éditions.
[111] Il s'agit de Rirette Maîtrejean et de René Valet.
[112] De 1905 à 1911, le Maroc est convoité par les impérialismes allemand et français. Première crise en 1905-1907: en 1905, Guillaume II débarque à Tanger pour tenter de faire reculer la France dont la prépondérance est reconnue à la Conférence d'Algésiras, en 1906. La France, la Grande-Bretagne et la Russie forment en 1907 la Triple Entente. Deuxième crise avec Fez occupé et l'envoi d'une canonnière allemande le 1er juillet 1911 à Agadir. Lors d'un accord, l'Allemagne abandonne le Maroc contre cession d'une partie du Congo. Le Maroc devient protectorat français.

[113] La guerre italo-turque pour la possession de Tripoli et de la Cyrénaïque débuta le 28 septembre 1911 et s'acheva par l'annexion officielle le 5 décembre 1911. La Turquie cédera au Traité d'Ouchy (Lausanne, 1912). Créé vers 1300 par Osman, l'empire sera remplacé en 1923 par la république.
[114] Filippo Tomaso Marinetti (1876-1944) publia «Impressions d'un combattant / Une bataille moderne / Tripoli, 26 octobre» dans *L'Intransigeant*, des 26, 27, 28, 29, 31 décembre 1911. Fustigé par YOR: «Le néo-cannibalisme», *l'anarchie*, 4 janvier 1912.
[115] Soumise à la Turquie jusqu'au traité de Berlin (1876), puis occupée par l'Autriche-Hongrie, annexée en octobre 1908.
[116] En 1910, la première vit l'éviction du général Porfirio Díaz (1830-1915) et la deuxième, en 1911, la création de la République chinoise par Sun Yat-Sen (1866-1925).
[117] Appelé aussi «Cercle d'études sociologiques du Quartier latin», au siège de La Lutèce sociale, 16, rue Grégoire-de Tours. Cf. *l'anarchie*, des 1er septembre et 22 décembre 1910. Le Rétif précisa à E. Armand: «*La L.R.*, fondé à plusieurs, n'est pas mon groupe. J'y use fréquemment de mon droit d'initiative; mais ce n'est pas et ce ne sera pas ma chapelle, ma firme ou mon club. Merci!»
[118] Journal démocrate chrétien créé en 1894 par Marc Sangnier (1873-1950). Condamné par Pie X en août 1910.
[119] Léon Daudet (1867-1942, surnommé «le gros Léon»), critique, pamphlétaire, mémorialiste, antisémite notoire, fut le cofondateur avec Charles Maurras de *L'Action française* (1908-1944), organe du nationalisme intégral, promonarchiste, antidémocrate.
[120] Surnom attribué aux jeunes vendeurs de *L'Action française*.
[121] Alfred Gressent (1878-1945), écrivain, pamphlétaire, libraire-éditeur, eut un parcours singulier: monarchiste (d'où son pseudo de Valois), un temps fascisant (avec son mouvement Le Faisceau, 1925-1928), enfin à gauche. Résistant déporté et mort dans un camp nazi (Bergen-Belsen). Cf. Yves Guchet, *Georges Valois. L'Action française*, *Le Faisceau, la République syndicale*, Paris, Albatros, 1975; Nanterre, Erasme, 1990. Dans les années 1930, Valois édita Henry Poulaille et les «écrivains prolétariens», notamment l'essai de Serge, *Littérature et révolution*.
[122] André Lorulot «tint» *l'anarchie* du no 232 (16 septembre 1909) au no 326 (6 juillet 1911). Le Rétif l'«anima» du no 327 (13 juillet 1911) au no 356 (1er février 1912).
[123] Il s'agit de Raymond Callemin et d'Édouard Carouy.
[124] Octave Garnier (1889-1912) et René Valet soutinrent durant neuf heures un véritable siège (14-15 mai 1912), mené par un effectif exceptionnel et varié (comme leurs moyens: boucliers, carabines, pistolets, mitrailleuses, dynamite, mélinite, etc.). Les causes avérées des deux morts n'ont été tranchées ni par la presse ni par l'État. (Cf. Laurent López, «La Bande à Bonnot: l'assaut final à Nogent (14 et 15 mai 1912)», *Criminocorpus*, 1er janvier 2009, site web.)
[125] Il s'agit de Marie Vuillemin Schoofs, compagne mais non complice, elle sera acquittée.
[126] Terme allemand signifiant «troupes de choc».
[127] Au 16, rue de Bagnolet à Romainville de juillet 1910 jusqu'au no 340 (11 octobre 1911), la rédaction et l'administration de *l'anarchie* s'installèrent du no 341 au no 364 bis au 24, rue Fessart, Paris. E. Armand «géra» du no 365 au no 387, mais changea deux fois de lieu.
[128] Élie Faure (1873-1937), neveu des cinq frères Reclus, célèbre historien de l'art, essayiste, médecin. À son article «Sur une guerre» (*Les Hommes du jour*, 7 et 21 octobre 1911; repris dans l'introduction de *La conquête* dans *Œuvres complètes*, t. 3, p. 63, Paris, Pauvert, 1964), Le Rétif répliqua par: «La Guerre», *l'anarchie*, no 343 du 2 novembre 1911, suivi de lettres polémiques sur le thème «Guerre et civilisation». Faure ne polémiqua pas avec Le Rétif mais surtout avec Paul Vigné d'Octon (dit Vigné, 1859-1943).
[129] Paul Lafargue (né en 1842) et Jenny Laura Marx (née en 1845), respectivement gendre et fille de Karl Marx, se suicidèrent le 26 novembre 1911. Paul Lafargue, membre de la Ire Internationale, propagandiste très actif, fonda avec Guesde en 1880 le Parti ouvrier français, premier parti marxiste, et sa revue *Le Socialiste* (1885-1904). Auteur du célèbre pamphlet *Le droit à la paresse* (1880). Cf. Jacques Macé, *Paul et Laura Lafargue. Du droit à la paresse au droit de choisir sa mort*, Paris, L'Harmattan, 2001. Le «commentaire» du Rétif n'a pas été retrouvé, pour le moment.
[130] Pensée exprimée dans *L'homme et la Terre*, Paris, Librairie Universelle, 1905, somme d'érudition en six tomes.
[131] Cf. du Rétif dans *l'anarchie* en 1910: «Les anarchistes et la transformation sociale» (no 252), «Notre antisyndicalisme» (no 255), «L'uuvriérisme» (no 259), «L'illusion révolutionnaire» (no 264), «La grève des cheminots» (no 289); en 1911: «En attendant le dictateur» (no 293), «Révolutionnaires conservateurs» (no 326, signé «Ralph»), «L'anarchisme ouvrier» (no 335), «Révolutionnaires? Oui, mais comment?» (no 349). Thèmes traités aussi lors de conférences-débats.

[132] Joseph l'Italien: un certain Sorrentino, dit Platano, anarchiste devenu illégaliste, comparse de Bonnot, tué le 27 novembre 1911.
[133] Jules Bonnot (1876-28 avril 1912), militant anarchiste qui opta pour «l'illégalisme»: fausse monnaie, vols, agressions, crimes…
[134] Le 21 décembre 1911, Bonnot, Callemin, Garnier et un quatrième homme (?) attaquent vers 9 heures deux employés de la Société générale: le convoyeur Ernest Caby (grièvement blessé par Garnier) et Alfred Peemans.
[135] René Valet resta avec Octave Garnier par solidarité mais sans aucune illusion sur l'issue…
[136] André Soudy (1892-guillotiné le 21 avril 1913). D'abord militant syndicaliste. Surnommé «l'homme à la carabine». Arrêté par la police le 30 mars 1912.
[137] De son premier mariage avec Louis Maîtrejean, Anna Estorges avait deux filles: Maud, et Chinette qui ouvrit la porte. La perquisition eut lieu le 31 janvier 1912 au 24 de la rue Fessart.
[138] Louis-François Jouin (1871-1912), sous-chef de la Sûreté depuis août 1909, fut tué par Bonnot le 24 avril 1912, à Ivry-sur-Seine.
[139] Sébastien Faure (1858-1942) fut toute sa vie un militant: d'abord socialiste, puis libertaire (1889-1942), anticlérical, orateur-né, conférencier apprécié, il put, grâce à ses gains, fonder: 1° plusieurs périodiques: en 1895, *Le Libertaire*; en 1899, *Le Journal du Peuple* (299 numéros); en 1900, *Les Plébéiennes* (21 numéros); en 1901-1902, *Le Quotidien* (Lyon, 294 numéros); d'avril 1916 à décembre 1917, avec Mauricius, *Ce qu'il faut dire* (83 numéros). 2° en 1904, une école «pour l'enfant» et non «pour l'État ou l'Église», *La Ruche* (jusqu'en février 1917), très novatrice. 3° financer l'*Encyclopédie anarchiste* (quatre volumes, Paris, Rivet, 1934, 2 893 p.), réalisée sous sa direction. 4° l'imprimerie La Fraternelle. Défenseur de Dreyfus et, plus tard, de l'Espagne républicaine. Emprisonné plusieurs fois.
[140] Le 9 décembre 1893, l'anarchiste Auguste Vaillant lança une bombe à clous dans la Chambre des députés: aucune victime. Apeuré, le Parlement vota trois lois (deux en décembre, une le 28 juillet 1894), qualifiées de «scélérates» et combattues par les radicaux, les socialistes, les syndicalistes, les anarchistes, contre lesquels elles furent souvent appliquées. Jugé en janvier 1894, condamné à mort (le président Sadi Carnot refusant la grâce), guillotiné le 5 février.
[141] À la Santé, d'abord dans la 14e division, cellule 32; puis 10e division, cellule 20. Cf. Serge, «Notice autobiographique (1890-1928)», insérée par Pierre Pascal dans *Mon journal de Russie*, t. 2, *op. cit.*, p. 104-108 et utilisée par nous. En prison Serge étudia et maîtrisa l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien, le polonais, le portugais.
[142] En fait, ils étaient six: Bonnot, Callemin, Garnier, Monier dit Simentof, Soudy et Valet. Ils volèrent à Montgeron, le 25 mars 1912, une De Dion-Bouton, tuant le chauffeur (François Mathillet [1877-1912]), blessant l'autre occupant (Louis-Jean Cerisol [1893-?]) qu'ils crurent mort… Tous deux devaient livrer – avant le 29 – la voiture à son propriétaire, le colonel de Rougé.
[143] Le hold-up de Chantilly eut lieu à 10 h 30 le 25 mars 1912. Des trois employés présents, le caissier Joseph Trinquier, les commis-comptables Raymond Legendre et Roger Guilbert, les deux premiers furent exécutés, le troisième blessé.
[144] La voiture grise, un double phaéton Delaunay-Belleville, volée le jour même à M. Buisson, à Saint-Mandé, était occupée par Bonnot, Callemin et Garnier. Lors du procès, Bonnot et Garnier ayant été tués, seul Callemin fut reconnu coupable et du vol et du meurtre, le 27 février 1912 à 19 h 30, de l'agent François Garnier (1882-1912), qui voulait les verbaliser pour excès de vitesse.
[145] Surpris par la police le 24 avril 1912 chez Antoine-Scipion Gauzy (1879-1963), soldeur à l'enseigne *Au hall populaire* à Ivry-sur-Seine, Bonnot tua Louis-François Jouin et blessa l'inspecteur Louis Colmar. Arrêté pour recel de malfaiteur, Gauzy sera condamné à dix-huit mois de prison. Séverine, plans à l'appui, avait pourtant démontré que Bonnot avait pu s'introduire chez lui sans qu'il s'en aperçoive…
[146] Bonnot trouva refuge chez un garagiste anarchiste franco-russe, Jean Dubois (1870-1912). Assiégés durant près de cinq heures par des centaines d'hommes, ils furent mitraillés, puis dynamités le 28 avril 1912. Dubois fut tué le premier et son cadavre piétiné par une foule de voyeurs hystériques. Bonnot, criblé de balles, décéda à Paris. Dans sa lettre, il disculpait Gauzy et Dieudonné.
[147] Assiégés dans la nuit du 14 au 15 mai 1912, Octave Garnier et René Valet furent eux aussi mitraillés, puis dynamités à plusieurs reprises. Valet fut tué. Le Dr Paul conclut au suicide de Garnier, ce que contesta *L'Action française* du 18 mai… Il y eut encore une foule innombrable de voyeurs hystériques…
[148] La FAI: Federación Anarquista Ibérica (Fédération anarchiste ibérique) créée à Valence en 1927.
[149] Callemin, réfugié au 48, rue de la Tour-d'Auverge chez Pierre Jourdan (1887-?), arrêté le 7 avril 1912 à 7 h 30 du matin, aurait été «vendu» par une certaine Louise Kayser, épouse d'Eugène Dieudonné, autre membre de la bande.

Elle ne fut pas inquiétée, pas plus que son amant, André Lorulot (dit André Roulot, 1885-1963), ex-gérant de *l'anarchie* (19 septembre 1909-13 juillet 1911), personnage peu clair, soupçonné par beaucoup d'être un «indic», il se reconvertit dans l'anticléricalisme et devint «un notable» de la libre pensée. Sa revue *L'Idée libre* parut de décembre 1911 à octobre 1913, puis en 1917-1919, enfin de 1920 à 1939.

[150] Soudy fut arrêté le 30 mars 1912 à Berck-sur-Mer par Jouin et les inspecteurs Colmar et Sevestre. Le journaliste libertaire était sans doute Lorulot, dont le «récit» (transposé) *Chez les loups. Mœurs anarchistes* et l'*Histoire de ma vie et de mes idées* (Herblay, Éditions de *L'Idée libre*, 1922 et 1939), font silence sur bien des points obscurs et déplaisants.

[151] Carouy fut arrêté le 4 avril 1912 en gare de Lozère (près de Palaiseau) par Jouin. «Livré», dira-t-on, par un dénommé Victor Granghaud (1884-?), relieur libertaire.

[152] Il s'agit de Granghaud. Le 26 avril 1912, un inconnu le «révolvérisa» à deux reprises, le blessant légèrement. Selon son père, c'est son refus d'héberger des membres de la bande qui lui valut cette agression.

[153] Le procès débuta le 3 février; le verdict fut rendu au matin du 27 de 4 h 15 à 4 h 30.

[154] Raymond Callemin, Édouard Carouy, Eugène Dieudonné, Élie Monier dit Simentof, André Soudy, Antoine Gauzy, Marius Metge (cuisinier), Jean Dettweiller (mécanicien), Jean de Boë, Henry Crozat de Fleury, David Bélonie, Kléber Bénard, Jean-Marcel Poyer, Charles Reinert, Pierre Jourdan, Léon-Armand Rodriguez, Kibaltchitch; Rirette Maîtrejean, fille Barbe Leclerch (amie de Serge), Marie Vuillemin épouse Schoofs.

[155] Le Dr Charles Paul (1879-1960), médecin légiste durant toute sa carrière, autopsia de ce fait Jouin, Bonnot, Lacombe, etc. Licencié ès lettres et ès sciences, il livra, bien après, quelques brefs «souvenirs» à la presse. Évoqué dans plusieurs romans de Georges Simenon.

[156] Alphonse Bertillon (1853-1914) créa en 1879 le système d'identification des criminels par leurs mensurations, les empreintes digitales et l'appliqua dès 1882, comme chef de service de l'identité judiciaire à la Préfecture de police de Paris.

[157] Ils étaient diversement «accusés» d'assassinats, de tentatives de meurtre, de violences à agents de la force publique suivies de mort, de violences et blessures à agents, de vols qualifiés, de port d'armes prohibées, d'association de malfaiteurs, etc.

[158] Le mystère perdure: sans doute Dieudonné ne prit-il pas part à l'attentat de la rue Ordener… Serge fait allusion aux yeux d'Octave Garnier.

[159] Dans une lettre du 22 janvier 1913 à E. Armand, Le Rétif écrivait: «Je m'accorde soixante chances sur cent d'acquittement. Pas une de plus.» Il fut clair que le fait d'être étranger, anarchiste, de refuser de devenir «indic» et d'argumenter avec panache, pertinence, pugnacité, était plus que ne put supporter la Cour… Sur cette attitude, cf. Séverine, «L'oiseau de passage», *Le Journal du Peuple*, 27 octobre 1921, et la réponse de Serge dans le numéro du 6 décembre 1921 et les journaux (même «bourgeois») de l'époque qui ne l'accablèrent pas. Ses pseudonymes (Le Rétif, Ralph, Yor), connus du juge d'instruction Gilbert, ne furent pas évoqués par les magistrats lors du procès, ni ses articles de *l'anarchie*.

[160] Jean Huc (1883-?), poursuivi pour fabrication de fausse monnaie, avait été condamné le 5 avril 1912 à cinq ans de travaux forcés. Il fut confronté à Carouy.

[161] Marie Besse: âgée de 16-17 ans, minée par la tuberculose et le chagrin, elle mourut deux mois après le verdict.

[162] Paul Raynaud (1878-1966), avocat d'un comparse: Charles Reinert, eut ensuite une longue carrière politique.

[163] Vincent de Moro-Giafferi (1878-1956), avocat célèbre, fit ensuite de la politique: député notamment.

[164] Me Raphaël Adad défendit Rirette Maîtrejean. L'avocat du Rétif était Me Charles Lebreton.

[165] César-Napoléon Campinchi (1882-1941) défendit un comparse: Jean G. Dettweiler. Il fut ensuite l'un des chefs du parti radical-socialiste et plusieurs fois ministre de la Marine.

[166] Le ministère public était représenté par Me Victor Fabre (1852-?), procureur général et David Léon Raoul Bloch-Laroque (1868-1958), avocat général, tous deux près de la Cour d'appel de Paris. Implacables et déchaînés. Le président était Henri Couinaud (1848-1919), conseiller à la Cour de Paris.

[167] En fait, Séverine (dite Caroline Rémy, 1855-1929), journaliste engagée, intervint le 17 février en faveur de Gauzy – ce qu'elle fit aussi pour le capitaine Dreyfus, Ferrer, Liabeuf. Quant à Sébastien Faure et à Pierre Martin (1856-1916) dit «Le Bossu» (tous deux du *Libertaire*), cités par Le Rétif, ils intervinrent le 18 et pour lui et pour le «droit d'asile». En janvier 1913 fut créé un Comité du droit d'asile animé par Henri Guilbeaux. Une pétition recueillit les signatures d'Octave Mirbeau, Louis Pergaud, Élie Faure, Marcel Martinet, Léon Werth, etc.

[168] Du 8 au 19 janvier 1883 se tint à Lyon le procès dit «des 66»: leur était reprochée l'affiliation (réelle ou supposée) à l'Internationale anarchiste considérée comme «un attentat contre la paix publique». Bien qu'étrangers à un attentat commis à Lyon du 22 au 23 octobre 1882 et à des troubles sociaux, Kropotkine et Martin, arrêtés en

décembre, furent considérés (à tort) comme «les meneurs». Le 19 eut lieu leur célèbre déclaration «Ce qu'est l'anarchie, ce que sont les anarchistes» et leur condamnation à quatre ans de prison, amnistiés en 1886.

[169] Rirette Maîtrejean s'exprima dès sa sortie: «Impressions», *Le Petit Parisien*, n° 13271, 28 février 1913; «Souvenirs d'anarchie», *Le Matin*, 18-31 août 1913; «Commissaire Guillaume, ne réveillez pas les morts!», *Confessions*, nos 15 et 16, 11 et 18 mars 1937 (Henry Poulaille nous en donna les numéros en 1976); «De Paris à Barcelone», *Témoins* (de Jean-Paul Samson [1894-1964]), n° 21, février 1959 (Ces textes sont rassemblés dans Rirette Maîtrejean, *Souvenirs d'anarchie*, Quimperlé, La Digitale, 1988). Serge n'en fut pas alors informé… et ne «cautionna» donc pas ces initiatives.

[170] Le 31 janvier 1912, la police découvrit trois revolvers provenant de l'armurerie Foury (70, rue La Fayette) dévalisée dans la nuit du 23 au 24 décembre 1911. Le Rétif et Rirette Maîtrejean déclarèrent en avoir acheté deux sans en savoir la provenance. Il fut donc inculpé de recel.

[171] Selon l'écrivain Henry Poulaille (1896-1980), ami de Serge, c'était Dieudonné. Cf. son *Vivre sa vie* (inédit, manuscrit de 443 pages composé de «collages» d'articles de *La Bataille syndicaliste*, du *Matin*, de *l'anarchie*, etc., relatant les (mé)faits de «la Bande» et le procès.

[172] Toujours selon Poulaille (*Vivre sa vie*, *op. cit.* et *Cahiers Henry Poulaille,* nos 4-5, «Hommage à Victor Serge», Bassac, Plein Chant, 1991, p. 7-8), il s'agirait d'une «mise en scène»: personne ne put voir le cadavre qui aurait été «enterré» un dimanche (? -2 mars). Ainsi, Carouy, épargné en tant qu'indicateur (?), n'aurait subi que le bagne quelques années… Cette thèse s'oppose à celle de Serge.

[173] Albert Londres (1884-1932), talentueux grand reporter international, envoyé spécial d'*Excelsior*, du *Petit Parisien*, du *Journal*, dénonça les bagnes. Cf. *Œuvres complètes*, Paris, Arléa, 2007; *Câbles et reportages*, Paris, Arléa, 2007.

[174] Sur la Bande à Bonnot et son procès: Malcolm Menzies, *En exil chez les hommes*, Troësnes, Corps 9, 1985 (réédition: Paris, Rue des cascades, 2007); *La Bande à Bonnot à travers la presse de l'époque*, Lyon, Fage, 2008, gros recueil intéressant par son iconographie et ses extraits de presse, mais sur Serge, l'auteur a l'imprudence de n'adopter que les assertions (méritant sérieux examen) de Rirette Maîtrejean… Même constat pour Anne Steiner, *Les En-Dehors. Anarchistes individualistes et illégalistes à la «Belle Époque»*, Montreuil, L'Échappée, 2008. Sur Émile Michon (1882-1945): *Un peu de l'âme des bandits*, Paris, Dorbon-Aîné, s.d., p. 104: V.K. «Je ne consentirais jamais à voir en lui un malfaiteur.»; p. 104-108: extraits de lettres de V.K. à Rirette Maîtrejean. Nous avons retrouvé 13 des poèmes qu'il lui adressa.

[175] Comparse de Bonnot, Léon Lacombe (1885-1913), se croyant trahi par Jules Erlebach dit Ducret (1881-1913), gérant de *L'Idée libre*, s'introduisit chez lui le 3 décembre 1912 au soir, mais ne le revolvérisa qu'au matin du 4. Ducret en mourut le 13 janvier 1913, à l'hôpital Bichat. Lacombe, arrêté le 11 mars 1913, se suicida le 5 avril 1913 à 11 h 30. Xavier Guichard (1870-1947), chef de la Sûreté et directeur de la Police judiciaire, affirma plus tard à Henry Poulaille que Ducret n'était pas un «indic».

[176] François Claudius Kœningstein dit Ravachol (1859-1892), partisan de la propagande anarchiste par le fait, commit des attentats à la dynamite les 11 et 27 mars 1892 contre des magistrats. Arrêté, condamné à mort: guillotiné le 11 juillet 1892. L'anarchiste italien Santo Jeronimo Caserio (1873-1894) assassina le président de la République Sadi Carnot le 24 juin 1894, ce dernier ayant refusé de gracier Vaillant.

[177] Yves Guyot (1843-1928), économiste français, partisan du libre échange, fut député, ministre des Travaux publics de 1889 à 1892.

[178] Józef Klemens Pilsudski (1867-1935), après une activité révolutionnaire en Russie (d'où cinq ans de travaux forcés: 1887-1892), adhère au Parti socialiste polonais (PPS) alors divisé entre nationalistes et internationalistes. Indépendantiste, donc, opposé aux Russes (tant socialistes que tsaristes), il ira jusqu'à envisager une alliance avec le Japon (1904-1905), puis avec l'Allemagne. Il crée le bras armé du PPS, à l'origine d'attentats contre les Russes. Premier président de la Pologne (1918-1922), maréchal, artisan de la souveraineté retrouvée. Repousse les bolcheviks en 1920. Dès 1926, opte pour un régime dictatorial pour s'opposer à l'URSS comme à l'Allemagne, contre laquelle il propose à la France de faire une «guerre préventive». En vain.

[179] Sur le Parti socialiste-révolutionnaire, voir Jacques Baynac, *Les socialistes-révolutionnaires de mars 1881 à mars 1917*, Paris, Robert Laffont, 1979; et Spirodovitch, *Histoire du terrorisme russe*, *op. cit.*.

[180] «Kamo» (surnom du révolutionnaire arménien Simon Ter-Pétrossian), membre des *boiéviki* (miltants armés, francs-tireurs), pratiqua force «expropriations». Cf. Jacques Baynac, *Kamo. L'homme de main de Lénine*, Paris, Fayard 1972. Leonid Borissovitch Krassine dit Zimine, dit Nikitich (1872-1926), ingénieur remarquable, conseiller de Kamo, organisa avec efficacité les *boiéviki* (qu'il dota d'explosifs) et le premier journal bolchevik légal, *Novaïa Jizn* (La vie nouvelle). À partir de 1900, Koba est l'un des «noms de guerre» de Iossif [Joseph] Vissarionovitch Djougachvili dit

Staline (1879-1953). D'abord social-démocrate, il deviendra menchevik, puis bolchevik. Cf. Boris Souvarine, *Staline*, Paris, Plon, 1935 (édition augmentée, 1940; réédition: Champ Libre, 1977), chap. 4. Et, très informé, Simon Sebag Montefiore, *Le jeune Staline*, Paris, Calmann-Lévy, 2008. Selon Roman Brackman, Staline fut aussi un agent du tsar (*Staline, agent du tsar*, Paris, L'Archipel, 2003).

[181] Benito Mussolini (1883-1945), d'abord socialiste puis fondateur en 1919 du parti fasciste. Un extrait de son article figure dans *Le Crapouillot*, janvier 1938 consacré à «L'anarchie».

[182] Bien plus tard (lettre du 21 août 1946) Serge confia à l'instituteur Antoine Borie (1904-1993): «Mais des jeunesses difficiles, des jeunesses d'exploités-écrasés, il faut plutôt garder, avec le goût de l'amertume naturelle qu'elles ont, une fierté, une solidité.»

NOTES DU CHAPITRE 2

[1] Terme par lequel se désignent les «insoumis», les «réfractaires», individualistes ou non, qui refusent toute fatalité sociale.

[2] Victor Serge, *Les hommes dans la prison* (puis dans *Les révolutionnaires*, recueil de ses cinq premiers romans), préface de son ami l'écrivain roumain Panaït Istrati. Il y cite Serge précisant ses objectifs.

[3] Il s'agit de la maison de force de Melun. Dans sa «Notice biographique (1890-1928)» déjà citée, Serge précise: «Système Auburn: isolement cellulaire la nuit, travail forcé le jour (imprimerie, compositeur, puis correcteur), dix heures. Études. Permises: langues étrangères, questions religieuses, protestantisme, histoire de la réformation. Illicites: déterminisme scientifique, Taine, Spencer. Petit groupe anarchiste (Laheurte, Roblot, Michel). Épuisement physique: séjour à l'infirmerie tous les huit à dix mois. Séjours en cellule. Luttes.»

[4] Dans *Le dernier jour d'un condamné* (1829) et dans *Les misérables* (1862), Victor Hugo (1802-1885) traite des problèmes de la justice et de la prison.

[5] Serge dit avoir suivi des cours d'Henri Bergson (1859-1941). Il ne précise pas lesquels ni la date. Sans doute ceux donnés au Collège de France depuis 1897. En 1908-1909, sur Berkeley, Spinoza. Des quatre ouvrages essentiels: *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), *Matière et mémoire* (1896), *L'évolution créatrice* (1907), *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932), il put lire les trois premiers. Sans doute fit-il le lien (logique) entre Herbert Spencer et Bergson (reconnu par ce dernier). Quant à Taine (1828-1893), odieux contempteur de la Commune et du peuple et dénoncé comme tel dans *Les coulisses d'une Sûreté générale*, c'est par sa psychologie matérialiste (*De l'intelligence*, 1870) et son rationalisme positiviste (*Les philosophes français du XIXe siècle*, 1857) qu'il intéressa alors «Le Rétif».

[6] Le 1er août 1914, l'Allemagne déclara la guerre à la Russie, le 3 à la France.

[7] Du général marquis Gaston A.A. de Galliffet (1830-1909), l'histoire ne retiendra que sa féroce répression de la Commune de Paris (d'où son surnom: «Marquis aux talons rouges»). Son nom est devenu l'odieux symbole de la répression. En 1899, nommé par Waldeck-Rousseau ministre de la Guerre, il demanda la révision du procès de Dreyfus tout en ménageant «l'armée» par une loi d'amnistie.

[8] Le 4 août 1914, invasion de la Belgique. L'armée belge (120 000 hommes), malgré sa défense héroïque, ne peut arrêter le déferlement des 500 000 hommes de von Kluck (1re Armée) et de von Bülow (2e Armée). Le 24, tout est consommé.

[9] L'Orange et le Transvaal. La guerre entre Boers et Anglais dura de 1898 à 1902.

[10] Élève de Charcot (1825-1893), le Dr Maurice de Fleury (1860-1931), lié avec les écrivains et artistes naturalistes, intéressé par les questions de neurologie, de psychiatrie, de criminalité, attaché au centre neuropsychiatrique du Val-de-Grâce, fit faire d'incontestables progrès à la psychiatrie. Œuvre scientifique abondante et de qualité. Selon ses propres termes (lettre du 2 février 1917 au préfet de police de Paris), il s'est «intéressé, médicalement et moralement à Victor Kibaltchiche […]», n'hésitant pas à intervenir en sa faveur, même après la sortie de Melun.

[11] «Libéré» le 31 janvier 1917 sans aucune remise de peine! Nul doute que s'il avait accepté de devenir un «indic» ou un «mouchard», sa peine aurait été réduite…

[12] *Le Bonnet rouge*, qui parut de novembre 1913 à juillet 1917 (date à laquelle Almereyda fut arrêté).

[13] Marcel Sembat (1862-1922), membre du parti socialiste réformiste français, fut ministre des Travaux publics (1914-1915).

[14] Ami de Jaurès, Alexandre Zévaès (dit Gustave, dit Antoine Bourson, 1873-1953) défendit en mars 1919 l'assassin de ce dernier, Raoul Villain (1885-1936). Le 31 juillet 1914 à 21 h 40, au Café du croissant, 146, rue Montmartre, Jaurès fut «exécuté» par ce nationaliste fanatique. Acquitté le 29 mars 1919. (La veuve de Jaurès dut payer les frais du procès!) Réfugié à Ibiza, fusillé le 17 septembre 1936 par les républicains comme espion franquiste… Zévaès contribua à propager le marxisme en France. Auteur de nombreux ouvrages sur le socialisme et d'études sur Zola, Jules Vallès, etc.

[15] Il s'agit du *Manifeste des Seize* (en fait quinze anarchistes) pour l'Union sacrée daté du 28 février 1916, publié le 14 mars dans *La Bataille syndicaliste,* signé en 1916. Il divisa les anarchistes français et étrangers. Cf. l'historique détaillé par Hem Day (1902-1969) dans l'*Encyclopédie anarchiste*, t. 4, *op. cit.*, p. 2541-2553.

[16] Sur Boris Viktorovitch Savinkov (1879-1925), voir ses *Souvenirs d'un terroriste*, Paris, Champ Libre, 1982 (texte complet); Victor Serge, «Le cas de Boris Savinkov», *La Vie ouvrière*, n° 278, 19 septembre 1924, p. 2; et «Savinkov et Kornilov» dans *Lénine 1917*, Paris, Robert Laffont, 2001, p. 197. De Savinkov (mais signés «V. Ropchine») d'intéressants et trop méconnus romans: *Le cheval blême. Journal d'un terroriste* (publié en russe en 1908), Paris, Phébus, 2003, très bien traduit et présenté par Michel Niqueux; *Ce qui ne fut pas,* Paris, Payot, 1921, (réédition: Paris, Éditions 13 bis, 1985).
[17] Gueorgui Plékhanov (1856-1918), principal théoricien du marxisme russe, fondateur du parti social-démocrate, se rangea en 1903 parmi les mencheviks. Durant la guerre, il adopta une attitude favorable à la défense nationale, d'où une rupture avec les bolcheviks qu'il combattait. Il émigra en Finlande après la révolution d'Octobre.
[18] Gêné par le succès du journal antibelliciste de Trotski, *Naché Slovo*, le ministre de l'Intérieur Malvy (1875-1949), cédant à une provocation tsariste, par décret du 14 septembre 1916, décida l'expulsion de Trotski. Des démarches de socialistes (Jean Longuet) la reportèrent au 30 septembre 1916. Cf. Trotski, *Ma vie*, Paris, Gallimard, 1953, 1968, p. 260-265; Pierre Broué, *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988, p. 157-158 et 952; Jean-Jacques Marie, *Trotsky. Révolutionnaire sans frontières*, Paris, Payot, 2006, p. 111.
[19] Féerie symboliste en 6 actes et 12 tableaux de l'écrivain belge Maurice Maeterlinck (1862-1949), *L'oiseau bleu* fut représenté le 30 septembre 1908 au Théâtre artistique de Moscou et créé en France le 2 mars 1911 au Théâtre Réjane. Publié en 1909.
[20] Le poète catholique, essayiste, éditeur-fondateur des *Cahiers de la quinzaine* (1900-1914), Charles Péguy (né en 1873), fut tué d'une balle en plein front le 5 septembre 1914 à Villeroy, à la tête de sa compagnie. Souvent cité par Serge. Ricciotto Canudo (1879-mort le 10 novembre 1923 des suites de blessures sur le front des Dardanelles), dramaturge, poète, romancier, critique d'art et littéraire, musicologue, théoricien du cinéma baptisé par lui, dès 1919, le «septième art». Cf. *L'usine aux images*, Paris, Séguier-Arte, 1995 [1927]. Ami de Guillaume Apollinaire. Gabriel-Tristan Franconi (1887-tué à la guerre le 23 juillet 1918), poète, journaliste, critique de cinéma. D'abord quelque peu «anarchiste-communiste», il évolua à droite. Il fonda deux revues: en décembre 1907, *La Foire aux chimères*, organe du «mouvement visionnaire», puis en 1911, *Les Lions*, «journal des jeunesses françaises». Jean-Marc Bernard (1881-tué à la guerre le 5 juillet 1915), poète et essayiste, animateur de la revue *Les Guèpes*. (1909-1913?), *Œuvres*, Paris, Le Divan, 1923. Léon et Maurice Bonneff (1882 et 1884-tués au front en 1914), spécialistes des enquêtes sociales sur la vie ouvrière, les métiers, les maladies professionnelles, les syndicats. Ensemble: *La vie tragique des travailleurs*, Paris, Jules Rouff, 1908 (nouvelle édition, corrigée et complétée par Michelle Perrot, Paris, EDI, 1984); *La classe ouvrière*, Paris, Guerre sociale, 1911; *Les métiers qui tuent*, Paris, Bibliographie sociale, 1900; *Marchands de folie*, Paris, Marcel Rivière, 1913; collaborant à *L'Humanité*, *La Guerre sociale*, *La Vie ouvrière*, *La Bataille syndicaliste*, *La Dépêche de Toulouse*.
[21] Le 13 février 1917. Suite à l'arrêté d'expulsion dont il fut frappé le 29 mai 1916, il ne put rester que douze jours à Paris. Surveillé par la police, qui enregistra son départ.
[22] À Barcelone, Serge habitait au 416 Calle Cortez.
[23] *Tierra y Libertad*, revue anarchiste espagnole (fondée en 1896), publia entre février (ou mars) et juillet 1917 les premiers textes signés «Victor Serge»: voir nos 342 (7 mars), 346 (4 avril), 348 (18 avril); dans les nos 359, 361, 362, 363, 369 (reprise du 358 censuré): «Esbozo crítico sobre Nietzsche» (essai critique sur Nietzche).
[24] Le marxiste autrichien Friedrich (ou Fritz) Adler (1879-1960), fils du fondateur du parti socialiste autrichien Victor Adler (1852-1918), a été emprisonné, condamné à mort puis à dix-huit ans de prison et amnistié en 1918. Il deviendra plus tard Secrétaire général de la IIe Internationale. L'article de Serge n'a pu être retrouvé, faute de collections complètes à Barcelone.
[25] Signé «Victor serge», traduit par son ami Costa Iscar, il s'intitulait: «Un zar cae» (un tsar tombe), *Tierra y Libertad*, Barcelone, n° 346, 4 avril 1917, p. 1. Le «premier» article est donc de février ou de mars…
[26] Alphonse XIII (1886-1941) régna jusqu'en avril 1931. Nicolas II (1868-1918) de 1894 à mars 1917. Ils se distinguèrent par leur conservatisme, leur autoritarisme et des répressions sanglantes.
[27] Mikhaïl (Michel) Bakounine (1814-1876), adversaire de Marx, est, avec Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), l'un des pères de l'anarchisme. Serge lui consacra deux articles dans le *Bulletin communiste*, des 22 décembre 1921 et 1er janvier 1922.
[28] Abréviation pour Confederación Nacional del Trabajo (Confédération nationale du travail), constituée le 1er novembre 1910. Voir *Solidaridad obrera* (solidarité ouvrière), n° 570, 25 mai 1917, p. 1 et 2: «Nuestro Pensiamento. Manifesto al pueblo espanol», signé par S. Seguí, Francisco Miranda, Angel Pestana.

[29] Le premier numéro de *Solidaridad obrera*, hebdomadaire fondé par Francisco Ferrer, parut le 19 octobre 1907, et fut longtemps porte-parole de l'anarchosyndicalisme espagnol. Nous n'y avons pas trouvé des textes de Serge pour cette époque.
[30] Sur l'anarchosyndicaliste Salvador Seguí Rubinat [Rubinay?] (1886-1923), premier secrétaire de la CNT, voir *Escuela de rebeldía. Historia de un sindicalista por Salvador Seguí, Noy del Sucre*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1923.
[31] Alejandro Lerroux (1864-1949), journaliste polémiste et populiste, très populaire – «*el Emperador del Paralelo*» – par ses discours et articles anticléricaux: il dirigea *El País*, *El Progreso*, *El Intrasigente*, *El Radical*. 1908: il fonde le Partido Republicano Radical. 1910: il rejoint la Conjunción Republicano-Socialista et est élu député; impliqué dans des scandales, il perd de son crédit dans l'électorat ouvrier. Impliqué dans la préparation de l'insurrection de juillet, il sera ensuite absent de Barcelone; et il laissera la justice militaire exécuter, sans preuve, son ami Ferrer Guardia… Voir José Alvarez Junco, *El emperador del Paralelo. Lerroux y la demagogía populista*, Madrid, Alianza, 1990. Analyse très bien informée et rigoureuse.
[32] Marcelino Domingo Sanjuán (1884-1939) fonda en 1915 le Bloque Republicano Autonomista. En 1917: l'un des dirigeants du Partido Republicano Catalán; très impliqué dans la préparation de la grève générale révolutionnaire. Partisan de l'autonomie pour la Catalogne. Très actif sous la dictature de Primo de Rivera (1923-1930). En 1929: fondateur et chef du Partido Republicano Radical Socialista. Plusieurs fois ministre entre 1931 et 1936.
[33] Écrit en 1929-1930, *Naissance de notre force* parut chez Rieder en 1931.
[34] «Méditation sur la conquête» constitue le chapitre 8 de *Naissance de notre force*.
[35] Francisco Ascaso (1901-1936), Buenaventura Durruti (1896-1936), dirigeants anarchosyndicalistes (CNT), frères des boiéviki russes, moururent en premières lignes: le premier à Barcelone le 20 juillet 1936, le deuxième devant Madrid le 21 novembre 1936 (sans doute assassiné par les staliniens). Germinal Vidal (1913-1936), dirigeant syndical, secrétaire des Jeunesses du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), membre du Comité central de ce parti, fut tué à Barcelone le 19 juillet 1936. Le POUM, d'abord appelé Bloc ouvrier et paysan jusqu'en 1935, était animé par Andrés (Andreu en catalan, Andrès «francisé») Nin, Juan Andrade, Jordi Arquer, Joaquín Maurín, etc.
[36] Seguí fut assassiné à Barcelone le 10 mars 1923. Cf. R. Albert, «Seguí», *La Correspondance internationale*, 28 mars 1923, p. 181.
[37] Pour rentrer en France, Serge se fit délivrer par lui, le 20 juillet 1917, un passeport russe, ce qui lui évita d'avoir recours au Consulat général français de Barcelone, qui aurait refusé… Source: Cabinet du préfet de police, 1er Bureau, note (très raturée) no 143.316 du 19 novembre 1917 au ministre des Affaires étrangères. Elle précise: «Ce "visa spécial militaire", valable jusqu'au 21 juillet, stipule que le bénéficiaire se rend en Russie pour y accomplir ses devoirs militaires, et qu'à son passage à Paris il se mettra à la disposition du Consul général de Russie. Kibaltchiche, qui n'avait pu s'engager, les inscriptions étant suspendues jusqu'à nouvel ordre, s'était présenté à la préfecture, il lui fut enjoint de regagner l'Espagne, et une mention [trois mots à déchiffrer] fut portée sur son passeport. N'ayant pas obtempéré à cette injonction, il a été arrêté le 2 octobre [en fait le 1er octobre].»
[38] Un «Rapport du chef du Service des RG» du 26 septembre 1917 signale qu'il contacta le «colonel Ignatieff (Ignatiev), attaché militaire de Russie, dont les bureaux sont situés, 14 avenue Élisée-Reclus».
[39] Le Soviet de Petrograd fut constitué le 27 février (12 mars) 1917, avec comme président le menchevik Nicolas S. Tcheidze (ou Tchkeidze, 1864-1926), vice-présidents, Aleksandro Fiodorovitch Kerenski (1881-1970) et Matvei Ivanovitch Skobelev (1880-1930). Il comprenait aussi des socialistes-révolutionnaires, des bolcheviks, des sans-parti. Le 9 (22) septembre, Trotski en est élu président. Les démarches de Serge se situent donc entre fin juillet et cette date. Quant à Aleksandr Kerenski, chef du gouvernement provisoire de juillet à novembre 1917, il sera renversé par les bolcheviks.
[40] Nikolaï Stepanovitch Goumilev (1886-1921), engagé volontaire en 1914, anima de 1908 à 1911 le mouvement poétique l'acméisme. Voir Efim Etkind, Georges Nivat et Ilya Serman, *Histoire de la littérature russe*, vol. 4, *Le XXe siècle*, t. 1, Paris, Fayard, 1987, p. 520-533 et Marie Maline, *Nicolas Gumilev. Poète et critique acméiste*, Bruxelles, Palais des Académies, 1964.
[41] Goumilev fut impliqué dans «l'affaire Tagantsev» (ou conspiration monarchiste antibolchevik), révélée en l'été 1921. Selon plusieurs historiens, elle semble avoir été «montée» par la Tchéka. Le 24 août, les 61 «participants» (dont le poète) furent fusillés.
[42] Serge travaillait à la typographie Rirachovsky, sise 50, boulevard Saint-Jacques et non boulevard de Port-Royal. La première adresse figure bien dans le «Procès-Verbal» d'interrogatoire établi le 1er octobre 1917 par le commissaire Paul Cossin (quartier de l'Odéon) et cosigné «VKibaltchich» lors de son arrestation.

[43] Clemenceau sera président du Conseil du 17 novembre 1917 au 19 janvier 1920, avec pour seul objectif: la Victoire, donc «Ni trahison ni demi-trahison: la guerre, rien que la guerre!» Pour lui, pacifistes et antimilitaristes sont «l'ennemi intérieur» de la République. Il obligera Louis Malvy, ministre de l'Intérieur (depuis juin 1914) à la démission (31 août 1917) et fera arrêter Joseph Caillaux (en janvier 1918): ils étaient partisans déclarés d'une paix de compromis.
[44] Clemenceau crut d'abord le capitaine Dreyfus coupable: cf. son article «Le traître», *La Justice*, 25 décembre 1894. Le 1er novembre 1897: informé par Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, des irrégularités du procès. Dès le 2, dans *L'Aurore*, s'il ne croit pas encore à l'innocence, il s'inquiète des irrégularités du procès. Le 23 février 1898, il écrit «qu'il y a les plus grandes présomptions que Dreyfus soit innocent».
[45] À la suite des pertes effroyables et insensées lors des offensives des 16 avril et 4 mai 1917 décidées par le général Nivelle (1856-1924, nommé par Briand, le 27 décembre 1916 à la place de Joffre, comme commandant en chef des armées du Nord-Est), il y eut, dans 16 corps d'armée qui y avaient participé, des actes de révolte et d'indiscipline collectifs. Nivelle fut remplacé en mai par le général Pétain (1856-1951), qui «réprima».
[46] Les États-Unis déclarèrent la guerre à l'Allemagne le 6 avril 1917 et le 7 décembre 1917 à l'Autriche-Hongrie.
[47] La «paix blanche»: une paix sans vainqueur ni vaincu, donc sans annexion ni indemnités. Le projet d'une telle paix fut examiné en Suisse: à Zimmerwald (septembre 1915) et à Kienthal (24-30 avril 1916) par les socialistes qui, en 1914, avaient opté pour «l'Union sacrée» belliciste.
[48] Joseph Caillaux (1863-1944), député radical-socialiste, ministre, fut arrêté le 15 janvier 1918, accusé «d'intelligence avec l'ennemi et de complot contre la sûreté de l'État», jugé par la Haute Cour et condamné le 23 avril 1920 à trois ans de prison. Sa carrière politique n'en fut pas affectée.
[49] *Le Bonnet rouge* reçut d'août 1914 à mars 1916 des subsides du ministre de l'Intérieur Malvy. Ceux-ci supprimés, Almereyda le soutint encore. Traduit à sa demande devant la Haute Cour, Malvy, accusé de forfaiture, est condamné à cinq ans de bannissement. Il sera réélu député de 1924 à 1942.
[50] Légère erreur: c'est Alexandre Ribot (1842-1923), président du Conseil du 20 mars 1917 au 12 septembre, qui les fit arrêter le 6 août 1917, car Clemenceau ne revint au pouvoir qu'en novembre.
[51] *La Victoire* et *L'Action française* de dénoncer un assassinat! Cf. *Revue des causes célèbres politiques et criminelles*, nos 6 à 11, mai à août 1918; *Revue des grands procès contemporains*, nos 7 à 10, juillet 1917 à juillet 1918; Maurice Fournié et Albert Monniot, *Le mystère de Fresnes*, Paris, Pierre Téqui, 1919.
[52] Avions allemands triplaces de bombardement, les Gothas furent utilisés contre Paris en 1918.
[53] Celle, remarquable, du Dr Élie Faure (1873-1937): *L'art antique* (1909), *L'art médiéval* (1911), *L'art renaissant* (1914), *L'art moderne* (1921). Rééditée dans *Œuvres complètes*, Paris, Pauvert, 1964; éditon critique: Paris, Denoël, 1985-1987.
[54] Bien que sous le coup d'une interdiction de séjour (depuis le procès de 1913) et d'un arrêté d'expulsion (du 29 mai 1916), Serge séjourna à Paris en août et septembre 1917. Le 1er octobre, à 19 heures, il est arrêté, cour de Rohan (Jacques Povolozky y habitait au 3 et gardait des affaires personnelles de Serge), par trois inspecteurs des RG (Bayou/Bayon, Lamazière et Guérin), amené devant le commissaire Paul Cossin (quartier de l'Odéon) pour «infraction à un arrêt d'interdiction de séjour et à un arrêté d'expulsion», puis devant le substitut du procureur de la République. Lequel le «met à disposition du 2e Bureau de la Préfecture (étrangers, permis de séjour, etc.)». Le 6, «évacué dirigé vers le dépôt de triage de Fleury-en-Bière» (Seine-et-Marne) jusqu'au 31 mars 1918, puis du 1er avril 1918 au 3 janvier 1919 au camp de concentration de Précigné (Sarthe). Cf. Victor Serge, notice autobiographique citée; lettre du 2-3 octobre 1919 à Chinette Maîtrejean; lettre du 3 octobre 1919 à M. Issac Rirachovski.
[55] Le bolchevik Krauterkraft, membre très actif du groupe de résistance créé dans le camp, cosigna en 1917-1918 avec Serge *et al.* des lettres de protestation contre la répression et les conditions d'hébergement. Publiées sous le titre «Pendant la guerre du droit de la liberté» par *Le Libertaire*, mais seulement en 1919.
[56] Les liens d'estime et d'amitié avec Paul Fouchs (1856-1933) furent tels qu'une correspondance s'ensuivit (1919-1933) et que Serge lui confia des manuscrits (dont celui de son «Esbozo crítico sobre Nietzsche»).
[57] Il s'agit d'un jeune Russe, Aaron Zieplinck, tué le 13 mai 1918. «David» dans «Constellation des frères morts» (*Résistance*). Cf. une lettre-manifeste de novembre 1917 signée par dix internés: «Andréanoff, Boulanoff, André Brode, Berr, Max Feinberg, Victor Kibaltchiche, Krauterkraft, Antoine Mathay, Charles Robin, J. Schamès». Dans une lettre du 15 mai 1918 «à Monsieur le ministre de l'Intérieur, à Monsieur le procureur de la République, à Monsieur le général commandant la 4e région, Le Mans», signée par 120 détenus, sont évoqués les conditions du meurtre et le nom de la victime. «Pendant la guerre du droit de la liberté», *Le Libertaire*, 1919.
[58] Le 25 mai 1918, soulèvement de la Légion tchèque (quelque 50 000 anciens prisonniers de guerre) qui rejoint les forces hostiles aux bolcheviks. C'est le début de la guerre civile en Russie.

[59] Organisé par Boris Savinkov, le colonel Perkhourov, etc., en juillet 1918, il fut jugulé en quinze jours. Cf. *L'An 1 de la Révolution russe*.
[60] Le 30 août 1918, Fanny Kaplan (née Fanya Iefimovna Roitman, 1890-1918), membre d'une «organisation de combat» socialiste-révolutionnaire, tira sur Lénine trois balles. Arrêtée, interrogée par Dimitri Kourski, commissaire à la Justice, Nikolaï Skrypnik et Iakov Peters, dirigeants de la Tchéka, et par A. Diakonov, président du Tribunal révolutionnaire de Moscou. Sur ordre de la Tchéka, tuée d'une balle dans la nuque et son cadavre détruit. Cf. David Shub, *Lénine*, Paris, Gallimard, 1972, p. 273-284.
[61] La Tchéka ou Vétcheka (Commission extraordinaire panrusse du Conseil des commissaires du peuple pour la lutte contre la contre-révolution, le sabotage et la spéculation) fut créée par décret du 7 (20) décembre 1917 et dirigée jusqu'en 1926 par Félix Dzerjinski. Abolie par un décret du 6 février 1922, remplacée par le Guépéou (Administration politique d'État; police politique) rattachée au Commissariat du peuple aux Affaires intérieures (NKVD). Voir le recueil *Tche-Ka. Matériaux et documents sur la terreur bolcheviste recueillis par le Bureau central du parti socialiste révolutionnaire russe*, Paris, Jacques Povolozky, 1922; Roman Goul, *Les maîtres de la Tchéka. Histoire de la terreur en URSS, 1917-1938*, Paris, Les Éditions de France, 1938.
[62] Robert Bruce Lockhart (1887-1970), arrêté et confiné un temps au Kremlin, mais épargné et échangé contre des agents secrets soviétiques (dont Maksim Maksimovitch Litvinov). Accusé d'avoir comploté avec l'agent secret Sidney Reilly (Georgui Rosenblum, 1874-exécuté en 1925). Voir ses *Mémoires d'un agent britannique en Russie. 1912-1918*, Paris, Payot, 1933. Général en 1924 seulement, Jean F.H.M.G. Lavergne (1869-1951) appliquait les directives du très antibolchevik ambassadeur Joseph Noulens (1864-1944), lequel soutenait (argent et armes) tout soulèvement des «Blancs». Dans *Mon ambassade en Russie soviétique. 1917-1919* (Paris, Plon, 1933), il use et abuse de la «langue de bois»…
[63] Gueorgui Vassilievitch Tchitcherine (1872-1936), menchevik devenu bolchevik dès janvier 1918. À Londres pour organiser le retour des émigrés politiques, arrêté et enfermé à la prison de Brickstone jusqu'à son échange avec l'ambassadeur anglais Buchanan début 1918.
[64] Maksim Maksimovitch Wallach dit Litvinov (1876-1951), premier diplomatique soviétique en Angleterre, fut arrêté comme otage afin d'être échangé contre Lockhart.
[65] Serge évoque Dimitri Barakov, André Brode et Max Feinberg dans «Constellation des frères morts» et «Max» (*Résistance*), dans ses lettres à Paul Fouchs. Feinberg est l'un des dédicataires de *La ville en danger*.
[66] Sur le Dr Nikolaenko, anarchiste tolstoïen ukrainien, faisant office de consul à Marseille de 1917 à 1919, grand ami de la famille Roussakov, cf. Pascal, *Mon journal de Russie*, t. 2, *op. cit.* (photo avec Victor Serge et p. 52), Les 4 volumes (1975-1982) sont une mine de renseignements rédigés «à chaud» et non retouchés.
[67] Romain Rolland (1866-1944) se voulut de 1914 à 1918 «au-dessus de la haine», au-dessus des nationalismes. Se trouvant en Suisse en 1914, il y resta jusqu'en 1919. Prix Nobel de littérature en 1916. Publia en 1915 *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Librairie Ollendorff (recueil d'articles parus dans *Le Journal de Genève* en 1914-1915).
[68] Il s'agit de Liouba (Aimée) Alexandrovna Roussakova (1898-1984), peu après compagne de Serge. Son père, Aleksandr Ivanovitch Roussakov (1874-1934), ouvrier teinturier de Rostov, chassé par les pogromes de 1905, anarchiste au grand cœur, à Marseille de 1908 à 1919 avec sa femme et ses sept enfants (Liouba, Jenny, Esther, Rachel, Anita, Joseph, Marcel), souhaitait œuvrer pour la révolution… Rachel voulut rester à Marseille, ce qui lui épargna le destin tragique de sa famille.
[69] Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg (nés en 1871) furent assassinés le 15 janvier 1919 par des militaires «couverts» par Gustav Noske et les ministres social-démocrates. Cela, afin de priver la Ligue Spartakus et le Jeune Parti communiste (KPD) de leur tribun et de leur tête politique, tous deux remarquables et très courageux.
[70] De Dunkerque à la Finlande: quinze jours de pénible navigation.
[71] Article non identifié pour le moment. Grigori Evseïevitch Zinoviev (dit G.E. Radomylski, 1883-1936) était alors président du Soviet de Petrograd et allait être élu président du Comité exécutif du Komintern (l'Internationale communiste ou IC ou IIIe Internationale), regroupant les partis communistes ayant rompu avec les partis socialistes de la IIe Internationale. La IIIe était dirigée par le Parti communiste de l'Union soviétique ou PCUS.

NOTES DU CHAPITRE 3

[1] Sergueï Netchaév [Nietchaïev] (1847-1882), célèbre révolutionnaire russe, partisan du terrorisme et de la «propagande par le fait», composa avec Bakounine un *Catéchisme du révolutionnaire*. Emprisonné dès 1872. Cf. Michael Confino, *Violence dans la violence. Le débat Bakounine-Netchaïev*, Paris, Maspero, 1973.

[2] De mai 1918 à novembre 1920, le nouveau régime fut menacé par la guerre civile et par les Alliés partisans de la contre-révolution, d'où des mesures d'exception: réquisitions, restrictions, etc. Les troupes franco-anglaises débarquèrent en juin 1918 à Mourmansk, puis à Arkhangelsk.

[3] Grigori Lvovitch Chklovski (1875-1937). En 1918, conseiller à la mission soviétique en Suisse, puis au commissariat des Affaires étrangères jusqu'en 1925. Au XIVe Congrès, élu à la Commission centrale de contrôle du parti. 1927: perd son siège car il soutient alors Zinoviev et Trotski. Dès 1928: au Syndicat de la chimie, puis au Trust des importations chimiques.

[4] Sur l'itinéraire et le destin de Grigori Evseïevitch Radomylski dit Zinoviev (1883-1936), voir Georges Haupt et Jean-Jacques Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, Paris, Maspero, 1969, p. 87-98. En 1919, il était déjà membre du Comité central puis du Bureau politique du Comité central, président du Soviet de Petrograd et du Comité exécutif régional. En mars, il devint président du Comité exécutif de l'IC.

[5] Maxime Gorki, membre du parti social-démocrate en 1905, fondateur en mai 1917 du journal *Novaïa Jizn* [la vie nouvelle] interdit le 16 juillet 1918, critiquait et le régime et Lénine. Cf. Bertram D. Wolfe, *The Bridge and the Abyss: The Troubled Friendship of Maxim Gorky and V.I. Lenin*, New York, Frederick A. Praeger, 1967; Arcadi Vaksberg, *Le mystère Gorki*, Paris, Albin Michel, 1997.

[6] Nom donné au recueil de vies de saints (*legenda aura*) composé en latin par le dominicain Jacques de Voragine vers 1260, ouvrage alors le plus répandu après la *Bible*. Traduction française: Paris, Champion, 1997; et Paris, Gallimard, ces deux éditions étant de loin les meilleures.

[7] Dans *La Révolution russe* (Paris, Payot, 1918-1919, souvent inexact), l'envoyé du *Petit Parisien* à Petrograd, Claude Anet (1868-1931), orthographie «Hainglaise». Selon lui, les trois frères (d'origine française), après avoir servi dans l'armée russe durant la guerre, voulaient la poursuivre dans l'armée française. Arrêtés, par hasard, par le matelot commissaire Paniouchkine, emprisonnés à Smolny, puis conduits par le matelot commissaire Tcherkachine en un lieu désert pour y être fusillés, sans jugement.

[8] Andreï Ivanovitch Chingarev (1869-1918) et Fedor Fedorovitch Kokochkine (1871-1918), membres du Comité central du Parti cadet, assassinés dans la nuit du 6 au 7 janvier 1918 à l'hôpital de l'impératrice Marie à Petrograd. Cf. *Souvenirs d'un commissaire du peuple. 1917-1918*, Paris, Gallimard, 1930 (réédition: Paris, Les nuits rouges, 2016) du socialiste-révolutionnaire de gauche Isaac Steinberg (1888-1957).

[9] *Loutch* (le rayon), qui paraîtra jusqu'en août 1919. Il y avait aussi *Vperiod* (en avant).

[10] Mis hors la loi le 14 juin 1918 pour leur alliance avec les contre-révolutionnaires, admis à nouveau dans les soviets par le décret du 30 novembre 1918. Au VIIIe Congrès du parti (18-23 mars 1919), Lénine lui-même défendit la légalisation des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires. En juillet 1919, dans un manifeste intitulé *Que faire?*, ils réclament le retour au fonctionnement normal du régime. Trotski les en félicite en décembre, au VIIIe Congrès panrusse (2-4 décembre).

[11] Créée le 20 décembre 1917, la Tchéka (en fait Vétcheka ou VCK) put dès septembre 1918 appliquer la peine de mort «à toutes personnes affiliées aux organisations des gardes blancs». Son siège central, à Moscou: le sinistre bâtiment de la Loubianka (regroupant toutes les polices politiques de l'URSS jusqu'en 1991). En janvier 1920, ses pouvoirs furent réduits. Remplacée en 1922 par le Guépéou.

[12] Sans doute le groupe anarchosyndicaliste Goloss Trouda la voix du travail, dont faisait partie Maximov d'après leurs résolutions adoptées au Ier Congrès panrusse des syndicats (7-14 janvier 1918), à la Ire Conférence des anarchosyndicalistes réunis à Moscou (25 août -1er septembre 1918).

[13] Daniil Novomirski (dit Iakov Kirilovski, 1882-après 1936), anarchosyndicaliste, devait se «rallier» et occuper un poste dans le parti bolchevik. Aleksis Alekseïevitch Borovoï [Borovoy] (1875-1935), théoricien anarchiste-individualiste, auteur de *Anarkhizm*, Moscou, Golos Trouda, 1918. Il tenta de réconcilier l'anarchisme individualiste avec les principes de l'anarchocommunisme et de l'anarchosyndicalisme. Plus tard, commissaire à la Santé. Voir Paul Avrich, *Les anarchistes russes*, Paris, François Maspero, 1979.

[14] Sur Avel Safronovitch Enoukidzé (1877-fusillé le 20 décembre 1937), voir Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 123-130. Membre du Soviet de Petrograd, il fut secrétaire du Comité exécutif central des soviets de l'automne 1918 jusqu'à la fin 1922.
[15] Gorki présenta ainsi Vsemirnaïa Literatura (littérature universelle)(1919-1927): «Cet ensemble de livres constituera un vaste thésaurus historique et littéraire qui permettra au lecteur de connaître dans le détail la naissance, l'œuvre et la mort des écoles littéraires, le développement de la versification et de la prose, l'interaction des littératures de diverses nations.» (Maxime Gorki, *Articles épars de critique littéraire*, Moscou, Goslitizdat, 1941, p. 279). Sur les 1 500 ouvrages prévus, seuls 127 furent réalisés malgré les importantes équipes de traducteurs recrutées. Plus tard, il créa des revues, des encyclopédies littéraires et historiques. Initiatives et réalisations remarquables, à mettre à son crédit.
[16] Jean Boccace (Giovanni Boccaccio, 1313-1375), premier grand prosateur italien, est l'auteur, entre autres, d'un recueil de contes célèbre: le *Décaméron*.
[17] Knut Pedersen dit Knut Hamsun (1859-1952), romancier norvégien, prix Nobel de littérature en 1920, est l'auteur de *La faim* (préfacé par Octave Mirbeau, puis par André Gide), *Mystères*, *Pan*, *Victoria*, etc. Sur sa déplorable évolution idéologique vers le nazisme: cf. Sten Sparre Nilson, *Knut Hamsun. Un aigle dans la tempête*, Puiseaux, Pardès, 1991.
[18] Confirmé par l'anarchiste-individualiste E. Armand dans son journal *L'En dehors* où des extraits de la correspondance de Serge parurent en 1922: n° 2, mi-novembre; n° 4, fin-décembre.
[19] Le Ier Congrès de la IIIe Internationale eut lieu du 2 au 7 mars 1919. Zinoviev ne sera remplacé à sa présidence qu'en 1926, après son exclusion du Bureau politique.
[20] De son vrai nom Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt (1882/1883-16 octobre 1919). Serge le rencontra le 15 avril 1919. Cf. son très bel article «Vladimir Ossipovitch Lichenstadt (Mazine)», *Bulletin communiste*, nos 42 et 43, 6 et 13 octobre 1921, p. 702-704 et 714-719. L'ami de Lichtenstadt s'appelait Anton Mazine. Vladimir Ossipovitch Mazine assura les cinq premiers numéros de *L'Internationale communiste*.
[21] Sur Grigori Konstontinovitch Ordjonikidzé (1886-suicidé en 1937), vieil ami de Lénine, plus encore de Staline (depuis 1906), qui dirigea en 1922 la «russification» brutale de la Géorgie, voir Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 168-173.
[22] Marin anarchiste, Justin Jouk ou Zouk fut en août 1917 l'un des cinq responsables-créateurs des gardes rouges. Il en commandait un détachement de 200 lors de la prise du palais d'Hiver. Il périt plus tard en luttant contre les Blancs.
[23] Gregori Evdokimov (1884-fusillé en 1936), ouvrier et marin, tribun très populaire, fut membre du Comité central de 1919 à 1925. Il en devint le secrétaire en 1925-1926. Lié à Zinoviev, exclu en 1927, puis réintégré. Condamné à six ans de prison en 1935, condamné lors du premier Procès de Moscou. Sergueï Zorine était secrétaire du Comité de Petrograd. Ivan Bakaév ou Bakaïev (1887-1936), ouvrier, bolchevik depuis 1906, organisateur à Pétrograd (il y fut président de la Tchéka en 1920, entre autres fonctions). Hélène (Elena) Stassova (1873-1966), bolchevik depuis 1903, secrétaire du Comité central (suppléante en 1917, titulaire en 1918-1919), membre du présidium de la Tchéka de Pétrograd en 1918-1919, fut en 1920 secrétaire du Comité pour les peuples d'Orient à Bakou, de 1921 à 1926 dans l'appareil de l'IC.
[24] Ilya Ionovitch Ionov (1887-1942), révolutionnaire professionnel, poète lui-même, directeur des éditions Zemlia y Fabrika, contrôlait en fait toutes les activités éditoriales dans Petrograd et, un temps, œuvra à la Censure…
[25] Piotr Stoutchka (1865-1932), bolchevik depuis 1903, membre du Comité central du parti social-démocrate letton, commissaire à la Justice en 1917-1918, président des commissaires du peuple de Lettonie en 1918-1919, fut, dès 1921, vice-commissaire à la Justice et, de 1923 à 1932, président de la Cour suprême de la République socialiste fédérative socialiste de Russie (RSFSR). Ses livres de droit et d'histoire furent, après sa mort, condamnés par Staline.
[26] Moïse Marcovitch Goldstein dit V. Volodarski (1890-1918), bolchevik, membre de l'exécutif du Soviet, commissaire du peuple à l'Information en 1918 et Mikhaïl Salomonovitch Ouritski (1873-1918), lié avec Trotski (devenus bolcheviks ensemble), alors président de la Tchéka de Petrograd en 1918, furent assassinés le premier le 20 juillet 1918 par un petit groupe terroriste socialiste-révolutionnaire dirigé par C.I. Semenov (devenu bolchevik en 1921), le deuxième le 30 août 1918 – le même jour, Lénine était blessé par Fanny Kaplan – par un étudiant socialiste-révolutionnaire, A. Leonid Kaneguisser (fusillé). Cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 319-321 et 381-383 et Serge, «Le parti S.-R. de Russie au service de la contre-révolution», *La Correspondance internationale*, 8 mars 1922, p. 136-138.

[27] Lors de sa création le 7 (20) décembre 1917, la Tchéka ne fut pas habilitée à condamner à mort, elle n'eut ce droit que le 16 juin 1918. Voir le recueil *Tche-Ka. Matériaux et documents sur la terreur bolcheviste recueillis par le Bureau central du Parti socialiste révolutionnaire russe*, Paris, Jacques Povolozky, 1922.
[28] Sur Feliks Edmoundovitch Dzerjinski (1877-1926), cf. Victor Serge: «La parole est à Dzerjinski» et «La mort de Dzerjinski», *La Vie ouvrière*, nos 373 et 375, 23 juillet et 6 août 1926; *L'An 1 de la Révolution russe.*
[29] On doit à Roman Goul (1896-1986), adversaire du régime (*Les maîtres de la Tchéka, op. cit.*) des portraits sinistres de Dzerjinski, Menjinski, Iagoda [Yagoda], Iejov [Ejov], etc.
[30] Serge n'en prépara pas seulement l'édition avec Mazine, il y donna des chroniques signées «V.S.». *L'Internationale communiste* et *La Correspondance internationale* paraissaient en russe, en allemand, en anglais, en français. Toutes nos références vont à l'édition française.
[31] Tentative très brève. Le 7 avril: première république des Conseils de la Bavière proclamés par une curieuse coalition (indépendants, anarchistes, etc.), dénoncée par les communistes qui soutiennent, le 13 avril, la deuxième république des Conseils, qui sera réprimée impitoyablement en mai.
[32] La république des Conseils de Hongrie fut «liquidée» en août 1919.
[33] Du 8 au 23 septembre 1918 se déroula à Oufa une conférence antibolchevik: à son issue fut formé un gouvernement provisoire panrusse («blanc»), qui chuta le 18 novembre: l'amiral Alexandre Koltchak (1874-1920) s'institua «dictateur».
[34] L'IC fut fondée lors de la Conférence socialiste internationale tenue à Moscou du 2 au 7 mars 1919. Conférence considérée dès lors comme le Ier Congrès de l'IC dont Zinoviev fut nommé président.
[35] Angélica Balabanova (1878-1965), militante socialiste russe, longtemps membre du Parti socialiste italien (PSI), internationaliste durant la guerre, fondatrice et secrétaire de l'organisation de Zimmerwald, rentrée en 1919 en Russie, resta en fonction jusqu'en 1921, date de son départ autorisé par Lénine qui estimait son intégrité, son intransigeance. Milita encore parmi les socialistes de plusieurs pays. Oratrice, parlant six langues, en écrivant cinq, elle laissa une œuvre très variée: *Erinnerungen und Erlebnisse*, Berlin, E. Laubsche Verlagsbuchhandlung, 1927; *Ma Vie de Rebelle,* Paris, Balland, 1981; «Réflexions sur Lénine», *La Révolution prolétarienne*, no 363, juillet 1952.
[36] Karl Bernhardovitch Sobelsohn dit Radek (1885-1939?), polonais d'origine, très actif dans les partis social-démocrates polonais et allemand, bolchevik depuis octobre 1917; secrétaire du Komintern avant même la création de ce poste. En fait, il fit partie du triumvirat de direction de l'IC avec Zinoviev et Boukharine. Au sommet de sa carrière en 1919: au VIIIe Congrès du parti (18-23 mars), élu au Comité central malgré son absence (alors emprisonné en Allemagne). En 1920, son poste de secrétaire retiré, il fut élu membre du Comité exécutif. Très intelligent, habile, opportuniste, extrémiste, sans scrupules. Cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 321-343.
[37] Nikolaï Ivanovitch Boukharine (1888-fusillé en 1938), qualifié par Lénine de «théoricien le plus précieux et le plus éminent du parti [...] d'enfant chéri du parti», il passa de l'extrême gauche bolchevik en 1918 (et avant) à son extrême droite dès 1924. Sa rigueur intérieure le séparant, toutefois, de Zinoviev. Membre du Comité central d'août 1917 à sa mort, membre du Bureau politique de 1919 à 1929, rédacteur en chef de la *Pravda* (1919-1929), président du Komintern de 1926 à 1929. Œuvres: *L'ABC du communisme*, *L'économie* [ou *L'économique*] *de la période de transition*, *L'économie mondiale et l'impérialisme*, *La théorie du matérialisme historique*, *Les problèmes de la Révolution chinoise*, etc.
[38] Serge «adhéra en mai 1919». Voir «Chemin de Russie» dans *La ville en danger.*
[39] Le Russo-Américain William ou Bill Chatov (1887-1941) avait, avant de se «rallier», animé les syndicats révolutionnaires américains Industrial Workers of the World (IWW) très influents entre 1910 et 1920, et assez comparables aux anarchosyndicalistes français d'avant 1914. L'un des fondateurs de la République soviétique d'Extrême-Orient et de l'Armée rouge. Évoqué dans Victor Serge, *Pendant la guerre civile.*, p. 125-126).
[40] Voir *ibid.*, p. 118.
[41] Celui de Semenov. Cf. *ibid.*, p. 111-112, Serge écrit: «régiment Semenovski... 2-4 juin 1919».
[42] Le fort de la Krasnaya Gorka serait tombé le 12 juin. Cf. *ibid.*, p. 115.
[43] Peters était un des chefs de la Vetchéka (ou Tchéka). Cf. *ibid.*, p. 118 et 122 et son portrait par Goul, *Les maîtres de la Tchéka*, *op. cit.*, p. 77-79.
[44] Le fort de la Krasnaya Gorka fut repris le 16 juin 1919. Cf. Serge, *Pendant la guerre civile*, p. 119.
[45] Sergueï Essenine (1895-1925), influencé par les mouvements symboliste et imaginiste fut surtout un poète lyrique et anticonformiste.
[46] Vladimir Mayakovski ou Maïakovski (1894-1930) d'abord influencé par le grand poète Vélémir Khlebnikov (1885-1922, père du futurisme russe) se «rallia», devenant de plus en plus élémentaire et perdant peu à peu son lyrisme.

[47] Ilia Grigorievitch Ehrenbourg (1891-1967), à l'étranger de 1909 à 1917, revint en Russie en juillet 1917, retourna en Europe en 1921. D'abord hostile à Octobre qu'il trouvait nationaliste, ce «cosmopolite» se rallia. Romancier – en fait publiciste plus que véritable créateur –, journaliste, pamphlétaire, mémorialiste peu fiable, deux fois prix Staline (1942 et 1948), prix Lénine 1952. Trop épargné par les purges pour ne pas avoir (de l'avis général), en contre-partie, donné de sérieux gages au régime… Dans ses cinq volumes des *Mémoires* (Paris, Gallimard, 1962, 1963, 1963, 1966, 1968, d'après le texte russe «censuré»), les oublis le disputent à la mauvaise foi et au mensonge. Nouvelle édition complète: Lyon, Parangon / VS, 2008, t. 1 (sur 3). La plaquette *Molitva o Rossii* fut rééditée en 1919. À juste titre, Serge n'eut jamais aucune estime pour lui.
[48] Anatoli Vassilievitch Lounatcharski (1875-1933), dramaturge, critique littéraire, bolchevik dès 1903, fut nommé en 1917 commissaire à l'Éducation. Protecteur des peintres abstraits, esprit indépendant jusqu'en 1922, puis de plus en plus soumis à l'appareil. Démis de ses fonctions en 1929. Marxiste anticonformiste, tribun populaire, improvisateur brillant, essayiste prolixe: voir ses *Destinées de la littérature russe* et ses *Silhouettes*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1979; Moscou, Les Éditions du Progrès, 1980.
[49] Il s'agit d'octobre 1919 lors de la deuxième attaque (23 au 30) de l'Armée blanche du général Youdenitch contre Petrograd. Cf. Serge, *La ville en danger*.
[50] Le général March agit le 10 août 1919: le gouvernement du Nord-Ouest ainsi formé comprenait deux mencheviks, deux socialistes-révolutionnaires. Youdenitch avait le portefeuille de la guerre. Cf. *La ville en danger. Petrograd, l'An 2 de la Révolution*, Paris, Éditions de la Librairie du Travail, 1924, p. 97.
[51] *L'ABC du communisme*, Paris, Librairie de *L'Humanité*, 1925 [1918].
[52] Nikolaï Nikolaïevitch Youdenitch (1862-1933), général de l'armée impériale, nommé le 14 juin 1919 – par A.V. Koltchak – généralissime du front du Nord-Ouest, forma une armée en Estonie. Émigré après la défaite. Cf. Victor Serge, «La contre-révolution russe d'après ses propres documents: le rôle de Youdénitch», *Bulletin communiste*, n° 35, 24 août 1922, p. 659-661.
[53] Anton Ivanovitch Denikine (1872-1947) s'opposa aux bolcheviks en 1917, organisa en 1918 «l'armée des volontaires». Nommé commandant du front du Sud-Ouest par Kerenski. Malgré des succès en 1919, il dut céder le commandement au général Wrangel. Auteur d'un livre de souvenirs: *La décomposition de l'armée et du pouvoir. Février-septembre 1917*, Paris, Jacques Povolozky, 1922.
[54] Sur le socialiste-populaire N.V. Tchaïkovski, voir: V.S., «Un socument», *La Correspondance internationale*, n° 29, 15 avril 1922, p. 224. et «La contre-révolution à Petrograd et Arkhangelsk en 1918-19», *La Correspondance internationale*, n° 48, 21 juin 1922, p. 369-371.
[55] Il put ainsi écrire «Les méthodes et les procédés de la police russe», *Bulletin communiste*, nos 50, 51 et 52, les 10, 17 et 24 novembre 1921, p. 829-836, 858-859, 877-880, repris dans *Les coulisses d'une Sûreté générale*.
[56] Nommé en mars 1919 commissaire du peuple aux Transports, Leonid Borissovitch Krassine (1870-1926) était déjà président de la Commission extraordinaire pour le ravitaillement de l'Armée rouge, membre du Présidium du Conseil supérieur de l'économie nationale et commissaire du peuple au Commerce et à l'Industrie, puis ambassadeur à Paris, puis à Londres.
[57] Liouba devait donner naissance le 15 juin 1920 (Petrograd) à Vladimir Aleksander Kibaltchitch dit Vlady.
[58] Sur Avrov, voir Serge, *La ville en danger*, p. 87-88.
[59] Voir aussi *Vie et mort de Léon Trotsky*, chapitre 10, «Le train de guerre de Trotsky».
[60] René Marchand (1888-1950), d'abord conservateur et monarchiste, correspondant du *Figaro* et du *Petit Parisien* en Russie, y rencontra Albert Thomas et adhéra en 1917 au Groupe communiste français de Moscou. En 1925, nommé (sans effets) à Vienne pour diriger *La Correspondance internationale*, à la suite de Victor Serge alors rappelé en URSS. De retour à Paris en 1926. Rupture avec le parti communiste (PC) en 1927. De 1922 à 1934, il publia à La Librairie du Travail *Un livre noir. Diplomatie d'avant-guerre et de guerre d'après les documents des archives russes 1910-1917* (trois tomes en six volumes).
[61] Trotski de s'exclamer: «Le chemin n'est pas plus long de Petrograd à Helsingfors qu'en sens contraire!», *Vie et mort de Léon Trotsky*, chapitre 11.
[62] Konstantin Aleksandrovitch Fedine (1892-1977), d'abord poète, transformé par sa rencontre avec Gorki (1920) et le Cercle des Frères de Sérapion, dès lors écrivit des romans: *Les villes et les années*, Paris, Gallimard, 1930 [1924]; *Transvaal* (1925); suivi de *Les Moujiks*, Paris, Éditions Montaigne, 1927. Cf. Serge, «Constantin Fedine» (daté de février), *L'Humanité*, Paris, n° 10343, 6 avril 1927.
[63] Serge rapporte la même démarche dans *La ville en danger* en l'attribuant à son «bon camarade B…»
[64] Cf. Victor Serge, «Le musée de la révolution de Petrograd», *La Correspondance internationale*, n° 57, 17 juillet 1923, p. 425-426.

[65] Cf. Serge, «Les méthodes et les procédés de la police russe», *loc. cit.*
[66] Secrétaire du Syndicat des métallurgistes de Saint-Pétersbourg de 1906 à 1909, Malinovski servit la police dès 1910. Bolchevik en 1911, très actif. Lénine le fit élire au Comité central en 1912, le défendant jusqu'au bout contre les accusations des mencheviks, même après sa démission de député en mai 1914.
[67] Sur Serova, voir Serge, *Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression*, Lux, p. 32-33; La Découverte, p. 26-29.
[68] Pour les détails, voir *ibid.*, Lux, p. 32 et 194-195; La Découverte, p. 27 et 155.
[69] Nikolaï Krylenko (1870-1940?), bolchevik en 1904, organisateur des tribunaux populaires dès mars 1918, devint procureur de l'URSS puis commissaire du peuple à la Justice.
[70] Piotr Ivanovitch Ratchkovski fut en poste à Paris de mars 1885 à novembre 1902.
[71] Allusion aux livres des généraux A. Spiridovitch, A.V. Guerassimov, P.P. Zavarzine sur l'Okhrana et le terrorisme.
[72] David Borissovitch Goldenbakh dit Riazanov (1870-1938), fondateur de l'Institut Marx-Engels qu'il dirigea de 1921 à 1931. Célèbre par ses essais sur eux et l'édition scientifique de leurs œuvres. Membre de l'Académie des sciences (élu en 1929). Ses prises de position originales et courageuses (il tenta de faire modérer la répression de l'opposition) lui valurent d'être écarté: arrêté en 1931, exclu du parti, exilé à Saratov. Libéré, à nouveau emprisonné en 1937, fusillé le 25 janvier 1938.
[73] Otto Korvin [Korwin] (1894-1919), poète hongrois, militant bolchevik, dirigeant de la Tchéka lors de l'éphémère république des Conseils de Hongrie. Pendu en 1919. En septembre 1933, Serge envisageait de publier une brochure sur lui à la Librairie du Travail après l'avoir d'abord fait paraître dans la revue *Europe* (laquelle, dans son n° 131 du 15 novembre 1933, publia le «Journal de prison» de Korwin, mais point Serge).
[74] Les bolcheviks reprirent le contrôle d'Arkhangelsk et de Mourmansk en février-mars 1920.
[75] Pilsudski, allié avec l'Ukrainien Simon Petlioura, lança son offensive le 25 avril 1920. Il occupa Kiev le 7 mai.
[76] Soutenu par la France, Pilsudski déclara la guerre à la Russie le 24 avril 1920. Un traité de paix sera conclu le 12 octobre.
[77] Alekseï Alekseïevitch Broussilov (1853-1926), haut responsable durant la Première Guerre mondiale, puis écarté; il servit dans l'Armée rouge comme consultant militaire et inspecteur de cavalerie. Son fils, commandant d'un régiment rouge, fut exécuté en 1919 sur ordre d'A.I. Denikine. Alekseï Andreïevitch Polivanov (1855-1920), ministre de la Guerre (juin 1915-mars 1916) offrit ses services à l'Armée rouge en février 1920. Expert militaire lors des pourparlers de paix polono-soviétiques, il mourut du typhus à Riga, le 25 septembre.
[78] L'ouverture du congrès eut lieu à Petrograd, il se tint ensuite à Moscou. Il dura du 21 juillet au 6 août 1920.
[79] Selon notre ami Peter Sedgwik (1934-1983), excellent traducteur des *Mémoires* et de *L'An 1* en anglais, George Lansbury (1859-1940) vint visiter la Russie en février 1920, mais non pour le IIe Congrès de l'IC: voir son *Ce que j'ai vu en Russie*, Paris, Éditions de *L'Humanité*, 1920.
[80] John Reed (1887-17 octobre 1920), extraordinaire témoin et chroniqueur. Traduits par François Maspero: *Le Mexique insurgé*, Paris, Maspero, 1975; Le Seuil, 1996; *La guerre dans les Balkans*, Paris, Le Seuil, 1996; traduit par Vladimir Pozner: *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, Paris, Le Seuil, 1996 (réédition: Paris, Nada, 2017, traduit par Martin Stahl). Cf. Robert Rosenstone, *John Reed. Le romantisme révolutionnaire*, Paris, Maspero, 1977. Serge lui consacra en 1921 un poème: *Un Américain*, repris dans *Pour un brasier dans un désert*, p. 167-168.
[81] Béla Kun (1886-1938), chef de la république des Conseils de Hongrie, *apparatchik* de l'IC, «avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que dessus» (comme la Reine décrite par le Cardinal de Retz dans ses *Mémoires*...).
[82] Khristian Georgguïevitch Racovski [Rakovski] (1873-1941), «Bulgare d'origine, Français d'éducation, Russe de culture, Roumain de nationalité», l'un des plus remarquables dirigeants bolcheviks. Cf. Francis Conte, *Christian Rakovski (1873-1941)*, thèse, Lille-Paris, 1975; et *Un révolutionnaire-diplomate, Christian Rakovski. L'Union soviétique et l'Europe (1922-1941)*, Paris, Mouton, 1978; Pierre Broué, *Rakovsky ou la révolution dans tous les pays*, Paris, Fayard, 1996.
[83] *L'Internationale communiste* parut de 1919 à 1939, complétée par *La Correspondance internationale* (octobre 1921-août 1939). Serge collabora aux deux.
[84] La liste exacte de ses traductions est impossible, celles parues en périodiques étant anonymes. De multiples messages, discours, proclamations de Lénine, de Zinoviev, de Trotski ont été traduits par Serge, qui ne s'est pas soucié d'en faire état.
[85] *Terrorisme et communisme*, Petrograd, Éditions de l'Internationale communiste; Paris, Librairie de *L'Humanité*, 1923; Paris, 10/18, 1963. Traduit par Serge, réédité sous le titre *Défense du terrorisme*, Paris, NRC, 1936.

[86] Ángel Pestaña Nuñez (1886-1938), un des principaux dirigeants de la CNT en 1917-1922, qu'il représenta au IIe Congrès de l'IC. À son retour, se prononça contre l'adhésion. Andrès Nin, secrétaire national de la CNT en 1921 était, lui, partisan de l'adhésion à l'IC.
[87] Le traité de Versailles, signé le 28 juin 1919, met un point final à la Première Guerre mondiale. Les quatre signataires (la France, les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Italie – l'Allemagne et la Russie n'étant pas invitées aux négociations) divergent quant aux sanctions et réparations au titre des dommages de guerre à imposer à l'Allemagne, rendue seule responsable. Dès sa signature, le traité est remis en cause. La France est la plus exigeante. De ce fait, il contient les germes d'une future guerre.
[88] John Maynard Keynes (1883-1946), économiste et financier anglais. Lénine se servit de son livre *Les conséquences économiques de la paix*. Selon Keynes, les gouvernements doivent tout faire pour assurer le plein emploi de la main-d'œuvre, grâce à une redistribution des revenus telle que le pouvoir d'achat des consommateurs croisse proportionnellement au développement des moyens de production.
[89] «Les faits sont têtus.» Cf. Lénine, «Lettre aux camarades», écrite le 17 (30) octobre 1917 dans *Œuvres complètes*, t. 21, *Vers la prise du pouvoir (juillet-octobre 1917)*, Paris, Éditions Sociales internationales, 1930, p. 406.
[90] Isaak Brodski (1883-1939), peintre «officiel» aux retouches sans fin (liées aux fluctuations politiques.).
[91] Dynastie russe qui régna en ligne directe de 1613 à 1762. La maison des Holstein-Gottorp, son héritière par les femmes, la remplaça. Renversée en 1917.
[92] Paul Levi dit Paul Harstein, dit Paul Hartlaub (1883-1930), avocat, défenseur de Rosa Luxemburg en 1913, était en 1920 président du Vereinigte Kommunistische Partei Deutschlands (VKPD, nom du parti communiste allemand de 1920 à août 1921). Il démissionna en février 1921.
[93] Ernst Däumig (1866-1922), cofondateur de l'Unabhängige Sozial-demokratische Partei Deutschlands (USPD, parti social-démocrate indépendant); puis coprésident du VKPD avec Levi en décembre 1920, il démissionna avec lui. Arthur Crispien (1875-1946), un des dirigeants de l'USPD à sa fondation. Journaliste. Emigré en Suisse en 1933, il y mourra. Wilhelm Dittmann (1874-1954), un des fondateurs de l'USPD. Il revint au Sozial-demokratische Partei Deutschlands (SPD, nom du parti social-démocrate jusqu'en 1922). Journaliste. Émigré en Suisse en 1933, il y resta jusqu'en 1951.
[94] Armando Borghi (1882-1968), célèbre anarchosyndicaliste italien, disciple de Bakounine et de Malatesta, antifasciste résolu. Hostile à l'adhésion à l'IC. Antistalinien.
[95] Augustin Souchy (1892-1984), militant anarchiste né en Silésie. Dès 1905, rejoint Gustav Landauer au sein du Sozialistische Bund; hostile à la guerre, réfugié en Suède, puis en Norvège, puis au Danemark: y collabore au quotidien syndicaliste-révolutionnaire *Solidaritet*. Rentré en Allemagne en 1919: figure emblématique de l'anarchosyndicalisme (à la Freie Arbeiter Union [FAU]), collabore à *Der Syndikalist*. En Russie en avril 1920. Au IIe Congrès de l'IC à Moscou, représentant officieux des syndicalistes révolutionnaires. Secrétaire de l'Internationale Arbeiter-Assoziation (IAA) avec Rudolf Rocker et Alexandre Schapiro jusqu'en 1933. Antinazi: réfugié en France, en Espagne (conseiller extérieur de la CNT). Franco vainqueur, retour en France, interné en 1940, évadé en 1941. Au Mexique de 1942 à 1948. Dans *Vorsicht, Anarchist. Ein Leben für die Freiheit. Politische Erinnerungen*, Darmstadt, Luchterhand, 1977, p. 139, il évoque des rencontres et des discussions avec Serge, Otto Rühle, Marceau Pivert, etc., sur la nouvelle organisation du monde après la fin de la guerre. Traduction française: *Attention anarchiste! Une vie pour la liberté*, Paris, Les Éditions du *Monde libertaire*, 2006.
[96] Louis Bertho, dit Jules Lepetit (1889-1920), anarchosyndicaliste français, collaborateur de *l'anarchie*, puis du *Libertaire*, militant de la Fédération du bâtiment.
[97] L'hebdomadaire *Le Libertaire* fondé par Sébastien Faure en novembre 1895 parut jusqu'en juin 1914. Nouvelles séries de janvier 1919 à août 1939. Ce deuxième périodique polémiqua avec Serge en 1919-1922, mais prit sa défense en 1933-1936 (sous l'impulsion, entre autres, d'Ida Mett, compagne de Nicolas Lazarévitch).
[98] Marcel Cachin (1869-1958), d'abord socialiste, puis membre de la direction du PCF de 1921 à sa mort. Stalinien invétéré. Ses *Carnets* (4 vol., Paris, CNRS, 1993-1998) sont «édifiants» à plus d'un titre. Louis-Olivier Frossard (dit Ludovic-Oscar, 1889-1946), secrétaire général du Parti socialiste français en 1918, secrétaire général du PCF après le Congrès de Tours (décembre 1920), démissionnaire le 1er janvier 1923.
[99] Erreur de Serge signalée par Alfred Rosmer dans *Moscou sous Lénine. Les origines du communisme*, Paris, Horay, 1953, p. 259: ni Cachin ni Frossard ne furent «expulsés» par Trotski.
[100] André Alfred Griot dit Alfred Rosmer (1877-1964), libertaire, puis syndicaliste révolutionnaire, collaborateur de *La Vie ouvrière*, *La Révolution prolétarienne*, de *La Vérité* (trotskiste). Membre du Comité exécutif de l'IC de juin 1920 à juin 1921 et de son «petit bureau» dès décembre 1920; membre fondateur de l'Internationale syndicale rouge (ISR); membre du Comité directeur et du Bureau politique du PCF et à la direction de *L'Humanité* de 1922 à mars

1924 (alors exclu). Membre de l'opposition de gauche et de son secrétariat international (jusqu'en 1930). Ami et exécuteur testamentaire de Trotski. Historien du mouvement ouvrier. Cf. Christian Gras, *Alfred Rosmer et le mouvement révolutionnaire international*, Paris, Maspero, 1971.

[101] Raymond Lefebvre (1891-«disparu» en 1920), d'abord à droite (avec Maurras), puis avec Marc Sangnier (Le Sillon), devint un actif militant socialiste défenseur d'Octobre et de l'internationalisme antimilitariste. Historien, journaliste, écrivain, fondateur de l'Association républicaine des anciens combattants (ARAC) et de *Clarté* (avec Henri Barbusse et Paul Vaillant-Couturier). Sur lui, voir *Vie des révolutionnaires* et Shaul Ginsburg, *Raymond Lefebvre et les origines du communisme français*, Paris, Tête de feuilles, 1975. *La révolution ou la mort* parut aux éditions Clarté en 1920.

[102] Giacinto Serrati (1872-1926), un des leaders du PSI ne se rallia aux 21 conditions qu'après hésitation et devint communiste. Constantino Lazzari (1857-1927) hésita lui aussi mais resta au parti socialiste. Umberto Terracini (1895-1983) devint un leader communiste, emprisonné par Mussolini de 1926 à 1943. Amadeo Bordiga (1889-1970) dut à sa fougue et à son manque «d'orthodoxie» d'être remplacé par Palmiro Togliatti plus «souple»… Cf. *Amadeo Bordiga et la passion du communisme*, Paris, René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus*, série B, n° 58, octobre 1974.

[103] William Gallacher (1881-1965), ouvrier fondeur, membre du Comité exécutif en 1922 et du Présidium en 1926.

[104] Louis Fraina (1894-1953), rédacteur de la revue *Revolutionary Age* (organe du Club des ouvriers lettons de Roxbury, Massachusetts) reçut des bolcheviks 30 000 dollars pour financer la publication d'un hebdomadaire aux États-Unis. Fin 1922, à son retour, il déclara que l'argent lui avait été volé (sans preuve) et se détacha du communisme. Devint un économiste réputé sous le nom de Lewis Corey. Victime du maccarthysme.

[105] *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, publié par toutes les maisons d'édition communistes: à Paris par le Bureau d'éditions. La suite, *De Kornilov à Brest-Litovsk*, inachevée, n'a jamais paru. Sous Staline, le livre fut interdit, Trotski y étant mentionné.

[106] Vassil Kolarov (1877-1950), un des fondateurs du parti communiste bulgare en 1919, fut délégué du Komintern auprès des partis de l'Europe de l'Ouest, secrétaire du Comité exécutif (1922-1924). Premier ministre de Bulgarie après la mort de Dimitrov en 1949.

[107] David Wijnkoop (1876-1941), l'un des fondateurs en 1907 du journal de gauche *De Tribune*, puis social-démocrate de gauche et communiste. En 1920, tenta en vain de créer à Amsterdam un centre communiste semi-autonome; forma une opposition en dehors du parti en 1926-1931, puis réintégra «l'orthodoxie».

[108] Manabendra Nath Roy, né Nabendranath Battachara (1887-1954), dès avant 1914, militant nationaliste aux Indes. Pendant la guerre, il demanda aux Allemands de l'or et des armes afin de parvenir à l'indépendance (d'où les suspicions évoquées par Serge). En 1916, se trouvait à San Francisco sous le nom de «Father Martin», puis à Mexico. Exclu en 1929 avec Heinrich Brandler, il resta stalinien.

[109] Léo Ioguichès ou Jogiches (1867-1919), compagnon de Rosa Luxemburg jusqu'en 1906 et son camarade de combat jusqu'à sa mort le 10 mars 1919. Cofondateur avec elle du parti social-démocrate polonais et avec Karl Liebknecht du groupe Spartakus.

[110] En décembre 1920, à Tours, le Parti socialiste français vota l'adhésion à la IIIe Internationale à une majorité écrasante. La scission entraîna la création de deux partis: le PCF, rattaché à la IIIe Internationale, la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) rattachée, comme le Parti socialiste français d'avant la scission, à la IIe Internationale. En janvier 1921, à Livourne, fut fondé le parti communiste italien (PCI).

[111] Indiquées par Annie Kriegel dans *Les Internationales ouvrières (1864-1943)*, Paris, PUF, 1975, p. 77.

[112] Mikhaïl Nikolaeïevitch Toukhatchevski (1893-1937), nommé commandant en chef le 3 août 1920, mena son offensive contre la Pologne jusqu'à 30 kilomètres de Varsovie, mais l'indiscipline du commandement du front sud-ouest et l'attaque de Lvov le 13 août 1920 par Klimenti Efremovitch Vorochilov (1881-1969) et Semion M. Boudienny (1883-1973), tous deux hommes-à-tout faire de Staline, stoppent l'avance de Toukhatchevski qui, lors de la bataille de la Vistule (14-17 août) est contraint de faire retraite…

[113] Il se tint à Bakou en septembre 1920, réunissant 1 895 délégués de 32 nations, du Maroc à la Mandchourie, dont 44 femmes à peine sorties de réclusion. Il se termina par la formation d'un Conseil pour l'Action et la Propagande. Cf. *Le Ier Congrès des peuples de l'Orient*, Paris, Maspero, 1971.

[114] Iakov Blumkine (1899-1929), d'abord socialiste-révolutionnaire et membre de la Tchéka, condamné à mort (assassinat de von Mirbach), devenu bolchevik, car persuadé par Trotski (qui obtint sa grâce), fut l'un des meilleurs agents secrets de l'Armée rouge.

[115] Enver Pacha (1881-1922), ministre de la Guerre turc en 1913; opposé à la révolution de Kemal Pacha Atatürk, il se réfugia en Russie en 1918. Porte la responsabilité morale et politique de l'extermination des Arméniens en Turquie.

[116] Reed mourut le 17 octobre 1920.
[117] Vsevolod Mikhaïlovitch Eichenbaum dit Voline (1882-18 septembre 1945), d'abord socialiste-révolutionnaire, puis anarchiste très actif en France, aux États-Unis, en Russie (rentré en juillet 1917). Poursuivi comme anarchiste dès avril 1919. Entra en août 1919 dans l'armée de Makhno comme propagandiste et organisateur. Arrêté le 14 janvier 1920 près de Krivoï-Rog, traîné d'une prison à l'autre, emmené à Moscou en mars et libéré le 1er octobre. Cf. Voline *et al.*, *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, Paris, Éditions de la Librairie sociale, 1923, p. 124-125. Auteur de *La révolution inconnue, 1917-1921*, Paris, Les Amis de Voline, 1947 (rééditions: Paris, P. Belfond, 1969, 1986; Paris, Verticales, 1997; Genève, Entremonde, 2010).
[118] Jules Tsederbaum dit Jules Martov (1873-1923), fondateur avec Lénine en 1893 de l'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière, se sépara de lui en 1903, devenant le principal théoricien menchevik. Internationaliste, assez proche des bolcheviks, il considérait la révolution d'Octobre comme un coup de force antidémocratique. Émigra en 1921 en Allemagne. Auteur avec Théodore Dan de *La dictature du prolétariat*, Paris, Bibliothèque de la Bataille socialiste, 1934 et Éditions de la Liberté, 1947. Cf. R.A (R. Albert, pseudonyme de Serge), «L. Martov», *La Correspondance internationale*, n° 28, 6 avril 1923, p. 199.
[119] Marcel Vergeat (1891-1920), ouvrier métallurgiste, anarchosyndicaliste, représentait comme ses compagnons les syndicats minoritaires et le Comité français de la IIIe Internationale.
[120] Sur Sacha Mitkovitser dit Toubine, cf. Marcel Body, «Un compagnon des "Trois": Sacha Toubine», *La Vie ouvrière*, n° 138, 23 décembre 1921, p. 1-2.
[121] Yrjö Sirola (1876-1936), membre du Parti communiste finlandais (créé en 1918). Otto Kuusinen (1881-1964), d'abord social-démocrate, puis rallié et fondateur du Parti communiste finlandais. De 1921 à 1939, secrétaire de l'Exécutif de l'IC. De hautes fonctions jusqu'à sa mort. Serge publia son livre *La révolution en Finlande*, Petrograd, Éditions de l'IC, 1920.
[122] Ivan Abramovitch Rakhia (1887-fusillé le 31 août 1920). Cf. Jean-Jacques Marie, *Les paroles qui ébranlèrent le monde. Anthologie bolchevique (1917-1924)*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 354.
[123] Nikolaï Ivan Nedelkov dit Chabline (1881-1925) appartenait – comme Racovski, Jacques Sadoul, Feliks Kon – au Bureau du Sud de l'IC.
[124] Sur le séjour des trois Français, leur disparition tragique et les différentes hypothèses dès lors suscitées, voir l'exposé détaillé d'Annie Kriegel dans sa thèse *Aux origines du communisme français, 1914-1920. Contribution à l'histoire du mouvement ouvrier français*, t. 2, Paris-La Haye, Mouton, 1964, p. 770-787. Des cinq hypothèses formulées (1° celle du naufrage dû à la forte tempête alors constatée; 2° celle de l'emprisonnement par les Gardes finlandais; 3° celle du retour à Moscou; 4° celle de l'assassinat en mer: mitraillés par les navires de l'Entente; 5° celle de l'assassinat par les bolcheviks), rien ne peut être prouvé ni retenu définitivement… Il en est de même quant à *l'état d'esprit* qui était celui des «Trois»: tant à l'égard du régime qu'à leur souci de retour rapide en France. Borghi a exposé ses interrogations dans *Mezzo secolo di anarchia*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1954, p. 245-246 et Voline dans *La révolution inconnue*, *op. cit.*, p. 291-293 (reprise des p. 126-128 du livre *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, *op. cit.*). Serge – avec Jacques Mesnil, Pierre Pascal, Alfred Rosmer, etc. – s'oppose ici à la version donnée par certains anarchistes (dont Voline, Body, *Le Libertaire*) rendant les bolcheviks coupables de leur disparition. Il maintint ce point de vue dans *De Lénine à Staline*, numéro spécial du *Crapouillot*, écrivant, p. 25: «J'ai très bien connu les circonstances de leur départ. J'ai été le compagnon de leurs derniers jours de Russie et je sais que leur perte ne fut due qu'à un accident facilité par leur propre impatience.» Il admet, ailleurs, qu'ils aient pu être tués par les Blancs (alors que Voline accuse les Rouges…). D'après lui, les Quatre seraient partis vers le 20 septembre 1920. Il leur consacra plusieurs articles et une brochure éditée à Petrograd (octobre 1921).
[125] Maurice Vandamme dit Mauricius (1886-1974), collaborateur de *l'anarchie*, auteur de: *Le rôle social des anarchistes* (suivi de *Contre la faim* par Le Rétif), Paris, Éditions de *l'anarchie*, 1911; *Au pays des Soviets. Neuf mois d'aventures*, Paris, Eugène Figuière, 1922. Serge y est évoqué avec acrimonie. La suite est toujours inédite. Mauricius fut, un temps, «compagnon» de Rirette Maîtrejean…
[126] Aleksandr Dmitrievitch Tsiourioupa (1870-1928), bolchevik en 1903, participa à l'organisation de l'*Iskra* avec Lénine. Après 1917: commissaire du peuple au Ravitaillement. Fin 1921, adjoint de Lénine à la présidence du Conseil des commissaires du peuple. En 1922-1923, commissaire à l'Inspection ouvrière et paysanne. En 1923-1925, président du *Gosplan* (Commission du plan d'État), en 1925-1926, commissaire au Commerce. Membre du Comité central de 1923 à sa mort.
[127] Exposée aussi par Serge dans *Soviets 1929* (conclusion du chapitre 17) et dans *Littérature et révolution*, chapitre 19.

[128] Cf. sa «Lettre d'adieu aux ouvriers suisses» du 26 mars (8 avril) 1917, traduite par Serge dans Lénine, *Œuvres complètes*, t. 20, *Les débuts de la Révolution russe (mars-juin 1917)*, Paris, Éditions Sociales internationales, 1928, p. 71-77. Ici, Serge «contracte»! La citation exacte est: «Le grand honneur d'*ouvrir* la série des révolutions engendrées avec une nécessité objective par la guerre impérialiste est échu au prolétariat russe. Mais l'idée de considérer le prolétariat russe comme un prolétariat révolutionnaire élu parmi les ouvriers des autres pays nous est absolument étrangère. Nous savons parfaitement que le prolétariat de Russie est moins organisé, moins préparé, moins conscient que les ouvriers des autres pays. Ce ne sont pas des qualités particulières, c'est un concours particulier de circonstances historiques qui a fait du prolétariat russe, *pour un certain temps, peut-être très court*, le pionnier avancé du prolétariat révolutionnaire du monde entier. La Russie est un pays paysan, l'un des pays les plus arriérés de l'Europe. Le socialisme ne peut y vaincre *directement*, tout de suite.»

NOTES DU CHAPITRE 4

[1] Intitulés «The Danger was Within», trois extraits de ce chapitre parurent d'abord dans la revue *Politics* (éditée à New York de 1944 à 1949 par Dwight Macdonald): nos 3, 4, 6, mars-avril-juin 1945.

[2] Boukharine publia en mai 1920 *L'économie* [ou *L'économique*] *de la période de transition*. Le second volume ne vit pas le jour. Cf. Stephen Cohen, *Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik*, Paris, Maspero, 1979, p. 110 et suiv.

[3] Badaev est sans doute Aleksis E. Badaev [Badaïev] (1883-1951). Il eut des responsabilités syndicales importantes et de hautes fonctions dans l'industrie.

[4] Secte religieuse russe qui, au XVIIe siècle – et même vers 1930 –, en rébellion contre l'Église officielle, fit des autodafés volontaires. Cf. Léon Poliakov, *L'épopée des vieux-croyants, une histoire de la Russie authentique*, Paris, Perrin, 1991, 240 p. Incontournable aussi la «somme» du beau-frère de Serge: Pierre Pascal, *Avvakum et les débuts du Raskol. La crise religieuse au XVIIe siècle en Russie*, Paris, Champion, et la traduction de la *Vie d'Avvakum*, Paris, Gallimard, 1939, 1960.

[5] Serge lui consacra un livre: *L'An 2 de la Révolution russe*, écrit en 1933-1935, illégalement retenu à sa sortie d'URSS en avril 1936.

[6] Le IXe Congrès se tint du 29 mars au 5 avril 1920.

[7] Dans *Vie et mort de Léon Trotsky*, Maspero, p. 121, Serge écrit: «Trotski invitait le Comité central à substituer aux réquisitions des produits de l'agriculture un impôt en nature, calculé de façon à laisser aux cultivateurs une marge de profit afin de les intéresser à l'extension des cultures; l'approvisionnement des ruraux en produits de l'industrie devant correspondre aux quantités de grains livrés à l'État… Le Comité central repoussa la proposition de Trotski par 11 voix contre 4.»

[8] Mikhaïl Mikhaïlovitch Lachevitch (1884-1928), ouvrier, bolchevik dès 1903. Membre du Comité militaire révolutionnaire en 1917, du Comité central en 1918, responsable du Comité de défense de Petrograd en 1921. Différentes fonctions aux Affaires militaires et maritimes (1925), membre du présidium du Conseil supérieur de l'économie nationale (VSNKh).

[9] Groupe de syndicalistes gauchistes (1919-1924) inspiré et dirigé par Aleksandr Gavrilovitch Chliapnikov, Medvedev, Iouri Loutovinov (1887-1924), dirigeants du Syndicat des métallos, M.S. Kisselev, président du Syndicat des mineurs et Alexandra Kollontaï (auteur, début 1921, de *L'Opposition ouvrière*, *La Revue anarchiste*, nos 21, 22 et 23, novembre-décembre 1923-janvier 1924; *Socialisme ou barbarie*, no 35, janvier-mars 1964), tous hostiles à la tutelle des «spécialistes» et à l'étatisation croissante de l'économie.

[10] Fedor Illitch Gourvitch dit Dan (1871-1947) et Iraklii Tseretelli (1881-1960) s'y opposèrent en août-septembre 1917.

[11] De ce fait, Maria Aleksandrovna Spiridonova (1884-1941) et Boris Davidovitch Kamkov (1885-1938), membres du Comité central du Parti socialiste-révolutionnaire de gauche, furent internés puis déportés après juillet 1918. Cf. Serge, *L'An 1*, Maspero, t. 2, p. 61-69, et Léonard Schapiro, *Les bolcheviques et l'Opposition. Origines de l'absolutisme communiste, 1917, 1922*, Paris, Les Îles d'Or, 1957, p. 105-118.

[12] Le 25 septembre 1919, le cheminot anarchiste Kazimir Kovalevitch (aidé) lança une bombe: «36 victimes dont 10 morts» (cf. *Les anarchistes et l'expérience de la Révolution russe* dans *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques*, Robert Laffont, p. 145). Voir aussi: «Groupe des anarchistes russes exilés en Allemagne», dans *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, Paris, Éditions de la Librairie sociale, 1923, p. 50. Détails dans le *Livre rouge de la Vé-Tché-ka*.

[13] Le IIe Congrès se tint à Moscou du 21 juillet au 6 août 1921.

[14] Célèbre paysan ukrainien anarchiste, Nestor Ivanovitch Makhno (1889-1934). De ses *Mémoires* en 3 volumes, seul a été publié: *La Révolution russe en Ukraine*, t. 1, *Mars 1917-avril 1918*, Paris, La Brochure mensuelle, 1927, 360 p; réédition Paris, Belfond, 1970, avant-propos de Daniel Guérin; Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2003. Cf. aussi Piotr Archinov [Archinoff], *Le mouvement makhnoviste*, Paris, Bélibaste, 1969; Voline, *La révolution inconnue*, *op. cit.*; Alexandre Skirda: *Nestor Makhno. Le cosaque libertaire (1888* [sic]*-1934*), Paris, Les Éditions de Paris, 1999; *La guerre civile en Ukraine, 1917-1921*, Paris, Les Éditions de Paris, 1999 et *Les anarchistes russes, les soviets et la révolution de 1917*, Paris, Les Éditions de Paris, 2000.

[15] Georgui Vassilievitch Tchitcherine (1872-1936) fut commissaire aux Affaires étrangères de 1921 à 1930. Écarté par la maladie. Hermann [Guermann] Borissovitch Sandomirski (1882-1938) disparut en 1937, déporté à Ienisseisk,

fusillé en 1938… Aleksandr Chapiro [Schapiro] (1882-1946), proche d'Emma Goldman et anarchiste universaliste, fut déporté à Vologda fin 1921 et dirigea ensuite à Berlin *Rabotchiï Pout'*. Jusqu'à sa mort à New York, anarchiste très actif.

[16] Lev Borissovitch Rosenfeld dit Kamenev (1883-1936) fut relevé de cette fonction en 1926.

[17] Abba L. (1887-1964) et V.L. Gordine passèrent du pananarchisme à l'anarcho-universalisme (1920). Abba put émigrer en 1924. V.L., bien que «converti», fut arrêté en 1925 et interné en asile psychiatrique. Évadé, il gagna les États-Unis. Cf. Serge, «Les tendances nouvelles de l'anarchisme russe», *Bulletin communiste*, nos 48-49, 3 novembre 1921, p. 808-814; Avrich, *Les anarchistes russes*, *op. cit.*; Joseph Nevada, «Abba Gordin: A Portrait of a Jewish Anarchist», *East European Jewish Affairs*, Routledge, vol. 4, no 2, 1974, p. 73-79.

[18] Efim Yartchouk [Iartchouk] (1886-1937), très actif, membre du Soviet de Cronstadt en 1917, défenseur de Petrograd contre les Blancs, six fois arrêté entre 1918 et 1921, emprisonné, expulsé début 1922. Rallié à Staline en 1925, il put rentrer et adhéra au parti. «Liquidé» en 1937… De lui: «Kronstadt dans la Révolution russe» (1923) dans Alexandre Skirda, *Kronstadt 1921. Prolétariat contre bolchevisme*, Paris, Tête de feuilles, 1971, p. 101-195.

[19] Nikolaï Rogdaev (1880-1932) rompit avec les bolcheviks après Cronstadt, mort en exil à Tachkent après être «passé» par l'isoloir politique de Souzdal. Daniil Novomirski quitta alors le parti. Iouda Solomonovitch Grossman-Rostchine (1883-1934) échappa par son décès aux Procès de 1936-1938… Sur eux, cf. Avrich, *Les anarchistes russes*, *op. cit.*, 1979.

[20] Dans «Un anarchiste russe: Kareline», *La Vie ouvrière*, no 362, 7 mai 1926, p. 3, Serge évoque Apollon Andreïevitch Kareline (1863-mai 1926, dit A. Kotchegarov), leurs rencontres dès 1910 à Paris (Kotchegarov y vécut de 1905 à 1917), puis en septembre 1917, enfin à Moscou en 1919-1920. Il le trouve – comme Kropotkine disparu, lui, en février – admirable mais inactuel face à la révolution. Voir aussi: Avrich, *Les anarchistes russes*, *op. cit.*, p. 201-203, 230-231, 262, 270.

[21] Hermann [Guermann] Karlovitch Askarov organisa, fin 1920, la section «panrusse des anarchistes universalistes» (très modérés), membre du Soviet de Moscou. Fin 1921: arrêté, emprisonné (sans accusation) à Moscou, puis déporté.

[22] Aleksandr Atabekian (1868-1940?), anarchiste arménien, médecin, intime de Kropotkine, imprimeur-éditeur (en russe et en arménien), créa un journal anarchocoopératif: *Potchine* (initiative). Souvent arrêté, emprisonné, condamné en 1921 et déporté au Caucase. Serait mort dans un camp soviétique en 1940…

[23] Arrêté le 14 janvier 1920, malade du typhus, libéré le 1er octobre, à nouveau arrêté en novembre. Grève de la faim. Expulsé fin 1921. Ensuite à Berlin, Paris, Marseille (où Serge le rencontra en 1940). Coauteur et traducteur de *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, précieux recensement des «victimes du pouvoir soviétique». Plus connu par: *La révolution inconnue*, *op. cit.* Comme Alexandre Schapiro, il resta anarchiste jusqu'à sa mort.

[24] Cf. *Les anarchistes et l'expérience de la Révolution russe*, *op. cit.*, 1976, p. 146.

[25] Des extraits (mais attribués à l'Union anarchiste de Moscou) dans *Les anarchistes et l'expérience de la Révolution russe*, recueil établi et présenté par Skirda, *Kronstadt 1921*, *op, cit.*, p. 147.

[26] Sur la teneur des clauses de l'accord (rédigées entre le 10 et le 15 octobre 1920), cf. Archinov, *Le mouvement makhnoviste*, *op. cit.*, p. 253-257. Les bolcheviks retardèrent volontairement sa publication.

[27] Le 8 novembre 1920, les troupes de Wrangel y étaient défaites par les bolcheviks. Les makhnovistes (Martchenko, Kojine, Karetnik) en pénétrant en Crimée par le détroit de Sivach avaient fortement contribué à la prise de l'isthme de Perekop. Cf. Archinov, *Le mouvement makhnoviste*, *op. cit.*, p. 257-259.

[28] Simon Karetnik et Pierre Gavrilenko furent fusillés le 26 novembre 1920 à Mélitopol. Cf. Archinov, *Le mouvement makhnoviste*, *op. cit.*, p. 271, 335 et 337. Voline, *La révolution inconnue*, *op. cit.*, p. 664-665.

[29] Makhno put passer le Dniester le 28 août 1921. Il mourut à Paris le 25 juillet 1934.

[30] De recrutement «entièrement prolétarien», elle se développa au cours de 1918 dans les milieux syndicaux hostiles aux spécialistes et experts «bourgeois» imposés comme «responsables» dans l'industrie. En 1920, ses dirigeants élargirent leurs critiques. Cf. Schapiro, *Les bolcheviques et l'Opposition*, *op. cit.*, chapitre 12.

[31] Alexandra Kollontaï (1872-1952), d'abord bolchevik, puis menchevik jusqu'en 1915, à nouveau bolchevik. Membre du Comité central en 1917. Parmi les 22 protestataires de l'Opposition ouvrière. Ralliée par la suite et, dès lors, diplomate (Oslo, Mexico, Oslo, Stockholm). Cf. Cathy Porter, *Alexandra Kollontai: The Lonely Struggle of the Woman Who Defied Lenin*, New York, The Dial Press, 1980; Arkadi Vaksberg, *Alexandra Kollontaï*, Paris, Fayard, 1996.

[32] D'A. Chliapnikov (1893/1894/1895? -1937), cf. *Les syndicats russes*, Paris, Bibliothèque du Travail, 1921. Les cahiers 6 et 12 sont de Serge.

[33] Proposition débattue de novembre 1920 à mars 1921. Au Xe Congrès du parti (8-16 mars), les thèses de Lénine l'emportant par 336 voix contre 50 à celles de Trotski et de Boukharine et 18 à l'Opposition ouvrière.

[34] Mort le 8 février 1921, enterré le 13. Voir V.S., «Moscou a fait de grandes funérailles à Kropotkine», *La Vie ouvrière*, n° 97, 11 mars 1921, p. 6; «Pierre Kropotkine et Emma Goldman en Russie», *L'Humanité*, n° 6140, 14 janvier 1921 (daté: Petrograd, le 16 décembre 1920). Le même jour dans *La Vie ouvrière*, n° 89, sous le titre: «Kropotkine et Emma Goldman».
[35] En avril 1917, pour regagner la Russie, Lénine dut passer par l'Allemagne dans un wagon «exterritorialisé», l'Entente lui refusant tout autre moyen. De là, la prétendue collusion Lénine-Allemagne, attribuée par Serge à Grigori Aleksinski (1879-1967), ancien député à la Douma. Reprise par Alexandre Soljenitsyne, *Lénine à Zurich* (extrait de *La roue rouge*), Paris, Le Seuil, 1975 – d'où une réplique de Boris Souvarine: *Controverse avec Soljenitsyne*, Paris, Allia, 1990.
[36] Les obsèques terminées, Aaron Baron réintégra la prison Boutirky. Entre 1918 et 1938, il connut dix-huit ans de prison et d'exil intérieur. À nouveau arrêté en 1939, exécuté peu après.
[37] Dans son *Moscou sous Lénine* (*op. cit.*, p. 146), Rosmer s'irrite de cette formulation qui, selon lui, pourrait laisser entendre que son discours avait été «délibéré» par l'exécutif de l'Internationale communiste.
[38] Sur le rôle du général A.N. Kozlovski, voir Paul Avrich, *La tragédie de Cronstadt. 1921*, Paris, Le Seuil, 1975. Il put s'enfuir, mais sa femme et ses deux fils d'abord «pris en otages furent envoyés dans un camp de concentration. Seule sa fille de 11 ans fut épargnée». Outre Avrich, voir: Ida Mett, *La Commune de Cronstadt. 1921*, Paris, René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus*, 1948; Skirda, *Kronstadt 1921, op. cit.*
[39] Marcel Body (1894-1984), membre de la mission militaire française à Moscou en mars 1917, rallia, avec ses amis Jacques Sadoul, Pierre Pascal, la Révolution russe le 31 juillet 1917. Fondateur du Groupe communiste français d'Odessa: cf. son récit «Les groupes communistes français de Russie: 1918-1921», *Contributions à l'histoire du Comintern*, Genève, Librairie Droz, 1965, p. 39-65; réédité seul aux éditions Allia, Paris, 1988. De l'avis général, la teneur d'*Un piano en bouleau de Carélie. Mes années de Russie (1917-1927)*, Paris, Hachette, 1981, semble due plus au co-auteur (pas nommé) qu'à l'auteur lui-même…Très lié à Serge de 1920 à 1926 (lettre du 6 mai 1975 à Jean Rière). Devenu anticommuniste, il se consacra à la traduction de Bakounine.
[40] Il s'agit en fait de G. Guelfer (selon Body), membre du Groupe communiste français, qui dirigera un temps la commune agricole de Ladoga (en Carélie), composée de 20 à 25 personnes. Membre de la mission militaire française de Moscou, rallié à la Révolution russe. Cf. Body, *Un piano en bouleau de Carélie*, *op. cit.*. Évoqué par Pierre Pascal, Marcel Body, Charles-André Julien dans leurs souvenirs.
[41] La charte politique (en 15 points) de Cronstadt fut rédigée le 28 février 1921 à bord du cuirassé *Patropavlovsk* par des délégués revenus indignés de Petrograd et solidaires des grévistes: Cf. Avrich, *La tragédie de Cronstadt*, *op. cit.*, p. 74-76 et Alexander Berkman, *Le mythe bolchevik. Journal 1920-1922*, Quimper, La Digitale, 1996, p. 264-265. Pour les revendications de Cronstadt: cf. *La Commune de Cronstadt* (recueil de documents comprenant la traduction intégrale des *Izvestias* de Cronstadt), Paris, Bélibaste, 1969.
[42] Kouzmine fut arrêté le 2 mars, à la suite d'un discours incendiaire, mais celui de la veille ne l'était pas moins.
[43] Serguei Zorine (1890-1937) devait disparaître lors de la «grande terreur» stalinienne.
[44] Les grèves eurent lieu en février 1921.
[45] Mikhail Ivanovitch Kalinine (1875-1946), président de la République soviétique de 1919 à sa mort (cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, 1969, p. 131-134) et Nikolaï Nikolaïevitch Kouzmine (1883-1939), commissaire de haut rang, participèrent sans succès, le 1er mars, à une assemblée générale de matelots, de soldats et d'ouvriers: cf. Avrich, *La tragédie de Cronstadt*, *op. cit.*, p. 78-79.
[46] Emma Goldman (1869-1940) et Alexandre Berkmann (1870-1936), militants d'origine juive russe très actifs aux États-Unis, expulsés en 1919, arrivés en Russie en 1920, en repartirent désillusionnés: cf. Emma Goldman, *My Disillusionment in Russia*, New York, Doubleday, Page & Cie, 1923 (Londres, C.W. Daniel Co, 1925); Berkman, *Le mythe bolchevik*, *op. cit*. Cf. l'examen critique qu'en fit, en février 1938, Joseph Vanzler (alias Wright): «La vérité sur Cronstadt», qui, bien entendu, n'épargne ni les anarchistes américains et russes ni les socialistes-révolutionnaires ni les mencheviks. Des textes d'Emma Goldman et d'Alexandre Berkman figurent dans le recueil d'Alexandre Skirda (dir), *Les anarchistes dans la Révolution russe*, Paris, Tête de feuilles, 1973.
[47] Aleksandr Ivanovitch Roussakov (1874-1934), organisateur remarquable, fut jusqu'à sa mort un libertaire résolu. Il était aussi le beau-père de Pierre Pascal, époux de sa fille Jenny (Eugénie). Pascal l'évoque dans son *Journal de Russie*, t. 2, *En communisme, 1918-1921*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977.
[48] Voir ses articles: «Le tragique d'une révolution», *La Vie ouvrière*, n° 152, 31 mars 1922; «Le problème de la dictature», *La Vie ouvrière*, n° 159, 19 mai 1922; «Dictature et contre-révolution économique», *La Vie ouvrière*, n° 182, 3 novembre 1922; «Les tendances nouvelles de l'anarchisme russe», *loc. cit.*. Sur Cronstadt, Serge «évolua»: cf. ses textes dans *La Révolution prolétarienne*, nos 254 (10 septembre 1937), 257 (25 octobre 1937), 277 (25 août 1938),

281 (25 octobre 1938) et «Trente ans après la Révolution russe» (texte daté de juillet-août 1947) dans *L'An 1 de la Révolution russe.*

[49] La révolte de Tambov fomentée par Aleksandr Stanislasovitch Antonov (1882-1922) éclata durant l'été 1920 et fut jugulée en juin 1921.

[50] Texte non identifié mais proche par l'esprit de la conclusion de «Les anarchistes en Russie», *Bulletin communiste*, n° 4, janvier 1921, p. 57-58.

[51] Avrich (*La tragédie de Cronstadt*, *op. cit.*, p. 141-142) écrit que Trotski, revenu en toute hâte de Sibérie occidentale, atteignit Petrograd le 4 ou 5 mars, y fit publier un ultimatum, cosigné par S.S. Kamenev, commandant en chef de l'Armée rouge et M.N. Toukhatchevski, commandant de la 7e Armée à Petrograd. Serge confond ici avec un tract publié le même jour par le Comité de défense de Petrograd et lancé d'avion sur Cronstadt. La conclusion en est: «[S]i vous résistez, on vous tirera comme des perdreaux.» Tout en restant solidaire des mesures prises, Trotski, dans «Beaucoup de bruit autour de Kronstadt» et «Encore sur la répression de Kronstadt» datés de 1938 (*Œuvres*, t. 18, Paris, EDI, 1984), rejette la responsabilité sur Kamenev et nie sa venue… L'anarchiste Alexandre Skirda, très documenté, de l'accuser alors de mensonge et de mauvaise foi: «Le "cas" Trotsky», dans *Kronstadt 1921*, *op. cit.*, p. 82-91.

[52] Inadvertance de Serge qui, dans *Vie et mort de Léon Trotsky*, écrit avec raison: «Trostski se rendit à Petrograd et y resta plusieurs jours pour y étudier la situation.» Encore que Trotski fit plus que l'étudier…

[53] Les mesures antimencheviks eurent surtout lieu durant le 1er trimestre 1921. Fedor Illitch Gourvitch dit Dan (1871-1947), successeur de Martov et de Rafail R. Abramovitch (1879-1963), arrêtés en février, libérés un an plus tard, choisirent l'exil plutôt que la déportation.

[54] Le 7 mars 1921.

[55] Le Xe Congrès se tint du 8 au 16 mars 1921.

[56] Pavel Efimovitch Dybenko (1889-fusillé en 1938?), ancien marin du *Petropavlovsk*, fut ensuite nommé commandant de la forteresse et chargé de «purger» la ville.

[57] Andreï Sergueïevitch Boubnov (1883-fusillé le 1er août 1938), eut d'importantes fonctions dans l'armée (1924-1928), à l'éducation (1929-1937), dans l'organisation du Parti communiste chinois. Sur les «Centralistes démocratiques», voir Schapiro, *Les bolcheviques et l'Opposition*, *op. cit*.

[58] Il eut lieu les 2 et 3 mars 1921. Cf. Avrich, *La tragédie de Cronstadt*, *op. cit.*, p. 135.

[59] En fait, ils ne tinrent aucun compte des conseils des officiers (souvent des ex-Blancs «réintégrés» comme «spécialistes».).

[60] Au nombre de 15. Voir leurs noms dans Avrich, *La tragédie de Cronstadt*, *op. cit.*, p. 93.

[61] S. Petritchenko, cambusier sur le *Petropavlosk*, y resta jusqu'en 1945 (expulsé pour son activité probolchevik). Arrêté, il mourut peu après dans un camp. Perepelkine, électricien sur le *Sebastopol*, jugé le 20 mars, condamné à mort et exécuté.

[62] Dans leurs mémoires respectifs, Emma Goldman et Alexandre Berkman, amers, ironisent sur cette commémoration.

[63] Béla Kun – à qui l'on impute l'échec de «l'action de mars» 1921 – persuada Brandler, chef du Parti communiste allemand, d'appeler à l'armement des travailleurs, mais échec: esprit de lutte et grèves ne se généralisant pas.

[64] Marin bolchevik en 1917, Paniouchkine forma peu après le Xe Congrès le Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP) qui présenta en septembre 1921 au Soviet de Moscou une pétition réclamant «tout le pouvoir pour les soviets, et non pour les partis». De ce fait, ses membres furent arrêtés. Cf. Schapiro, *Les bolcheviques et l'Opposition*, *op. cit.*, p. 253-254.

[65] Gavriil Illitch Miasnikov (1889-1945), bolchevik «individualiste» depuis 1906, responsable du meurtre du grand-duc Michel, prônait la formation de syndicats paysans, exigeait la liberté de parole pour tous les partis. Exclu et emprisonné après 1923 (avec son «Groupe ouvrier»). Il s'échappa, réfugié à Paris jusqu'en 1945. Il revint alors (contre l'avis de ses amis dont Henry Poulaille) en URSS pour y œuvrer et… disparut. Comme Serge, il participa au *Musée du soir* d'Henry Poulaille.

[66] Le 28 septembre 1917, Lénine définit la politique bolchevik de la presse. Cf. Schapiro, *Les bolcheviques et l'Opposition*, *op. cit.*, p. 78. Les propos rapportés par Serge figurent dans *Leninskîî abornik*, Moscou-Leningrad, vol. 21, p. 101-102.

[67] Cf. Lénine, *L'État et la révolution. La doctrine marxiste de l'État et les tâches du prolétariat dans la révolution*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1966, et Serge, «Lénine 1917: II. Le problème de l'État», *La Vie ouvrière*, n° 318, 26 juin 1925 – et aussi les nos 317 et 319 (début et fin de l'étude).

[68] Cf. Serge, «Puissance et limites du marxisme», «Pour un renouvellement du socialisme», «Socialisme et psychologie». Les deux premiers dans *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques, 1908-1947*, Robert Laffont, 2001, p. 827-838 et 841-847.
[69] Aleksandr Aleksandrovitch Malinovski dit Bogdanov (1873-1928), médecin, brillant intellectuel, ami et beau-frère de Lounatcharski, principal rival de Lénine en 1904-1907 pour le leadership de la fraction bolchevik. Attaqué par lui dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (traduit par Serge en 1928), anima en 1922-1923 le groupe d'opposition Vérité ouvrière et, de ce fait arrêté, puis libéré.
[70] Le décret du 14 juin 1918 les exclut ainsi que les socialistes-révolutionnaires. Rapporté le 30 novembre 1918, rien ne changea cependant: arrestations, procès, etc.
[71] Lénine présenta la Nouvelle Politique économique (NEP) le 15 mars 1921, lors du Xe Congrès du parti. Il la décrivit dans *L'impôt en nature. La portée de la nouvelle politique et ses conditions* publié en avril. Il y revint à la Xe Conférence du parti (26-28 mai 1921).
[72] Serge traduisit en 1920 son *Lénine notre maître* et en 1927 son *Contre le courant* (écrit avec Lénine).
[73] Voir le recueil de monographies commentées dû à Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit*.
[74] Vassili Ivanovitch Bellavine dit Tikhon (1866-1925) fut, en 1891, patriarche de Moscou et de l'Église orthodoxe de Russie. Considéré après sa mort comme martyr et confesseur de la foi, il fut canonisé en 1989.
[75] Feliks Yakovievitch Kon dit Kohn (1864-1941), ethnographe (déporté en 1886 en Sibérie, il y étudia les Yakoutes), membre du Comité révolutionnaire provisoire polonais. Cf. son récit *L'évasion de dix condamnés à mort*, Paris, Bureau d'éditions, 1932.
[76] Voir Arpad Szepal, *Les 133 jours de Béla Kun*, Paris, Fayard, 1959. Sa «république» dura du 21 mars au 1er août 1919.
[77] Les «béla-kuneries» ne se limitèrent pas à celles commises en Hongrie: suivirent celles en Allemagne, puis en Crimée et, enfin, son ralliement à Staline (qui le fera arrêter en 1937 et exécuter ensuite sans procès). On crut bon (?) de le «réhabiliter» en 1956.
[78] Paul Levi marqua son «opposition» par deux brochures: l'une avant son exclusion (avril 1921), l'autre après: *Unser Weg Wider den Putschismus*, puis *Was ist das Verbrechen? Die Märzaktion oder die Kritik daran?*
[79] Dans *Ma vie de rebelle*, *op. cit.* p. 224, préface (très instructive) de Branko Lazitch, l'incorruptible et très lucide Angelica Balabanova marque sa défiance totale à l'égard de Béla Kun, par ailleurs suspecté aussi d'être un toxicomane incapable d'avoir des responsabilités révolutionnaires.
[80] Lev Davidovitch Bronstein dit Lev [Léon] Trotski, né en 1879, eut 41 ans en 1920.
[81] Respectivement en août 1918, le 10 septembre 1918, le 2 octobre 1919.
[82] Ce n'est pas Trotski, mais son adjoint direct Iefraïm Markovitch Sklianski (1892-suicidé en 1925), cofondateur de l'Armée rouge, qui fut ainsi surnommé: cf. Serge, *Vie et mort de Léon Trotsky*, La Découverte, p. 98.
[83] Vues exposées dans *Terrorisme et communisme* (chap. 8), traduit par Serge.
[84] Paul Vaillant-Couturier (1892-1937), d'abord poète, romancier, mémorialiste de 1914-1918, devenu communiste et journaliste, s'appliqua à rester toujours dans la ligne (surtout stalinienne). André Morizet (1876-1942), maire de Boulogne-sur-Seine, membre de la délégation du PCF, resta en juin-juillet. Cf. son *Chez Lénine et Trotsky. Moscou 1921*, Paris, La Renaissance du Livre, 1922, préface de Trotski. Charles-André Julien (1891-1991, suicidé), alors délégué à la propagande pour l'Afrique du Nord, membre de la délégation du PCF, tint un *Journal de Russie en 1924* (extraits publiés en 1969-1979) avec photos. Serge leur servit de guide. Fernand Loriot (1870-1932) et Souvarine étaient présents en tant que membres du Comité directeur du PCF.
[85] Hilario Arlandis (1888-1939), d'abord anarcho-syndicaliste, membre du Bureau de l'Internationale syndicale rouge, il collabora à *La Vie ouvrière*. Dans «Les prétendues persécutions contre les anarchistes russes» (nos 264-270, juin-juillet 1924), il signale qu'il connait Serge depuis 1909. En 1924, opposé à Voline et à Makhno. Cf. R. A[lbert], «Arlandis», *La Correspondance internationale*, no 11, 17 novembre 1921, p. 85.
[86] Les deux premiers assassinés le 15 janvier 1919, le troisième le 10 mars 1919.
[87] Poète célèbre, mais aussi dramaturge, biographe, conférencière, Henriëtte Roland-Holst-van Der Schalk (1869-1952), d'abord «tribuniste» puis communiste jusqu'en 1927, et enfin socialiste, anticolonialiste. Amie d'Anton Pannekoek (1873-1960), d'Hermann Gorter (1864-1927), de Rosa Luxemburg. En 1937, elle défendit Serge contre les calomnies de Sadoul et compagnie. Cf. Japp Goedegebuure, Hanna Stouten et Frits Van Oostrom, *Histoire de la littérature néerlandaise*, Paris, Fayard, 1999, p. 571-574 et 568-571.
[88] Jean-Jacques Dwelshauvers dit Jacques Mesnil (1872-1940), journaliste, historien d'art, anarchiste passé un temps au communisme, resta profondément libertaire. Il collabora à *L'Humanité* (1918-1924), *La Revue communiste* (1920-1921), *La Vie ouvrière*, *La Révolution prolétarienne*. Très affecté par la fin de vie de Clara Kœttlitz (1875-1939),

sa compagne depuis 1897, décédée le 5 juin 1939 à l'hôpital psychiatrique de Bonneval. Son *Botticelli* (Paris, Albin Michel, 1938) fait encore autorité. Sa probité morale et intellectuelle le fit s'éloigner du Romain Rolland inféodé au stalinisme. De ce fait, leur correspondance (très digne et très ferme de sa part!) est toujours inédite, la veuve de Romain Rolland l'ayant toujours «différée» – de même que celle avec Marcel Martinet… L'un des plus fidèles amis et défenseurs de Serge. Nous n'avons pu découvrir ce que devinrent ses archives (et donc les lettres très détaillées de Serge).

[89] Longtemps Romain Rolland prétendit être sans parti et opposé à la violence au nom de «l'Indépendance de l'esprit» (qu'il perdit en se ralliant au régime stalinien, d'où les distances prises par Marcel Martinet et Jacques Mesnil). De 1922 à 1945, Serge lui consacra cinq textes (dont «Au-dessus de la mêlée sociale», *La Correspondance internationale*, n° 75, 21 septembre 1923, p. 569-570) et une lettre ouverte en février 1937.

[90] Romain Rolland consacra un livre à Gandhi: *Mahâtmâ Gandhi,* Paris, Stock, 1924, 1930, préfaça *La jeune Inde*, Paris, Stock, 1924. Romain Rolland eut des entretiens avec Gandhi en 1931 (6-11 décembre).

[91] Cf. *Mort de Jacques Mesnil* (*Pour un brasier dans un désert*, p. 101-103), admirable poème écrit en avril 1941.

[92] Autre ami fidèle et courageux, Francisco Ghezzi (1894-1941), anarcho-syndicaliste, délégué par l'Union syndicale italienne au Congrès de l'Internationale syndicale rouge, assista d'abord au IIIe Congrès de l'Internationale communiste. Au retour, arrêté et emprisonné à Berlin, menacé d'être livré à Mussolini, il fut défendu (entre autres) par *Die Rote Fahne* et *La Correspondance internationale* (cf. Serge: n°s 36, 66, 87) et obtint de revenir en Russie (hiver 1922-1923). D'abord en Crimée (car tuberculeux) puis à Moscou (dès 1924). Sa lucidité et son franc-parler lui vaudront des ennuis sans limites. Sa fin fut, elle aussi, tragique.

[93] Comme pour Francisco Ghezzi, Serge intervint en faveur de Joaquin Maurín (1896-1973) et d'Andrès Nin (1892-1937) en 1921-1922 (cf. *La Correspondance internationale*, n° 10, 12 novembre 1921, p. 79; n° 19, 11 mars 1922, p. 143-144). Puis dans les années 1936-1937. De Maurín, il analysa *Le syndicalisme à la lumière de la révolution* (*La Correspondance internationale*, n° 59, 9 août 1922, p. 455-456.) et il préfaça et annota *Révolution et contre-révolution en Espagne*, Paris, Rieder, 1937. De Nin, il devait préfacer *Les problèmes de la révolution espagnole*, Paris, Jean Flory, 1939, duquel ne subsistent que des «bonnes feuilles» sans son texte… Il leur resta attaché jusqu'à sa mort.

[94] Morizet (*Chez Lénine et Trotsky*, *op. cit.*) indique que Serge lui servit d'interprète auprès de Gorki et que «les visites accomplies avec Serge, lorsque la rédaction des publications de l'Internationale communiste le laissait de loisir, valaient les plus utiles des "leçons de choses"». Plus tard, en 1927, Georges Duhamel et Luc Durtain firent les mêmes remarques.

[95] Autour de Vaillant-Couturier perdurent, soigneusement entretenues par le PCF (qui en a fait une icône intouchable), bien des zones d'ombre… empêchant de prendre l'exacte mesure du personnage.

[96] Né à Kiev en 1895, Boris Lifschitz et ses parents vinrent à Paris en 1897. Naturalisé le 26 août 1906. Journaliste politique au *Populaire* (1917), il prit le pseudonyme de Souvarine (personnage du *Germinal* de Zola). En 1956, il put le substituer à son patronyme. Pamphlétaire-né, très caustique, on ne compte plus ses polémiques (avec Trotski, Soljenitsyne, etc.). La thèse très documentée de Charles Jacquier, *Boris Souvarine, un intellectuel antistalinien de l'entre-deux-guerres* (*1924-1940)*, Université Paris X, 1993-1994, est à ce jour l'essai le plus sûr pour la période traitée. Cf. aussi Jean-Louis Panné, *Boris Souvarine. Le premier désenchanté du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1993 (peu disert sur les relations «fluctuantes» avec Serge).

[97] Pierre Monatte (1881-1960), correcteur d'imprimerie, anarchiste devenu syndicaliste révolutionnaire, fondateur de *La Vie ouvrière* (1909), internationaliste en 1914-1918, collaborateur-animateur de *La Révolution prolétarienne*.

[98] Ceux de Moscou (créé le 30 août 1918) et de Kiev. Il y en eut un troisième à Odessa. Cf. Marcel Body, «Les groupes communistes français de Russie 1918-1921», dans *Contributions à l'histoire du Comintern*, Genève, Librairie Droz, 1965; Paris, Allia, 1988.

[99] Henri Guilbeaux (1885-1938), arrivé en Russie en mars 1919 (ayant connu Lénine en Suisse), évolua du syndicalisme révolutionnaire au communisme pour finir antisémite, pronazi et mythomane… Body, Pascal, Souvarine confirment tous le présent portrait. Sa revue internationale *Demain* parut en 1916-1917. Il y publia en 1917 un «Salut à la Révolution Russe» (avec Romain Rolland, Marcel Martinet, Pierre-Jean Jouve, Frans Masereel). Comme pour Jacques Sadoul, ses activités «bolchevik» et son retour en France lui valurent un procès (cf. *Les Humbles*, juin-août 1924 et février-mars 1933).

[100] Comme pour Guilbeaux, Body, Pascal, Rosmer, Souvarine confirment tous le présent portrait de Sadoul (1881-1956), avocat, membre du PCF jusqu'à sa mort, correspondant des *Izvestia*. Sa *Naissance de l'URSS*, t. 1, *De la nuit féodale à l'aube socialiste* (Paris, Edmond Charlot, 1946), par ses «retouches» diverses, le disqualifie à tous points de vue.

[101] C'est Albert Thomas (1878-1932), alors ministre de l'Armement, qui fit de Jacques Sadoul, en octobre 1917, un membre de la mission militaire française envoyée auprès de la République russe. D'où: capitaine Jacques Sadoul, *Notes sur la révolution bolchevique (octobre 1917-janvier 1919). Avec une préface de Henri Barbusse, deux lettres de l'auteur à Romain Rolland et une lettre de Albert Thomas adressée à l'auteur*, Paris, Éditions de la Sirène, 1919; Paris, Maspero, 1971.
[102] Cf. son livre *Le réveil d'une race. Dans la Turquie de Mustapha-Kemal*, Paris, Nouvelle Société d'édition, 1927.
[103] Pierre Pascal (1890-1983), normalien, agrégé de russe, séjourna en Russie en 1911, y revint en mai 1916, traducteur pour la mission française du général Janin et attaché au Grand Quartier général russe, membre du Groupe communiste français de Moscou (créé avec l'aval personnel de Lénine: Jacques Sadoul, Marcel Body, Pierre Pascal, Jeanne Labourbe, Rosalie Barberet, Robert Petit, René Marchand, Henri Guilbeaux, puis Victor Serge) se dépensa sans compter. Cf. son passionnant *Journal de Russie*, *op. cit*. Spécialiste et traducteur de Dostoïevski (entre autres). Sur son beau-frère Serge, il a peu écrit, se montrant toujours discret, pour ne pas dire réservé (dans tous les sens du terme).
[104] Du philosophe Nikolaï Aleksandrovitch Berdiaev (1874-1948) sur ces sujets: *Le nouveau Moyen Âge*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985, nouvelle traduction, édition augmentée de beaucoup préférable à celle de 1927 chez Plon; *Problème du communisme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1933; *Les sources et le sens du communisme russe*, Paris, Gallimard, 1938, 1951, 1970; «Vérité et mensonge du communisme», *Esprit*, n° 1, octobre 1932.
[105] Salomon Abramovitch Dridzo dit Lozovski (1878-1952) l'anima de 1921 à 1937. Cf. son livre *L'Internationale syndicale rouge*, Paris, Maspero, 1976.
[106] William Dudley Haywood dit Big Bill (1869-1928), membre du PS américain en 1901 et de son Comité exécutif en 1911-1912, exclu en 1913, antimilitariste en 1914-1917, fut en 1918 l'un des 165 leaders des IWW (fondé par lui en 1906) poursuivis et emprisonnés pour entrave à l'effort de guerre américain. En 1921, il gagna la Russie où il mourut le 18 mai 1928. L'écrivain John Dos Passos a tracé de lui un beau portrait dans son roman *42e parallèle*, Paris, Gallimard, 1986.
[107] Giorgi dit George Andreytchine (1894-1952), d'abord socialiste, émigré aux États-Unis, y rencontre John Reed et adhère au Parti communiste américain. À Moscou en 1920. Membre de l'Opposition de 1923, de ce fait envoyé avec Racovski en Grande-Bretagne. Exilé en 1928, libéré en 1945. Sans doute «liquidé» en URSS en 1952.
[108] Peut-être en fait Félix Wolf (1890-1937?), bolchevik en 1917, en Allemagne avec Radek en décembre 1919, avec Béla Kun en février 1921. Lié à l'opposition, exclu en 1933, arrêté et exécuté en 1937.
[109] Mikhaïl Markovitch Grusenberg dit Borodine (1884-1951), bolchevik dès 1903, émigré, revenu en Russie en 1918. Diverses missions dans plusieurs pays: États-Unis, Mexique, Espagne. 1921: Allemagne et Grande-Bretagne. 1923: Chine. Écarté après juillet 1927.
[110] Mathias ou Matyas Rakosi (1892-1971), rallié avec Béla Kun au communisme, commissaire du peuple de la république des Conseils de Hongrie en 1919, il se réfugia en Russie après l'échec de cette tentative et travailla pour l'appareil. Membre du secrétariat de l'Internationale communiste en 1922. En Hongrie de 1925 à 1940, en Russie de 1940 à 1944, il devint ensuite secrétaire général du Parti communiste hongrois. Contraint à la démission en juillet 1956 (exclu du Parti communiste hongrois en 1962), il revint en Russie et y mourut.
[111] Fernando de los Ríos (1879-1949), professeur d'université, ministre de la Justice et de l'Éducation dans le premier gouvernement républicain espagnol, ambassadeur à Washington durant la guerre civile.
[112] Dans son *Un piano en bouleau de Carélie* (*op. cit.*, p. 207-212), Marcel Body s'en attribue l'idée et la fondation.
[113] Gaston Bouley, ex-capitaine français devenu bolchevik, «un peu fou, mais d'une énergie de fer», est évoqué par Body (*Un piano en bouleau de Carélie*, *op. cit.*) et Serge: *Destin d'une révolution* (dans *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques, 1908-1947*, Robert Laffont, p. 370). Il ne fut jamais autorisé à revenir en France.
[114] Le Dr N. n'est autre que le Dr Nikolaenko, anarchiste tolstoïen ukrainien, grand ami de la famille Roussakov, évoqué dans le chapitre 2 et par Pascal dans son *Journal de Russie*, t. 2, *op. cit*.
[115] «L'Affaire Tagantsev» – évoquée aussi dans *Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression* – ou «conspiration monarchiste antibolchevik» fut, selon plusieurs historiens, «montée» par la Tchéka. Le 24 août 1921 elle fusilla les 61 (prétendus) «participants» – dont le professeur Nikolaï Stepanovitch Tagantsev et le poète Nikolaï Stepanovitch Goumilev.
[116] Bak évoqué ainsi par Victor Serge dans «Deux rencontres [avec Maurice Parijanine]», *Les Humbles*, nos 8-12, août-décembre 1938, p. 20: «M. Bak, ex-homme d'affaires, ex-journaliste d'un Comité des forges de l'Empire, un petit monsieur au masque glabre terriblement pincé et réticent, consentait à traduire des articles de théorie, mais non des appels révolutionnaires: "Excusez-moi, citoyen, disait-il, ma conscience…" Je respectais naturellement sa conscience…» (Cette dernière phrase ne figure que dans la version donnée par la revue genevoise *Témoins*, 1960, n° 23.)

[117] Le peintre et sculpteur belge Constantin Meunier (1831-1905), salué par Van Gogh, militant socialiste, a représenté le monde du travail, notamment les mineurs et les métallos.
[118] Arrêté le 3 août 1921, Goumilev fut fusillé le 24. Sa première épouse, la célèbre poétesse Anna Akhmatova (1888-1966) dut subir les avanies de la bureaucratie stalinienne et néo… Sa deuxième épouse (née Engelgardt, 1896-1942) s'appelait Anna.
[119] *L'ouvrier* figure dans *Poésie russe. Anthologie du XVIIIe au XXe siècle*, Paris, La Découverte/Maspero, 1983, p. 331.
[120] Aleksandr Blok (1880-1921), grand poète symboliste, essayiste. Cf. Serge, «Alexandre Blok», *La Vie ouvrière*, n° 121, 26 août 1921, p. 2.
[121] Serge avait une grande estime pour le poète symboliste Andreï Biély (1880-1934) dont il publia une traduction partielle de «Christ est ressuscité» (*Clarté*, n° 27, 20 décembre 1922, p. 75-76) et dont il prisait fort l'étonnant roman *Pétersbourg* (Lausanne, L'Âge d'Homme, 1967).
[122] Razoumnik Vassilievitch Ivanov dit Ivanov-Razoumnik (1878-1946), historien de la littérature et de la pensée russes, sociologue, suspect car proche des socialistes-révolutionnaires de gauche, connut dès lors prisons, résidences surveillées… Mort dans un camp de réfugiés (Allemagne).
[123] L'intérêt de Serge pour James Joyce (1882-1941) se manifesta encore à la mort de ce dernier. Le 14 janvier 1941 il écrivit à Emmanuel Mounier: «Un entrefilet de journal m'apprend la mort de James Joyce – une bien grande figure de la littérature d'aujourd'hui. Je viens vous demander s'il ne serait pas possible à *Esprit* de lui consacrer une étude sérieuse… Évidemment, il faudrait trouver un auteur. Il m'afflige de penser qu'un écrivain qui a tracé un sillon si profond puisse s'en aller, par ce temps de clameurs, sans que l'on fasse, au bord de sa tombe, le point sur son œuvre.»
[124] Selon Voline (*Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, *op. cit.*, p. 54-55 et 67), Fanny Baron fut arrêtée en janvier 1921 et fusillée comme complice d'actes criminels antisoviétiques (dont elle était innocente) et Pavel Tourtchaninov dit Lev Tchorny, associé à une affaire truquée de faux billets de banque, fut fusillé en septembre 1921.
[125] Cf. Victor Serge, «Kropotkine et Emma Goldman», *La Vie ouvrière*, n° 89, 14 janvier 1921 et «La Révolution russe et les anarchistes», *La Vie ouvrière*, n° 97, 11 mars 1921.
[126] Il s'agit de Konstantin Fedorov, Abraham Feldman, Grigori Gorélik, Efim Yartchouk, Jean Iudine, G.P. Maximov (Gr. Lapote), Pierre Mikhaïlov, Marc Mratchny, Michel Voriobov, Voline (selon lui sauvés par l'intervention de délégués étrangers lors du Ier Congrès des Syndicats rouges). Cf. Voline, *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, *op. cit.*
[127] Déporté dans le nord, arrêté lors des purges de 1937, on n'entendit plus parler de lui…
[128] Très malade, Martov fut autorisé à partir pour assister à Halle au Congrès du Parti social-démocrate indépendant allemand. Il ne revint pas, fonda à Berlin le 1er février 1921 la *Sotsialistitchesky Vestnik* (revue socialiste d'information). Mort en 1923.
[129] En 1892 eut lieu une grève aux aciéries Carnegie Steel Company (Pittsburgh). Réprimée par la troupe: 11 morts, une soixantaine de blessés. Pour les venger, Berkman revolvérisa trois fois puis poignarda deux fois l'industriel et millionnaire Henry Clay Frick (1848-1919, président de la Carnegie Steel Company depuis 1889), sans le tuer. De ce fait, Berkman fut condamné à vingt-deux ans de pénitencier (il n'en fit que quatorze: libéré en 1906) et publia ses *Mémoires de prison d'un anarchiste*, Paris, Presses de la Renaissance, 1977.
[130] Berkman se suicida à Nice le 28 juin 1936
[131] Cf. Victor Serge, «Bakunins Bekenntnis», *Das Forum*, 5e année, juin 1921, p. 373-380. Traduit par Hermynia zur Mühlen. Vérification faite par nos soins, la traduction se révèle tout à fait «fidèle». L'original (daté du 7 novembre 1919) fut publié par Boris Souvarine: «La confession de Bakounine», *Bulletin communiste*, n° 56, 22 décembre 1921, p. 941-943. Suivi de «À propos de la confession de Bakounine», *Bulletin communiste*, n° 1, janvier 1922, p. 7-9. En 1920-1921, *Le Libertaire* reprochant au Rétif/Victor Serge d'être devenu bolchevik, l'attaqua diversement. Parmi les «aboyeurs»: Rhillon (dit Gilot Roger), Vilkens (ou Wilkens), M. Wullens, etc. Renato Souvarine (dit Renato Siglich, 1881-1958), anarchiste italien peu scrupuleux, se joignit à eux par un texte intitulé: «La campagne de l'Internationale communiste. Idiote et infâme mystification. Bakounine à genoux devant le tsar» (titre qu'il attribue à la traduction!), *Le Libertaire*, n° 143, 14-21 octobre 1921, p. 4 et n° 144 du 21-28 octobre 1921, p. 3. Sans rien vérifier, Séverine dans «L'oiseau de passage» (*Le Journal du Peuple*, n° 299, 27 octobre 1921, p. 1), lui reprocha d'avoir «écrit un article contre Bakounine». Serge lui répondit («À propos de Bakounine. Réponse à Séverine», *Le Journal du Peuple*, n° 339, 6 décembre 1921, p. 1-2.) mais elle ne s'excusa pas ni ne «rectifia»…
[132] Cf. *Confession. 1851*, traduit par Paulette Brupbacher, introduction de Fritz Brupbacher, notes de Max Nettlau, Paris, Rieder, 1932; avec un avant-propos de Boris Souvarine (p. 5-10), Paris, PUF, 1974.

[133] Lénine le lui ayant vivement «conseillé», Gorki partit se soigner en Italie fin 1921. En 1928, cédant aux instances de Staline, il rentra. Dès lors, manipulé «à son insu / de son plein gré» – comme son ami Romain Rolland.
[134] Selon Nicolas Werth, «De Tambov à la grande famine» (dans Karel Bartošek *et al.*, *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 151), Sergueï Nikolaïevitch Prokopovitch (1871-1955) et Ekaterina Kouskova (1869-1958?), «les deux principaux dirigeants de l'ex-Comité social de lutte contre la famine» furent «les premiers à être expulsés en juin 1922». Quelque 160 divers intellectuels renommés, «arrêtés les 16 et 17 août, furent expulsés par bateau en septembre».
[135] Novomirski, avant d'être arrêté avec sa femme en 1936, collabora à la *Grande encyclopédie soviétique*.
[136] Marcel Body fut, d'octobre 1922 à la fin décembre 1925, aux côtés d'Aleksandra Kollontaï (première femme ambassadrice), nommé en Norvège: cf. le portrait qu'il en fit dans la revue *Preuves*, n° 14, avril 1952, p. 12-24. Il y évoque aussi Serge, sur lequel on a eu droit, de sa part (?), de 1952 à 1981, à des «fluctuations» curieuses. Pressé de s'en expliquer lors d'un entretien chez lui (Chatou, été 1978), accordé à Peter Sedgwick et à moi-même, il argua du fait qu'à l'inverse de Victor Serge, il n'était pas du tout «littéraire». Reste à savoir si la «version 1981» est entièrement de lui…
[137] Voir le chapitre 17 de *Soviets 1929*, qui se clôt ainsi: «Le péril est en vous! Mais puisqu'il en est ainsi, c'est aussi, camarades, que le salut est en vous. Vous êtes encore les maîtres de votre destin.»

NOTES DU CHAPITRE 5

[1] «Au tournant obscur», expression empruntée à Georg Lukács (1885-1971).
[2] Vassili Vassilievitch Ulrich [Ulrikh] (1889-1959), d'origine lettone, fut pendant vingt ans président de la Cour suprême; député du Soviet suprême. Limogé en 1948 et réduit à un emploi subalterne, mais ayant échappé aux «purges» (comme Vychinski).
[3] Terme allemand signifiant «arrière-pays».
[4] Serge leur consacra ainsi qu'à la famine plusieurs articles en 1921-1922 dans *La Correspondance internationale*.
[5] Vladimir Kibaltchitch étant né le 15 juin 1920, on peut donc situer le voyage avant 1922, entre avril et juin 1921. Il semble, en fait, se situer fin 1921 (cette dernière date étant donnée par Serge lui-même dans une notice autobiographique rédigée en 1947).
[6] Abraham Gouralski (dit A. Heifitz, 1890-1960) eut, au service du Bund puis de l'Internationale communiste, des responsabilités et des missions importantes dans plusieurs pays: Pologne, Suisse, Autriche, Ukraine, Russie, Allemagne, France, Amérique latine, etc. Ses «fluctuations» lui valurent exclusions-réintégrations, arrestations et camps de travail, mais il fut «épargné» malgré tout.
[7] Le Bund: Union générale des ouvriers juifs de Lituanie, Pologne et Russie, fondée en 1897. Adhéra au Parti ouvrier social-démocrate de Russie en mars 1898, le quitta en 1903, réadhéra en 1906. Dissoute en mars 1921. Cf. Henri Minczeles, *Histoire générale du Bund. Un mouvement révolutionnaire juif*, Paris, Austral, 1995; Denoël, 1999.
[8] Prévu par l'article 88 du traité de Versailles, le plébiscite fut favorable à l'Allemagne. Opposées avant et après ce dernier, la France souhaitait une Pologne forte face à la Russie, l'Angleterre, un relèvement économique allemand rapide permettant ainsi le paiement des «réparations» élevées exigées. Il fut fait appel à la Société des Nations: en octobre 1921, si l'Allemagne conservait les deux tiers du territoire, la Pologne obtint la plupart des mines (82 % du charbon).
[9] L'«allée des Princes-Électeurs est l'artère la plus célèbre de Berlin.
[10] Friedrich Ebert (1871-1925) fut nommé président du Reich en 1919.
[11] Industriel allemand (1870-1924), nationaliste, hostile au traité de Versailles. Il précipita la chute du mark. Cf. R. Albert, «Les riches contre la culture», *Clarté*, n° 48, 1er décembre 1923.
[12] Le terme *valuta* désigne les devises étrangères ou leur taux de change.
[13] Célèbre philosophe allemand (1880-1936) aux vues conservatrices et pessimistes (certaines reprises par le national-socialisme). Œuvres: *Le déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1998; *Der Mensch und die Technik*, Munich, C.H. Beck, 1931.
[14] *Menschheitsdämmerung*, Berlin, Rowohlt Verlag, 1921, anthologie (de Kurt Pinthus) composée par de jeunes écrivains et poètes: Théodore Dæbler, Ivan Goll, Walter Hasenclever, E. Lesker-Schuller, L. Rubiner, René Schickelé, etc. Cf. Albert, «Les riches contre la culture», *loc. cit.*, p. 459-461.
[15] Oskar Kokoschka (1886-1980), célèbre peintre autrichien, dramaturge expressionniste, illustrateur. George Grosz (1893-1959), peintre berlinois dessinateur satirique très acerbe. Ernst Barlach (1870-1938), sculpteur sur bois, dramaturge, romancier.
[16] Vers du poème *Berlin*. Cf. le recueil *Pour un brasier dans un désert*, p. 171.
[17] Peut se traduire par «beau panorama», «belle vue».
[18] Charles Rappoport (1865-1941) écrivain et militant socialiste russe naturalisé français en 1899. D'abord au parti socialiste puis au parti communiste qu'il quitte après l'exécution de Boukharine en 1938 (qualifiant Staline de «Bonnot-Staline»). Journaliste politique, propagandiste, orateur et marxiste orthodoxe critique. *Une vie révolutionnaire: 1883-1940. Les mémoires de Charles Rappoport*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1991.
[19] Titre allemand abrégé pour *Correspondance internationale*. Serge y collabora dès octobre 1921, signant surtout: Victor Serge (ou V.S.), V. Lvovitch (ou V.L), R. Albert (ou R.A.) le plus connu des pseudonymes de cette époque, utilisé aussi dans *Clarté* et le *Bulletin communiste*. Il y avait aussi une édition en espagnol.
[20] *Die Rote Fahne* fut l'organe central de la Ligue Spartakus, puis du Kommunistische Partei Deutschlands-Spartakusbund (KPD-S, Parti communiste d'Allemagne Ligue spartakiste), du VKPD et enfin du KPD, Berlin, 1918-1923.
[21] L'«Allée Sous-les-Tilleuls», autre célèbre artère de Berlin.

[22] Nikolaï Nikolaïevitch Krestinski (1883-1938) avait été nommé ambassadeur en Allemagne en octobre 1921. Iakoubovitch (1903-?), lui aussi diplomate, rappelé d'Oslo en 1936, devait disparaître lors des purges.
[23] Radek ayant été de 1920 à 1923 le conseiller officieux du parti communiste allemand, par suite de son adhésion à l'Opposition de gauche, on lui imputera la défaite d'octobre 1923.
[24] Jacques Sadoul travailla à Berlin au service de la représentation soviétique durant près de deux ans. Après avoir exercé diverses fonctions pour l'Internationale communiste, il rentra en France en décembre 1924. Condamné à mort pour «haute trahison» le 8 novembre 1919 et radié du barreau de Paris, il fut donc arrêté, rejugé et acquitté en avril 1925. À nouveau avocat, membre du PCF, il n'y put obtenir ce qu'il croyait lui être dû: il ne fut jamais député… Correspondant des *Izvestia* de septembre 1938 à août 1939. Rôle secondaire après la guerre.
[25] Il s'agirait en fait du capitaine de vaisseau Ehrhardt, responsable (avec le colonel Gerhard Rössbach) de corps francs tristement célèbres… Cf. Pierre Broué, *Révolution en Allemagne (1917-1923)*, Paris, Éditions de Minuit, 1971. E. Wollenberg met «Kapitän Ehrhardt» dans sa traduction allemande des *Mémoires d'une révolutionnaire* (*Erinnerungen eines Revolutionärs, 1901-1941*, Vienne, Räterverlag, 1974, p. 185).
[26] Eduard Fuchs (1870-1940), avocat allemand, membre de la Ligue Spartakus, historien remarquable. Le philosophe Walter Benjamin lui a consacré un essai, «Eduard Fuchs, collectionneur et historien».
[27] Des trois frères Vouyovitch, Grgur (1904-1937, exécuté), Radomir (1895-1938), Voya [Voja] (1895-1938, exécuté), il s'agit surtout de Voya, agent de liaison international rattaché au Bureau de Berlin, arrêté en septembre 1936. Cf. R. Albert, «Au seuil d'une révolution», *Clarté*, n° 52, 1er février 1924.
[28] Ludovic-Oscar Frossard démissionna du PCF le 1er janvier 1923.
[29] Honoré Daumier (1808-1879), peintre, dessinateur, lithographe, sculpteur français, auteur de caricatures politiques et sociales célèbres. Max Slevogt (1886-1932), peintre et graveur allemand. Les revues *Jugend* et *Simplicissimus* publièrent la plupart de ses lithographies.
[30] Gyula Alpari dit Julius Alpári (1882-1944) fut rédacteur en chef d'*Inprekorr* (1921-1932), puis de *Die Rundschau* (1932-1935). Arrêté à Paris en juillet 1940 par la Gestapo, fusillé au camp de Sachsenhausen le 17 juillet 1944.
[31] Wilhelm Bartz (1881-1929), imprimeur, journaliste, collaborateur de l'*Inprekorr* en 1921, coprésident de la fraction parlementaire au Reichstag en 1922.
[32] Franz Dahlem (1892-1981) fut à partir de 1924 rédacteur à *Die Rote Fahne* et à l'*Inprekorr*. Nommé en 1928 au Comité central du KPD; en 1929, au Bureau politique. Député au Reichstag de 1928 à 1933. Commissaire dans les Brigades internationales d'Espagne en 1936. Livré par Vichy à la Gestapo: interné à Mauthausen jusqu'en 1945. De nouveau à la direction du parti: révoqué en 1953, réhabilité en 1956…
[33] Ernst Thälmann [Thaelmann] (1886-1944), principal dirigeant du parti communiste allemand, eut un rôle important dans le soulèvement de Hambourg d'octobre 1923. Arrêté en mars 1933 par la Gestapo, exécuté en août 1944 à Buchenwald.
[34] Cette conférence économique mondiale (sans les États-Unis) se tint du 10 au 19 avril 1922. Marquée par le retour à l'étalon or jusqu'en 1936 pour la plupart des États.
[35] Signé le 16 avril 1922, il régla les rapports et les intérêts russo-allemands: annulation des dettes réciproques, reprise des relations diplomatiques. L'Allemagne devenait «la nation la plus favorisée» dans le commerce extérieur russe.
[36] Elle se tint à Berlin du 2 au 5 avril 1922. Cf. R. Albert, «Les réserves de la IIIe Internationale: impressions de séance», *Bulletin communiste*, n° 18, 29 avril 1922, p. 342-343 et «Impressions de séance», *La Correspondance internationale*, n° 26, 6 avril 1922, p. 200.
[37] Ouvert à Moscou le 23 mai 1922, il visait surtout les socialistes-révolutionnaires de droite. Cf. R. Albert: *Bulletin communiste* (n° 35 et 38) et *La Correspondance internationale* (n° 23, 43, 60), Victor Serge: *La Correspondance internationale* (n° 16, 18, 48). Ce procès préfigure les grands Procès de Moscou (1936, 1937, 1938).
[38] Serge semble évoquer celui supposé préparé par les socialistes-révolutionnaires en mars 1918. Cf. Shub, *Lénine*, *op. cit.*, p. 265. Plus vraisemblablement, il s'agit sans doute de celui réalisé par Dora/Fanny Kaplan le 30 août 1918.
[39] Cf. Wladimir Woytinsky (1885-1960), *Les douze condamnés à mort. Le procès des socialistes-révolutionnaires à Moscou*, Berlin, 1922, préface de Karl Kautsky (1854-1938), repris dans *La terreur sous Lénine* (1917-1924), recueil établi par Jacques Baynac avec Alexandre Skirda et Charles Urjewicz, Paris, Le Sagittaire, 1975, p. 185-258; Rosmer, *Moscou sous Lénine. op. cit*.
[40] Clara Zetkin (1857-1933), figure emblématique du mouvement international et de la gauche allemande.
[41] Sur les protestations de Gorki auprès de Lénine, voir Arcadi Vaksberg, *Le mystère Gorki*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 64-78.

[42] Fin 1922: ce qui laisserait entendre que Serge aurait assisté au IVe Congrès de l'Internationale communiste (prévu pour juillet, il fut, selon Rosmer (*Moscou sous Lénine*, *op. cit.*, p. 228 et suiv.) retardé de quelques mois pour coïncider avec le Ve anniversaire de la révolution d'Octobre) et tenu à Moscou du 9 au 15 décembre 1922. Peu probable.
[43] Groupe littéraire formé le 1er février 1921 par douze amis: huit prosateurs: Lev Luntz, Vsevolod Ivanov, Viktor Chklovski, Konstantin Fedine, Veniamin Kaverine, Nikolaï Nikitine, Mikhaïl Slonimski, Mikhaïl Zochtchenko; trois poètes: Elisavéta Polonskaïa, Nikolaï Tikhonov, Vladimir Pozner; un critique: Ilya Grouzdev. Tels les personnages du conteur allemand Hoffmann, ils proclamaient la liberté absolue d'opinions et de goûts. Devise: *Chacun a son tambour*. Réunions privées (seuls Mandelstam, Akhmatova, Zamiatine purent y assister).
[44] Allusion possible au discours prononcé par Trotski au XIIe Congrès du parti communiste russe, le 20 avril 1923. Un extrait dans le *Bulletin communiste*, no 19, 10 mai 1923, p. 221-223.
[45] Lors du IVe Congrès de l'Internationale communiste (5 novembre au 5 décembre 1922), l'accent fut mis sur la tactique du front unique et sur le mot d'ordre de gouvernement ouvrier. Le Komintern exigeait la fusion entre socialistes et communistes en Italie. Le parti communiste italien s'y opposa. Bordiga parla alors du danger de révisionnisme dans l'Internationale communiste. Il proposa de laisser la direction du parti à l'aile droite. Gramsci, lui, voulait durcir les négociations jusqu'à rendre la fusion irréalisable.
[46] Jacques Doriot (1898-1945) secrétaire des Jeunesses communistes en 1923. Séjourne à Moscou. Passe du stalinisme au fascisme en fondant en 1936 le Parti populaire français (PPF-fasciste), en collaborant de 1940 à 1944 avec les nazis et en dirigeant la Légion des volontaires français contre le bolchevisme. Cf. Serge, «Le cas Doriot», *Les Temps modernes*, no 45, juillet 1949, p. 70-73 et Michèle et Jean-Paul Cointet (dir.), *Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation*, Paris, Taillandier, 2000, p. 253-254.
[47] Pierre Sémard (1887-1942), secrétaire général de la Fédération des cheminots en 1921, secrétaire général du PCF en 1924, écarté en 1929, remplacé par Maurice Thorez (1900-1964).
[48] Louis Sellier (1885-1978), socialiste, puis communiste. Secrétaire général du PCF en 1923 après la démission de Ludovic-Oscar Frossard. Conseiller municipal de Paris (1914-1944).
[49] Cachin fut membre de la direction du PCF de 1921 à sa mort (1958). Stalinien invétéré, il consentit à bien des bassesses.
[50] Vaclav Vaclavovitch Vorovski (1871-assassiné le 10 mai 1923), journaliste, écrivain, administrateur des Éditions d'État en 1920-1921, ambassadeur en Italie de 1921 à 1923.
[51] Wilhelm Cuno (1876-1933), banquier et homme politique allemand. Chancelier du Reich du 21 novembre 1922 au 11 août 1923.
[52] *Schwerindustrie*: industrie lourde.
[53] Sur décision de Raymond Poincaré (1860-1934), alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, avec l'aval d'Alexandre Millerand (1859-1943), président de la République, avec le soutien des Belges et des Italiens, a lieu, le 11 janvier 1923 l'occupation de la Ruhr (jusqu'au 17 août 1924).
[54] Albert Leo Schlageter (1894-1923), membre des Corps francs (*Freikorps*), opposant actif à l'occupation française. En mars 1923, attaques à l'explosif à Essen (gare et pont) afin d'empêcher l'envoi de charbon en France. Arrêté le 7 avril 1923. Procès les 8-9 mai: condamné à mort pour espionnage et sabotage. Fusillé le 26 mai 1923, devient alors une figure mythique, évoqué par Radek comme un «pèlerin du néant», célébré à l'excès par les nazis qui en font un de leurs héros.
[55] Sur l'Allemagne en 1923, cf. les articles parus dans le *Bulletin communiste* («Notes d'Allemagne»: 13 septembre-6 décembre 1923), *La Vie ouvrière* (29 décembre 1922, 9 novembre 1923, 27 novembre 1925-11 juin 1926), *La Correspondance internationale* (29 juin-23 décembre 1922, 9 février-13 juillet 1923), «Notes d'Allemagne»: 27 juillet-19 décembre 1923), *Clarté* (décembre 1923, février 1924).
[56] Walter Rathenau (1867-1922), industriel et homme politique allemand, ministre des Affaires étrangères en 1922 (signa donc le traité de Rapallo le 16 avril 1922), abattu le 24 juin 1922 par un commando d'extrême droite antisémite.
[57] Lors du 3e Exécutif élargi de l'Internationale communiste (12-23 juin 1923), Radek par son discours sur Leo Schlageter incita le KPD à «récupérer» certains éléments nationalistes séduits par les nazis. La «ligne Schlageter»: l'un des moyens de la politique de «conquête des masses».
[58] Texte publié dans la *Pravda* du 23 septembre 1923. Trotski proposait le 7 novembre.
[59] Les lettres de Souvarine à Serge (années 1920-1930) font partie des archives de Serge illégalement retenues en Russie depuis avril 1936…

[60] Le calendrier russe (julien) est «en retard» de 13 jours sur celui grégorien: la révolution de Février est en mars pour l'Occident, l'insurrection du 25 octobre, le 7 novembre. Le 14 février 1918, la Russie adopte le calendrier grégorien. L'anniversaire d'Octobre est désormais célébré en novembre.
[61] Pas de lettres *à* et *de* Souvarine dans les archives de Serge inventoriées et classées par nous à Mexico durant l'été 1975.
[62] Le Congrès de Livourne du parti socialiste italien eut lieu du 15 au 21 janvier 1921. Il y eut un débat âpre sur les 21 conditions d'adhésion à l'Internationale communiste, adoptées seulement par une minorité, d'où scission et naissance le 21 janvier 1921 du parti communiste italien, dirigé par Amadeo Bordiga, puis par Antonio Gramsci dès 1925.
[63] Il s'agit de Wilhelm Kœnen (1886-1963) et non son frère Bernhard (1889-1964).
[64] Homme-Prothée, Willi Münzenberg (1889-1940) créa à cette époque un réseau d'affaires, le «trust Münzenberg» pour le compte de l'Internationale communiste. Député de 1924 à 1933, exclu du KPD en 1938, assassiné en France. Cf. *Willi Münzenberg, un homme contre*. *Actes du Colloque international des 26-29 mars 1992*, Aix-en-Provence, Le Temps des cerises, 1993 et Stephen Koch, *Double Lives. Stalin, Willi Münzenberg and the Seduction of the Intellectuals*, Londres, Harper Collins Publishers, 1995.
[65] Erich Zeigner (1886-1961) forma en Saxe, le 21 mars 1923, un gouvernement socialiste avec soutien communiste: entrés le 10 octobre 1923, Heinrich Brandler (1881-1967), Fritz Heckert (1884-1936), Paul Böttcher (1891-1955?), furent respectivement chef de la chancellerie de l'État, ministre de l'Économie et ministre des Finances.
[66] Elle eut lieu le 21 octobre 1923. Les social-démocrates de gauche refusant d'appeler à la grève, Brandler, porte-parole communiste, annula l'insurrection prévue. Il en sera rendu responsable.
[67] Gustav Noske (1868-1946) acceptant, sous la présidence du socialiste Friedrich Ebert (1871-1925), d'être le «chien sanguinaire» (selon ses propres termes), d'écraser l'insurrection de janvier 1919 et, une fois ministre de la Guerre, de continuer la répression avec brutalité en «couvrant» les militaires assassins de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, est considéré comme «le bourreau de la Révolution allemande». Cf. Georges Castellan, *L'Allemagne de Weimar (1918-1933)*, Paris, Armand Colin, 1969.
[68] Hugo Eberlein (1887-1944), membre du KPD, lié à Brandler.
[69] L'insurrection eut lieu les 23-24 octobre 1923 mais son origine n'est pas éclaircie. Cf. Broué, *Révolution en Allemagne*, *op. cit.*, p. 771.
[70] August Thalheimer (1884-1948), théoricien du KPD. En 1923, sceptique sur les chances d'une révolution. Rendu responsable de la défaite avec Brandler.
[71] Elfriede Eisler dite R. Fischer (1895-1961) participa à Moscou à la préparation de l'insurrection; se prononça pour le maintien du mot d'ordre de soulèvement armé, mais contre la grève générale après Chemnitz. Isaac Tchéréminski dit Arkadi Maslov (1893-1941), membre du Comité central du KPD, retenu à Moscou après les préparatifs de l'insurrection. Arthur Rosenberg (1889-1943), un des dirigeants du KPD dès 1920. Le quitta le 26 avril 1927, restant un marxiste indépendant. Antinazi résolu. Historien réputé: cf. son *Histoire du Bolchevisme*, Paris, Grasset, 1932, 1936, 1967.
[72] Dans la nuit du 26 au 27 septembre 1923, en réplique à von Kahr, autoproclamé commissaire général du Reich pour la Bavière, Ebert décrétait l'état de siège dans tout le Reich et remettait l'exécutif au ministre de la Reichswehr, le démocrate Gessler, paravent civil du général von Seeckt.
[73] Alfred Müller, chef de la Reichswehr en Saxe (donc maître de l'exécutif) destitua le gouvernement Zeigner le 29 octobre 1923.
[74] Le putsch eut lieu le 8, mais avorta le 9 à cause de von Kahr. Quatorze morts, Goering blessé; Hitler, arrêté, sera condamné le 1er avril 1924 à cinq ans de détention, il écrit alors *Mein Kampf* (mon combat). Il sera libéré le 24 décembre 1924. En juillet 1921, Hitler était devenu le seul chef du Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei (NSDAP, Parti national-socialiste ouvrier allemand, ex-Parti ouvrier allemand) auquel il avait adhéré le 16 septembre 1919.
[75] En fait, Vlady n'eut quatre ans qu'en juin 1924. Serge semble n'avoir quitté Berlin que fin novembre ou fin décembre.
[76] Thomas Masaryk (1850-1937), fondateur et premier président de la République tchécoslovaque (de 1918 à 1935).
[77] Nadejda Konstantinova Kroupskaïa (1869-1939) épousa Lénine en 1898.
[78] Sur la mort de Lénine le 21 janvier 1924, cf. Victor Serge, «Les corbeaux fuiront à tire d'ailes», *L'Humanité*, no 7346, 7 février 1924, p. 4.

[79] Selon *L'Humanité* (n° 7000 du 2 décembre 1924), Tomp fut exécuté dans la nuit du 14 au 15 novembre 1924. Pierre Broué (*Histoire de l'Internationale communiste 1919-1943*, Paris, Fayard, 1997, p. 857) indique «le 19 novembre 1924». Nous remplaçons donc le «1925» du manuscrit (faute de frappe) par «1924» conforme à la réalité. Tomp (1897-1924) refusant de se justifier devant «une canaille bourgeoise» fut fusillé pour outrages au Conseil de guerre (*ibid.*, p. 1096).
[80] L'insurrection nationaliste eut lieu en août. En août-octobre 1922, la «russification» de la Géorgie par Ordjonikidze soutenu par Staline provoqua la démission des membres du Comité central du parti géorgien, puis en novembre-décembre, l'envoi d'une mission d'enquête présidée par Dzerjinski pour informer Lénine auquel Staline, le 29 janvier 1923, refusa de communiquer le dossier géorgien… Lénine voulut alors exclure Ordjonikidze mais la maladie l'en empêcha.
[81] Christo Kabatchiev (1878-1940), émissaire du Komintern, arrêté et emprisonné en 1923, relâché en 1926; réfugié à Moscou avec Kolarov et G. Dimitrov; membre du parti communiste russe.
[82] Aleksandr Tsankov (1879-1959), chef de l'Alliance bulgare créée en août 1920 (à l'instar des Chemises noires de Mussolini), fit un coup d'État militaire le 9 juin 1923 et instaura un pouvoir dictatorial jusqu'en 1926: la «terreur blanche».
[83] Alexandar Stoïmenov Stambouliiski (1879-1923), chef du parti paysan, prit le pouvoir en octobre 1920. Le Comité central du parti communiste bulgare refusa de le soutenir contre Tsankov. Il fut pris, torturé et décapité.
[84] Boris III (1894-1943) régna de 1918 à 1943. Son père, Ferdinand de Saxe-Cobourg et Gotha (1861-1948) prit le titre de tsar en 1908. Cf. R. Albert, «La Bulgarie gouvernée au couteau», *La Vie ouvrière*, n° 305, 27 mars 1925 et Victor Serge, *Le tournant obscur*, Les Îles d'Or/Plon, p. 25-28. C'est le 13 avril 1925 qu'eut lieu l'attentat contre lui.
[85] Le général Kosta [Konstantin] Georgiev (1873-1925), chef de l'Alliance démocratique bulgare, fur assassiné le 14 avril 1925 à 20 heures par un certain Atanas Todovitchin [Todovicin].
[86] C'est en effet le 16 à 15 h 20 qu'une bombe explosa faisant 128 morts. La loi martiale fut proclamée le soir même, la répression dura quinze jours: près de 450 personnes tuées sans procès, 3 194 arrêtées dont 1 182 inculpées et 268 condamnées à mort (très peu seront exécutés).
[87] Nikolaï Ivan Nedelkov dit Chabline (1881-1925), délégué de son parti aux deux premiers congrès, fut effectivement brûlé vif lors de la répression féroce.
[88] Kosta Yankov [Iankov] (1888-1925) et Ivan Minkov (1893-1925) résistèrent jusqu'au bout.
[89] Avec Marko Friedman [Fridman] (1892-1925), avocat, ancien officier, militant communiste en vue, furent pendus Petãr Zadgorski, le sacristain de la cathédrale, et le lieutenant-colonel Georgi Koev. Cf. *Le tournant obscur.* Peter Sedgwick (dans sa traduction des *Mémoires*: *Memoirs of a Revolutionary, 1901-1941*, 3e édition, Oxford, Oxford University Press, 1975, p. 179, note 1) écrit que Friedman céda et fit des «révélations». Broué (*Histoire de l'Internationale communiste*, *op. cit.*, p. 1000), comme Serge, le montre résolu jusqu'au bout. Le procès eut lieu du 1er au 11 mai 1925.
[90] Le principe d'une Fédération balkanique comprenant une Macédoine unie et indépendante fut défendu par *La Fédération balkanique* (1924-1932), revue polyglotte publiée à Vienne dès juillet 1924, puis à Francfort après 1931, avec le soutien communiste. Serge et Panaït Istrati répondirent à une enquête à ce sujet.
[91] V.: Dimitar Vlahov (1878-1953), un des dirigeants communistes macédoniens et délégué du Komintern. Réfugié en URSS après 1935. En 1943, chef de partisans avec Tito, responsable de la Macédoine yougoslave. Mort en 1951. Todor Panitza (1876-1925) fut tué à Vienne par une étudiante, Mancia Carniciu ou Mencha Dimitrova Karnicheva (1900-1964), le 7 mai 1925. Condamnée à huit ans de prison, elle fut expulsée d'Autriche. En 1926, elle épousa le chef de l'Organisation révolutionnaire pour l'indépendance de la Macédoine (ORIM), Ivan Mihailov Gavrilov (1896-1990). Peter Tchaoulev [Chaoulev] (1882-1924) fut assassiné à Milan en décembre 1924, sans doute parce qu'il était favorable à une Fédération balkanique communiste et à une coopération avec l'URSS.
[92] Organisation nationaliste et terroriste macédonienne créée en 1893 par des révolutionnaires macédoniens et bulgares opposés au régime ottoman; financée par une taxe imposée aux Macédoniens. Parmi les assassinats commis par elle, ceux du roi Alexandre Ier de Yougoslavie et de Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, à Marseille, le 9 octobre 1934. Cf. Edouard E. Plantagenet, *Les crimes de l'ORIM. Organisation terroriste*, Paris, La Paix, s.d. Todor Alexandrov (1881-1924) fut assassiné le 31 août 1924 dans le massif de Pirin.
[93] Armé par la Main noire (dirigée par Dragoutine Dmitrievitch [Dimitrijevic], 1876-1917), le groupe composé de V. Gatchinovitch (Nedeljko Cabrinovic, 1895-1916), Gavrilo Princip (1894-1918), Trifko Grabez (1895-1918) – tous trois morts de tuberculose –, Danilo Ilic (1891-1915), Vaso Cubrilovic, Cvijetko Popovic, Misko Jovanovic, Muhamed Mehmedbasic, commit l'attentat, réussi par Princip. Seuls Ilic, Cubrilovic et Jovanovic furent exécutés le 3 février

1915. Mehmedbasic put s'échapper. Dmitrievitch, arrêté, reconnu coupable de trahison le 23 mai 1917 et condamné à mort, fut fusillé en juin.
[94] «La vérité sur l'attentat de Sarajevo. La complicité de l'état-major russe», *Clarté*, n° 74, mai 1925, p. 205-212.
[95] Sur A.A. Ioffé, cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 306-311.
[96] Sun Yat-sen [Sun Zongshan] (1866-1925), très tôt opposé au régime impérial, fondateur du Kuomintag (parti nationaliste). Premier président de la République de Chine (1912), chassé par Yuan Shikai. Chef du gouvernement de Canton de 1918 à 1921. Aidé par le Komintern dès 1920 pour réorganiser le Kuomintang et unifier la Chine.
[97] Mgr Ignaz Seipel (1876-1932), leader du Parti social-chrétien de 1922 à 1924, chancelier de 1922 à 1924 et de 1926 à 1929. Il favorisa l'organisation paramilitaire de droite Heimwehr et porta lui-même atteinte à la constitution démocratique. Cf. R. Albert, «Fait-divers viennois / L'attentat [le 1er juin] contre Mgr Seipel», *La Correspondance internationale*, n° 29, 4 juin 1924.
[98] Stepan Raditch (1871-1928), chef du parti républicain paysan croate de 1921 à sa mort, ministre fédéral de 1925 à 1927, victime d'un attentat en plein parlement le 20 juin 1928 de la part d'un serbe monténégrin, Ante Pavelitch (membre du Parti du droit), mourut peu après.
[99] Fan Stilian Noli (1882-1965), chef de l'Église orthodoxe albanaise, fut du 16 juin 1924 au 23 décembre régent et premier ministre d'Albanie, qu'il veut moderniser par des méthodes jugées trop brutales, trop occidentales. D'où son impopularité et un coup d'État qui redonne le pouvoir à Ahmed Zogou (évincé en juin). Fan Noli, par ses réformes, mit en place une sorte d'idéologie communiste modérée. Il finira sa vie en exil.
[100] Ahmed Zogou (1895-1961), aux méthodes expéditives, évincé du pouvoir en mai 1924 le reprit en décembre: proclamant la république et élu président (1925-1928), fait voter une Constitution le 7 mars 1925 lui donnant tous les pouvoirs. Il interdit les partis, arrête les opposants, pratique la censure, installe une nombreuse gendarmerie et s'efforce de «moderniser». Autoproclamé roi d'Albanie, Zog Ier (1928-1939). Contraint à l'exil par Mussolini en 1939.
[101] Sans doute Metchislav Ioulevitch Kozlovski.
[102] R. (B. dans *Le tournant obscur*) est peut-être le chef d'armée du Turkestan, Rasgone (Olguine en Chine) évoqué dans Victor Serge, *Vie et mort de Léon Trotsky*, Maspero, p. 169.
[103] Tchang Kaï-Chek (1887-1975), avec Sun Yat-sen depuis 1906, nommé par lui à la tête de l'Académie militaire de Hangpu. Séjourne en URSS en 1923. À la mort de Sun (1925), leader du Kuomintang et commandant en chef de l'Armée nationale révolutionnaire. Soutenu par les communistes, il se retournera contre eux. Dès lors de 1928 à fin 1948: régime dictatorial. De 1949 à sa mort à la tête de l'État de Taïwan, opposé à Mao Zedong.
[104] Iouri Kotzioubinski (1897-fusillé en 1937), dirigeant en Ukraine, membre de l'opposition de 1923, diplomate à Vienne, puis à Varsovie; dirigeant de l'opposition unifiée en Ukraine. Exclu, exécuté sans jugement.
[105] Evguenia Bogdanova Bosch dite Gotlibovna (1879-1925), bolchevik en 1903, organisatrice remarquable du parti communiste en Ukraine lors de la guerre civile. Se suicida en janvier 1925 pour protester contre l'éviction de Trotski du poste de commissaire du peuple à la Guerre.
[106] Iakov [Jacques] Drobnis (1891-fusillé en 1937), bolchevik en 1906, dirigeant en Ukraine, membre de l'opposition en 1923, puis en 1926-1927, capitula en 1929.
[107] Blumkine sera fusillé le 25 décembre 1929.
[108] Angelica Balabanova sera exclue en août 1924. Le décret publié alors par la *Pravda* l'accusait mensongèrement d'avoir été menchevik et d'avoir collaboré à un organe fasciste (en fait, *Avanti!,* socialiste…). cf. Branko Lazitch, *Ma vie de rebelle*, Paris, Balland, 1981, p. 292.
[109] Filippo Turati (1857-1932), principal fondateur et leader du PSI. Avocat, député, marxiste non dogmatique, socialiste réformiste, antifasciste, opposé à la Révolution russe. Exclu du PSI en octobre 1922, il cofonde le Parti socialiste unitaire (PSU). Fin 1926, il s'exile en France. Cf. Renato Monteleone, *Filippo Turati*, Turin, Utet, 1987.
[110] Giacomo Matteotti (1885-1924), membre actif du PSI, leader avec Turati de l'aile réformiste, exclu en 1922. Cofondateur du PSU et son secrétaire général. Antifasciste déterminé et courageux (discours du 30 mai 1924). Enlevé le 10 juin 1924 par des fascistes, assassiné. Costantino Lazzari (1857-1927), cofondateur du PSI et son secrétaire général de 1912 à 1919. Giacinto Menotti Serrati (1872-1926), leader de l'aile «maximaliste» du PSI avec fusion en 1924 avec le parti communiste italien.
[111] L'incorruptible Angelica Balabanova s'exprime ainsi sur Zinoviev: «Après Mussolini, Zinoviev est l'être le plus abject que j'aie jamais rencontré. […] J'avais [à Zimmerwald] remarqué que, chaque fois qu'il y avait une cabale à monter contre une fraction, chaque fois qu'il y avait une réputation politique à saper, Lénine en chargeait Zinoviev. […] Lénine savait qu'il possédait en Zinoviev un instrument sûr et docile et était absolument certain de pouvoir le manier au profit de la révolution. Zinoviev n'était que l'interprète et l'exécuteur de la volonté des autres, et sa perspicacité, sa complaisance et sa malhonnêteté lui permettaient de s'acquitter de ces tâches plus efficacement que

ne l'aurait fait un homme plus scrupuleux.» (Lazitch, *Ma vie de rebelle*, *op. cit.*, p. 220-221). Mêmes critiques dans ses *Erinnerungen und Erlebnisse*, Berlin, E. Laubsche Verlagsbuchhandlung, 1927.

[112] Georg [György] Lukács (1885-1971) publia à Berlin en 1923 son peu «orthodoxe» et contesté *Histoire et conscience de classe*, Paris, Éditions de Minuit, 1960, 1974, prolongé par son *Lénine*, Paris, EDI, 1971. Rallié à Staline dès 1926. En 1928 ses «Blum-Thesen» condamnées par le Komintern, il fait son autocritique (1929), se consacrant dès lors à la recherche théorique.

[113] Antonio Gramsci (1891-1937), d'abord socialiste, puis fondateur (et secrétaire général) du parti communiste italien, de *L'Ordine nuevo* et de *L'Unità* (1924), emprisonné par Mussolini de 1926 à 1937. Œuvres, chez Gallimard: *Écrits politiques*, 3 vol., *Lettres de prison*, *Cahiers de prison* (5 vol.).

[114] Gramsci fut arrêté le 8 novembre 1926 à Rome. Procès du 28 mai au 4 juin 1928. Condamné à vingt ans, quatre mois et cinq jours de réclusion (la peine sera réduite de dix ans). Il mourut le 27 avril 1937, trois jours après sa «sortie».

[115] Serge ne tient compte ici que des années passées dans la cellule 7047 de la prison de Turi, dans la province de Bari.

[116] Lukács travailla à l'Institut Marx-Engels de 1929 à 1931. À nouveau à Moscou de 1933 à 1944: œuvrant à l'Institut philosophique de l'Académie des sciences. Cf. ses *Écrits de Moscou*, Paris, Éditions sociales, 1974. Il retourna ensuite à Budapest.

[117] Jenö [Eugène] Landler (1875-1928), juriste, commissaire à l'Intérieur de la république des Conseils de Hongrie, membre du Comité central, commandant en chef, émigré à Vienne. Chef de la fraction du parti hostile à Béla Kun.

[118] Allusion possible aux pourparlers de paix roumano-soviétiques de Vienne (mars-avril 1924).

[119] Leonid Serebriakov (1888-1937), comme presque tous les opposants, avait été envoyé à l'étranger comme «ministre plénipotentiaire». Cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 198-200.

[120] Sans doute Dimitrie Dràghicescu (1875-1945), auteur d'ouvrages politiques, psychosociologiques et philosophiques.

[121] Le Kommunistische Partei Österreichs (KPÖ, parti communiste autrichien), fondé en 1918, sera interdit entre 1933 et 1945. Karl Toman (1887-1944), d'abord militant syndical, puis communiste, cofondateur du parti communiste en 1918, très engagé dans les luttes fractionnelles. Fusillé. Josef Frey (1882-1957), d'abord journaliste social-démocrate, chef de la Garde rouge de Vienne en novembre 1918, adhère alors au KPÖ. Exclu en 1927.

[122] Le Republikanischer Schutzbund créé en avril 1923 par le Parti ouvrier social-démocrate autrichien pour s'assurer la suprématie dans les combats de rues et disposer d'une force militaire en cas de guerre civile. Les «Schutzbundler» sont ses membres.

[123] Otto Bauer (1881-1938), membre le plus influent de la gauche du Parti ouvrier social-démocrate autrichien, ministre des Affaires étrangères (novembre 1918-juin 1919). Exilé en 1934, mort à Paris.

[124] Cf. la série «Le fascisme en Autriche», *La Vie ouvrière*, 23 octobre-20 novembre 1925 et *K Sobiertiam V Vene*, Leningrad, Priboï, 1927.

[125] «*Anschluss*» signifie «jonction». Le 9 janvier 1919, le chancelier de la république d'Autriche allemande demanda le rattachement à l'Allemagne.

[126] Hugo Bettauer (1872-mort le 26 mars 1925), journaliste, romancier des mœurs viennoises: *La rue sans joie*, Paris, Albin Michel, 1927; *La ville sans juifs*, Paris, Albin Michel, 1929; Balland, 1983.

[127] Campagnes signées «Victor Serge, R. Albert» dans *La Correspondance internationale* (1921, 1922).

[128] Ils adressèrent le 15 octobre 1923 une lettre au Comité central (texte intégral: Edward Hallett Carr, *The Interregnum, 1923-1924*, Londres, Macmillan, 1954). Parmi eux: Preobrajenski, Sérébriakov, Antonov-Ovseenko, Ivan N. Smirnov, Vladimir Smirnov, Piatakov, Mouralov, Sapronov, Sosnovski, Vladimir Kossior, Beloborodov, Evguenia Bosch, Boubnov, Ossinski, Alexandre Voronski, etc. Le 14 décembre, début de la «campagne» contre eux et Trotski (cf. sa lettre du 8 octobre 1923 au Comité central., réclamant un tournant dans la vie intérieure du parti).

[129] C'est Boris Souvarine qui publia et préfaça en 1924 la traduction française de *Cours nouveau*, brochure de 128 pages réunissant des articles publiés par Trotski dans la *Pravda* en novembre-décembre 1923. Le 7 novembre 1923, débuta la discussion officielle sur un «cours nouveau» dans le parti. Le 5 décembre, publication de la résolution unanime du Bureau politique sur le «cours nouveau». Le 11 décembre, Trotski, dans une lettre ouverte, en donne son interprétation. Le 15 décembre, Staline lance dans la *Pravda* la campagne contre Trotski. Dès lors, la «chasse» est ouverte contre Trotski et ses partisans dans le parti et l'Internationale communiste.

[130] Dans *¡La GPU prepara un nuevo crimen!* (Mexico, Bartolome Costa, 1942, p. 18), Serge indique qu'il refusa l'ordre de falsifier (?) la propagande du PCF, mais il ne précise pas plus qu'ici.

[131] Ce «camarade» pourrait aussi bien être Paul Vaillant-Couturier que Jacques Sadoul…

[132] Pierre Monatte (1881-1960) et Alfred Rosmer (1877-1964) furent exclus en décembre 1924, Boris Souvarine en juillet 1924; Fernand Loriot (1870-1932), à l'écart de 1922 à 1925 (malade), puis opposant, abandonna le communisme et adhéra à la Ligue syndicaliste (1926).
[133] Dans *Pensée vécue, mémoires parlées*, Paris, l'Arche, 1986, Lukács signale que Serge a tendance à «situer plus tôt des évènements qui ont eu lieu plus tard.». À juste titre, Michael Löwy (*Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de Lukács, 1909-1929*, Paris, PUF, 1976, p. 236-237) remarque: «[…] il nous semble beaucoup plus plausible que ces paroles de Lukács aient été prononcées à *Moscou en 1929*. Tout d'abord parce qu'on ne déportait personne en 1926, et parce que, Serge étant à Vienne, on voit mal comment le gouvernement soviétique aurait pu le déporter en Russie. Par contre, en 1929, Serge était un des derniers opposants qui restaient encore à Moscou, sous la menace constante de la déportation. La référence de Lukács à l'absence d'amour-propre des révolutionnaires est incompréhensible en 1926 [ou en 1925]; en 1929, au moment de son autocritique [de Lukács sur ses "Blum-Thesen" de 1928], elle traduit fidèlement son attitude.»
[134] L'essentiel des *Hommes dans la prison* fut toutefois écrit en 1929-1930.

NOTES DU CHAPITRE 6

[1] Nikolaï Vassilievtich Gogol (1809-1952) est pour la prose littéraire russe moderne ce que fut Pouchkine pour la poésie: le fondateur. Inclassable et d'une originalité renouvelée à chaque œuvre (tant romans et nouvelles que théâtre). Serge fait ici, pour l'atmosphère, implicitement référence au roman *Les* âm*es mortes* (1842) et aux *Nouvelles pétersbourgeoises*.

[2] Fiodor [Théodore] Ivanovitch Tioutchev (1803-1873), longtemps méconnu, est l'un des plus grands poètes russes du XIXe siècle. Son destin complexe et contradictoire a donné lieu à un film, en 2004, *Un autre Tioutchev*.

[3] Iouri Loutovinov (1887-1924), animateur de l'Opposition ouvrière, muté de ce fait à l'étranger, se suicida après la mort de Lénine et la défaite de l'opposition.

[4] Mikhaïl S. Glazman (?-1924), secrétaire-sténographe de Trotski durant la guerre civile, exclu le 1er septembre 1924, il se tua le 2.

[5] Gueorgui Leonidovitch Piatakov (1890-fusillé en 1937), anarchiste en 1907, bolchevik en 1910, l'un des six «héritiers» du «testament de Lénine», grand administrateur; un des leaders et des porte-parole de l'Opposition (trotskiste) de 1923, puis de l'Opposition unifiée. Cf. Georges Haupt et Jean-Jacques Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, Paris, Maspero, 1969, p. 174-179.

[6] Essénine se tua le 28 décembre 1925. Cf. Serge, «Essénine et Sobol. Deux suicides. Les intellectuels et la révolution», *La Vie ouvrière*, no 372, 18 juillet 1926 et «Essénine», *Esprit du temps*, no 1, février 1933, p. 26-34 (remanié, il constitue le chapitre 4 du *Tournant obscur*).

[7] Version août «1931» («Essénine», *loc. cit.*): «Je lui connus trois visages. […] Troisième visage, visage du mort, durci peut-être par la mort. Traits amincis, cheveux plus bruns que dorés, bien allongés sur le front, yeux clos: je ne sais quoi de dur et de froid dans l'expression. On eût dit d'un jeune soldat tué, tué seul, qui savait bien la dureté des hommes et des choses.»

[8] S'il s'agit bien du même Lenka Panteleev (1902-13 février 1922) à qui ont été consacrés un film russe (*La vie et la mort de Lenka Pantelee*, 2006) et trois livres (Mikhaïl Kniazev, *Lenka Panteleev*, Moscou, Eksmo, 2002; Elena Tolstaïa, *Len'ka Panteleev: Fartovyi chelovek* et *Len'ka Panteleev: Syn pogibeli*, Saint-Pétersbourg, Amfora, 2009), les formulations de Serge «vient de finir sa carrière» et «L'autre soir» sont curieuses pour une mort remontant, elle, à quatre ou cinq ans…

[9] Cf. Andrew Rothstein, *Une époque du mouvement ouvrier anglais. Chartisme et trade-unionisme*, Paris, Éditions Sociales internationales, 1928. Voir le compte rendu par Élie Halévy dans *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 1, no 4, 1929, p. 631-632.

[10] L'historien Pavel Elisseïevitch Chtchegolev (1877-1931), auteur de *Le duel et la mort de Pouchkine* (1916) aida Alekseï [Alexis] Nikolaïevitch Tolstoï (1883-1945) dans l'élaboration de pièces historiques jugées médiocres. Leur *Raspoutine* (mis en scène par Erwin Piscator, dispositif scénique de Traugott Müller) fut représenté au Piscator-Bühne, à Berlin, en 1928. Sur le comte-écrivain Alexis Tolstoï, voir le portrait détaillé fait par Serge, «Pages de journal (1945-1947)», *Les Temps modernes*, no 45, juillet 1949, p. 73-77; et celui dû à Georges Nivat dans Efim Etkind, Georges Nivat et Ilya Serman, *Histoire de la littérature russe*, vol. 4, *Le XXe siècle*, t. 1, Paris, Fayard, 1987, p. 526-538.

[11] Vassili Vassilievitch Rozanov (1856-1919) – ni maître, ni disciple –, son œuvre n'est qu'un long monologue mystique. Dans *Le feu noir* Paris, Éditions du Rocher, 2006, il s'exprime sur 1917. Sur lui: *ibid.*, p. 323-333.

[12] Il s'agit d'Ivan Xenotofontavitch Xenofontov (1884-1926).

[13] Discours du 29 mars 1922 au XIe Congrès du parti. Cf. Victor Serge *Destin d'une révolution. URSS, 1917-1937*, Grasset, p. 168; Robert Laffont, p. 402.

[14] Les décembristes ou décabristes (de *décabr*, décembre en russe), ainsi nommés suite à leur tentative manquée de coup d'État à Saint-Pétersbourg le 14 (26) décembre 1825 destiné à obtenir du tsar une nouvelle constitution plus moderne, avec abolition du servage et liberté d'opinion et d'expression. Le prince Serge Troubetzkoï et les quelque 3 000 «réformateurs» réunis sur la place du Sénat (devenue place des Décembristes) ne peuvent convaincre la garnison de se soulever. Alexandre Ier étant mort le 19 novembre 1825, son successeur le grand-duc Nicolas (Nicolas Ier) réprime avec violence. Le 13 (25) juillet 1826: procès, plus de 100 déportations en Sibérie. Les cinq condamnés (pendus dans la forteresse Pierre-et-Paul): Pavel Ivanovitch Pestel (1793-1826), Kondrati Ryleïev (1795-1826), Mikhaïl Bestoujev-Rioumine (1803-1826), Sergueï Mouraviev-Apostol (1796-1826), Piotr Kakhovski (1797-1826). Les quatre derniers furent pendus deux fois, la corde s'étant d'abord rompue… Cf. Julie Grandhaye, «Les

décembristes et la Loi. Genèse d'un concept», dans Sylvie Martin (dir.), *Circulation des concepts entre Occident et Russie*, Lyon, ENS/LSH, 2008.
[15] Matilda Feliksovna Krzesinskaïa (1872-1971), célèbre ballerine (père polonais), eut en 1890 une liaison avec le futur Nicolas II (puis avec d'autres grands-ducs; elle en épousa un en 1920). A laissé des souvenirs (Plon, 1960). L'hôtel est le palais Krzesinska (édifié en 1902), devenu le Musée de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, 4, rue Kouïbychev.
[16] Pavel [Paul] Ier Petrovitch (1754-1801), empereur de Russie de 1796 à sa mort. Assassiné le 23 mars 1801 par un groupe d'ex-officiers. Doutant de ses capacités, sa mère Catherine II envisageait de passer le pouvoir à son petit fils Alexandre (Alexandre Ier, 1777-1825) mais la mort l'en empêche. Pavel Ier, de ce fait, n'eut de cesse de prendre en tout le contre-pied de l'impératrice: ces décisions et une politique étrangère erratique suscitent une conspiration décidée à le supprimer.
[17] Allusion à *La nouvelle morale et la classe ouvrière* (1919), à son *Autobiographie*, à son roman *Les amours des abeilles travailleuses* (Paris, Bélibaste, 1976). Cf. aussi Alexandra Kollontaï, *Marxisme et révolution sexuelle*, Paris, Maspero, 1973.
[18] Peut-être Emmanuel S. Entschmen, biologiste «mécaniste».
[19] Rafail Borissovitch Farbman dit Rafail (1893-1966), au parti en 1914, membre du Comité central ukrainien, fut un temps juge.
[20] Pour avoir participé à des réunions de cercles de réflexion sur les questions et politiques – ceux de Mikhaïl Boutachevitch-Petrachevski, de Sergueï Dourov, de Nikolaï Spiechnev – et n'avoir pas dénoncé la diffusion d'écrits jugés «subversifs», Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski fut arrêté le 23 avril 1848, incarcéré à la forteresse Pierre-et-Paul, condamné à mort le 16 novembre, puis, le 19 décembre, à huit ans de forteresse (ramenés à quatre par le tsar Nicolas Ier). Un simulacre d'exécution eut lieu le 22 décembre. Affecté à la forteresse d'Omsk, il y resta du 23 janvier 1850 au 22 janvier 1854. Dans ses *Récits de la maison des morts* (remarquable édition de Pierre Pascal, Paris, Garnier, 1962), il évoque le bagne sibérien.
[21] Vassili Nikiforovitch Tchadaïev est aussi évoqué dans Serge, *Destin d'une révolution*, Robert Laffont, p. 374-375.
[22] La comtesse Sofia Vladimirovna Panina (1871-1957), très tôt active en politique: membre du Parti cadet, députée, puis ministre des Affaires sociales de Kerenski. Fonda en 1903 à Saint-Pétersbourg une «Maison du peuple» très performante. Émigrera après son procès (novembre 1918). Cf: Adele Lindelmeyer, «The First Soviet Political Trial: Countess Sofia Panina Before the Petrograd Revolutionary Tribunal», *The Russian Review*, vol. 60, no 4, octobre 2001, p. 505-525.
[23] Nikolaï Aleksandrovitch Karpov (1900-1937, exécuté), au parti en 1919, dans l'Armée rouge en 1919-1920.
[24] Iakovine (1896-1938), professeur spécialiste de l'Allemagne, membre de l'Opposition de 1923, puis de l'Opposition unifiée qu'il tenta d'organiser clandestinement dès 1928. Arrêté. Dingelstedt (1890-1937), même itinéraire d'opposant que Iakovine. Exclu, déporté, plusieurs fois condamné; organisateur d'une grève de la faim; disparu dans les camps. Timofeï V. Sapronov (1887-1939), signataire de la lettre des 46, représentait l'aile extrémiste. Exclu et déporté en 1928. Dès lors prisons et camps. Sans doute exécuté en 1941.
[25] Alexandra Lvovna Sokolovskaya (1872-1938) devenue en 1900 Bronstein par son mariage avec Trotski (de son vrai nom Bronstein), qui fut converti au marxisme par elle. Mère de Zinaïda Lvovna (1901-1933) et de Nina Lvovna (1903-1928). Séparée mais non divorcée après la rencontre et la vie commune de Trotski avec Natalia Ivanovna Sedova (1882-1962). Arrêtée en 1935. Bannie, puis fusillée.
[26] Nikolaï Pavlovitch Baskakov, journaliste, directeur de la *Doma Pechati*, fut arrêté vers 1932 pour trotskisme.
[27] Pavel N. Filonov (1883-1941), théoricien de l'art («analytique») et peintre d'avant-garde, participa à Petrograd, en 1919 et 1924, à deux grandes expositions. En 1932 (Leningrad) et 1933 (Moscou), il figura à l'exposition des «Peintres d'URSS des quinze dernières années». De 1925 à 1941 applique ses principes de «l'art analytique».
[28] Dans *Ma vie* (*op. cit.*, 1953, p. 524), Trotski indique qu'il en fut nommé président en mai 1925 (avec Ioffé comme adjoint), mais que le sort de chaque concession était décidé au Bureau politique. Entre 1920 et 1930, les ex-détenteurs de concessions s'efforcèrent, à diverses reprises, soit de les récupérer soit d'obtenir des dédommagements… En vain. Dès lors, les concessions étrangères allaient disparaître; plus que 11 en 1936, plus aucune en 1938.
[29] De 1902 à 1917, John Leslie Urquhart (1874-1933) exploita, d'abord à Bakou, puis en Sibérie, des gisements pétrolifères octroyés par le régime tsariste. Exproprié après la révolution. Il s'associa aux menées antibolcheviques des Britanniques et en 1920 aux négociations sur les concessions. Dès 1927, il fit des investissements en Australie. Cf. Kett Howard Kennedy, *Mining Tsar: The Life and Times of Leslie Urquhart*, Unwin Hyman, Sydney, 1986.

[30] Les mines d'or de la Lena (Sibérie) exploitées par la Lena Goldfields Company de 1908 à 1918 (date de sa nationalisation) connurent, notamment en 1912, des grèves violentes réprimées avec sauvagerie. Cf. Michael Melancon, *The Lena Goldfields Massacre and the Crisis of the Late Tsarist State*, College Station, Texas A&M University Press, 2006.
[31] Capitaliste atypique et opportuniste, familier du Kremlin comme de la Maison-Blanche, Armand Hammer (1898-1990), dirigeant de l'Occidental Petroleum Company (entre autres), obtint de Lénine l'exclusivité des échanges commerciaux avec l'URSS avec un très vaste système de troc et de concessions diverses. Staline y ayant mis fin en 1929, il quitte l'URSS en 1930, très bien dédommagé. Le «camarade millionnaire» y refera des affaires de 1961 à sa mort. Cf. Edward Jay Epstein, *Dossier: The Secret History of Armand Hammer*, New York, Random House, 1996; Carl Blumay, *The Dark Side of Power: The Real Armand Hammer*, Londres, Simon & Schuster, 1992.
[32] Série «Où va la révolution d'Octobre?» (*La Vie ouvrière*, nos 352 à 356, du 19 février au 19 mars 1926), suivie de «Pays en marche» (*La Vie ouvrière*, nos 369 à 378, du 25 juin au 27 août 1926; amputée du neuvième article sans explications…). Serge y commentait *Vers le capitalisme ou vers le socialisme?* de Trotski (Paris, La Lutte des classes, 1928) et la Nouvelle Politique économique.
[33] Victor Borissovitch Eltsine, fils du vétéran bolchevik Boris Mikhaïlovitch Eltsine, membre du parti en 1917 et de l'Armée rouge durant la guerre civile (il y fut commissaire politique), économiste, militant actif et responsable de l'Opposition de gauche, principal responsable de l'édition des œuvres complètes de Trotski. Arrêté en janvier 1928, déporté à Koma, à Arkhangelsk en 1933. Disparu, comme son jeune frère Iossif (déporté et mort à Feodossia). Cf. *Cahiers Léon Trotsky*, no 1, janvier 1979, p. 62-63.
[34] Entreprise en 1923, leur édition fut interrompue en 1927. Volumes parus: 2, 3, 4, 6, 8, 9, 12, 13, 15, 17, 20 (2e partie), 21.
[35] Partis discrètement rejoindre Trotski à Alma-Ata, Nikolaï I. Sermux [Sermoux] et Igor N. Poznanski furent arrêtés: le premier à Alma-Ata, le deuxième à Tachkent. Renvoyés à Moscou, puis déportés. Malgré des promesses du Guépéou en février 1929, ils ne purent alors rejoindre Trotski à Constantinople. Captifs jusqu'à leur mort. Cf. *Vie et mort de Léon Trotsky*, Maspero, p. 10 et 16.
[36] Le XIVe Congrès se tint les 18-31 décembre 1925, précédé les 27-29 avril par la XVIe Conférence du parti (premières divergences entre Staline et Zinoviev-Kamenev).
[37] Sergueï Vitalevitch Mratchkovski (1888-1936), né en prison (mère révolutionnaire), père bolchevik. Bolchevik dès 1905. En Sibérie durant la guerre civile, ami d'Ivan Smirnov. Intrépide partisan. Après 1921, divers postes: dans l'Armée rouge, ami avec Trotski. Lors du procès de 1936, il affirma qu'entre 1923 et 1927, personne ne pouvait voir Trotski sans le voir d'abord et que toute sa correspondance passait par lui. Il suivit Trotski dans l'Opposition unifiée (avec Zinoviev et Kamenev). En 1927, en charge de l'imprimerie de l'Opposition. Arrêté par le Guépéou pour avoir diffusé la *Plate-forme*. Exclu immédiatement, exilé à Voronej. Fidèle à Trotski lors de son exil à Alma-Ata, il «fit le lien». 1929: retour d'exil, réintégré. En 1933, on lui reprocha d'avoir vu la *Plate-forme* de Rioutine et de ne l'avoir pas signalée, d'où exclu et cinq ans d'isolateur à Verkhne-Ouralsk (Kazaksthtan). Exécuté le 24 août 1936.
[38] Sergueï Ivanovitch Goussev (1874-1933). En 1923: secrétaire de la Commission centrale de contrôle du parti communiste, puis membre du Collège du commissariat de l'Inspection des travailleurs et paysans. 1925-1926, chef du département de la Presse du Comité central du parti. 1928: membre candidat du Comité exécutif du Komintern. De 1929 à sa mort, membre du Présidium du Comité exécutif du Komintern. Alekseï Ivanovitch Stetski (1896-1938), membre du parti bolchevik depuis 1915. Délégué au VIe Congrès. Organisa les premiers détachements de gardes rouges dans la Volga et combattit (42e Division rouge). Ensuite, directeur du département de l'Agitation et de la Propagande du Comité central du parti. Délégué du XIIIe au XVIIe Congrès du parti communiste. Membre de la Commission de contrôle du parti du XIIIe au XIVe Congrès. Élu lors des XVIe et XVIIe Congrès membre du Comité central du parti. Arrêté lors des purges et mort en prison…
[39] Il s'agit de Efim Georgueïevitch Evdokimov (1891-1941), Ivan Bakaev (1887-1936), Mikhaïl Mikhaïlovitch Lachevitch (1884-1928), S.S. Zorine (1890-1937), Ilia Ionov, Miron Isaakovitch Nakhimson (1880-1938, ne pas confondre avec Semen Mikhaïlovitch Nakhimson, 1885-1918), Artem M. Guertik (1879-1936?).
[40] Evgueni Alekseïevitch Preobrajenski (1886-1937) et Ivan Tenissovitch Smilga (1892-1938), tous deux militants bolcheviks très jeunes et économistes reconnus avec des responsabilités importantes, furent, après cette manifestation de l'Opposition (7 novembre 1927), exclus et déportés. Afin d'être «réintégrés», ils «capitulèrent» – «ignominieusement» selon Trotski, toujours intraitable et méprisant avec les «capitulards».
[41] Premier «coup d'État» de Tchang le 20 mars 1926: arrestation des dirigeants syndicaux communistes, communistes éliminés de la direction du Kuomintang. Seul Trotski avait, en avril 1926, parlé de l'indépendance du Parti communiste chinois et critiqué l'admission du Kuomintang (comme «parti associé») à l'Internationale.

[42] Vassili Blücher (1889-1938), un des premiers chefs de l'Armée rouge, conseiller militaire du Kuomintang sous le nom de Gallen. Mikhaïl [Michel] Markovitch Borodine dit Grusenberg (1884-1951), envoyé en Chine en 1923 comme conseiller politique du Guomindang. Mis à l'écart en juillet 1927: plus d'activités pour le Komintern.
[43] Chef de l'armée du Turkestan. De son vrai nom: Rasgone.
[44] Voir «La lutte des classes dans la Révolution chinoise, I», *Clarté*, n° 9, 15 mai 1927. Précédée par «Le bolchevisme et l'Asie» (*Clarté*, nouvelle série, n° 7, 15 mars 1927), la série, écrite «à chaud», parut en cinq livraisons: I, n° 9, 15 mai; II, n° 11, 15 juillet; III, n° 12, 15 août; IV, n° 13, 15 septembre; V, n° 14, 15 octobre.
[45] Rentré en Russie avec Lénine en 1917, membre du Comité central en 1923, opposé à Staline dès 1925, Moïse Marcovitch Kharitonov (1887-1938) fut évincé du Comité central lors du XVe Congrès, 1927: selon Robert Vincent Daniels, *Conscience of the Revolution: Communist Opposition in Soviet Russia* (New York, Simon and Schuster, 1969, p. 271) et Igal Halfin dans son remarquable *Intimate Enemies: Demonizing the Bolshevik Opposition, 1918-1928* (Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2007, p. 207). À nouveau exclu en 1935.
[46] Minev ou Ivanov Stoyan (1890-1959) dit Lebedeff [Lebedev], dit Ivan Petrovitch Stepanov travailla de 1927 à 1929 au secrétariat de Staline, dont il fut, plus tard, un des «émissaires» en Espagne. Évoqué aussi dans les *Carnets,* Julliard, p. 125; Actes Sud, p. 110.
[47] Cf. aussi Pierre Broué (éd.), *La question chinoise dans l'Internationale communiste (1926-1927)*, 2e édition revue et augmentée, Paris, EDI, 1976.
[48] Serge le recevait grâce à son ami Marcel Hasfeld (1889-1984), animateur remarquable de la Librairie du Travail et comme lui oppositionnel.
[49] Il s'agit de la grève générale du 19 mars 1927, transformée en insurrection organisée par le syndicat général et les communistes. Tchang prit la ville, attaqua le 12 avril syndicats et organisations ouvrières, constituant un nouveau gouvernement le 14, à Nanking.
[50] Chen Dou Ciou [Chen Duxiu] (1879-1942) rendu responsable par Moscou, le 7 août 1927, de la défaite. La répression de Tchan-Sha eut lieu le 21 mai 1927. Cf. *Cahiers Léon Trotsky,* n° 15, septembre 1983: *Le Trotskysme et la Chine des années trente*.
[51] *La condition humaine* parut en 1933. Le roman fut interdit en URSS sans doute parce qu'on y trouve chez Kyo (transposées) des thèses de l'Opposition de gauche et de Chen Duxiu et, chez Volguine, des «arguments Staline-Boukharine». Sur ce point voir les *Cahiers Léon Trotsky*, n° 15, septembre 1983, p. 40-70.
[52] N.V. Netchaïev, secrétaire-sténographe de Trotski dans son fameux train, fut déporté à Kolpatchevo.
[53] Adolf Abramovitch Ioffe s'était tué le 16 novembre 1927.
[54] À la tête du Comité exécutif de Leningrad depuis le 13 décembre 1917, Zinoviev en fut «débarqué» le 12 juillet 1926.
[55] Nikolaï Pavlovitch Komarov (1886-1937) succéda à Zinoviev du 12 juillet 1926 au 7 janvier 1930. Bolchevik dès 1909, un des dirigeants de la Tchéka de Petrograd et secrétaire du Comité exécutif de la ville (1921). Candidat au Comité central du XIe au XVIIe Congrès du parti. Membre effectif lors des Xe, XIIe et XIVe-XVIe. Arrêté en 1937, mort en prison.
[56] Nikolaï Grigorievitch Markine (1893-1918), 1916: membre du Parti ouvrier social-démocrate. 1917: membre du Soviet de Petrograd. Secrétaire puis contrôleur du commissariat des Affaires étrangères. Juin 1918: au commissariat des Affaires navales. 21 juin: commissaire à Nijni Novgorod lors de la création de la flotte militaire de la Volga. Septembre: dirige les opérations de l'Armée rouge à Kazan. 1er octobre 1918, tué au combat sur le fleuve Kama. Cf. Trotski, *Ma vie*, *op. cit.*, p. 302-304, et 409.
[57] La journée de sept heures fut décrétée fin 1927, lors du Xe anniversaire de la révolution.
[58] Mao Tsé-toung [Zedong] (1893-1976) au Parti communiste chinois dès sa fondation, en devient l'un de ses principaux dirigeants et de ses forces armées dans les montagnes: il conduit la Longue Marche. La suite est connue.
[59] Dzerjinski mourut le 20 juillet 1926. Cf. Serge, «La parole est à Dzerjinski» et «La mort de Dzerjinski» (parties 4 et 6 de «Pays en marche», *loc. cit.*).
[60] Stanislav Adamovitch Messing (1890-1946), tchékiste. Travaille pour le parti à Varsovie et dans les forces armées tsaristes. Après 1917, secrétaire du Comité exécutif de la région de Sokolniki. Durant la guerre civile à la Tchéka et au commissariat du Commerce extérieur. En 1920, entrée au Collège de toutes les Tchékas russes. Lors du XVIe Congrès, élu à la Commission centrale de contrôle du parti. Poste important à l'OGPU.
[61] Nina V. Vorovskaïa (1908-1931), camarade de combat de Lev Lvovitch [Léon] Sedov (fils et collaborateur de Trotski), servit un temps d'antenne et de boîte aux lettres à Berlin (elle y subit une opération). Bien qu'encore convalescente, rappelée à Moscou, elle y meurt peu après. Trotski lui consacra un article nécrologique (*Biulleten Oppositsii,* n° 19, mars 1931, p. 36).

[62] Iakov Ivanovitch Okhotnikov (1897-1937), bessarabien, officier aviateur de l'Armée rouge, responsable de la Commission militaire de l'Opposition de gauche. Secrètement arrêté avant les autres généraux, fusillé pour «complot».
[63] Un nommé Stroilov, travaillant en liaison avec le provocateur Tverskoy du Guépéou. Cf. Serge, *Vie et mort de Léon Trotsky*, Maspero, *op. cit.*, p. 172; Pierre Broué, *Le parti bolchevique*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 263.
[64] Paul Vaillant-Couturier dans «Opposition et contre-révolution» (*L'Humanité*, n° 10546, 27 octobre 1927, p. 1) mentionna l'imprimerie clandestine «illégale» (déjà anonymement dénoncée les 4 et 10 octobre). *L'Humanité* n'inséra pas la réplique de Trotski, Zinoviev, Radek, Smilga, Preobrajenski, V. Vouyovitch, Kamenev: «Une infamie» (*Contre le courant*, n° 4, 10 décembre 1927, p. 7-8). Dans les nos 5 et 6, 30 décembre 1927, p. 35-39: «Sur la soi-disant imprimerie et l'officier de Wrangel» (lettre au Bureau politique et à la Commission centrale de contrôle) par Smilga, Bakaïev, Eddokimov, Zinoviev, Trotski.
[65] Il s'agit de la «Conférence internationale des écrivains prolétariens et révolutionnaires» tenue les 15-16 novembre 1927, sous la présidence de Lounatcharski, à l'initiative de l'Association panunioniste des écrivains prolétariens (VAPP), avec, pour la France: Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier, Pierre Naville et Gérard Rosenthal. Les deux premiers furent nommés membres du Bureau international renouvelé. Cf. Jean-Pierre Morel, *Le roman insupportable. L'Internationale littéraire et la France (1920-1932)*, Paris, Gallimard, 1985, p. 154-155 pour les cinq décisions finales.
[66] Diffusée en septembre 1927, sous la couverture d'un roman de Dimitri Fourmanov (1891-1926), *Le chemin de la lutte*. Les «imprimeurs» responsables – Mratchkovski, Fichelev, etc. – furent tous déportés.
[67] M.S. Fichelev, bolchevik depuis 1919, avait imprimé la *Plate-forme* (comme il avait, autrefois, imprimé *Novy Mir*).
[68] Le XVe Congrès se tint les 2-19 décembre 1927.
[69] Vlas Tchoubar (1891-1941), Ukrainien, bolchevik en 1907, président du Conseil de l'économie en Ukraine de 1920 à 1922, membre titulaire du Comité central dès 1922, suppléant du Bureau politique dès 1926, titulaire en 1935. Disparu en 1938, réhabilité en 1956. G. Petrovski (1877-1958), ouvrier, bolchevik en 1903. Commissaire du peuple à l'Intérieur de 1918 à 1919, puis de 1919 à 1937; président de l'Exécutif des Soviets d'Ukraine, membre titulaire du Comité central de 1921 à 1934. Suppléant du Bureau politique en 1926 et 1934. Arrêté lors des Procès de Moscou, reparaît en 1953. Mikhaïl Kalinine, paysan puis ouvrier, bolchevik en 1903. Surnommé «le vieux finaud» par Panaït Istrati, fut de mars 1919 à sa mort président (sans pouvoirs) de la République soviétique. Klimenti Iefremovitch Vorochilov (1881-1969), mineur, puis métallurgiste, bolchevik en 1903; chef de partisans durant la guerre civile, se lie avec Staline. Commissaire à la Guerre de 1925 à 1940, membre du Comité central dès 1920, du Bureau politique après 1926. Participe à l'épuration des cadres militaires en 1937-1938. Président du Soviet suprême de 1953 à 1960. «Haut dignitaire» jusqu'à sa mort.
[70] Viatcheslav Skriabine dit Molotov (1890-1986), bolchevik en 1906, membre titulaire et secrétaire du Comité central en 1921. Président de l'Internationale communiste en 1930-1931, président du Conseil de 1930 à 1940, commissaire puis ministre des Affaires étrangères de 1940 à 1949 et de 1953 à 1956, très proche de Staline… et responsable de nombreux crimes. Lazare Moïsseïevitch Kaganovitch (1893-1991), bolchevik en 1913, suppléant du Comité central en 1923, titulaire en 1924. Suppléant du Bureau politique en 1926, titulaire en 1930. Divers postes en Ukraine, à Moscou. Accusé de nombreux crimes… Anastase Mikoyan (1885-1971), bolchevik en 1915, suppléant du Comité central en 1922, titulaire dès 1923. Suppléant du Bureau politique en 1927, titulaire en 1931. Divers postes de commissaire du peuple. Vice-président du Conseil en 1937. Au XXe Congrès (1956), lance la première attaque publique contre Staline… À la «retraite» en 1966. Nikolaï Ouglanov (1866-1938?), bolchevik en 1907. Membre du Soviet de Petrograd en 1917, y est secrétaire du parti en 1921. Membre du Comité central en avril 1923. Sert Staline contre Zinoviev et Kamenev. Membre suppléant du Bureau politique en 1925. Membre du groupe droitier en 1928, relevé de ses fonctions en 1929. Autocritique. Pas réélu. Disparu lors des purges… Sur tous, cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*
[71] Lors de son intervention du 23 octobre 1927 au Plenum du Comité central Trotski fut souvent interrompu par Mykola A. Skrypnik (1872-1933, suicidé), Iossif Stanislavovitch Ounschlicht (1879-1937), Golostchekine, Georgui Ippolitovitch Oppokov dit Lomov (1888-1938). Emelian Iaroslavski dit M.I. Goubelman (1878-1943), membre du parti en 1898, communiste de gauche en 1918, chargé de l'idéologie et de la répression dans la lutte contre l'Opposition de gauche.
[72] Mikhaïl Lachevitch a été exclu du parti en décembre 1927 puis réintégré après «confession». Serait mort le 31 août 1928. Ivan Bakaev (1887-1936) «capitula». Réintégré en 1928. Arrêté en 1935. Fusillé. Tous deux très liés à Zinoviev.

[73] Aleksandr Georguïevitch Bieloborodov dit Egorovitch (1891-1938), dirigeant provincial actif en 1917 et durant la guerre civile. Il exécuta, sur ordre, la famille impériale. Commissaire du peuple à l'Intérieur, lié à Trotski, membre de l'Opposition qu'il protège. Exclu en 1928. Signataire de la capitulation d'Ivan Smirnov en 1930. Réintégré. Ne suit pas Smirnov à nouveau oppositionnel. Arrêté en 1935, ne cède pas aux tortures. Exécuté le 9 février 1938.
[74] Lettre reproduite dans *Contre le courant*, nos 5 et 6, 30 décembre 1927, p. 25-27, Trotski, *De la révolution* Paris, Éditions de Minuit, 1963, p. 641-644. Cf. Victor Serge, «La Vie de Ioffé», *La Vérité*, no 179, 10 novembre 1933, p. 6 (texte rédigé à Moscou en novembre 1927 avec photo de Victor Serge).
[75] Une autre description en est faite par Roy Medvedev, *Le stalinisme. origines, histoire, conséquences*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 106-107.
[76] Pierre Naville (1904-1993), sociologue et Gérald Rosenthal dit Francis Gérard (1903-1991), avocat, délégués à Moscou «plus ou moins au titre de la direction de la revue *Clarté*», exclus en février 1928 comme trotskistes. De Pierre Naville: *La révolution et les intellectuels,* Paris, Gallimard, 1975; *Trotsky vivant*, Paris, Julliard, 1962. De Gérald Rosenthal: *Mémoire pour la réhabilitation de Zinoviev (L'affaire Kirov)*, Paris, Julliard, 1962; *Avocat de Trotsky,* Paris, Robert Laffont, 1975. Serge les «guida» avec efficacité.
[77] En 1919, Sachs-Gladnev travailla de concert avec Julian Marchlewski (1866-1925) et Karl Radek (1885-1939). Voir la lettre de ce dernier, du 24 janvier 1919, à Lénine, Tchitcherine, et Sverdlov sur la situation d'alors en Allemagne.
[78] Organe de l'Opposition communiste, *Contre le courant* parut du 20 novembre 1927 au 22 octobre 1929, soit 38 numéros, réédités en fac-similé par Maspero, Paris, 1971. Cinq textes ou traductions de Serge y figurent. Magdeleine Paz (née Legendre, épouse Marx, puis Paz, 1889-1973), écrivaine, journaliste, traductrice et Maurice Paz (1896-1985), avocat, s'éloignèrent de Trotski à l'été 1927 mais non de Serge.
[79] Prévu pour le 16 janvier 1928, le départ de Trotski et de sa famille n'eut lieu que le 17: pour montrer qu'il n'était pas consentant, Trotski résista aux agents du Guépéou, qui les emmenèrent, non à la gare de Kazan, mais à celle (déserte) de Faustovo, près de Iaroslav. Cf. Pierre Broué, *Trotsky*, Paris, fayard, 1988, p. 541-543; Marie, *Trotsky, op. cit.*, p. 348-349.
[80] Le texte «Pourquoi Staline a vaincu l'Opposition», daté du 12 novembre 1935, d'abord publié dans le *Biulleten Oppositsii* (no 46, décembre 1935), puis dans *La Lutte ouvrière* du 23 août 1936, figure dans le t.7 des *Œuvres*, Paris, EDI, 1980, p. 97-107. Ce «renoncement» a donné lieu à bien des interprétations (par Boris Souvarine, Louis Fischer, Isaac Deutscher, Robert V. Daniels, etc.). Marie (*Trotsky*, *op. cit.*, p. 346-347) donne celle de Staline (7 novembre 1937): «les cadres moyens, qui expliquaient nos positions aux masses, nous soutenaient. Et Trotski n'accordait aucune attention à ces cadres», soucieux de «profiter» au plus tôt du présent…
[81] Lev M. Karakhane (1889-fusillé en 1937), trotskiste depuis juillet 1917, membre de la délégation russe à Brest-Litovsk, ambassadeur en Chine en 1918, vice-ministre des Affaires étrangères.
[82] L'objectif était de reprendre Kazan, position clé conquise par les Blancs le 6 août 1918. Ce sera fait le 11 septembre 1918. Cf. Trotski, *Ma vie*, *op. cit.*, chap. 33; Broué, *Trotsky*, *op. cit.*, p. 256-260.
[83] Les vétérans de Kazan, Arkadi Pavlovitch Rosengoltz (1889-1938), organisateur remarquable, I.N. Smirnov (1881-1936) et Fedor F. Raskolnikov (1892-1939) I.I. Vatsetis (1873-1938) firent partie du Conseil de guerre révolutionnaire de la république organisé et présidé par Trotski à la fin septembre 1918. En équipe avec I.M. Sklianski, Nikolaï Mouralov, K.K. Ioureniev (1883-1938).
[84] Vladimir Oskarovitch Kappel (1881-1920), commandant en chef du front de l'Est, tenta alors des raids contre le train afin d'enlever Trotski.
[85] Paul Jules André Marion (1899-1954), journaliste, adhère au parti en 1921, membre du Comité central du PCF (1926-1929), responsable de la propagande (1926-1927), collabora à *L'Humanité*, au *Bulletin communiste* (décembre 1923-octobre 1924), aux *Cahiers du Bolchevisme* (1926, directeur intérimaire en l'absence d'Albert Treint). Séjour de quinze mois à Moscou: octobre 1927-février 1929. En février 1929, redevient rédacteur en chef à *L'Humanité*. Lettre de démission du parti le 12 août 1929 (dans *Le Populaire* le 21 et *L'Action française* le 22), exclu du parti le 22 septembre 1929. Publie *Deux Russies*, Paris, NSE, 1930. Dirigeant du PPF de juin 1936 à janvier 1939. Ministre à la Propagande du maréchal Pétain. Procès en haute Cour (8-14 décembre 1948): condamné à dix ans de prison et à la dégradation nationale. Gracié (malade) quelques mois avant sa mort.
[86] Parus en 1927 (Paris, Flammarion). L'un (*Jésus contre le Christ*) traduit par Vera Vladimirovna Frolova – demi-sœur ainée de Serge. Barbusse, quelque peu «guidé», commit ensuite *Voici ce qu'on a fait de la Géorgie*, *Russie*, *Staline* (Paris, Flammarion, 1929, 1930, 1935) où naïveté et aveuglement le disputent à la complaisance et à la mauvaise foi partisanes.

[87] Serge rencontra Barbusse le 11 septembre 1927. Sur ce premier séjour, cf. Philippe Baudorre, *Barbusse. Le pourfendeur de la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1995, p. 273-286.
[88] Le secrétaire-interprète-guépiste était un certain Kogan. La «secrétaire-poupée» était Simone Dumas, jeune femme qui eut, de 1926 à 1929, une liaison avec l'auteur du *Feu* – et non Annette Vidal, sa véritable secrétaire depuis 1920: cf. *ibid.*, p. 271-281.
[89] Baudorre (*ibid.*, p. 278) estime qu'«hypocrisie n'est pas le terme. […] Non, tout simplement, il ne croit pas Serge parce qu'il ne veut pas le croire […] car il veut continuer à croire».
[90] *Monde*, «hebdomadaire d'information littéraire, artistique, scientifique, économique et sociale», parut de juin 1928 à octobre 1935, soit 353 numéros. Le nom de Serge ne figura jamais dans l'en-tête parmi les «membres fondateurs». Lui et ses amis (Magdeleine Paz, Henry Poulaille, Léon Werth, Amilia Rossi, etc.) y collaborèrent un temps. Poulaille exposa le premier, dès 1924, un projet de «revue internationale mensuelle» (différente d'*Europe*) donnant une image du monde complète, éclectique. Cf. son recueil *Nouvel âge littéraire*, t. 2, *La littérature et le peuple*, Bassac, Plein Chant, 2003, p. 51-55. Barbusse «récupéra» ensuite… Le rôle de Stassova est confirmé par Victor Loupan et Pierre Lorrain, *L'argent de Moscou. L'histoire la plus secrète du PCF*, Paris, Plon, 1994.
[91] *Clarté* connut plusieurs formules et différents comités de rédaction: octobre 1919-juillet 1921, 76 numéros; novembre 1921-décembre 1925/janvier 1926, 79 numéros; juin 1926-décembre 1927/janvier 1928, 16 numéros. Serge y collabora de 1922 à janvier 1926, de juillet 1926 à janvier 1928. En février-mars 1928, *Clarté* devient *La Lutte de classes*, organe de l'opposition trotskiste (février/mars 1928-janvier/février 1933, 47 numéros).
[92] Victor Serge, «Vers l'industrialisation», *Clarté*, nos 15 et 16, novembre 1927-janvier 1928, p. 436-442 et 485-491.
[93] Serge, «La lutte des classes dans la Révolution chinoise», *loc. cit*.
[94] «Canton (11-13 décembre 1927)», «signé Paul Sizoff» (pseudonyme de Michel Collinet, 1904-1977), *La Lutte de classes*, no 1, février-mars 1928, p. 13-19.
[95] Otto Rühle (1874-1943), social-démocrate, puis spartakiste, radical de gauche, communiste de gauche, enfin social-démocrate, un des organisateurs de la commission Dewey (enquête sur les Procès de Moscou). Émigré au Mexique en 1936. Cf. son *Karl Marx*, Paris, Grasset, 1933.
[96] Serge fut exclu vers le 15 janvier 1928. Cf. lettres de Serge du 1er juillet 1928, des 4 et 22 août 1928 à Barbusse: revue *Les Humbles*, nos 8 et 9, août-septembre 1937, p. 6-15.
[97] De 1928 à 1935, les Éditions Sociales internationales ne publièrent que 8 volumes des *Œuvres complètes*. «Officiellement» traduits par Serge: les tomes 7, 13, 20. Les tomes 10 et 21 traduits par Marcel Body. Pour les tomes 4, 8, 25, la participation de Serge n'est pas à exclure.
[98] Cf., par ex.: «Au pays des Soviets / L'arrestation de Victor Serge / Membre du Comité de défense des victimes du fascisme / Mais Henri Barbusse ne proteste pas», *Le Populaire*, Paris, no 1957, jeudi 14 juin 1928, p. 4. Le lendemain: Réponse (spécieuse) de Barbusse: «La répression du communisme en Russie soviétique», *Bulletin communiste*, Paris, nos 27-28, avril-juillet 1928, p. 444; «Victor Serge en prison» et «Victor-Serge libéré», *Bulletin communiste*, nos 27-28, p. 445.
[99] Arrêté le 23 avril 1928, emprisonné trente-six jours (dont vingt-cinq au secret absolu). Cf. *Bulletin communiste*, nos 27-28, avril-juillet 1928, p. 445; *La Lutte de Classes*, no 4, juin 1928.
[100] Parurent toutefois dans *Monde*: «Réponse à l'enquête sur la littérature prolétarienne», no 22, 3 novembre 1928; «Les intellectuels et la révolution», nos 40, 43, 46, 52, 9 et 30 mars 1929, 20 avril, 1er juin 1929; «Remarques sur la littérature prolétarienne», no 208, 14 mai 1932. Sans doute Magdeleine Paz, Henry Poulaille, Léon Werth, rédacteur en chef du no 141 (février 1931) au no 227 (octobre 1932), le soutinrent auprès de Barbusse.
[101] Dans le recueil *Résistance*, Serge lui consacra un très beau poème intitulé *26 août 28*, écrit les 26-30 août 1928. Il se termine ainsi: «Frère, ta pensée s'en est allée / Par la blessure noire du ciel». Cf. *Pour un brasier dans un désert*, p. 62-64. Serge a toujours été fidèle en amitié.

NOTES DU CHAPITRE 7

[1] Aleksandra Lvovna Bronstein (A.L. Sokolovskaïa dite «Babouchka», 1872-1938), première femme de Trotski.
[2] Membre de l'Opposition de gauche depuis 1926, Nin sera expulsé en 1930. En octobre, il était de retour à Barcelone, à la veille d'une grève générale organisée par la CNT.
[3] Boris Mikhaïlovitch Eltsine (1879-1937), «vétéran» bolchevik, signataire de la Déclaration des 46 en 1923, membre du Centre de l'Opposition de 1923 à 1927 et son dirigeant en 1928-1929. De ce fait, emprisonné, puis déporté.
[4] Voir *Soviets 1929,* p. 19-37. Écrit par Serge à la demande de son ami Panaït Istrati, il constitue le tome 2 de la trilogie *Vers l'autre flamme*, signée par ce dernier.
[5] Le XVe Congrès eut lieu en décembre 1927. La crise éclata six semaines plus tard (Serge, *Soviets 1929*, p. 29.)
[6] Tcheboldaev fut fusillé le 30 octobre 1937 avec d'autres membres du Comité central: Kodatski, Syrtsov, Soulimov, etc. Cf. rubrique «Documents» dans revue *L'autre Europe*, no 14, 1987: «À propos de Staline», p. 157.
[7] Sergueï Nikolaïevitch Prokopovitch (1871-1955), *Histoire économique de l'URSS*, Paris, Le Portulan/Flammarion, 1952, traduit par Marcel Body. Très bien documenté, plus de trente ans de recherches et d'observations.
[8] Voir dans son magistral *Staline. Aperçu historique du bolchévisme* (Paris, Plon, 1935, 1940; Paris, Ivrea, 1977, p. 431-494) son analyse détaillée, très bien informée et implacable du «plan».
[9] Cf. Karel Bartošek *et al.*, *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 198-201. Le procès eut lieu du 18 mai au 6 juillet 1928. Comptes rendus dans l'édition française de *La Correspondance internationale*, 1928.
[10] La *Pravda* du 22 septembre 1930 publia leurs «aveux». Le 25, les 48 étaient exécutés. Cf. Bartošek *et al.*, *Le livre noir du communisme*, *op. cit.*, p. 200.
[11] Prix Nobel de littérature 1913, Rabîndranâth Thâkur dit Tagore (1861-1941), créateur indien polyphonique (poète, dramaturge, compositeur, musicien, philosophe) se rendit en URSS fin 1931.
[12] Le procès se tint du 25 novembre au 8 décembre 1930: Cf. *Espionnage-sabotage-complot. Le procès du parti industriel de Moscou*, résumé sténographique des débats devant le Tribunal suprême de l'URSS, Paris, Bureau d'édition, 1931.
[13] Le procès du «parti paysan» eut lieu en janvier 1931. Nikolaï D. Kondratiev (1892-1938), directeur de «l'institut de conjoncture» (1920-1928), théoricien des «ondes longues dans la vie économique», partisan de l'agriculture collectivisée sans élimination des koulaks. Selon Soljenitsyne (*L'Archipel du Goulag*), mort fou en prison.
[14] Le procès des mencheviks «ralliés» eut lieu en mars 1931. Vladimir Goustavovitch Groman [Grohman] (1874-?), statisticien, arrêté en 1930, condamné en 1931 à dix ans de prison, après un passage à l'isolateur de Verkhné-Ouralsk, disparu… A.M. Guinzbourg, Issaak Ilitch Roubine, économiste, collaborateur de l'Institut Marx-Engels, plusieurs fois arrêté, disparu dans les camps. V.V. Cher (non identifié pour le moment). Tous interrogés par Ante Ciliga (1898-1992) sur leurs faux témoignages, ils répondirent: «Nous-mêmes, nous n'y comprenons rien, ce fut comme un affreux cauchemar.» (Cf. Ante Ciliga, *Dix ans au pays du mensonge déconcertant*, Paris, Champ Libre, 1977, p. 218).
[15] Il s'agit de: L.N. Iourovski, auteur de *La politique monétaire du gouvernement soviétique (1917-1927)*, Moscou, s.n., 1928; Petr Petrovitch Lazarev (1878-1942) qui créa en 1919 le premier Institut soviétique de physique et de biophysique; Evgueni Viktorovitch Tarle (1875-1955), Sergueï Fiodorovitch Platonov (1860-1933), auteur en 1929 d'un *Boris Goudounov, tsar de Russie (1598-1605)* et d'une *Histoire de la Russie des origines à 1918* (les deux traduits chez Payot, Paris, 1929); Nikolaï Ivanovitch Kareïev (1850-1931).
[16] Voir Roy Medvedev, «Le truquage des procès politiques de 1928-1931» dans *Le stalinisme. Origines, histoire, conséquences*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 165-185.
[17] Vladimir Pavlovitch Milioutine (1884-1938), ancien membre du Comité central, premier commissaire à l'Agriculture de Lénine.
[18] Rafail R. Abramovitch est l'auteur de *The Soviet Revolution, 1917-1939*, New York, New York International University Press, 1962.
[19] Confirmé par Ciliga (*Dix ans au pays du mensonge déconcertant*, *op. cit.*, p. 218). Condamné à dix ans de prison, peine commuée en 1935 en exil à Tobolsk (Sibérie). Arrêté à nouveau en septembre 1937, fusillé le 29 juin 1940.
[20] Sans doute Piotr Petrovitch Lazarev (1878-1942).

[21] Evgueni Viktorovitch Tarle (1874-1955), spécialiste de Napoléon, de Talleyrand, etc., très critiqué en 1928-1931, fut arrêté en 1930, un temps emprisonné à Leningrad, exilé à Alma-Ata en août 1931.
[22] Leonid K. Ramzine (1887-1948) fut amnistié deux ans après le verdict. Bien plus, réintégré dans tous ses droits et décoré de l'ordre de Lénine pour ses mérites scientifiques (Cf. Ciliga, *Dix ans au pays du mensonge déconcertant*, *op. cit.*, p. 216).
[23] Sans doute celui qui, avec l'ingénieur Hartwann, soumit en 1923 au Gosplan (commission du Conseil du travail et de la défense, créée le 22 février 1921) un plan quinquennal de l'industrie métallurgique. Cf. Georges Méquet, «Autour du plan quinquennal», *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 4, n° 15, 1932, p. 257-294 et 271.
[24] L'ingénieur des mines et économiste Piotr Akimovitch Paltchinski (1878-1929), Nikolaï Karlovitch von Meck (1863-1929) furent fusillés le 29 mai. Soljénitsyne évoque le premier dans *L'Archipel du Goulag* (t. 4 des *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1991, p. 19).
[25] Auteur d'*Essais sur la théorie de la valeur de Marx* (Paris, Maspero, 1977; Paris Syllepse, 2009), Isaak I. Roubine (1886-1937?), dénoncé en mars 1931 dans la *Pravda* pour ses thèses sur *Le Capital* (livre 1, t. 1), revint sur ses «aveux», d'où cinq ans de prison. Libéré en 1934, exilé, il refusa de revenir à Moscou et d'y reprendre son travail. Arrêté en 1937, incarcéré à la prison d'Aktioulinsk et ensuite «exécuté». Cf. Medvedev, *Le stalinisme*, *op. cit.*, p. 180-184.
[26] Alexandre Bracke-Desrousseaux (1861-1955), professeur de philosophie, secrétaire pour l'extérieur de la SFIO.
[27] Intitulées *Zapiski o revoliutsii* et publiées à Berlin, 1922-1923, 7 volumes; traduction française très abrégée: *La Révolution russe*, Paris, Stock, 1965.
[28] Voir son témoignage confié à sa sœur dans Medvedev, *Le stalinisme*, *op. cit.*, p. 180-185.
[29] Ce «trio» fut associé, dès décembre 1927, à une opposition «de droite» qui, en juin 1928, voulait freiner la collectivisation prônée par Staline. Jusqu'à la mort de Mikhaïl Pavlovitch Efremov dit Tomski (1880-1936) le «trio» resta lié. Au début de 1929, échec d'un dernier assaut contre Staline: le Comité central les condamne en avril et, le 2 juin, Tomski est démis de la direction des syndicats. En novembre 1929, le «trio» signa les déclarations exigées. Lors du XVIe Congrès (1930), Tomski fit son autocritique mais le «trio» fut réélu au Comité central. Tomski se suicida le 23 août 1936. Sa vie et son œuvre furent vouées au syndicalisme. Cf. Georges Haupt et Jean-Jacques Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, Paris, Maspero, 1969, p. 247-253.
[30] Ivan Nikititch Smirnov (1881-1936), surnommé «la conscience du parti» et «le Lénine de Silésie», exclu en 1927, exilé en Sibérie, rallié à Staline à la fin de l'été 1929, réintégré: directeur de l'usine automobile de Nijni-Novgorod. En 1931, rencontra Léon Sedov à Berlin et envoya un article au *Bulletin de l'Opposition*. Arrêté le 1er janvier 1933, condamné à cinq ans de prison; condamné à mort lors du Procès de 1936 et, refusant le recours en grâce, fusillé en août. Ivan Tenissovitch Smilga, exclu du Comité central après la manifestation du 7 novembre 1929. En juillet 1929, Staline ayant rompu avec l'opposition de droite, il se rallie à lui (avec Radek et Preobrajenski). Réintégré dans le parti en 1930. Arrêté en 1932. Condamné à cinq ans de prison. Disparu dans un camp. Cf. *ibid.*, p. 212-215. Depuis le IXe Congrès il se consacrait à l'économie.
[31] Au printemps-été 1928, Ils défendaient la poursuite de la Nouvelle Politique économique et l'alliance avec la paysannerie. 30 septembre: Boukharine publie dans la *Pravda* ses *Notes d'un économiste*. 16-24 novembre: lors d'un plénum du Comité central, Staline fait condamner «l'opportunisme de droite» sans les nommer. 16-23 avril 1929: un plénum du Comité central condamne la «déviation de droite». Boukharine démis de ses fonctions à la *Pravda* et au Komintern. 10-17 novembre 1929: un plénum du Comité central exclut Boukharine du Bureau politique, accuse à nouveau les trois chefs de la «droite», qui publient le 26 novembre une autocritique complète.
[32] Guenryk Grigorievitch Iagoda (1891-1938), bolchevik en 1907. Membre de la Tchéka, nommé en 1924 vice-président du Guépéou de juillet 1934 à septembre 1936, commissaire du peuple à l'Intérieur. Arrêté le 3 avril 1937 par son successeur Nikolaï Iejov. Jugé lors du 3e Procès de Moscou dit «des 21». Fusillé le 15 mars 1938.
[33] Mikhaïl Ivanovitch Kalinine et Klimenti Efremovitch Vorochilov firent allégeance à Staline très tôt: le premier dès 1900, le deuxième dès 1918. Cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 131-134 et p. 253-258. D'où leur longévité (n'excluant pas les humiliations chères à «leur Maître»).
[34] Trotski y resta du 25 janvier 1928 au 22 janvier 1929. Banni d'URSS le 20 janvier 1929. Conduit par le Guépéou à Constantinople le 12 février 1929. Du 7 mars 1929 au 17 juillet 1933 à Prinkipo (île turque en mer de Marmara).
[35] Nikolaï Mouralov (1877-fusillé en 1937), exclu en 1927, déporté, signa avec Racovski la déclaration de l'opposition au XVIe Congrès (26 juin-13 juillet 1930). Libéré, refusa d'attaquer Trotski et renonça à toute activité politique.
[36] Christian Racovski arriva à Barnaoul le 4 septembre 1929. Il y resta jusqu'en février 1934, date à laquelle il «dépose les armes». Cf. Pierre Broué, *Rakovsky ou la révolution dans tous les pays*, Paris, Fayard, 1996.

[37] Fedor Niklausevitch Dingelstaedt [Dingelsted] (1890-1937) fut déporté en 1928 à Vologda.
[38] Maria Mikhaïlovna Ioffe fut arrêté fin mai 1929.
[39] Eleazar Borissovitch Solntsev (1900-1936), mort d'une grève de la faim: ultime protestation contre une nouvelle condamnation automatique; Vassili ou Nikolaï Pankratov (1900-1938), trois ans d'isolateur à Verkhneouralsk, puis en exil à Orenbourg; Grigori Iakovlevitch Iakovine (1899-1938), l'un des dirigeants de la grève de la faim à Vorkouta et fusillé le premier.
[40] Lev Sosnovski (1890-1936), membre de l'Opposition de 1923, puis de l'Opposition unifiée, ami personnel de Trotski. Exclu en 1927 et déporté: écrit alors ses *Lettres d'exil*, d'où six ans d'isolement total. Capitula en 1934. Disparu.
[41] Vladimir M. Smirnov (1887-1937), bolchevik en 1906, dirigea l'insurrection d'Octobre à Moscou. Communiste de gauche, signataire de la lettre des 46, membre de l'opposition depuis 1923, puis de celle unifiée. Devenu aveugle par suite des privations en isolateur, irréductible jusqu'au bout.
[42] Gherassim Istrati dit Panaït (1884-1935), écrivain roumain et français, journaliste, conteur, séjourna en URSS d'octobre 1927 à février 1929. Il s'y lia d'amitié avec Serge et les Roussakov qu'il défendit (voir sa trilogie sur l'URSS déjà citée, *Vers l'autre flamme*). Ses recueils: *Le pèlerin du cœur*, Paris, Gallimard, 1984; *Le vagabond du monde*, Bassac, Pleint Chant, 1989. L'intégrale des récits chez Gallimard (4 vol., 1968-1970, puis coll. «Folio»). Sur lui: les *Cahiers Panaït Istrati* (notamment le n° 11, 1994: *Seize mois en URSS*, dossier [très bien] établi par Serge Feodossiev); Monique Jutrin-Klener, *Panaït Istrati*. *Un chardon déraciné*, Paris, Maspero, 1970; Paris, L'Échappé, 2014; Boris Souvarine, *Panaït Istrati et le communisme*, Paris, Champ Libre, 1981.
[43] Ekaterina Arbory-Rallé [Ralli] (1875-1938), membre du parti socialiste roumain et liée à Racovski; émigrée en URSS en 1919. «Liquidée» en 1938.
[44] Georgui Valentinovitch Boutov (1893-1928), un des «hommes du train», transféré à la prison de Boutyrki, mort en septembre après cinquante jours de grève de la faim. Cf. *Cahiers Léon Trotsky*, n° 1, 1979, p. 62.
[45] Albert Heinrichsohn (?-1929), ouvrier à l'Usine Poutilov, fut assassiné.
[46] Cf. «L'affaire Blumkine. L'exécution d'un héros», *Cahiers Léon Trotsky*, n° 33, 1988, p. 151-161. Il y a cinq versions différentes des évènements ayant précédé son arrestation. Il fut exécuté le 25 décembre 1929.
[47] Cf. Serge, *L'An 1*, Maspero, p. 63-64; «L'Exécution du Comte Mirbach, Ambassadeur d'Allemagne», *La Vie ouvrière*, n°s 72, 73, 75, septembre-octobre 1920: récit minutieux de l'attentat rapporté par Blumkine lui-même.
[48] Le feld-maréchal Hermann von Eichhorn (1848-1918) fut tué à Kiev le 30 juillet 1918 par le socialiste-révolutionnaire de gauche Donskoï (et non Bonskoï). Selon les conditions très dures envers la Russie exigées par les Allemands lors du traité de Brest-Litovsk (3 mars 1918), il procédait au pillage de l'Ukraine afin d'alimenter les villes allemandes affamées par le blocus britannique.
[49] En 1920, le parti révolutionnaire Adalyat y déclencha un mouvement insurrectionnel, avec l'intellectuel persan Koutchouk Khan comme chef nominal – le vrai étant Blumkine aux ordres du Comité central du parti communiste russe. Lequel décida «d'arrêter et de liquider» le mouvement. K. Khan refusa. Serge ne sut pas ce qu'il advint de lui. Cf. Victor Serge, «La Révolution russe et l'Iran», dans *Le nouvel impérialisme russe*, Paris, Spartacus/René Lefeuvre, 1947, p. 22-24 (texte daté «janvier 1946»).
[50] Ferdousi (Abû al-Quâsim Mansûr ibn Hasan), v. 932-1020, poète épique persan.
[51] Il s'agit du vieil Arbat, quartier historique prestigieux depuis le XVIIIe siècle. Plusieurs romans (d'Andreï Biély, de Boulgakov, d'Anatoli Rybakov) s'y déroulent.
[52] Mikhaïl Abramovitch Trilisser (1883-1940 ou 1941). Viatcheslav R. Menjinski (1874-1934?), membre de la Tchéka dès 1919, vice-président du Guépéou en 1923 et président en 1928, remplacé en 1934 par Guenrikh Iagoda (qui, peut-être, l'assassina).
[53] Voir dans le *Bulletin de l'Opposition*, n° 9, février-mars 1930, la «Lettre de Moscou de N.» qui met en cause Radek et affirme que Blumkine n'a pas «capitulé».
[54] Grigori Konstantinovitch Ordjonikidze (1886-1937), vieil ami de Lénine comme de Staline (connu dès 1906), nommé par lui en novembre 1926 président de la Commission centrale de contrôle (et chargé de ce fait d'exclure l'opposition). Dès lors sans doute un double jeu. Après un échange violent avec Staline, sans doute «suicidé» par le NKVD le 17 septembre 1937. Cf. Haupt et Marie, *Les bolcheviks par eux-mêmes*, *op. cit.*, p. 168-173.
[55] Cf. Victor Serge, «Deux Documents» dans *De Lénine à Staline* (*Le Crapouillot*, p. 55-59) et «Mœurs florentines» (*La Flèche*, n° 39, 14 novembre 1936, p. 3).
[56] Cette phrase pose problème: vérifications faites, il n'y a pas dans *Ma vie* de «coups d'épingle» contre Smilga (les deux occurrences – Gallimard, 1953, p. 459 et 465 – ne sont pas critiques) pas plus qu'il n'y en a dans *Histoire de la Révolution russe*… De même, la formulation «Smilga me résuma la façon de penser de ces hommes (1929)» ne signifie

pas que l'entretien eut lieu en 1929: on aura remarqué que dans ses évocations d'évènements, Serge fait souvent des va-et-vient temporels, cette discontinuité ne facilite pas toujours une datation précise. Minoussinsk, située au sud de Krasnoïarsk, fut un centre d'exil. Smilga sera exécuté sans procès (en 1938, selon Broué, en 1937 selon d'autres, dont Serge).

[57] L'entretien secret du 11 juillet 1928 entre Kamenev et Boukharine fut publié (tract) le 18 janvier 1929 par l'Opposition de gauche.

[58] Disparition en novembre-décembre 1930. 2 novembre: Sergueï Syrtsov (1893-1937) et Vissarion Vissarionovitch Lominadze (1897-1935) sont exclus du Comité central comme leaders des «gens au double visage». 4 novembre: Syrtsov remplacé au Comité central par Soulimov. Exécuté le 10 novembre 1937. Lazar Abramovitch Chatskine (1902-1937), arrêté en 1935, exécuté le 10 janvier 1937, refusant de céder malgré d'atroces tortures. Ian Ernestovitch Sten (1899-1937), exclu au moment de «l'affaire Rioutine». Condamné et fusillé.

[59] Sur Martemian (dit Mikhaïl) Nikititch Rioutine (1890-1937) voir Robert Conquest, *La grande terreur. Les purges staliniennes des années 1930*, précédé de *Sanglantes moissons*, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 406-409.

[60] Zinoviev est exclu (comme Kamenev) en octobre 1932. Il avait déjà été exclu le 15 novembre 1927, réintégré le 29 juin 1928.

[61] Les trois «vétérans» Aleksandr Petrovitch Smirnov (1877-1938), Esmont/Eismont/Eysmont (1891-1935) et G.G. Tolmatchev, du parti respectivement depuis 1896, 1901 et 1904, accusés d'avoir formé un groupe «antiparti», furent exclus, le premier du Comité central, les deux autres du parti. Voir Conquest, *La grande terreur*, *op. cit.*, p. 410-411.

[62] Choumski et Maximov n'ont pu, pour le moment, être identifiés. Nilolaï Alekseï Skrypnik (1872-1933), condamné, à tort, pour «menées nationalistes», se suicida.

[63] Nikolaï Vissarionovitch Nekrassov (1879-1940), de l'aile gauche du Parti cadet, fut ministre dans les cabinets Lvov et Kerenski. Ministre des chemins de fer: maladroit, d'où conflits avec les syndicats.

[64] Organe principal de Trotski exilé, le *Biulleten Oppositsii*, mensuel en russe, eut 87 numéros: nos 1-19, juillet 1929-décembre 1931 (Paris); nos 20-32, avril 1931-décembre 1932 (Berlin); nos 33-39, mars 1933-février 1934, (Paris); nos 40-43, octobre 1934-avril 1935 (Zurich); nos 44-78, juillet 1935-juillet 1939 (Paris); nos 79-87, août 1939-août 1941 (New York).

[65] Serge ne sortit qu'à la fin mai-début juin 1928.

[66] Le recueil *Les révolutionnaires* (ses cinq premiers romans) en donne une juste idée. Doivent s'y ajouter les nouvelles *Mer blanche*, *L'hôpital de Leningrad* (devant s'intégrer au roman *La tourmente*, suite de *Ville conquise*) et *Les années sans pardon*.

[67] Ces idées sur le roman sont admirablement développées dans une lettre de quatre longues pages adressées d'Orenbourg le 23 décembre 1933 à son ami le romancier et poète belge Charles Plisnier.

[68] Roman écrit en 1928-1930. Paru en mai 1930.

[69] *Naissance de notre force*, écrit en 1929-1930. Paru en février 1931. Sous le titre «Les lois brûlent», des extraits dans *La Grande Revue*, no 1, janvier 1931, p. 366-372.

[70] *Ville conquise*, écrit en 1930-1931. Paru en octobre 1932. D'abord intitulé *Conquête d'une ville*. *La flamme sur la glace*. Cf. lettre du 20 décembre 1930 à Marcel Martinet, à qui il précise l'esprit de ses romans.

[71] John Dos Passos (1896-1970), longtemps engagé à gauche (défense de Sacco et Vanzetti), auteur de trilogies romanesques: *U.S.A.* (*42e parallèle*, *1919*, *La grosse galette* [Gallimard]), *District of Columbia* (*Aventures d'un jeune homme*, *Numéro un*, *Le grand dessein* [Gallimard]) importantes par leurs innovations techniques et leur caractère documentaire. C'est son ami Henry Poulaille qui lui adressa *Manhattan Transfer*.

[72] Sur Boris Pilniak (Vogau *dit*, 1894-1937) encore trop méconnu en France, sur son art, l'esprit et l'évolution de son œuvre, son destin, voir Victor Serge, «Boris Pilniak», *Clarté*, no 36, 20 mars 1923, p. 272-275; «Les idées de Boris Pilniak», *L'Humanité*, no 10391, 25 mai 1927, p. 4; «Boris Pilniak», *La Wallonie*, nos 212-213, 31 juillet-1er août 1937, p. 9; Peter Alberg Jensen, «Boris Pilniak», dans Efim Etkind, Georges Nivat et Ilya Serman, *Histoire de la littérature russe*, vol. 5, *Le XXe siècle*, t. 2, Paris, Fayard, 1988, p. 489-538). Arrêté en octobre 1937. Fusillé.

[73] Il s'agit de: *L'An 1 de la Révolution russe – El Año I de la Revolución rusa* (Madrid, Editorial ZEVS, 1931); *Les hommes dans la prison – Los hombres en la cárcel* (Madrid, Editorial Cenit, 1930), *Naissance de notre force – El nacimiento de nuestra fuerza* (Madrid, Ediciones Hoy, 1931); *Ville conquise – Ciudad ganada.*

[74] À noter le rôle essentiel de Marcel Martinet qui, lecteur chez Rieder, corrigea les épreuves à la place de Serge. Créateur des *Cahiers du Travail* (première série: mars-août 1921, 12 numéros – les seuls parus), il y publia *Pendant la guerre civile. Petrograd, mai-juin 1919* (cahier no 6, 15 mai) et *Les anarchistes et l'expérience de la Révolution russe*

(cahier n° 12, août 1921). Même handicapé par le diabète, Marcel Martinet, homme d'une grande probité (tout comme Jacques Mesnil et Marcel Hasfeld), fut d'un courage intellectuel et moral sans failles.
[75] La revue *Europe* – créée en 1923, avec le patronage intellectuel de Romain Rolland – dirigée par Jean Guéhenno (1890-1978), publia *Ville conquise* (nos 113-117, mai-septembre 1932) et «André Biély» (n° 137, 15 mai 1934). Après le départ de Jean Guéhenno, mainmise des «compagnons de route» antifascistes et, par Aragon (propriétaire du titre racheté par lui à Rieder), du PCF.
[76] La traduction russe, due à A.N. Gorline s'intitule *1825 dnei. Povestie o Tyourmé* (1 825 Jours. Récit de prison), Moscou et Leningrad, Zemlia i Fabrika, 1930. Sur la page de titre, figure l'indication en français: «Victor-Serge / *Les hommes dans la prison* / 1 825 jours: les cinq ans de détention subis intégralement par Serge de janvier 1912 à janvier 1917».
[77] Leopold Leonidovitch Averbakh [Averbach] (1903-1938), critique très dogmatique préconisant une littérature «dirigée», anima, de février 1926 à avril 1932, la VAPP (devenue en 1928 l'Association russe des écrivains prolétariens [RAPP]). Voir sa prose et son autocritique dans l'édition française des revues soviétiques *La littérature de la révolution mondiale* (1931-1932) et *La littérature internationale* (1933 et suiv.). Cf. Jean-Pierre Morel, *Le roman insupportable. L'Internationale littéraire et la France (1920-1932)*, Paris, Gallimard, 1985, qui traite aussi de «l'affaire Zamiatine-Pilniak».
[78] Daté «février 1932». Publié par les soins d'Henry Poulaille, son ami, à la Librairie Valois, avril 1932. Réédition augmentée: Paris, Maspero, 1976.
[79] Ces considérations sur les poètes et les romanciers figurent aussi dans les *Carnets*.
[80] *Artists* [et non *Writers*] *in uniform*, New York, Knopf, 1934. Aussi de Max Eastman (1883-1969), défenseur de la Révolution russe, puis de l'Opposition de gauche: *Depuis la mort de Lénine*, *La science de la révolution*, *La jeunesse de Trotsky*, Paris, Gallimard, 1925, 1927, 1929. Après les Procès de Moscou, il évolua vers la droite.
[81] Écrivains remarquables, originaux, subversifs, indépendants, courageux, Evgueni Zamiatine (1884-1937) et Boris Pilniak (1894-1938) furent vilipendés en 1929 pour avoir publié à l'étranger, l'un, *Nous autres* (anti-utopie prophétique et son subversif personnage «Le Bienfaiteur»), l'autre, sa nouvelle *Bois des îles*. Était également reproché à Pilniak son *Conte de la lune non éteinte* paru en 1926 et considéré par Alexandre Voronski comme «une calomnie délibérée de notre parti communiste bolchevik». Zamiatine put émigrer à Paris mais Pilniak fut censuré, puis arrêté le 6 octobre 1937, condamné, fusillé en 1938 ou 1941 (la date de son exécution est sujette à caution).
[82] Essenine se pendit – l'assassinat n'est toutefois pas à exclure –, le 28 décembre 1925, à un tuyau de la chambre n° 5 de l'Hôtel d'Angleterre. Dans «Pays en marche / IV / Essenine et Sobol / Deux suicides. Les intellectuels et la révolution», *La Vie ouvrière* (n° 372, vendredi 16 juillet 1926, p. 3), Serge précise: «André Sobol s'est tiré, *la semaine dernière*, à Moscou, un coup de revolver dans la poitrine.» Texte daté «17-VI-26», ce qui permet de situer cette mort entre le 14 et le 20… Sur Sobol (1886/1888-1926, le manuscrit indique «1925», nous rectifions donc) voir Zsuzsa Hétényi, *In a Maelstrom. The History of Russian-Jewish Prose, 1860-1940*, Budapest, Central European University Press, 2007.
[83] Publié par Alfred Rosmer (qui s'en expliqua par une lettre à Trotski du 9 mai 1930), sous le titre «Sur le suicide de Maïakovsky», *La Vérité*, n° 35, 9 mai 1930, p. 2. Cf. Léon Trotski, Alfred et Marguerite Rosmer, *Correspondance 1929-1939*, présentée et annotée par Pierre Broué, Paris, Gallimard, 1982, p. 145-147.
[84] En 1936-1937, bien que plus jeune que Gide et Dewey, Romain Rolland, devenu «compagnon de route», avait depuis plusieurs années déjà, pris parti, reniant sa mythique «indépendance d'esprit». Cf. David Caute, *Les compagnons de route 1917-1968*, Paris, Robert Laffont, 1979; *Le communisme et les intellectuels français 1914-1966*, Paris, Gallimard, 1967.
[85] Sur l'omniprésence et le rôle néfaste de Piotr P. Krioutchkov (1889-1938) auprès de Gorki, voir Arcadi Vaksberg, *Le mystère Gorki*, Paris, Albin Michel, 1997; Korneï Tchoukovski, *Journal 1901-1929* et *Journal 1930-1969*, Paris, Fayard, 1997 et 1998.
[86] Sur les relations Serge-Pilniak, les années 1930, etc., cf. Vitali Chentaliski, *La parole ressuscitée. Dans les archives littéraires du KGB* et *Les surprises de la Lioubanka. Nouvelles découvertes*, Paris, Robert Laffont, 1993 et 1996.
[87] Légère erreur de Serge: il y eut en fait deux Iejov: Ivan Iejov-Beliaëv (1880-1938), membre du directoire des éditions Académia et Nikolaï Ivanovitch Iejov (1895-1940), ministre de l'Intérieur de 1936 à 1938. Tous deux fusillés…
[88] Evgueni Ivanovitch Zamiatine émigra en 1932 et mourut à Paris. Se déclarant condamné à mort comme écrivain, il demanda en juin 1931 à Staline de commuer sa peine en le laissant partir à l'étranger. Staline l'y autorisa (mais l'interdit à Mikhaïl Boulgakov). Gorki intervint pour lui. Sa «Lettre à Staline» figure dans Evguéni Zamiatine, *Le métier*

littéraire. Portraits, études et manifestes suivi de *Cours sur la technique de la prose littéraire*, Paris, L'Âge d'homme, 1990, p. 172-175 et dans Mikhaïl Boulgakov et Evgueni Zamiatine, *Lettres à Staline*, Paris, Solin, 1989, p. 59-66.
[89] Dans ce portrait d'Alexis Tolstoï, Serge reprend des traits de celui, daté «24 février 1945», dans «Pages de journal (1945-1947)», *Les Temps modernes*, n° 45, juillet 1949, p. 73-77. Voir aussi Efim Etkind, Georges Nivat et Ilya Serman, *Histoire de la littérature russe*, vol. 4, t. 1, Paris, Fayard, 1987, p. 526-538.
[90] Traduction française abrégée: Paris, Gallimard, 1937, puis en version intégrale par le Livre Club Diderot, Paris, 1975. Le roman historique évoqué est *Le Pain*, 1937, qualifié par Georges Nivat d'«étonnant produit de la flagornerie et du cynisme» (Etkind, Nivat et Serman, *Histoire de la littérature russe*, vol. 4, t. 1, *op. cit.*, p. 533).
[91] Poète, romancier (célèbre par *Le démon mesquin / Un démon de petite envergure*, 1905), dramaturge, Fiodor Kouzmitch Sologoub dit Fiodor M. Teternikov, fut rejeté après 1917, acculé à la misère, empêché d'émigrer. Cf. Nina Denissoff, *Fédor Sologoub. 1863-1927*, Paris, La Pensée universelle, 1981, qui fait le point.
[92] Ivanov-Razoumnik dit Razoumnik Vassilievitch Ivanov (1878-1946) a laissé des *Mémoires* (traduction anglaise: *The Memoirs*, Oxford, Oxford University Press, 1965).
[93] Avec *Hydrocentrale* Mariette Chaguinian (1888-1959) sacrifia à «la littérature du plan quinquennal» destinée à glorifier ledit plan, elle y sacrifia aussi la littérature… Pour l'écrire, elle passa quatre ans sur un grand chantier (ce qui, n'en doutons pas, dut l'aider à «expier» un passé bourgeois…). Sa traduction par Serge est un simple travail «alimentaire», qui ne vaut pas affinité!
[94] Artème Vessioly (1898-?), romancier «prolétarien» proche (par la manière) de Biély et de Pilniak: *La Russie baignée de sang* (1932), *Le pays natal* (1927), *Les fleuves de feu* (1924).
[95] Alexandre Nikolaïevitch Afinoguenov (1904-1941), formé par le «Proletkult», est connu par sa pièce *La peur* (1931). Erreur de Serge: *Les aristocrates* (1935) est de Nikolaï Pogodine (1900-1962). On y voit les forçats condamnés à construire le canal de la mer Blanche «réhabilités» par le travail.
[96] Les poèmes de Pavel Vassiliev (1910-1937) ont été réédités après sa réhabilitation en 1955.
[97] Ernst Toller (1893-1939), emprisonné comme spartakiste, poète et dramaturge expressionniste.
[98] *L'Humanité* du 3 mars 1937, par une note anonyme, devait reprendre et diffuser ce soupçon… en représailles contre la dénonciation des Procès de Moscou par Serge! L'on ressortit aussi, bien entendu, l'affaire de la Bande à Bonnot. Le nom de Serge fut omis ou brusquement supprimé des placards publicitaires des ouvrages traduits par lui…
[99] Nadiejda Konstantinova Kroupskaïa publia en 1926 à Moscou et à Leningrad ses *Souvenirs sur Lénine*. La traduction française, augmentée de trois articles de 1925, parut en 1930 au Bureau d'éditions.
[100] Gorki élimina la page où il était question de Trotski afin d'y supprimer son éloge par Lénine. Selon Souvarine, les œuvres complètes de Gorki furent «épurées» en URSS (et en France par leur éditeur, Jean Pérus, à qui l'on doit aussi l'édition de la *Correspondance Romain Rolland-Maxime Gorki 1926-1936*, Paris, Albin Michel, 1991).
[101] Pierre Pascal et sa femme Jenny (née Roussakova, sœur de Liouba) arrivèrent à Paris le 8 mars 1933, date de l'arrestation de Serge. Il tenta en vain de publier dans la *Nouvelle Revue française* un dossier de 11 pages sur Serge: Jean Paulhan, le directeur, était d'accord mais n'obtint pas l'aval d'André Gide… Curieusement, le texte figure dans les archives du KGB. Qui fut «la taupe» au sein de la revue?
[102] Angelo Tasca dit Amilcar Rossi (1892-1960) quitta l'URSS au début de 1929 et fut exclu du PCI en juin. Il collabora à *Monde* de Barbusse.
[103] Pseudonyme de Palmiro Togliatti (1893-1964), nommé en 1924 membre du Comité exécutif du Komintern.
[104] En fait, Maria M. Ioffé survécut au camp de Vorkouta, gagna Israël et publia ses souvenirs: *One Long Night: A Tale of Truth*, Londres, New Park Publications, 1978. Son fils Vladimir (1919-1938?) la rejoignit début 1936 (cf. les Mémoires de Nadedja A. Ioffé [1906-?, fille de A. Ioffé]: *Back in Time: My Life, My Fate, My Epoch*, Londres, Mehring Books, 1994, p. 85-86).
[105] Qualifié d'«anarchiste non désarmé» et accusé d'«activités contre-révolutionnaires, contraires à la politique du parti et du pouvoir soviétique», Ghezzi, condamné le 31 mai 1929 à trois ans de camp de travail et d'isolement, fut envoyé à Souzdal. Libéré en janvier 1931 (grâce à une campagne de solidarité internationale), exilé au Kazakhstan, puis autorisé à revenir à Moscou. Cf. *À contretemps. Bulletin de critique bibliographique*, n° 26, avril 2007, consacré à lui et très bien informé.
[106] Sur Gustave (Gaston?) Bouley, voir la note de Serge dans *Destin d'une révolution*, Grasset, p. 106; Robert Laffont, p. 370.
[107] Herman Sandomirski, évoqué aussi dans *Destin d'une Révolution*, 2e partie, chap. 3.
[108] Sans nouvelles de son mari, Platon Volkov, tuberculeuse, elle se suicida à Berlin le 5 janvier 1933.
[109] La tour de Soukharev, construite en 1692-1695 par l'architecte Mikhaïl Tchoglokov, fut détruite en 1934.

[110] Voir la nouvelle *L'Hôpital de Leningrad (Histoire vraie)* – d'abord parue sous le titre *La folie de Iouriev*, revue *Preuves*, n° 24, février 1953 – dans le recueil *Le tropique et le Nord* (Paris, Maspero, 1972, 1982; La Découverte, 2003) qui en restitue bien l'atmosphère et présente l'étonnant «Nestor Petrovitch Iouriev, ami des lettres».
[111] Le 1er février 1929: Panaït Istrati, Victor Serge, le Dr Nikolaenko, réunis chez Pierre Pascal (au 16 de la Leontievski Péréoulok) décident des actions à entreprendre: dépêches à la *Leningradskaïa Pravda* (Iistrati et le Dr Nikolaenko), à la *Pravda* (Pierre Pascal), à Kalinine (Panaït Istrati). Le 2: Istrati téléphone à la *Leningradskaïa*, rédige un article pour elle, a une entrevue avec Mikhaïl Koltzov pour la revue *Ogoniok*. Le 3: arrivée d'Anita Roussakov à Moscou. Le 4: demande à être reçu par Kalinine, avec Roussakov. Lettre à la *Leningradskaïa Pravda*. Le 5: À 11 heures, Kalinine reçoit Istrati, Roussakov et Serge. Cf. *Cahiers Panaït Istrati*, n° 11: «seize mois en URSS», 1994.
[112] Sergueï Mironovitch Kirov (1888-1er décembre 1934, tué par Leonid Vassilievitch Nikolaïev). Membre du parti depuis 1924 et ex-fonctionnaire de ladite Inspection. D'après Alla Kirilina, l'archiviste du Musée Kirov (*L'assassinat de Kirov. Destin d'un stalinien, 1888-1934*, Paris, Le Seuil, 1995), acte d'un solitaire, aigri. «Exploité» mais non commandité par Staline. Nikolaïev et 13 autres accusés (innocents), jugés les 28-29, condamnés à mort et fusillés une heure après… En 1990, on «réhabilita» les 13.
[113] Alors désespéré, Istrati se trancha la gorge à Nice le 3 janvier 1921. Romain Rolland l'encouragea à écrire, préfaça *Kyra Kyralina* et le surnomma le «Gorki balkanique».
[114] Dans ce terme se confondent le brigand, le justicier, le condottiere, le révolutionnaire, le patriote même. Pour Istrati, il s'applique à tout être farouchement indépendant et révolté contre sa condition. Cf. présenté et coordonné par Daniel Lérault, *Les Haïdoucs dans l'œuvre de Panaït Istrati. L'insoumission des vaincus*, Paris, L'Harmattan, 2002, qui fait le point.
[115] La trilogie intitulée *Vers l'autre flamme*: t. 1, *Après seize mois en URSS*; t. 2, *Soviets 1929*; t. 3, *La Russie nue*. Le t. 2 est de Serge, le t. 3 de Souvarine. Pour plus de détails, cf. «seize mois en URSS», *loc. cit.*
[116] Vera Figner (1852-1942) publia ses *Mémoires d'une révolutionnaire* (livres 1 et 2 en 1921-1922; livre 3 en 1924). Serge traduisit le livre 1 (Paris, Gallimard, 1930, puis Denoël/Gonthier, avec le livre 2 traduit par Jeanne Rude, 1973, le Mercure de France ayant repris en 2017 l'édition de Gallimard). À ce jour, seule l'édition allemande *Nacht über Russland*, Berlin, Malik Verlag, 1928, est intégrale (586 p.). Vera Figner mourut le 15 juin 1942.
[117] Demande effectuée le 10 septembre 1932 auprès de la section étrangère du Soviet de Leningrad. Refus le 10 octobre, sans aucun motif. D'où une lettre au Comité exécutif central des Soviets le 16 octobre 1932. Même refus obscur daté du 31 décembre 1932 mais reçu le 16 janvier 1933 (cf. *La Révolution prolétarienne*, n° 153, 10 juin 1933).
[118] Sur la mort de Nadiejda Sergueïevna Allilouïeva (1901-1932) dans la nuit du 8 au 9 novembre, plusieurs versions: Jean-Jacques Marie en évoque une (*Staline*, Paris, Fayard, 2003, p. 397-401) ainsi que les réactions de Staline. Boris Souvarine («Le meurtre de Nadièjda Allilouieva», *Le Contrat social*, Paris, vol. 11, n° 3, mai-juin 1967, p. 135-138) se fie aux témoignages exposés par Elisabeth Lermolo (*Face of a Victim*, New York, Harper, 1955) qui, selon lui, «mérite créance».
[119] Il y resta du 7 mars 1929 au 17 juillet 1933.
[120] Ivan Smilga, Vagarchak Aritinovitch Ter-Vaganian (1893-1936), Sergueï Vitalievitch Mratchkovski furent arrêtés vers décembre 1932 et Ivan Nikititch Smirnov le 1er janvier 1933. Smilga et Mratchkovski sont alors envoyés à Verkhnéouralsk, Smirnov à l'isolateur de Souzdal.
[121] Présentée comme sa «profession de foi» (extraits dans revues *La Révolution prolétarienne*, n° 152, 25 mai 1933 et *Masses*), puis intitulée «Tout est mis en question» (texte intégral dans *Seize Fusillés à Moscou*), il s'agit de la lettre adressée de Moscou le 1er février 1933 à Magdeleine et Maurice Paz, Clara et Jacques Mesnil, Marcel Martinet. Henry Poulaille la reçut aussi.
[122] Anna Ivanovna (1693-1740), nièce de Pierre le Grand, régna de 1730 à sa mort, se distinguant par son autoritarisme, ses excentricités, son intolérance religieuse.
[123] Six semaines après, Serge était arrêté, mis au secret, etc.

NOTES DU CHAPITRE 8

[1] Les nerfs et le psychisme de Liouba étaient mis à de rudes épreuves depuis déjà sept à huit ans. Pour mieux lui faire comprendre ces troubles, le médecin-psychiatre Gaston Ferdière (1907-1990) adressa à Serge les *Poèmes de la folie d'Hölderlin*, Paris, Fourcade, 1930. Serge consacra à Liouba le beau et douloureux poème *Tête-à-tête* (dans le recueil *Résistance* et *Cahiers Henry Poulaille*, nos 4-5, mars 1991).

[2] D'abord déporté à Astrakhan en janvier 1928, transféré en octobre à Saratov, puis, en septembre 1929, à Bernaoul dans le Kazakhstan (au climat terrible), Racovski fut, en 1932-1933, l'objet de rumeurs: annonce de son décès, transfert en Iakoutie, évasion manquée, blessure grave, soins à Moscou. Selon Pierre Broué, (*Rakovsky ou la Révolution dans tous les pays*, Paris, Fayard, 1996, p. 350-351), «il semble qu'il n'ait pas quitté Bernaoul». En mars 1933, *Le Peuple* de Bruxelles annonce son décès. Le 17 février 1934, il se «rallie» «parce qu'il faut s'unir contre le fascisme» (*ibid.*, p. 351-352).

[3] Ivanov-Razoumnik (1878-1946), l'un des fondateurs de l'Association libre des philosophes (1919-1924), devait passer douze ans dans les prisons staliniennes. Dans ses Mémoires, *Prisons et exils*, il décrit l'extrême brutalité des interrogatoires interminables, destinée à «briser» les opposants.

[4] Allusion à la lettre, datée «Moscou, 1er février 1933». Serge indiqua, plus tard, qu'il avait été arrêté six semaines après, soit vers le 15 février 1933. Des extraits furent publiés sous le titre «La profession de foi de Victor Serge» par *La Révolution prolétarienne* (de Monatte et Rosmer), no 152, 25 mai 1933, p. 9. Texte intégral dans *Seize Fusillés à Moscou*.

[5] Construit en 1898, le bâtiment de la sinistre Loubianka devint en 1917 le siège de la Tchéka et des divers services secrets soviétiques qui s'y succédèrent. En 1930 y fut adjointe une annexe (cellules de détention et caves d'exécution). S'y trouvent de précieuses archives (notamment sur des écrivains: cf. Vitali Chentaliski, *La parole ressuscitée. Dans les archives littéraires du KGB*; *Les surprises de la Lioubanka. Nouvelles découvertes*, Paris, Robert Laffont, 1993 et 1996.

[6] Expulsé d'URSS en 1930, Nin regagna l'Espagne où il fut plusieurs fois emprisonné, surtout en 1933.

[7] Anita Roussakova (1906-1993) interrogée par le juge Rutkovski qui l'accusait d'activités trotskistes et de complicité avec «Kibaltchitch» ne tomba pas dans les pièges tendus, ne consentit à aucune compromission ni à aucune manipulation. Condamnée le 13 mai 1933 à deux mois de prison. Sa fermeté de caractère et son courage identiques en 1936 lui valurent alors le goulag. C'est à tort que Serge évoque dans *Destin d'une révolution* (Grasset, p. 132; Robert Laffont, p. 384) son «caractère craintif»: elle fut, au contraire, la plus déterminée et la plus résistante des sœurs Roussakov. Droite et lumineuse jusqu'à sa mort.

[8] Viktor Pavlovitch Noguine (1878-1924), ouvrier, bolchevik de la première heure, cinq fois exilé dans l'extrême-nord et la Sibérie, se rangea à la veille et au lendemain de l'insurrection d'Octobre parmi les bolcheviks «modérés». Président du Soviet de Moscou, il prit part à Octobre 1917, fut ensuite commissaire du peuple à l'Industrie et au Commerce dans le premier gouvernement bolchevik. Les manuels d'histoire staliniens le passent sous silence.

[9] Fondée en 1867, la Croix-Rouge russe réorganisée par les bolcheviks en 1918 devint la «Croix-Rouge politique», dirigée par Ekaterina Piechkova mais contrôlée par la Tchéka, puis par le Guépéou.

[10] Aleksis Ivanovitch Rykov (1881-1938) fut président du Conseil des commissaires du peuple de février 1924 à la fin 1930. Nesterov n'a pu, pour le moment, être identifié.

[11] La prison des Boutyrki a aussi «accueilli» bien des écrivains: ainsi l'auteur des *Récits de la Kolyma* (Paris, Verdier, 2003), l'admirable Varlam Chalamov (1907-1982) y séjourna en 1929 et en 1937: voir *Vichéra*, Paris, Verdier, 2000. Soljenitsyne: cf. *L'Archipel du Goulag*, Paris, Fayard, 1991.

[12] Serge fut transféré le 8 juin 1933 à Orenbourg. Sa femme et son fils le rejoignirent à la fin juillet.

[13] Le général Alekseï Ilyitch Doutov (1879-1921), ataman des Cosaques d'Orenbourg, dont le territoire et l'armée faisaient la liaison entre Koltchak et Denikine, pensait, à tort, en mai 1919, que les Blancs seraient à Moscou en juillet…

[14] Emelian Ivanovitch Pougatchev (1740-1775) se proclama en 1773 «tsar Pierre III», organisa une insurrection cosaque qui déclencha une jacquerie. En 1774: siège d'Orenbourg (qui sera libérée); en août, défaite de Pougatchev à Tsaritsyne. Livré le 14 septembre, exhibé dans une cage de fer, puis exécuté. Cf. Pierre Pascal, *La révolte de Pougatchev*, Paris, Julliard, 1971. Pouchkine met en scène Pougatchev dans son roman historique *La fille du capitaine*.

[15] Alors disponibles (1933): à La librairie du Travail (Marcel Hasfeld): *L'An 1 de la Révolution russe*, *La ville en danger. Pétrograd l'An 2 de la Révolution*, *Lénine-1917*, *Les coulisses d'une Sûreté générale*, *Vie des révolutionnaires*; chez Rieder: *Les hommes dans la prison*, *Naissance de notre force*, *Ville conquise*, *Soviets 1929*; chez Valois: *Littérature et révolution*.
[16] Le Torgsin semble, tout compte fait, n'avoir servi qu'à faire entrer des devises étrangères et à favoriser des «privilégiés»…
[17] Celui que Serge appelle Pétka (diminutif de Piotr), au chapitre 9.
[18] Le premier: *Les hommes perdus* (d'abord intitulé *Frères morts*), achevé; le deuxième, *L'An 2 de la Révolution russe*, toujours détenus illégalement en Russie.
[19] Vassili Ivanovitch Tchapaev (1887-1919) fut durant la guerre civile l'un des principaux chefs de l'Armée rouge, combattant la légion tchécoslovaque et Koltchak.
[20] Si Maria Pavlovna Koudacheva (1895-1985), à l'itinéraire fort trouble, fit croire à son trop crédule époux Romain Rolland qu'Orenbourg était un «lieu de villégiature» sain et sans danger, elle ne put tromper Marcel Martinet et Jacques Mesnil, vieux amis de ce dernier, mais aussi non moins fidèles défenseurs de Serge. Trotski, sans en donner les preuves, la désigna comme agente du Guépéou.
[21] Roman publié en septembre 1939 (Paris, Grasset). À compléter par «Les déportés d'Orenbourg» (*Cahiers Léon Trotsky*, 1981, p. 221-228; *Cahiers Poulaille*, nos 4-5).
[22] Sur Fayna Upstein (1906-?), Lydia Zinovievna Svalova (1907-1937), Vassili/Nikolaï (?) Fedorovitch Pankratov (1900-1938), Boris M. Eltsine, Khanaan Markovitch Pevzner (?-1937), Ivan Byk, Lakhovitski, Alekseï Semionovitch Santalov (1898-1937), opposants trotskistes. Cf. Serge, «Les déportés d'Orenbourg», daté de mai 1936, publié incomplet dans le no 51, juillet-août 1936, du *Bulletin de l'Opposition* (en russe, Paris) et intégralement dans les *Cahiers Léon Trotsky* (Paris, nos 7-8, 1981, p. 221-228), dont les autres numéros fournissent – par-delà leur optique inconditionnelle rappelant d'autres cultes de la personnalité – de riches et précieuses informations factuelles et biographiques. Cf. aussi Pierre Broué, *Communistes contre Staline. Massacre d'une génération*, Paris, Fayard, 2003.
[23] Réellement fondée que le 3 septembre 1938. Serge faisant ici allusion à la prise de conscience de la nécessité d'une IVe Internationale, ce que Trotski exprime ainsi dans un numéro du *Bulletin de l'Opposition*: «Le problème n'est pas de *proclamer* immédiatement de nouveaux partis et une Internationale indépendante, mais de les *préparer*.»
[24] Premiers troubles vers 1930. Qualifiés alors de «schizophrénie», ils le seraient plutôt aujourd'hui de «psychose maniaco-dépressive». Les persécutions administratives et policières à répétition n'ont pas «arrangé» sa (sans doute) vulnérable constitution psychique. Liouba fut hospitalisé dès le 15 septembre 1934 à Leningrad.
[25] Des trois foyers insurrectionnels éclatant contre un gouvernement de droite à Barcelone, à Madrid et dans les Asturies, seul ce dernier, réalisé dans l'unité, permit d'instaurer du 6 au 13 octobre une «commune», mais tout se solda par un échec sanglant.
[26] Voir Alla Kirilina, *L'assassinat de Kirov. Destin d'un stalinien, 1888-1934*, Paris, Le Seuil, 1995, qui fait le point.
[27] Il s'agit de «La Constitution soviétique de 1936» Voir le texte intégral des quatre constitutions de 1918 à 1977 (avec commentaires de Lénine, Trotski et Staline) dans *Les constitutions soviétiques, 1918-1977*, Paris, Savelli, 1977.
[28] Issu de paysans ukrainiens pauvres et serfs, Tarass Chevtchenko (1814-1861) – racheté et affranchi grâce à Vassili Joukovski (1783-1852) – resta fidèle à son milieu tant par son œuvre poétique et graphique que par son action révolutionnaire. Il connut donc les geôles tsaristes, exils et censures. Cf. Emmanuel Rais et Jacques Robert, *Anthologie de la poésie russe du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Bordas, 1947, p. 118-125.
[29] Aucune trace de cet «accord» dans les archives (la partie accessible!) de Romain Rolland «gérées» par Maria Pavlovna Koudacheva jusqu'à sa mort. Interrogée par nous (devant témoin le 30 octobre 1974), elle prétendit n'avoir qu'une carte de remerciements datée de 1936. On ne sait donc ce qu'il est advenu des lettres envoyées d'URSS et de celle du 23 janvier 1937 (rendue publique par Serge, Romain Rolland n'ayant pas daigné répondre). De fait, les correspondances «gênantes» ont été soit retardées au maximum (celles avec Istrati, Gorki), soit gelées (celles avec Jacques Mesnil, Marcel Martinet). Quant au *Journal inédit*, accessible aux chercheurs en 2001, il n'a pu être consulté et cité que par très peu. Les jugements *privés* de Romain Rolland sur l'URSS ne peuvent toutefois occulter ses soutiens *publics*, depuis 1927, au régime (considéré comme le seul rempart contre fascisme et nazisme, commode alibi).
[30] Cf. Victor Serge, «Réponse à un avertissement de Romain Rolland», *La Correspondance internationale*, no 86, 2 septembre 1925, p. 721.
[31] Tout ce que Romain Rolland confia à des tiers (lettres de 1930 à 1940) montre qu'il n'eut jamais à l'égard de Serge la moindre sympathie, encore moins de l'amitié. Si ses lettres sont un jour accessibles ou «restituées», on pourra tout au plus y trouver de la cordialité teintée de quelque conventionnelle compassion «humaniste».

[32] Tenu les 4-5-6 août 1934 à Montpellier. Le délégué russe, Litvine, affirme «sa fierté d'être stalinien», refuse de répondre à Louis Bouët (1880-1969) qui dépose avec Maurice Dommanget (1888-1976) une motion en faveur de Victor Serge: 242 voix contre 170 et 22 abstentions.
[33] Les délégués russes au Congrès de Reims: le pédagogue Stanislas Chatzky et le secrétaire de la Fédération russe de l'enseignement, Litvine, qui se dérobe. Cf. François Bernard, Louis Bouët, Maurice Dommanget, Gilbert Serret (militants syndicalistes, animateurs et dirigeants à des titres divers de la Fédération de l'enseignement), *Le syndicalisme dans l'enseignement. Histoire de la Fédération de l'enseignement des origines à l'unification de 1935*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1969. Bilan de leur action, écrit en 1938.
[34] Cf. Magdeleine Paz, «L'affaire Victor Serge», *Les Cahiers des Droits de l'Homme* n° 46, 10 juin 1933, p. 363-366. Marcel Martinet, «Où va la Révolution russe? L'affaire Victor Serge», *La Grande Revue*, juillet 1933, puis comme brochure, Librairie du Travail, coll. «Faits & Documents», n° 11.
[35] Les défenseurs les plus actifs de Victor Serge, d'avril 1933 à avril 1936, furent avant tout: Magdeleine Paz, Jacques Mesnil, Marcel Martinet, Henry Poulaille, Panaït Istrati, Georges Duhamel, Marcel Hasfeld, Léon Werth, et les revues *La Révolution prolétarienne* (de Pierre Monatte), *L'École émancipée* (L. & G. Bouët), *La Critique sociale* (Boris Souvarine), *Les Humbles* (Maurice Wullens), *Le Combat marxiste* (Lucien Laurat), etc. Cf. *Cahiers Henry Poulaille*, nos 4-5 déjà cités, pour les détails.
[36] Fritz Brupbacher (1874-1945), médecin suisse, ami de Kropotkine, de Vera Figner, de Pierre Monatte, au Parti socialiste suisse puis au parti communiste fut exclu du premier en 1914, du deuxième en 1933 pour non-conformisme «libertaire». Voir ses écrits: *Soixante ans d'hérésie*; *Marx et Bakounine*; *Bakounine ou le démon de la révolte*, Paris, Éditions du cercle, 1971.
[37] Charles Plisnier (1896-1952), avocat, membre du parti communiste belge dès 1921 et exclu en 1928 parce que favorable à l'Opposition de gauche, poète (*Œuvre poétique*, Bruxelles, Labor, 1979), romancier (dans *Faux passeports ou Les mémoires d'un agitateur*, Paris, Corréa, 1937, Prix Goncourt, il évoque Serge), soutint Serge par ses lettres et ses démarches en Belgique pour l'obtention de visas, etc. Sur son itinéraire, cf. le recueil d'études et documents rassemblés par Paul Aron, *Charles Plisnier. Entre l'Évangile et la révolution*, Bruxelles, Labor, 1988. Son intervention au congrès fut improvisée, et non écrite.
[38] Elena Dmitrievna Stassova dite Lydia Konstantinovna Lipitskaïa (1873-1966), membre du parti depuis 1898, survécut aux purges. Après le XXIIe Congrès (1961), Stassova, V. Karpinski, P. Katanian et A. Roudenko s'adressèrent au Politburo pour demander la réhabilitation de Boukharine. Pas de réponse. Cf. Roy Medvedev, *Le stalinisme. Origines, histoire, conséquences*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 232-233.
[39] Tenu à Paris du 21 au 25 juin 1935. Sur sa teneur et sa tenue, voir Sandra Teroni et Wolfgang Klein (dir.), *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains. Paris, juin 1935*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2005, version très augmentée du partial et partiel *Paris 1935*, Berlin, AkademieVerlag, 1982 dû à Wolfgang Klein. Seuls Gaetano Salvemini, Magdeleine Paz et Charles Plisnier osèrent évoquer «l'affaire Serge». Voir aussi les *Cahiers Henry Poulaille*, nos 4-5.
[40] Parmi la douzaine d'expulsés favorables à Serge: Henry Poulaille et ses amis Marcel Hasfeld (1889-1984), Marcel Ollivier (Aaron Goldenberg *dit*, 1896-1993), Édouard Peisson (1896-1963), Charles Wolff (1905-1944).
[41] Concernant Serge et ses proches, Louis Aragon (1897-1982), virtuose littéraire, se distingua alors: mensonges, calomnies, cynisme, etc. Avec récidive impudente en 1975: cf. *L'œuvre poétique*, t. 6, Paris, Livre Club Diderot, p. 214-217. Paul Vaillant-Couturier et lui tentèrent de «couvrir» la voix des défenseurs de V.S. Ehrenbourg (1891-1967) qui fut, avec Aragon, l'un des organisateurs (manipulateurs) du congrès de 1935. Dans *La nuit tombe* (Paris, Gallimard, 1966, p. 86-97), il revendique son rôle.
[42] Le romancier et essayiste Heinrich Mann (1871-1950), frère aîné de Thomas Mann, réfugié en France depuis février 1933 puis aux États-Unis (grâce à Varian Fry en 1940), était un antinazi déterminé. Cf. André Banuls, *Heinrich Mann, le poète et la politique*, Paris, Klincksieck, 1966, bien informé. Gustav Regler (1898-1963), membre du parti communiste allemand jusqu'en 1938, membre des Brigades internationales en Espagne, journaliste, romancier. Mémoires: *Le glaive et le fourreau*, Paris, Plon, 1960; Arles, Actes Sud, 1999. Réfugié au Mexique: un temps lié à Serge (cf. *Carnets*, Julliard, p. 57-58; Actes Sud, p. 58.).
[43] Le courageux historien Gaetano Salvemini (1873-1957) fut un antifasciste déterminé et un esprit indépendant.
[44] André Gide (1869-1951), sincère «compagnon de route» de 1932 à 1936, sut préserver, lui, une réelle indépendance d'esprit et de jugement (cf. Rudolf Maurer, *André Gide et l'URSS*, Berne, Tillier, 1983). Cela lui valut d'être accablé à l'excès, successivement (et souvent par les mêmes! les Aragon, Ehrenbourg, etc.) d'éloges outranciers et intéressés puis d'attaques d'une rare bassesse.

[45] Curieusement, Malraux (1901-1976) n'a jamais évoqué sa participation à des démarches pour Serge ni leurs rencontres ou échanges (au moins deux). Ses biographes (Jean Lacouture, Olivier Todd) sont tout aussi «discrets».
[46] D'Henry Poulaille, romancier, essayiste, principal et fougueux animateur-défenseur de la littérature dite «prolétarienne» (opposée à celles dites «populiste» et «réaliste-socialiste»), cf. *Nouvel Âge littéraire* (1930, manifeste-bilan-anthologie; Bassac, Plein Chant, 2016) et *La littérature et le peuple* (Bassac, Plein Chant, 1986 et 2003), ses revues *Nouvel Âge* (1931, 12 numéros), *Bulletin des Écrivains prolétariens* (1932, 4 numéros; réédition chez Plein Chant), *Prolétariat* (1933-1934, 12 numéros), *À Contre-Courant* (1935-1936, 12 numéros), *Maintenant* (Grasset, 1945-1947, 10 numéros), son cycle romanesque de la vie ouvrière 1900-1920, 7 volumes, dont *Le pain quotidien* (Grasset), *Seul dans la vie à 14 ans* (Stock, 1980). Sur lui, seuls bien informés: «Henry Poulaille et la littérature prolétarienne en France de 1920 à 1940», revue *Entretiens*, n° 33 (Rodez, Subervie, 1975), *Cahiers Henry Poulaille* (Bassac, Plein Chant, 12 numéros parus depuis 1989), sa notice dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, t. 39, Paris, Les Éditions ouvrières, 1990.
[47] Boris Leonidovitch Pasternak (1890-1960), réclamé par Gide et Malraux, imposé par Staline, ne fut en rien «dans la ligne» et ne s'associa en rien aux éructations, mensonges et calomnies de ses confrères soviétiques. Dès 1930, Nikolaï Semionovitch Tikhonov (1896-1979) devint un «poète [et un prosateur] gouvernemental», un fonctionnaire officiel de la culture (?) associé à des campagnes de délations et de dénigrement – ainsi, en 1950, contre Pasternak, à qui il devait tant!, Mikhaïl Efimovitch Fridland [Fridlyand] *dit* Koltsov (1898-1940), couvrit avec Ehrenbourg la guerre d'Espagne. Ce «menteur professionnel» fut réhabilité (!?) en 1955. Mais pas Boulgakov, Pilniak, Zamiatine. Vladimir Kirchon (1902-1938), auteur de *L'alliage miraculeux 1929*, sera accusé de «déviationnisme», et exécuté. «Réhabilité» en 1955, rejoué.
[48] Serge met «selon la presse soviétique», car cette dernière *modifiait* à son gré propos et lettres (Romain Rolland s'en plaignit plus d'une fois). Si l'on en croit *Le Journal de Moscou* (Paris) et la *Pravda*, Romain Rolland auraient approuvé.
[49] André Gide sollicita l'ambassadeur Valerian Dovgalevski (en poste à Paris en 1928-1934) le 28 août, lui écrivit le 29, fut reçu. Cf. *Littérature engagée*, Paris, Gallimard, 1950, p. 97-99. Toutefois, il n'autorisa pas Jean Paulhan à publier dans la *Nouvelle Revue française* un document sur Serge rédigé par Pierre Pascal.
[50] Cf. Romain Rolland, *Voyage à Moscou (juin-juillet 1935)* suivi de *Notes complémentaires (octobre-décembre 1938)*, Paris, Albin Michel, 1992, établi par M. Bernard Duchatelet (son hagiographe). Lors de notre entretien fin 1974, Mme Marie Koudachev, veuve de Romain Rolland, estimait que les peuples français et russe n'étaient pas «mûrs» pour de telles révélations…
[51] Pierre Laval (1883-fusillé en 1945) fut ministre des Affaires étrangères d'octobre 1934 à mai 1935, puis président du Conseil du 7 juin 1935 au 22 janvier 1936. Il se rendit en URSS en mai 1935 pour signer un pacte d'assistance mutuelle. Rirette Maîtrejean affirme l'avoir sollicité avant son départ.
[52] Cf. Serge Berstein (dir.), *Le 6 février 1934*, Paris, Gallimard/Julliard, 1975.
[53] Ekaterina Pavlovna Voljine (1878-1965), devenue Piechkova par son mariage avec Gorki en 1896, s'occupait du *Pom Polit* jusqu'en 1937. Romain Rolland lui écrivit le 9 novembre 1933 à propos de médicaments pour Serge.
[54] L'avocat Vinaver n'est pas M.M. Vinaver (1863-1926) mais sans doute un apparenté.
[55] Les six îles Solovietski (constituant l'archipel éponyme) – les Russes disent couramment «Solovski» –, sont situées dans la partie occidentale de la mer Blanche. Sur la plus grande (24 kilomètres de long sur 16 kilomètres de large), le monastère-forteresse fondé en 1429, très grand centre religieux et culturel, fut aussi, entre le XVIe et le XXe siècle un lieu d'exil et un poste militaire avancé. En 1923, il devint le premier camp de concentration soviétique: 80 000 y seront déportés, 20 000 y mourront. D'où le surnom «l'archipel du diable». Dès 1927, le travail forcé et la «rentabilité» sont la règle impitoyable. Cf. son évocation par Anne Applebaum, *Goulag. Une histoire*, Paris, Grasset, 2005, p. 40-58, 55-77. Et Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, *op. cit.*
[56] Née le 28 janvier 1935, Jeannine représentait pour Liouba l'assurance de pouvoir croire en une vie nouvelle.
[57] Anita Roussakova fut arrêtée le 11 février 1936 et interrogée jusqu'à sa condamnation le 10 avril à cinq ans d'exil dans la région de Kirov (Viatka). Elle ne fut libérée qu'en 1956. Il n'y eut pas d'aveux mensongers: présentée comme une frêle jeune fille apolitique, Anita fit front et paya le prix de son indéniable courage (gardé durant ses vingt ans de goulag, et ensuite). Pour ne pas causer d'ennuis au père de sa fille Vera – haut fonctionnaire victime de la répression –, elle refusa de livrer son identité. En représailles, sa fille lui fut ôtée. Elles ne devaient se retrouver que quelques années avant sa mort. Comme sa mère, Vera fit preuve de courage et de fermeté inflexible: encore adolescente lors de la mort de Staline et brillante élève, on lui demanda, de ce fait, de participer à un «piquet d'honneur» pour une «veillée funèbre», elle *osa refuser*: pas d'«hommage» pour celui qui avait détruit sa famille!
[58] Voir la liste des manuscrits confisqués, p. 500.

[59] L'un des plus fidèles amis de Serge: à ses risques et périls et bien que débilité par la tuberculose, il vint saluer Serge et fit, ensuite, des démarches auprès des autorités au sujet des manuscrits et affaires personnelles. Il mourut le 3 août 1942, méconnaissable. Cf. *À contretemps*, n° 26, avril 2007.

NOTES DU CHAPITRE 9

[1] Dans un petit carnet intime inédit intitulé *1936*, Serge a noté: «12 avril 36: départ d'Orenbourg. / 14 avril: Moscou. Soir: départ pour Niégoréloié, 22 h 45 / 15 avril: 1 h 30 Niégoréloié / 2 h Stolpie / 2 h 30 Varsovie / 16 avril: Varsovie / 17 avril-soir: arrivée à Bruxelles.» Pour le 17 avril est noté: «accueilli par les Lazarevitch». Il le sera aussi par l'écrivain Charles Plisnier dans sa petite maison d'Ohain: cf. Paul Aron (dir.), *Charles Plisnier. Entre l'Évangile et la révolution*, Bruxelles, Labor, 1988. Magdeleine Paz ne put être présente et le regretta! Jacques Mesnil, Maurice Wullens vinrent rapidement le voir.

[2] Nicolas Lazarévitch (1895-1975) et sa femme Ida dite Ida Mett (1901-1973), militants anarchistes à l'itinéraire mouvementé. Nicolas, né en Belgique, de parents russes émigrés. Volontaire dans l'Armée rouge en 1919, incarcéré en 1924 et «autorisé» à gagner l'étranger en 1926 (Serge osa alors venir le saluer). Ida, elle, née en Russie, arrêtée aussi en 1924, parvint à gagner la France en 1925. En 1936, entre deux emprisonnements, les Lazarevitch naviguaient entre la Belgique et la France. Collaborateurs de *La Révolution prolétarienne*. Intimes de Pierre Pascal.

[3] Jeune infirmière cosaque qui partagea une partie du séjour (et de la vie) de Serge à Orenbourg. Il l'évoque discrètement dans des lettres à Marcel Martinet et à Maurice Wullens.

[4] Pétka: fils de la logeuse d'Orenbourg (Vlady à Jean Rière: lettre du 24 février 1975).

[5] Émile Vandervelde (1866-1938) ne tint pas rigueur à «l'anarchiste» puis au «bolchevik» pour ses articles souvent peu amènes. Président du Parti ouvrier belge, membre du Conseil des ministres (1935-1936), ministre de la Santé publique (1936-1937), il aida ses amis dans leurs démarches (obtention de visas, etc.). Serge fit appel à lui et sa femme pour faire secourir des militants en danger: l'Institut Vandervelde, à Bruxelles, conserve deux courts billets de Serge signalant le cas de militants à aider.

[6] Il s'agit, entre autres, de Magdeleine et Maurice Paz.

[7] Serge fera le même choix, prêt à en payer le prix (plus élevé pour lui que pour Souvarine peu menacé, lui, d'expulsion) car, ainsi qu'il le précisait à Maurice Wullens (lettre du 6 mai 1936): «Je n'ai pu obtenir en Belgique l'asile qui m'a été refusé en France qu'à des conditions assez strictes. Aucune activité politique, ce qui va de soi pour un étranger [la législation belge considérait Serge comme un "apatride" et non comme un "sujet belge"] mais encore pas d'activité sur le plan russe ou soviétique… Je ne pourrai donc pas tout dire en ce qui concerne tous nos frères et camarades que je laisse derrière moi dans les plus vastes geôles du monde, je ne pourrai pas les défendre aussi énergiquement que je le voudrais. Tenez compte de cette situation et ne m'en veuillez pas de l'avoir préférée à un sacrifice total. Il me reste ma plume d'écrivain et c'est encore beaucoup. Sur le plan littéraire ou philosophique, je suis à peu près libre.»

[8] À Anvers, les dockers cessèrent le travail le 2 juin 1936. Le 9 juin, 3 000 mineurs de La Batterie, à Liège, font de même. Le 12, le bassin minier liégeois est complètement paralysé. Dès le 13, raz-de-marée généralisé: le 18 juin, 500 000 grévistes dans tout le pays. Trois des quatre conquêtes obtenues dès le 22 juin restèrent acquises.

[9] Léon Blum (1872-1950), chef de la SFIO, est appelé le 4 juin 1936 à former un nouveau cabinet: premier gouvernement socialiste en France.

[10] *La Voix du Peuple* (belge), de concert avec *L'Humanité*, se distingua en février-mars 1937.

[11] Dans *The Serge-Trotsky Papers*, édité et présenté par David Cotterill (Londres, Pluto Press, 1994, p. 41-42), Trotski (lettre du 24 avril 1936) accuse réception de celle de Serge (du 22, reçue le 24) et signale l'envoi d'un télégramme adressé – comme Victor Serge l'y incitait – à «V. Kibaltchitch. Poste Restante, Poste centrale, Bruxelles». Rédigé en français: «Saluts fraternels. Lettre suit – Léon» (p. 42) mais daté «25 avril 36». En toute logique, il devait précéder la lettre et non la suivre.

[12] Fils aîné de Léon Trotski et de Natalia Sedova, Léon Sedov s'occupait du *Bulletin de l'Opposition*. Abram Sobolevicius (1903-?), agent stalinien, très actif en Allemagne puis en France, ne fut «démasqué» qu'en 1957. Dans une lettre à Léon Sedov, mais datée du 21 avril 1936, Serge lui pose *une importante question avec avertissement pratique*; sait-il qui était (Senine) Sobolevicius et ce qu'il est devenu? Bien plus, il lui dit avoir acquis la conviction que des *agents provocateurs* ont pénétré les cercles de l'Opposition communiste à l'Ouest et même le cercle immédiat de Lev Davidovitch en 1932-1933, et que cela perdure… Voir *The Serge-Trotsky Papers*, note 11, p. 39-40. Par ailleurs, ce recueil se garde bien de donner toutes les répliques de Serge à Trotski et à ses thuriféraires. La fameuse lettre de mai 1936 adressée à Magdeleine Paz fut interceptée: une copie inexacte figure dans les archives du KGB.

[13] Pavel Basteitch, militant serbe devenu communiste. Revenu en 1940 dans la Yougoslavie occupée. Mort assassiné dans un camp de concentration.
[14] Ignacy S. Poretski dit Ignace Reiss (1899-1937), communiste polonais, membre du service de renseignements de l'Armée rouge, puis au Guépéou. En fonction à Paris depuis 1933. En 1937, décide de rompre avec Staline et de rallier la IVe Internationale. Assassiné en Suisse à Chamblandes le 4 août 1937. Cf. Victor Serge, «Analyse d'un crime» (*La Flèche*, n° 88, 16 octobre 1937) et «L'assassinat d'Ignace Reiss» dans *L'assassinat politique et l'URSS*, dossier par Victor Serge, Alfred Rosmer et Maurice Wullens (en fait, le texte signé par lui est de Gérard Rosenthal), Paris, Pierre Tisné, 1938, et *Les Humbles*, cahier n° 4, avril 1938.
[15] Joseph Roussakov, marin; Marcel Roussakov, musicien; Esther Roussakova (1906-1938), première compagne de l'écrivain Daniil Harms (1905-1942); Anita Roussakova (vingt ans de goulag: 1936-1956).
[16] Vera Vladimirovna Frolova, demi-sœur aînée de Serge, membre du Syndicat des traducteurs de Leningrad, fut déportée (un temps avec Joseph). Elle avait une fille, Maroussia, qui se serait suicidée.
[17] Elle fut déportée dans la région de Kirov (Viatka).
[18] De la mi-mai 1937 à juin 1940, Serge habita 1, place Séverine, Pré Saint-Gervais, logement 179.
[19] Signalé comme suspect par la circulaire n° 183 du 5 octobre 1938 à l'occasion du voyage en France du roi de Belgique, Serge fut l'objet d'un nouvel arrêté d'expulsion le 9 octobre 1938, notifié le 11 du même mois. Toutefois, cette mesure ne fut pas maintenue dans tous ses effets et par décision ministérielle du 24 janvier 1939, il obtint un sursis d'un an (renouvelé pour une durée d'un an par décision du 24 janvier 1940). Cette lettre («Pour le Ministre / Le Directeur-Adjoint») précisait au préfet de police: «Ce sursis étant susceptible de renouvellement, je vous serais obligé de vouloir bien faire exercer une surveillance discrète sur cet étranger, afin que vous soyez en mesure, à la fin de cette autorisation de séjour, de me donner votre avis sur l'attitude à adopter à l'égard du sieur Kibaltchiche».
[20] En juillet 1936, Serge fut signalé par l'état-major de l'Armée (2e Bureau) comme étant soupçonné d'avoir provoqué des émeutes parmi les ouvriers belges et comme devant venir prendre la direction du mouvement insurrectionnel en France.
[21] Pas «mises à jour», des brochures internes du ministère de l'Intérieur le présentent encore dans ces années-là comme dangereux et susceptible de commettre des attentats. Des notes de la Préfecture de police de Paris pour le ministre de l'Intérieur s'obstinent à souligner à satiété qu'il fut un «membre influent de la Bande à Bonnot».
[22] Par lettre du 16 juillet 1936, Serge en informa Maurice Wullens pour publication dans *Les Humbles*. Les premiers articles sur les Procès datant d'août (dans *La Wallonie* et *La Révolution prolétarienne*), c'est plutôt la publication des Lettres à ses amis Paz, Mesnil, etc., et à Gide qui entraina les «représailles» soviétiques.
[23] Voir dans les *Cahiers Henry Poulaille* (nos 4-5), la chronologie détaillée des attaques de Sadoul et des staliniens (*L'Humanité*, 2 et 14 février 1937, etc.) et des répliques de Serge, de ses amis (*La Révolution prolétarienne*, *Les Humbles*, *La Flèche*, *La Batalla*, etc.)
[24] La revue *Europe*, depuis le départ de Jean Guéhenno, était contrôlée (et pour longtemps) par le PCF.
[25] *La Nouvelle Revue française* et *Vendredi*, organe du Front populaire (novembre 1935-novembre 1938; comité directeur: André Chamson, Jean Guéhenno [refusant de choisir entre staliniens et trotskistes!], Andrée Viollis) en n'accueillant pas un «dissident» et un «hérétique» tel que Serge montraient les limites de leur (prétendu) «progressisme» – nullement «révolutionnaire».
[26] Malgré l'appui de Magdeleine Paz, Serge ne put publier dans *Le Populaire* qu'un article: «Pouchkine (1799-1837)», n° 5103, 31 janvier 1937.
[27] Entre juin 1936 et mai 1940, Serge y publia 201 articles: cf. Jean Rière, «Victor Serge et la presse belge (1936-1940)», dans les Actes du Colloque sur Victor Serge (Université libre de Bruxelles, 21-22-23 mars 1991), revue *Socialisme*, nos 226-227, juillet-octobre 1991, p. 367-379. Une édition partielle de ces chroniques a paru sous le titre *Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940)*.
[28] Il s'agit des revues *La Révolution prolétarienne*, *Les Humbles*, aux moyens et aux tirages fort limités, *Esprit*, *L'École émancipée*.
[29] Correcteur d'imprimerie intermittent… Ainsi, fin mai 1937, corrigeant les épreuves du *Journal des Débats* au marbre des Imprimeries parisiennes réunies, fut-il présenté à Henri Pitaud (1899-1951, qui mettait en page *L'Émancipation paysanne* créée par lui et où il l'accueillera). Comme Henri Pitaud s'étonnait de le voir collaborer à un journal «capitaliste», il répondit avec ironie: «Cher Camarade Pitaud, les vrais révolutionnaires ne peuvent vivre que dans les régimes capitalistes!!!» (Témoignage d'Henri Pitaud adressé à Jean Rière le 3 mai 1981, extrait d'un livre inédit). Cf. aussi Yves Blondeau, *Le Syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne. 1871-1973*, Paris, Bourse du travail, 1973. Serge ne fut admis au syndicat qu'en juillet 1937. Y retrouvant divers amis et camarades:

Marcel Body, Daniel Guérin, Alfred Rosmer, Pierre Monatte, Benjamin Peret. On comprend, d'après une lettre à Marcel Martinet (13 juillet 1939), que Serge n'effectua que des remplacements de «copains en villégiature».
[30] *Messidor*, «hebdomadaire de la démocratie syndicale», parut du 18 mars 1938 au 1er septembre 1939. Léon Jouhaux (1879-1954) fut un des chefs du syndicalisme ouvrier français. Secrétaire de la CGT, puis après 1947 de la CGT-FO, prix Nobel de la paix 1951.
[31] Publiés sous le titre «Ceux qu'il faut sauver…», quatre chapitres avaient paru dans *Les Humbles*, cahiers nos 9 et 10, septembre-octobre 1936, numéro spécial intitulé «Dossier des Fusilleurs». Chez Grasset, Serge pouvait compter sur l'efficace amitié d'Henry Poulaille, responsable du service de presse, «écrivain prolétarien». *Destin d'une révolution* parut en février 1937.
[32] *S'il est minuit dans le siècle* parut le 25 septembre 1939 chez Grasset.
[33] Sur l'original et éclectique Bernard Grasset (1881-1955), son caractère, ses méthodes, voir Jean Bothorel, *Bernard Grasset. Vie et passions d'un éditeur*, Paris, Grasset, 1989 et, très détaillés, les 3 volumes de Gabriel Boillat, *La librairie Bernard Grasset et les lettres françaises*, Paris, Champion, 1974-1988.
[34] Voir ses lettres des 9 juin, 3 et 30 juillet 1936.
[35] Roger Salengro (1890-1936), journaliste et député socialiste, ministre de l'Intérieur, ne supporta pas d'être accusé le 14 juillet 1936 par *L'Action française* de désertion pendant la guerre, puis de trahison, sans preuve. Le 21 août, *Gringoire* insinuait qu'il aurait été condamné à mort par contumace en 1915 et le sommait de répondre. Il se suicida au gaz le 18 novembre 1936.
[36] Entre 1935 et 1937, la Cagoule – surnom donné par *L'Action française* à l'Organisation secrète d'action révolutionnaire nationale (OSARN), devenue OSAR et, enfin, Comité secret d'action révolutionnaire (CSAR) – antisémite, anticommuniste, antiparlementaire, par ses attentats et meurtres, tenta de renverser la République. Démasquée en novembre 1937 et démantelée par le ministre de l'Intérieur, Marx Dormoy (des «ex» le firent exécuter sous l'Occupation).
[37] Alexandre Bracke-Desrousseaux, député, était en 1936 directeur du *Populaire*.
[38] Allusion à Marceau Pivert (1895-1958), à Daniel Guérin (1904-1988), auteur de *Front populaire, révolution manquée,* Paris, Julliard, 1963; Puis, Maspero, 1970; Arles, Actes Sud, 1997; Marseille, Agone, 2004, 2013.
[39] Le 17 juillet, dans la zone du protectorat espagnol du Maroc, soulèvement de la garnison militaire contre la République. Le 18, de petits groupes de Maures et de légionnaires débarquent sur la côte espagnole, s'emparent par surprise d'Algésiras. Franco, gouverneur militaire des îles Canaries, était passé au Maroc dès le 16.
[40] Joaquín Maurín (1896-1973), secrétaire général du POUM en 1935, était en 1936 député de Catalogne. Surpris en Galice par l'insurrection, arrêté, il dissimula son identité, un temps. Emprisonné, condamné à trente ans de réclusion en 1944, il fut libéré en 1946 et émigra à New York. Beau-frère de Souvarine. Serge préfaça et annota son livre *Révolution et contre-révolution en Espagne*, Paris, Rieder, 1938.
[41] Lettre de Trotski du 14 août 1936.
[42] Cf. *Le procès du Centre terroriste trotskyste-zinoviéviste*, compte rendu (stalinien) des débats (19 août-24 août 1936), Moscou, Le commissariat du peuple à la Justice de l'URSS, 1936. *Idem* pour ceux de 1937 et 1938. Cf. Nicolas Werth, *Les Procès de Moscou*, Bruxelles, 2006; Pierre Broué, *Les Procès de Moscou*, Paris, Julliard, 1964.
[43] Voir *La Révolution prolétarienne*, nos 229, 230, 232, août-octobre 1936.
[44] En fait, le Comité pour l'enquête sur le Procès de Moscou et pour la défense de la liberté d'opinion dans la révolution fut constitué, début octobre 1936, par Marguerite Rosmer et Marcel Martinet, amis de Trotski depuis l'époque de *La Vie ouvrière*. Comme l'indique l'en-tête de ses brochures et tracts, il comprenait des éléments très variés: outre Monatte et Rosmer, militants syndicalistes; André Breton (1896-1966) qui, par ses écrits et sa participation à des meetings, fut l'un des plus ardents défenseurs de Trotski; Félicien Challaye (1875-1967), professeur de philosophie; Jean Galtier-Boissière (1891-1966), directeur de la revue *Le Crapouillot*, auteur de *Journal 1940-1950* et de *Mémoires d'un Parisien* (Paris, Quai Voltaire, 1992 et 1994); Georges Pioch (1873-1953), journaliste, critique et poète, dirigeant pacifiste international; Maurice Wullens (déjà cité); Léon Émery (1898-1981), membre du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes; Georges Michon (1882-1945), historien (de la Révolution française), membre de la SFIO et de la Ligue des droits de l'homme; Maurice Dommanget (1888-1976), historien (spécialiste de Blanqui) et membre du groupe de *L'École émancipée*; Henry Poulaille; Jean Giono (1875-1970), romancier, pacifiste; etc. En 1937, dès janvier, le comité édita un *Bulletin mensuel* et, en mai, une brochure à grande diffusion de 18 pages, *Pour la vérité sur le Procès de Moscou! 18 questions, 18 réponses*, rédigée par Léon Sedov, fils de Trotski et organisateur réel du comité.
[45] La Commission of Inquiry into the Charges Made against Leon Trotsky in the Moscow Trials, formée en mars 1937 après le 2e Procès de Moscou (23-30 janvier 1937), publia *The Case of Leon Trotsky*, New York, Harper & Bros

Publishers, 1937 (dépositions de Trotski devant la Commission d'enquête) et *Not Guilty!,* Londres, Secker & Wartburg, 1938 (rapport et conclusions de la commission).
[46] Carlo Tresca (1879-1943), anarcho-syndicaliste, éditeur du journal new-yorkais italien *Il Martello*, défenseur de Sacco et Vanzetti, fut assassiné soit par la Mafia soit par le Guépéou.
[47] Il s'agit de Me Hermann Rosenmark dit Raymond (1885-1950) qui publia en novembre 1936 un article partial et partiel dans les *Cahiers* Ligue des droits de l'homme, auquel Magdeleine Paz répliqua dans *La Révolution prolétarienne*. D'octobre 1936 à juin 1937, la Commission d'enquête de la Ligue des droits de l'homme ne se réunit que quatre fois, d'où des démissions. Cf. la brochure de Félicien Challaye: *La crise de la Ligue des droits de l'homme*, Paris, 1937, exposant les thèses en présence.
[48] Victor Basch (1863-assassiné en 1944), philosophe et homme politique, un des fondateurs-animateurs de la Ligue des droits de l'homme, antifasciste, antinazi.
[49] Cf. les articles parus dans *La Révolution prolétarienne*, *La Vague*.
[50] Cf. «Radek», *La Flèche*, no 36, 24 octobre 1936 et «Pas de témoins!», *La Révolution prolétarienne*, no 233, 25 octobre 1936.
[51] Sur Rykov: «Le drame russe», *La Wallonie*, nos 30-31, 30-31 janvier 1937 et «Complots en URSS?», *La Wallonie*, nos 78-79, 19-20 mars 1938. Sur Boukharine: «Boukharine exécuté?», *La Révolution prolétarienne*, no 259, 25 novembre 1937; «Le troisième Procès de Moscou, III», *La Révolution prolétarienne*, no 269, 25 avril 1938; «Le drame russe: Boukharine», *La Wallonie*, nos 329-330, 27-28 novembre 1937. Sur Krestinski: «Le drame de Krestinski», *La Wallonie*, nos 92-93, 2-3 avril 1938; *La Révolution prolétarienne*, no 269 (déjà cité). Sur Smilga: «Le troisième Procès de Moscou, I», *La Révolution prolétarienne*, no 266, 10 mars 1938. Sur Racovski: «La crise du régime stalinien», *La Révolution prolétarienne*, no 249, 25 juin 1937; «Les écrits et les faits», *La Révolution prolétarienne*, no 255, 25 septembre 1937. Sur Boubnov: «Les idées et les faits», *La Révolution prolétarienne*, no 281, 25 octobre 1938; «La fin de Yagoda», *La Révolution prolétarienne*, no 244, 10 avril 1937. Sur Antonov-Ovseenko: «Les écrits et les faits», *La Révolution prolétarienne*, no 255 (déjà cité) et no 258, 10 novembre 1937; «Nouvelles de Moscou», *La Wallonie*, nos 167-168, 18-19 juin 1938.
[52] Camillo Berneri (1897-assassiné en 1937) fut enlevé et tué avec son ami Francesco Barbieri le 6 mai 1937.
[53] Nikolaï Krylenko (1885-1938), commissaire à la justice en 1936, disparut en 1938.
[54] Cf. «Suite du cauchemar», *La Révolution prolétarienne*, no 232, 10 octobre 1936, «La fin de Yagoda», *loc. cit.*; «Yagoda», *La Wallonie*, nos 100-101, 10-11 avril 1937.
[55] Cf. Lettre du 25 mai 1929. D'abord publiée et commentée par Victor Serge dans *Les Humbles*, nos 8 et 9, août-septembre 1937, p. 2-3, puis dans *Correspondance intégrale Panaït Istrati – Romain Rolland 1919-1935*, *Cahiers Panaït Istrati*, nos 2-3-4, Valence, Canevas, 1987, p. 309-310; édition corrigée: Valence/Saint-Imier, Canevas Fondation Istrati, 1990, p. 309-310.
[56] Lettre du 23 janvier 1937, publiée dans *La Flèche*, no 52, 6 février 1937, reprise dans *Les Humbles*, nos 8 et 9, *loc. cit.*, p. 4-5 (suivie p. 6-15 de trois lettres de 1928 à Henri Barbusse).
[57] Georges Duhamel (1884-1966) avait apprécié Serge lors de son voyage en URSS (1927) et estimait l'écrivain. Il multiplia articles et démarches en faveur de Serge, correspondit avec lui.
[58] Henri Sellier (1883-1943), socialiste, fut ministre de la Santé publique en 1936-1937.
[59] La revue *Esprit* fut créée en décembre 1930 par un collectif composé d'Emmanuel Mounier, Georges Izard, André Déléage, Louis-Emile Galey. Cf. Michel Winock, *Histoire politique de la revue* Esprit. *1930-1950*, Paris, Le Seuil, 1975. Serge y collabora de juin 1936 à septembre 1939.
[60] Philosophe engagé, théoricien du personnalisme, Emmanuel Mounier (1905-1950) résidait à Bruxelles (1935-1939) lorsque Serge y arriva en avril 1936. Des liens amicaux et épistolaires s'en suivirent jusqu'au bout malgré des divergences, après guerre, face au «Totalitarisme II» (le stalinisme). Jacques Lefrancq (1896-?), intellectuel belge, ami intime de Mounier, théoricien du personnalisme.
[61] André Gide se rendit en URSS du 17 juin au 22 août 1936. Accompagné de Louis Guilloux, Pierre Herbart, l'éditeur Jacques Schiffrin, Jef Last, Eugène Dabit. Le 20 juin, il prononça l'éloge funèbre de Maxime Gorki sur la place Rouge. Il publia en novembre son *Retour de l'URSS* et en juin 1937 ses *Retouches à mon* Retour de l'URSS, Paris, Gallimard. Cf. Rudolf Maurer, *André Gide et l'URSS*, Berne, Tillier, 1983. Serge lui adressa une lettre ouverte publiée dès juin 1936 dans les revues *Esprit* (no 45), *La Révolution prolétarienne* (no 224). Il le défendit dans *La Wallonie*, correspondit avec lui de 1935 à 1944. Au Mexique, il le défendit contre des attaques d'Aragon.
[62] Rencontres évoquées par Serge dans ses *Carnets* et dans «Pages de Journal (1936-1938)», *Les Temps Modernes*, no 44, juin 1949. Quant à Gide, voir les *Cahiers André Gide,* nos 4, 5, 6, Paris, Gallimard, 1973, 1974, 1976.

[63] Le publiciste-à-tout-faire Ilya Ehrenbourg passa sans état d'âme du portrait «positif» daté d'avril 1933 (cf. son *Duhamel, Gide, Malraux, Mauriac, Morand, Romains, Unamuno vus par un écrivain d'URSS*, Paris, Gallimard, 1934, p. 203-219) à l'invective grossière et mensongère dans les *Izvestia*.
[64] Fondé en septembre 1935 par la fusion du Bloc ouvrier et paysan (créé autour du noyau de la fédération catalano-baléare du parti communiste espagnol en 1930, autour de Maurín) et de la Izquierda Communista de España (ICE, gauche communiste d'Espagne, nom de l'opposition de gauche espagnole depuis 1932).
[65] Fritz [Friedrich] Adler (1879-1960), membre (dès 1897) du Parti social-démocrate d'Autriche (SPÖ) et son secrétaire général jusqu'en 1914, important leader de l'Internationale socialiste depuis 1920. Oscar Pollak (1893-1963), journaliste (à *Der Kampf)* au service de la IIe Internationale et du SPÖ, membre de l'exécutif de ce parti.
[66] Friedrich Adler, *Le Procès de Moscou. Un procès en sorcellerie*, Paris, Nouveau Prométhée, 1936.
[67] Il s'agit de Vladimir Petrovitch Potiemkine (1878-1946), ambassadeur plénipotentiaire à Paris de 1934 à 1937. Yakov Zakharovitch Souritz (1882-1952) lui succéda de 1937 à 1940. Tous deux échappèrent aux purges.
[68] Voir l'enquête de Julián Gorkin, *Les communistes contre la révolution espagnole*, Paris, Belfond, 1978.
[69] Francisco Largo Caballero (1869-1946), chef du gouvernement de Front populaire en 1936, écarté par Moscou, se réfugia en France. Livré aux Allemands par Pétain et déporté. Remplacé par Juan López Negrín, favorable à Staline.
[70] Marc Rhein, partisan du Front populaire, correspondant d'un journal social-démocrate suédois, arrêté à Barcelone en avril 1937, ne fut jamais retrouvé.
[71] Enlevé deux mois après Nin, le 23 septembre 1937, et assassiné par le Guépéou. Cf. Katia Landau (sa femme), *Le stalinisme en Espagne*, Paris, René Lefeuvre, *Cahiers Spartacus*, s.d. [1937, 1938, 1939; 1971; 1975].
[72] Erwin Wolf (1902-1937), secrétaire de Trotski en Norvège, parti en Espagne fin mai 1937, arrêté une première fois et libéré, à nouveau arrêté et assassiné vers le 13 septembre 1937. Cf. Victor Serge, «pour Kurt Landau / pour Erwin Wolf», *La Flèche*, no 89, 23 octobre 1937.
[73] Marcialo Mena, membre du POUM assassiné sur ordre du général stalinien Lister après l'arrestation de l'exécutif de ce parti (juin 1937).
[74] *Mein Kampf* d'Adolf Hitler (Münich, Eher-Verlag, 1925-1926), écrit en prison (1924-1925), a été traduit en français (contre la volonté d'Hitler) par Jean Gaudefroy-Demonbynes et André Calmettes (Paris, Nouvelles Éditions latines, 1934; fac-similé: 1977, 1982, 2006). Ian Kershaw (*Hitler. 1889-1936*, Paris, Flammarion, 1999, 2008) estime son tirage en Allemagne jusqu'en 1945 à quelque dix millions d'exemplaires.
[75] Il s'agit surtout de *Destin d'une révolution*: *Losy Pewnej Rewolucji* (Varsovie, Instytut Wydawn, 1938), *El destino de una Revolución* (Santiago de Chile, Ercilla, 1937), *Russia Twenty Years After* (New York, Pioneer, 1937), *Destiny of a Revolution* (Londres, Jarrolds, 1937) et de *De Lénine à Staline*: *De Lenin a Stalin* (Buenos Aires, Imán, 1938), *From Lenin to Stalin* (New York, Pioneer, 1937; Londres, Secker & Warburg, 1937).
[76] Lluis Companys i Jover (1882-1940), avocat, nationaliste catalan, président de la Généralité de Catalogne jusqu'à sa mort. Après février 1939: exil en France. Livré à Franco par la Gestapo, fusillé à Montjuich le 15 octobre 1940, refusant le bandeau sur les yeux et criant: «*Per Catalunya!*» (Pour la Catalogne!)
[77] Fenner Archibald Brockway (1888-1988) était aussi le secrétaire du Bureau international pour l'unité socialiste révolutionnaire (à Londres). James Maxton (1885-1946), membre de l'Independent Labour Party (ILP) de 1904 à sa mort, en fut plusieurs fois le président – dont de 1934 à 1939; Henk Sneevliet (1883-fusillé en 1942 par les nazis), d'abord communiste (fondateur du parti communiste hollandais) jusqu'en 1927, était le principal dirigeant du RSAP (parti social-démocrate de Hollande) né en 1935 de la fusion du RSP (créé par lui en 1929) et de l'OSP.
[78] Marceau Pivert (1895-1958) créa en 1935 la Gauche révolutionnaire au sein de la SFIO quittée en 1938 pour fonder, avec Daniel Guérin (1904-1988), René Lefeuvre (1903-1988), Lucien Hérard (1898-1993), Michel Collinet (1904-1977) etc, le PSOP. Réfugié à Mexico durant la guerre. À nouveau à la SFIO de 1946 à sa mort. Paul Schmierer (1905-1966), militant socialiste depuis 1922, secrétaire du Comité d'aide à la Révolution espagnole (1936-1939), aida Varian Fry à organiser à Marseille (1940-1941) le Centre de secours américain.
[79] Angelo Tasca dit Rossi (1892-1960) eut un itinéraire complexe: socialiste puis communiste italien, un des fondateurs avec Antonio Gramsci de *L'Ordine nuovo* (mai 1919). Réfugié en URSS en 1926, membre du secrétariat de l'Internationale communiste (1928). Opposé à Staline, il quitte l'URSS en 1929 (exclu en juin). Dès lors en France, journaliste et historien (*La naissance du fascisme. L'Italie de 1918 à 1922*, Paris, Gallimard, 1938; *Physiologie du Parti communiste français*, Paris, Self, 1949; *Deux ans d'alliance germano-soviétique*, Paris, Fayard, 1949). Journaliste et responsable socialiste, dirigeant du parti socialiste italien (fin 1939), membre du gouvernement de Vichy.
[80] Jamais de démentis de leur part. Voir Robert Paris, *Les origines du fascisme*, Paris, Flammarion, 1968, p. 50, 107-111. Selon Giacinto Serrati, Alfred Rosmer et Gaetano Salvemini, Mussolini, exclu du parti socialiste italien le

24 novembre 1914, fit paraître son journal (fasciste) *Il Popolo d'Italia* dès le 15 novembre, sinon «lancé», du moins «soutenu» par le gouvernement français (Jules Guesde, dont Cachin fut l'émissaire).
[81] Manuel de Irujo et Julián Zugazagoitia (1898-1940), respectivement ministres de la Justice et de l'Intérieur dans le gouvernement constitué par Negrín le 17 mars 1937. Ils démissionnèrent le 16 août 1938. Zugazagoitia fut livré par Pétain à Franco et fusillé.
[82] Le procès eut lieu en octobre 1938. Barcelone tomba le 26 janvier 1939 et, le 28 mars, les franquistes entraient dans Madrid.
[83] Allusion au 2e Procès dit «Procès du Centre antisoviétique trotskyste» (janvier 1937).
[84] Il s'agit d'*Il Popolo d'Italia*.
[85] Sur M.N. Toukhatchevski (1893-fusillé en 1937), membre du parti depuis 1918, excellent stratège, partisan de l'armée blindée et des parachutistes, voir articles de Victor Serge: «Toukhatchevski», *La Wallonie*, nos 177-178, 26-27 juin 1937; «La crise du régime stalinien», *La Révolution prolétarienne*, no 249, 25 juin 1937.
[86] Voir Victor Serge, «L'épuration de l'Armée rouge», *La Wallonie*, nos 267-268, 24-25 septembre 1938, «Blucher» et «La disparition du Maréchal Blucher», *La Wallonie*, nos 232-233 et 295-296, 20-21 août et 22-23 octobre 1938, «Les idées et les faits», *La Révolution prolétarienne*, no 281, 25 octobre 1938.
[87] Carlo Rosselli (né en 1899), professeur d'économie politique, socialiste, et son frère Nello (né en 1901), tous deux antifascistes, élèves de Gaetano Salvemini, furent tués le 9 juin 1937. Cf. Serge: «Carlo Rosselli» et «Signes d'affolement», *La Wallonie*, nos 170-171, 19-20 juin 1937 et nos 43-44, 12-13 février 1938.
[88] Cf. Serge: «Boris Pilniak», *La Wallonie*, nos 212-213, 31 juillet-1er août 1937; «La fin des écrivains thermidoriens» et «Bezymenski», *La Révolution prolétarienne*, no 246, 10 mai 1937 et no 253, 25 août 1937 (et *La Wallonie*, nos 231-232, 21-22 août 1937).
[89] Alors que Serge indique «nous» (Sneevliet et lui), Elsa Poretski insiste dans son plus que tendancieux récit *Les nôtres. Vie et mort d'un agent soviétique* (Paris, Denoël, 1969, p. 235-236) sur la *seule* présence de Snevliet… De bout en bout suspicieuse à l'égard de Serge – alors qu'il aurait fallu l'être à l'égard du dénommé Étienne (dit M. Zborovski) agent du NKVD devenu intime de Léon Sedov *malgré* les doutes formulés par Serge. À l'instar de Trotski (qui, *simultanément*, en 1936, ménage, encourage Serge et incite une collaboratrice de Léon Sedov, Lillia Ginzberg, à le surveiller), Elsa Poretski pense et insinue que la «libération» de Serge était suspecte: donc ce dernier était soit manipulé, soit un agent. Faute de preuves – et pour cause –, elle le dépeint comme bavard, donc léger et irresponsable.
[90] Il s'agit de l'Union social-démocrate indonésienne, fondée en 1913, devenue plus tard le parti communiste indonésien.
[91] Cf. Victor Serge, «L'assassinat d'Ignace Reiss» et *Les Humbles*, Cahier no 4, avril 1938, (avec des textes d'Alfred Rosmer et de Maurice Wullens).
[92] Gaston Bergery (1892-1974), fondateur du journal *La Flèche* (1934-29 août 1939), permit à Victor Serge de s'y exprimer en 1936-1937. Ainsi: «Analyse d'un crime» (sur Ignacy Poretski dit Ignace Reiss), *La Flèche*, no 88, 16 octobre 1937.
[93] Marx Dormoy (1888-1941) avait remplacé Roger Salengro comme ministre de l'Intérieur en novembre 1936. En 1938, contre Munich, en 1940, contre Pétain. Arrêté, assassiné le 26 juillet 1941.
[94] Gérard Rosenthal (1903-1991), fondateur de la revue surréaliste *L'Œuf dur* (1924-25), avocat spécialisé dans les procès politiques, secrétaire et «avocat de Trotski» (titre éponyme de ses souvenirs, Paris, Robert Laffont, 1975).
[95] Général Walter Samuel Ginsburg dit Krivitski (1899-1941), agent des renseignements soviétiques, il prit publiquement position sur les Procès de Moscou en mars 1937 et sur le rôle de Staline en Espagne en avril. Il publia *J'étais un agent de Staline*, Paris, Coopération, 1940; vraisemblablement assassiné. Cf. Victor Serge, *Carnets.*
[96] Léon Sédov, par la publication du *Bulletin de l'Opposition* (en russe) et celle d'un *Livre rouge sur le* [1er] *Procès de Moscou*, gênait Staline. Sur ses activités et son élimination le 16 février 1938, cf. *Cahiers Léon Trotsky*, nos 13 et 14, Paris, 1983; Victor Serge, «Léon Sédov», *La Révolution prolétarienne*, no 265, 25 février 1938 et «Mort d'un ami», *La Wallonie*, nos 57-58, 26-27 février 1938.
[97] Sur le vol des archives de Trotski, cf. V.S., «Mœurs florentines», *La Flèche*, no 39, 14 novembre 1936.
[98] Rudolf Klement (1910-1938) disparut entre le 13 et le 14 juillet. Georges Vereeken (1898-1978), plus méfiant que son ami Serge, intitule un chapitre de son livre *La Guépéou dans le mouvement trotskyste* (Paris, La Pensée universelle, 1975) «Klement. Agent? Certainement un lâche» et joint les lettres évoquées par Serge.
[99] L'Exposition internationale des arts et techniques dans la vie moderne, inaugurée le 4 mai, ne s'ouvrit que le 24 mai 1937 et se termina le 25 novembre 1937.

[100] Si le maréchal Louis Franchet d'Esperay (1856-1942) soutint financièrement la Cagoule, le maréchal Philippe Pétain (1856-1951) en approuva les visées anticommunistes mais, par souci de carrière, ne s'y associa pas. Cf. Marc Ferro, *Pétain*, Paris, Fayard, 1987, p. 118-120.
[101] Du 13 mars au 8 avril 1938: deuxième cabinet Blum. Du 9 avril au 20 mars 1940: cabinet Daladier. Du 21 mars 1940 au 16 juin: cabinet Paul Reynaud, qui laissa la place au maréchal Pétain.
[102] La Conférence et l'accord de Munich (29 septembre 1938) réunirent Hitler, Mussolini, Chamberlain et Daladier. La Tchécoslovaquie lâchée par ses «alliés» dut céder le territoire des Sudètes à l'Allemagne.
[103] Il eut lieu du 3 au 8 juin 1938. Le 8 au soir, Marceau Pivert, Daniel Guérin, Lucien Hérard, etc., fondaient le PSOP. Cf. Daniel Guérin, *Front populaire, révolution manquée*, Paris, Julliard, 1963; Arles, Actes Sud, 1997; Marseille, Agone, 2004, 2013; et Marceau Pivert, *Où va la France?*, Mexique, s.n., 1941.
[104] La revue *Les Humbles*, créée en octobre 1913 par six instituteurs de Douai dont Maurice Wullens (qui l'anima seul de mars 1916 à décembre 1939). La publication de l'article de R. Van den Brœk, «Antifascisme, guerre et révolution» (nos 8-9, août-septembre 1938, p. 39-51) entraîna une réponse très ferme de Serge: «Antifascisme, galimatias et dépression…» (nos 1 et 2, janvier-février 1939, p. 9-14). Wullens s'entêta. Serge ne fit exception que pour les nos 8-12 (août-septembre 1939, p. 19-25) d'hommage «À Maurice Parijanine» (dit Maurice Donzel, 1885-30 octobre 1937), traducteur avec lui de Trotski.
[105] Traduit par Serge à la demande de Trotski, il parut chez Grasset en octobre 1936.
[106] Dans *1905* (écrit en 1908-1909, chapitre intitulé «Nos différends»), Trotski écrivait déjà: «[C]e qu'il y a d'antirévolutionnaire dans le bolchevisme ne nous menace que dans le cas d'une victoire révolutionnaire.» Voir aussi *Nos tâches politiques*, Paris, Belfond, 1970 [1904], p. 99-105.
[107] Cf. «Puissance et limites du marxisme» (Paris, *Masses*, no 3, nouvelle série, «Juin 36», organe de la Fédération socialiste de la Seine, no 51, 21 avril 1939). D'abord publié dans *Partisan Review* (vol. 5, no 3, août-septembre 1938, p. 26-32). Figure dans *Seize Fusillés à Moscou*.
[108] D'abord socialiste, Walter Dauge (1907-1944) fit partie de la tendance Action socialiste révolutionnaire qui fusionna en octobre 1936 avec le groupe Spartacus de Georges Vereeken pour former le Parti socialiste révolutionnaire (belge).
[109] Le XVIIIe Congrès eut lieu du 2 au 13 mars 1939.
[110] Sur M.M. Wallach dit Litvinov (1876-1951), commissaire du peuple aux Affaires étrangères d'URSS de 1930 au 5 mai 1939, voir Victor Serge, «Le renvoi de Litvinov», *La Wallonie*, nos 133-134, 13-14 mai 1939; «Litvinov», *Esprit*, no 81, juin 1939, p. 419-427, et son portrait dans *S'il est minuit dans le siècle* (chap. 4).
[111] Jacques Benoist-Méchin (1901-1983), homme politique et publiciste de droite.
[112] En fait, le pacte de non-agression et le protocole secret furent signés et datés du 23. Cf. Rossi, *Deux ans d'alliance germano-soviétique*, *op. cit*.
[113] Joachim von Ribbentrop (1893-1946), ministre nazi des Affaires étrangères de 1938 à 1945. Klementi Vorochilov (1881-1969) fut commissaire à la Guerre de 1925 à 1945.
[114] La presse communiste (*L'Humanité*, *Ce soir*) fut interdite les 25 et 27 août 1939. Le 26 septembre le PCF était dissous (comme toutes les organisations relevant de l'Internationale communiste, qui ne pouvaient plus rien publier).
[115] D'après Rossi, *Physiologie du PCF*, *op. cit.*, il y aurait eu entre octobre 1939 et le 24 juin 1940 (l'armistice) 57 numéros clandestins de *L'Humanité*. Sur les tractations ultérieures avec l'occupant nazi, voir *Histoire du Parti communiste français*, Paris, Éditions Unir, 1960.
[116] La guerre débuta le 3 septembre 1939.
[117] Jean-Baptiste Séverac (1879-1951) était le rédacteur en chef du quotidien socialiste *Le Populaire*.
[118] Henri de Man (1885-1953), leader socialiste belge, partisan d'une économie mixte, réformiste. Comme conseiller auprès du roi Léopold III, il collabora avec les nazis. Réfugié en Suisse à la fin de la guerre.
[119] Daniel Guérin (1904-1988) devait, après guerre, se mettre «à la recherche d'un communisme libertaire» (titre éponyme, Paris, *Cahiers Spartacus*, série B, no 131, 1984). Journaliste, historien, antifasciste, anticolonialiste. *Fascisme et grand capital. Italie-Allemagne* parut chez Gallimard en 1936, 1945, puis chez Maspero, 1965, 1969 et enfin chez Libertalia, 2013.
[120] Mission signalée par Claude Bourdet, rédacteur en chef de *Combat*, qui publia, du 4 novembre 1949 (no 1660) au 10 janvier 1950 (no 1716), 48 livraisons des «Mémoires d'un révolutionnaire par Victor Serge», première version.
[121] Maurice Thorez (1900-1964), secrétaire général du PCF dès 1930, stalinien inconditionnel, déserta le 4 octobre 1939, passant en Belgique puis en Suisse. Il revint en France et résida en URSS jusqu'en octobre 1944. Amnistié,

ministre dans les gouvernements de Gaulle, puis Ramadier. Cf. Philippe Robrieux, *Maurice Thorez. Vie secrète et vie publique*, Paris, Fayard, 1975.
[122] Jacques Duclos (1896-1975), lieutenant de Thorez depuis 1931, dirigea le PCF clandestin avec Benoît Frachon (1893-1975), lui aussi stalinien inconditionnel.
[123] *Deux Magots*, célèbre café parisien du Quartier Latin (Saint-Germain-des-Prés) fréquenté par les artistes et écrivains. Maurice Harmel (dit L.A. Thomas, 1884-1944), secrétaire et historiographe de Léon Jouhaux, directeur du quotidien *Le Peuple* entre 1934 et 1939. Antimunichois dans une CGT à la tendance contraire… *Messidor*, «hebdomadaire de la démocratie syndicale» (CGT) parut du 18 mars 1938 au 1er septembre 1939.
[124] Jean Giraudoux (1882-1944), romancier, dramaturge, essayiste, diplomate, venait d'être nommé commissaire à l'Information et de publier de curieuses réflexions dans *Pleins Pouvoirs,* Paris, Grasset, 1939.
[125] *La nausée*, l'un des chefs d'œuvre de Jean-Paul Sartre (1905-1980), parut en mars 1938 chez Gallimard.
[126] De toute évidence imprimé puisqu'en février 1940 (dans *Portrait de Staline*) et dans un «catalogue général», il était indiqué comme un volume à 18 francs.
[127] Serge publia 16 articles dans *L'Intransigeant* du 4 octobre 1939 au 11 février 1940 dont quatre consacrés à la «collusion germano-russe» (4-5-6-7 octobre 1939).
[128] Le romancier et journaliste Léon Werth (1878-1955), ami de Saint-Exupéry (1900-1944) à qui il avait présenté à Serge, devait peu après connaître l'exode et l'Occupation et s'en faire le chroniqueur implacable: *Déposition. Journal 1940-1944* (d'abord publié grâce à Henry Poulaille chez Grasset, 1946, puis chez Viviane Hamy, 1992, 2000). Il préfaça *L'affaire Toulaév* (Paris, Club français du livre, 1948; Montréal, Lux, 2010, avec la même préface).
[129] Le 18 mai 1940, Pétain est appelé au poste de vice-président du Conseil et de ministre d'État. Il succédera à Paul Reynaud (démissionnaire le 16 juin 1940) comme président du Conseil, engageant la France dans la voie de l'armistice, de la collaboration et de l'antisémitisme.
[130] Paul Baudouin (1894-1964), nommé le 30 mars 1940 par Paul Reynaud sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil, secrétaire du Cabinet de guerre et du Comité de guerre; ministre de Pétain et de Pierre Laval. Signataire de la loi du 3 octobre 1940 sur le statut des Juifs. Condamné en 1947.
[131] Paul Reynaud (1878-1966), président du Conseil et ministre des Affaires étrangères du 22 mars au 17 juin 1940. Interné de septembre 1940 à mai 1945. Édouard Daladier (1884-1970), président du Conseil du 9 avril 1938 au 20 mars 1940, ministre de la Défense nationale et de la guerre de Paul Reynaud. Emprisonné de 1940 à 1943, puis en résidence surveillée jusqu'en 1945. Louis Georges Rotshchild dit G. Mandel (1885-1944), ministre des Colonies d'avril 1938 à mai 1940, ministre de l'Intérieur de Paul Reynaud. Arrêté le 17 juin 1940, condamné le 7 novembre à la prison à vie; livré à la Milice le 4 juillet 1944, «abattu» le 7. Léon Blum (1872-1950) favorable au réarmement et à la résistance. Opposé aux «pleins pouvoirs» à Pétain. Arrêté le 15 septembre 1940, traduit (avec Daladier) devant la Cour de Riom, mais procès suspendu. Interné, puis livré aux nazis, déporté de mars 1943 jusqu'en mai 1945.
[132] Il ne s'agit pas de Liouba Alexandrovna Roussakova, intransportable et placée en hôpital psychiatrique à Aix-en-Provence (elle mourra dans un hospice de Marseille en février 1984) mais de Laura Valentini (1911-2003) dite Laurette Séjourné, rencontrée en 1937, sa nouvelle compagne. L'ami est Narciso Molins y Fabrega, membre du POUM, journaliste, rédacteur en chef de *La Batalla*, animateur en 1937, à Paris, du Comité de défense de la Révolution espagnole (avec Bartomeu Costa-Amic et Serge). Mort au Mexique en 1964.
[133] Par analogie, Serge devait intituler son roman sur l'exode de 1940 et les débuts de la Résistance *Les derniers temps* (2 vol., Montréal, L'Arbre, 1946; Paris, Grasset, 1951 – grâce au fidèle Poulaille).
[134] Il s'agit de Gaston Boyer, membre de la SFIO, résidant à Auberoche, acheté en 1938 pour le compte d'Henri Pitaud. Lequel après avoir accueilli le 13 juin Victor Serge et les siens à Souillac les avait hébergés à «La Peraire, une petite maison inhabitée, cachée dans la forêt». Le 15 juin, Boyer, apeuré par une éventuelle «descente» de la gendarmerie de Montignac, reproche à Henri Pitaud ses initiatives (l'hébergement) qui lui «donnent la migraine» (sic). Dans la soirée du 16 juin, Pitaud conduit les fugitifs en gare d'Agen. Ils n'auront un train pour Marseille que trois semaines plus tard… Quant à Gaston Boyer – singulier socialiste! – en septembre 1940, sachant Pitaud emprisonné à Moulins (pour transport de lettres), il revendra Auberoche à Niermans, célèbre architecte hollandais.
[135] Jean Giono (1895-1970) fut emprisonné pour antimilitarisme et pacifisme en 1939 (cf. son *Refus d'obéissance*, Paris, Gallimard, 1937).
[136] Jean-Paul Samson (1894-1964), écrivain pacifiste et insoumis, exilé depuis 1914 à Zurich, y publia sa revue *Témoins* (1953-1967), avec des textes de Serge, évoqué aussi dans son *Journal de l'an quarante*, Paris, Témoins, 1967. Dwight Macdonald (1906-1982), journaliste américain, un temps trotskiste, puis pacifiste et libéral. Éditeur de la revue *Politics* (Serge y fut publié de 1944 à 1949). Sa femme Nancy et lui se dépensèrent sans compter pour obtenir

des visas d'entrée aux États-Unis mais le FBI s'y opposa (constituant un énorme dossier sur Serge et n'hésitant pas à lui dérober deux valises de manuscrits et livres personnels, etc.).
[137] Cf. les poèmes *Marseille*, *Les rats fuient…*, *Pleine mer* (dans le recueil *Messages*), *Pour un brasier dans un désert*.
[138] Simon Sabiani (1898-1956), au PCF de décembre 1920 à 1923 (se réclamant du marxisme jusqu'en 1930), député de Marseille en 1928 et 1932, «protège» la pègre (ses gardes du corps, François Spirito [1900-1967] et Paul Bonaventure Carbone [1894-1943], sont des gangsters notoires). À son apogée en 1931-1934. Assisté de «phalanges prolétariennes» (2 000 membres qui formeront les troupes du PPF dont il devient membre le 28 juin 1936), de bandes armées de nervis, il s'imposa par la violence et l'intimidation à l'instar du fascisme et du banditisme à l'américaine… Fit parvenir des armes à Franco. Propagande active pour la Légion des volontaires français contre le bolchevisme. En août 1944, fuite en Allemagne, puis en Italie. Condamné à mort par contumace. Réfugié en Espagne, y meurt sous le pseudonyme de Pedro Multedo.
[139] Considéré en Israël comme un «Juste», Varian Fry (1908-1967), par son action avec le Centre américain de secours / Emergency Rescue Committee (juillet 1940-août 1941) aida 4 000 personnes et en sauva 2 000. Il était aidé par Paul Schmierer, Daniel Bénédite, deux anciens du PSOP, et Jean Gemähling. Cf. Varian Fry, *La liste noire*, Paris, Plon, 1999 (réédition sous le titre *Livrer sur demande. Quand les artistes, les dissidents et les Juifs fuyaient les nazis: Marseille, 1940-1941*, Marseille, Agone, 2008, 2017).
[140] Archibald Wawell (1883-1950), comte et maréchal anglais, se distingua en Libye (1940-1941), puis commanda l'armée des Indes, dont il devint le vice-roi de 1943 à 1947.
[141] Léon Blum, arrêté en 1940, déporté en Allemagne en 1943, prôna le ralliement à de Gaulle. Marx Dormoy, opposant inflexible, sera assassiné le 26 juillet 1941.
[142] Charles Spinasse (1893-1949), théoricien de l'économie et du marxisme, vota en 1940 l'abolition de la Constitution de 1875 et la délégation de pouvoirs à Pétain.
[143] Marcel Déat (1894-1955), député SFIO en 1932, exclu en 1933, directeur de *L'Œuvre* sous l'occupation, fondateur du Rassemblement national populaire (RNP) pronazi, fut secrétaire d'État du gouvernement de Vichy en 1944. Réfugié en Italie où il mourut.
[144] Paul Faure, partisan de Munich et de Vichy, fut exclu de la SFIO en 1944.
[145] On en aura une idée par *Les derniers temps*, roman original injustement méconnu de Victor Serge, par *Planète sans visa* de Jean Malaquais et *Transit* d'Anna Seghers.
[146] Otto Maschl dit Lucien Laurat (1898-1973), cofondateur du parti communiste autrichien, économiste, journaliste remarquable et sa femme, Marcelle Pommera (1905-1965), furent des amis et défenseurs fidèles de Serge.
[147] Président du Mexique de 1934 à 1940, Lázaro Cárdenas (1895-1970) avait auparavant accordé l'asile politique à Trotski et soutenu l'Espagne républicaine.
[148] *Espervisa,* contraction d'Espère-Visa. Le château (grande bastide proche de Marseille) s'appelait en fait Air-Bel. Serge y travailla à *L'affaire Toulaév*. Les amis: Paul Schmierer et Daniel Bénédite, auxquels il faut associer Jean Gemähling, collaborateurs de Varian Fry.
[149] Lors de la visite de Pétain (3 décembre 1940), Serge et son fils furent transférés à bord du paquebot *Sinaïa*. Comme, au vu de son nom, on lui demandait s'il était juif, il répondit: «Non, je n'ai pas l'honneur.»
[150] Le poète expressionniste allemand et dramaturge Walter Hasenclever (1890-1940) ne put supporter d'être interné au camp français des Milles. Le philosophe et essayiste Walter Benjamin (1892-1949) se tua après avoir été arrêté à la frontière par la police espagnole.
[151] Rudolf Hilferding (1877-1941), économiste allemand réputé, essayiste, social-démocrate. Rudolf Breitscheid (1874-1944), ministre de l'Intérieur dans la République allemande de 1918-1919 puis principal député social-démocrate.
[152] «Trouvé mort dans une chambre d'hôtel de Washington, le 11 février 1941, la tête trouée d'une balle. Le suicide parut plausible, l'assassinat plus probable.»
[153] L'attentat perpétré par un agent stalinien – Ramón Mercader del Río dit Jacques Mornard dit Frank Jacson (1913-1979) – eut lieu le 20 août 1940. Trotski mourut le 21. Cf. Julián Gorkin, *L'assassinat de Trotsky*, Paris, Julliard, 1970; Pierre Broué, *L'assassinat de Trotsky*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1980.
[154] Giuseppe Emanuele Modigliani (1872-1947), frère du peintre, avocat, socialiste réformiste, antifasciste courageux, expatrié en France en 1926, il put se réfugier en Suisse en 1943. Cf. Victor Serge, «Modigliani est mort», *Masses*, *Socialisme et Liberté*, n° 12, décembre 1947-janvier 1948, p. 21.
[155] Serge et Vlady s'embarquèrent le 24 mars 1941. Pour les multiples péripéties du voyage: «Lettres à Antoine Borie».

[156] Allusion à *L'Empire nazi contre le peuple russe*, inédit en France, publié en espagnol sous le titre *Hitler contra Stalin*, Mexico, Ediciones Quetzal, 1941.
[157] Vladimir Kibaltchitch (1920-2005), sous le nom de «Vlady», devint un peintre de renommée internationale: fresques, tableaux, dessins, gravures, décors de théâtre, illustrations, etc.
[158] Serge fait ici référence aux idées du peintre mexicain Atl dit Gerardo Murillo (1875-1964), célèbre par ses paysages vus d'avion. Cf. Serge, *Carnets*.
[159] Cf. ses témoignages sur Serge: «Les dernières années de Victor Serge: 1941-1947», postface aux *Mémoires d'un révolutionnaire* et aux «Lettres à Antoine Borie».

NOTES DU CHAPITRE 10

[1] Parti de Marseille le 25 mars 1941, Serge et son fils ne parvinrent au Mexique qu'en septembre. Sa fille Jeannine et sa nouvelle «compagne», Laura Valentini (ex-épouse Séjourné, 1911-2003) ne pourront les rejoindre qu'en mars 1942.
[2] Serge ne put le faire paraître ni au Canada, ni aux États-Unis, ni en Angleterre (malgré des démarches de George Orwell, dont Serge avait apprécié *La ferme des animaux*).
[3] Serge s'en explique dans une lettre du 10 septembre 1941 à Emmanuel Mounier.
[4] La citation de Nietzsche provient de *Crépuscule des idoles* (1888).
[5] En octobre 1918, dans l'une de ses «Lettres d'un emmuré» (*La Mêlée*, «libertaire – individualiste – éclectique», n° 14, 1er novembre 1918, p. 3), Serge insistait *déjà* sur l'indipensable vie intellectuelle et l'esprit critique.
[6] Ce fut le cas de ses trois premiers romans.
[7] Le roman *La tourmente* (suite de *Ville conquise*). La liste des manuscrits confisqués figure dans la bibliographie commentée, p. 500.
[8] Il s'agit de *L'An 1 de la Révolution russe / El Año I de la Revolucion rusa*.
[9] *S'il est minuit dans le siècle* obtint quelques voix lors de l'attribution du prix Goncourt en 1939.
[10] Le «fonds Rieder» (racheté par les PUF) fut soit mis au pilon, soit soldé, soit détruit par la Gestapo.
[11] D'abord intitulé *La Terre commençait à trembler…*, il évoque, transposés, l'itinéraire et le sort de révolutionnaires russes décimés par la répression stalinienne. Écrit en 1940-1942 mais publié seulement en 1948.
[12] Allusion à Raymond Callemin, René Valet, Édouard Carouy.
[13] Allusion à Salvador Seguí.
[14] À noter: deux projets restés inachevés: 1° *Initiation au Mexique («titre provisoire»)*, dix textes ou chapitres rédigés, sans sommaire définitif, en 1941-1947 sur le Mexique ancien et celui des années 1940; 2° une nouvelle inachevée, *Anacleto*, vie d'un jeune Indien.
[15] Il s'agit de Remy de Gourmont (1858-1915), le «Sainte-Beuve du symbolisme», esthéticien, poète, essayiste, épistolier. Cf. le substantiel *Gourmont*, Paris, Éditions de l'Herne, *Cahiers de l'Herne,* n° 78, 2003, qui lui est consacré.
[16] Parenté avec les idées de Rosa Luxemburg (*La Révolution russe*, s.l., s.n., 1918; La Tour d'Aigues, L'Aube, 2013, chap. 1 et chap. 5) et celles d'Angelica Balabanova, deux révolutionnaires courageuses et incorruptibles, très estimées et même admirées par Serge.
[17] Voir *Destin d'une révolution*, Paris, Grasset, 1937, p. 314-315; Robert Laffont, p. 480-481.
[18] De Serge sur l'antisémitisme, le sort réservé aux Juifs dans le monde: 1° dans *La Wallonie*: «Pogrome en quatre cents pages» sur *Bagatelles pour un massacre*, de Louis-Ferdinand Céline (nos 8-9, 8-9 janvier 1938); «Le Birobidjan, république juive» (nos 190-191, 9-10 juillet 1938); «Remarques sur l'Antisémitisme» (nos 316-317, 12-13 novembre 1938); «Le drame des Juifs d'Allemagne» (nos 323-324, 19-20 novembre 1938), «Les Protocoles des Sages de Sion» (nos 344-345, 10-11 décembre 1938), «Juifs de Russie» (nos 98-99, 8-9 avril 1939), «Les Juifs et la révolution» (nos 175-176, 24-25 juin 1939); 2° dans ou pour la revue *Les Humbles*: «Fascisme, antifascisme, galimatias et dépression…» (cahiers nos 1 et 2, janvier-février 1939, p. 9-14); «Lettre à Maurice Wullens sur l'antisémitisme et quelques autres sujets» (datée du 7 juilley 1939); 3° «L'extermination des Juifs de Varsovie» (4 pages dactylographiées, datées «28.I.1943», non publiée par ASI).
[19] Il s'agit de celui remporté le 13 janvier 1908 par Henri Farman (1874-1958).
[20] Le 25 juillet 1909, Louis Blériot (1872-1936) effectua en trente-sept minutes la première traversée de la Manche.
[21] Dans l'ordre: Nicolas II (1868-1918), Guillaume II (1859-1941), François-Joseph Ier (1830-1916), Cixi ou Tseu-Hi ou Ts'eu-hi (1835-1908) impératrice douairière, Abdülhamid II (1842-1918).
[22] Phrase mise en exergue sur la page de titre par Gustave Le Bon (1841-1931), *L'évolution de la matière*, Paris, Flammarion, 1905, 1909.
[23] Ernst Mach (1838-1916), *La mécanique. Exposé historique et critique de son développement*, Paris, Hermann, 1904.
[24] Cf. *Notes d'Allemagne*. Allusion à la dévaluation du mark en ces années-là.
[25] Émise dès 1910 par le radical français Léon Bourgeois (1851-1925), l'idée juridique et politique d'une «police des nations», reprise par le président Woodrow Wilson (1856-1924), est intégrée dans le traité de Versailles (28 juin

1919). La Société des Nations tint sa première réunion à Paris le 6 janvier 1920. Elle s'installa à Genève dès novembre. Elle disparut en 1939. Préfigurait l'ONU.

NOTES DE L'APPENDICE

[1] Figure sous le même titre dans les *Carnets*.
[2] Abraham Johannes Muste (1885-1967), pasteur protestant, fondateur du Committee for Progressive Labor Action devenu American Workers Party. Serge le rencontra fin juillet 1936 (cf. *Carnets*, p. 44).
[3] Cf. Victor Serge, lettre du 8 août 1936 à Léon Sedov et lettre du 10 août 1936 à Léon Trotski, à compléter par sa lettre du 13 août 1936 à Andrés Nin.
[4] La réunion d'Amsterdam se tint les 11 et 12 janvier 1937.
[5] Le POUM participa au gouvernement de la Généralité de Catalogne du 25 septembre au 13 décembre 1936.
[6] Georges Vereeken (1898-1978), chauffeur de taxi, membre du Comité central du parti communiste belge, opposant en 1928, il rompit avec Trotski en 1938. Auteur de *La Guépéou dans le mouvement trotskiste*, Paris, La Pensée universelle, 1975.
[7] Ces protestations ne furent sans doute que verbales, et non écrites.
[8] Cf. Trotski, «La Révolution française a commencé», 9 juin 1936, dans Trotski, *Le mouvement communiste en France (1919-1939)*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 578-583. Le 18 décembre 1938, Trotski persistait dans ses vues: «Que la situation objective en France ait été et reste révolutionnaire, il ne peut y avoir de doute.» («L'heure de la décision approche… Sur la situation en France» dans recueil cité, p. 606-607); «La nouvelle montée révolutionnaire et les tâches de la IVe Internationale», *Quatrième Internationale*, no 1, octobre 1936, no spécial: «Résolutions de la conférence pour la IVe Internationale (juillet 1936)».
[9] Lettre de Serge à Trotski en date du 18 mars 1939.
[10] Lettre de Trotski à Serge en date du 6 mai 1939.
[11] Le terme «bolcheviks-léninistes» désignait alors en France les partisans de Trotski.
[12] Lettre du 12 avril 1939 à Jean Rous en réponse à son article «Les méthodes de Léon Trotski» paru dans le no 2 de *La Voie de Lénine*. On y peut lire, entre autres: «[L]'estime et l'admiration [pour] un grand homme ne sont pas incompatibles avec la pensée critique sur son œuvre, ses idées, son action.» Publiée dans le no 3 (et dernier) de *La Voie de Lénine*, juin 1933, p. 10-14, sous le titre «La réponse de Victor Serge», suivie de «Réponse à la réponse de Victor Serge» par Jean Rous, p. 14-19.
[13] En fait, Serge polémiqua avec Trotski au sujet de Cronstadt dans *La Révolution prolétarienne*, nos 254, 257, 277, 281, septembre-octobre 1937, août et octobre 1938.
[14] Parus respectivement en 1936 et 1937, Paris, Grasset; le troisième en 1939, Paris, Le Sagittaire.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Note sur l'établissement du texte

1. Monde sans évasion possible… (1906-1912)

2. Cette raison de vivre: vaincre (1912-1919)

3. La détresse et l'enthousiasme (1919-1920)

4. Le péril est en nous (1920-1921)

5. L'Europe au tournant obscur (1922-1926)

6. La révolution dans l'impasse (1926-1928)

7. Les années de résistance (1928-1933)

8. Les années de captivité (1933-1936)

9. La défaite de l'Occident (1936-1941)

10. Pleine attente

Appendice. Ma rupture avec Trotski

Repères biographiques

Bibliographie commentée de Victor Serge

Indications bibliographiques

Remerciements

Notes

L'epub et la mise en page sont
de claudebergeron.com

La conception graphique de la couverture est de David DRUMMOND

La correction d'épreuves est de Paulin DARDEL

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal (Québec) H2J 4E1
www.luxediteur.com

MÉMOIRES D'UN RÉVOLUTIONNAIRE 1905-1945

Victor Serge

« Les *Mémoires* de Serge, plus que le récit minutieux et détaillé de sa vie – qu'il ne fait d'ailleurs pas –, sont l'exposé critique des événements historiques et sociaux auxquels les hommes de ce temps ont dû s'affronter, et dont il convient de tirer des leçons pour que, plus avertie et donc plus assurée, la marche des hommes se poursuive vers un objectif ou un idéal sans doute jamais assuré. Il s'agit de *rendre compte* et, ce faisant, aussi de *se rendre compte*. »

– Jean Rière

Victor Serge, de son vrai nom Victor Lvovitch Kibaltchitch (1890-1947), né en Belgique de parents russes réfugiés, milite d'abord à Bruxelles et à Paris au début du xxe siècle dans les mouvements anarchistes avant de rejoindre Moscou et de participer activement au déploiement de l'Internationale communiste. Révolté par la bureaucratisation du régime, il rallie ensuite l'opposition de gauche antistalinienne. Incarcéré et exclu du Parti communiste, il finira sa vie en exil au Mexique.

Collection « Pollux »